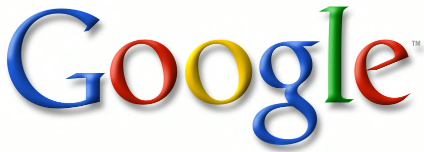
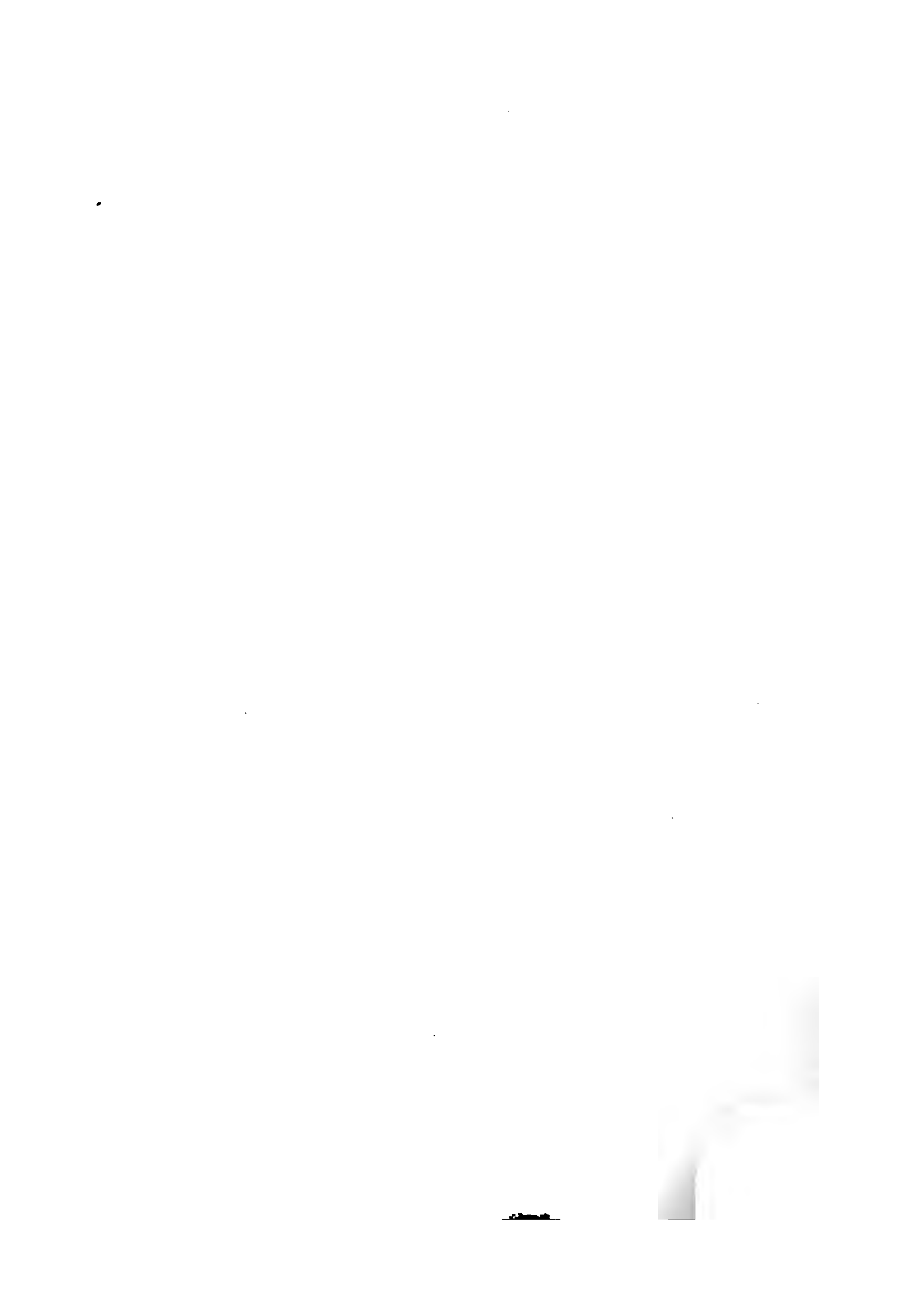










Publication couronnée par l'Académie française

EDMOND STOULLIG

LES ANNALES
du Théâtre
et
de la Musique

AVEC UNE

Préface par M. Jean RICHEPIN

Trente-et-unième Année

1905



PARIS
SOCIETÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, chaussée d'Antin, 50

1906

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 30 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque Sarcey ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien Sardou, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond Got, de la Comédie-française *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de Emile Zola : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de Lapommeraye : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de Victorin Joncières : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry Fouquier : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile Perrin, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles Garnier, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de Pène : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles Gounod, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules Barbier : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector Pessard : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri Meilhac, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic Halévy, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de Gustave Larroumet, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules Lemaitre, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. Brunetière, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque Sarcey ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix Duquesnel : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. Claveau : *L'Education du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile Faguet, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin Filon : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert Carré : *Le Prix Monbinne ;*

26e volume (année 1900), avec une préface de Lucien Muhlfeld : *Le Malaise du Théâtre ;*

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul Hervieu, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique ;*

28e volume (année 1902), avec une préface de M. Catulle Mendès : *Les Autres et Nous ;*

29e volume (année 1903), avec une préface de M. Alfred Capus : *Les Nouvelles Difficultés du Théâtre ;*

30e volume (année 1904), avec une préface de M. C. Saint-Saëns, de l'Institut : *Causerie sur l'Art du Théâtre.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. JEAN RICHEPIN

Trente-et-unième Année

1905



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1906

L'AMATEURISME

Eh! oui, le mot est hideux. Il est même d'une hideur éminente et mirobolante.

Si j'ai le triste courage de m'en servir, ce n'est pas, néanmoins, comme on pourrait le croire, par un raffinement d'horreur devant la chose qu'il désigne. Peut-être ne suis-je pas fort éloigné de penser, au contraire... Mais n'anticipons pas!... Quoi que je pense de la chose, au surplus, j'ai employé le mot uniquement parce qu'il la désigne d'une façon claire pour tout le monde, dans le patois qu'est le français courant d'aujourd'hui. Et donc j'ai la certitude de me faire bien entendre quand j'écris la proposition suivante :

Dans les lettres et les arts en général, et en particulier dans la littérature et l'art dramatiques, l'avenir est désormais à l'amateurisme.

Autrement dit, et pour prendre un second vocable au nouveau vocabulaire et le présenter selon les élégants raccourcis de la syntaxe à la mode :

Des professionnels, n'en faut plus!

Que ce triomphe de l'amateurisme soit tout proche au théâtre, c'est ce qui est révélé par la lecture même des présentes *Annales* où Edmond Stoullig enregistre sans parti pris les premières représentations, et dont les pages sont de plus en plus prises d'assaut par les amateurs victorieux. Notez que je ne regimbe pas là-contre. Je constate le fait, voilà tout.

Et pourquoi diable perdrait-on son temps et sa peine à se gendarmer? Ce qui arrive ainsi au théâtre est la conséquence naturelle de ce qui se produit ailleurs et doit se produire partout, avec notre impérieux besoin d'égalité. Blâmez ce besoin, si le cœur vous en dit; mais le philosophe est bien forcé, puisque ce besoin existe, d'admettre qu'on y doit satisfaire dans les arts comme dans le reste, et au theâtre comme dans les autres arts. Il y a là une loi fatale, dont les applications sont logiques, c'est-à-dire justes.

Sans doute les esprits étroits et rétrogrades ne se soumettront pas volontiers à cette loi. Même écrasés sous la force inéluctable qui nous l'impose, ils essaient de la nier. Ils trouvent, pour en combattre la logique et pour en blasphémer la justice, des arguments spécieux, qui ne laissent pas de paraître

solides. Tel celui-ci, un des meilleurs, que je reproduis impartialement :

« Comment ! Tous les métiers, même les plus simples, doivent être enseignés ; et ces métiers compliqués et sublimes, que sont les arts, le premier venu les pratiquerait d'emblée, sans apprentissage ! »

Ratiociner en sens contraire serait digne de la Palice. Mais ce qui ruine cet argument mieux que tous les raisonnements du monde, n'est-ce pas le brutal exposé des faits? Oui, la supposition ci-dessus est absurde ; et cependant les choses vont comme si elle était la sagesse même.

Pour nous en tenir à l'art dramatique, et, dans cet art, à l'interprétation, n'est-il pas évident que l'on y tend de plus en plus à jouer la comédie au mépris de tout ce qui constituait naguère ce métier et cet art très difficiles ? Et, encore une fois, je ne m'indigne point, ni ne me plains ; je constate.

Naguère, on enseignait aux comédiens, ou d'eux-mêmes ils s'acharnaient à apprendre, diverses choses dont ils n'ont plus désormais le moindre souci. Il y fallait du temps, de la patience, de l'étude, même avec les plus heureux dons de nature. Ces diverses choses

s'appelaient : marcher, gesticuler, avoir de la tenue, du galbe, le physique de l'emploi, dire enfin, surtout dire, articuler, avoir une voix assouplie, juste, forte, prenante, exacte à tout exprimer. Les maîtres dans ce métier et cet art n'arrivaient à la maîtrise que tard dans la vie.

Aux comédiens nouveaux aucune de ces qualités ne sera plus nécessaire. Peut-être nuisent-elles déjà. Une seule qualité tiendra et tient lieu de toutes nos vieilleries. Elle a nom la sincérité.

Ne cherchez pas à trop la définir, d'ailleurs, cette fameuse sincérité. Cela ne se définit pas. Cela se sent. C'est mystérieux, mais indéniable. On l'a ou bien on ne l'a point. Rien ne la donne. On l'a de naissance. Elle se reconnaît à je ne sais quelle gaucherie sublime. D'aucuns en font le moderne tarte-à-la-crême.

Pourquoi voudriez-vous que celui ou celle qui l'ont, ou croient l'avoir, cette qualité suprême, absolue, se préoccupassent des autres qualités, désormais vaines et superfétatoires ? Que gagneraient-ils à les acquérir ? Laissons ce long travail sans but aux anciens ridicules professionnels ! Les amateurs n'en ont que faire.

Et comme ils ont raison, d'être tels ! Le triomphe approuve leur ignorance et contresigne leur orgueil.

Regardez, en effet, auprès des vétérans qui s'obstinent à vaincre encore péniblement par les moyens de jadis, regardez les conscrits gagnant leur bâton de maréchal en quelques rapides campagnes, par les moyens d'aujourd'hui ! Vous en trouverez tout le long du présent livre. Inutile que j'en cite les noms. Vous n'avez qu'à battre le rappel de vos souvenirs.

Il y a là des comédiens et des comédiennes à qui fut loisible d'être laids, mal bâtis, en bois ou en baudruche, de bredouiller, de bafouiller, de laisser choir leurs phrases, de gesticuler en pantins, de dire sans articulation, et faux, toujours faux, sauf deux ou trois fois dans chaque soirée, et qui, nonobstant, furent applaudis, portés aux nues, flattés, encensés, adorés, préférés aux plus grandes gloires mortes ou vivantes.

Secret de ces salles en délire : ces amateurs étaient, comme dit notre jargon, des sincères.

Et non seulement le public opinait de la sorte, y compris les connaisseurs ; mais

pareillement s'extasiait la presse, qui prétend mener le public et qui le suit. Et, en fin de compte, c'est toute la société que nous sommes qui pensait et sentait ainsi, de la meilleure foi du monde. Elle aussi, certes, est sincère, quand elle apothéose de cette façon les amateurs, et semble prendre pour cri de guerre que poussera l'art de demain :

— A bas les professionnels !

Si j'ai choisi comme matière à exemples ce plateau du théâtre et ce qui grouille dessus, c'est que tout y est grossi, en lumière, en vedette, dans un éblouissement qui vous crève les yeux ; c'est aussi parce que m'y incitait le titre même du livre auquel est destinée cette préface. Mais, au lieu d'une préface, c'est un volume entier qu'il me faudrait, pour montrer, fût-ce sommairement, le triomphe de l'amateurisme et la future ruine des professionnels dans tous les autres arts.

Songez, en effet, à tant de succès remportés par des dessinateurs ignorant les premiers éléments du dessin, par des peintres sans couleurs, par des écrivains dénués de style et de grammaire, par tous les poëtes et toutes les poëtesses qui pullulent, incapa-

bles de chanter quatre vers de suite se tenant! Un dénombrement homérique ne suffirait pas à noter leurs noms et leurs victoires.

Car, il ne faut pas se lasser de le répéter, ces amateurs sont des victorieux ; et leurs noms sont célèbres, tous, un petit moment chacun ; et ces gloires sont méritées, en somme.

Tous, ne sont-ils pas des *sincères ?* Méprisant les métiers abolis, c'est-à-dire les routines, chacun n'a-t-il pas apporté sa note à lui, ingénue, ignorante, touchante par cela même ? Sans doute, il arrive à plus d'un, presque à chacun, de prendre pour une trouvaille quelque antiquaille dont les professionnels faisaient fi depuis longtemps ; mais que cette niaiserie gauche et prétentieuse a de charme !

Voilà ce que les professionnels ne savent plus faire, et ce que nous aimons par dessus tout.

Les professionnels ont cru qu'on ne pourrait jamais se passer d'eux, parce qu'ils étaient seuls en état d'exprimer ce qu'éprouvent les autres. Nous voulons aujourd'hui que le plus humble des autres s'exprime lui-

même, bien ou mal, peu importe, mais avec sincérité.

Et, du coup, l'amateurisme est né, fleurit, va de plus en plus s'épanouir.

L'aboutissement en sera ce qu'il sera, d'ailleurs, et nul n'y peut rien. Aussi, me garderai-je de pronostiquer en mieux ou en pis pour l'art de demain, l'art de tous pour tous et par tous. Je ne me permettrai même pas d'en rire, comme un professionnel mécontent. Je préfère y songer en philosophe qui veut tout voir du beau côté, avec indulgence et avec espoir.

Qui sait si ce triomphe de l'amateurisme n'est pas un retour à ce qui devrait être ? Au fond, les professionnels sont des monstres, comme le furent les tyrans, les conquérants, les hommes de génie. L'humanité qui vient sera peut-être....

Au surplus, voici de quoi conclure sagement et délicieusement. Fut-il un professionnel ou un amateur, le grand et bon Mistral qui écrivit ce qu'on va lire? Je l'ignore, en vérité; mais ce que je n'ignore point, c'est qu'il écrivit en joli français, et savoureux, pécaïre, le jour où il écrivit ces lignes.

« Ne nous mettons pas en peine, dit il,

« d'enseigner la *vita nuova* à ceux qui sau-
« ront l'acquérir. La cigale qui sort des pro-
« fondeurs du sol, avant que d'en percer la
« croûte, s'inquiète-t-elle de la façon dont
« elle existera au pays de la lumière?... La-
« boureurs et semeurs, labourons et semons,
« voilà de quoi nous occuper. Quand les blés
« seront mûrs, les faucilles viendront bien
« d'elles-mêmes. »

Suivons le brave conseil, et labourons donc et semons, amateurs ou professionnels. Même s'il ne doit rien germer dans nos sillons, n'est-il pas agréable de s'y promener en faisant un geste qui est auguste, puisque le père Hugo l'a dit?

Jean RICHEPIN.

LES

ANNALES DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'*Armide* de Gluck, depuis si longtemps demandée et tant de fois différée, sera la gloire de la direction Gailhard... Joignez-y les belles soirées de *Tristan et Isolde* se continuant fort artistiquement avec M. Van Dyck et Mlle Grandjean, l'intéressante résurrection du *Freychütz* de Weber et la reprise du *Cid* de M. Massenet, l'apparition de deux œuvres inédites : *Daria* de M. Georges Marty et le ballet de la *Ronde des Saisons* de M. Henri Büsser, délicieusement dansé par Mlle Zambelli — et vous aurez, avec le répertoire courant, le très honorable bilan de l'Opéra en l'année 1905. Voyons-en le détail.

13 JANVIER. — *Sigurd* reparaissait sur l'affiche, et M. Ernest Reyer, qui assistait à la représentation, pouvait constater avec quelle chaleur le public accueillait son œuvre préférée. M. Affre se faisait applaudir dans le rôle de Sigurd, qu'il chantait pour la première fois. Mlle Bréval était une admi-

rable Brunehilde; M. A. Gresse, un très remarquable prêtre d'Odin; M. Noté, un Gunther de belle autorité.

27 JANVIER. — Première représentation de *Daria*, drame lyrique en deux actes de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, musique de M. Georges Marty[1]. — C'est — sans allusion, du reste, à la terrible actualité — un drame foncièrement russe, dont l'action se passe aux environs de 1820. Modeste et pauvre fille de moujick, Daria a donné sa vie, son âme et son cœur à Boris, son seigneur et maître. Mais les grands sont frivoles : Daria ne pouvait plus mal placer sa confiance. Boris annonce à sa maîtresse qu'il la quitte pour faire un beau mariage destiné à redorer son blason. Et lorsqu'au lieu de se résigner à son triste sort, celle-ci s'insurge contre ce lâche abandon, Boris ordonne férocement qu'on lui donne le knout... Et certain Ivan se détache alors du groupe des serfs, se refusant à frapper une femme. — « De quoi te mêles-tu ? s'écrie Boris, et pourquoi tant de pitié pour cette créature ?... Tu l'aimes donc ?... » — « Oui, maître, répond Ivan, depuis que je l'ai connue tout enfant. » — « Eh bien ! je te la donne ! » Et l'on appelle le pope. Et le prêtre les marie. Les voilà partis pour les terres seigneu-

1. DISTRIBUTION. — Daria, Mlle *Vix* (débuts). — Boris, M. *Rousselière*. — Ivan, M. *Delmas*. — Le pope, M. *Dinard*. — Un garde, M. *Cabillot*. — Un piqueur, M. *Donval*. — Deux bûcherons, M. *Gallois* et M. *Stamler*.

DANSE. — Mlles *Barbier, Méunier, Billon, L. Couat, Klein, Rouvier, Didier*; MM. *Staats, Régnier, Cléret*.

Mlle Vix, que la maladie allait momentanément éloigner de la scène, devait bientôt être remplacée dans le rôle de Daria par Mlle Demougeot.

riales, en pleine forêt de l'Ukraine. C'est devant l'izba, où Daria berce son enfant couché dans son berceau, que nous nous retrouverons au second acte. Ivan fut si tendre et si bon qu'il a conquis l'amour de sa femme, ne regrettant désormais plus rien du passé... Le passé n'est pas mort pourtant : une sonnerie de cor annonce la venue du maître qui feint d'avoir été égaré par la chasse dans les halliers voisins, et réclame d'Ivan une hospitalité dont il s'empresse d'abuser, cherchant à le griser et à profiter de sa lourde ivresse pour lui prendre sa femme. Mais au moment où il veut la saisir, Ivan, qui simulait un sommeil de plomb, se relève, justicier, et l'étrangle de ses robustes mains. Puis il met le feu à l'izba où il laisse le cadavre de son maître, et s'enfuit avec sa femme et son enfant. Sur ce livret violent, plein d'émotion et d'humanité, simple, rapide, clair et scénique, M. Georges Marty a écrit les deux actes pour lesquels sa qualité de prix de Rome (de 1882 !) le désignait depuis longtemps au choix de l'Institut. *Daria* est le second ouvrage de M. Marty. Le *Duc de Ferrare*, où il avait pour très adroit collaborateur M. Paul Milliet, attestait un musicien de théâtre, et la manière dont il le conduisait lui-même faisait heureusement prévoir le remarquable chef d'orchestre aujourd'hui placé à la tête de la Société des Concerts du Conservatoire. En *Daria*, comme en son œuvre initiale déjà marquée de puissance, de vie, d'envolée et de talent, M. Marty manie l'instrumentation de toute sûreté ; ses idées — mélodies populaires à part — ont de l'élan, de

la grâce et de la vigueur ; il sait faire chanter les voix et traduire avec force les sentiments intimes de ses personnages. On a redemandé les airs de danses de caractère dont le thème est si joliment exposé par le cor et la clarinette et dont le rythme original s'accuse de précise façon ; on a su apprécier le charme très réel de la chanson slave : « Est-ce donc la fontaine où venait le ramier? » et le doux agrément de la mélancolique berceuse : « Dors, ô mon doux agneau », que discrètement accompagne le violoncelle ; on a fait enfin le plus légitime succès à la rude chanson cosaque : « Le vent siffle, le vent sanglote », chantée, mimée et dansée par M. Delmas, qui, de si souple talent, a fait du rôle complexe d'Ivan, triste, gai, farouche, terrible, une si curieuse composition. A M. Rousselière était échu le personnage fort ingrat de Boris auquel il prêtait sa chaude voix de ténor. Le rôle de Daria servait de début à Mlle Geneviève Vix, la brillante lauréate dont, aux derniers concours du Conservatoire, furent justement remarqués l'évidente intelligence et le solide tempérament dramatique. Nous avons retrouvé à l'Opéra ces mêmes qualités théâtrales, et quand sa voix, qui manque encore de médium, aura acquis l'émission nécessaire au vaste vaisseau du monument Garnier, nous aurons en Mlle Vix une artiste de réelle valeur. L'orchestre était savamment et amicalement conduit par M. Vidal, qui, à une année de distance, suivit à la villa Médicis son excellent camarade Georges Marty. — Marty, Vidal, Pierné, Leroux, tous Grand Prix de Rome, tous élèves de Massenet,

faisant, on le voit, glorieusement honneur à leur illustre maître.

28 JANVIER. — Grande redoute parée, masquée et travestie[1].

30 JANVIER. — La vingt-cinquième représentation du *Fils de l'Etoile* de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger était l'occasion d'un vif succès personnel pour Mlle Borgo, qui remplaçait au pied levé, dans le rôle de Sephora, Mlle Bréval indisposée.

13 FÉVRIER. — Un concours de composition pour orchestre, dont le jury, nommé par les concurrents, se composait de MM. E. Reyer, Saint-Saëns, Massenet, Théodore Dubois, Ch. Lenepveu, de l'Institut; Bruneau, Vincent d'Indy, Camille Erlanger, G. Fauré, Xavier Leroux, C.-M. Widor, Taffanel, Paul Vidal, Mangin et P. Gailhard, décernait le premier prix (1.500 fr.) à M. Edmond Malherbe, prix de Rome de 1899; une première mention (500 fr.) à M. Ch. Kœchlin; une deuxième mention (250 fr.) à M. Bachelet, prix de Rome de 1890. L'œuvre du vainqueur, le *Jugement de Pâris*, sera exécutée à l'Opéra.

24 FÉVRIER. — L'orchestre de l'Opéra se trouvait ce soir sans chef... L'affiche annonçait *Tristan*

1. — M. Gailhard avait eu l'idée de ressusciter pour un jour les anciens bals de l'Opéra. La recette atteignait 33.700 fr., et la fête était des plus brillantes. Un concours dit « de la pantoufle d'or pour le plus petit pied de Paris » obtenait un gros succès. Une quarantaine de pieds, plus jolis les uns que les autres, s'étaient posés sur le coussin rouge, mais la minuscule pantoufle était chaussée définitivement par une femme de la société sud-américaine, Mme A. Ph. P., qui demandait qu'on respectât son incognito.

et Isolde. Au dernier moment, par suite de l'indisposition de l'un des interprètes, on dut modifier le spectacle et donner *Tannhäuser*. Or, d'ordinaire, c'est M. Mangin qui conduit *Tristan* et M. Taffanel qui conduit le *Tannhäuser*. Aucun d'eux ne se trouvant au théâtre, M. Catherine, chef du chant, monta au pupitre. Bien qu'un peu ému, M. Catherine retrouva rapidement la pleine possession de lui-même et dirigea l'orchestre avec autant d'entrain que de brio.

10 MARS. — Dans *Lohengrin*, où Mlle L. Grandjean est une très dramatique Elsa, Mme Caro-Lucas débute officiellement dans le rôle d'Ortrude, où sa belle voix, conduite avec un art très sûr, et ses remarquables qualités scéniques lui conquièrent tous les suffrages [1].

10 AVRIL. — M. Ernest Van Dyck, dont la direction s'est assuré le concours pour une série de représentations aux mois d'avril et de mai, prend possession du rôle de Tristan. Le célèbre chanteur wagnérien y apparaît admirable de tout point. Au dernier acte, notamment, très sobre de gestes

1. — Extrait du rapport de M. Déandreis sur le budget des Beaux-Arts : « Pendant l'année 1904, il a été donné à l'Opéra 188 représentations, soit 13 dans chacun des mois de juillet, août et septembre, et 16 ou 17 dans les autres mois. Dans ce nombre figurent 5 représentations gratuites : *Aïda*, le 29 mai ; le *Fils de l'Etoile*, le 14 juillet ; *Rigoletto*, le 15 novembre ; la *Favorite*, le 18 décembre ; les *Huguenots*, le 25 du même mois. » Le rapporteur, après quelques considérations sur le devoir qui incombe à l'Opéra de faire connaître : 1° les compositeurs français contemporains ; 2° les œuvres anciennes des grands classiques, se demande si l'Académie nationale de musique ne pourrait pas instituer, les jours actuels de relâche, des auditions mixtes, à un prix point élevé ; il y verrait le moyen de créer un public qui deviendrait fidèle à l'Opéra et la possibilité « d'attirer le monde autre part que dans les music-halls ».

et d'attitudes, il montre une intensité, une puissance d'émotion vraiment extraordinaires.

12 AVRIL — Reprise d'*Armide*, tragédie lyrique en cinq actes et huit tableaux de Quinault, musique de Gluck[1]. — La représentation obtient un succès triomphal, et la vérité nous oblige à reconnaître que nous n'avions pas vu depuis longtemps à l'Opéra un spectacle aussi beau. M. Gailhard, aura ainsi l'indiscutable gloire d'avoir remis lui-même à la scène la grande œuvre de Gluck, oubliée depuis un siècle, et nous devons le dire, il y a apporté un soin, une peine, une pureté de goût dont les très chaleureux applaudissements des spectateurs de la première l'ont amplement récompensé. Ce fut, à tous les points de vue, une noble et magnifique soirée d'art. *Armide* est en quelque sorte un ouvrage à part dans l'œuvre de Gluck qui, après avoir excellé dans la peinture des sujets tragiques et des sentiments du cœur, voulut montrer que son génie se prêtait aussi aux caprices du genre descriptif, à la fantaisie gracieuse, aux tableaux voluptueux. *Armide* est partagée en scènes d'une ineffable douceur, à travers lesquelles éclatent des accents d'une superbe violence et de puissants élans dramatiques. C'est aussi l'œuvre par laquelle

1. DISTRIBUTION. — Renaud, M. *Affre*. — Hidraot, M. *Delmas*. — Le chevalier danois, M. *Scaramberg*. — Ubalde, M. *Gilly*. — Aronte, M. *Riddez*. — Artémidore, M. *Cabillot*. — Armide, Mlle *Bréval*. — La Haine, Mlle *Rose Féart*. — Sidonie, Mlle *Lindsay*. — Thémice, Mlle *Dubel*. — Une naïade, Mlle *Alice Verlet*. — Lucinde, Mlle *Demougeot*. — Mélisse, Mlle *Vix*. — Un Plaisir, Mlle *Agussol*. — Une amante heureuse, Mlle *Mendès*. — Mme *Mathieu*, MM. *Ragneau*, *Stamler*.

Pour la première fois à l'Opéra le nom du chef d'orchestre — c'est, cette fois, M. Paul Taffanel — figure sur l'affiche.

Gluck voulut répondre à ceux qui lui reprochaient de manquer de mélodie. Il leur répondit, en effet, victorieusement, mais il ne les convainquit pas sur l'heure, car la représentation d'*Armide* souleva d'incroyables tempêtes, et porta au plus haut point la colère des partisans de la musique italienne qui opposaient les œuvres débiles de Piccini à celles du grand réformateur de notre scène lyrique. En donnant *Armide*, Gluck eut même à lutter primitivement contre quelques admirateurs de ses œuvres précédentes. Il écrivait au bailli du Rollet qui vantait surtout *Alceste* : « L'ensemble de l'*Armide* est si différent de celui de l'*Alceste* que vous croiriez qu'ils ne sont pas du même compositeur ; aussi, ai-je employé le peu de suc qui me restait pour achever l'*Armide ;* j'ai tâché d'y être plus poète et plus peintre que musicien ; enfin, vous en jugerez si on veut l'entendre. Je vous confesse qu'avec cet opéra j'aimerais à finir ma carrière ; il est vrai que pour le public, il lui faudra au moins autant de temps pour le comprendre qu'il lui en a fallu pour comprendre l'*Alceste*. Il y a une espèce de délicatesse dans l'*Armide* qui n'est pas dans l'*Alceste ;* car j'ai trouvé le moyen de faire parler les personnages de manière que vous connaîtrez d'abord à leur façon de s'exprimer quand ce sera Armide qui parlera ou une suivante... » Gluck, à Vienne, après avoir donné trente opéras italiens — dont il ne reste, d'ailleurs, pas une note — avait jugé que la réforme théâtrale qu'il projetait ne pouvait s'accomplir qu'à Paris. Il avait déjà fait jouer à notre Académie de musique *Iphigénie en*

Aulide, *Orphée*, *Alceste;* quand il voulut écrire *Armide*, il se servit du poème de Quinault qui, cent ans auparavant, avait été mis en musique par Lully. Ces choix de Gluck sont tout à fait à la gloire de la scène française, et indiquent quel rang élevé elle occupait déjà dans l'ordre musical. Gluck, qui avait importé en France l'usage des répétitions générales avec public, pour *Orphée* et pour *Alceste*, donna la répétition générale d'*Armide* le 5 septembre 1777. La première représentation eut lieu le 25 septembre. Il n'est pas douteux que l'œuvre ne fut accueillie avec une froideur glaciale, froideur qu'augmenta, paraît-il, un certain désarroi dans la machinerie. Mais cet accueil ne tint pas aux représentations suivantes, et bientôt, malgré les innombrables écrits, les diatribes, les épigrammes, *Armide* prit son essor, et l'apparente indifférence du public se changea peu à peu en enthousiasme. La dernière reprise d'*Armide* à l'Opéra de Paris fut donnée en 1825. Et nous mentionnerons, comme document historique, l'extrait suivant d'un feuilleton du *Journal des Débats :* « Puisque nous sommes sur le chapitre de l'ennui, écrivait Geoffroy, deux mots sur *Armide* trouveront naturellement place dans ce feuilleton. Cet opéra, promis depuis longtemps aux amateurs, a reparu avant-hier à l'Académie royale de musique et a produit son effet ordinaire : celui d'intéresser pendant vingt minutes et d'ennuyer pendant deux heures et demie... » Tel ne sera pas le jugement de l'actuel successeur de Geoffroy à la critique des *Débats*, notre distingué confrère Adolphe Jullien...

Armide est, à notre avis, la plus belle des parti-tions de Gluck. Style, diction, idées mélodiques sentiment dramatique, tout y est grand, superbe-ment coordonné ; on sent à chaque page l'emprein du génie. Et nous devrions citer toutes les parti de cette œuvre immense, si elle n'était admir déjà depuis longtemps par tous les musicien L'idée de monter *Armide* à l'Opéra était aus audacieuse que généreuse, si l'on considère l'in possibilité de représenter, à moins de frais in menses, un ouvrage de cette importance, le pe sonnel nombreux qu'il fallait lui consacrer, matériel compliqué qu'il devait mettre en je D'autres obstacles encore devaient s'élever conti la remise à la scène d'*Armide*, entre autres, défaut des traductions musicales et la difficulté c trouver une interprète apte à porter le poids d personnage principal. Or, la partition d'*Armid* (lisez-la dans la belle édition Lemoine) est donné à l'Opéra telle que Gluck l'a composée, c'est-à-di sans une transposition, sans une coupure. Et l dernière pierre d'achoppement a été heureuseme franchie : Mlle Bréval a été, comme femme comme cantatrice, une Armide idéale dans ce rô colossal situé dans une tessiture quasi inaborda ble ; depuis la première scène jusqu'au cri fin suprême, elle s'est montrée la fidèle interprète d Gluck. Le rôle de Renaud, écrit pour la voix d haute-contre de Legros, est tenu par M. Affre, q le chante dans la force de sa belle voix de ténor s'y dépense amplement. Il a dit avec charme l'ai si difficile : « Plus j'observe ces lieux et plus je le

admire », et n'a point faibli dans les parties chevaleresques et chaleureuses du rôle. Mlle Rose Féart, aux sculpturales épaules, est superbe de plastique et de voix dans la Haine, dont elle enlève avec éclat les notes élevées : ses imprécations sont bien de nature à terrifier la pauvre Armide. Dans le rôle d'Hidraot, parfait est M. Delmas, dont l'organe, toujours si bien posé, et la diction, toujours si nette, donnent de la valeur aux moindres détails du phrasé. Une mention spéciale à Mlle Alice Verlet, dont l'air de la Naïade nous a permis d'apprécier la très jolie voix et le goût très pur. Et comment attribuer à Mmes Lindsay, Demougeot, Vix, Dubel, Agussol, Mendès, à MM. Scaramberg, Gilly, Riddez — ils sont trop ! — aux chœurs et à l'orchestre, savamment dirigé par M. Paul Taffanel, la part d'éloges qu'ils méritent ? Puis, si l'oreille est charmée, les yeux ne le sont pas moins — on compte un ballet par acte — et comment ne pas applaudir à l'esprit ailé de Mlle Zambelli, digne héritière de Mlle Asselin, créatrice de la célèbre chaccone ; à la grâce légère de Mlle Sandrini, succédant à la Guimard dans la non moins fameuse gavotte ; au sûr talent de leurs aimables camarades Mlles Hirsch, Beauvais, Barbier, Louise Mante, etc. ? Et que dire des admirables décors, en particulier, les Jardins enchantés, avec l'étonnant et délicieux enlèvement — le truc des ascenseurs — d'Armide et de Renaud, l'évocation des démons, et le tableau final, avec le dramatique écroulement du palais au milieu des flammes d'un superbe incendie ? Ce sont, tous, de pures mer-

veilles, qui font le plus grand honneur à MM. Carpezat, Amable, Jambon et Bailly, véritables maîtres en leur art.

19 AVRIL. — Dans *Armide*, M. Muratore remplace M. Affre, subitement indisposé. Le début du jeune ténor paraît des plus heureux. Sa prestance et sa jolie voix lui conquièrent, après la célèbre cavatine du second acte, la faveur du public.

15 MAI. — On donne le *Cid* pour le début de Mlle Mérentié dans le rôle de Chimène. De tous les ouvrages « créés » à l'Opéra-Garnier — je ne parle pas de ceux qui lui vinrent de la province ou de l'étranger — le *Cid* est le seul qui soit allé à la centième. Il méritait donc, à tous égards, d'être remis au répertoire, où il n'avait pas reparu depuis cinq ans. Cette reprise a eu lieu dans les plus favorables conditions. Mlle Mérentié ne s'est pas contentée de faire applaudir la belle voix, joliment stylée par M. Edmond Duvernoy, qui lui avait valu, au Conservatoire, le premier prix de chant ; elle a eu, sous les traits de Chimène, de remarquables élans de tragédienne. Les rôles de Rodrigue et de Don Diègue ne sont-ils point parmi les meilleurs d'Alvarez et de Delmas ? Et dans le ballet, charmant d'un bout à l'autre, avec ses mélodies câlines, voluptueuses, enlaçantes, Mlle Zambelli n'est-elle pas exquise, absolument exquise ? Dans une loge sur la scène, trois femmes, plus jeunes l'une que l'autre, applaudissaient le *Cid* : c'étaient la femme, la fille et la petite-fille du compositeur : heureux Massenet !

18 MAI. — Gala organisé par l'Association nationale de préparation au service militaire[1].

31 MAI. — Représentation de gala en l'honneur du Roi d'Espagne Alphonse XIII. On donne *Samson et Dalila*, suivi de la *Maladetta*.

2 JUIN. — Représentation offerte par le Comité commercial et industriel des fêtes franco-espagnoles aux délégués des institutions économiques d'Espagne : *Armide*, avec M[lles] L. Bréval, Alice Verlet, Féart, Lindsay, Dubel, Demougeot, MM. Affre, Delmas, Scaramberg, Gilly, Triadou.

3 JUIN. — Nouvelle représentation de gala en l'honneur du Roi d'Espagne[2].

19 JUIN. — *Thaïs* — que l'Opéra ne voudrait pas se laisser prendre par l'Opéra-Comique — a reparu

---

1. Au programme : 2e acte d'*Armide* avec M[lles] Bréval et Verlet, MM. Affre, Delmas et Cabillot; 2e et 5e acte de *Faust* (M[lle] Farrar dans le rôle de Marguerite, M[lles] L. Mante et Goulancourt, MM. Rousselière et Gresse; ballet du *Cid* (M[lle] Zambelli et M. Staats).

Le musée de l'Opéra vient de s'enrichir d'une curieuse miniature représentant un ancien directeur de l'Académie de musique, F.-J. de Mirbeck, qui occupa ce poste important sous le Directoire. L'œuvre n'est pas signée, mais elle est exécutée avec une grande finesse. C'est une amusante figure, peu connue, que celle de ce gentilhomme lorrain, tour à tour avocat, conseiller du Roi, commissaire aux armées et directeur de l'Opéra. La miniature, qui date de la dernière année de sa vie, le représente avec l'habit de cour, le chapeau et la perruque poudrée qui étaient de rigueur à Versailles sous Louis XVI. Par une coquetterie qui ne fut pas sans courage à une certaine époque, l'ancien conseiller du Roi avait tenu à conserver le costume de l'ancien régime.

2. Au programmme :

2e acte de *Sigurd* : M[lle] L. Grandjean, MM. Affre, Noté, Nivette Riddez ;

2e acte d'*Armide* : M[me] L. Bréval, Alice Verlet, Mathieu, Mendès, MM. Affre, Delmas, Cabillot;

Ballet de *Faust* : M[lles] Beauvais, Barbier, Salle, L. Mante.

Sigurd était conduit par M. Paul Vidal. C'est M. Taffanel qui dirigeait le 2e acte d'*Armide* ; M. Mangin occupait le pupitre pendant le ballet de *Faust*.

démie des Beaux-Arts, à l'auteur d'une œuvre remarquable en peinture, en sculpture, ou en architecture ou en composition musicale.

7 AOUT. — Mlle Borgo chantait, pour la première fois, le rôle de Valentine des *Huguenots*. On faisait à sa belle et vibrante interprétation, notamment dans le grand duo du quatrième acte, avec M. Affre, le plus chaleureux accueil.

22 SEPTEMBRE. — Pour le début de Mlle Jane Margyl — petit événement parisien — on donne *Samson et Dalila*. « La carrière de Mlle Margyl — écrivait M. Louis Schneider — pourrait s'intituler : « Des Folies-Bergère à l'Opéra » — et la jeune artiste n'a que plus de mérite de s'être élevée jusque-là... Nous la vîmes il y a quelques années, déjà impérialement belle, précédée de tibicines qui semblaient chanter la splendeur de ses cheveux blonds, nous la vîmes s'avancer dans *Phryné*, le joli ballet d'Auguste Germain, mis en musique par Louis Ganne. Puis, la jolie femme qui, jouant l'Athénienne Phryné, avait sans doute appris que l'Athénien Aristide fut exilé parce qu'on l'appelait trop souvent le Juste, ne voulut plus, un beau jour, qu'on l'appelât « la Belle », et elle se mit à étudier le chant sous la direction si autorisée de M. Alexandre Luigini, le directeur actuel de la musique à l'Opéra-Comique. Elle s'essaya, à la Gaîté, dans *Hérodiade*, au moment où les frères Isola avaient entrepris le Théâtre-Lyrique. Mais elle visait plus haut, et, ce soir, elle prenait possession à l'Opéra du rôle de Dalila. Tout est volonté chez Mlle Margyl ; il n'est pas jusqu'à sa

voix de falcon qui ne veuille être une voix de contralto. Le succès de la cantatrice a été réel. On sent qu'elle est musicienne ; elle articule très nettement. Peut-être le médium est-il sourd, peut-être Mlle Margyl sombre-t-elle un peu trop dans les notes graves; mais les notes du haut sortent pleines et sonores. Mlle Margyl mérite d'être encouragée ; il faut tenir compte de « l'émotion inséparable » et aussi des conditions dans lesquelles avait lieu, sans répétition à l'orchestre, son premier début. Comme comédienne, Mlle Margyl arrivera à s'installer tout à fait dans le rôle de Dalila, qu'avec son profil régulier et son impassible beauté elle peut un jour jouer à la perfection : il ne lui manque plus que de se familiariser avec les planches de l'Opéra. » L'œuvre de M. Saint-Saëns — le maître, assistait à la représentation — est d'ailleurs, fort bien interprétée par M. Alvarez, dont la jolie voix sonne clair dans les notes hautes, et par M. Noté, qui fait applaudir, dans le Grand-Prêtre, son robuste organe de baryton [1].

14 OCTOBRE. — M. Gailhard faisait acte de justice

1. — M. Lapissida, qui, avait dû prendre un congé, nécessité par une très grande fatigue, vient de demander à M. Gailhard de bien vouloir accepter sa démission de régisseur général. M. Lapissida, qui avait dirigé le théâtre de la Monnaie de Bruxelles en compagnie de Joseph Dupont et y avait monté *Salammbô*, appartenait à notre Opéra depuis 1883. Il n'emportera dans sa retraite volontaire que les regrets de tous ceux qui le connurent et laissera le souvenir d'un très excellent homme et d'un régisseur ingenieux et actif. Pour remplacer M. Lapissida, le directeur a définitivement choisi M. Speck, qui avait déjà fait son intérim. Après avoir chanté les ténors dans plusieurs villes de province, M. Speck est connu pour avoir rempli les fonctions de régisseur sur nombre de scènes importantes de France et de l'étranger.

et de bonne administration en réengageant, à de brillantes conditions, Mlle Agnès Borgo. C'est au mois de juillet 1903 que le jury du Conservatoire consacrait, par un premier prix d'opéra, les superbes efforts de cette jeune et belle cantatrice d'origine corse qui, douée d'une voix étoffée, avait joué fort dramatiquement, ma foi! la scène de folie du *Tribut de Zamora* de Gounod, où triompha jadis la grande artiste que fut la Krauss. M. Gailhard l'attacha immédiatement à son théâtre, où elle débutait avec éclat dans le rôle d'Aïda. Elle y faisait applaudir un organe plein de force et de charme, en même temps qu'une diction très pure. Puis elle remplaçait à l'improviste, dans le *Fils de l'Etoile*, comme dans *Salammbô*, Mlle Bréval brusquement indisposée. Le plus vif et le plus légitime succès la récompensait ces deux fois de sa rare vaillance. Elle y déployait, en effet, les précieuses qualités qui lui assuraient, dès lors, une place à part à l'Opéra et, de l'avis unanime, on n'eût jamais dit qu'elle chantait pour la première fois, tant elle montrait, en ces rôles écrasants, d'aisance et de sûreté... Enfin, il y a quelques jours, elle réapparaissait dans Valentine des *Huguenots*. Et le rôle lui permettait de développer toutes les richesses de son admirable voix et de son talent dramatique si pathétique et si original. Mlle Borgo est, ce nous semble, de la race des vraies artistes...

20 octobre. — Par suite d'une indisposition de Mlle Bréval, le rôle d'Armide est chanté par Mlle Mérentié, qui reçoit du public le plus encou-

rageant accueil. — Quelques jours après, le rôle d'Hidraot vaut à M. Noté, un très mérité succès.

27 OCTOBRE. — Reprise du *Freyschütz*, opéra en trois actes et cinq tableaux de Weber, paroles françaises de Pacini, récitatifs de Berlioz [1]. — *Armide*, puis le *Freyschütz* : M. Gailhard mérite les plus vifs éloges pour ces deux reprises qui enrichissent admirablement le répertoire actuel de notre Académie nationale de musique. Il est seulement fâcheux qu'il ne nous ait pas rendu l'œuvre de Weber telle que le compositeur l'avait conçue, sans addition d'aucune sorte. La pensée d'un pareil maître est sacrée et, je dirais volontiers avec Théophile Gautier « qu'on ne doit toucher le génie qu'avec des mains respectueuses comme le prêtre quand il tient l'hostie ». Au temps de Louis-Philippe, on pouvait être enchaîné par l'interdiction du « dialogue parlé » à l'Opéra; aujourd'hui ces règles n'ont plus leur raison d'être. L'Opéra-Comique monte des drames lyriques ; l'Opéra peut bien monter des opéras comiques, et c'est cette forme qui a éveillé l'inspiration de Weber. Berlioz a beau protester de son respect pour le chef-d'œuvre, il en a modifié la structure et l'ordonnance, il l'a déformé, il l'a alourdi, il l'a rendu presque mécon-

---

1. DISTRIBUTION. — Max, M. *Rousselière*. — Gaspard, M. *Delmas*. — Ottokar, M. *Riddez*. — Killian, M. *Gilly*. — Kouno, M. *Delpouget*. — Un ermite, M. *Davey*. — Samiel, M. *Dénoyé*. — Agathe, Mlle *L. Grandjean*. — Annette, Mlle *Hatto*.

Danse. — Mlle *Lobstein*, M. *Staats*; Mmes *Vangœthen*, *Viollat*, MM. *Régnier*, *Ch. Javon*.

On commençait par la première audition du *Jugement de Pâris*, tableau musical de M. Edmond Malherbe, couronné au concours musical de l'Opéra.

naissable par des interpolations démesurées, envahissantes, parasites. Le récitatif qui relie une scène à une autre scène détruit d'autant plus l'équilibre, l'économie de la partition primitive, qu'il est mieux fait, qu'il pastiche plus exactement le style de Weber. Moins on sent la soudure berliozienne, plus le tableau musical perd ses proportions wébériennes. Ah! le respect des œuvres, je ne le comprends qu'absolu, sans nulle restriction! Quand l'obtiendrons-nous pour les conceptions musicales, pour *Don Juan*, pour le *Freyschütz*, pour tant d'autres! Que dirait-on d'un architecte qui s'aviserait de relier les tours de Notre-Dame par une dentelle de pierre, pour en faire un rétable même magnifique, sous le prétexte que ce fronton s'ajuste mieux au cadre gigantesque du panorama de la Seine?... En 1841, le rôle de Max était tenu par Marié, le chef de la dynastie des Marié, un brillant chanteur dont les moyens furent complètement paralysés le soir de la « première ». Agathe, c'était Mme Stoltz, une artiste de flamme dont les chauds accents, les yeux ardents et les cheveux d'un noir andalous parurent peu en rapport avec le caractère de l'héroïne allemande. Néanmoins, la musique de Weber, pathétique, expressive, énergique et colorée, fit une superbe impression, et les critiques du temps rapportent que le chœur des chasseurs « fut redemandé à grands cris ». A l'Opéra, cette fois, on n'a pas redemandé à grands cris ce chœur banalisé par les orphéons; mais on a fort goûté les parties wébériennes du *Franc Archer*, surtout le deuxième tableau tout

entier, interprété avec infiniment de style et de talent par Mlle Grandjean. Mlle Hatto a fait une Annette très présentable. M. Rousselière n'a pas paru à son avantage dans le rôle de Max; mais M. Delmas a prêté sa grande autorité au personnage de Gaspard. Les chœurs n'ont pas toujours chanté juste et ce sont eux qui ont atténué le succès du premier acte. Le corps de ballet a été fort agréable à voir dans le célèbre rondo de piano, *l'Invitation à la valse*, devenu de par la tradition, motif à pirouettes et à jetés-battus. Le décor de la fonte des balles a fait une vraie impression de terreur, et M. Gailhard en a admirablement réglé la mise en scène. Ah! s'il nous avait rendu tout le *Freyschütz* avec cette simplicité et cette grâce, cette concision et cette force, quel service il eût rendu à la cause de l'art! M. Taffanel, enfin a magistralement dirigé le chef-d'œuvre de Carl-Marie Weber, et le public lui en a témoigné sa gratitude par de chaleureux applaudissements. La soirée avait commencé par un petit morceau symphonique qui est proprement une négation de la symphonie, le *Jugement de Pâris*, inspiré par la célèbre peinture de Paul Baudry, qu'on admire au foyer du théâtre. Cette composition de M. Edmond Malherbe fut couronnée au concours de l'Opéra. Les concours, n'ont jamais rien produit de bien bon. Cette dernière épreuve n'est pas pour relever leur prestige. M. Edmond Malherbe est un Prix de Rome qui sait son métier, mais il est aussi dépourvu d'idées que rempli de prétention. Ses « motifs conducteurs » superposés n'ont rien du

contrepoint, et séparément, ils ne sont évocateurs d'aucun caractère ni d'aucune passion. Je ne sais pas ce que Pâris eût pensé de ce petit travail, mais je suis bien sûr que les os de Paul Baudry ont dû claquer lamentablement dans leur tombe...

30 OCTOBRE. — Bonne reprise de *Salammbô*, avec Mlle Bréval, idéale héroïne de l'œuvre, avec M. Rousselière, dans Matho, et M. Noté, dans Hamilcar.

4 NOVEMBRE. — Dans le *Tannhäuser*, Mlle Lindsay aborde le rôle d'Elisabeth, où elle est très chaleureusement applaudie.

23 NOVEMBRE. — Spectacle de gala en l'honneur du Roi du Portugal [1].

4 DÉCEMBRE. — Entre M. Alvarez et M. Noté Mlle Yvonne Dubel se fait applaudir dans le rôle d'Elsa, de *Lohengrin*, qui convient à son jeune talent [2].

---

1. AU PROGRAMME. — 1° Ouverture du *Freyschütz*.
2° *Le Freyschütz* (2e acte, 2e tableau), MM. *Rousselière, Delmas, Dénoyé*.
Orchestre dirigé par M. *Taffanel*,
3° Danses grecques, Mlles *Sandrini, Viollat, G. Couat*.
Chant : M. *Bartet*.
Orchestre dirigé par M. *Paul Vidal*.
4° *Armide* (2e acte), Mlles *L. Bréval, Alice Verlet*, MM. *Affre, Noté, Cabillot*.
5° Ballet du *Cid*, Mlle *Zambelli* et tous les artistes de la danse.
Orchestre dirigé par M. *Ed. Mangin*.

2. — Extrait du rapport sur le budget des beaux-arts de M. Henry Maret :

Tous ceux qui connaissent l'Opéra ont été frappés par la forme de l'emplacement accordé à l'orchestre, qui s'enclave profondément dans les fauteuils... Aucun autre théâtre ne présente de disposition pareille, et nous ne pensons pas que Garnier, dans ses plans primordiaux, eût donné cette forme, qu'il dut inventer plus tard pour satisfaire au placement convenable d'une centaine de musiciens, nécessaires aux représentations. Il nous est revenu, de divers côtés, que l'on pourrait gagner l'emplacement que l'orchestre emprunte aux fauteuils, en disposant,

13 DÉCEMBRE. — Début de Mlle Chenal dans le rôle de Brunehilde de *Sigurd*. — Aux concours du Conservatoire du mois de juillet dernier, Mlle Chenal fut la grande révélation de la journée du chant des élèves femmes. Nous nous rappelons encore avec quelle incontestable autorité elle posa le récitatif de l'air d'*Alceste*, avec quelle noble simplicité elle interpréta la vigoureuse musique de Gluck dont elle sut nous faire comprendre les sereines beautés et comme elle nous apparut alors très théâtrale et merveilleusement taillée pour la scène. A son premier prix de chant elle ajoutait, quelques jours après, un premier prix d'opéra qui la faisait immédiatement engager par M. Gailhard. Mlle Chenal était décidément la noble interprète de Gluck. Elle

---

comme à l'Opéra-Comique, mais beaucoup moins, par exemple, une partie des musiciens sous l'avant-scène.

Cette réforme ferait gagner à l'Opéra environ 60 fauteuils à 16 francs, ce qui donnerait 960 francs par représentation et pour les 180 représentations annuelles 172.000 francs. En tenant compte des aléas de la location, mettons à 100.000 francs en chiffres ronds l'apport annuel de ces nouveaux fauteuils, qui seraient parmi les meilleures places de l'Opéra.

Citons maintenant d'autres avantages : le chef d'orchestre ne changerait pas de place, car il est actuellement au milieu de la ligne qui joint les deux sections du premier rang des fauteuils; il aurait en conséquence tous ses musiciens devant lui, tandis que maintenant une majeure partie des instrumentistes se place derrière lui, dans l'enclave des fauteuils, ce qui est parfois gênant pour la direction et peut nuire à la parfaite exécution de certains morceaux.

On pourrait satisfaire au désir d'un grand nombre d'amateurs en profitant de la période des réparations pour construire un treillage qui monterait et descendrait à volonté et qu'on utiliserait pour les pièces wagnériennes. Pour la Tétralogie, par exemple, l'orchestre serait caché comme à Bayreuth. Nous ne pensons pas que ce treillage serait une anomalie dans le chef-d'œuvre de Garnier, car il serait la base du cadre admirable formé par les avant-scènes et la voûte qui précède le rideau.

Nous ne dissimulons pas que ce projet doit être étudié avec un soin parfait par des techniciens, autant pour l'architecture que pour l'acoustique. Il serait à désirer qu'une commission peu nombreuse et composée d'hommes véritablement compétents fût appelée à donner son avis.

avait triomphé, nous venons de le dire, dans l'air d'*Alceste*; c'est avec la même pureté de style, la même aisance et la même autorité que, tenant à elle seule toute la scène, elle déclamait le cinquième acte d'*Armide* : véritable tour de force, puisque ce rôle si tendre n'était pas écrit dans la tessiture de sa voix. Et c'est avec plaisir que nous la retrouvions ensuite faisant sonner ses belles notes de mezzo dans l'Odette de *Charles VI*, où elle montrait toute l'adresse et toute la souplese de son talent de comédienne. Mlle Chenal a justifié, fort heureusement, toutes les jolies espérances que nous avions mises en elle. C'est d'une belle voix, généreuse et dramatique, qu'elle a chanté le rôle de Brunehilde de *Sigurd*, et la carrière de la débutante s'annonce déjà comme extrêmement brillante. Ajoutons que l'interprétation de l'ouvrage de M. Reyer était excellente avec MM. Affre, Noté et Gresse, et que la soirée — qui doit être marquée d'un blanc caillou — fut, de tout point, digne de l'Opéra.

22 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Ronde des Saisons*, ballet en trois actes et six tableaux, livret de M. Charles Lomon, musique de M. Henri Büsser[1]. — C'est d'une légende de Comminges que M. Charles Lomon nous dit avoir tiré le sujet de son ballet. Or, savez-vous bien ce qu'était au juste le pays de Comminges? — L'an-

1. DISTRIBUTION. — La sorcière. M. *Vanara*. — L'intendant, M. *Girodier*. — Le chef des vendangeurs, M. *Raymond*. — Oriel, Mlle *Zambelli*. — Le sire de Barbazan, Mlle *L. Mante*. — Le page, Mlle *Salle*. — Le Printemps, Mlle *Ricotti*. — L'Été, Mlle *L. Piron*. — L'Automne, Mlle *Sirède*. — L'Hiver, Mlle *Nicloux*.

cien comté de France, en la province de Gascogne, que limitait au nord, à l'est et à l'ouest, l'Armagnac, le Couserans et la Bigorre, au sud, la ligne de faîte de la frontière espagnole. Et dans le décor qui représente, sur la hauteur, le château de Barbazan, la rivière qui serpente au loin n'est autre que la Garonne, chère à M. Gailhard. Pourquoi faut-il qu'un jour de vendanges, le malicieux lutin Oriel prenne le panier et les traits d'une jeune fille du village, à l'effet de troubler le cœur du beau Tancrède, le seigneur de l'endroit? Et Tancrède, qui veut à tout prix retrouver « celle qu'il adore » s'en vient chez la Sorcière. Et nous voyons la Sorcière lui remettre trois fleurs, symboles et talismans des trois saisons, dont la dernière doit lui ramener la bien-aimée. Mais que ses lèvres, jusqu'à la fin de l'enchantement, ignorent le baiser d'une femme! Un danger terrible est lié à l'oubli de cette recommandation. Puis elle lui remet une quatrième fleur, la fleur d'hiver, symbole de la saison impitoyable : qu'il ne s'en sépare jamais! Tancrède évoque donc, grâce aux talismans, le Printemps et l'Eté, représentés par de ravissantes jeunes filles ; mais il n'a de regards que pour Oriel, métamorphosée en abeille, puis en coquelicot. Les feuilles jaunissent et c'est l'arrivée de l'automne, et voici de nouveau les vendangeurs et les vendangeuses. Tancrède est radieux. Il a reconnu celle qui a pris son cœur et lui fait l'aveu de son amour. Cette fois elle l'accueille en souriant, et quand il lui demande de danser pour lui seul, elle y consent. Alors il lui déclare qu'il veut l'épouser. Et elle

offre, reconnaissante, le front à son premier baiser. Mais elle veut la dernière fleur, gage d'amour d'autant plus précieux qu'il vient de la refuser à toutes. Tancrède, enivré, ne voit que ses lèvres qui l'attirent; il les effleure, pendant que d'un geste rapide elle lui arrache le fameux talisman. Hélas! le pacte est rompu! Voici l'Hiver. Le ciel s'obscurcit. L'orage se déchaîne. La terre se glace. Tous fuient épouvantés. Tancrède se sent perdu. Il conjure Oriel de fuir, de chercher un refuge au château. Mais l'Hiver leur barre la route. D'ailleurs elle refuse de l'abandonner : ne s'est-elle pas prise au piège de l'amour? Le lutin est devenu femme; elle aime Tancrède et veut mourir avec lui. La neige tombe, recouvre les amants enlacés. Alors, de tous côtés, apparaissent les noirs corbeaux qui, guidés par l'Hiver, dansent autour d'Oriel et de Tancrède une ronde folle. Et le rideau tombe au moment où la neige redouble et où les flocons envahissent la scène. Sur ce livret, que je ne vous donne point comme un chef-d'œuvre d'originalité et d'imprévu, M. Henri Büsser (prix de Rome de 1893) a écrit, non, certes, sans verve dans les rythmes, et non sans ingéniosité dans les timbres, une musique sonore, claire et dansante, très dansante : ce qui est croyons-nous, une qualité pour un ballet... Et ce fut plaisir de voir le jeune compositeur, naguère bon chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, s'asseoir au pupitre de l'Opéra pour conduire lui-même, avec amour, une aimable partition, dont le premier acte nous a paru particulièrement brillant. Et comment M. Büsser n'eût-il pas triom-

phé avec Mlle Zambelli, qui, dans sa création d'Oriel, est une délicieuse merveille de grâce et de légèreté, de vivacité et d'agilité, de souplesse et d'esprit ? Disons qu'autour de la parfaite et exquise danseuse évoluent le plus agréablement du monde : Mlle Louise Mante, un Tancrède florissant de belle santé ; Mlle Mathilde Salle, un page rempli de crânerie ; Mlles Ricotti, Léa Piron, Sirède et J. Nicloux, qui, si joliment personnifient les Saisons.

24 DÉCEMBRE. — Bal des Sabots de Noël[1]

26 DÉCEMBRE. — Représentation de gala donnée par l'Automobile-Club[2].

L'année se terminait le 30 décembre par une belle représentation de *Tristan et Isolde*, superbement chanté par M. Van Dyck et par Mlle Louise Grandjean, et le 31 décembre, avec *Samson et*

---

1. — M. Gailhard avait eu l'idée d'organiser, pour la veille de Noël, un bal d'une originalité charmante. Toutes les dames qui y assistaient étaient priées de déposer leur sabot dans une grande cheminée à surprises se détachant sur l'ensemble d'un magnifique décor. Les sabots devaient être rendus à la fin du bal et dans chacun sa propriétaire devait trouver un cadeau de Noël. Puis, pour la plus grande joie des spectateurs, sortait enfin de la cheminée monumentale, à 11 heures du soir, tout le corps de ballet, Mlle Zambelli en tête, et ce n'était pas la moins agréable surprise de la soirée. Le corps de ballet dansait la Sabotière de la *Korrigane*.

2. — Au programme :

1er acte de *Samson et Dalila*.

Fragments du *Bourgeois Gentilhomme*, suivis de la Cérémonie donnée par la Comédie Française. M. Leloir interprétait pour la première fois le rôle de M. Jourdain. Les autres rôles étaient tenus par MM. Truffier (le maître à danser), Laugier (le maître de philosophie), Georges Berr (Covielle), Dehelly (Cléonte) et Ravet (le maître d'armes).

Ballet de *Don Juan*.

La Ronde des Saisons.

Dalila, suivi de *Coppélia*, donnés en soirée gratuite[1].

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Faust, opéra	5	»	24
Tristan et Isolde, drame lyrique	3	»	23
Roméo et Juliette, opéra	5 a. 8 t.	»	10
Le Fils de l'Etoile, drame musical	5	»	2
Sigurd, opéra	4	13 janv.	14
Samson et Dalila, drame lyrique	3 a. 4 t.	»	12
Paillasse, drame lyrique	2	»	1
Tannhäuser, opéra	4 a. 9 t.	»	11
**Daria*, drame lyrique	2	27 janv.	7
Coppélia, ballet	2	»	7
Rigoletto, opéra	4	»	5
Le Prophète, opéra	5	»	7
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	8
La Maladetta, ballet	2	»	12
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	5
La Valkyrie, drame lyrique	3	»	8
**Armide*, tragédie lyrique	5 a. 8 t.	12 avril	27
Le Cid, opéra	4	15 mai	10
Thaïs, opéra	4 a. 7 t.	»	2
Aïda, opéra	4	»	2
Le Trouvère, opéra	4	»	1
Guillaume Tell, opéra	4 à 5 t.	»	3
Le Freyschütz, opéra	3 a. 5 t.	27 Oct.	9
Le Jugement de Pâris, tableau musical	1	27 Oct.	4
Salammbô, drame lyrique	4	»	4
**La Ronde des Saisons*, ballet	3 à 6 t.	22 déc.	3

* Les astérisques indiquent, au tableau de chaque théâtre, les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

1. — M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, avait proposé à la signature du ministre de l'instruction publique, M. Bienvenu-Martin, un arrêté aux termes duquel le privilège de M. P. Gailhard, directeur de l'Opéra, était prolongé d'une année, soit jusqu'au 31 décembre 1907.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1906

Le *Duel* de M. Henri Lavedan — dont le brillant succès allait s'éterniser sur l'affiche — et le *Réveil* de M. Paul Hervieu ; le *Don Quichotte* de M. Jean Richepin et les *Phéniciennes* de M. Rivollet seront, joints à deux actes charmants, la *Conversion d'Alceste*, de M. Georges Courteline, et *Il était une bergère...* de M. André Rivoire, les principales œuvres inédites d'une année dont, selon notre coutume, nous allons rappeler au jour le jour les différents faits, petits et grands.

15 JANVIER. — L'anniversaire de Molière se célébrait avec les premières représentations de la *Conversion d'Alceste*, comédie en un acte, en vers, de M. Georges Courteline[1] et d'*Hyacinthe ou la Fille de l'Apothicaire*, à propos en un acte, en prose, de M. Paul Gruyer[2] et avec la reprise d'*Amphitryon*[3]. — C'est — je le dis comme je le pense

1. DISTRIBUTION. — Alceste, M. *Henry Mayer*. — M. Loyal, M. *Croué*. — Philinte, M. *Dessonnes*. — Oronte, M. *Brunot*. — Célimène, Mme *Lara*.

2. DISTRIBUTION. — Maître Nicolas Guillaume, M. *Laugier*. — Léonidas, M. *Siblot*. — Laforêt, Mme *Amel*. — Hyacinthe, Mlle *Y. Garrick*.

3. DISTRIBUTION. — Sosie, M. *de Féraudy*. — Jupiter, M. *Albert Lambert fils*. — Mercure, M. *Georges Berr*. — Polidas, M. *Falconnier*. — Naucrates, M. *Hamel*. — Amphitryon, M. *Jacques Fenoux*. — Pausiclès, M. *Charles Esquier*. — Aryatiphontidas, M. *Ravet*. — Alcmène, Mlle *Bartet*. — La Nuit, Mlle *Leconte*. — Cléanthis, Mme *Thérèse Kolb*.

— une manière de petit chef-d'œuvre que l'acte de M. Georges Courteline, la *Conversion d'Alceste*, pièce savoureuse et forte, de pensée si profonde et si pure de forme, de si exceptionnelle valeur, enfin, qu'elle pourrait, à vrai dire, être signée du nom même de Molière. Dans cette suite du *Misanthrope*, Alceste est revenu de son humeur chagrine, et voit toutes choses en beau — plus Philinte que Philinte. Il ne doute plus de Célimène, puisqu'il l'a épousée, et quand Oronte vient lui lire un nouveau sonnet, plus ridicule encore que le premier, il a le front de le trouver admirable. L'imprudent ! Oronte profite de cet enthousiasme inattendu, et le prie d'user de son influence pour faire insérer ses vers au *Mercure de France*. Et comme Alceste refuse, les voilà plus brouillés que jamais ! Ce n'est pas tout : Alceste a intenté un second procès qu'il a gagné. M. Loyal lui apporte la note à payer : elle est formidable! — « Je gagne, s'écrie-t-il, et je me trouve plus perdre, ayant gagné, que si j'avais perdu ! » Puis — n'est-ce pas le comble ! — il acquiert la preuve que Célimène et Philinte le trompent indignement. — « Mon seul amour ! Et ma seule amitié ! » Alors il redevient, non sans raison, cette fois, le misanthrope d'antan, bien résigné à s'enfuir au fond des bois, sans savoir qui, de l'homme ou du loup, l'emporte en cruauté. L'exquise et classique comédie de M. Courteline a été littéralement acclamée : elle est, j'imagine, entrée pour longtemps au répertoire où elle tiendra une si belle place. Elle a été fort bien interprétée par M. Mayer, Alceste très sincère ; par Mme Lara,

Célimène finement cruelle; par M. Croué, Loyal fort comique. Quant au jeune Brunot, qui prêtait au rôle d'Oronte sa voix claironnante et sa verve bouffonne, ou je me trompe fort, ou il y a là un artiste du plus grand avenir : qui vivra verra... La *Conversion d'Alceste* était précédée d'un à-propos (à-propos du 283e anniversaire de la naissance de Molière), *Hyacinthe ou la Fille de l'Apothicaire*, aimable petite comédie en prose de M. Paul Gruyer, jouée avec conviction par MM. Laugier, Siblot, Mmes Yvonne Garrick et Amel. Elle était suivie de la reprise d'*Amphitryon*. Pourquoi cette merveille de l'esprit français? Pourquoi — la question vaudrait d'être étudiée — pourquoi *Amphitryon*, ce régal des lettrés, ne produit-il pas sur le grand public un effet égal à celui des autres pièces de Molière?... M. de Féraudy reprenait le rôle de Sosie qui, au mois de septembre 1880, lui servait de début, — un début qui promettait et qui a tenu : vous savez comme... M. Georges Berr se faisait pour la première fois applaudir dans Mercure, qu'il jouait avec une rare autorité. M. Albert Lambert était, sans toutefois faire oublier Mounet-Sully, le très beau Jupiter du leste quiproquo tournant autour d'une alcôve conjugale, devenu le type accompli des trois quarts de nos opérettes. Mlle Bartet — la divine Bartet, jamais l'expression ne fut plus juste — apportait dans Alcmène sa grâce inexprimable d'attitudes et la musique de sa voix mélodieuse. Ah! la Nuit délicieuse — trop courte comme une nuit d'amour — que fut, du haut de ses nuages, la charmante

Mlle Marie Leconte, au talent si souple et si sûr !

19 JANVIER. — Avec l'*Anglais ou le fou raisonnable*, où M. Coquelin cadet est toujours étourdissant de verve comique, et le *Flibustier*, de M. Jean Richepin, où M. Leloir se montre si puissamment et si tendrement dramatique, le spectacle de la matinée se terminait par l'*Autographe*, ce petit chef-d'œuvre d'Henri Meilhac[1], qui, depuis plusieurs années, n'avait pas reparu sur l'affiche. Mlle Marie Leconte était adorable sous les traits du personnage de Julie, et Mlle Mitzy-Dalti donnait beaucoup de piquant et d'élégance au rôle de la comtesse.

29 JANVIER. — Dans *Ruy Blas*, M. Garry abordait pour la première fois le rôle de don Salluste, qu'il avait très intelligemment composé et qu'il rendait très habilement, avec un art réel de comédien.

10 FÉVRIER. — On fêtait dans l'intimité la 50me représentation de *Notre Jeunesse*. — Un buffet avait été dressé au foyer des artistes et, entre le troisième et le quatrième acte, on buvait au nouveau grand succès de M. Alfred Capus. Dans un mot charmant, et tout en réclamant l'abolition des toasts, l'auteur remerciait ses interprètes, et M. Jules Claretie souhaitait avec esprit une longue vieillesse à *Notre Jeunesse*.

12 FÉVRIER. — Pour la continuation des débuts

---

1. DISTRIBUTION. — Chastenay, M. *Georges Baillet*. — Le comte Riscara, M. *Louis Delaunay*. — Flavio, M. *Gribouval*, — Julie, Mlle *Marie Leconte*. — La comtesse, Mlle *Mitzy-Dalti*.

de Mlle Madeleine Roch, *Bajazet* réapparaissait au répertoire dans un décor entièrement neuf. — Le rôle de Roxane, dans la tragédie de Racine, était pour Mlle Madeleine Roch une nouvelle épreuve. Elle y avait réussi comme élève, au Conservatoire ; elle y réussissait comme artiste, à la Comédie-Française. La diction est belle, nettement stylée, savamment conduite. Mlle Roch a composé le personnage avec beaucoup d'art. Elle y a de très beaux mouvements tragiques. Elle était très applaudie et chaleureusement rappelée. Mlle Géniat abordait pour la première fois le rôle d'Atalide. Elle s'y montrait belle diseuse et animait son personnage de toute la vie, de toute la passion que lui a données le poète. Le public faisait a la nouvelle Atalide un succès très justifié.

26 FÉVRIER. — La Comédie fête l'anniversaire de Victor Hugo en donnant le soir *Hernani*, après avoir donné en matinée *Ruy Blas*. M. Mounet-Sully jouait le rôle de Ruy Blas, et Mlle Bartet reprenait le rôle de la Reine. Le *Couronnement* était dit par Mme Lara et Mlle Roch, devant le buste sculpté par Falguière.

28 FÉVRIER. — Pour fêter la cinquantième des représentations du Théâtre-Français à Gand, les principaux interprètes de *Notre Jeunesse*, Mlle Bartet en tête, jouaient, au Grand Théâtre de cette ville, la jolie comédie de M. Alfred Capus. Trois jours après, la Comédie-Française se rendait officiellement à Liège, où elle jouait la *Fille de Roland*, avec les interprètes habituels de cet ouvrage,

sauf M. Silvain et Mme Segond-Weber, remplacés dans les rôles du comte Amaury et de Berthe par M. Ravet et Mlle Delvair.

7 MARS. — A l'occasion du Mardi-Gras on reprend *M. de Pourceaugnac* qui n'a pas été joué depuis trois ans. M. Coquelin cadet tenait le rôle du béjaune périgourdin. Il n'avait jamais paru plus en verve, et jamais il n'avait fait rire autant. C'étaient, par instants, dans la salle, de véritables tempêtes de rire, particulièrement lors de la course des apothicaires à travers l'orchestre. M. Coquelin cadet était entouré de MM. Truffier, Laugier, Dehelly, Siblot, Ravet, de Mmes Kolb, Lynnès et Yvonne Garrick, qui prenaient leur part des applaudissements et des deux ovations du public.

8 MARS. — Mme Lara joue au pied levé le rôle d'Hélène Briant dans *Notre Jeunesse*, aux lieu et place de Mlle Bartet, indisposée...

14 MARS. — Pour les abonnés du mardi, on reprend le *Fils de Giboyer*[1].

16 MARS. — M. Grandval — tel doit être, désormais, sur l'affiche, le nom de M. Gribouval — faisait ses seconds débuts dans le rôle de Mario du *Jeu de l'amour et du hasard*, où il justifiait les espérances que son dernier concours au Conservatoire et chacune de ses apparitions sur la scène

1. DISTRIBUTION. — Giboyer, M. *de Féraudy*. — Le comte D'Outreville, M. *Truffier*. — Le marquis d'Auberive, M. *Leloir*. — M. Maréchal, M. *Laugier*. — Dubois. M. *Joliet*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Couturier de la Haute-Sarthe, M. *Hamel*. — Le chevalier de Germoise, M. *Ravet*. — Maximilien Gérard, M. *Dessonnes*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — Le comte de la Vrillière, M. *Roussel*. — Mme Maréchal, Mme *Pierson*. — La baronne Pfeffers, Mlle *Sorel*. — Fernande, Mlle *Piérat*. Mme de Vieuxtour, Mlle *Lherbay*.

de la Comédie avaient fait naître. M. Grandval est fort heureusement doué et il a paru, comme plusieurs fois déjà, pour la Maison de Molière une recrue excellente. Il était on ne peut mieux entouré par MM. Georges Berr, Baillet, Pierre Laugier, M[lles] Leconte et Mitzy-Dalti.

27 MARS. — En l'absence de M. Truffier qui, avec M. Silvain, est allé à Athènes représenter la Comédie-Française à une grande fête archéologique organisée par le gouvernement hellénique, M. Garry joue pour la première fois, dans le *Demi-Monde*, le rôle d'Hippolyte Richond.

28 MARS. — La Comédie offrait à ses abonnés du mardi la reprise de *Philiberte* d'Emile Augier[1] qui n'avait pas été jouée depuis le départ de M[lle] Broisat. C'est M[lle] Maille, la dernière venue parmi les pensionnaires, qui succédait à M[lle] Broisat. Elle y montrait beaucoup d'intelligence théâtrale, disant bien les vers et délicieuse sous la poudre. La salle accueillait favorablement la nouvelle Philiberte, et les applaudissements prouvaient que le public faisait cas de son jeune talent.

3 AVRIL. — M[lle] Géniat jouait pour la première fois la Denise d'Alexandre Dumas fils, où elle se montrait excellente de dignité, d'émotion, de pas-

---

1. DISTRIBUTION. — Le chevalier de Talmay, M. *Georges Baillet*. — Le duc de Chamaraule, M. *Pierre Laugier*. — Raymond de Taulignan, M. *Dessonnes*. — D'Ollivon, M. *Grandval*. — Un notaire, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Laty*. — La marquise, M[me] *Persoons*. — Julie, M[lle] *Yvonne Garrick*. — Philiberte, M[lle] *Maille*.

Extrait du rapport sur le budget des Beaux-Arts, de M. Déandreis :

L'ensemble des pièces jouées à la Comédie-Française forme un bloc de 2,175 actes, dont 758 en vers et 1,417 en prose.

Le total des recettes a été pour l'année 1904 de 2 millions 208,369 fr. 35.

sion contenue. Son jeu poignant et sobre soulevait à plusieurs reprises de chaleureux applaudissements. La jeune artiste était, d'ailleurs, dignement encadrée par M. Paul Mounet, qui a fait de Brissot une puissante silhouette, par M. Raphaël Duflos, fort élégant dans André de Bardanne [1], par Mmes Müller, du Minil, Amel, Persoons et Garrick, qui de tout leur talent contribuaient à l'éclat de l'interprétation.

4 AVRIL. — Reprise du *Petit Hôtel* qui n'a pas été donné depuis une dizaine d'années. La charmante comédie de Meilhac et Halévy est jouée, cette fois, par MM. Georges Berr, Pierre Laugier et Mlle Leconte qui tiennent à souhait les rôles de Boismartin, de la Marcillière et d'Antoinette.

7 AVRIL. — Premières représentations de *Shylock ou le Marchand de Venise*, comédie en trois actes et cinq tableaux, en vers, d'Alfred de Vigny, d'après Shakespeare [2], et de *Il était une bergère...* conte en un acte, en vers, de M. André Rivoire [3]. — La Comédie voulait-elle être agréable à l'un de ses meilleurs sociétaires en lui donnant l'occasion de jouer un très beau rôle ? Elle n'avait qu'à reprendre l'ingénieuse adaptation de M. Haraucourt justement applaudie il y a quelques an-

1. — Le rôle d'André de Bardanne sera bientôt repris par M. *Jacques Fenoux*.

2. DISTRIBUTION. — Shylock, M. *Leloir*. — Bassiano, M. *Leitner*. — Lorenzo, M. *Dehelly*. — Un officier, M. *Falconnier*. — Antonio, M. *Jacques Fenoux*. — Le Doge de Venise, M. *Ravet*. — Tubal, M. *Siblot*. — Gratiano, M. *André Brunot*. — Portia, Mme *Lara*. — Jessica, Mlle *Yvonne Garrick*. — Nérissa, Mlle *Dussane*.

3. DISTRIBUTION. — Le berger, M. *Georges Berr*. — La bergère, Mlle *Müller*. — La princesse, Mme *Lara*.

nées à l'Odéon, à jouer la traduction, très littérale et très littéraire, de François-Victor Hugo, ou mieux encore, à demander à un jeune poète — il y en a, j'en réponds — un nouveau *Shylock* d'après Shakespeare... Tout valait mieux vraiment que d'exhumer ce plat et froid *Marchand de Venise* d'Alfred de Vigny. Soirée néfaste, entre toutes, où, en dépit des intelligents efforts de M. Leloir, secondé en la circonstance par MM. Leitner, Fenoux, Dehelly, Brunot, Mmes Lara, Garrick et Dussane, le « grand Will » — ayons le courage de l'avouer — nous a profondément ennuyé... Le spectacle avait commencé de façon infiniment plus heureuse avec un joli acte en vers, subtil et longuet, mais charmant, de M. André Rivoire, un jeune écrivain déjà fort apprécié des lecteurs de la *Revue de Paris* de M. Ganderax. *Il était une bergère* fut excellemment joué par M. Georges Berr, par Mlle Müller et par Mme Lara, qui s'étaient ainsi chargés de sauver, à la Comédie-Française, l'honneur du pavillon.

9 AVRIL. — Dans *Notre jeunesse*, donnée en matinée, M. Henry Mayer jouait pour la première fois, et avec succès, le rôle de Lucien Briant.

17 AVRIL. — Première représentation du *Duel*, pièce en trois actes de M. Henri Lavedan[1]. — Le jour de la répétition générale du *Duel*, alors que

---

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Daniel, M. *Le Bargy*. — Mgr de Bolène, M. *Paul Mounet*. — Le docteur Morey, M. *Raphaël Duflos*. — Le portier, M. *Joliet*. — Un infirmier, M. *Hamel*. — Un domestique, M. *Laty*. — La duchesse de Chailles, Mlle *Bartet*. — Yvonne, Mlle *Lherbay*.

A partir du 27 avril, le *Duel* était précédé d'un acte de M. Henri Lavedan, *En Visite*, joué par M. *Brunot* et Mlle *Dussane*.

le premier acte venait de se terminer sur les plus chaleureux applaudissements, un mot courait les couloirs du théâtre, aussi élogieux pour M. Lavedan que dur — jusqu'à l'injustice — pour l'un de ses confrères en succès : — « Enfin, s'écriait quelqu'un, nous voilà *décapusés !* » Pourquoi cette subite ingratitude envers la pièce parisienne, aimable par excellence, exquisement mousseuse, un peu superficielle, peut-être, mais si spirituelle et si pleine de grâce et de fantaisie, de malice et d'observation, de verve et de talent que nous avons maintes fois applaudie dans la *Veine* et la *Petite Fonctionnaire* jusqu'à *Notre Jeunesse* et *Monsieur Piégois*? Ne peut-on pas trouver de l'agrément, beaucoup d'agrément, aux jolies comédies de M. Alfred Capus, sans pour cela méconnaître la belle vaillance, la haute portée, le puissant intérêt d'une œuvre — œuvre, dans toute l'acception du terme — somptueusement littéraire, noble et élevée, dramatique et forte, superbement audacieuse et éloquente, sincère et poignante, comme celle de M. Henri Lavedan, ce maître en l'art de remuer les idées, déjà l'auteur de cette pathétique tragédie moderne, le *Marquis de Priola?* Est-ce donc une thèse que M. Lavedan a voulu cette fois porter à la scène? Non, certes, et c'est plutôt un cas psychologique qu'il nous montre, et quand je vous aurai dit — ne le saviez-vous pas déjà? — que le duel dont sa pièce porte le titre est un duel moral entre deux frères, dont l'un est un farouche athée et l'autre un prêtre convaincu, vous jugerez du réel péril que présentait le délicat sujet traité par le

hardi dramaturge, péril dont il a, d'ailleurs, glorieusement triomphé... Un aliéniste distingué, enragé libre penseur, le docteur Morey dirige dans la banlieue de Paris, une maison de santé, où l'on soigne les morphinomanes, entre autres, le duc de Chailles — ce personnage restera à la cantonade — dont les débauches ont fait un dégénéré que guette la mort. Depuis trois mois, la duchesse, venant voir son indigne mari, s'est trouvée en contact avec le médecin, dont elle a pu apprécier toutes les brillantes qualités de cœur et d'esprit. Pas plus que son ami le docteur, Mme de Chailles n'est croyante, et violemment, en dépit de ses scrupules d'honnête femme, elle se sent attirée vers celui qui pense que deux êtres jeunes et robustes sont faits pour s'aimer. Le docteur Morey a un frère qu'il n'a pas revu depuis dix ans, c'est-à-dire depuis que, las d'une vie de plaisirs, il s'est senti touché par la grâce et s'est fait prêtre. Et voilà que, justement ce jour-là, l'abbé Daniel — c'est le nom du frère en question — vient prier le docteur Morey d'être le médecin d'un hôpital de jeunes enfants, qu'il a fondé dans le populeux quartier de Grenelle, avec le concours d'une société catholique. Le docteur refuse : il ne veut pas que les malades qu'il guérira puissent attribuer leur guérison au docteur Dieu. — « Un concurrent dont tu as, en effet, le droit d'être jaloux », reprend l'abbé. Et comme, dans la conversation, plutôt aigre, qu'ont ensemble les deux frères, d'idées si dissemblables, le docteur a reproché à l'abbé son inutilité dans la vie, le prêtre proteste : « Je soigne mes semblables

comme tu le fais toi-même, Tu ne vois pas quelles cures merveilleuses s'accomplissent dans mon confessionnal. Si je te disais que, depuis deux mois, j'empêche une malheureuse d'avouer à un homme qu'elle l'aime et de commettre ainsi le péché de l'adultère. Et insensiblement je la ramène vers la pureté. » — « C'est vers l'amour qu'elle ira malgré toi. répond le docteur, et la faute n'en sera que plus douce entre ces deux êtres qui, plus longtemps, auront attendu l'instant du bonheur... » N'avez-vous pas deviné que la pénitente de l'abbé Daniel et la duchesse de Chailles ne sont qu'une seule et même personne. Si l'abbé ne connaît pas le nom de celle qui vient s'asseoir à son confessionnal, la duchesse ignore de même que l'abbé soit le frère du docteur Morey, à qui, gagnée par la passion, elle vient de promettre un rendez-vous pour le lendemain. Ces coïncidences sont-elles un miracle divin, comme l'affirmera l'abbé? Elles sont tout au moins un moyen dramatique, absolument admissible du reste... Pourquoi la duchesse que je vous ai dit n'être pas pieuse s'est-elle adressée à l'abbé Daniel? Parce qu'ayant, comme bien des femmes, un fond de religion, et passant un jour par hasard dans le quartier populaire de Grenelle, elle est entrée dans une église toute grande ouverte et s'est assise, sans le savoir, parmi les pénitentes qu'appelait au tribunal de Dieu le jeune vicaire de la paroisse. Le second acte nous introduit dans l'exquise mansarde de l'abbé Daniel — un pur artiste, n'en doutez pas. Au moment d'aller au rendez-vous accepté, la duchesse, de plus en plus troublée,

vient réclamer son appui, et nous verrons ainsi le jeune prêtre obligé de la défendre contre l'amour de son frère. Une porte s'ouvre avec fracas : c'est le docteur lui-même qui l'a suivie et la veut arracher à l'Eglise. Elle est belle et franchement humaine, en sa violence toute brutale, la cruelle scène de reproches qu'adresse à la duchesse — en l'absence de l'abbé, brusquement demandé par un mourant auquel il va porter l'extrême-onction — le docteur Morey qui va jusqu'à l'accuser d'aimer le prêtre, son frère... comme tout à l'heure, en une admirable joute d'éloquence entre les deux adversaires, il accusera l'abbé Daniel de ressentir pour sa pénitente une tendresse coupable. Ces paroles mauvaises ont porté leur fruit. L'abbé Daniel — c'est le troisième acte — vient trouver son grand ami Mgr de Bolène, un saint évêque des missions étrangères, naguère martyrisé par les Chinois ; il dit au noble prélat des Pères Blancs les épouvantables angoisses de son âme troublée, la résolution qu'il a prise de jeter aux orties la robe dont il ne se sent plus digne. Mgr de Bolène le réconforte et consent à l'emmener en Chine avec lui. Mais il exige qu'avant de partir il voie la duchesse de Chailles, et que, loin de l'engager à renoncer au monde en se faisant carmélite, ainsi qu'elle l'a trop pompeusement annoncé, elle se décide une fois veuve — le duc vient d'expirer à la suite d'un accès de fièvre chaude — à se remarier, à épouser son frère qui l'aime et qu'elle n'a jamais cessé d'aimer... L'abbé Daniel remplit son cruel devoir avec une loyauté parfaite et pousse Mme de Chailles vers

sa véritable destinée. — « Les dix petits doigts d'un enfant : tels sont les grains du rosaire qu'elle devra désormais baiser ». Mme de Chailles se laisse facilement persuader : elle sera la femme du docteur Morey, et par elle se réconcilieront les deux frères qui se haïssaient. C'est sur leur long embrassement et dans une belle émotion théâtrale que se terminera la remarquable pièce de M. Henri Lavedan. Elle a été mise en scène par M. Le Bargy dans une note infiniment juste. Et en choisissant pour lui — après Priola, le contraste n'était-il pas curieux ? — le rôle de l'abbé Daniel, M. Le Bargy s'est ménagé une de ses plus étonnantes créations. Quelle âpreté et aussi quelle chaleur, quelle émotion ! Son triomphe a été complet, inoubliable... M. Raphaël Duflos, lui, fut un partenaire, je veux dire un adversaire digne de lui. Très élégant sous les traits du docteur — il a exprimé de façon très vraie les tumultueuses agitations de son amour pour la duchesse de Chailles. Il n'était guère de rôle plus difficile à rendre que celui de cette femme compliquée toujours en détresse ; il fallait une artiste de l'admirable talent de Mlle Bartet pour le faire admettre et applaudir. Le délicieux rôle, au contraire, de sympathie si franche et de sublimité si cordiale, que celui de l'évêque martyr, ce noble héros plein d'entrain, de bonne humeur et de spirituelle gaîté ! M. Paul Mounet l'a rendu avec un charme et une simplicité au-dessus de tout éloge. Voilà donc une soirée très brillante, à tous les points de vue, digne du bon renom de la Comédie-Française : la juste revanche de celle de *Shylock !*

28 AVRIL. — Au lendemain du grand succès du *Duel* qui partait pour une longue et magnifique carrière, la Comédie célébrait la centième représentation de l'émouvante pièce de M. Henri Lavedan, le *Marquis de Priola.*

3 MAI. — La Comédie recevait dans l'intimité Mme Eleonora Duse. A son entrée dans le foyer des artistes — où un lunch avait été préparé — des fleurs étaient offertes à la grande actrice italienne qui s'entretenait amicalement avec Mlle Bartet, Mme Pierson, M. Mounet-Sully, M. Le Bargy, M. Coquelin cadet... Au cours de la réception, M. Jules Claretie improvisait une jolie allocution, applaudie par tous les assistants[1].

7 MAI. — Un comité privé, présidé par M. Paul Doumer, célébrait, à la Sorbonne, le troisième cen-

1. — La voici sténographiée : « Madame, vous êtes ici en famille et la présence de Mme la comtesse Tornielli, qui m'a autorisé à vous parler avant l'arrivée de l'ambassadeur de votre pays, vous prouve que vous êtes aussi chez vous.

Ce que l'éminent représentant de l'Italie a fait en homme politique supérieur — rapprocher deux nations, — vous l'avez fait en grande artiste : faire fraterniser deux littératures.

Vous avez donné à Paris des fêtes d'art, d'émotion, de douleur, de poésie ; vous avez fini par un acte de générosité artistique en faveur d'une comédienne retraitée, et, après avoir admiré votre talent nous avons admiré votre cœur.

Nous vous avons applaudie chez vous ; nous sommes heureux de vous fêter dans ce foyer de la Maison de Molière où tant de gloires ont passé.

Et vous y reviendrez, madame, quand nous inaugurerons la statue d'un homme qui vous admirait et vous aimait. Vous avez promis de dire pour Dumas fils les vers qu'a écrits pour vous un poète français, les derniers vers de l'auteur de la *Fille de Roland.*

Mais ce n'est pas pour vous rappeler une promesse, vous qui les tenez toutes, que nous vous avons priée de venir ici, c'est pour vous dire notre sympathie, notre admiration, notre reconnaissance.

Je bois, madame, à votre pays, que nous aimons, et à l'art que vous illustrez, — à l'Italie, notre aïeule, et à sa glorieuse fille, Eleonora Duse ! »

tenaire de *Don Quichotte* en une fête commémorative à laquelle prêtaient leur concours MM. Mounet-Sully, Jacques Fenoux, Dessonnes, Grandval, Mlle Renée du Minil. M. Mounet-Sully y lisait une conférence de M. Jules Claretie, sur Cervantès[1].

20 MAI. — Le *Fils de Giboyer*, déjà repris pour l'abonnement, reparaissait en matinée sur l'affiche de la Comédie-Française, avec M. Paul Mounet, dans le rôle de Giboyer. L'éminent artiste y avait des instants admirables et son interprétation était applaudie avec une chaleur toute particulière. M. Baillet, dans le rôle du marquis, Mme Persoons, dans celui de Mme Maréchal, qu'ils tenaient pour la première fois, se faisaient vivement apprécier. MM. Truffier, Laugier, Mlles Sorel et Piérat retrouvaient le grand succès des représentations précédentes.

24 MAI. — La Comédie donnait la vingtième représentation du *Duel*, et la recette s'élevait — avec une location d'avance de plus de quarante mille francs — à la somme de 9.307 francs... Suc-

---

1. — Quelques jours auparavant avait eu lieu, à la Comédie-Française, dans la salle du comité, et sous la présidence de l'administrateur général, l'assemblée générale annuelle des sociétaires. Tous étaient présents à l'exception de M. Maurice de Féraudy, souffrant; de Mlles Adeline Dudlay et Marie Leconte, en congé. La parole était, aussitôt la séance ouverte, donnée à M. Georges Berr, rapporteur de la commission des comptes, pour la lecture de son rapport, très écouté et très applaudi. De même le rapport de M. Jules Claretie, qui était l'historique de l'année 1904, se traduisait par un bénéfice permettant de fixer la part de sociétaire à 25.000 francs. L'administrateur général parlait de l'avenir avec une confiance partagée par l'assemblée tout entière et que la prospérité des années précédentes permettait d'envisager sous un jour favorable.

La constatation du grand succès du *Duel*, la belle pièce de M. Henri Lavedan, avait sa place marquée dans cet éloquent rapport chaleureusement applaudi et adopté à l'unanimité.

cès de la belle œuvre, toujours passionnément discutée pendant les entr'actes, et brillant succès d'interprétation avec ce quatuor d'artistes : Mlle Bartet, MM. Le Bargy, Paul Mounet, Raphaël Duflos.

30 MAI. — La Comédie participait aux fêtes données en l'honneur du Roi d'Espagne, Alphonse XIII. A l'Elysée, M. Mounet-Sully récitait les *Pauvres Gens* que suivaient *Un Caprice*, interprété par Mlle Bartet, M. Le Bargy et Mlle Piérat, et des monologues de M. Coquelin cadet. — Au Ministère des Affaires Etrangères, toujours devant le roi, M. Georges Berr avait dit des monologues, MM. Baillet et Delaunay, Mlles Leconte et Mitzy-Dalti avaient joué l'*Autographe*.

2 JUIN. — Représentation de gala en l'honneur de S. M. Alphonse XIII. Le spectacle se composait de l'*Etincelle*[1], du premier acte des *Romanesques*[2], et du *Jeu de l'Amour et du Hasard*[3].

6 JUIN. — Le 299me anniversaire de la naissance de Corneille était dignement célébré. Un aimable à propos en vers de M. Georges Docquois, *Rue Saint-Thomas du Louvre*[1], était fort bien joué par M. Jacques Fenoux, parfait dans le rôle de Pierre Corneille, par MM. Ravet, Garry, Siblot, Grandval et Mlle Francine Clary. Suivait *Polyeucte*. Depuis

1. DISTRIBUTION. — Raoul, M. *Le Bargy*. — Mme de Renat, Mlle *Cécile Sorel*. — Antoinette, Mlle *Dussane*.

2. DISTRIBUTOIN. — Straforel, M. *J. Truffier*. — Bergamin, M. *Leloir*. — Percinet, M. *Georges Berr*. — Pasquinot, M. *Pierre Laugier*. — Sylvette, Mlle *Müller*.

3. DISTRIBUTION. — Pasquin, M. *Coquelin cadet*. — Dorante, M. *Baillet*. — Orgon, M. *Laugier*. — Mario, M. *Dehelly*. — Sylvia, Mlle *Bartet*. — Lisette, Mlle *Leconte*.

quelque temps, la tragédie de Corneille n'avait pas paru sur l'affiche. Elle était excellemment interprétée. M. Mounet-Sully paraissait magnifique, sans défaillance, dans le rôle de Polyeucte. Le grand artiste a été rarement plus beau que dans la scène avec Néarque et dans la scène du 4e acte avec Pauline. De la salle enthousiasmée partait, à ce moment-là, une ovation interminable qui recommençait à son entrée en scène au dernier acte. Mme Segond-Weber faisait admirer une Pauline touchante et de tous points « délicieuse », comme dit son époux. M. Silvain incarnait un Félix très intéressant, très proche de nous, quoique romain, et non dépourvu de grandeur, même dans ses pitoyables calculs. M. Albert Lambert apportait à Sévère son élégance fière, sa belle diction et l'ardeur de son généreux talent ; M. Delaunay enfin, un Néarque plein de flamme, complétait un ensemble qui faisait vraiment honneur à la Comédie.

15 JUIN. — Dans *Les Affaires sont les Affaires*, où M. de Féraudy reparaissait dans sa belle création d'Isidore Lechat, M. Louis Delaunay jouait pour la première fois le rôle du marquis de Porcellet.

29 JUIN. — M. Le Bargy, le créateur de l'abbé Daniel du *Duel*, ne se contente pas d'être un de nos premiers artistes, il se révélait un de nos meilleurs conférenciers. Il nous le prouvait à la salle de la Société de géographie, où il tenait sous le charme de sa parole un auditoire enthousiaste, de près de mille personnes. *La Tradition au théâtre* : tel était le titre de cette conférence où l'érudit so-

ciétaire se complaisait à remuer une foule d'idées ingénieuses, exprimées avec beaucoup d'art et dans une forme si pure... que sa causerie méritait le seul reproche d'être trop soigneusement écrite... [1]

---

1. — Notons, entre autres excellents « morceaux », ce remarquable portrait d'Emile Perrin, qui mérite d'être signalé comme une eau-forte de réelle valeur et dont vous savourerez, je pense, toute la fine rosserie :

« Je retrouve dans mes souvenirs déjà lointains sa mince et grave silhouette, où un air de commandement se mêle à la plus accueillante urbanité. Le regard a une fermeté singulière avec des contrastes de dureté et de bienveillance attendrie. Les mains sont spéciales, laborieuses et fines, d'une adresse visible, d'une curiosité sensuelle de collectionneur, celles de « l'homme à l'œillet », de Van Dyck. Il fut un homme de grand labeur et de talent délicat. Il eut tous les instincts nécessaires à sa fonction. C'est par la multiplicité des dons plus que par leur éclat qu'il fut incomparable. Mais il y eut quelque chose en lui de tout à fait éminent: c'est le caractère. Dans le difficile métier qu'il exerça, où, parmi les jeux entrecroisés de la vanité et de l'ambition, un excès de diplomatie semble une défense permise, il dédaignait de mentir. Et ce principe de gouvernement : « Diviser pour régner », il le repoussa comme un jeu méprisable..... Il avait fait reposer notre Maison sur le seul principe de l'inégalité, ou plutôt d'une égalité supérieure qui se résume en ceci : à chacun selon ses œuvres. La Comédie-Française fut, avec lui, très hiérarchique ; situations morales et matérielles se trouvaient établies et nuancées avec un soin si attentif et si exact, imposées avec une fermeté si volontaire et, en même temps, avec une bonne grâce si persuasive, que ceux-là mêmes qui auraient pu s'en trouver un peu blessés acceptaient un ordre de choses où se voyaient tant de justesse et d'harmonie... Il était, d'ailleurs, merveilleusement approprié à son entourage et à son moment. Il se trouva un groupe de comédiens de grand style. Il leur emprunta un peu de leur aristocratie et leur donna beaucoup de la sienne. Il dirigea toutes les études de l'avant-scène ; il y apportait le goût du travail minutieux et le sens de la perfection. Quand il avait fixé une forme d'interprétation, il la surveillait jalousement. Il savait que l'harmonie d'un ensemble est une réussite de l'état de grâce, qu'elle est d'autant plus périssable qu'elle a été plus délicatement ordonnée, et qu'il faut, pour la maintenir, une volonté ferme et la persistance du goût le plus exigeant... Le dernier souvenir que j'aie gardé de lui est un souvenir plein de mélancolie. On était las de ses services et on le poussait doucement à la retraite. Un jour que j'étais allé le voir, il me parla de ces tracasseries avec une triste et fine simplicité. « On veut que je m'en aille. On a tort... Qu'on me garde ! » Il avait sous la main un livre : « Tenez, écoutez ceci. C'est Plutarque qui parle : « Voilà de longues an-« nées que je suis archonte à Chéronée, et que j'y assure le culte d'Apol-« lon. Mais qui donc oserait me dire : « Plutarque, tu es vieux, tu as assez « conduit les danses autour de l'autel... » Là-dessus, il referme le livre et, d'un ton très las, me redit encore : « Qu'on me garde ! » On le garda, et notre vieil administrateur eut cette joie méritée de mourir parmi nous, en conduisant, comme Plutarque, les danses autour de l'autel. »

30 JUIN. — La 1re Chambre du tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans l'affaire de la Comédie-Française contre Mlle Brandès[1].

2 JUILLET. — Matinée gratuite : *Polyeucte* et les *Précieuses ridicules*, Corneille et Molière ! dans la tragédie M. Mounet-Sully et Mme Segond-Weber dans les rôles de Polyeucte et de Pauline, MM. Sil-

---

1. — Le Tribunal n'a point accordé à la « Société des comédiens français » la totalité de sa demande. Il a retenu un certain nombre des griefs formulés par la transfuge.

Le jugement constate tout d'abord qu'en violation de son contrat Mlle Brandès a quitté la Comédie pour aller jouer à la Renaissance. Mais il y a des circonstances atténuantes.

Attendu, dit le Tribunal, que contrairement aux dispositions de l'article 6 de l'acte de Société du 27 germinal an XIII, la demoiselle Brandès n'a pas reçu, après deux années d'admission dans la Société, le 8e de part auquel elle avait droit et que les dispositions des articles 46 et suivant du décret de Moscou n'ont point été exécutés ; spécialement que le Comité, établi par l'article 30, n'a pas été composé conformément aux prescriptions de l'article 49 et que ledit Comité n'a point pris les mesures nécessaires pour que les doubles soient, conformément aux prescriptions de l'article 54 du décret de Moscou, entendus par le public dans les principaux rôles de leurs emplois, trois ou quatre fois par mois ;

Attendu sans doute que cette inexécution, à l'égard de la demoiselle Brandès, de dispositions importantes du pacte social ne suffit point à justifier la rupture ci-dessus constatée à sa charge des engagements qu'elle avait contractés envers la Société ; mais qu'il y a lieu d'en tenir compte dans la fixation des dommages-intérêts.

En conséquence, le Tribunal dit que par application du décret de Moscou, Mlle Brandès doit « perdre ses fonds sociaux et tout droit à une pension de retraite », et pour le préjudice qu'elle a causé par son départ, le Tribunal, « tenant compte — d'une part — de l'importance des services que pendant dix ans encore la Société demanderesse était en droit d'attendre de la demanderesse dont le talent est incontestable et, — d'autre part — de l'inexécution à son profit d'un certain nombre de de clauses de l'acte social » condamne Mlle Brandès à 25.000 francs de dommages-intérêts.

Le jugement donne acte en outre à la Comédie :

De ses réserves à raison de tous nouveaux dommages-intérêts qu'elle pourrait se trouver ultérieurement fondée à réclamer à la demoiselle Brandès, pour le cas où celle-ci jouerait de nouveau dans l'avenir, sur un théâtre de Paris ou des départements, dans les conditions contraires aux conventions souscrites par elle.

Est-il besoin de faire observer que mêmes réserves furent faites lors des jugements dans les affaires Sarah-Bernhardt et Coquelin ?

vain et Albert Lambert fils étaient l'objet des plus chaleureuses ovations. Les *Précieuses ridicules* étaient un long éclat de rire avec M. Coquelin cadet, étourdissant de comique en Mascarille, avec MM. Truffier, Pierre Laugier, Mlles Marie Leconte et Dussane.

10 JUILLET. — Première représentation des *Phéniciennes*, drame antique en quatre actes, en vers, de M. Georges Rivollet[1]. — Un rêveur doublé d'un érudit, M. Georges Rivollet, avait coutume de se délasser de ses arides fonctions de conseiller référendaire à la Cour des comptes en écrivant, pour être jouées au cercle, de gaies comédies, alertes et spirituelles, quand un jour il eut l'idée de se lancer à corps perdu dans l'étude du grec.

Quoi ! monsieur sait du grec ! Ah, permettez de grâce
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse...

eût dit Philaminte... De la lecture, dans le texte, d'Euripide et de Sophocle, à la traduction en beaux vers de leurs célèbres tragédies, il n'y avait

---

1. DISTRIBUTION. — Œdipe, M. *Mounet-Sully*. — Un pâtre, M. *Silvain*. — Polynice, M. *Alb. Lambert fils*. — Créon, M. *Paul Mounet*. — Un chef thébain, M. *Falconnier*. — Un vieillard thébain, M. *Hamel*. — Etéocle, M. *Jacques Fenoux*. — Un messager, M. *Ravet*. — Le pédagogue, M. *Garry*. — Antigone, Mme *S. Weber*. — Jocaste, Mlle *Delvair*. — Ménœcée, Mme *Louise Silvain*. — Une Phénicienne, Mlle *Madeleine Roch*. — Une Thébaine, Mlle *Maille*. — Une servante, Mlle *Lherbay*.

Une musique de scène de la composition du vaillant chef d'orchestre de la Comédie, M. Léon, s'adaptait, pittoresque et colorée, aux diverses situations de la pièce.

M. Letorey, ancien prix de Rome, est nommé second chef d'orchestre de la Comédie-Française.

qu'un pas... *Alkestis* ouvrit la marche : d'abord acclamée à Orange, l'honorable adaptation de M. Rivollet fut gracieusement accueillie par la Comédie-Française au moment où elle avait provisoirement élu domicile au théâtre Sarah-Bernhardt. Revenue dans ses murs et dans ses meubles, la Comédie-Française s'empressa de délaisser *Alkestis* et de recevoir du même auteur un *Œdipe à Colone*, qui devait être pour notre glorieux Mounet-Sully le pendant de son admirable succès d'*Œdipe-Roi*. Et voilà que, pour aller plus vite en besogne, en trompant les loisirs de cette saison estivale, elle nous donne aujourd'hui les *Phéniciennes*, qui nous arrivaient d'Orange toutes montées, et que quelques répétitions devaient suffire à mettre au point. C'est d'ailleurs respecter l'ordre chronologique que de nous offrir, avant *Œdipe à Colone*, ces *Phéniciennes*, où l'on voit Œdipe vaincu dans son duel gigantesque contre la fatalité, achevant de traîner au fond de son palais une vie de désespoir et de deuil, et tout d'un coup rappelé au milieu des hommes par un nouveau malheur, effroyable encore : la rivalité haineuse de ses deux fils et le combat impie où ils se sont déchirés et entre-tués de leurs mains fraternelles. Le nom de la pièce d'Euripide vient de ce que le chœur est composé de femmes phéniciennes qui se sont arrêtées à Thèbes, en se rendant à Delphes pour y être consacrées au culte d'Apollon. Et le titre résulte aussi peu que possible du sujet lui-même — le même que celui des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle. Ce sujet est essentiellement la rivalité d'Etéocle et Polynice, fils

d'Œdipe et de Jocaste, se disputant, les armes à la main, la royauté de Thèbes. Cette rivalité fournit au poète la peinture de la forme de haine la plus acharnée qui existe, la fraternelle, puis celle de la douleur maternelle chez une femme qui, aimant également ses enfants, essaye vainement de les réconcilier et les voit s'entre-tuer ; enfin, après la mort des deux frères et de la mère qui n'a pas voulu leur survivre, l'apparition du père qui les avait maudits et dont la malédiction vient de se manifester aussi terriblement. Les *Phéniciennes* continuent *Œdipe-Roi* de Sophocle en ressuscitant Jocaste et en différant l'exil d'Œdipe, que Sophocle avait fait mourir, aussitôt dévoilé l'inceste qui l'unissait à Jocaste, et qu'Euripide fait rester à Thèbes, relégué au fond du palais royal, dans les doubles ténèbres de sa cécité volontaire et de sa prison. Séquestré par ses fils, Œdipe leur a souhaité de tirer le fer l'un contre l'autre. Pour se soustraire à cette malédiction, Etéocle et Polynice ont dû s'éloigner de Thèbes, chacun à son tour, et alterner chaque année le pouvoir et l'exil. Etéocle, l'aîné, a régné le premier ; mais, au bout de l'année, il a refusé de s'exécuter et de céder la couronne. Polynice, dans le but de conquérir le trône qui lui est dû, assiège Thèbes à la tête d'une armée. Et c'est un des plus fameux passages de l'œuvre originale, et aussi l'un des mieux traités dans l'œuvre française, que la scène où les deux frères, en présence de leur mère, plaident chacun pour leur cause avec une force, une logique, une passion incomparables ; Etéocle voulant conserver le pouvoir, Polynice exi-

geant sa part de royauté. Les deux caractères se développent : l'un tout humain et pénétré de tendresse, celui de Polynice ; l'autre féroce et desséché par l'égoïsme, celui d'Etéocle. La scène est vraiment d'une grande beauté, une pure, forte et simple beauté de marbre grec. Dans les *Phéniciennes* nous retrouvons, sous les traits d'un simple berger qui lit dans les astres l'avenir des mortels, le devin Tirésias qui continue à prédire des malheurs. Il prédit à Créon que son fils Ménœcée ,un enfant de quinze ans, doit mourir pour sauver Thèbes. Le fils de Créon laisse croire à son père qu'il va fuir et vivre, mais bientôt il se frappe lui-même comme le veut l'oracle et meurt pour son pays. Cette douce figure de chasteté, d'abnégation et de patriotisme se détache sur le fond noir de la tragédie avec un relief saisissant. Le sacrifice sublime de Ménœcée ne tarde pas à porter ses fruits ; un message annonce la défaite de l'ennemi et apprend à Jocaste que ses deux fils sont sur le point d'en venir aux mains. Le drame se précipite : Jocaste et sa fille Antigone volent sur le champ de bataille. Créon entre, pleurant la mort de son fils. Un autre messager fait à l'infortuné Créon la description du combat singulier, du duel féroce d'Etéocle et de Polynice, duel fatal à tous les deux ; il lui conte l'arrivée tardive de Jocaste, qui ne peut que recueillir leurs dernières paroles et leur dernier soupir, se frappe à la gorge et expire entre ses deux fils, les frères ennemis — ceux de la *Thébaïde* de Racine — réconciliés dans un suprême embrassement et goûtant enfin dans les bras de leur mère

expirante « le charme de la mort ». Les corps d'Etéocle, de Polynice et de Jocaste sont apportés sur le théâtre. Œdipe, à ce moment, sort du palais et apprend les nouveaux et irréparables deuils qui frappent sa malheureuse famille. Sa fille Antigone lui fait toucher les trois cadavres, puisque ses yeux ne peuvent plus voir, et que s'ils voyaient encore, il les crèverait pour la seconde fois... Ici l'horreur arrive à son paroxysme accru du contraste de la douce pitté filiale d'Antigone et de l'impitoyable haine de Créon pour le maudit. Et lorsque le vieillard emporte, aidé de sa fille, qui va devenir sa compagne et son guide en exil, le cadavre de Polynice auquel Créon a refusé la sépulture, une terreur plane sur l'auditoire attendri. Si *Alkestis* était une douce élégie, les *Phéniciennes* sont un drame noir, d'un spectacle impressionnant. Assez fidèlement adapté d'Euripide, il est écrit en vers clairs et simples, bien rhytmés et bien rimés qu'a fait valoir, avec son habituel talent, la troupe tragique de notre premier Théâtre-Français. Comment ne pas louer Mme Segond-Weber, si suavement chaste et touchante en pitoyable Antigone; les admirables élans d'Albert Lambert en Polynice et les fureurs de M. Fenoux en Etéocle; Mlle Delvair, une Jocaste très maternelle et si bien grimée; la belle diction de M. Silvain sous les traits du pâtre; l'émotion de M. Paul Mounet, sous ceux de Créon, pleurant son fils Ménœcée, que personnifie Mme Silvain. Puis, c'est le coup de théâtre de l'arrivée du vieil Œdipe, en cheveux blancs, aveugle et hébété de douleur, attiré par les cris de désespoir qui

montent du palais, et venant sangloter sur le corps de Polynice. Et cette scène finale, où M. Mounet-Sully approche de la sublimité dans le pathétique, nous emplit d'angoisse et d'horreur...

14 JUILLET. — Au cours de la matinée gratuite où l'on donne, avec les *Phéniciennes* et la *Marseillaise* dite par Mlle Dudlay, la *Vraie Farce de Maître Pathelin*, d'Edouard Fournier, Mme Thérèse Kolb joue pour la première fois, aux côtés de M. Truffier, toujours plein de verve en Pathelin, le rôle de Guillemette, où elle montre une fois de plus cette force de comique, cette largeur et cette sûreté de jeu si fort appréciées dans la Maison de Molière.

18 JUILLET. — C'est devant une salle comble, et avec une recette exceptionnellement belle en dépit de la chaleur, que se donnait la cinquantième représentation du *Duel*. Et au succès de l'émouvante et éloquente pièce de M. Henri Lavedan, il fallait joindre celui du quatuor admirable d'artistes, qui la jouaient avec la même foi, la même ardeur qu'au premier jour : MM. Le Bargy et Raphaël Duflos, Mlle Bartet, M. Paul Mounet, chaleureusement applaudis, eux aussi, pour la cinquantième fois, et rappelés après chaque acte.

21 JUILLET. — Réapparition de *Sans lui*, cet acte si bref et si plein, où M. Marcel Girette avait affirmé un remarquable talent de dramaturge, de psychologue et d'écrivain. Mlle Marie Leconte, fort intelligemment secondée par M. Garry, en était l'exquise interprète[1].

1. — On plaçait provisoirement, dans le petit salon attenant au foyer des artistes, un buste de Maria Legault, offert par son fils. C'était le dé-

23 JUILLET. — Mme Segond-Weber, MM. Paul Mounet et Albert Lambert fils, interprétant *Sémiramis*, tragédie en quatre acte de M. Péladan, prêtaient leur concours à l'inauguration du Théâtre antique de la Nature installé à Champigny-la-Bataille par M. Albert Darmont. Le personnage de Sémiramis valait à Mme Segond-Weber un magnifique succès de beauté et de talent.

27 JUILLET. — *Chez l'Avocat* accompagnait les *Phéniciennes*. La jolie comédie de M. Paul Ferrier ne date pas d'hier. Elle fut lue le 11 juillet 1873 au Comité de lecture; reçue à l'unanimité et avec les compliments du Comité, elle était mise dès le lendemain en répétition, et dix jours après les journaux en annonçaient la première représentation et en constataient le succès. Les deux principaux

sir de la regrettée comédienne que ce buste figurât dans la belle collection du Théâtre-Français. Avec l'assentiment du Comité, M. Jules Claretie a accepté le don, et l'image évoquera, au milieu des artistes de la maison, le souvenir mélancolique de la comédienne. On se rappelle son premier prix de comédie (à quinze ans); Mlle Maria Legault avait préféré le Gymnase à la Maison de Molière. On l'attendait, on la réclamait au Théâtre-Français, et l'administration fut un instant en difficultés avec la gracieuse transfuge. Quand, après avoir brillé au Gymnase et au Vaudeville, elle voulut rentrer à la Comédie, en pleine possession d'un talent auquel tous rendaient hommage, les circonstances ne se trouvèrent plus pour elle aussi favorables. Aussi, malgré de vifs succès dans le répertoire et quelques créations fort intéressantes, se découragea-t-elle, — trop vite, au reste. Elle partit. Mais, tout en se faisant applaudir ailleurs, en créant, au milieu de la sympathie générale, la délicieuse et précieuse Roxane de *Cyrano de Bergerac*, la Marie-Louise de l'*Aiglon*, elle restait attachée, par des liens d'affection, à cette Comédie-Française dont un destin contraire l'avait éloignée. Et il est touchant de penser que ce legs de son buste à la Maison de Molière — le statuaire d'Épinay avait exécuté ce buste pendant qu'elle y était pensionnaire — était, sans doute, dans la pensée de la charmante artiste, comme une façon de rentrer définitivement cette fois, — et d'appartenir pour toujours à cette maison où on appréciait son talent et sa grâce, où on l'aimait, où on la regrettait et où sa carrière eût dû se faire tout entière...

rôles de la pièce étaient tenus par Coquelin aîné et Mme Sarah Bernhardt. Ils y furent pleins de verve et d'humour, au témoignage de la critique. Le rôle de l'avocat était joué par M. Joliet — qui reparaissait dans la silhouette si plaisamment esquissée par lui il y a trente-deux ans. Le rôle des époux Hector est tenu cette fois par M. Brunot et Mlle Francine Clary.

28 JUILLET. — Mlle Bartet est nommée par décret du Président de la République, sur la proposition du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

5 AOUT. — M. Delaunay joue ce soir pour la première fois, dans l'*Ecole des Femmes*[1], le rôle de Chrysalde.

7 AOUT. — M. Croué aborde le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*, où il se montre plein de verve et de gaieté. M. André Brunot est un excellent Léveillé.

9 AOUT. — Dans les *Femmes savantes*, M. Dessonnes interprète pour la première fois le rôle de Clitandre, où il montre de la chaleur et de l'émotion. M. Croué est un très plaisant Vadius.

26 AOUT. — Mlle Yvonne Garrick abordait dans l'*Aventurière* le rôle de Célie, où son aimable talent

---

1. — Voici quelle était d'ailleurs l'exacte distribution de la comédie de Molière :

Arnolphe, M. *Laugier*. — Horace, M. *Dehelly*. — Chrysalde, M. *Delaunay*. — Le notaire, M. *Joliet*. — Henrique, M. *Falconnier*. — Oronte, M. *Ravet*. — Alain, M. *Croué*. — Agnès, Mlle *Garrick*. — Georgette, Mlle *Dussane*.

trouvait brillamment son emploi. M. Grandval incarnait avec succès le personnage d'Horace, jusqu'ici confié à M. Dehelly.

28 AOUT. — M. Grandval joue pour la première fois, dans *Denise*, le rôle de Fernand de Thauzette.

4 SEPTEMBRE. — Reprise de *Blanchette*, de M. Brieux[1].

11 SEPTEMBRE. — A l'occasion du congrès pour l'Extension et la Culture de la langue française, la Comédie donnait, à Liège, une représentation du *Fils de Giboyer*. Remarquablement interprétée par Mmes Cécile Sorel, Piérat, Persoons, et MM. Baillet, Truffier, Paul Mounet, Laugier, Joliet et Dessonnes, la pièce d'Emile Augier soulevait de chaleureux applaudissements. Le troisième acte des *Femmes savantes*, qui figurait également au programme, n'était pas moins applaudi : M. Laugier jouait Chrysale; M. Dessonnes, Clitandre; M. Joliet, Vadius; Mme Persoons interprétait Philaminte; Mlle Piérat jouait Armande, et Mlle Bergé, Henriette. C'était la première fois que Mlle Bergé, nouvellement engagée, jouait avec ses camarades, dont elle partageait, d'ailleurs, le succès.

17 SEPTEMBRE. — Le spectacle de la première matinée se compose du *Cid*, où Mlle Maille prend possession du rôle de l'Infante, et du *Mercure galant*, l'un des triomphes de M. Coquelin cadet.

---

1. DISTRIBUTION. — Rousset, M. *de Féraudy*. — Auguste Morillon, M. *Jacques Fenoux*. — Georges Galoux, M. *Charles Esquier*. — Le cantonnier, M. *Ravet*. — M. Galoux, M. *Garry*. — Morillon, M. *Siblot*. — Le voiturier, M. *Laty*. — Le facteur, M. *Roussel*. — Mme Rousset, Mme *Thérèse Kolb*. — Elise Rousset, Mlle *Piérat*. — Lucie Galoux, Mlle *Yvonne Garrick*. — Mme Jules, Mlle *Lherbay*.

— Le soir, on donne le *Légataire universel*, pour la continuation des débuts de Mlle Dussane et de M. André Brunot, tout à fait remarquable dans le rôle de Crispin, qu'il joue avec une verve, une gaieté et une fantaisie éclatantes. M. Siblot interprète pour la première fois le rôle de Géronte, où il se montre excellent.

28 SEPTEMBRE. — Le *Fils naturel* d'Alexandre Dumas fils[1] reparaît sur l'affiche de la Comédie, où il est entré le 2 décembre 1878, vingt ans après avoir été joué pour la première fois au Gymnase.

4 OCTOBRE. — La représentation de *Ruy Blas* donnait lieu à un incident regrettable. M. Garry, affiché pour jouer Don Guritan, ne se présentait pas au théâtre : le rôle était tenu par M. Laugier. Une lettre de l'administrateur général, adressée le lendemain à M. Garry, faisait savoir au jeune comédien, convaincu de « refus de service », qu'il ne faisait plus partie de la Comédie-Française.

11 OCTOBRE. — C'était la première fois que Mlle Bartet reparaissait devant le public depuis sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Une foule d'admirateurs et d'amis s'étaient rendus au théâtre, et, quand le rideau se levait sur la *Nuit d'octobre* et que Mlle Bartet s'avançait en scène, une ovation grandiose lui était faite. A la fin de la *Nuit d'octobre*, l'ovation ré-

1. DISTRIBUTION. — Aristide Fressard, M. *Coquelin cadet*. — Le marquis d'Orgebac, M. *Pierre Laugier*. — Charles Sternay, M. *Raphaël Duflos*. — Lucien, M. *Dehelly*. — Le docteur, M. *Joliet*. — Jacques, M. *Dessonnes*. — Henriette Sternay, Mlle *Renée du Minil*. — Clara Vignot, Mme *S. Weber*. — La marquise, Mme *Amel*. — Hermine, Mlle *Yvonne Garrick*. — Mme Gervais, Mlle *Lherbay*.

commençait, interminable. Et Mlle Bartet, après avoir salué, se préparait à regagner sa loge, que des acclamations s'entendaient encore dans la salle. En sortant de scène, une surprise l'attendait. L'administrateur général se trouvait sur le théâtre; il la conduisait au foyer des artistes, où tous les sociétaires, tous les pensionnaires de la maison l'attendaient, mêlés au personnel. Des bravos saluaient l'entrée de la doyenne, à qui M. Jules Claretie, dans une improvisation charmante, remettait, au nom de ses camarades, une délicieuse croix en diamants avec l'anneau en émeraude et une garniture de rubis en forme de ruban. En offrant ce souvenir à Mlle Bartet, M. Jules Claretie rappelait la joie de la Comédie à la nouvelle de la distinction accordée à la grande artiste, à la sociétaire modèle, et il terminait en l'embrassant au nom de tous. Mlle Bartet, très émue, disait combien elle était touchée : « J'avais toujours cru que le plus grand bonheur, quand on appartient à cette maison, c'était de se dévouer pour elle ; on a voulu ajouter encore, pour moi, à cette joie. Je suis profondément heureuse... profondément heureuse aussi de votre affection : vous êtes ma famille ! » Cette manifestation touchante avait, comme bien on pense, allongé considérablement l'entr'acte ; mais le public qui se doutait qu'au foyer des artistes on fêtait Mlle Bartet, comme elle avait été fêtée sur le théâtre, le public ne s'impatientait pas. Au lever du rideau, une longue salve d'applaudissements mêlés de vivats à nouveau saluait Mlle Bartet, et pendant les trois actes du *Jeu de l'amour et du*

hasard des bravos enthousiastes retentissaient à l'adresse de l'admirable actrice.

16 OCTOBRE. — Première représentation de *Don Quichotte*, drame héroïque en vers, en trois parties et huit tableaux[1]. — Depuis trop longtemps éloigné du théâtre, M. Jean Richepin faisait une rentrée qui était la joie des lettrés et que saluaient les applaudissements de tous les admirateurs du grand poète. Mettre en scène le héros de Cervantès était une tâche difficile où ont échoué les plus habiles. Il faut savoir gré au fier et vigoureux artiste qu'est M. Jean Richepin du respect qu'il a gardé vis-à-vis du livre fameux, et du tact avec lequel il y a touché. Mais les aventures personnelles de Don Quichotte ne pouvaient à elles seules fournir un drame, étant trop simples et trop monotones. M. Richepin a donc imaginé, avec quelques-uns des personnages du roman de Cervantès, une comédie espagnole à la Lope de Véga, à laquelle se trouvent activement mêlés Don Quichotte et Sancho. L'intrigue est celle-ci : Dorothéa, la nièce de Don

---

1. DISTRIBUTION. — Don Quichotte, M. *Leloir*. — Ginès de Passamonte, M. *Georges Berr*. — Don Fernand, M. *Dehelly*. — Don Luis, duc d'Ossuna, M. *Louis Delaunay*. — Le curé, M. *Joliet*. — Martinez, M. *Falconnier*. — Le majordome, M. *Hamel*. — Samson Carrasco, le bachelier, M. *Jacques Fenoux*. — Pépé, M. *Charles Esquier*. — L'archer, M. *Ravet*. — Paloméque, M. *Croué*. — Cardenio, M. *Dessonnes*. — Maître Nicolas, le barbier, M. *Siblot*. — Sancho Pança, M. *André Brunot*. — Un galérien, M. *Grandval*. — Un voisin, M. *Gaudy*. — Un voisin, M. *Laty*. — Un voisin, M. *Roussel*. — Un galérien, M. *Mendaille*. — Dorothéa, Mlle *Leconte*. — Thérèse Pança, Mme *Thérèse Kolb*. — Léonarda, Mme *Amel*. — Dulcinée, Aldonza Lorenzo, Mlle *Rachel Boyer*. — Maritorne, Mlle *Lynnès*. — Juana, Mlle *Dussane*. — Doña Maria, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Miguelotto, Mlle *Faylis*. — Une voisine, Mlle *Lherbay*.

Le rôle de Dorothéa sera repris, à la fin du mois de novembre, par Mlle Yvonne Garrick.

Quichotte, aimée du jeune Cardenio, a été remarquée par le seigneur Don Fernand. Pendant que Don Quichotte s'en va conquérir la fameuse Dulcinée, Don Fernand, à l'aide d'un fieffé coquin, Ginès de Passamonte, enlève nuitamment Dorothéa. Il ne faut rien moins que l'intervention de Don Luis d'Ossuna pour arracher la jeune fille à son ravisseur et la rendre à son amoureux. Dorothéa revient chez son oncle au moment où il va mourir épuisé de fatigue et déçu de ses illusions. La pièce abondait en effets sûrs. Après la curieuse apparition de Don Quichotte absorbé par la lecture de ses livres de chevalerie — cette vision était à elle seule un véritable tableau de maître — après le départ du Chevalier et de son écuyer, si ingénieusement silhouettés en ombres chinoises par un radieux clair de lune, voici — le geste est classique — Don Quichotte allant combattre les moulins à vent; triste expédition d'où il revient fâcheusement éclopé. C'est ensuite l'arrivée dans l'hôtellerie qu'il prend pour un château féodal, et la Maritorne, cette vulgaire porchère, qu'il vénère comme une princesse. En de superbes vers, solides et sonores, M. Jean Richepin a magistralement traité le célèbre épisode des galériens du roi, que va délivrer cet apôtre de bonté. « Je punirai... » a dit l'archer qui durement conduit la chaîne des forçats. Et Don Quichotte de répondre, imposant et sévère :

Qui donc a ce droit-là : punir?
Quel être, se plaçant au-dessus d'un autre être,
Peut oser devant soi le faire comparaître?
Quel pécheur est armé d'un privilège tel?

Du fond de quel palais ? Du haut de quel autel ?
Quel cœur est assez pur pour qu'on l'en investisse ?
Quel juste est assez Dieu pour rendre la Justice ?

Et, lyriquement, parlant à son épée :

Toi par qui, face à face avec Dieu, j'ai juré,
Envers et contre tous, fer, je te brandirai.
Mon serment nous oblige à ne pouvoir sans crime
Laisser sans défenseur des pauvres qu'on opprime ;
Et quoi qu'aient fait ces gens que je vois malheureux,
Puisqu'ils sont opprimés, viens nous battre pour eux !

Puis, lorsque les ingrats lapident celui qui vient de les délivrer : « Qu'importe, leur crie-t-il :

O malheureux, ô racaille stupide,
Dussiez-vous me tuer, abominables fous,
Je ne regrette pas ce que j'ai fait pour vous.
Hurlez ! Frappez ! Soyez infâmes !
Je vous ai dit des mots sonnant l'éveil des âmes ;
Et je mourrai joyeux sous vos coups outrageants
Pour qu'un seul d'entre vous renaisse,
O pauvres gens !

La lecture de ces quelques vers vous fera apprécier la hauteur de vues et la noblesse d'âme de l'ardent poète. Et vous devinez sur quelles acclamations s'était baissé le rideau à l'issue de cette seconde partie du drame essentiellement artistique, qui se terminait en pure beauté. Nous ne connaissons rien au théâtre de plus grand et de plus poignant, en son admirable simplicité, que la mort de Don Quichotte, guéri de son rêve, mais heureux d'avoir semé la bonne graine en l'âme de

son fidèle Sancho. L'apôtre n'a-t-il pas laissé à son disciple le soin de répandre par le monde ses idées d'équité et de bonté ?... Une scène de cette puissante envergure suffirait à la renommée de M. Jean Richepin, si tant d'œuvres géniales et glorieuses ne l'avaient depuis longtemps établie. Nous comprenons la hantise qu'avait M. Leloir de jouer Don Quichotte ; il était Don Quichotte lui-même, et nul artiste à Paris n'eût pu donner une physionomie si caractéristique au chevalier de la Triste figure. Maigre, long, les moustaches hérissées, les joues creusées par la méditation ou la folie, des yeux qui semblent toujours suivre une idée fuyant dans l'espace, de grands gestes saccadés et nerveux qui sentent à la fois le noble hidalgo et l'halluciné, des jambes droites et raides comme des pincettes : on l'eût dit détaché d'un dessin de Gustave Doré. Son apparition fut sensationnelle, et jusqu'à la scène finale qu'il rendait avec une rare maîtrise, il était l'idéal interprète de M. Jean Richepin. C'est M. André Brunot qui, dans Sancho Pança, était appelé à l'honneur de donner la réplique à M. Leloir. Ce fut là une bonne fortune pour le jeune artiste au talent déjà remarqué ; il se tirait de sa tâche avec beaucoup d'intelligence et mettait à la grosse et grasse figure de l'écuyer ventru la rondeur et la bonhomie qu'il fallait ; il savait nous émouvoir au dernier acte quand, au chevet de son maître mourant, les larmes jaillissaient de ses yeux au travers de son rire forcé. M. Brunot faisait ainsi une délicate création qui, pensons-nous, lui comptera dans l'avenir. A côté

de ces deux types légendaires, M. Jean Richepin avait introduit dans son affabulation une sorte de Scapin sérieux qui touchait au premier rôle. M. Georges Berr, dans Ginès de Passamonte, déployait une verve, une fantaisie, une autorité qui, jointes à son impeccable diction, faisaient de cette composition une pure merveille. Il avait comme adversaire M. Jacques Fenoux qui, de très belle allure, menait avec un chaleureux entrain la campagne au profit des amoureux. La douce Dorothéa, c'était Mlle Leconte à la voix chaude et prenante, au charme enveloppant, aux attitudes juvéniles et poétiques. Ah ! la délicieuse ingénue ! Les rôlets étaient infinis dans la distribution de *Don Quichotte*. Ils furent tous fort bien tenus, comme cela doit être à la Comédie-Française, et sans pouvoir nous appesantir sur chacun d'eux, nous détacherons Mlle Rachel Boyer, si appétissante Dulcinée; Mlle Lynnès, Maritorne si sincère ; Mme Kolb, la robuste épouse de Sancho Pança ; Mlle Mitzy-Dalti, d'élégante finesse en duchesse d'Ossuna. De belles toiles brossées avec art par MM. Jambon, Amable et Jusseaume encadraient dignement l'œuvre magnifiquement littéraire de M. Jean Richepin.

22 OCTOBRE. — La Comédie fêtait, dans une cérémonie d'une grâce familiale, le vingtième anniversaire de l'entrée en fonction de M. Jules Claretie, son administrateur général. A l'issue de la matinée, les artistes, l'administrateur et le personnel s'étaient réunis au grand foyer du public. Devant la cheminée monumentale, une table, chargée de fleurs, avait été préparée pour recevoir les sou-

venirs offerts à M. Jules Claretie : par les artistes, une belle édition, de 1684, des œuvres de Molière, et par le personnel, une superbe réduction en bronze, sur socle de marbre, de *la Pensée* de Chapu. A cinq heures, quand M. Jules Claretie entre dans le foyer, de vifs applaudissements retentissent. Amusant discours de M. Coquelin cadet, vice-doyen... Sonnet composé pour la circonstance par M. Silvain... M. Jules Claretie parle à son tour et trouve des paroles qui vont au cœur de tous. Il rappelle les diverses phases de son administration, la prospérité de la Maison — prospérité qui, constatons-le ici, ne fut à une aucune époque aussi éclatante qu'aujourd'hui, — il en reporte tout l'honneur au talent, au dévouement de tous, sociétaires et pensionnaires, et à l'heureuse solidarité, faite d'union, de concorde et du perpétuel effort vers le mieux qui est une des plus belles traditions de la Maison. Dit avec beaucoup d'émotion et infiniment d'esprit, ce petit discours est salué de véritables acclamations.

26 OCTOBRE. — Matinée donnée au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques. Dans les fables de La Fontaine, qui étaient surtout le grand régal artistique de cette séance exceptionnelle ; dans les poésies de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Leconte de Lisle, de José-Maria de Heredia, on applaudissait, entre autres merveilleux interprètes, Mlle Bartet, qui disait un morceau exquis d'Alfred de Musset, et M. Coquelin cadet, qui excitait des fous rires dans toute la salle avec

« une fable de La Fontaine dite par un étranger ». Dans l'*Idylle*, d'Alfred de Musset, les travestis 1830 de Mlles Piérat et Madeleine Roch obtenaient un plein succès. Le cinquième acte de la *Vie de Bohème* terminait le spectacle. Mlle Cécile Sorel, qui jouait pour la circonstance le rôle de Musette, se montrait exquise de gaieté attendrie. Mlle Marie Leconte était toujours la Mimi de ses débuts, souriante dans la vie comme dans la mort de la tendre héroïne de Murger. Mlle Mitzy-Dalti personnifiait avec beaucoup d'autorité le personnage de Mme de Rouvres. Et pour conclure, la recette dépassait 8.000 francs. Une jolie aubaine pour la caisse de l'Association des artistes dramatiques. Le soir, on donnait, devant une fort belle salle, le *Monde où l'on s'ennuie*[1].

9 DÉCEMBRE. — La Comédie inaugurait ses matinées classiques du jeudi par un spectacle du répertoire : *Andromaque* de Racine, avec Mlle Bartet dans Andromaque et M. Mounet-Sully dans Oreste, et les *Folies Amoureuses* de Regnard, avec Mlle Marie Leconte, Agathe tout à fait

1. — Pour mesurer le succès d'un ouvrage de théâtre, il n'est encore que les chiffres. Adopté par toutes les scènes de France et de l'étranger, traduit dans toutes les langues, le *Monde où l'on s'ennuie* a rapporté à l'auteur un million. La première représentation est du 25 avril 1881. La pièce est, depuis, demeurée constamment au répertoire de la Comédie-Française, et elle a atteint la six-centième, alors que pour prendre comme points de comparaison les œuvres les plus favorisées du même répertoire, *Hernani* a mis soixante-quinze ans à parvenir à peu près au même chiffre, le *Gendre de M. Poirier*, en quarante et un ans, n'a qu'à peine dépassé la cinq-centième, *Il ne faut jurer de rien*, qui est de 1848, n'avait que quatre cent trente-sept représentations à la fin de 1901, *Adrienne Lecouvreur* (1849) n'en avait à la même date que trois cent quarante et une, et le *Demi-Monde*, qui est la pièce la plus jouée de Dumas fils, rue Richelieu, deux cent soixante-dix...

charmante, et Mlle Dussane, abordant le rôle de Lisette.

16 NOVEMBRE. — Dans le *Duel*, Mlle Piérat joue pour la première fois le rôle de la duchesse de Chailles, créé par Mlle Bartet. Comédienne très sûre d'elle-même, elle sait y accuser sa jeune et intéressante personnalité, s'y montrer à la fois tendre, émue, chaste et sincèrement amoureuse. Son succès est très vif à côté de ses trois excellents camarades, toujours justement applaudis.

29 NOVEMBRE. — M. Fenoux joue pour la première fois le rôle de Ruy Blas, où ses dons de chaleur, de fougue et d'émotion, son jeu tour à tour passionné, vibrant et d'une ardente mélancolie romantique soulèvent de mérités bravos. — Dans la même représentation, le rôle de Casilda est, par suite d'une indisposition de Mlle Géniat, tenu au pied levé, de façon charmante, par Mlle Garrick.

1er DÉCEMBRE. — Dans le *Fils de Giboyer*, Mlle Géniat aborde le rôle de Fernande, créé par Mme Favart et repris depuis par Mme Barretta et Mlle Piérat. Très simple de moyens et parfaite de tenue, Mlle Géniat a su donner au personnage une fort touchante physionomie. On l'a chaleureusement applaudie et rappelée avec les excellents interprètes de la célèbre pièce d'Emile Augier.

2 DÉCEMBRE. — M. Jacques Fenoux remplace, dans le docteur Morey du *Duel*, M. Raphaël Duflos, malade, et joue le rôle avec beaucoup d'autorité.

5 DÉCEMBRE. — La Comédie inaugure ses soirées d'abonnement par le *Don Quichotte* de M. Jean Richepin, donné deux dimanches de suite en matinée devant des salles combles.

17 DÉCEMBRE. — C'est par un spectacle composé de l'*Avare* et du *Malade imaginaire*, suivi de la Cérémonie, que commence la série du nouvel abonnement du répertoire classique du dimanche [1].

18 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Réveil*, pièce en trois actes, en prose, de M. Paul Hervieu [2]. — Mme Thérèse de Mégée est une adorable femme de quarante ans, ou guère moins, à la veille de marier sa fille unique, Rose, à un jeune homme qu'elle aime et dont elle est sincèrement aimée. Les fiançailles ne vont pourtant pas sans quelques difficultés : les sévères parents du futur soupçonnent quelque intrigue entre Mme de Mégée et le jeune prince Jean de Sylvanie. Demeuré à Paris pendant que, chassé par ses sujets, son père, le prince Grégoire, tente de reconquérir le trône dont il a été dépossédé, Jean a retrouvé en M. de

---

1. — L'empressement du public aux matinées du jeudi forçait l'administration, qui n'avait pu satisfaire à toutes les demandes, à créer, comme compensation, une nouvelle série d'abonnement. La Comédie inaugurait donc une série de « Dimanches classiques », soirées de quinzaine qui, du mois de décembre au mois de mai, devaient offrir aux abonnés douze représentations de choix, composées de pièces du répertoire choisies parmi les plus célèbres, et pour lesquelles les prix étaient ceux du bureau, sans frais de location.

2. DISTRIBUTION. — Prince Grégoire, M. *Mounet-Sully*. — Prince Jean, M. *Le Bargy*. — Siméon Keff, M. *Paul Mounet*. — Farmont, M. *Louis Delaunay*. — Raoul de Mégée, M. *Henri Mayer*. — Un domestique, M. *Laty*. — Thérèse de Mégée, Mlle *Bartet*. — Comtesse de Mégée, Mme *Pierson*. — Mme de Farmont, Mme *Persoons*. — Rose de Mégée, Mlle *Bergé* (début). — Une femme de chambre, Mlle *Faylis*. — Maria, Mlle *Lherbay*.

Mégée, un camarade d'autrefois, il a fait — c'est dans l'ordre — la cour à sa femme et pense bientôt vaincre ses derniers scrupules et obtenir d'elle le rendez-vous tant de fois sollicité. Les événements le servent. Voici, surgissant inopinément à Paris, le prince Grégoire : un soulèvement se prépare en Sylvanie ; à la demande de ses partisans, il vient d'abdiquer, lui, le prince Rouge, en faveur de son fils, dont le nom est déjà populaire ; on n'attend plus que son arrivée. Mais Jean refuse de partir. Le prince Grégoire croit savoir la cause de cet inconcevable refus et laisse à Jean vingt-quatre heures pour réfléchir. Thérèse de Mégée connaît le terrible ultimatum, elle ne veut pas qu'il s'en aille courir les sanglantes aventures, et pour qu'il ne parte pas, elle consent enfin à se donner à lui, à accepter le rendez-vous qu'il attend d'elle. Le malheur est que le prince Jean ait choisi, pour recevoir Thérèse, la maison de Passy isolée, à la lisière du bois où, quand il est à Paris, le prince Grégoire a coutume de convoquer ses émissaires. Le voilà donc en ce rez-de-chaussée, tout parfumé de roses, s'entretenant avec son fidèle Siméon Keff et combinant avec le farouche conjuré, le guet-apens qui débarrassera le prince Jean de ses intempestives amours et le rendra à « la cause », au moment où pour agir, on n'attend plus que lui. Jean et Thérèse auront à peine eu le temps de se dire qu'ils s'adorent, qu'attiré par le bruit dans une chambre à côté, le jeune prince sera immédiatement garotté et bâillonné. La porte fermée sur lui, Keff annoncera à Mme de Mégée qu'il a été assassiné. Vous jugez dans

quel état de terrible affolement la jeune femme quittera, pour retourner chez elle, la maison du crime. Elle s'est évanouie en chemin. On l'a ramassée dans le bois, portée à son domicile où, doucement accueillie, tout d'abord, par un mari qui n'a jamais rien voulu savoir, elle voit sa fille se jeter dans ses bras tout en larmes. Son mariage est en train de se casser... Pour le raccommoder, quand il en est temps encore, il faudrait qu'elle parût au grand dîner où assisteront ce soir même, les austères parents du fiancé ! Et quoi ! se présenter dans le monde dans l'état moral et physique où elle est, en aura-t-elle jamais la force ? Elle l'aura... pour sa fille : c'est le réveil ! Et quand pénétrant chez elle — ainsi qu'on entre dans un moulin : n'insistons pas — le prince Jean verra en robe de bal décolletée celle qu'il croyait trouver pleurant sa mort, il comprendra que tout est fini. « On a jeté du poison dans les sources de notre amour » a dit Thérèse, et c'est par une muette pression de mains, comme dans une chambre mortuaire, que se disent adieu ces deux êtres qui jamais ne se reverront. Jean n'a plus, dès lors, qu'à tomber dans les bras de son père qui salue en lui « son petit roi » : pour lui aussi, c'est le réveil ! Tel est bien rapidement, bien brièvement raconté, le sujet de l'angoissant drame (j'allais même écrire mélodrame), qui, dans l'œuvre de M. Paul Hervieu, se classera parallèlement avec *l'Enigme* : histoire sombre, volontairement dénuée de toute psychologie et dont l'effet sur le gros du public peut être très vif. Une des curiosités de cette pièce — assurément plus

romantique que réaliste — était de nous montrer sous la redingote et le chapeau haut de forme notre génial tragédien Mounet-Sully, donnant une allure étonnamment noble et une grandeur absolument épique au personnage du prince Grégoire. Le glorieux doyen, qu'on craignait tant de voir dépaysé dans une œuvre moderne, a eu littéralement les honneurs d'une soirée au succès de laquelle a largement contribué une interprétation de tout premier ordre. Il était impossible de rendre avec plus d'intelligence et de tact que ne l'a fait M. Le Bargy le rôle du jeune prince Jean, sentimental et rêveur, chaleureux et passionné. Que dire de Mlle Bartet, sinon qu'elle a été, une fois de plus, la grande artiste que nous connaissons : son départ de la maison maudite et son retour au troisième acte, en proie à une si émouvante détresse, sont d'admirables trouvailles de vérité et de simplicité. Quelle bonne fortune pour un auteur que d'avoir de tels protagonistes ! Et comment ne pas louer l'autorité de M. Paul Mounet, sous les traits du terrible Siméon Keff ; la grâce touchante de Mme Pierson, sous ceux de la bonne Mme de Mégée, la mère du pauvre être inoffensif que représente, non sans une attendrissante mélancolie, M. Henry Mayer. Mlle Bergé qui faisait ses débuts, dans la pièce de M. Hervieu a été, elle aussi, fort applaudie, encore que son émotion nous ait paru quelque peu artificielle.

21 DÉCEMBRE. — Pour le 266me anniversaire de Racine, on donne en matinée *Phèdre* et les *Plaideurs*, précédés du *Baiser de Phèdre*, à-propos en

vers de M. Gabriel Montoya [1]. — L'action se déroule chez Racine en 1677, quelques mois après la représentation d'*Iphigénie*. Racine est décidé à ne plus écrire pour le théâtre; il en fait la confidence à Boileau, qui essaye, en vain, de le détourner de ce projet, mais sa résolution est prise :

Sachez donc qu'il me vient à moi-même un mépris
Pour cet art qu'autrefois j'aimais en idolâtre
Et que mon siège est fait de quitter le théâtre...

Boileau a beau insister, lui montrer la belle carrière qu'il peut encore remplir, Racine demeure inflexible. Mais l'ombre de Phèdre lui apparaît soudain ; elle réclame de lui un nouveau chef-d'œuvre et dépose un baiser sur son front. Racine est troublé, et, lorsque Boileau revient et qu'il l'interroge :

---

1. DISTRIBUTION. — Boileau, M. *Hamel*. — Racine, M. *Fenoux*. — L'ombre de Phèdre, Mlle *Roch*.

L'année se terminait par une séance du Comité d'administration, réuni sous la présidence de M. Jules Claretie. Le Comité enregistrait la démission, renouvelée, de Mlle Kalb, qui, malade depuis plusieurs mois déjà, avait exprimé l'intention de se retirer. Mlle Kalb, qui comptait plus de vingt années de service dans la maison de Molière, était retraitée à partir du 1er janvier 1906. Puis, on procédait séance tenante aux augmentations habituelles de fin d'année pour les sociétaires qui n'ont pas atteint la part entière. MM. Georges Berr, Pierre Laugier, Raphaël Duflos, Dehelly, et Mme S. Weber étaient augmentés chacun d'un demi-douzième; MM. Louis Delaunay et Henry Mayer, Mmes Renée Du Minil, Lara, Marie Leconte, Cécile Sorel, Thérèse Kolb et Piérat, chacun d'un douzième.

Suivait une assemblée générale des sociétaires, — toujours sous la présidence de M. Jules Claretie — où était annoncé l'engagement de Mlle Berthe Cerny, une comédienne de talent que venaient de mettre en vue plusieurs remarquables créations faites sur la scène du Vaudeville, et la prochaine entrée dans la maison de Molière de M. Grand, qui se faisait alors applaudir au Théâtre Antoine. M. Numa, naguère, aux Capucines, l'heureux partenaire de Mlle Jeanne Granier dans la *Bonne Intention* de M. Francis de Croisset, entrait également au Théâtre-Français.

... Auriez-vous des remords... une telle stupeur
Vous prend à me sentir près de votre cathèdre...

le poète lui répond :

Ami, je suis coupable, en effet... j'écris *Phèdre*.

Le *Baiser de Phèdre*, qui remportait un vif succès, était très bien joué par MM. Fenoux, Hamel et Mlle Madeleine Roch.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Œdipe Roi, drame en vers	5	»	7
Notre Jeunesse, comédie	4	»	30
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	16
Le Paon, comédie en vers	3	»	5
La Dernière Idole, drame	1	»	2
Claudie, pièce	3	»	2
Trilby, conte en vers	1	»	8
**La Conversion d'Alceste*, comédie en vers	1	15 janv.	21
**Hyacinthe ou la Fille de l'apothicaire* à-propos	1	15 janv.	6
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	3
L'Autographe, comédie	1	19 janv.	11
Le Père Lebonnard, comédie en vers	4	»	14
Jean-Marie, drame en vers	1	»	4
Le Renoncement, à-propos	1	»	2
Les Affaires sont les Affaires, pièce	3	»	15
1807, comédie	1	»	5
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	13
Racine chez Arnauld, pièce	1	»	4
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	6
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	6
Le Marquis de Priola, pièce	3	»	8
On n'oublie pas, pièce	1	»	2
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	1
Hernani, drame en vers	5	»	9
Le Demi-Monde, comédie	5	»	13
La Joie fait peur, comédie	1	»	3
La Nuit d'Octobre, scène	»	»	5
Molière et Scaramouche, comédie en vers	1	»	1
Gringoire, comédie	1	»	7
L'Anglais ou le Fou raisonnable, com.	1	»	1
Le Fils de Giboyer, comédie	5	14 mars	18
L'Etrangère, comédie	5	»	1
Denise, pièce	4	»	7
Le Mari de la veuve, comédie	1	»	1
Philiberte, comédie en vers	3	28 mars	8
L'Irrésolu, comédie	1	»	1
Le Petit Hôtel, comédie	1	9 avril	5
**Il était une bergère*, conte en vers	3 a. 5 t.	7 avril	17
Shylock ou le Marchand de Venise, comédie en vers	3 a. 5 t.	7 avril	7

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE (*Suite*)			
Le Cœur a ses raisons, comédie........	1	»	1
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	1	»	4
L'Etincelle, comédie..................	1	»	3
**Le Duel*, pièce......................	3	17 avril	91
**En Visite*, comédie..................	1	27 avril	88
Bataille de dames, comédie...........	3	»	4
La Loi de l'homme, pièce..............	3	»	2
Horace et Lydie, comédie en vers.......	1	»	5
Les Burgraves, drame..................	3 parties	»	1
Au Printemps, comédie en vers.........	1	»	2
Il ne faut jurer de rien, comédie.......	3	»	1
La Vraie farce de Maître Pathelin, com.	3	»	5
**Rue St-Thomas du Louvre*, à-propos en vers..................................	»	6 juin	3
L'Aventurière, comédie en vers.........	4	»	1
Le Bonheur qui passe, comédie.........	1	»	2
La plus faible, comédie................	1	»	1
Les Phéniciennes, drame antique en vers	4	10 juillet	9
Sans lui, comédie......................	1	»	2
Chez l'Avocat, comédie en vers libres...	1	»	3
La Cigale chez les fourmis, comédie....	1	»	1
Blanchette, comédie...................	3	»	9
Les Romanesques, comédie en vers.....	3	»	3
Le Fils Naturel, comédie..............	4 a. 1 pr.	28 sept.	4
**Don Quichotte*, drame héroïque en vers..	3 p. 8 t.	»	23
**Le Réveil*, pièce.....................	3	18 déc.	8
Le Mercure galant, comédie en vers....	1	»	2
**Le Baiser de Phèdre*, à-propos en vers..	»	21 déc.	3
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Le Malade imaginaire, comédie.........	3	»	11
Les Femmes savantes, comédie en vers..	5	»	6
Le Jeu de l'amour et du hasard, coméd..	3	»	8
Iphigénie en Aulide, tragédie..........	5	»	1
L'Etourdi, comédie en vers............	5	»	4
Phèdre, tragédie......................	5	»	5
Amphitryon, comédie en vers..........	3	16 janv.	6
L'Avare, comédie.....................	5	»	12
Le Legs, comédie......................	1	»	2
Bajazet, tragédie......................	5	12 fév.	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE CLASSIQUE (*suite*)			
Monsieur de Pourceaugnac, comédie....	3	7 mars	2
Tartuffe, comédie en vers..............	5	»	5
Le Misanthrope, comédie en vers.......	5	»	2
Le Mariage forcé, comédie.............	1	»	3
Le Dépit amoureux, comédie en vers....	2	»	7
Polyeucte, tragédie....................	5	»	4
L'Ecole des femmes, comédie en vers....	5	»	3
Les Fourberies de Scapin, comédie......	3	»	4
Les Précieuses ridicules, comédie.......	1	»	7
Le Médecin malgré lui, comédie.........	3	»	4
Les Plaideurs, comédie en vers.........	3	»	5
Le Barbier de Séville, comédie..........	4	»	3
L'Ecole des Maris, comédie en vers.....	3	»	1
Andromaque, tragédie..................	5	»	4
Horace, tragédie.......................	5	»	1
Le Cid, tragédie........................	5	»	2
Le Légataire universel, comédie en vers.	5	»	3
Les Folies amoureuses, comédie en vers.	3	»	2

THÉATRE NATIONAL
DE L'OPÉRA-COMIQUE

Sept œuvres inédites : l'*Enfant roi* de M. Alfred Bruneau, *Chérubin* de M. Massenet, *Miarka* de M. Alexandre Georges, les *Pêcheurs de Saint-Jean* de M. Widor, *Hélène* de M. Saint-Saëns, la *Cabrera* de M. Gabriel Dupont et la *Coupe enchantée* de M. Pierné, forment, avec la reprise de *Xavière* de M. Théodore Dubois et la remise au répertoire de l'*Orphée* de Gluck, l'important bilan musical de l'année 1905.

13 JANVIER. — Le théâtre fêtait la cinq-centième de *Manon*. Mme Marguerite Carré, MM. Edmond Clément, Fugère et Delvoye se faisaient applaudir dans les rôles autrefois créés par Mlle Heilbron, Talazac, Cobalet et Taskin. A la sortie, une belle ovation était faite à M. Massenet qui avait assisté, en compagnie de Mme Massenet, à la représentation de son œuvre triomphante.

18 JANVIER. — Première représentation d'*Hélène*, poème lyrique en quatre tableaux de M. Camille Saint-Saëns[1], et reprise de *Xavière*, idylle drama-

1. DISTRIBUTION. — Hélène, Mlle *Mary Garden*. — Vénus, Mlle *Sauvaget*. — Pallas, Mlle *Rival*. — Pâris, M. *Ed. Clément*.
Le rôle d'Hélène fut repris au lendemain de la première représentation par Mme Guionie.

tique en trois actes, d'après le roman de Ferdinand Fabre, poème de Louis Gallet, musique de M. Théodore Dubois[1]. — Le théâtre de l'Opéra-Comique ne pouvait que s'honorer en représentant le nouvel ouvrage de M. Camille Saint-Saëns — l'une des plus hautes gloires de la musique moderne — dont M. Raoul Gunsbourg nous avait, l'année précédente, offert la primeur sur la scène de Monte-Carlo. On sait que le maître, qui écrit en si belle prose, versifie aussi fort agréablement. Aussi a-t-il composé lui-même, et comme en se jouant, le poème d'*Hélène*. C'est l'Hélène antique — la « belle Hélène » du trio Meilhac-Halévy-Offenbach, la « bonne Hélène » de M. Jules Lemaître — Hélène ne pouvant échapper à sa destinée qui est, fatalement, celle de tromper le doux Ménélas et de déchaîner la terrible guerre de Troie. Maudissant sa funeste beauté et se sentant brûler d'une ardeur dont elle a honte, elle s'enfuit, épouvantée, demandant à la mer, où elle va se précipiter, de la délivrer d'Eros... Vénus apparaît au-dessus des flots pour lui dire que c'est folie de vouloir résister à Cypris; elle vivra pour l'amour, exempt de remords, et les femmes rediront toujours le nom d'Hélène; elle aimera Pâris, en dépit qu'elle en ait. Et quand vient le Priamide, elle se sent déjà toute à lui. C'est en vain qu'elle implore Jupiter, et

1. DISTRIBUTION. — Fulcran, M. *Fugère*. — Gaubert, M. *Jean Périer*. — Landry, M. *David Devriès*. — Landrinier, M. *Huberdeau*. — Xavière, Mme *Marie Thiéry*. — Benoite, Mlle *Marié de Lisle*. — Médie, Mlle *Tiphaine*. — Prudence, Mme *Mathilde Cocyte*.

Au deuxième acte, divertissement réglé par Mme Mariquita, dansé par Mlles Richeaume, G. Dugué et les dames du corps de ballet.

qu'envoyée par le maître des dieux, Pallas, écartant le mystère de l'avenir, montre à Pâris tous les maux qui fondirent sur sa patrie, les dix ans de luttes sans merci, l'horrible carnage, et Troie incendiée. « Périsse Ilion en flammes, répond le noble fils de Priam, périssent les miens, et que je meure moi-même! Mon amour me suivra dans l'éternel sommeil! » Hélène tombe alors dans les bras de son vainqueur, et tous deux chantent éperdus : « Ne nous éveillons pas du rêve, et ne vivons que pour aimer!... » Ah! le joli tableau que celui de la pleine mer où passe le navire emportant Hélène et Pâris tendrement enlacés!... Quatre décors, quatre nouveaux chefs-d'œuvre de Jusseaume. Ah! l'adorable mise en scène (réglée par M. Albert Carré, c'est tout dire) encadrant une pure et poétique musique qui s'achève en un vibrant arioso du ténor et en un duo d'amour étonnamment passionné! On sait que personne, mieux que Saint-Saëns, ne fait dire aux instruments tout ce qu'ils ont à dire. Mais pour lui le drame doit rester sur la scène, et l'orchestre ne saurait prétendre à un plus beau rôle que d'exprimer les sous-entendus, les dessous innombrables de l'action. C'est un accompagnateur, d'abord, c'est ensuite un commentateur. La voix, instrument divin, inimitable, doit toujours garder la première place. Être vivant et musical, symphonique et vocal, voilà ce que l'auteur cherche à réaliser au théâtre, et jamais, disons-le, il n'y réussit mieux que dans cette charmante, mais trop courte partition : une heure de musique délicieuse, rendue en toute perfection par

l'orchestre que conduit excellemment M. Alexandre Luigini. « J'ai été tenté, — a dit M. Saint-Saëns, adroitement interviewé — par le drame intime : la tragédie dans la conscience d'Hélène, épouse vertueuse et reine honorée que la fatalité a condamnée à aimer Pâris. Tout le débat humain qui peut se produire entre l'amour, aisément exubérant, d'un homme très beau à qui Vénus a promis Hélène, et la vertu héroïque, puis chancelante, d'une femme qui s'efforce vainement de se dérober au destin — toute cette lutte, cette résistance de la créature contre les dieux m'ont paru fournir le conflit des passions, grâce auquel on pouvait réaliser un poème musical, tout d'amour, de douleur et de joie... » *Hélène*, en un seul acte — mais un acte de cinquante-cinq minutes — comporte quatre tableaux joués progressivement sans entr'acte, avec la classique unité du lieu, modifiée seulement par des transformations de décors, nécessitées par l'intervention dans l'action de Vénus, puis de Pallas. Et l'illustre auteur de *Samson et Dalila* rêva d'une tragédie selon la formule grecque — tout au moins d'une pièce construite selon la règle antique avec toute la participation féerique du merveilleux païen. Ce n'est pas une tragédie, puisqu'il n'y a pas de catastrophe; c'est un simple épisode d'amour, traité sans souci des conventions modernes, et le grand compositeur a cherché surtout la parfaite harmonisation de l'action, de la musique et des décors, ces merveilles. C'est tout d'abord la vue extérieure du palais de Ménélas, au dedans éclairé pour une fête. On célèbre la gloire du roi, de la

jeune reine, Hélène au bras blanc... Bientôt le décor change : c'est maintenant une falaise, surplombant la mer, où, fuyant l'amour coupable, Hélène lutte dans la nuit noire. C'est alors que surgit Vénus, apparaissant délicieusement parmi les roses, entourée de nymphes. Puis, après la superbe scène de lutte amoureuse entre Hélène et Pâris, le décor se transforme de nouveau. C'est la déesse Pallas prophétisant à Pâris les malheurs qui vont fondre sur sa patrie. Un mirage de scène nous montre Troie incendiée, cependant que de tragiques clameurs de guerre et de carnage désolent l'immensité. La vision vaine s'évanouit. Hélène et Pâris s'abandonnent à leur amour que chante glorieusement l'orchestre déchaîné. Et, nous l'avons dit, un tableau final nous les montre enlacés sur la galère qui les emporte vers Ilion. Sept scènes. Quatre personnages. C'est la blonde Hélène, si heureusement représentée par Mlle Mary Garden, la sympathique cantatrice à la voix si pure. C'est le beau Pâris, dont le rôle est confié à M. Clément, l'excellent ténor au vibrant organe. C'est Vénus à qui Mlle Sauvaget prête sa beauté plantureuse. C'est enfin Pallas sous le casque et la cuirasse d'or, dont le rôle a été confié à une débutante de valeur, Mlle Rival. Et M. Albert Carré nous a donné là une exquise fête d'art. — La soirée commençait par la reprise de *Xavière*. Le curieux roman de Ferdinand Fabre d'où, sous la forme d'un livret mi-prose, mi-vers, feu Gallet tira cet aimable et délicat ouvrage, est une idylle cénévole d'une grâce pénétrante, où l'auteur de l'*Abbé Ti-*

grane et de *Barnabé* attestait une fois de plus la franchise et la sincérité de son art, la puissance de peintre rustique qui était en lui. L'œuvre de Ferdinand Fabre et Louis Gallet — revue, dit-on, en ces derniers temps et considérablement adoucie par le maître Victorien Sardou — a été musicalement commentée par M. Théodore Dubois, dont ce fut, après le ballet de la *Farandole*, les jolis petits opéras-comiques de *Pain bis* et de la *Guzla de l'émir*, et l'opéra *Aben Hamet*, le cinquième ouvrage théâtral. Musique bien faite, sans doute, mais un peu froide. Les ingéniosités harmoniques qui s'y rencontrent sont plutôt d'un savant que d'un coloriste. Les idées sont parfois un peu courtes, et de plus de recherche ingénieuse que de saillie. Enfin, l'instrumentation n'a pas toujours le relief décoratif que demande la scène. Il y a quand même beaucoup de très jolies choses dans cette partition de *Xavière*, que son auteur a pris la peine de remettre sur le métier — au point d'avoir donné un dernier acte entièrement neuf. Nous citerons l'entrée de l'abbé Fulcran, avec le *Sit nomen Domini benedictum*, repris avec ampleur par Galibert; la légende de Saint-François, d'une candeur intense et d'une naïveté délicieuse, chantée d'exquise façon par M. Fugère, reprenant, pour le plaisir de tous, le rôle qu'il avait créé il y a quelque dix ans. Vous avez lu *Xavière* — je l'espère pour vous — et vous vous rappelez ce beau tableau de la fête des châtaigniers, avec les « batteurs » arrivant en foule, un brin de verdure à la main, pour se louer durant le temps de la récolte et entonnant

la vieille complainte, d'une poésie à la fois gaie et triste, comme la plupart des chants populaires, où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leurs gémissements à travers la dure faim satisfaite, l'âpre travail accompli... Le compositeur a traduit cette scène, d'une philosophie mélancolique, en un chant plutôt gai et en danses joyeuses qui « tirent » sur les bourrées d'Auvergne. Notons enfin, comme une oasis pleine de fraîcheur au milieu de cette mélopée continue, la gracieuse chanson « Grive, grivette, grivoisette », d'abord dite en duo, puis reprise en quatuor. Les acteurs chargés de reprendre l'œuvre de M. Théodore Dubois et de Louis Gallet sont d'ailleurs excellents. Vous savez si Fugère est l'idole du public, et vous connaissez le talent de MM. Jean Périer et Huberdeau, de Mmes Marié de l'Isle et Tiphaine. Il nous reste à louer M. David Devriès, le jeune ténor sorti naguère de la grande école que gouvernait alors M. Théodore Dubois, et à rendre un juste hommage à la délicieuse Mme Marie Thiéry, montrant dans le rôle de Xavière le glorieux pendant de sa charmante création de Muguette.

7 FÉVRIER. — Dans *Cavalleria rusticana*, Mme de Marsans joue pour la première fois le rôle de Santuzza, où elle s'était déjà fait applaudir dans les représentations populaires organisées par l'Opéra-Comique au théâtre Montparnasse[1].

1. — Ces représentations populaires dans les théâtres de la périphérie se continueront avec un vif succès. C'est ainsi qu'au cours de la saison on donnera au théâtre des Gobelins la *Vivandière* de Benjamin Godard, avec Mme de Marsans, Mlle Lucy Vauthrin, MM. Devriès, Chalmin, Dutilloy.

8 FÉVRIER. — Dans le *Vaisseau fantôme*, M. Dufranne chantait pour la première fois le rôle du Hollandais, dont, après M. Renaud, il donne une très remarquable et très personnelle interprétation.

9 FÉVRIER. — Reprise d'*Orphée* de Gluck, pour une série de représentations de Mme Rose Caron, qui interprétait le rôle d'Orphée avec un sentiment profond de la musique classique, avec une ampleur et une majesté qui lui valaient un accueil triomphal. Mmes Vallandri, Dumesnil et Vauthrin se montraient excellentes dans les rôles d'Eurydice, d'une Ombre heureuse et de l'Amour, et recueillaient, aux côtés de l'admirable artiste, leur part de succès.

25 FÉVRIER. — M. Albert Carré, subitement atteint d'une attaque d'appendicite, qui nécessitait une opération immédiate, était brusquement et forcément arraché à la direction du théâtre. Pendant son absence, qui durait deux mois, le parfait fonctionnement de tous les services était assuré avec une incontestable compétence et une réelle autorité par M. Albert Vizentini.

3 MARS. — Première représentation de l'*Enfant roi*, comédie lyrique en cinq actes d'Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau[1]. — L'action se

1. DISTRIBUTION. — François, M. *Dufranne*. — Auguste, M. *Jean Périer*. — Toussaint, M. *Vieuille*. — Georget, Mme *Marie Thiéry*. — Madeleine, Mlle *Claire Friché*. — Pauline, Mlle *Tiphaine*. — La grand'-mère, Mme *Cocyte*. — Une mendiante, Mlle *Duchène*. — Une dame, Mlle *Henriquez*. — Marchandes de fleurs, Mlles *Dumesnil, Costès, Vuillefroy, P. Vaillant, Ughette, Fairy, Pla*.

L'orchestre était dirigé par M. Luigini.

passe de nos jours — je vous crois ! — en une grande boulangerie-pâtisserie d'un riche quartier de Paris : comme qui dirait la Boulangerie Viennoise de la Chaussée d'Antin, à la porte du Vaudeville... C'est un soir de juillet, et dans la boutique brillamment éclairée à la lumière électrique, nous apercevons les grands pains tout debout, les croissants, les brioches, les gâteaux secs dans des corbeilles, le comptoir en marbre blanc où, sur des assiettes, se trouvent les gâteaux à la crème et aux confitures : on en mangerait ! « Minuit, dit François, c'est la sortie des théâtres et Paris rentre par les rues si vivantes encore, et Paris se couche, las de sa journée de travail, fiévreux de sa soirée de plaisir et d'amour ». Et pendant que le patron descend au fournil où on lui demande des ordres, nous assistons à la conversation de deux sous-ordres qui ne rêvent que plaies et bosses. C'est le « brigadier » Auguste, don Juan de la boulangerie, dont le chic de beau garçon est d'avoir partout les patronnes, se plaignant à Pauline, la jolie vendeuse, une fine mouche, elle aussi, de l'incroyable déveine qui l'a fait tomber sur une Madame adorant son mari. « Son mari ou un autre ! fait Pauline. Je sais ce que je sais : si tous les mardis elle sort sous le prétexte d'aller voir une nièce infirme, la vérité — je l'ai suivie — c'est qu'elle va retrouver un tout jeune homme qui la guette aux Tuileries : je les ai vus dans la boutique des jouets ». Auguste n'en demande pas plus ; il prend un papier et un crayon : « Mardi prochain, allez voir ce que fait votre femme aux Tuileries dans la boutique

des jouets ». Il met le billet dans le registre des commandes, où le trouvera tout à l'heure le patron, jetant traîtreusement le trouble dans le ménage le plus heureux, le plus uni. Nous voici maintenant dans le jardin des Tuileries, dont le fond resplendit, plein de la turbulence d'un petit peuple d'enfants qui jouent et qui chantent :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse :
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous voudrez.

C'est mardi : dans la boutique des jouets, un jeune garçon de seize ans attend sa mère qui, mystérieusement, vient l'y retrouver tous les huit jours. « Mère ! enfin c'est toi ! — Mon Georget ! » Mais un homme survient : c'est François qui, tourmenté par l'abominable soupçon, a voulu savoir : « Tu m'as menti, Madeleine, tu as un amant ! — Un amant, moi !... François, c'est mon fils, c'est mon enfant ! » L'heure est venue de la terrible confession : à dix-sept ans, Madeleine s'est laissé séduire par un cousin de vingt ans qui partit au régiment et mourut, même avant que l'enfant vînt au monde. Deux ans après, elle épousait François, forcée à ce mariage par son père, qui l'eût tuée si elle avait parlé. « Pardon, François, de ne pas avoir eu la force de te crier la vérité avant le mariage, pardon de t'avoir ensuite volé ton amour, tant mon amour pour toi me rendait lâche... » François pardonnera, à condition qu'elle lui revienne tout entière, qu'elle choisisse entre son fils

et lui, qu'elle lui jure de ne jamais revoir son enfant : « L'enfant d'un autre ne peut avoir de place dans mon ménage, il est l'étranger qui m'outrage ». Et vaincue dans cette lutte sacrilège entre ses deux amours, Madeleine n'a pas la force d'abandonner son fils ; elle reste avec Georget. C'est à son bras que nous la voyons, à l'acte suivant, au marché de la Madeleine, où Georget vient acheter à sa mère un bouquet de fête, tandis que François, qui n'a pas oublié non plus la sainte Madeleine, ne demande que des fleurs de deuil : celles qu'on met sur une tombe puisque c'est pour une morte. Une immense douleur s'est emparée de ces deux êtres séparés depuis dix jours, et désormais aussi malheureux l'un que l'autre : celle-ci loin du mari qu'elle a délaissé; celui-là dans la maison vide où il la pleure. Et dans le fournil de la boulangerie Delagrange — le fournil en plein travail du soir — nous touchons au dénouement de l'histoire. Madeleine est revenue parce qu'elle aime son mari et ne saurait se passer de lui. « Je reviens me confier à toi. Prends-moi, tâche de me garder, en faisant que je souffre moins, moi qui souffre tant, et tâche d'emplir tout mon cœur pour qu'il n'ait plus besoin d'autre tendresse. Oui, fais de moi une épouse si heureuse qu'elle vive à ton cou dans l'oubli du reste du monde ». A quoi François répond en l'étreignant : « Eh bien! oui, ma chère femme, ma loyale et brave femme, je veux bien, je vais tâcher de te reprendre tout entière et de te garder. Je suis l'homme, le mari, je t'aimerai assez pour que tu

ne cesses pas une heure de m'aimer et de me vouloir... Oui, puisque tu me reviens si franche, si confiante, essayons encore le bonheur, et nous oublierons le reste du monde... » J'ai cité ces phrases *in extenso* parce qu'elles sont l'une des plus hautes envolées de la belle partition de M. Alfred Bruneau. Le bonheur pourra-t-il donc renaître entre ces deux êtres au cœur meurtri ? Oui certes, mais seulement grâce à l'enfant. Par un billet anonyme — c'est encore un trait du perfide Auguste — Georget a été mis au courant de la situation. Il a résolu de s'exiler pour toujours, au-delà de l'Océan, mais avant de partir il a voulu embrasser sa mère qu'il ne reverra plus. Il n'y a pas place pour lui au foyer, pense-t-il, l'enfant du hasard ne compte pas. « Non, répond le bon François. Il n'y a pas d'enfant du hasard ; l'enfant n'est pas l'accident, il est tout, le fruit, la vie elle-même... L'enfant emporterait tous les cœurs, il laisserait un tel vide, une blessure si profonde que nous en souffririons tous à jamais. Chassé d'ici, il serait là sans cesse à nous séparer. Qu'il reste et qu'il nous réunisse !... Prends-le, Madeleine, et garde-le, qu'il soit notre fils à tous les deux ! » L'enfant triomphe ; vous comprenez maintenant ce titre symbolique : *l'Enfant roi*. — On sait le fidèle et inaltérable attachement qu'avait voué à Zola le probe et sincère compositeur qu'est Alfred Bruneau. Après le *Rêve* et *l'Attaque du Moulin*, dont Louis Gallet fut le très habile librettiste, après *Messidor* et *l'Ouragan*, *l'Enfant roi*, écrit en prose courante et même assez vulgaire,

est le cinquième ouvrage du maître qu'il ait musicalement traduit. Ce n'est pas le dernier, paraît-il, et sans parler de la *Faute de l'abbé Mouret*, que nous donnera M. Antoine au théâtre de l'Odéon, illustrée d'une curieuse partition d'orchestre, déjà composée, M. Bruneau a trouvé dans l'héritage de son grand ami trois autres poèmes complètement achevés : nul doute qu'avec son affectueuse admiration pour leur auteur il ne s'y attèle loyalement et obstinément. Tant pis ! Nous aurions voulu voir son vigoureux talent aux prises avec des œuvres aussi remplies d'humanité, mais d'un terre à terre moins exaspéré, d'une écriture un peu plus châtiée. Exemples, cette phrase d'Auguste, le « traître de la pièce » : « Puisque Madame n'a pas été gentille, zut, elle filera, et nous verrons à faire notre popote avec le patron » ; cette question de l'honnête boulanger qui n'a sans doute pas eu le temps d'apprendre à parler français : « Et plus tard, quand il a été mort ? » ; ce dialogue en conjugaison : « Dis, Madeleine, tu me reviens ? — Oui, je te reviens. — Pourquoi me reviens-tu ? — Je te reviens parce que... » Et sans manquer de respect au génie de Zola, cent autres perles, tout aussi peu musicales... Avec l'habile développement de ses thèmes caractéristiques des personnages et des idées, comme celui de l'invocation à Paris — ô *Louise !* — et celui du Pain qu'on jette par panerées, par charretées à l'insatiable faim de Paris ; sur des paroles qu'on souhaiterait, je l'ai dit, moins banales et vraiment plus inspiratrices, la partition de M. Alfred Bruneau reste singulièrement intéressante,

joliment mélodique, de style noble et pur, toujours sobre, distinguée, d'une poésie très prenante, d'une belle et puissante émotion. Le rôle de Madeleine, épouse aimante et mère angoissée, se soutient d'un bout à l'autre dans des sphères absolument élevées. L'esprit y trouve sa place, notamment dans la partie de cette fine mouche de Pauline, et c'est une merveille de grâce et de fraîcheur que le final du troisième acte, celui du marché aux fleurs de la Madeleine, avec l'épisode du baptême et la phrase de la jeune mère : « Fleurissez l'enfant, fleurissez le père... » Puis — le brillant auteur de l'*Enfant roi* mérite encore d'être sur ce point vivement félicité — l'orchestration de M. Bruneau, à laquelle on pouvait reprocher naguère quelque lourdeur et quelque dureté, nous apparaît, cette fois, extrêmement claire et légère, ample et sonore, sans jamais cesser d'être discrète. L'interprétation est au-dessus de tout éloge. Comme chanteuse et comme comédienne, Mlle Friché s'est acquittée en artiste de race du rôle de Madeleine, primitivement écrit pour Mlle Delna ; il nous semble impossible de s'y montrer plus simple, plus vraie, plus émouvante. Sous le complet gris du maître boulanger, M. Dufranne a été le digne partenaire de Mlle Friché, et le public les a tous deux réunis dans un même succès. C'est à Mme Marie Thiéry qu'a été dévolu le travesti de Georget ; le rôle quoique court n'en fait pas moins valoir la cantatrice, dont nous avons applaudi la voix si pure, accompagnée par le violoncelle, au dernier acte. Du légendaire Pelléas au réaliste voyou qu'est

le mitron Auguste, la distance était énorme : il n'y avait qu'un Jean Périer pour la combler avec toute la souplesse et toute la finesse de son talent de composition. L'adresse et la sûreté sont les habituelles qualités de Mlle Tiphaine, elle en a fait preuve une fois de plus dans ses mordantes répliques de Pauline. Notons M. Vieuille, parfait sous les traits d'un vieux serviteur fidèle, et Mlle Vauthrin, infiniment gracieuse en sa courte apparition du marché aux fleurs, dont le ravissant décor est une nouvelle merveille de Jusseaume. Que dire encore de M. Luigini menant l'orchestre? Nous n'avions plus d'épithète à notre service pour louer sa maîtrise.

26 MARS. — Une jeune première danseuse, nouvellement engagée, Mlle Régina Badet, débute avec beaucoup de grâce et de charme dans le ballet de *Lakmé*.

30 MARS. — Mlle Bessie Abott chante pour la première fois — en matinée — le rôle de Violetta de la *Traviata*, où elle fait preuve d'une exquise virtuosité.

5 AVRIL. — *Pelléas et Mélisande* reparaissait sur l'affiche. L'œuvre de M. Debussy était interprétée par Mlle Garden, MM. Dufranne, Jean Périer et Vieuille, dans les rôles qu'ils ont créés, et par Mmes Passama, Dumesnil et M. Guillamat dans les autres rôles. M. Alexandre Luigini dirigeait l'orchestre avec sa magistrale autorité.

5 MAI. — Première représentation de la *Cabrera*, drame lyrique en deux parties de MM. Henri Cain

et Gabriel Dupont[1]. — M. Edoardo Sonzogno était l'homme du jour... A peine venait-il de nous faire connaître en *Siberia* — qui suffisait à elle seule à l'honneur de sa saison italienne au Théâtre Sarah-Bernhardt — un compositeur de haute marque, M. Giordano, que l'Opéra-Comique nous offrait la représentation de la *Cabrera* de M. Gabriel Dupont. On ne dira plus, je pense, que les concours ne servent à rien. Désormais, leur cause est gagnée. Le tournoi international de musique, dû à la généreuse et intelligente initiative de M. Sonzogno, nous paraît avoir éloquemment démontré l'utilité d'une institution si souvent et si injustement décriée. Il nous a révélé un véritable tempérament musical, un talent jeune et déjà mûr que nous ne soupçonnions pas : l'œuvre que nous attendions et que nous n'osions pas espérer. La partition de la *Cabrera*, à laquelle le jury attribuait, l'an dernier, le prix Sonzogno, personnifie, en effet, la plus heureuse expression du drame lyrique, tel que nous le concevons aujourd'hui. Une histoire simple et douloureuse, toute de frémissante humanité, un fait divers brutal qui découvre la cruauté de la vie, qui nous montre les angoisses intenses d'un cœur meurtri, les tortures atroces d'une malheureuse femme, une gardienne de chèvres séduite, insultée, abandonnée, obligée de fuir, de cacher sa honte, et qui, un beau jour, revient à son village,

1. Distribution. — Pedrito, M. *Clément*. — Juan Cheppa, M. *Simard*. — Riosso, M. *Huberdeau*. — Joaquin, M. *de Poumayrac*. — L'hôtelier, M. *Imbert*. — Amalia, Mme *Gemma Bellincioni* — Teresita, Mme *Cocyte*. — Juana, Mlle *Vauthrin*. — Rosario, Mlle *Costès*.

retrouve celui qu'elle a involontairement trahi, le reconquiert par la pitié qu'elle lui inspire, et meurt dans ses bras au moment où la vie allait lui sourire... Tel est le sujet, très scénique, de la *Cabrera*, un des meilleurs livrets de l'adroit librettiste qu'est Henri Cain; il devait inspirer à M. Gabriel Dupont, ce compositeur de vingt-deux ans, une partition débordante de passion, une musique violente et tendre à la fois, qui crie la douleur et qui chante l'amour avec une extraordinaire intensité. Une artiste de premier ordre, la Bellincioni, créait, à Paris comme à Milan, le rôle de la Cabrera. Elle y remportait le grand succès que méritait son interprétation toute pleine de vie, succès qu'a d'ailleurs partagé M. Clément, un Pedrito à la voix si solide et si chaude, au jeu si chaleureux et si vibrant.

23 MAI. — Première représentation de *Chérubin*, comédie chantée en trois actes de MM. Francis de Croisset et Henri Cain, musique de M. Massenet[1]. — Le voici — et même un peu plus tôt que nous ne l'espérions — le voici à l'Opéra-Comique où, si heureusement revenu à la santé, M. Albert Carré a su nous le brillamment présenter, cet allègre

---

1. DISTRIBUTION. — Le philosophe, M. *Fugère*. — Le comte, M. *A Allard*. — Le duc, M. *Cazeneuve*. — Le baron, M. *Chalmin*. — Ricardo, M. *de Poumayrac*. — L'hôtelier, M. *Huberdeau*. — Chérubin, Mlle *Mary Garden*. — Nina, Mme *Marguerite Carré*. — L'Ensoleillad, Mme *Vallandri*. — La comtesse, Mme *J. Guionie*. - La baronne, Mme *M. Cocyte*.

Manolas : Mlles *Costès, Vuillefroy, Ughetto, d'Oligé, Muratet, Pla* et *Juliot*.

Officiers : MM. *Imbert, Lévison, Eloi, Sausini, Vanloo* et *Julien*.

Au premier et au deuxième actes : Divertissements réglés par Mme Mariquita et dansés par Mlles *Regina Badet*, première danseuse; *Richeaume, G. Dugué, Luparia* et *Mary*.

L'orchestre était dirigé par M. Luigini.

avec mandolines et jusqu'à la phrase finale avec ses ironiques pizzicati de violons rappelant le thème de la sérénade de *Don Juan*, l'orchestre de M. Massenet est, à son ordinaire, constamment et purement délicieux? Sous la magistrale direction de M. Luigini, nous en avons savouré toutes les nuances si fines et si délicates. Et *Chérubin* fut, de toutes les façons, un incontestable succès.

24 MAI. — Dans le *Jongleur de Notre-Dame*, M. André Allard chantait pour la première fois le rôle de Boniface, où il remportait le plus franc succès. Après la romance de la Sauge, qu'il devait redire, le public lui faisait une véritable ovation.

28 MAI. — Dans le *Vaisseau fantôme*, le rôle de Senta servait de début à une toute jeune cantatrice douée d'une jolie voix, Mlle Velder, qui se faisait applaudir et rappeler par toute la salle avec M. Renaud.

3 JUIN. — Matinée de gala au bénéfice de la caisse de retraite des artistes de l'orchestre, des chœurs et du personnel de la scène[1].

---

1. — Voici quel en était exactement le programme :

Le *Vaisseau fantôme* (R. Wagner), ouverture, chœur des Fileuses, ballade, airs, chanté par Mlle Cl. Friché, Mme Cocyte, M. L. Beyle.

Le *Cœur a ses raisons*, de MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers, joué par Mlle Marie Leconte, MM. Henry Mayer et Garry, de la Comédie-Française.

Deuxième acte d'*Alceste* (Gluck), chanté par Mme Félia Litvinne, MM. Dufranne et Guillamat.

PREMIER INTERMÈDE

Roméo et Juliette (Gounod), 5e tableau, duo de l'Alouette, par Mme Marie Thiéry, M. Rousselière, de l'Opéra.

Œuvres pour piano, de Chopin, par M. Arthur Rubinstein.

L'Hypnotiseur, de M. A. Guyon, dit par M. Coquelin cadet, de la Comédie-Française.

8 JUIN. — Mme Sigrid-Arnoldson, « en représentations », reparaissait avec son habituel succès dans *Mignon*. Ce succès se renouvelait, deux jours après, avec *Lakmé*, qui lui valait de bruyantes ovations. — Puis, le 23 et le 27 juin, Mme Sigrid-Arnoldson chantera deux fois *Carmen*, avec MM. Clément, Dufranne et Mlle Pornot, ses dignes partenaires.

26 JUIN. — La ville de Caen avait organisé en l'honneur de M. Gabriel Dupont — un de ses enfants — une représentation de la *Cabrera*. Mme Marguerite Carré s'y faisait chaleureusement applaudir dans le rôle créé par la Bellincioni. Celui de Pedrito était tenu, comme à Paris, par M. Clément. M. Luigini conduisait l'orchestre.

30 JUIN. — Au lendemain d'une belle représentation d'*Alceste*, avec Mme Félia Litvinne, la saison se clôturait avec une superbe recette obtenue par *Chérubin* — grand succès pour tous les interprètes — et par *Cavalleria Rusticana*.

5 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre avec

Troisième acte d'*Orphée* (Gluck), chanté par Mmes Rose Caron, Vallandri et Vauthrin.

DEUXIÈME INTERMÈDE

Valse de *Mireille* (Gounod), chantée par Mmes Tiphaine, A. Pornot, Guionie, Vallandri, R. Launay.

Air de *Samson et Dalila* (Saint-Saëns), chanté par Mme Ch. Wyns.

Trio des *Frileux* (Lulli), reconstitué et dirigé par M. Reynaldo Hahn, chanté par MM. Fragson, Jean Périer et A. Allard.

Air des *Noces de Figaro* (Mozart), chanté par Mlle Marié de l'Isle.

Air du 3e acte de la *Tosca* (Puccini), chanté par M. Garbin.

Ballet de *Thamyris* (Jean Nouguès), pas de l'Idole et de l'Esclave, réglé par Mme Mariquita et dansé par Mlles Régina Badet et Richeaume.

M. Fragson dans son répertoire.

Ouverture des *Vêpres siciliennes* (Verdi), dirigée par M. Campanini.

Ouverture de *Chérubin* (Massenet), dirigée par M. Luigini.

Manon[1]. — Le lendemain, la représentation de *Carmen*, chantée par Mlles Friché et Vallandri, MM. Clément et Dufranne, servait d'heureux début à un nouveau chef d'orchestre, M. Ruhlmann, qui conduisait avec aisance et sûreté le chef-d'œuvre de Bizet.

10 SEPTEMBRE. — Début, dans *Mireille,* d'une jeune artiste encore inconnue, Mlle La Palme, dont l'inexpérience juvénile et la voix jolie reçoivent un aimable accueil.

12 SEPTEMBRE. — Dans le *Roi d'Ys*, qui reparaît sur l'affiche à la 197e représentation, interprété par Mlle Marguerite Carré, MM. Ed. Clément, Dufranne, Vieuille, Huberdeau et Guillamat, Mme Cocyte prend possession du rôle de Margared, et y fait preuve d'un très sûr instinct dramatique.

13 SEPTEMBRE. — Mlle Brozia, qui vient du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, débute dans Violetta de la *Traviata*, qu'elle chante et joue non sans adresse et sans grâce.

15 SEPTEMBRE. — Rentrée de Mme Charlotte Wyns dans *Werther*, où par sa voix, son jeu, les mouvements de sa sensibilité, elle paraissait tout à fait hors de pair. Le public l'applaudissait longuement.

20 SEPTEMBRE. — Nous avons assisté dans une salle bondée d'étrangers, Allemands, Russes, Amé-

---

1. DISTRIBUTION. — Des Grieux, M. *Léon Beyle*. — Lescaut, M. *Jean Périer*. — Le comte, M. *Allard*. — Brétigny, M. *Cazeneuve*. — Guillot de Morfontaine, M. *Gourdon*. — Manon, Mme *Marguerite Carré*. — Poussette, Mlle *Rachel Launay*. — Javotte, Mlle *A. Costès*. — Rosette, Mlle *Dumesnil*.
L'orchestre était conduit par M. Luigini.

ricains, et de toutes les petites « Servatoire », à l'apparition dans le *Barbier de Séville*, de Mlle Mathieu-Lutz, dont le second prix — alors que le public lui en donnait un premier — avait soulevé aux concours de juillet, des tempêtes inoubliables. Succès bruyant cette fois encore pour la charmante débutante, qui a déjà quelques qualités, mais qui n'est pas, c'est tout naturel, une artiste accomplie. Elle introduit toutes sortes de « cocottes » dans le premier air de Rosine, et réussit à faire applaudir l'insupportable chanson du Misoli, qui mériterait d'être à jamais remisée tant elle a vieilli. Mlle Mathieu-Lutz joue avec intelligence, et elle ira loin si elle veut travailler et ne pas se croire arrivée dès le départ. La représentation des plus honorables nous permet d'applaudir Fugère et Clément toujours les mêmes, c'est-à-dire excellents : l'un, avec sa méthode large et belle, l'autre, avec ses mièvreries, excusables chez un aussi bon musicien ; Delvoye, puissant Figaro, qui « la connaît dans les coins », et enfin le nouveau Basile, M. Azéma — Isnardon *fecit* — parfait comme voix, comme style et comme jeu. Nous lui promettons un superbe avenir ; son triomphe a été aussi brillant que mérité.

21 SEPTEMBRE. — Mme Bréjean-Silver reparaît avec ses brillantes qualités vocales dans le rôle de Manon qu'elle avait repris lors de l'ouverture de la nouvelle salle.

23 SEPTEMBRE. — *Grisélidis* retrouve les applaudissements qui saluèrent, à sa première apparition, la belle œuvre de M. Massenet. Le rôle de

Manon[1]. — Le lendemain, la représentation de *Carmen*, chantée par Mlles Friché et Vallandri, MM. Clément et Dufranne, servait d'heureux début à un nouveau chef d'orchestre, M. Ruhlmann, qui conduisait avec aisance et sûreté le chef-d'œuvre de Bizet.

10 SEPTEMBRE. — Début, dans *Mireille*, d'une jeune artiste encore inconnue, Mlle La Palme, dont l'inexpérience juvénile et la voix jolie reçoivent un aimable accueil.

12 SEPTEMBRE. — Dans le *Roi d'Ys*, qui reparaît sur l'affiche à la 197e représentation, interprété par Mlle Marguerite Carré, MM. Ed. Clément, Dufranne, Vieuille, Huberdeau et Guillamat, Mme Cocyte prend possession du rôle de Margared, et y fait preuve d'un très sûr instinct dramatique.

13 SEPTEMBRE. — Mlle Brozia, qui vient du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, débute dans Violetta de la *Traviata*, qu'elle chante et joue non sans adresse et sans grâce.

15 SEPTEMBRE. — Rentrée de Mme Charlotte Wyns dans *Werther*, où par sa voix, son jeu, les mouvements de sa sensibilité, elle paraissait tout à fait hors de pair. Le public l'applaudissait longuement.

20 SEPTEMBRE. — Nous avons assisté dans une salle bondée d'étrangers, Allemands, Russes, Amé-

---

1. [illegible]. — Des Grieux, M. *Léon Beyle*. — Lescaut, M. *Jean Périer*. — Le comte, M. *Allard*. — Brétigny, M. *Cazeneuve*. — Guillot de Morfontaine, M. *Gourdon*. — Manon, Mme *Marguerite Carré*. — Poussette, Mlle *Rachel Launay*. — Javotte, Mlle *A. Costès*. — Rosette, Mlle [illegible].

L'orchestre était conduit par M. Luigini.

ricains, et de toutes les petites « Servatoire », à l'apparition dans le *Barbier de Séville*, de Mlle Mathieu-Lutz, dont le second prix — alors que le public lui en donnait un premier — avait soulevé aux concours de juillet, des tempêtes inoubliables. Succès bruyant cette fois encore pour la charmante débutante, qui a déjà quelques qualités, mais qui n'est pas, c'est tout naturel, une artiste accomplie. Elle introduit toutes sortes de « cocottes » dans le premier air de Rosine, et réussit à faire applaudir l'insupportable chanson du Misoli, qui mériterait d'être à jamais remisée tant elle a vieilli. Mlle Mathieu-Lutz joue avec intelligence, et elle ira loin si elle veut travailler et ne pas se croire arrivée dès le départ. La représentation des plus honorables nous permet d'applaudir Fugère et Clément toujours les mêmes, c'est-à-dire excellents : l'un, avec sa méthode large et belle, l'autre, avec ses mièvreries, excusables chez un aussi bon musicien ; Delvoye, puissant Figaro, qui « la connaît dans les coins », et enfin le nouveau Basile, M. Azéma — Isnardon *fecit* — parfait comme voix, comme style et comme jeu. Nous lui promettons un superbe avenir ; son triomphe a été aussi brillant que mérité.

21 SEPTEMBRE. — Mme Bréjean-Silver reparaît avec ses brillantes qualités vocales dans le rôle de Manon qu'elle avait repris lors de l'ouverture de la nouvelle salle.

23 SEPTEMBRE. — *Grisélidis* retrouve les applaudissements qui saluèrent, à sa première apparition, la belle œuvre de M. Massenet. Le rôle de

Grisélidis est interprété par Mme Charlotte Wyns. M. Lucazeau, premier prix d'opéra-comique aux derniers concours du Conservatoire, débute dans le rôle d'Alain, où il fait preuve de très réelles qualités. La distribution se complétait avec M. Fugère et Mlle Tiphaine, parfaits dans les rôles qu'ils avaient si brillamment créés, avec Mlle Vauthrin, MM. Huberdeau et Guillamat.

24 SEPTEMBRE. — Nous apprenions la mort d'une artiste depuis longtemps disparue du théâtre, et dont le nom avait survécu, la créatrice de *Mignon* et de *Carmen* — qu'on donnait précisément en matinée ce jour-là — Mme Galli-Marié, décédée dans le Midi, où elle vivait depuis une vingtaine d'années. Elle était âgée de soixante-cinq ans[1].

26 SEPTEMBRE. — C'était une véritable apothéose — si l'on peut appeler ainsi les honneurs enthou-

---

1. — Fille du ténor Marié, Mme Galli-Marié avait débuté à Rouen dans la *Favorite*, en 1861, puis était venue, l'année suivante, à Paris et était entrée à l'Opéra-Comique, où elle resta, jusqu'en 1872. Elle y créa *Mignon*, en novembre 1866. Elle passa ensuite deux années en Belgique, puis revint à l'Opéra-Comique en 1875, où elle créa, le 3 mars, le rôle de Carmen, le plus fameux de sa carrière. En 1877, Mme Galli-Marié quittait de nouveau l'Opéra-Comique, où elle reparut en 1884 et en 1885. Puis elle abandonna définitivement le théâtre et s'en alla vivre dans le Midi. La dernière fois qu'on l'entendit en public, ce fut au théâtre Sarah-Bernhardt. il y a douze ans. Elle vint prendre part à la représentation donnée pour le monument Bizet. Elle joua *Carmen* aux côtés de M. Jean de Reszké qui chantait Don José, de M. Lassalle qui chantait Escamillo et de Mme Melba qui chantait Micaëla. Merveilleuse musicienne, Mme Galli-Marié était la vie même au théâtre et elle aimait avoir des partenaires animés de la même conviction qu'elle. Elle racontait avec joie que trois de ses Don José l'avaient réellement frappée d'un coup de couteau au dernier acte de *Carmen*. Mme Galli-Marié avait deux sœurs, Mmes Paola et Irma Marié, qui ont également laissé un nom à la scène. Une de ses petites cousines a fait, dans l'art lyrique, une belle carrière et chanté notamment *Carmen* avec talent. C'est Mlle Marié de L'Isle, qui porte, non sans éclat, ce grand nom.

siastes rendus à un vivant bien vivant — que la centième représentation de *Werther*. Le public était venu en foule, assiégeant toutes les places, et acceptant même de rester debout dans les couloirs pour témoigner, par sa présence, qu'il était de cœur et d'esprit avec la direction du théâtre et avec les artistes, dans les honneurs décernés à l'éminent compositeur; et il acclamait l'œuvre, heureux de réparer la sottise de la critique et l'indifférence des premiers spectateurs. Aussi M. Massenet, qui a assisté à bien des soirées triomphales, a dû rarement éprouver de plus douces émotions. Chaque page de *Werther* a eu des applaudissements, mais ce sont la scène du clair de lune au premier acte, l'invocation au suicide au deuxième, le retour de Werther au troisième, et l'admirable agonie du héros, au quatrième, qui ont été particulièrement soulignés par des bravos enthousiastes. « Toute mon âme est là », dit le héros de MM. Paul Milliet, Edouard Blau et Massenet. Poètes et musicien peuvent en dire autant. Et *Werther*, dès à présent, est tenu pour un chef-d'œuvre digne de rester au répertoire. Il y restera d'ailleurs, de par le désir du public et de par la volonté directoriale. Après le premier acte, au foyer des artistes, où M. Albert Carré recevait avec une extrême bonne grâce les amis de la maison et les admirateurs de l'ouvrage, des toasts chaleureux ont été échangés. Le directeur de l'Opéra-Comique a levé son verre et dit toute la tendresse, tout le pathétique, toute la passion, tout le charme, tout le génie que Massenet a

répandus dans *Werther,* et le compositeur a reporté sur l'éminent directeur de notre seconde scène lyrique le succès essentiel de la soirée, car c'est lui qui reprit le chef-d'œuvre abandonné, enfoui, l'exhuma, le ressuscita, le fit triomphant. Rien de plus légitime que cet hommage du maître au directeur-artiste dont c'est la gloire de faire appel de jugements hâtifs, de braver les opinions rebelles aux formules neuves, et d'imposer à l'admiration de la foule des œuvres de beauté. On n'a oublié personne dans cette solennité, ni M. Beyle, un Werther ardent, sincère, ni M. Allard, un Albert de grande tenue lyrique; ni MM. Vieuille (le Bailli) et Huberdeau (Johann); ni Mme Charlotte Wyns, une Charlotte aux sentiments émus; ni Mlle Vauthrin, une délicieuse et poétique Sophie; ni M. Luigini, un chef d'orchestre incomparable, communiquant à ses musiciens les propres mouvements de son âme et leur faisant exprimer tout le langage des amours qui firent de Goethe un des plus grands poètes de son siècle.

4 OCTOBRE. — Le ténor Salignac fait une brillante rentrée à l'Opéra-Comique, qui fut, il y a quelques années, la scène de ses premiers débuts. Elève d'Edmond Duvernoy, il sortait alors du Conservatoire, où, précisément, la grande scène du troisième acte de *Carmen* lui avait valu son premier prix d'opéra-comique. Depuis, il promena le rôle de Don José dans les deux mondes, variant en virtuose les nuances de son jeu suivant le caractère, la stature, en un mot l'action et la réaction de multiples Carmens. Il devint bientôt en quelque

sorte un spécialiste du rôle, à telle enseigne qu'en 1896-97 il était engagé à l'Opéra de New-York tout particulièrement pour y donner la réplique à Mlle Calvé. On se souvenait des ovations que lui avait prodiguées pendant ce dernier hiver le public de Nice, très emballé par la véhémence inusitée, l'intensité d'accent de son jeu avec sa remarquable partenaire Mme Wyns. Ce soir, devant une salle comble, où l'élément américain étalait toutes ses élégances, le ténor Salignac, épris avant tout de vérité dans l'expression et servi par une voix docile et bien timbrée, — qui sut se faire exquisement vaporeuse dans la romance du second acte, — a retrouvé les mêmes bravos. Les quatre phases de son rôle, acte par acte, tiendraient dans ces quatre mots : simplicité, passion, colère, désespoir. Voilà un véritable tempérament dramatique, le type du *tenore lirico*, du ténor d'opéra-comique. Une excellente interprétation secondait ce début intéressant. Nommons Mlle Friché, Carmen adroite, du plus vif intérêt ; Mme Marie Thiéry, délicieuse Micaëla ; M. Dufranne, puissant Escamillo.

14 OCTOBRE. — Les lauréates des derniers concours du Conservatoire défilent sur la scène de l'Opéra-Comique. Après Mlle Mathieu-Lutz dans le *Barbier*, c'était Mlle Miral, une Mignon très touchante et très sincère, à la voix fraîche et bien posée ; digne fille de son père, elle semble réunir les solides qualités qui font une véritable artiste. Mlle Angèle Pornot qui, elle, ne vient pas du Conservatoire, mais qui fait honneur à la belle Ecole de Chant de Mme Rosine Laborde, dont elle

est une des plus brillantes élèves, jouait pour la première fois Philine. Elle y obtenait le succès que lui avait déjà valu sa délicieuse interprétation de Lakmé. Il est impossible de lancer le trait avec plus de sûreté et d'égrener avec un art plus délicat les vocalises un peu surannées de ce rôle de grande coquette. Mlle Pornot est une des jeunes pensionnaires de l'Opéra-Comique le plus justement aimées du public; il ne lui manque plus désormais qu'une importante création pour être consacrée étoile.

6 NOVEMBRE, — Première représentation de *Miarka*, comédie musicale en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Jean Richepin, musique de M. Alexandre Georges [1]. — Rarement une œuvre de cette importance aura pris contact avec le public dans des conditions plus heureuses de confiance et de sécurité. Chacun sait en effet que du très original et très savoureux roman de Jean Richepin : *Miarka, la fille à l'Ourse*, le compositeur Alexandre Georges détachait naguère, pour les mettre en musique, toute une série de petits poèmes curieusement et délicieusement écrits. Exécutées partout et applaudies, dans les salons comme dans nos grands concerts, les heureuses *Chansons de Miarka*

1. DISTRIBUTION. — Gleude, M. *Jean Périer.* — Le Roi, M. *Lucazeau.* — Le maire, M. *Cazeneuve.* — Le maître d'école, M. *Huberdeau.* — Un jeune romané, M. *Simard.* — Un vannier, M. *Imbert.* — La Vougne, Mme *Héglon.* — Miarka, Mme *Marguerite Carré.* — Mme Tavie, Mme *Pierron.* — Une laveuse, Mme *Muratet.* — Une vieille romané, Mme *Perret.*

Au troisième tableau, divertissement réglé par Mme Mariquita, dansé par Mlle Régina Badet, première danseuse, M. Price, Mlles Richeaume, G. Dugué, Luparia, Mary, Chambon. L'orchestre était dirigé par M. Luigini. — Le rôle du Roi sera repris, dès le lendemain de la première représentation, par M. Devriès.

devaient fatalement, sous la poussée lente de leur succès même, aboutir au théâtre. Poète et musicien se sont bravement remis à l'œuvre, cette fois ensemble ; et c'est pourquoi nous acclamions ce soir le pittoresque drame lyrique de *Miarka*. Drame lyrique, et non pas uniquement prétexte à faire défiler devant le public des airs connus et éprouvés. L'action quoique très simple a ceci pour elle d'aussi important que rare : à savoir que la source en est intérieure, les faits découlent logiquement de l'état d'âme farouche et noble que le grand poète attribue à ses chers Romanichels. S'il vous arrive, rencontrant une roulotte à l'entrée d'un village, de hausser les épaules ou de presser le pas devant ces raccomodeurs de paniers, ces rétameurs de casseroles qui, volontiers se transforment en voleurs de poulets ou même de petits enfants, sachez que vos peurs ou vos dédains provoqueront leur parfait mépris. Ces nomades sont les ennemis hautains des sédentaires que nous sommes ; ces asiatiques nous jettent la fameuse invective de Lamartine :

O vous, peuples assis de l'Occident stupide.

Ce qu'ils aiment, ce n'est ni la nature, ni la solitude ; et le chant d'amour de *Carmen*. « Là bas, là bas, dans la montagne », travestit le rêve d'une vraie « gitana ». Les Bohémiens tiennent à errer parmi les hommes qu'ils raillent de se fixer, de prendre racine. Leur gloire, c'est de marcher toujours, leur patrie c'est la grande route, et M. Jean

Richepin fait dire à sa vieille bohémienne agonisante :

Ne pleure pas, puisqu'il m'est donné
De mourir sur la grande route,
Comme une bonne Romané.

Le livret nous apprend que nous sommes en Thiérache. Où ça, la Thiérache? L'atlas vous répondra : « dans le département de l'Aisne ». Mais comme ces sortes de précisions font envoler la poésie, notons seulement que la scène se passe en France, et j'hésiterais même à vous informer qu'elle se passe de nos jours, si les costumes du prologue et les poteaux télégraphiques du décor final ne m'obligeaient à me constater le contemporain de la Vougne et de Miarka. Donc la Vougne, « la vieille louve aux yeux méfiants » que sa tribu chassa jadis parce que son fils avait dérogé en épousant une paysanne, erre sans cesse à travers la Thiérache, « dans sa rubidal noire au toit goudronné ». guettant sans doute quelque autre tribu romané. Or voici qu'un enfant, le petit Gleude, « l'innocent », dans un cri d'appel désespéré, nous prodigue les renseignements utiles : « Pauvre Vougne! toute seule contre tous! mort, son fils! morte sa bru! mort, son cheval! Elle traîne toute seule sa rubidal ». Et la Vougne survenant crie à son tour : « La rubidal est sacrée : il vient d'y naître un enfant!.....

Et dans l'eau qui court, sous le soleil qui crée,
Il faut que l'enfant soit consacrée
Par moi, l'aïeule, qui la bénis
Selon le rite des romanis.

Au bord de la rivière, devant la foule plutôt hostile des laveuses, des vanniers, des enfants, des curieux, que contient un brave homme de maire, la vieille grand'mère, penchée sur le panier qui sert de berceau à la petite Miarka et que lui tend Gleude, l'innocent, dans un geste ravi, chante ses hymnes à l'Eau et au Soleil... Quand les deux célèbres mélodies, cette fois entourées d'orchestre, ont résonné dans la voix de Mme Héglon, j'ai entendu, puis-je dire, passer sur l'auditoire le silence religieux des grandes émotions. Dix-huit ans se sont écoulés. Dans la campagne glacée, à la lueur d'un maigre feu, Miarka devenue jeune fille, dort sous la protection de la Vougne et de son grand ami Gleude, qui l'aime d'amour, mais qui ne songe pas encore à oser le lui dire. Le brave homme de maire avait offert sa maison. Mais comme il convoite, par curiosité de collectionneur, les « magiques livres » que détient la Vougne, celle-ci, toujours hargneuse, n'accepte pas d'autre hospitalité, que celle « de la remise » en plein air. Pourquoi ce séjour où se dément l'âme bohémienne « en ce coin toujours le même ? ». Parce que les tarots (les cartes) ont dit : « Là où Miarka naît, si Miarka grandit, apprenant aux magiques livres tout ce qu'il faut qu'elle apprenne, Miarka sera reine ». Comme il est exact que chaque tribu de Bohémiens obéit à un chef despote, à un roi, comme il nous paraît simple qu'un roi de Bohème — ou même d'ailleurs — apprécie la délicieuse Miarka que réalise Mme Marguerite Carré, nous admettons, la musique aidant, que, par une liqueur et des mots

magiques, la vieille grand'mère procure à son enfant le rêve de son amour et de sa royauté future. Et nous assistons à ce rève. A peine pouvons-nous d'abord discerner, dans les ténèbres du paysage d'hiver, un grouillement d'ombres lointaines; mais peu à peu les formes se rapprochent et s'éclairent, et bientôt, dans le cadre joyeux d'un paysage de printemps, à travers les danses et les rondes d'amoureux jetant à ses pieds des brassées de fleurs, le Roi paraît, évoquant la fiancée promise par le Destin : « J'entends, dit-il, son cœur qui m'appelle dans les horizons lointains ; je la vois qui pleure en rêve puisque son Roi ne vient pas. Courage, Miarka, sois forte. » Le Roi, lui, ne faiblit pas. Je crois que les deux talentueux auteurs seraient les premiers à protester si l'admiration qu'a soulevée cette fin d'acte ne faisait pas la juste part à l'art prodigieux du metteur en scène. A l'acte suivant, Miarka, malade, habite enfin la maison du maire. Le fidèle Gleude qui n'est plus « l'Innocent » tant son amour en le torturant a fini par le déniaiser, s'exalte et s'enhardit jusqu'à se déclarer et se mal déclarer : « Tant pis, si mon mal tourne en folie!... je léchais, je mordrai... A la fille de louve, ce qu'il faut, c'est un loup!... Je te veux, je t'aurai ». Miarka, que ne laisse plus libre son rêve de royauté, le repousse violemment et le dompte : « Du loup mis en laisse, je vais faire un chien ». Et sur l'heure, elle renvoie le pauvre Gleude soumis et repentant; mais cela, non sans un peu de mélancolie, que devine aussitôt la Vougne. Et l'aïeule, farouche, lui intime l'ordre de

partir. « Je sais qu'on veut nous voler nos livres et te voler ton Roi ». Et, voyant Miarka résistante, elle a une façon à elle de brûler ses vaisseaux qui consiste à incendier la maison du maire. Dernier tableau : les deux femmes ont fui, et, avec elles, Gleude le résigné, après que, dans l'orage et sous l'averse, Miarka nous a chanté (avec quel charme!) les mélodies aimées et attendues des *Nuages* et de la *Pluie*, après que la Vougne épuisée, près de sa fin, vient d'élever Gleude « au rang des romanis », là-bas, au carrefour voisin, un rythme croît et s'approche, celui d'une marche romanie, n'est-ce pas le rêve de Miarka qui va prendre corps? Et n'est-ce pas de la tribu qui s'avance que Miarka deviendra la reine? Mais le rythme décroît!... Si l'amour et le Roi se trompaient de route. S'ils passaient à côté de Miarka sans la voir!... Gleude n'a qu'à se taire et bientôt la troupe sera loin. Mais l'héroïque garçon se met à crier; il appelle ceux et celui qui vont lui prendre sa Miarka. La scène est étrange et majestueuse. Lorsque le Roi dit à sa jeune reine enfin rencontrée : « C'est toi, je t'ai reconnue » sur une phrase vraiment superbe, les amis de l'ouvrage ont eu la joie de le voir finir en un moment de profonde beauté. Des deux sortes de mérite que nous aimons à trouver réunies dans les chefs-d'œuvre du drame lyrique, à savoir la valeur musicale en soi et la faculté d'exprimer le sens et les sentiments du texte, c'est peut-être bien la seconde qui prévaut dans le grand talent de M. Alexandre Georges. Elle y est si intense, elle excelle si étonnamment à tripler l'action sur

notre sensibilité d'un poème qui, par lui-même, est particulièrement suggestif, que ce don d'illustration nous apparaît tout à fait supérieur et enviable. Certaines mélodies de *Miarka,* fredonnées sans paroles, peuvent nous laisser indifférents, qui déjà, chantées au piano, deviennent si impressionnantes, prennent en scène, avec le prestige des timbres, de la figuration et du lumineux décor — où Jusseaume est passé maître — une acuité de pénétration véritablement extraordinaire. L'interprétation apparaissait hors ligne. Mme Héglon nous a consciencieusement caché sa beauté sous les cheveux gris, les rides et le bistre de la vieille Vougne. Il n'y eut jamais de voix plus profonde, ni de chant plus noble. Et tout le rôle, surtout la mort, très sobre de moyens, faisait le plus grand honneur à son talent de tragédienne. Mme Marguerite Carré, costumée à ravir, toute brillante de jeunesse et de souplesse, sous la lourde masse de sa blonde perruque, faisait délicieusement valoir, par ses notes tendres et prenantes, celles des chansons de *Miarka* échues à son très joli rôle. M. Jean Périer se taillait le succès personnel le plus flatteur dans cette figure ingénue et farouche de Gleude ; la finesse de sa diction et la délicatesse de ses attitudes lui valaient à plusieurs reprises, et notamment au milieu du troisième acte, de longues salves d'applaudissements. M. Lucazeau, l'un des brillants lauréats des derniers concours du Conservatoire, prêtait sa voix de ténor solide au personnage un peu immobile du Roi des Bohémiens — des Merlifiches et des Merligodgiers,

comme on les appelle en patois de la Thiérache. Et tous les petits rôles étaient honorablement tenus par MM. Cazeneuve, Huberdeau et Mme Pierron. L'orchestre, dont la tâche était rude (car cette partition est étrangement chargée) prouvait, une fois de plus, sa maîtrise et la direction si savante de M. Alexandre Luigini. Nous avions noté au passage quelques prodiges de la mise en scène. Elle était, dans *Miarka*, ce qu'elle a coutume d'être à l'Opéra-Comique, supérieure par la variété de ses ressources et le goût, — le goût de M. Albert Carré. — Aussi lisions-nous avec plaisir, sur la première page de la partition superbement éditée par Enoch, cette juste dédicace : « A notre *collaborateur* Albert Carré reconnaissants et affectueux hommages, Jean Richepin et Alexandre Georges. »

17 NOVEMBRE. — Au lendemain de la savoureuse et pittoresque *Miarka* de MM. Jean Richepin et Alexandre Georges, qui réalisait, avec son remarquable trio : Mmes Marguerite Carré, Héglon et M. Jean Périer, des recettes de plus de neuf mille francs, l'Opéra-Comique nous offrait un intéressant début : celui de Mlle Hélène Demellier, une jeune et intelligente cantatrice à la voix chaleureuse et délicieusement homogène, qui se faisait entendre pour la première fois, l'an dernier, au Châtelet, en interprétant avec un rare talent *Hulda* de César Franck. Mais autre chose est de se produire sur une estrade de concert, et de composer sur la scène un rôle aussi important que celui de la Louise de M. Gustave Charpentier, où se sont

illustrées déjà plusieurs artistes de valeur. Mlle Demellier n'a trompé aucune des jolies espérances qu'on avait fondées sur elle. Nous avons retrouvé la chanteuse au timbre charmant, à l'émission sûre, à la diction claire et précise que nous promettait sa première apparition, et elle fait vraiment grand honneur au brillant enseignement de son éminent professeur, Mme Ed. Colonne. Elle a dit son premier duo avec une infinie tendresse, et a vu s'accroître encore l'autorité qu'elle prenait sur le public à l'acte de Montmartre, où elle nous a tous conquis par la sincérité d'expression de son bonheur triomphant. On sait que M. Albert Carré a l'art de mettre au point les sujets qu'il a dans la main : aussi la comédienne est-elle déjà, chez Mlle Demellier, à la hauteur de la cantatrice, et c'est avec beaucoup de grâce et de simplicité, sans nulle gaucherie, qu'elle a rendu cette touchante figure de jeune fille, dont l'amour chaste a de si passionnés élans. La jeune débutante était d'ailleurs dignement entourée et soutenue par MM. Beyle, Dufranne, Mme Cocyte, vaillants protagonistes de la belle œuvre de M. G. Charpentier.

23 NOVEMBRE. — Mme Charlotte Wyns chante le rôle de Carmen, où elle se fait bisser et fréquemment rappeler.

16 DÉCEMBRE. — Rentrée de Mlle Marié de l'Isle dans le rôle de Charlotte de *Werther*, où les abonnés l'accueillent par des applaudissements qu'elle partage avec M. Léon Beyle, parfait dans Werther.

24 DÉCEMBRE. — Rentrée très applaudie de M. Maréchal dans le *Jongleur de Notre-Dame*.

26 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Coupe enchantée*, comédie musicale en un acte (d'après Lafontaine), poème de M. Matrat, musique de M. Gabriel Pierné [1], et des *Pêcheurs de Saint-Jean*, scènes de la vie maritime en quatre actes de M. Henri Cain, musique de M Ch.-M. Widor [2]. — En l'honneur de M. Gabriel Pierné, M. Matrat avait fait très respectueusement et très adroitement, de la célèbre *Coupe enchantée* de La Fontaine, un livret d'opéra-comique. Avant d'être représenté à Paris, l'ouvrage fut donné au Casino de Royan avec un succès qu'il retrouvait ici. Ne savons-nous pas que l'auteur de la *Fille de Tabarin* est un musicien excellent, intelligent et avisé, n'ignorant rien de son art, et que tout ce qui sort de sa plume experte et singulièrement agile est toujours charmant, élégant et pimpant ? L'orchestre de M. Pierné fourmille de ravissants détails, d'adroites associations de timbres, de jolis effets de sonorité, d'heureuses trouvailles ; partout ce ne sont que babioles chatoyantes, amusettes fringantes, rencontres piquantes et ingénieux pas-

1. DISTRIBUTION. — Josselin, M. *Allard*. — Thibaut, M. *Cazeneuve*. — Bertrand, M. *Delvoye*. — Griffon, M. *Gourdon*. — Tobie, M. *Mesmaecker*. — Anselme, M. *Azéma*. — Lucinde, Mlle *Rachel Launay*. — Lélie, Mlle *Fairy*. — Perrette, Mme *Dangès*.

L'orchestre était dirigé par M. E. Picheran.

2. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Salignac*. — Jean-Pierre, M. *Vieuille*. Marc, M. *Carbonne*. — Landi, M. *Billot*. — L'hôtelier, M. *Azéma*. — Marie-Anne, Mlle *Claire Friché*. — Madeleine, Mme *Cocyte*. — Jeanne, Mlle *Comès*.

L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.

tiches. Dans l'interprétation — beaucoup plus brillante du côté du sexe fort que du côté féminin — il fallait mettre absolument hors pair M. Allard, aussi bon chanteur que bon comédien — il enlevait vaillamment l'air de la *Coupe* — et adresser force éloges à MM. Delvoye et Cazeneuve, ce dernier sous les traits du rusé paysan Thibaut, ce mari malin qui refuse d'être trop exactement renseigné sur son sort. — C'est à Saint-Jean-de-Luz que se passent les quatre actes — en prose — que M. Henri Cain a intitulés « scènes de la vie maritime ». Le rideau se lève sur un baptême : celui de la nouvelle barque de Jean-Pierre, dont Jacques — le pilote désigné — est le parrain, dont la marraine n'est autre que Marie-Jeanne, la fille du patron : — « Regardez donc comme ils sont gentils tous les deux ! Quel joli couple ça ferait ! » dit à Jean-Pierre Madeleine, la mère de Jacques. Et le sévère patron de répondre : « Deviens-tu folle ? donner ma fille à un gars sans le sou ! » Toute la pièce est là... Les deux jeunes gens s'adorent ; ils se sont juré d'être l'un à l'autre... Mais, croyant qu'il n'en voulait qu'à son argent, Jean-Pierre a durement chassé Jacques de chez lui. Désespéré, celui-ci s'est mis à boire pour oublier son chagrin, et a refusé de prendre du service autre part. Il erre sur le port quand, de la jetée, après une terrible nuit d'orage, on aperçoit un bateau en détresse : c'est la barque à Jean-Pierre. — « L'Océan me venge ! », s'écrie Jacques. — « C'est mon père qui se meurt ! » implore Marie-Anne. Et pour elle, l'habile pilote vole au secours

des naufragés; avec quelques braves matelots comme lui, il met un canot à la mer. Courage! Ils sont sauvés! Comment Jean-Pierre refuserait-il désormais sa fille à celui-là même auquel il doit la vie?... N'est-il pas étonnant qu'avec un sujet aussi mince — vous avez vu qu'il tenait en quelques lignes de récit — les auteurs aient réussi à intéresser le public pendant quatre actes? C'est qu'aussi le librettiste, en des situations très simples, sans doute, mais très humaines, a su donner la vie à ses personnages et que le compositeur leur a fait chanter la musique qu'il fallait. Depuis *Maître Ambros* à l'Opéra-Comique — cela ne date pas d'hier! — et depuis la musique de scène de *Conte d'Avril* à l'Odéon, l'auteur de la *Korrigane* n'avait, croyons-nous, rien donné au théâtre. Sa nouvelle partition est d'un ordre très élevé, œuvre d'art franche et sincère, vraiment française, en dépit de la profonde connaissance qu'a certainement M. Widor de l'admirable manière de Richard Wagner. Nous aimons ce long duo d'amour qui remplit, pour ainsi dire, toute la pièce, sans réussir jamais à devenir monotone, tant il reste vrai, vibrant et passionné; nous aimons ces chœurs qui sonnent toujours merveilleusement, ces savantes pages symphoniques qui, superbement, ouvrent chacun des actes, pour arriver au dernier, où sont si dramatiquement décrites les furies de la tempête; nous aimons encore ces épisodes variés et pittoresques, entre autres la bénédiction du bateau, où, dans le vaillant compositeur des *Pêcheurs de Saint-Jean*, nous avons

retrouvé le puissant maître organiste de Saint-Sulpice... Et sauf le ballet des Sardinières, d'une invraisemblance peut-être un peu forte au milieu de ces tableaux réalistes, nous n'avons rien à retrancher d'un ouvrage de si heureuse venue et de si noble tenue. M. Widor a eu la bonne fortune de rencontrer des interprètes convaincus qui ont su se grandir à sa taille : Mlle Friché, à la voix généreuse, aux accents émouvants ; le ténor Salignac, comédien plein d'ardeur et de feu ; M. Vieuille, un vrai artiste au talent toujours sûr ; M. Carbonne, qui ne laisse pas tomber le rôle le plus infime ; Mme Cocyte, une mère infiniment pathétique... Le compositeur a trouvé aussi, en la personne de M. Ruhlmann, un chef d'orchestre accompli, à qui, dès l'ouverture, si verveusement conduite, le public faisait une légitime ovation. Puis M. Albert Carré a entouré l'œuvre d'une mise en scène admirablement soignée, comme toujours en son théâtre : quelle jolie nouveauté que la mer démontée du dernier acte, avec ses paquets d'écume bondissant sur la jetée : on n'a jamais rien fait de mieux dans le genre « tempête »...

31 DÉCEMBRE. — Dans *Miarka*, donnée en matinée, Mme Héglon, en représentations, chantait encore une fois le rôle de la Vougne, dont elle avait fait une si admirable création.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Châlet, opéra-comique	1	»	7
La Traviata, opéra	4	»	13
Lakmé, opéra-comique	3	»	23
Les Noces de Jeannette, opéra-comique.	1	»	8
Manon, drame lyrique	3	»	22
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	12
Le Jongleur de Notre-Dame, miracle	3	»	30
Carmen, opéra-comique	4	»	38
Le Vaisseau fantôme, opéra	3	»	19
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»	33
Les Dragons de Villars, opéra-comique.	3	»	8
La Vie de Bohème, comédie lyrique	4	»	17
Louise, roman musical	4 a. 5 t.	»	16
**Xavière*, idylle dramatique	3	18 janv.	8
**Hélène*, poème lyrique	4 tabl.	18 janv.	7
Mireille, opéra-comique	5 a. 7 t.	»	10
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	16
Werther, drame lyrique	4 a. 5 t.	»	21
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comiq.	1	»	7
Le Domino noir, opéra-comique	3	»	4
Orphée, drame lyrique	3	»	11
**L'Enfant Roi*, comédie lyrique	5	3 mars	12
Le Légataire universel, opéra bouffe	3	»	4
Pelléas et Mélisande, drame lyrique	5	»	6
Le Barbier de Séville, opéra-bouffe	4	»	17
Le Cor fleuri, féérie lyrique	1	»	3
Alceste, tragédie opéra	3 a. 6 t.	»	3
Le Roi d'Ys, opéra	3 a. 5 t.	»	4
**La Cabrera*, drame lyrique	2 part.	5 mai	13
Philémon et Baucis, opéra-comique	2	»	5
**Chérubin*, comédie chantée	3	23 mai	14
Grisélidis, conte lyrique	3	»	4
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	2
**Miarka*, comédie musicale	4 a. 5 t.	7 nov.	17
Le Caïd, opéra-comique	2	»	4
**Les Pêcheurs de Saint-Jean*, scènes de la vie maritime	4	28 déc.	3
**La Coupe enchantée*, comédie musicale	1	26 déc.	3

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)

Les *Ventres dorés* de M. Emile Fabre, *Jeunesse* de M. André Picard, le *Cœur et la Loi* des frères Margueritte, la *Variation* de M. Pierre Soulaine et le *Patrimoine* d'Ambroise Janvier sont, avec *Hippolyte couronné*, le drame antique de M. Jules Bois, les six ouvrages inédits représentés à l'Odéon pendant une année, que remplissent encore, avec le répertoire courant, des reprises, comme celles de *Thérèse Raquin* d'Emile Zola et de la *Souris* d'Edouard Pailleron.

12 JANVIER. — Première représentation du *Patrimoine,* comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier [1], précédée de *Le Petit,* drame en un acte de M. Alban de Pohles [2]. — Avec les *Appeleurs*, dont le sort fut d'ailleurs assez médiocre, M. Ambroise Janvier avait esquissé une tentative quasi-

1. DISTRIBUTION. — Lhominois, M. *Gémier.* — De Mérivel, M. *Coste.* — Jean Berthier, M. *Louis Marie.* — Baptiste, M. *Berger.* — Mme Williams, Mme *Andrée Mégard.* — Mme Lhominois, Mme *Emma Bonnet.* — Mme de Mérivel, Mme *Dehon.* — Andrée, Mlle *A. Derives.* — Pauline, Mlle *Spindler.* — Maud, Mlle *Doll.*

2. DISTRIBUTION. — François, M. *Darras.* — Le Père, M. *Daumerie.* — Henri, M. *R. Terrier.* — La Mère, Mme *de Dosmes.* — Victoire, Mlle *Desvergers.*

Ibsénienne, et voulu élever son genre. Cette fois, il revient à ses premières amours : à la comédie légère, pour ne pas dire au pur vaudeville. Le *Patrimoine* eût-il mieux réussi autre part qu'à l'Odéon? Nous ne saurions l'affirmer. Toujours est-il que, sur notre seconde scène littéraire, le sujet en a semblé légèrement déplacé et qu'en ces trois actes qui se répètent, la pièce, de gaie qu'elle apparaissait au premier acte, devait forcément aboutir à la monotonie. Mme de Mérivel, qui voit s'en aller à vau-l'eau sa fortune sans cesse dissipée par un mari galantin, vient d'apprendre, par les renseignements d'une agence bien informée, qu'une nouvelle frasque va mettre le comble à sa ruine. Que faire pour arrêter le désastre, alors qu'il en est encore temps? Elle consulte, à cet effet, son notaire, M. Lhominois, qui, cherchant inutilement dans le code des combinaisons préservatrices, ne trouve qu'un moyen de sauver la situation : « Pourquoi M. de Mérivel ne prend-il pas pour maîtresse une honnête femme? » Et voici que justement se présente une élégante Américaine, Mme Williams, que M. de Mérivel a déjà quelque peu courtisée durant un séjour en Italie. De passage à Paris, elle répond à l'invitation que lui ont faite ses aimables compagnons de voyage, et Mme de Mérivel qui avait voulu l'éviter autrefois par un départ précipité, se plaît aujourd'hui à l'installer chez elle, puisqu'elle doit servir ses projets. Mais il est dit que la pauvre femme vivra dans des transes perpétuelles : cette Américaine, qu'elle croyait trop fière pour se livrer à de basses convoitises, n'a, au contraire, qu'un but :

celui de faire dépenser le plus d'argent possible à ces Français, si soucieux de conserver leur patrimoine. Elle commence par se faire offrir par M. de Mérivel un bracelet de trente mille francs, et continue en déclarant qu'elle attend de lui l'achat d'une propriété digne d'elle. C'est à ce prix que ses faveurs lui seront acquises. Mme Lhominois, femme de glace pour son mari, le brave notaire, et femme de feu pour M. de Mérivel qu'elle poursuit de ses ardentes assiduités, est constamment aux écoutes. Elle vient donc de surprendre la nouvelle qui met encore une fois le désarroi dans cette famille affolée. « Pourquoi s'adresser à une étrangère? » s'écrie-t-elle, pensant que ces gens étaient bien peu avisés d'aller chercher si loin ce qu'ils avaient là, si près d'eux. Mme Williams n'a pas l'âme aussi noire qu'on aurait pu le croire ; elle a reçu les confidences de sa petite amie Andrée de Mérivel, dont le mariage se ferait sans les dissipations paternelles; elle entrevoit le mal qu'elle a pu faire et s'ingénie à le réparer. Elle cédera donc la place, en mettant dans la corbeille de la fiancée le bracelet offert par le père. Et celui-ci se vengera des insupportables semonces du notaire, en exigeant de Mme Lhominois un luxe de toilette et une somptuosité de dessous, qui mettront bientôt à sec la caisse du tabellion justement trompé. Mme Andrée Mégard est une Américaine pur sang dont l'accent a autant de charme que d'exactitude. Le rôle de Mme Williams est une fort jolie composition à l'actif de l'adroite et intelligente artiste. Sous les cheveux grisonnants de M. de Mérivel, M. Coste laisse deviner toute

l'ardeur juvénile de l'infatigable marcheur qui fait, de gaieté de cœur, la désolation de toute sa famille. Mme Emma Bonnet a de la verve en l'incandescente Mme Lhominois dont elle porte avec élégance les catapultueuses toilettes. Mme Dehon est une belle matrone — ainsi l'appelle l'Américaine — qui supporte avec dignité les tracas conjugaux. Mlle Spindler est une jeune femme de chambre, séduisante et futée, dont l'avenir n'a rien qui nous inquiète. Comment M. Gémier, au talent d'ordinaire si sûr, n'a-t-il pas mis plus de vérité dans le rôle de Lhominois, et pourquoi, en le voyant s'agiter, dans des gestes saccadés à la façon d'un fantoche, étions-nous hanté par le souvenir de sa création d'Ubu Roi?...

14 JANVIER. — C'est, au samedi cinq heures, la seconde causerie de M. Franc-Nohain « le Voyage »[1].

15 JANVIER. — Pour l'anniversaire de la naissance de Molière, on donne, avec le *Malade imaginaire* et *Georges Dandin*, la *Farce du Médecin*, à-propos en un acte, en vers, de M. Pierre Lafenestre[2].

20 JANVIER. — Représentation classique populaire; on donne *Britannicus* avec M. de Max et

1. Voici quel en était le programme : 1. *Fuyons Paris...* (Rollinat), M. Séverin; 2. La *Ballade de l'hirondelle* (J. Richepin), Mlle Taillade; 3. *Si tu veux faisons un rêve* (V. Hugo), Mme Félyne; 4. *Panthéon-Courcelles* (Courteline), M. R. Liser; 5. *Voyage d'agrément* (C. Dickens), M. Cazalis; 9. *Aventure de voyage* (P.-L. Courier), M. Violet; 7. *Vert-Vert* (Gresset), Mlle Doll; 8. *Bonjour Suzon* (chanson de Léo Delibes), Mlle Rosnier; 9. *Le Voyage* (Baudelaire), M. Janvier.

2. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Violet*. — Georges Pinel, M. *Liser*. — Poquelin, M. *Godeau*. — Madeleine Béjart, Mlle *C. Duran*.

Mme Tessandier[1], et le *Médecin malgré lui*, pour la rentrée de M. Duard[2].

28 JANVIER. — L'Odéon devait à l'*Arlésienne*[3], qui si souvent fut sa planche de salut, de célébrer sa cinq-centième représentation. C'est le 5 mai 1885 que, sous la direction Porel, était triomphalement entrée au répertoire du second Théâtre-Français la célèbre pièce de Daudet, si froidement accueillie treize ans auparavant au Vaudeville, où l'avait montée Carvalho. Est-il besoin de rappeler ici les émouvants épisodes d'un drame que tout le monde connaît : la touchante histoire de la chèvre de M. Seguin, la si belle scène du conseil de famille, et surtout l'entrevue des deux vieillards qui, s'étant aimés chastement dans leur jeunesse, échangent, après une séparation d'un demi-siècle, leur premier baiser. Rien de plus charmant et de plus vrai : un chef-d'œuvre, cette scène délicieuse dont Mme Favart — l'éminente artiste que vous savez — a fait admirablement comprendre l'originale saveur. Elle l'a jouée, en compagnie de M. de Max, majestueux et digne dans le vieux berger philosophe, avec une émotion attendrie qui est allée au

---

1. DISTRIBUTION. — Néron, M. *de Max*. — Burrhus, M. *A. Lambert*. — Narcisse, M. *Daumerie*.— Britannicus, M. *Roger*.— Agrippine, Mme *Tessandier*. — Albine, Mlle *J. Even*. — Junie, Mlle *Taillade*.

2. DISTRIBUTION. — Sganarelle, M. *Duard*. — Géronte, M. *Cornaglia*. — Lucas, M. *Cazalis*. — Valère, M. *Duparc*. — Léandre, M. *Louis-Marie*.— Robert, M. *Taldy*.— Martine, Mlle *Leo Renn*.— Jacqueline, Mlle *J. Fromant*. — Lucinde, Mme *Rosni-Derys*.

3. Le programme du « cinq heures » se composait d'une causerie de M. Léo Claretie : « *La Danse* », avec le concours de Mlles *Zambelli*, *Mathilde Salle*, *Meunier*, de l'Opéra, de Mlle *Delcourt* et de M. *William Marie*.

cœur de tous. Que dire encore de Mme Tessandier, sinon que son talent n'a peut-être jamais paru plus beau, plus complet, plus soutenu que dans ce rôle de mère, dont elle indique les nuances, les douleurs, les anxiétés et la sensibilité nerveuse avec une incomparable vérité! Elle fait frémir toute la salle en redescendant l'escalier, l'escalier de *Chatterton* — et a, au moment de la chute de son fils, un de ces cris tragiques qui sont tout simplement des trouvailles de génie. M. Dorival joue Frédéri avec une rare vigueur d'expression : Taillade n'eût pas mieux rendu autrefois la scène finale. L'*Arlésienne* nous avait jadis révélé Mlle Bartet, dont le succès, dans Vivette, était un charme. Nous y louerons, aujourd'hui, la douce voix et la claire diction de Mlle Sylvie, qui rend le rôle d'une façon très touchante. N'oublions ni M. Cornaglia, toujours excellent dans le rôle de Francet Mamaï qu'il créa sur cette même scène; ni M. Darras, dans le patron Marc, marinier du Rhône et capitaine de la *Belle-Arsène*, qui essaie de jeter une note gaie au milieu des sombres péripéties de ce drame d'amour; ni Mlle Taillade, fort gentille sous les traits du petit Innocent. On sait quelle est la valeur de la musique écrite par Bizet pour le drame de l'*Arlésienne*, quel régal c'est pour l'auditeur que ces harmonies si fines, au si élégant contour. Le prélude, le final du premier acte, la pastorale, l'appel des bergers, l'entr'acte du troisième tableau avec la belle phrase que le saxophone et le cor jouent à l'octave, la valse-menuet, le carillon, le duettino pour deux flûtes auquel l'auteur de *Carmen*

a su donner la couleur rétrospective exigée par la situation, l'andante qui y fait suite, la farandole, l'entr'acte du cinquième tableau, le lever du rideau et le final : autant de pages de maître. Savamment conduits par M. Edouard Colonne, les musiciens de l'Odéon rendent avec un sentiment exquis la délicieuse partition. Gloire à Bizet! Honneur à M. Colonne! On eût tout bissé! Une des particularités de la pièce est que l'Arlésienne reste à Arles : la scène se passe en Camargue, au mas de Castelet... Le spectateur naïf sonne, d'acte en acte, à la cantonade, et réclame vivement l'Arlésienne, toujours sortie et jamais rentrée, comme était autrefois Mme Benoîton de Sardou... Eh bien! n'eût-elle fait que traverser le fond du théâtre, j'aurais aimé voir, dans son sévère costume de soie et de velours, cette fière beauté que deux galants se disputent et pour laquelle meurt d'amour le plus fou des deux... M. André Rivoire nous l'a fait très ingénieusement apparaître, en l'honneur de la cinq-centième représentation, en de très nobles vers que nous a dits très harmonieusement Mlle Sergine. Le poète et son interprète ont obtenu les justes applaudissements qu'ils méritaient...

2 FÉVRIER. — *Mérope* de Voltaire, avec Mme Tessandier, reparaît au programme de la matinée classique du jeudi.

4 FÉVRIER. — Au « cinq heures », causerie de M. Jules Bois : « le Miracle moderne »[1].

1. Au programme : *Claire* (Victor Hugo), Mlle Marcilly. *Stérile* (Th. Gautier), Mlle Taillade. *Morella* (Edgar Poë), M. Janvier. *Somnambulisme* (Balzac), M. Marié de L'Isle, Mlles Gladys-Maxhance et Spindler.

6 FÉVRIER. — Avec le *Légataire universel*, on donne *Horace*, pour la continuation des débuts de Mlle Sergine et de M. Maxudian.

8 FÉVRIER. — L'Odéon introduisait à son répertoire la célèbre pièce qui fut, il y a trente-deux ans, le début au théâtre d'Emile Zola. Depuis sa première représentation à la Renaissance où elle n'obtint qu'un succès médiocre, *Thérèse Raquin*[1] n'avait — quoi qu'on dise — jamais été reprise que pour une seule soirée donnée au Vaudeville, au bénéfice de l'Œuvre de la société maternelle parisienne, la Pouponnière, fondée par Mme Georges Charpentier. Les principaux interprètes de ce drame, lors de cette représentation sans lendemain, étaient Mme Jane Hading dans le rôle de Thérèse, Antoine dans celui de Laurent, Saint-Germain dans Grivet, Marie Laurent, dans le rôle de Mme Raquin, qu'elle avait précédemment créé. Tout le monde connaît le sujet de *Thérèse Raquin*: deux amants qui suppriment le mari pour se rendre heureux, et qui ont compté sans le remords de leur crime. En devenant des meurtriers, ils ont « tué l'amour ». De même Macbeth, en égorgeant le roi, avait « tué le sommeil ». Le principal défaut de *Thérèse Raquin*, c'est qu'elle impose au spectateur une tension d'esprit trop longue et trop uniforme. L'horreur en est l'unique ressort ; le milieu où elle est placée ne la rehausse point. Toujours devant l'œil cette

---

1. DISTRIBUTION. — Laurent, M. *Dorival*. — Grivet, M. *Janvier*. — Camille, M. *Marié de L'Isle*. — Michaud, M. *Darras*. — Mme Raquin, Mme *Tessandier*. — Thérèse Raquin, Mme *Mégard*. — Suzanne, Mme *Rosni-Derys*.

chambre où l'on respire une si écœurante atmosphère, toujours ce lit, ce mobilier bourgeois, toujours ces bonshommes étriqués ou ces criminels repoussants ; on étouffe là-dedans, on aurait besoin d'une bouffée d'air vif et pur. Hippolyte Hostein, le directeur du théâtre de la Renaissance, où, pour la première fois, fut jouée *Thérèse Raquin*, en 1873, avait, paraît-il, éprouvé cette sensation : pour faire diversion, il avait demandé un acte de plus se déroulant à Saint-Ouen, sur les bords de la Seine : un peu d'eau et de verdure eussent rafraîchi les sens ! Au dernier moment, cet acte fut coupé. Il n'était point réussi sans doute. Tant pis ! car il était bien utile. Moins intense est, à notre avis, l'effet produit par la pièce que n'était celui du sensationnel roman d'où elle est tirée. Les lacunes y sont nombreuses. On ne comprend point, par exemple, que l'amant de Thérèse Raquin devienne subitement, de complicité avec sa maîtresse, sans lutte, sans gradation, l'assassin du mari. Le premier acte ne suffit pas pour initier le public au tempérament de cet homme et de cette femme. Mais en entendant ce soir à l'Odéon les belles envolées tragiques de *Thérèse Raquin* — ah ! cette épouvantable nuit de noces ! — nous ne pouvions nous empêcher de penser combien ceux qui, en 1873, après l'audition de la pièce, décrétèrent que le romancier n'était pas un homme de théâtre, firent preuve d'aveuglement sectaire et de parti pris. Pas homme de théâtre, l'inventeur du rôle muet de la mère paralysée au quatrième acte ! Que leur fallait-il donc ? Une femme sensuelle et méchante

s'est emparée du cœur d'un bon gros garçon ; elle le possède si bien, qu'elle décide cette âme simple à tuer le pauvre individu malingre et chétif qu'elle a épousé. Tous deux le jettent à l'eau un beau jour ; mais comme ce ne sont que des « occasionnels », qu'ils ne sont pas criminels de profession, bientôt le remords s'attache à eux et s'empare de leur vie. Ce remords, c'est lui le principal personnage du drame, c'est lui qui sépare et enchaîne les complices de la même faute ; c'est lui qui les empêche, nouveaux mariés, de s'embrasser et de s'aimer, lui qui, par ses hallucinations, les affole, les exaspère et transforme l'alcôve nuptiale en une chambre d'horreur ; c'est lui enfin qui les tuera. Mais, auparavant, l'auteur a tenu à le personnifier, ce remords, à le montrer vivant sur la scène. C'est la mère paralysée, accusatrice, voyante et muette, qui se dressera sans cesse devant eux, la mère qui aura découvert le crime et ne pourra parler, la mère qui tiendra les coupables haletants sous ses regards d'acier, la mère vengeresse, dont les regards tueront. Cela n'est-il pas d'une grandeur superbement épique, d'une puissance que l'on ne retrouverait guère que chez les Grecs ou dans Shakespeare ? C'est bien l'effroi tragique dans toute son horreur, et cette scène géante, où se passe-t-elle ? Ce n'est point parmi les héros de la guerre de Troie, ni dans un burg de barons féodaux, ni dans le palais des rois d'Aragon, mais dans l'arrière-boutique d'une mercière, passage du Pont-Neuf... C'est très beau, très poignant, parce qu'on sent l'humanité éclater dans ces personnages

de théâtre, on sent leurs luttes intérieures, on voit de vrais coupables, se débattant contre de vrais remords, se déchirer entre eux et déchirer leur propre cœur. Ce n'est plus une aventure quelconque qui cherche à nous émouvoir, c'est la douloureuse et méchante vie avec ses sensations et ses sentiments qui palpite devant nous, vibrante et pantelante... Mme Andrée Mégard, si belle sous sa chevelure rouge, a joué Thérèse Raquin avec une énergie farouche, une âpreté, une conviction dont on a été saisi. Elle a dit, notamment, telle scène du quatrième avec un accent de vérité qui a fait éclater les applaudissements. Cette composition lui fait véritablement honneur. M. Dorival a de beaux moments de rage et de vigueur sous les traits de Laurent. M. Janvier donne une physionomie très plaisante au vieux garçon et vieux maniaque Grivel. M. Darras est excellent dans l'ancien commissaire Michaud. Et M. Marié de L'Isle tire tout le parti possible du rôle, forcément écourté, de Camille. Quant à Mme Tessandier, elle est de tout point admirable. On ne saurait pousser plus loin l'art d'exprimer les sentiments par le regard. Et comme elle indique les nuances! Dans le premier acte, comme elle est bien la représentation exacte de la mère simple et dévouée; au second acte, ses traits prennent l'empreinte de la plus profonde douleur; comme elle rend bien le combat dans l'âme de cette femme qui, un peu par sacrifice, un peu par égoïsme, va elle-même proposer à Thérèse de remplacer Camille, et enfin qu'elle est vraie lorsqu'elle simule les effets de

la paralysie, et qu'elle est effrayante en furie vengeresse !

18 FÉVRIER. — Au « cinq heures », causerie de Mme Séverine, « La Chanson de Paris », avec le concours de Mlle Marguerite Deval.

25 FÉVRIER. — Pour l'anniversaire de Victor Hugo, causerie de M. Auguste Dorchain, « Victor Hugo et Paris ». Récitations par MM. Janvier, Coste, Mmes Sergine, Taillade, de Fehl, Marcilly, Rosni.

4 MARS. — Première représentation des *Ventres dorés*, pièce en cinq actes de M. Emile Fabre[1]. — Le titre seul de la pièce représentée ce soir avec un très vif succès indique qu'elle se développe dans le monde de la finance. M. Emile Fabre l'a choisi après celui du *Grand Baron* quand il a su que l'on désignait autrefois ainsi à la Bourse une grosse personnalité, le baron de Soubeyran. C'est surtout une étude de caractères qu'a voulu nous donner le

1. DISTRIBUTION. — Baron de Thau, M. *Gémier*. — Vernières, M. *Candé*. — Baron d'Urth, M. *Dorival*. — Chauvelot, M. *Janvier*. — Brianne, M. *Coste*. — Hermann Klobb, M. *Maxudian*. — D'Angerville, M. *Gaston Séverin*. — Chavard, M. *Darras*. — Robert Vernières, M. *Marié de L'Isle*. — Carrier, M. *Godeau*. — Jadin, M. *Daumerie*. — Rando, M. *E. Violet*. — Veurettes, M. *Cazalis*. — L'homme crédule, M. *Robert Lisér*. — Sullivan, M. *Louis-Marie*. — Le curé, M. *Duparc*. — Léon, M. *Décard*. — Vigoureux, M. *Roger*. — Un actionnaire, M. *Sterny*, — El Mansour, M. *Taldy*. — Cousin, M. *Carl Bac*. — Grimblot, M. *Cornély*. — Un Arabe, M. *Terrier*. — Un commerçant, M. *Berger*. — Le Roi, M. *Didier*. — Jean, M. *Delangle*. — Princesse de Holsbeck, Mlle *Felicia Mallet*. — Mme Vernières, Mlle *Sergine*. — Mme Klobb, Mlle *O. de Fehl*. — Mme Michal, Mme *Dehon*. — Mme de Ludre, Mlle *Madeleine Carlier*. — Mme de Houdé, Mlle *L. de Pouzols*. — Mme Brianne, Mlle *Miramon*. — Mme Farnier, Mlle *Ch. Duran*. — Pauline, Mlle *Doll*. — Une jeune Dame, Mlle *A. Derives*. — La petite dame, Mlle *Spindler*. — Une vieille dame, Mlle *De Dosme*. — Une actionnaire, Mlle *Gaby*.

Le rôle de Vernières fut repris à la fin du mois de juin par M. Colas.

talentueux auteur de la *Vie publique*. Son baron de Thau est un homme d'affaires, extrêmement fort, aussi dilettante qu'érudit financier, froidement énergique, n'ayant ni famille, ni amis, méprisant les hommes et se moquant des femmes. Ce n'est pas le Lechat de la forte et belle œuvre d'Octave Mirbeau. Il est, pour le moment, le président du Conseil d'administration de la Société de la Nouvelle-Afrique, constituée par actions au capital de 300 millions, pour la construction de chemins de fer, de routes, de canaux, de ports en Mauritanie (pour ne pas dire le Maroc), un pays encore barbare qu'il s'agit de mettre en valeur. Le baron de Thau a un rival en la personne du baron d'Urth, féroce vautour qui planera sur les cinq actes et qu'on ne verra guère qu'à la fin. Et ses collaborateurs sont Chauvelot, vieillard de quatre-vingt-cinq ans à qui « on ne la fait pas », qui a traversé toutes les affaires possibles et impossibles et s'est tiré de tous les Panamas... presque intact; Hermann Klobb, un israëlite (aucune polémique religieuse, du reste, dans la pièce), qui se chargera de corrompre les parlementaires; le journaliste Carrier (la presse trinque quelque peu); le marquis d'Angerville, gentilhomme décavé; enfin l'administrateur délégué, Vernières, ancien sous-secrétaire d'Etat, l'honnête homme de la bande, que la nécessité de subvenir aux dépenses de sa femme, jeune et coquette, a lancé dans la galère, au milieu de ces financiers sans vergogne et qui sera pris dans l'engrenage. Voilà les types, et voici en quelques mots ce qu'est la pièce : une affaire au

Ventres dorés, ne suffit évidemment pas à vous montrer tout ce qu'il y a de fort, de solide, de robuste et de puissant dans cette pièce — forcément ingrate, comme toutes celles qui ont trait à l'argent — mais dont trois actes, sur cinq, entourés d'une vivante et angoissante mise en scène, atteignent à la vraie grandeur théâtrale. M. Gémier fut un baron de Thau de belle allure, plein de flamme et de passion, et en l'excellent artiste qui, sur le théâtre de la Renaissance, avait conduit avec tant d'habileté les mouvements de foule de la *Vie publique*, M. Emile Fabre a retrouvé mieux qu'un interprète, un véritable collaborateur. Comme l'auteur des *Ventres dorés* savait bien ce qu'il faisait en confiant à M. Candé l'importante création de Vernières ! Il était impossible de composer le rôle avec plus de tact et de sobriété, d'y mettre plus de simplicité et d'émotion : ça, disons-le, c'est du grand art !... Citons les silhouettes variées, observées d'après nature, qu'ont très spirituellement rendues MM. Janvier, Dorival, Maxudian, Godeau, Gaston Séverin. Et dans une pièce où les femmes ne paraissent pour ainsi dire pas, notons la timide, mais intelligente rentrée de l'incomparable mime, Mlle Félicia Mallet, aventurière assez énigmatique, et la très heureuse continuation des débuts, pleins d'espérance, de Mlle Sergine, jeune veuve bien vite consolée.

9 MARS. — Mme Suzanne Després reparaissait dans *Phèdre*; M. de Max jouait le rôle d'Hippolyte.

18 MARS. — Au « samedi cinq heures » causerie de M. Gaston Rageot, sur « les Poètes d'aujour-

d'hui », avec le concours de Mmes Simone Le Bargy, Marthe Régnier, Mellot.

23 MARS. — En matinée, première représentation d'*Hippolyte couronné,* drame antique en quatre actes, en vers, de M. Jules Bois, précédée d'une magistrale conférence de M. Henry Roujon[1]. — L'Odéon s'honorait grandement en mettant à son répertoire l'œuvre remarquable que dix mille spectateurs avaient acclamée au mois de juillet précédent au théâtre d'Orange. En la brillante préface qu'il a écrite pour *Hippolyte couronné,* M. Emile Faguet expose comment M. Jules Bois, sans chercher ni une traduction, ni même une imitation, s'est simplement inspiré d'Euripide ; il a raconté sous une forme dialoguée qui donne à la scène une impression vraiment imprévue « l'inoubliable histoire, touchante, chaste, magnifique, grande et pure, quelque chose comme du Phidias théâtral ». Et voici comment conclut notre éminent confrère : « Le poème de M. Jules Bois est, pour ainsi parler, plus cru, plus hardi et ardent, plus sauvage que celui d'Euripide. Il se rapproche plus d'une sorte de barbarie ingénue où il y a à la fois plus d'inconscience naïve et plus de naïve exaltation vertueuse et religieuse. L'effet est singulier et troublant, somme toute très émouvant. D'aucuns

1. DISTRIBUTION. — Hippolutos, M. *Marquet*. — Théseus, M. *Dorival*. — Pittéos, M. *Daumerie*. — Le jeune chasseur, M. *Roger*. — 1er chasseur, M. *Sterny*. — 2e chasseur, M. *Terrier*. — 3e chasseur, M. *Cornély*. — 4e chasseur, M. *Charmy*. — 5e chasseur, M. *Berger*. — 6e chasseur, M. *Louis-Marie*.— Le messager, M. *Maxudian*.— Un soldat, M. *Taldy*. — Phedra, Mlle *Sergine*. — La nourrice, Mlle *Even*. — Chœur des femmes, Mlle *De Fehl*. — Chœur des vieilles femmes, Mme *Dehon*. — La jeune fille, Mlle *Gladys-Maxhance*. — L'esclave noire, Mlle *Calvill*.

diraient que, comme la *Phèdre* de Racine est de l'Euripide travesti en Racine, l'*Hippolyte* de M. Jules Bois est de l'Euripide déguisé en Eschyle. Pourquoi non, et de quoi se plaindre ? Il serait intéressant qu'Eschyle eût traité le sujet d'*Hippolyte*. Donner au moins quelques traits, quelques indications rapides et fuyantes, de la manière dont Eschyle eût pris cette terrible histoire, c'est un succès, ou du moins, c'est quelque chose qui sollicite curieusement et très agréablement l'attention du lettré, du critique ou du simple spectateur amoureux des choses de théâtre. Après tant de livres curieux, intéressants, vivants, pleins d'émotion en face du mystère ou de la passion, en face du visage éternellement changeant de la nature, cette excursion vers les choses antiques, ce voyage aux pays de l'ancienne Grèce, encore sauvage, déjà inquiète des grands problèmes de l'esprit et de l'âme, sera compté comme un épisode très caractéristique, très significatif et singulièrement honorable de la belle carrière littéraire de M. Jules Bois ». On sait que, dans *Hippolyte porte-couronne* d'Euripide, Hippolyte résiste à l'amour incestueux de Phèdre et meurt victime des imprécations de son père. Hippolyte est le principal personnage de la tragédie grecque. C'est là ce qui fait la différence essentielle de l'*Hippolyte* d'Euripide et de la *Phèdre* de Racine, puisque chez le poète français tout l'intérêt est concentré sur l'épouse de Thésée ; il est même permis de trouver qu'Hippolyte, dans notre *Phèdre*, est devenu un peu plus pâle que de raison... Nous ne vous conterons point

en détail l'épisode développé par M. Jules Bois ; nous nous bornerons à constater l'effet produit à la scène par cette belle œuvre. Le vers de M. Jules Bois qui paraît quelquefois heurté à la lecture est, au théâtre, d'une énergie, d'une puissance qui ont, en maints endroits, remué l'assistance odéonienne et lui ont donné le frisson des grandes choses d'art. Nous avons affaire à un drame mouvementé, à la fois très ancien et très moderne, et c'est justice de rendre hommage au noble poète qui apporte au public une pièce aussi poignante et aussi solidement charpentée. Et, sans parler du troisième acte qui est le plus « théâtral » des quatre, on peut dire que l'intérêt ne faiblit guère en cette œuvre curieuse où s'accumulent des scènes d'amour d'une hardiesse et d'une vérité surprenantes, des hymnes, des batailles, de l'ivresse, de la rancune et de la fureur. L'élévation des sentiments chez Hippolutos, les instincts débridés chez Phèdre, les intrigues formidables de la nourrice magicienne, les purs élans de la jeune fille, les colères de Théseus, les accents du sage Pittéos ont captivé l'auditoire. On nous a dit — et nous le croyons sans peine — qu'à Orange Mme Segond-Weber et M. Albert Lambert fils furent admirables. Mlle Sergine, la gentille tragédienne de l'Odéon, n'est évidemment pas la femme du rôle ; mais quel feu, quelle chaleur, quels jolis élans de tendresse, de fougue et de sincérité chez cette toute jeune actrice pleine d'avenir ! Comme elle est de beaucoup supérieure à l'Hippolyte ronronnant ou hurlant que nous a donné M. Marquet ! Chez Mlle Jane

Even, qui manque de force, nous louerons de belles attitudes, et chez Mlle Gladys-Maxhance un charme tout virginal. M. Dorival a gardé le rôle de Théseus qu'il créa l'été précédent, et s'y montre très vibrant. Les autres... Les autres ne font guère preuve que de bonne volonté.

24 MARS. — Au « samedi cinq heures », causerie de M. Gaston Rageot « les Poètes d'aujourd'hui, les Humoristes »[1].

8 AVRIL. — Au « cinq heures », causerie de M. Franc-Nohain : « Floréal », avec l'attrait de mélodies de Schumann, de Schubert et de Massenet, interprétées par Mme Charlotte Lormont.

15 AVRIL. — Au « cinq heures », causerie de M. Ernest Charles : « la Coquetterie »[2].

17 AVRIL. — C'était la première de quatre représentations de la *Passion* de M. Edmond Haraucourt, musique de Bach, adaptée par MM. Hillemacher, données à l'occasion de la semaine sainte, avec le concours de M. Marquet. Orchestre sous la direction de M. Théodore Mathieu.

---

1. — Au programme : *Gennevilliers, dimanche d'été* (M. Jean Ajalbert), M. Coste. — *Chiens errants* (Hugues Lapaire), M. Janvier. — *Le Jeune homme triste, Moïse sauvé des eaux* (Maurice Donnay), M. C. Violet. — *La Sarigue* (Tristan Bernard), M. R. Liser. — *Les Dupont, Ça !* (Paul Bilhaud), Mlle Marthe Régnier. — *Histoire naturelle* (Jules Renard), Mlle Marthe Mellot. — *Lampisterie, simple légende* (Franc-Nohain), Mme Simone Le Bargy.

2. — Au programme : 1. *Conseils à une Parisienne* (Musset), M. Séverin. — 2. *Le Manchon de Francine* (Murger), Mlle Taillade. — 3. *Sylvie*, (G. de Nerval), M. Violet. — 4. *Ce n'est plus Lisette* (Béranger), M. Coste.— 5. *Sous ta capiche* (Hugues Lapaire), M. Janvier. — 6. *Duel en juin* (Victor Hugo), M. Marié de l'Isle. 7. *Le Misanthrope* (acte 3, scène V), Mmes Marcilly et Even. — 8. *Le Mainchy* (Leconte de Lisle), Mlle Sergine. — Chansons populaires : (*a. La ronde des filles de Quimperlé* — *b. Cecilia* — *c. Nous étions dix filles à marier* — *d. La Délaissée*), chantées par Mlle Raphaële de Villers.

27 AVRIL. — On redonnait en matinée *Phèdre*, avec Mme Suzanne Després et M. Marquet.

2 MAI. — Matinée au bénéfice de Mme Crosnier, où Mme Eléonore Duse, venant jouer avec sa troupe la *Seconda Moglie* (la seconde Mme Tanqueray), obtenait un succès triomphal.

17 MAI. — Première représentation de la *Variation*, comédie en quatre actes, de M. Pierre Soulaine [1], précédée de l'*Agrafe*, comédie en un acte de MM. Grenet-Dancourt et Jean Destrem [2]. — A la vigoureuse satire des *Ventres dorés* qui jusqu'à ses dernières représentations réalisait encore de fort honorables recettes odéoniennes, M. Ginisty faisait succéder, peut-être un peu brusquement, une fine et délicate comédie, aussi douceâtre qu'était naguère l'*Héritier* du même auteur, M. Pierre Soulaine. La « variation » — un titre quelque peu symbolique — c'est le solo des danseuses... Mlle Germaine Caplain, de l'Opéra, avait, dans le marquis de Précy-Boran, un protecteur sérieux, que, pratiquement, elle a le tort de lâcher pour se donner toute à un jeune et modeste employé du Crédit Lyonnais, André Gérard, qu'elle aime au point de renoncer au théâtre, pour l'épouser. Et voilà que, pour tenter de donner à Germaine le

1. DISTRIBUTION. — Marquis de Précy-Boran, M. *Janvier*. — André, M. *Gaston Séverin*. — Godeau, M. *Darras*. — Le Harel, M. *Robert Lizer*. — Javron, M. *Maxudian*. — Germaine Caplain, Mlle *Blanche Toutain*. — Francine, Mlle *Taillade*. — Odette Cléry, Mlle *Madeleine Carlier*. — Noémie, Mlle *J. Fromant*.

2. DISTRIBUTION. — Boislaurent, M. *Coste*. — Isidore Montaudin, M. *Darras*. — Philippe Verneuil, M. *E. Violet*. — Léa Montaudin, Mlle *Marie Marcilly*. — Geneviève Mlle *A. Derives*.

luxe auquel elle était habituée, André quitte, lui aussi, son humble place et se lance, à la Bourse, si malheureusement, qu'il ne réussit guère qu'à se cribler de dettes. Quand il n'y a pas de foin au râtelier, vous savez le proverbe... Les reproches injustes amènent d'incessantes querelles. A la suite de la dernière dispute où elle s'est sentie plus particulièrement blessée, Germaine a quitté son mari. Et déjà l'on prévoit sa rentrée à l'Opéra et le retour du riche protecteur... Mais André la rejoint chez l'amie qui lui a donné asile en sa villa du bord de la mer; l'amour est le plus fort : nos deux jeunes gens tombent dans les bras l'un de l'autre, tout prêts à reprendre leur collier de misère. « Grand bien leur fasse! » pense Odette Cléry, la camarade de Germaine qui, elle, comprend la vie tout autrement, et s'est chargée — en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire — d'attacher à sa personne un hobereau de province, créé et mis au monde pour lui servir d'heureux banquier. A pièce honnête, interprétation honnête — sans plus. Si Mlle Blanche Toutain nous a paru vraiment trop « popote » sous les traits de Germaine, Mlle Madeleine Carlier, avec des gestes et des intonations qui nous ont rappelé Mlle Léonie Dallet, a mis de l'élégance et du mordant dans le rôle plus évaporé d'Odette Cléry. Mlle Jane Fromant est, avec l'autorité de la soubrette classique, une femme de chambre essentiellement vraie et joliment moderne. M. Janvier est digne, et M. Gaston Séverin un peu froid. — *L'Agrafe*, de MM. Grenet-Dancourt et Destrem, complétait

le spectacle. « C'est un proverbe, » écrivait M. Adolphe Brisson, qui fera les délices des casinos et des salons. M. Grenet-Dancourt (je ne parle pas de M. Destrem, nouveau venu au théâtre) est passé maître en ce genre. Outre les *Trois femmes pour un mari* — son principal titre de gloire — il a produit un nombre fabuleux de monologues, de saynètes à deux, trois, quatre personnages. Il y en a pour tous les goûts, du bouffon, du gai, du dramatique, du sentimental. Et ne médisons point de ces légers badinages. Ils ne sont pas toujours indifférents. Alfred de Musset s'est diverti à en composer, après Scribe, Carmontelle et Marivaux, car Marivaux est l'aïeul de qui descend toute la lignée. Exécuter une pirouette sur une pointe d'aiguille, opérer en trente minutes un revirement de caractère et faire en sorte que l'ingénue, qui n'éprouvait à huit heures que de la froideur pour Ernest ou Raoul, l'épouse à huit heures et demie : c'est presque aussi difficile que d'échafauder un mélodrame en cinq actes, Il ne suffit pas d'aligner des mots, il faut trouver l'incident ou l'accident — le « clou » — qui amène avec ingéniosité la péripétie finale. C'est tout le sel du proverbe. MM. Grenet-Dancourt et Destrem ont gentiment planté leur clou, et ce clou est une « agrafe ». Ne m'en demandez pas davantage. Une pièce aussi légère, cela ne se raconte pas, cela se croque comme un gâteau — je ne dis pas comme un petit-four — entre deux tasses de thé. »

6 JUIN. — Pour l'anniversaire de Corneille, avec le 1er et le 2e acte du *Menteur* et l'*Anniversaire*,

à-propos en vers de M. Raymoud Genty, on donne *Horace*, où Mlle Rebecca Félix, déploie dans le rôle de Sabine, qu'elle jouait pour la première fois, de belles qualités de tragédienne[1].

9 JUIN. — Premières représentations, à ce théâtre, du *Portefeuille*, pièce en un acte, de M. Octave Mirbeau[2]; des *Miettes*, comédie en deux actes, de M. Edmond Sée[3], et d'*Une Blanche*, pièce en deux actes de M. Lucien Gleize[4]. — L'Odéon qui a envoyé une partie de sa troupe porter la bonne parole dans les provinces, eût pu être ministériellement autorisé à fermer ses portes. Mais M. Paul Ginisty en veine de zèle s'est piqué d'honneur; il a voulu les tenir ouvertes tout en ayant, à l'instar de la Comédie-Française, bien des artistes dehors. C'est une coquetterie qui en vaut une autre. Le spectacle coupé, destiné à alterner jusqu'à la fin

1. — Avec l'assentiment du sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, une partie de la troupe de l'Odéon entreprenait le 1er juin une tournée dans les départements. Les spectacles se composaient de : *Britannicus, le Cid, le Médecin malgré lui, les Folies amoureuses, l'Arlésienne.* Mmes Tessandier, Even, Sergine, Taillade, Farna, Desvergers, MM. Alb. Lambert, Dorival, Janvier, Darras, Séverin, Godeau, Cazalis, Maxudian, Bac faisaient partie de cette tournée, qui comprenait Dijon, Châlon, Mâcon, Aix-les-Bains, Grenoble, Lyon, Marseille, Toulon, Aix-en-Provence, Arles, etc. C'était la première fois qu'un théâtre national se déplaçait officiellement.

2. DISTRIBUTION. — Jean Guenille, M. *Gémier*. — Le commissaire, M. *Coste*. — Jérôme Maltenu, M. *Décard*. — 1er agent, M. *Taldy*. — 2e agent, M. *Cornély*. — Flora Tambour, Mlle *Derives*.

3. DISTRIBUTION. — Frédéric Boize, M. *Gémier*. — Mérissel, M. *H. Burguet*. — Pierre Jontine, M. *Marié de L'Isle*. — Henri de Xilas, M. *Louis-Marie*. — Marcelle Boize, Mlle *B. Toutain*. — Une bonne, Mlle *Lainé*.

4. DISTRIBUTION. — Palin, M. *Coste*. — Hurtel, M. *Daumerie*. — Le gouverneur, M. *Violet*. — Sauvageot, M. *R. Liser*. — Noret, M. *Terrier*. — De Kernel, M. *Roger*. — Sicot, M. *Décard*. — Mao-Vantry, M. *Sterny*. — Cora, Mlle *Derives*.

de la saison avec les *Ventres dorés*, se compose de trois pièces dont aucune n'est inédite. Le *Portefeuille* est un petit tableau de mœurs que nous vîmes pour la première fois à la Renaissance. M. Octave Mirbeau y attaque, avec l'intention morale et la véhémente éloquence qui lui sont coutumières, le Code qui décide un châtiment pour le miséreux vagabond et qui ne prévoit pas de récompense pour l'honnêteté héroïque du pauvre. Un ouvreur de portières, que terrassent la vieillesse précoce et la faim quotidienne, trouve un portefeuille contenant dix mille francs. Il le porte chez le commissaire de police qui s'émeut d'abord et qui admire. Puis, à l'interrogatoire sommaire : « Vos noms ? Votre profession ? » un revirement se produit dans les sentiments du commissaire. L'homme n'a ni domicile, ni profession. Il n'a pas le sou sur lui. C'est donc un vagabond ! Au poste, cette nuit, et demain au Dépôt ! Et les flics emmènent le pauvre diable. M. Octave Mirbeau aurait pu ne nous donner que ce lamentable drame, et l'effet en est saisissant. Mais il a éclairé cela d'une lumière artificielle, qui, disons-le, dénature quelque peu les personnages. Son commissaire noceur existe, ou doit exister. Mais je refuse à croire à la vraisemblance de ce magistrat envoyant au Dépôt le triste hère qui lui apporte loyalement et bravement une fortune. Le brillant auteur des *Affaires sont les affaires* est parti d'un sentiment généreux, et avec lui nous avons détesté l'iniquité procédurière et policière ; mais, à la fin, il a chargé les couleurs, et il a exagéré la dose pamphlétaire.

M. Gémier est admirable dans le vagabond : grime, guenilles, attitude, organe, tout cela est parfait. On l'a chaleureusement applaudi, et ce fut justice. Dans les *Miettes* de M. Edmond Sée nous trouvons les mêmes précieuses qualités qui devaient nous frapper plus tard dans l'*Indiscret* du même auteur : une rare finesse de pénétrante et intense observation, une grâce subtile et quelque peu tendue, jointes à la joliesse et au maniérisme de langage : le jeune écrivain est un Marivaux de nos jours, — oh ! oui, de nos jours, de demain plutôt que d'hier, d'après-demain plutôt que de demain. Et l'on peut dire des *Miettes* que c'est l'œuvre d'un homme de théâtre et d'un philosophe triste au fond, gai dans la forme, semée de traits charmants et où abondent les mots soudains exprimant tout un état d'âme ou de cœur. Les « miettes », ce sont les miettes du festin de l'amour que croyait si bien ramasser ce bon Mérissel, et dont inopinément profitera le petit de Xylas, un pur gosse. Mérissel fut en tiers dans la liaison de Marcelle et de Jontine, et lorsque Jontine a quitté Marcelle, il se regarde comme son successeur désigné : ne s'est-il pas fait déjà l'ami du mari?... Ah ! la jolie scène que celle de ce mari refusant les explications que veut à toute force lui donner sa femme et demandant à être simplement « le monsieur qui passe ». Marcelle — que ce cœur de femme est donc délicieusement étudié ! — prendra alors un second amant, qui sera le jeune de Xylas. Mérissel attendra. M'est avis qu'il attendra longtemps encore... Le sujet n'est rien ; le charme,

très réel, de la pièce consiste dans la façon dont, avec une infinie délicatesse et une étonnante adresse de doigté, il a été traité par le jeune auteur. Mlle Blanche Toutain a repris le rôle de Marcelle, qu'avec tant de grâce et d'originalité elle avait créé à l'Athénée. M. Burguet rend excellemment la comique désespérance de l'homme qui ne sait se faire aimer... qu'en ami... M. Gémier a délicieusement joué l'exquise scène du mari, et M. Louis-Marie s'est montré plaisant dans le gentil gosse de vingt ans qui connaît la vie, et dans le fond, et dans les coins ! — O le joli et original premier acte que celui d'*Une Blanche* de M. Lucien Gleize ! O la mordante et spirituelle satire de notre administration coloniale, sur laquelle il y aurait, paraît-il, tant et tant à dire[1]... A Yamanku, le gouverneur, le lieutenant de vaisseau de Kerval, le capitaine de spahis Sauvageot, le secrétaire du gouverneur Noret et l'administrateur Sicot passent leurs saintes journées à se lamenter fâcheusement, loin, bien loin, de la mère patrie, dans une morne existence, d'autant plus plate et d'autant plus assommante que, depuis plusieurs mois, ils manquent absolument de femmes... Pas la moindre petite blanche à se mettre sous la dent ! Il faut voir la façon dont ils rabrouent le seul colon de l'endroit, Jules Palin, qui, sans capitaux, sollicite vainement une concession... C'est sur ces entrefaites que débarque de Paris, Mlle Cora, la petite amie de Jules, toute désemparée depuis la mort de Victor, son amant en titre. Et les voilà subitement allumés à la vue de cette blanche piquante qui se

donne pour la femme de Palin. Celui-ci est, dès lors, choyé par tous comme un vrai mari, dont le sort fatal est d'être trompé. Mais c'est en vain qu'ils poussent leur pointe : Cora est fidèle, incroyablement fidèle, et nos quatre amoureux n'ont qu'une ressource : celle de supplanter légitimement le trop heureux mari. Cela leur sera d'autant plus facile que, n'étant pas mariée, elle n'aura pas besoin de divorcer. Cora propose alors à chacun — à commencer par Palin — de l'épouser... Et tous se dérobent à qui mieux mieux. En désespoir de cause, elle est sur le point d'accepter la proposition du roi du pays Fu, Mao Vantri, dont les gestes démontrent la folle envie que lui inspire la gentille blanche. Reine du pays, Cora le deviendrait, si le roi n'était brusquement dépossédé de son trône et si, nommé « fonctionnaire de sixième classe », — son rêve —, Palin ne lui offrait enfin le conjungo que lui permet une si avantageuse position. Il y a de la verve et de l'esprit dans cette pièce que son auteur a eu raison de réduire à deux actes, au lieu de trois qu'elle avait primitivement ; mais — est-ce le cadre plus vaste qui a nui à ses effets ? — elle nous a paru beaucoup moins bien jouée à l'Odéon, théâtre subventionné, qu'elle ne l'était à la Renaissance, direction Gémier...

Le théâtre avait fermé ses portes le 24 juin. Il les rouvrait le 28 septembre avec *Don Juan d'Autriche*[1], donné en représentation populaire.

---

1. DISTRIBUTION. — Philippe II, M. *Dorival*. — Don Juan, M. *Escoffier*. — Frère Arsène, M. *Maxudian*. — Don Quesada, M. *Darras*. — Don Ruy Gomez, M. *Perret*. — Le prieur, M. *Pillot*. — Frère Pacôme,

Plusieurs débutants se produisaient dans la célèbre pièce de Casimir Delavigne. Voici comment les appréciait M. Adolphe Brisson. « M. Escoffier qui faisait don Juan, est leste, assez bien tourné. Physique plutôt agréable, voix suffisante; mais de la gaucherie, une chaleur factice, une mimique conventionnelle. Il va falloir se débarbouiller de tout cela. M. Pillot dessine intelligemment le personnage du prieur. Mlle Gladys-Maxhance (qui n'est point une inconnue) ne nous a pas beaucoup remués dans doña Florinde. Mais le rôle est d'allure si vieillotte que je me demande s'il eût été possible d'en tirer un meilleur parti. Mlle Hélène Dorville a très gentiment gazouillé les bavardages de Pablo. De tous ces « nouveaux », il n'en est qu'un qui m'ait paru doué de façon exceptionnelle. Il se nomme L. Perret. Le rôle dont on l'avait chargé n'est pas des plus brillants : c'est Ruy Gomès, le confident, le bas conseiller de Philippe II. A ce traître, qui pouvait être si banal, M. Perret a su imprimer une physionomie doucereusement féroce, mélange de cruauté, de politesse, d'onction ecclésiastique, tout à fait dans la couleur de l'époque et de l'ouvrage. Cet effort de composition sort de l'ordinaire médiocrité. L'ancienne troupe de l'Odéon encadrait les néophytes. M. Dorival est un Philippe II vigoureux et sobre; M. Maxudian, un Charles-Quint estimable; Mlle Even, une digne et

---

M. *Duparc*. — Frère Timothée, M. *Taldy*. — Ginès, M. *Décard*. — Domingo, M. *Weber*. — Raphaël, M. *Ferrier*. — Un officier, M. *Delangle*. — Doña Florinde, Mlle *Gladys-Maxhance*. — Dorothée, Mlle *Even*. — Pablo, Mlle *Dorville*.

correcte Dorothée ; M. Darras n'est ni assez comique, ni assez tragique dans don Quesada. »

29 SEPTEMBRE. — Les soirées populaires se continuent avec les *Folies amoureuses*[1], et *M. de Pourceaugnac*[2].

9 OCTOBRE. — Première représentation de *Le Cœur et la Loi*, pièce en trois actes de MM. Paul et Victor Margueritte[3], précédée de la première représentation de *l'Ami du ménage*, comédie en un acte de M. André Rivoire[4]. — Le divorce par le

1. DISTRIBUTION. — Crispin, M. *Duard*. — Eraste, M. *Séverin*. — Albert, M. *Darras*. — Agathe, Mlle *Taillade*. — Lisette, Mlle *Farna*.

2. DISTRIBUTION. — M. de Pourceaugnac, M. *Cazalis*. — Oronte, M. *Janvier*. — Eraste, M. *Michel*. — Sbrigani, M. *Jean Dax*. — Premier médecin, M. *Robert Liser*. — Second médecin, M. *Violet*. — Un apothicaire, M. *Décard*. — Un paysan, M. *Weber*. — Premier suisse, M. *Duparc*. — Deuxième suisse, M. *Rézal*. — Un exempt, M. *Taldy*. — Un avocat, M. *Terrier*. — Un avocat, M. *Ferrier*. — Julie, Mlle *Derives*. — Nérine, Mlle *Léo Renn*. — Lucette, Mlle *de Behr*. — Une paysanne, Mlle *Livry*.

3. DISTRIBUTION. — M. Le Hagre, M. *Janvier*. — Eparvié, M. *Chevalet*. — Marchal, M. *Darras*. — Maurot Le Hagre, M. *Maxudian*. — Herbelot, M. *Robert Liser*. — Tartre, M. *Pillot*. — Traffier, M. *Duparc*. — L'avoué de Mme Maubrée, M. *Taldy*. — Premier avocat, M. *Peyrière*. — Deuxième avocat, M. *Terrier*. — Un monsieur, M. *Léonce Perret*. — L'avoué de M. Maubrée, M. *Henri Valbel*. — Un avoué, M. *Ferrier*. — Troisième avocat, M. *Cami*. — L'huissier, M. *Delangle*. — Un client, M. *Berger*. — Mme Favié, Mme *Emilienne Dux*. — Francine Le Hagre, Mlle *Sergine*. — Mme Maubrée, Mlle *Farna*. — Nanon, Mlle *Lunéville*. — Josette, *la petite Bessy*.

4. DISTRIBUTION. — Dormoy, M. *Robert Liser*. — Verlain, M. *Brou*. — Henriette, Mlle *Marie Marcilly*. — Sophie, Mlle *Fromant*.

MM. Margueritte avaient touché, dans le *Cœur et la Loi*, à un sujet poignant. Voici, entre autres preuves, la lettre que leur adressait l'une des plus hautes personnalités de la magistrature, le procureur général Bulot :

« Messieurs,

« J'ai retrouvé dans *le Cœur et la Loi*, présentées sous une forme plus saisissante, des idées dont nous nous sommes souvent entretenus, et qui font leur chemin, grâce à vos efforts.

consentement d'un seul : telle est la thèse que poursuivent en apôtres généreux et convaincus les nobles et vaillants écrivains qui s'appellent Paul et Victor Margueritte. Les législateurs de 1884 ont, sans doute, entrevu de si graves conséquences à l'élargissement demandé qu'ils n'ont pas cru devoir introduire dans le code cette porte de sortie. Mais il est certain que, dans le cas particulier que nous présentent les distingués auteurs de l'Odéon, la loi semble inique qui enserre en ses dures tenailles l'infortunée Mme Le Hagre. Francine est aussi mal mariée que possible. Son seigneur et maître est un triste individu qui ne l'a épousée que pour son argent et n'a pas craint de la tromper avec une de ses femmes de chambre. Elle aurait dû obtenir le divorce : il lui a pourtant été refusé par deux fois, en instance et en appel. Son indigne mari, que préoccupe la question pécuniaire, s'est en effet servi d'un subterfuge qui lui a admirablement réussi. Pendant l'instance en divorce, elle est venue soigner sa petite fille tombée malade au cours d'une visite qu'elle faisait à son père, et les domestiques, payés en conséquence, ont faussement témoigné d'un acte de « réconciliation ». Mme Le

---

« En attendant une réforme plus complète, si vous obteniez la suppression du 2e paragraphe de l'article 244 du Code civil, qui permet au juge de décider qu'il y a eu pardon et réconciliation, malgré les réclamations de l'époux demandeur — alors que celui-ci doit le savoir mieux que le magistrat le plus éclairé et le plus prudent, — la suppression des enquêtes écrites et de la publicité des audiences, et le rétablissement du divorce par consentement mutuel, vous auriez rendu à la cause de l'humanité un signalé service. « BULOT. »

Dans le courant du mois de novembre, les interprètes du *Cœur et la Loi* allaient jouer à Tours, puis à Troyes, l'intéressante pièce de MM. Margueritte.

Hagre a, dès lors, perdu son procès. Elle est forcée de réintégrer le domicile conjugal — pour rien au monde elle ne s'y résoudrait! — et la voici privée de son enfant qu'au nom de la loi on va lui enlever... Que fait-elle alors? Elle s'enfuit avec sa fille et aussi avec l'homme qui, depuis longtemps, a su toucher son cœur : elle se met hors la loi. Qui oserait lui jeter la pierre? Telle est la pièce extraordinairement simple sur laquelle MM. Paul et Victor Margueritte ont bâti leur plaidoyer, clair et précis. Peu d'action théâtrale : mais une suite de tirades qui tournent à la conférence souvent intéressante et à la copie, abondante sans doute, mais toujours si bien écrite. Un très divertissant premier acte qui nous montre le couloir du palais de justice avec son monde, pris sur le vif, de gens de robe de toute espèce; on sent dans cette mise en scène l'habile homme qu'est Abel Tarride. Un poignant moment d'angoisse, quand, si impatiemment, on attend cet arrêt de la Cour auquel ont travaillé des juges de peu de conscience. Enfin, au dernier acte, un éloquent duo — un peu long pourtant à cette fin de pièce — entre la mère qui, imbue des idées d'autrefois, tient pour la résignation de la femme, et Francine, qui plaide chaleureusement pour la nouvelle morale, celle du mariage libre. Et ce fut plaisir d'entendre, en ce duo magnifique, une comédienne de premier ordre, Mme Dux, qui unit à une voix superbe et à une diction impeccable le don, si précieux, de l'émotion communicative, et Mlle Sergine, cette jeune artiste, que l'ardeur emporte quelquefois un peu trop loin, mais

qui nous plaît par sa sincérité et sa conviction. Avant la grave comédie de MM. Margueritte, nous avions entendu une agréable piécette, en vers cette fois, de M. André Rivoire, le délicieux poète d'*Il était une bergère*. M. Rivoire a refait là, en un acte, l'*Ange du foyer* de MM. Robert de Flers et Caillavet, naguère applaudi aux Nouveautés. Notons le début un peu quelconque de M. Brou, l'un des derniers lauréats du Conservatoire.

18 OCTOBRE. — Nouvelle représentation populaire composée du *Mariage forcé* et des *Fourberies de Scapin*, pour la rentrée de MM. Duard et Laumonier et la continuation des débuts de MM. Jean Dax, Peyrière, Pillot, Michel, de Mlles Léo Renn et Labady.

19 OCTOBRE. — On donne en matinée le *Bajazet* de Racine, où Mlle Sergine est une vibrante et sincère Roxane ; où se font applaudir Mlle de Pouzols-Saint-Phar, une Atalide de charme langoureux ; Mlle Suzanne de Behr, pleine de grâce et de chaleur sous les traits de Zatime ; MM. Normand, en Bajazet ; Perrier, en Acomat. La représentation est précédée d'une subtile et suggestive conférence de M. Nozière.

21 OCTOBRE. — C'était le premier samedi cinq heures de la saison ; la causerie intitulée « Petites Joies » était faite par M. Franc-Nohain[1].

1.— Voici quel en était le programme : *La Bouquetière* (de Paul Arène), M. Escoffier ; *Les Cerises* (de J.-J. Rousseau), Mlle Taillade ; *L'Amateur de tambour* (de Jean Richepin), M. Robert Liser ; *Le Rêve* (de Massenet), chanté par M. Ferrier ; *Bucoliques, la Cascade, le Portrait* (de Renard), Mlle Léo Renn ; *La Ballade du petit bébé, les Mômes* (d'Ed. Rostand), Mlle Gladys-Maxhance ; *La Mousse* (de Gustave Droz), Mlle Farna ; *En voyage* (de Sully-Prudhomme), M. Séverin.

25 OCTOBRE. — On reprend, sans tambour ni trompette, la *Souris* d'Edouard Pailleron[1], qui n'a pas trop vieilli et fait encore bonne figure. « C'est — laissons encore parler notre confrère Adolphe Brisson — c'est le type de la comédie « littéraire », fignolée, ciselée, très écrite, avec morceaux brillants, duos d'amour et cavatines. Mais elle renferme un rôle délicieux de jeune fille. Les ingénues du Conservatoire le connaissent bien et le découpent en tranches chaque année, au moment des concours. Ce fut un des triomphes de Suzanne Reichenberg. Mlle Lély l'a joué avec une fraîcheur, une grâce qui nous ont ravis. A cette douce enfant s'oppose l'enfant terrible, Pepa, qui, en 1887, avait presque scandalisé le public. Mais si le personnage ne nous offense plus, il nous agace un peu par sa fausse insolence et sa fausse belle humeur. Il fallait la verve débridée de Jeanne Samary pour faire avaler cela. Mlle Léo Renn n'y est que vulgaire, hélas! on ne peut le lui cacher. M. Séverin atténue par sa bonne grâce la fatuité de Max de Simiers, l'homme à femmes impénitent, le séduisant et cavalcadant quadragénaire. Mmes Jane Even, Miramon, Verneuil complètent agréablement l'interprétation de

1. DISTRIBUTION. — Max de Simiers, M. *Gaston Séverin.* — Marthe de Moisand, Mlle *Madeleine Lély.* — Clotilde Woïska, Mme *Madeleine Verneuil.* — Mme de Moisand, Mlle *J. Even.* — Pépa Raimbault, Mlle *Léo Renn.* — Hermine de Sagancey, Mlle *Miramon.*

Le 23 novembre, Mlle Lély, malade, était remplacée par Mlle Blanche Toutain, tout à fait maîtresse du rôle de Marthe. Dans celui de Mme de Moisand, qu'elle jouera aux lieu et place de Mlle Even, Mlle Angèle Renard se fera, de même, chaleureusement applaudir.

La *Souris* devait être bientôt précédée d'une pièce en un acte, en vers, *Madelon*, de M. Edmond Guiraud, interprétée par MM. Escoffier, Décard, Sterny et Mlle Acézat.

ce célèbre ouvrage qui constitue, par excellence, un spectacle de famille, la pièce que tout le monde peut voir. Et vous savez que le romanesque a toujours plu et plaira toujours au « spectateur françois ».

2 NOVEMBRE. — Matinée classique : *Cinna*[1].

16 NOVEMBRE. — On donne en matinée le *Mariage de Figaro*[2], avec, au quatrième acte, le divertissement chorégraphique indiqué par Beaumarchais, réglé par Mlle Stichel. La célèbre pièce est précédée d'une causerie de M. Bernardin.

18 NOVEMBRE. — Dans l'*Arlésienne*, M. Beaulieu joue le rôle de Frédéri, et M. Dorival, qui incarnait Frédéri, joue celui de Balthazar. Mme Dux tient pour la première fois le personnage de Rose Mamaï. M. Maxudian fait Francet Mamaï. La Renaude, Vivette et l'Innocent sont interprétés par Mlles Even, Derives et Didier. — Au « cinq heures » du même jour la causerie était faite par M. Laurent Taillade[3].

---

1. DISTRIBUTION. — Cinna, M. *Paul Chevalet*. — Auguste, M. *Maxudian*. — Evandre, M. *Pillot*. — Maxime, M. *Henri Valbel*. — Euphorbe, M. *Rezal*. — Polyclète, M. *Delangle*. — Emilie, Mlle *Rébecca Félix*. — Fulvie, Mlle *Suzanne de Behr*.

2. DISTRIBUTION. — Figaro, M. *Beaulieu*. — Le comte, M. *Normand*. — Antonio, M. *Darras*. — Brid'oison, M. *Robert Lizer*. — Bazile, M. *Duparc*. — Pédrille, M. *Terrier*. — Bartholo, M. *Ferrier*. — Grippe-Soleil, M. *Veber*. — Doublemain, M. *Cami*. — Suzanne, Mlle *Hélène Dorville*. — La comtesse, Mlle *Marguerite Labady*. — Marceline, Mme *Lunéville*. — Chérubin, Mlle *Derives*. — Fanchette, Mlle *Biguer*. — Une paysanne, Mlle *Livry*.

3. — Voici quel était le programme : les *Petits Chiens* de M. Pierre Loti : M. Séverin. — La *Mort du singe* de M. Anatole France : Mlle Pouzols Saint-Phar. — Le *Bœuf*, M. Mérinos : M. Robert Lizer. — Le *Hanneton*, Charles Monselet : Mlle Léo Renn. — *Rikki-Tiki-Tavi*, Rudyard Kipling : Mlle Taillade. — Les *Chats*, Baudelaire; *Cortège* de Verlaine; les *Vieux Chats* de R. Gineste : Mlle Marcilly. — *Le Chat et le Perroquet* de Théophile Gautier : Mlle Farna. — Les *Hirondelles du prisonnier* de Béranger. — *Toutou* de Bruant, chantés par Mme Tarquini d'Or.

30 NOVEMBRE. — En matinée, on donne le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, précédé d'une spirituelle conférence de M. George Vanor. — Le soir, première représentation d'un acte en vers de M. Paul Vergnet, *Guillaumin va-t-en guerre*, une farce amusante, et pourtant littéraire, que font applaudir Mlle Léo Renn, MM. Cazalis, Violet et Pillot.

1er DÉCEMBRE. — Heureux début de Mlle Ventura dans *Bérénice*. MM. Dorival (Titus), Escoffier (Antiochus), Perret (Paulin) et Mlle Carmen Acézat (Phénice) sont les partenaires de la jeune tragédienne.

2 DÉCEMBRE. — « La Petite Ville », causerie de M. Gaston Rageot, est au programme de ce « samedi cinq heures »[1].

12 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Jeunesse*, comédie en trois actes de M. André Picard[2], précédée d'un acte en vers de M. Sacha Guitry, *Le mari qui faillit tout gâter*[1]. — Le jeune auteur de *Bonne fortune* et de *Monsieur Malézieux* risquait cette fois une grosse partie. A l'issue

1. — La *Petite Ville* (Gustave Flaubert), M. H. Duard; le *Marché* (A. Samain), M. Perret; les *Quilles*, les *Almanachs* (Paul Leclerc), Mlle Didier; les *Chapeaux du Jour de l'An* (Franc-Nohain), M. Décard; la *Petite Rue* (M. André Rivoire), Mlle Bellanger; la *Pipe* (Georges Courteline), M. Violet; les *Vieux* (Alphonse Daudet), Mlle Taillade; la *Voyante* (Anatole France), M. Beaulieu; *Carcassonne* (M. Nadaud), M. Robert Lizer; l'*Invitation au voyage*, le *Rideau de ma voisine*, chantés par Mme Fournier de Nocé, de l'Opéra; *Comédiens de Province* (Mlle Flore), Mlle Lavergne.

2. DISTRIBUTION. — Roger Dautran, M. *Tarride*. — Rivray, M. *Darras*. — Philbert, M. *Jean Dax* — Jean, M. *Ferrier*. — Charles Aubert, M. *Janvier*. — Chavry, M. G. *Séverin*. — Désiré, M. *Duparc*. — Croissard, M. *Peyrière*. — Mauricette, Mlle *Marthe Régnier*. — Andrée Dautran, Mme *Dux*. — Françoise, Mme *Marcelle Jullien*. — Mme Chavry, Mlle *Miramon*. — Mme Rivray, Mlle *Spindler*. — Marie, Mlle *Lambert*.

d'un premier acte ravissant, nous pensions tous qu'il l'avait gagnée haut la main, Pourquoi la suite et la fin de la jolie comédie n'ont-elles pas répondu tout à fait à ce début prometteur? Sur la scène de l'Odéon, où, dûment autorisé par le ministre, M. Mounet-Sully viendra jouer quelque jour sa *Vieillesse de Don Juan*, M. André Picard nous montre un amoureux de cinquante ans : le *Vieil Homme*, est justement le titre de la pièce, impatiemment attendue, de M. Georges de Porto-Riche. Roger Dautran vient, suivant la mode actuelle, de troquer en un reposant fauteuil de sénateur un brillant siège de député. Il est le type de l' « homme à femmes » ; sans avoir jamais éprouvé la grande passion, sans avoir été jamais ce qu'on appelle « un amant », il n'a pas cessé d'accumuler les bonnes fortunes qu'il ne compte plus... Sa femme, qu'il déclare lui-même « incomparable » — sans doute parce qu'il a beaucoup comparé — s'est constamment résignée, pardonnant toujours à l'homme qu'elle aime et qu'elle serait désolée de perdre tout à fait. Comme la Françoise de Georges de Porto-Riche (toujours lui !), Andrée cache la douleur de son âme ulcérée. Et puis Roger vieillit — voyez la blancheur de ses tempes — qui sait s'il n'est pas à la veille de lui revenir de façon définitive, quand les femmes ne feront plus attention à lui ? En attendant, il s'ennuie tant chez

1. — Joué par MM. *Darras*, *Paul Chevalet*, Mlle *Taillade*.

Jeunesse sera ensuite accompagnée de la *Promise* de M. Paul Steck, interprétée par Mmes *Even*, *Delange*, *Lunéville*, MM. *Darras* et *Terrier*.

lui — auprès de sa femme incomparable — qu'il ne songe qu'à passer au dehors la plupart de ses soirées. Aujourd'hui encore, prétextant je ne sais quel banquet de commission parlementaire, il s'est promis de dîner au restaurant... Mais voilà qu'au moment où il va partir, Andrée lui présente une jeune fille qu'on lui a recommandée comme lectrice, et qu'elle a l'idée de garder, plus que comme demoiselle de compagnie, comme l'enfant de la maison, destinée à apporter la gaîté qui lui manquait et à retenir *at home* son mari toujours disposé à sortir. Mauricette est le nom de la jeune Montmartroise, fille naturelle d'un brave graveur qui est mort sans lui laisser de quoi vivre, et librement élevée au milieu d'artistes, camarades de son père. Le type, amusant, encore qu'un peu connu, plaît infiniment à Roger Dautran, immédiatement séduit par la beauté de Mauricette, qui, dans la circonstance — étant donnée la personne de Mlle Marthe Régnier — est certes plus que la beauté du diable. Et voilà — ô imprudence de Mme Dautran ! — la jeune fille introduite au domicile conjugal : Mauricette sera la grande passion que n'a jamais eue, jusqu'ici, l'éternel amoureux. Roger ne s'en rendra compte lui-même qu'au momenr où un familier de la maison, le jeune docteur Charles Aubert, dont il fut pour ainsi dire le tuteur, demandera la main de Mauricette qui l'a charmé. Roger s'oppose alors formellement à ce mariage, et il faut entendre les raisons — si peu raisonnables ! — qu'il donne à son refus de la laisser partir... Elle part pourtant, non sans lui

avoir avoué qu'elle aussi, elle l'aimait; mais elle doit trop à Mme Dautran pour vouloir troubler son ménage, et tranchant dans le vif, elle accepte la proposition du docteur... Nous la retrouvons, quelques mois après, devenue Mme Charles Aubert, très mélancolique et, pensant toujours à Dautran, qui, lui, n'a jamais cessé de penser à elle. Il va même jusqu'à lui écrire en cachette, lui demandant un rendez-vous. Très loyalement, Mauricette donne la lettre à son mari. Celui-ci ne craint pas de les mettre tous deux en présence: qu'ils s'expliquent seul à seule! L'entretien sera court : à peine Mauricette a-t-elle revu, vieilli et quelque peu ravagé par la maladie et le chagrin de la séparation, le beau séducteur d'autrefois, qu'elle reconnaît son erreur : la jeunesse ne va-t-elle pas vers la jeunesse? Dautran n'a qu'à s'incliner en dépit qu'il en ait, et à s'en retourner tristement au bras de sa femme qui, bonne et tendre comme elle est, saura sans doute le consoler de n'avoir plus l'âge des passions. Ainsi se termine sur une note d'émotion un peu banale cette comédie, dont le premier acte s'était enlevé en un si joli mouvement d'esprit et de gaieté. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas, dans la nouvelle œuvre de M. André Picard, toujours très littérairement dialoguée, grande dépense de talent? *Jeunesse* annonce un véritable auteur dramatique que nous devrons à M. Tarride, — le glorieux parrain de M. André Picard, avant d'en être le principal interprète, de si parfait naturel et de si belle autorité. Mlle Marthe Régnier, la délicieuse Marceline de *Petite Peste* et bientôt l'idéale Florise

Bonheur de M. Adolphe Brisson, est, dans Mauricette, une merveille de jeunesse, de grâce et de beauté : le charme de la pièce. Nous ne saurions trop louer Mme Dux, cette comédienne si sûre qui joue avec tant de tact le rôle de Mme Dautran. Mais quelle erreur d'avoir distribué celui du docteur Aubert à M. Janvier qui manque totalement de jeunesse et de distinction et a rendu absolument invraisemblable la préférence de Mauricette! La pièce a été mise en scène avec beaucoup de luxe et de goût : il nous faut ici encore rendre hommage à M. Tarride. Elle est précédée d'un acte en vers, *Le Mari qui faillit tout gâter*, dont l'auteur de vingt ans — cet âge est sans pitié — M. Sacha Guitry, triomphe actuellement aux Mathurins avec trois actes en prose intitulés *Nono*... Nous ne saurions rien dire de plus d'une grossière petite élucubration destinée sans doute aussi à être acclamée sur « une scène à côté », mais vraiment quelque peu indigne de l'Odéon, second Théâtre-Français...

16 DÉCEMBRE. — Au samedi cinq heures, « les Pays de Rêves », causerie faite par M. Raymond Recouly [1].

21 DÉCEMBRE. — Matinée de bienfaisance au profit de la caisse de secours des veuves et des orphelins des Associations des Journalistes répu-

1. — Au programme : *Les Tours du silence* (Chevrillon) : M. Chevalet; *Près du puits* (Victor Margueritte) : Mlle Sergine; *Balamoni* (Pierre Loti) : M. Séverin; *Nous et un de plus* (Rudyard Kipling) : Mlle Taillade; Conte chinois (Paul Arène) Ballade japonaise : Mlle de Pouzols ; *Le Sultan* (Nadaud) : M. Duard. On entendait Mme Vallandri, de l'Opéra-Comique, dans l'air de la *Statue*, de Reyer, et les *Adieux de l'hôtesse arabe*, de Bizet.

blicains et des Journalistes parisiens : première représentation sans lendemain — à Paris — de *Brichanteau ou la Vie d'un comédien*, la pièce en quatre actes et cinq tableaux si adroitement tirée par M. Maurice de Féraudy du livre mémorable de M. Jules Claretie[1]. — Le soir, on fêtait l'anniversaire de la naissance de Racine avec *Bajazet*, les *Plaideurs* et la représentation d'un à-propos en vers et en prose de M. Georges Dama, *Aux pieds de Racine*. — C'était, chez des humbles, l'aventure de Titus et de Bérénice. L'amour et la douleur sont de tous les temps et de toutes les existences. Cet acte d'émotion et de grâce simple était fort bien joué par Mlle Brassy, MM. Ferrier et Valbel.

30 DÉCEMBRE. — Au samedi cinq heures, *les Etrennes*, causerie de M. Franc-Nohain[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Sébastien Brichanteau, M. *de Féraudy*. — Gaston Murat, M. *Dauvilliers*. — Durevert, M. *Mondet*. — Lord Hartson, M. *Henry Houry*. — Montescure, M. *Berthelier*. — Roland, M. *E. Fournier*. — Docteur Séverin, M. *G. Lainé*. — Daniel, M. *Defresne*. — Landret, M. *Larin*. — Un homme de la gare, M. *Jacques de Féraudy*. — Jeanne Horly, Mlle *Marie Leconte*. — Mme Doris, Mme *Th. Kolb*. — Fanchette Claret, Mme *Cora Laparcerie*. — Lady Maud, Mlle *Denise Morena*. — Mme Valadon, Mme *Marie-Laure*.

Musique de la garde républicaine, sous la direction de M. G. Parès : Ouverture des *Girondins* (Litolff). — *Roméo et Juliette*, fête chez Capulet (Berlioz). — *Danse vénitienne* (G. Parès). — Entr'acte de *Messidor* (Bruneau). — Marche militaire (Schubert).

2. — Au programme : *Ballade de la Nouvelle Année*, de M. Edmond Rostand (Mlle Gladys-Maxhance); l'*Année en s'enfuyant*, Victor Hugo (M. Janvier); *Au pays des Joujoux*, Paul Arène (M. Robert Lizer); le *Jour de l'An d'un franc-tireur*, Alphonse Daudet (M. Séverin); *Jour de l'An*, Théodore de Banville (Mlle Cécile Didier); le *Facteur*, Glatigny (Mlle Dorville); *Pauvres Etrennes*, Jean Richepin (Mlle Taillade); *En famille*, Gustave Droz (Mlle Farna). (a) *Nocturne* (Gros), (b) *Rêverie* (Schumann), (c) *Zamanecca* (White), par Mlle Juliette Dantin, violoniste.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Athalie, tragédie	5	»	2
Armide et Gildis, drame en vers	5 a. 6 t.	»	1
Tartuffe, comédie en vers	5	»	2
Le Florentin, pièce en vers	1	»	1
L'Ecole des mères, comédie	3	»	2
L'Arlésienne, pièce	5	»	20
Le Grillon, comédie	2 tabl.	»	3
Le Jeu du Diable, pièce	4	»	2
L'Heure Espagnole, pièce en vers	1	»	17
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	5
L'Ecole des Maris, comédie en vers	3	»	4
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	1
Andromaque, tragédie	5	»	3
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie	3	»	2
**Le Patrimoine*, comédie	3	12 janv.	27
**Le Petit*, drame	1	12 janv.	27
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	3
Georges Dandin, comédie	3	»	3
**La Farce du Médecin*, à-propos en vers.	1	15 janv.	3
**La Gloire de Molière*, à-propos en vers.	»	»	1
Britannicus, tragédie	5	»	4
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	1
Le Roi galant, comédie dramat. en vers.	4	»	2
La Cage, comédie	2	»	2
Horace, tragédie	5	»	4
**Thérèse Raquin*, drame	4	8 févr.	14
L'Epreuve, comédie	1	»	1
L'Absent, pièce	4	»	1
Mérope, tragédie	5	»	1
**Les Ventres dorés*, pièce	5	4 mars	102
**Hippolyte couronné*, drame ant. en vers	4	23 mars	3
La Passion, drame sacré	5 a. 6 t.	17 avril	3
Phèdre, tragédie	5	»	3
**La Variation*, comédie	4	17 mai	9
**L'Agrafe*, comédie	1	17 mai	9
Le Menteur, comédie en vers	5	»	1
**L'Anniversaire*, à-propos en vers	»	6 juin	1
**Les Miettes*, comédie	2	9 juin	10
**Une Blanche*, pièce	2	9 juin	10
**Le Portefeuille*, pièce	1	9 juin	10
Une Trahison, pièce	1	»	8
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	7
Don Juan d'Autriche, comédie	5	28 sept.	7

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Monsieur de Pourceaugnac, comédie...	3	»	6
**Le Cœur et la Loi*, pièce	3	9 octob.	27
**L'Ami du ménage*, comédie	1	9 octob.	45
Marton et Frontin, comédie	1	»	26
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	4
Le Mariage forcé, comédie	1	»	4
Bajazet, tragédie	5	»	2
La Souris, comédie	3	25 octob.	35
Cinna, tragédie	5	»	1
**Madelon*, pièce en vers	1	14 nov.	19
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	3
**Guillaumin va-t-en guerre*, pièce en vers	1	30 nov.	5
Bérénice, tragédie	5	»	4
**Jeunesse*, comédie	3	12 déc.	22
**Le Mari qui faillit tout gâter*, p. en vers	1	12 déc.	10
Le Dépit amoureux, comédie en vers....	2	»	1
**Aux pieds de Racine*, à-pr. en pr. et en v.	1	21 déc.	1
**Brichanteau*, pièce	4 a. 5 t.	21 déc.	1
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	1
La Promise, comédie	1	29 déc.	2

THÉATRE DU GYMNASE[1]

Trois pièces nouvelles : l'*Age d'aimer* de M. Pierre Wolff, *Ces Messieurs* de M. Georges Ancey et la *Rafale* de M. Henry Bernstein constitueront l'histoire du Gymnase en l'année 1905, remplie d'ailleurs par la fin des représentations du *Bercail*[2], par les reprises du *Retour de Jérusalem* et du *Secret de Polichinelle*, et aussi les quelques soirées que dura le *Jeune Ménage* de MM. Sylvane et Froyez, originaire de l'Odéon.

20 FÉVRIER. — Après quatre-vingt-huit représentations, le *Bercail* de M. Henry Bernstein cédait l'affiche à une reprise du *Retour de Jérusalem*[3], dont l'intérêt consistait principalement dans le

---

1. — Directeur : M. Alphonse Franck.

2. — Mlle Burty, indisposée, avait dû abandonner, dans la pièce de M. Bernstein, le rôle de Louli où elle était remplacée par Mlle Liceney.

3. DISTRIBUTION. — Michel Aubier, M. *Dumény*. — L'oncle Emile, M. *Numès*. — Lazare Hœndelsohn, M. *Maurice Luguet*. — Trévières, M. *André Hall*. — Docteur Lurdau, M. *Arvel*. — Vowenberg, M. *Jean Dax*. — Georges Daincourt, M. *Vial*. — M. Aubier père, M. *Collen*. — Moissac, M. *Rameil*. — Docteur Afkler, M. *Paul-Edmond*. — Capitaine Aubier, M. *Garnier*. — M. Sonchamp, M. *Vidal*. — Un domestique, M. *Chauveau*. — Raymond, *la petite Guyot*. — Un tapissier, M. *Boulat*. — Un électricien. M. *Kosser*. — Judith, Mme *Simone Le Bargy*. — Suzanne Aubier, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Mme Aubier, Mme *Henriot*. — Andrée Daincourt, Mlle *Camille Liceney*. — Mme Sonchamp, Mme *Claudia*. — Mme Afkler, Mlle *Chantenay*. — Une femme de chambre, Mlle *Cécile Didier*. — Marguerite, *la petite Boivin*.

rétablissement de la grande scène du troisième acte entre Judith et Lazare, coupée avant la première représentation [1].

1er AVRIL. — Première représentation de l'*Age d'aimer*, comédie en quatre actes de M. Pierre Wolff [2]. — Un véritable « coup de théâtre » avait été, quelques semaines auparavant, la nouvelle donnée par les courriéristes bien informés de la prochaine arrivée de Réjane, retour d'Amérique, et de son sensationnel engagement au Gymnase, conclu par câble. Quelle allait être la pièce de rentrée, dans sa bonne ville de Paris, de l'actrice parisienne par excellence? Celle que M. Pierre

---

1. — M. Maurice Donnay expliquait ainsi cette suppression : « J'ai supprimé aussi la scène qui termine le troisième acte, et dans laquelle les caractères de Judith et de Lazare sont développés selon leur race, mais en beauté, parce qu'elle a été jugée dangereuse par ceux et pour ceux qu'elle devait le mieux servir. Dans l'aveu de son amour profond et pur que Judith fait à Lazare, quelques dames israélites n'ont pu voir qu'une femme hystérique offrant son corps, alors que c'était une créature de douleur et de détresse qui proposait son âme, et dans le refus honnête et fraternel de Lazare des coréligionnaires n'ont pu voir que gêne et niaiserie. Bref, pour toutes ces causes, on m'a supplié de supprimer cette scène, et j'ai cédé. Mais, cette décision prise, entre la répétition générale et la première représentation, j'ai traversé une journée d'angoisse. Puisqu'il y avait lutte, j'étais le lutteur qui se coupe un bras, mutilation qui ne va pas sans souffrance et sans risques ».

2. DISTRIBUTION. — Bellencontre, M. *Félix Huguenet*. — Longecourt, M. *Dumény*. — Maurice Gérard, M. *Pierre Magnier*. — Taverney, M. *André Calmettes*. — Louis, M. *Jean Dax*. — Le père François, M. *Paul-Edmond*. — Jean, M. *Chauveau*. — Geneviève Clarens, Mme *Réjane*. — Isabelle Lescar, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Mlle Jeanne, Mlle *Félyne*. — Andrée Bouquet, Mlle *Lantelme*. — Colette Davron, Mlle *Liceney*. — Hélène Briey, Mlle *Th. Chantenay*. — Annette, Mme *Claudia*.

Gros émoi, le 15 avril, au théâtre : un enrouement subit de Mme Réjane a empêché la représentation de l'*Age d'aimer* et on a dû rembourser une recette de 6.000 francs. Par mesure de précaution et pour donner à Mme Réjane tout le temps de se rétablir, M. Franck décidait de faire relâche : les représentations de l'*Age d'aimer* ne reprenaient que le 22 avril.

Wolff avait remise à Mme Sarah Bernhardt et que fort adroitement il avait retirée du théâtre où, peut-être, elle n'eût jamais été jouée, pour la porter à M. Franck, prêt à la mettre immédiatement en répétitions. *L'Age d'aimer :* tel était le titre, un peu énigmatique, de la nouvelle œuvre de l'heureux auteur du *Secret de Polichinelle.* Elle n'est pas sans analogie — pures coïncidences d'ailleurs — avec *Amants,* avec le *Passé* et avec *Maman Colibri.* Comme la Dominique de M. de Porto-Riche, la Geneviève Clarens de M. Pierre Wolff touche à la quarantaine. Elle a eu deux amants : le premier qui est mort en lui laissant toute sa fortune ; le second qui l'a fait horriblement souffrir, à tel point qu'elle a résolu de ne plus aimer. Jamais, jamais ! Aussi, dès qu'elle a vu le séduisant Maurice Gérard, de dix ans plus jeune qu'elle, s'est-elle éprise de lui, jusqu'à tomber dans ses bras, à la suite d'une scène très fine, sinon très nouvelle, où, sans lui adresser de déclaration, le prétendant s'est posé en ami. Plusieurs mois s'écoulent. Geneviève vit heureuse : elle croit à la fidélité de Maurice, et pourtant celui-ci n'a pas laissé de donner quelques coups de canif dans le contrat d'amour qui le lie à l'adorable femme. C'est ainsi qu'en sa coquette garçonnière il a reçu un joli « mannequin » de la rue de la Paix, dont saura le débarrasser, fort à propos, un de ses bons amis, le fringant Longecourt. Geneviève trouve ouverte sur une table — n'est-ce pas bien invraisemblable ? — une lettre de Longecourt qui lui apprend toute l'aventure. Pauvre Geneviève ! Elle refoule ses larmes et feint

d'ignorer... Bien pis, en Touraine — oh! la belle vue de la Loire un soir d'été! — en Touraine, où elle a invité tous ses amis, elle acquiert de ses propres yeux la preuve que Maurice fait plus que flirter avec Colette, la maîtresse d'un homme plus âgé qu'elle. Cette fois encore, plutôt que de s'exposer à perdre son dernier amour, Geneviève se taira jusqu'à ce que, sa résignation étant mise à une nouvelle et plus cruelle épreuve, elle éclate en reproches et en sanglots. Vains reproches; sanglots inutiles d'ailleurs. Aux premières paroles tendres et suppliantes de Maurice lui jurant de ne plus la trahir, elle s'apaise et pardonne, puisqu'elle ne peut cesser d'aimer : « Je te permets, lui dit-elle. de me faire encore souffrir longtemps ». Voilà, infiniment simple, comme vous voyez, l'intrigue principale, mais c'est dans les épisodes accessoires, ingénieusement rassemblés autour de cette histoire douloureuse et mélancolique, que réside tout l'attrait de l'œuvre de M. Pierre Wolff : œuvre agréable en somme, et qui réjouira les contemporains, sans encombrer la postérité! Le premier acte, plein d'esprit et de gaieté, a produit un effet irrésistible. Et n'est-ce pas, au cours de la pièce, une bien amusante trouvaille, d'observation très fine et très juste, que le duo Bellencontre et Andrée Bouquet : celui-là, vantard et grognon, mais bon enfant au demeurant, mené en laisse, sans qu'il s'en doute, par la petite grue naïve et malicieusement inconsciente à laquelle il a uni son destin de vieux garçon. Bellencontre, merveilleusement rendu par Huguenet, est la joie de la soirée, tout

comme sa partenaire, si délicieusement représentée par Mlle Lantelme, en reste le charme vainqueur. En l'honneur de M. Wolff, auteur à succès, le directeur du Gymnase a royalement fait les choses, et confié les moindres rôles à des artistes de premier ordre. Ainsi, M. Dumény n'a qu'une scène : celle où Longecourt rend très galamment à son ami Maurice le service de le délivrer, à son propre profit, du joli « mannequin » que personnifie à ravir l'élégante Mlle Félyne. M. Calmettes est encore moins bien partagé que son camarade Dumény : il donne du moins quelque relief à Taverney, le vieil homme aux cheveux gris, condamné à être trompé par la Colette de vingt ans dont, pour son malheur, il s'est épris — tout comme Geneviève Clarens sera trahie par son jeune amant Maurice. Maurice, c'est M. Pierre Magnier, doué d'une voix mâle et caressante bien faite pour lui conquérir tous les cœurs. Mlle Gabrielle Dorziat a rendu avec beaucoup d'adresse l'amie si serviable, en apparence, qu'elle doit être, en vérité très malveillante : une vraie vipère... Pour sa rentrée fort attendue, que dis-je ! pour son début au Gymnase, où elle n'avait encore jamais paru, Mme Réjane a choisi, non sans quelque courage, le rôle d'une femme au visage déjà meurtri qui, à l'âge qu'elle a, se raccroche, quoi qu'il doive lui en coûter, au dernier amour de sa vie. Elle l'a joué au naturel, avec l'incomparable talent que vous lui connaissez tous — ayant de plus à vaincre, le premier soir, un fâcheux enrouement qui l'étreignait à la gorge. Le public parisien, toujours sympathique à ses chères

idoles, l'a récompensée, par des bravos très chaleureux, de tant de vaillance et de crânerie.

2 JUIN. — Première représentation de *Ces Messieurs*, pièce en cinq actes de M. Georges Ancey[1]. « J'ai essayé, sans subterfuges et sans faux-fuyants, mais en termes propres, en accents sincères, de dénoncer dans ma pièce une des nombreuses maladies sociales qui nous abêtit et dont nous mourons ; j'ai voulu simplement et sans parti pris, n'accusant personne, où tout au moins accusant en face, j'ai voulu montrer la terrible influence que peut prendre le prêtre sur la femme, pour le plus grand péril de tous deux, et cela inconsciemment, sans préméditation d'aucune sorte, par ce seul fait qu'il porte un splendide uniforme et qu'il a de beaux gestes. Histoire presque universelle qui pourrait s'appliquer à tous les prêtres de toutes les religions ! L'idée est juste, je crois; le danger permanent. Il mérite qu'on y pense. Aussi qu'est-il arrivé ? On m'a interdit... Il est vraiment insoutenable qu'à l'heure où les meetings ont pleine licence de se réunir, où les cabotins de tous les genres ont le droit de se jeter à la face les plus hautes injures, que les gens qui vivent dans leur coin et qui peinent soient les derniers à ne pouvoir exercer leur métier ».

---

1. DISTRIBUTION. — Mgr Gaufre, M. *André Calmettes*. — Pierre Censier, M. *Dumény*. — L'abbé Thibaut, M. *André-Hall*. — Gustave Censier, M. *Maurice Luguet*. — L'abbé Morvan, M. *Arvel*. — L'abbé Nourrisson, M. *Jean Dax*. — Le colonel du Martin, M. *Collen*. — Adolphe Censier, M. *Paul-Edmond*. — Léon, *Le petit Schmitt*. — Maurice, *Le petit Philippe*. — Henriette, Mme *Andrée Mégard*. — Mme Fauchery, Mme *Henriot*. — Mme du Martin, Mlle *Gilberte Sergy*. — Mme Bernat, Mme *Ellen Andrée*. — Mme Pépin, Mme *Irma Perrot*. — Une jeune fille, Mlle *Camille Liceney*. — Hélène, *La petite Dolbeau*.

C'est en ces termes vibrants et dignes que M. Georges Ancey, l'auteur de *Ces Messieurs*, si longtemps interdits par la censure, caractérisait son œuvre et la mesure dont elle avait été l'objet. Nous pouvons maintenant juger la pièce. Elle est probe et courageuse, d'intention vigoureuse et franche d'exécution. La sincérité de l'auteur est aussi incontestable que son talent. Et voici comment M. Georges Ancey développe sa thèse. Il nous présente un prêtre pas mauvais de sa nature, mais fatalement gâté par le sacerdoce, troublant au profit de son ambition, l'esprit, le cœur et les sens d'une femme; un autre prêtre, rongé d'envie et de haine, trahissant le secret de la confession au profit de cette haine et de cette envie; un évêque à qui cette faute grave n'inspire qu'une indulgence doucement méprisante. Il y a pourtant un bon prêtre dans la pièce, un prêtre vraiment chrétien, plein de mansuétude, d'abnégation et de courage, mais ces qualités mêmes l'ont fait tomber en disgrâce près de ses chefs. M. Ancey nous montre les mauvais prêtres, conduisant une femme honnête, mais de religiosité ardente, tout au bord de la faute et jusqu'aux confins de la folie par exaltation religieuse. Cette femme, à son tour, trouble la raison et la santé d'une toute jeune fille à qui elle communique sa propre maladie mystico-sensuelle. Au demeurant, quels que soient les reproches de violence et de partialité qu'on puisse leur adresser — on pouvait prévoir quelques orages dans la salle — *Ces Messieurs* sont une œuvre non seulement forte dans son ensemble, mais de premier ordre dans

plusieurs scènes. Conduite avec fermeté et logique, la pièce aborde les situations avec un sens dramatique très sûr et les traite avec une robuste franchise. Deux grandes scènes — entre le prêtre et sa pénitente — donnent à l'œuvre sa valeur et sa portée, et l'on a pu dire que, reprenant une situation marquée par la griffe de Molière — car l'analogie est complète — M. Ancey n'a pas été inférieur à l'ambition de se mesurer avec le glorieux auteur de *Tartuffe*. Avec d'étonnants rappels de Sarah Bernhardt dans la voix, dans les attitudes et même dans la physionomie, Mme Andrée Mégard a été la très émouvante et très intéressante héroïne de la pièce dont elle rend avec une intense vérité tous les aspects. Elle est à la fois dévote et coquette, chaste et amoureuse, implacable dans la colère, restant toujours sympathique et jolie... Dans M. André Hall, qui s'est chargé de personnifier l'abbé Thibaut, elle a trouvé un partenaire dont le talent de composition ne s'est pas un instant démenti. C'est bien le jeune prêtre, conduit par l'ambition plus forte que la foi, et qui, pour arriver à son but, ne s'embarrassera pas des moyens. Le doux évêque mondain, distingué et fin, sachant à propos trouver la réplique et remettre gentiment chacun à sa place : c'est M. André Calmettes qui n'a peut-être jamais rencontré de rôle où il fut plus unanimement et plus justement apprécié. M. Dumény est le porte-paroles de l'auteur ; c'est avec sa bonne humeur et son aisance habituelles qu'il rend le gai mangeur de prêtres qu'a voulu M. Ancey : le seul qui, selon lui, ait l'esprit sain

et le jugement rassis. Citons encore M. Arvel, qui a fait applaudir la belle franchise de l'abbé Morvan, un prêtre vraiment digne de sa haute mission, et M. Jean Dax qui rend bien l'hypocrisie de l'envieux abbé Nourisson, le traître de la pièce. Mme Ellen Andrée est tout à fait bien dans la bonne de l'abbé Thibaut qui mène la cure dans l'intérêt de son maître, et sous les traits de la chaisière, Mme Irma Perrot est une commère qui a bec et ongles. N'oublions ni Mlle Camille Liceney qui si comiquement a récité son compliment à l'évêque — un chef-d'œuvre de poésie mirlitonesque — ni la jeune Hélène (Mlle Dolbeau) dont un innocent mensonge trouble gravement la petite âme.

3 JUILLET. — Première représentation à ce théâtre de *Second Ménage*, comédie en trois actes, de MM. Sylvane et Froyez[1]. — Une gentille pièce d'été, aimable et bien faite, un peu douce seulement, qu'eût certainement signée l'un des maîtres du théâtre d'autrefois — si sévèrement jugée par les petits auteurs d'aujourd'hui — Eugène Scribe. Elle fut représentée à l'Odéon à un mauvais moment : lors du fâcheux essai de suppression des répétitions générales, M. Ginisty — qui s'en souvient? — avait imaginé, à l'occasion de *Second Ménage*, un funèbre huis-clos que personne ne lui demandait : la charmante œuvrette de MM. Sylvane et Froyez en reçut le coup mortel. Elle ressuscite

1. DISTRIBUTION. — Bringuet, M. *Arvel*. — Robert Marchal, M. *Paul Derval*. — Laverton, M. *Collen*. — Labigeois, M. *Benedict*. — Hector, M. *Darcy*. — Adrienne, Mlle *Aimée Samuel*. — Florentine, Mlle *Camille Liceney*. — Françoise, Mlle *Daugé*.

pour quelques jours seulement au Gymnase où, infiniment mieux dans son cadre, elle eût mérité un meilleur succès et où Mlle Aimée Samuel, obligeamment prêtée par le Palais-Royal, interprétait avec la grâce et le ton qu'il fallait le joli rôle d'Adrienne.

4 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre par la 43e représentation de *Ces Messieurs*, où Mlle Eugénie Nau reprend le rôle d'Henriette, précédemment tenu par Mme Andrée Mégard[2].

26 SEPTEMBRE. — Reprise du *Secret de Polichinelle*. — Le public se montrait ravi de revoir cette « berquinade » voulue et si parfaitement réussie : de nouveau on a ri et on a pleuré... Ou a aussi beaucoup applaudi. L'aimable pièce, simple et touchante, n'était-elle pas interprétée par des artistes de premier ordre, comme l'incomparable Huguenet, qui avait trouvé dans Jouvenel un des meilleurs rôles de sa carrière, et sa partenaire Judic, si exquise en son personnage de mère qu'on n'eût pas dit qu'elle jouait la comédie?... Et puis, et puis, c'était la curiosité de la soirée, Mme Simon-Girard — s'échappant momentanément de l'opérette — faisait sa partie, avec beaucoup d'aisance et d'esprit, en compagnie de l'adroit Dumény, dans le joli duo épisodique qui n'était pas l'un des

2. Mme Andrée Mégard avait, sous la direction Moncharmont, emporté la pièce en tournée dans toutes les grandes villes de France.

Ces Messieurs étaient précédés chaque soir, au Gymnase, d'une causerie successivement faite par MM. Henry Bérenger, Armand Charpentier, Flotron et Mme Brémontier.

M. Henry Burguet remplaçait M. André Calmettes comme directeur de la scène.

moindres attraits de la charmante comédie de M. Pierre Wolff.

20 OCTOBRE. — Première représentation de la *Rafale*, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein[1]. — C'est une pièce simple, forte et violente, toute en action, sans verbiage inutile. En ce drame impétueux se déroule une vie, une passion, une fougue extrême. C'est la « rafale » qui passe, emportant tout sur son passage! L'intérêt est intense, l'émotion parfois poignante. Hélène, voici quelques années, fut contrainte d'épouser un certain comte de Bréchebel, homme médiocre, un rustre, avare et mal élevé. Pourquoi contrainte? Pour satisfaire au caprice de son père, le baron Lebourg, un riche parvenu, dont la seule ambition est de frayer avec l'aristocratie. Financier, dix fois millionnaire, s'étant octroyé lui-même le titre de baron, il s'arrange pour recevoir à sa table les plus grands noms de la noblesse française et veut faire partie du cercle, très fermé, de la rue Royale. Hélène, sacrifiée sans pitié, fut, par ce mariage, très malheureuse, jus-

---

1. DISTRIBUTION. — Le baron Lebourg, M. *Gémier*. — Robert de Chacéroy, M. *Duməny*. — Amédée Lebourg, M. *Henry Burguet*. — Armand de Bréchebel, M. *Pierre Achard*. — Bragelin, M. *Arvel*. — Le général duc de Brial, M. *Chartol*. — La Vieillarde, M. *Alerme*. — Hélène, Mme *Simone Le Bargy*. — La baronne Lebourg, Mme *Henriot*. — La marquise de Doullence, Mme *Ellen Andrée*.— Mme de Thisieux, Mlle *Lauzière*.

La *Rafale* était bientôt précédée d'un fort joli acte de M. André Picard, intitulé *Franchise* et déjà joué à l'Athénée. Au Gymnase, la pièce avait pour interprètes M. Pierre Achard (dans le rôle autrefois créé par lui), M. Alerme et Mlle Camille Preyle.

De même qu'elle avait déjà joué à Londres « en anglais », l'*Adversaire* de M. Alfred Capus, Mme Simone Le Bargy devait, au printemps suivant, jouer « en allemand » au Volks-Theater de Vienne, la *Rafale* de M. Henry Bernstein...

qu'au jour où elle se prit à aimer Robert Chacé-roy. Personne ne soupçonne le grand amour qui l'unit depuis trois ans à Robert. Nul ne se doute de cette ardente liaison, son seul bonheur, sa seule raison de vivre. Robert l'aime passionnément aussi, mais c'est un joueur effréné, joueur par nécessité, par métier. Sans fortune suffisante pour tenir honorablement son rang, il a réussi, grâce au baccara et aux courses, à mener la vie à grandes guides. Cela n'a pas été sans lutte, mais à force de patience et de bonne volonté, il a pu jusqu'ici dompter la chance. Hélas! celle-ci a tourné! Depuis plusieurs mois, il perd continuellement, et même une nuit, au cercle, dans un moment d'aberration et de folie, porteur d'une somme de six cent cinquante mille francs appartenant aux commanditaires de son écurie de courses, il a joué cette somme et l'a perdue. Le voilà, lui, gentilhomme hautain et fier, descendu — s'il ne peut rembourser — au rang d'escroc banal, passible de la Cour d'assises. Le voilà acculé sans issue au déshonneur et à la mort. Hélène lit dans son regard sa volonté d'en finir, elle l'interroge et reçoit la confession de son vol. Cette fin du premier acte est très belle où forcés qu'ils sont, à cause des invités, des domestiques, de maîtriser leurs cris et leurs éclats de voix, il lui avoue la fatale débâcle et sa criminelle action. Hélène est riche, et bien résolue à sauver son amant. Mais comme la dignité de Robert se révolte à la seule proposition de lui procurer la somme, elle s'efforcera de lui laisser croire qu'il est sauvé par l'intermédiaire du bijoutier Bragelin. Elle vend

donc ses bijoux, mais Bragelin demande plusieurs jours pour les négociations. Robert doit rembourser en quarante-huit heures, le sacrifice devient inutile. Elle s'adressera alors à un sien cousin, Amédée Lebourg, et le suppliera de lui prêter l'argent. Amédée fut autrefois son fiancé et l'aimait follement, lorsque le baron Lebourg rompit brusquement le mariage pour donner sa fille au comte de Bréchebel. Il n'a pas cessé de l'aimer et surtout de la désirer ardemment. Il profitera — grossier personnage — du service à rendre pour lui proposer un marché honteux. Hélène blessée le chasse. Elle aura recours à son père. Dans une scène odieuse et violente, elle le conjure de la sauver. Lui, habilement, lui arrache son secret, apprend avec stupeur qu'elle a un amant, Robert, et que celui-ci vient de commettre un vol. Il paraît d'autant moins décidé à lâcher les six cent mille francs. Hélène à tout prix veut éviter le malheur. Elle quitte son mari, passe la nuit auprès de Robert, bien décidée à fuir avec lui lorsque ses créanciers seront payés. Et elle se vend, odieux sacrifice, à son cousin Amédée, cependant que le baron Lebourg, par crainte du scandale, vient offrir à Robert de le sauver s'il consent à lui rendre sa fille et à quitter immédiatement la France. De telles conditions sont inacceptables. Robert se donnera la mort, ce sera pour lui la plus digne des solutions. Il charge donc le baron de veiller sur Hélène, et celui-ci parti, s'enferme dans sa chambre. Lorsqu'elle surviendra radieuse, avec l'argent, elle arrivera juste à temps pour entendre le coup de revolver que

vient de se tirer son amant. Elle tombe à terre en proie au plus terrible des désespoirs. — M. Bernstein porte bonheur à Mme Le Bargy. Après celles du *Détour* et du *Bercail*, elle a fait d'Hélène une création des plus remarquables. Elle est superbement tendre, nerveuse, amère, passionnée. M. Dumény a composé, en artiste consommé, le personnage de Robert de Chacéroy. Beau joueur, malgré la déveine, il montre une fierté, une élégance, une douleur contenue vraiment admirables. Tous les deux, Mme Le Bargy et M. Dumény, ont été parfaits. M. Gémier accuse avec talent les défauts du baron Lebourg, financier vaniteux et père abominablement égoïste. M. Burguet apparaît suffisamment bourru et mal élevé en le cousin Amédée, et MM. Arvel et Pierre Achard ont tenu avec adresse les rôles effacés de Bragelin et de Bréchebel, le triste mari d'Hélène. Les applaudissements qu'avait récoltés, dès le jour de la répétition générale, le nom, proclamé par Mme Le Bargy, de M. Henry Bernstein, accueillaient, pendant de nombreuses soirées, l'œuvre énergique et vigoureuse qui faisait honneur à la maîtrise du jeune et hardi dramaturge.

Voici, résumée dans le tableau qui suit, l'année du Gymnase en 1905 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Bercail, comédie	3	»	58
Les Vacances d'Antoinette, comédie	1	»	62
Le Retour de Jérusalem, pièce	4	20 févr.	33
**L'Age d'aimer*, comédie	4	17 avril	69
**Ces Messieurs*, pièce	5	2 juin	59
**Second ménage*, comédie	3	3 juillet	14
**Le Secret de Polichinelle*	3	26 sept.	21
**Terrible affaire*. comédie	1	»	24
**La Rafale*, pièce	3	20 octob.	87
**Franchise*, pièce	1	20 octob.	85

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Six pièces nouvelles : *Petite Peste !* de M. Romain Coolus; la *Retraite*, traduite de l'allemand par MM. Maurice Rémon et N. Valentin ; l'*Armature*, tirée du roman de M. Paul Hervieu par M. Brieux; la *Belle Mme Héber*, de M. Abel Hermant; la *Marche nuptiale*, de M. Henry Bataille et la *Cousine Bette*, tirée de Balzac par MM. Pierre Decourcelle et Granet, constitueront — avec la reprise des *Demi-Vierges*, les quelques représentations des *Rois américains* de M. Séverin Malafayde et de Mme Camille Clermont et les comédies en un acte de M. Jean Thorel, *Son Excellence Dominique*, et de M. André Barde, le *Bon Numéro* — l'histoire du Vaudeville en 1905.

13 JANVIER. — Premières représentations de *Petite Peste !* comédie en trois actes de M. Romain Coolus[2], et de *Son Excellence Dominique !* comé-

1. Directeur : M. Porel ; Administrateur : M. Peutat ; Secrétaire général : M. Malacan.

2. DISTRIBUTION. — Louis Chameron, M. *Lérand*. — Chantelouve, M. *Gaston Dubosc*. — Roussay, M. *Colombey*. — Chancelet, M. *Louis Gauthier*. — Dempuis, M. *Baron fils*. — Lambret, M. *Joffre*. — Camille, M. *Aussourd*. — Jean, M. *Bertrand*. — Paule, Mlle *Jeanne Thomassin*. — Marceline, Mlle *Marthe Régnier*. — Gina, Mlle *Harlay*. — Georgette, Mlle *De Bray*. — Une femme de chambre, Mlle *Becker*.

Mlle *Marthe Régnier*, momentanément indisposée, fut remplacée au pied levé dans le rôle de Marceline par la très charmante Mlle *Yvonne de Bray*.

avait commencé par *Son Excellence Dominique !* — une très agréable et très alerte petite comédie en un acte de M. Jean Thorel d'après la nouvelle de M. Bergeret. Cette fort gentille pièce, très bien jouée, était vivement applaudie.

15 FÉVRIER. — Première représentation de la *Retraite*, comédie dramatique en quatre actes de M. Franz-Adam Beyerlein, traduite de l'allemand par MM. Maurice Rémon et N. Valentin [1]. — Ce n'est pas une pièce française que nous donne, cette fois, le Vaudeville, c'est une comédie dramatique allemande, de M. Adam Beyerlein, jouée déjà dans le monde entier. Le drame, fort bien fait, est conduit avec une indéniable maîtrise; il est clair, net, bref, précis. L'intérêt croît d'acte en acte et l'émotion, qui dès le début s'en dégage, devient tout à coup d'une intensité extrême, bien que l'intrigue ne soit ni très nouvelle, ni très éloignée d'un simple mélodrame. La *Retraite* était pour le pays voisin d'une extrême hardiesse; c'était la lutte ouverte contre une caste et contre la puissance du militarisme en Allemagne. Elle n'a pas pour nous le même attrait. Un maréchal des logis chef sert de-

1. DISTRIBUTION. — Volkhardt, maréchal des logis chef, M. *Lérand.* — Comte de Lehdenburg, capitaine de cuirassiers, M. *Gaston Dubosc.* — De Bannewitz, capitaine commandant, M. *Colombey.* — Helbig, maréchal des logis, M. *Louis Gauthier.* — Michaleck, uhlan, M. *Baron fils.* — De Hœwen, lieutenant de uhlans, M. *Roger Monteaux.* — Premier conseiller, M. *Joffre.* — De Lauffen, lieutenant de uhlans, M. *Roger Vincent.* — Hagemeister, lieutenant d'infanterie, M. *Dauvillier.* — Spiess, uhlan, M. *Vandenne.*— Queiss, maréchal des logis, M. *Aussourd.* — Paschke, major d'artillerie, M. *Bertrand.* — Volontaire d'un an, aide major, M. *Grésy.* — Greffier du conseil de guerre, M. *Lalbarède.* — Deuxième conseiller, M. *Vertin.* — Troisième conseiller, M. *Ferré.* — Appariteur du conseil de guerre, M. *Baud.* — Claire Volkhardt, Mlle *Marthe Mellot.*

puis plus de trente ans avec honneur dans un régiment de cavalerie de la frontière. Il a conquis, par sa droiture, l'estime de ses chefs et de ses camarades. Toute sa vie irréprochable fut faite de probité, de dignité et de fierté. Volkhardt a une fille, Claire, qui semble réunir toutes les qualités. Aimante, gaie, charmante et intelligente, elle fait l'adoration de son père. Claire a vingt ans, il faut songer déjà à la marier. Justement son frère adoptif, le brave Helbig, recueilli tout jeune par Volkardt revient ce jour même après un stage de deux années passées dans une école de cavalerie à Hanovre. Les enfants, avant le départ d'Helbig, s'aimaient tendrement, ils s'étaient presque fiancés et leur union serait pour le père — bientôt atteint par la limite d'âge et désolé de quitter le service — une consolation et une joie pour ses vieux jours. Claire ne semble pas autrement satisfaite du retour d'Helbig. Et pourquoi donc? Parce que Claire est la maîtresse du jeune aristocrate hautain et fier lieutenant de Lauffen. Elle se sentit prise pour lui d'une invincible passion, et malgré les terribles conséquences que pouvait avoir son acte, elle s'est donnée à lui, irrésistiblement attirée! Et voilà que surgit le drame. Helbig revient, tout au bonheur de retrouver sa jeune, douce et jolie fiancée. Seul, son souvenir pendant le dur séjour de là-bas l'a soutenu et encouragé. Il va pouvoir enfin réaliser son rêve! Nullement, car l'accueil de sa petite Claire ne lui laisse aucun espoir. Elle l'aime tendrement, mais comme un frère et non d'amour; il faudra renoncer à l'espoir d'en faire

sa compagne et oublier désormais l'innocente promesse d'autrefois. La désillusion est amère. D'où provient ce changement ? En aimerait-elle un autre ? Le vieux capitaine de Bannewitz peut-être, qui tantôt lui offrait des fleurs, ou plutôt le jeune lieutenant de Lauffen, qu'elle défend avec tant de chaleur ? Il surveillera et saura. Dix heures et demie ! Voici que résonne en la caserne le son des clairons jouant la retraite. Dans sa chambre, le lieutenant de Lauffen, aux derniers accents de la sonnerie, remplace avec précaution l'abat-jour blanc de sa lampe par un abat-jour vert, s'assure que son ordonnance est couché et... attend. C'est un signal ! Claire, tout doucement dans le couloir se glisse, entre, referme la porte et se jette à son cou. « Mon cher petit, comme j'ai peur et combien grande est notre imprudence ! » Helbig se méfie ! On frappe : c'est lui ! Dans la chambre à côté, Claire se cache, Helbig entre, la discussion éclate. Plein de rage, il se contient d'abord et doucement, respectueusement, donne des explications. De Lauffen, arrogant, lui ordonne de se retirer. Claire est ici ! Helbig repousse l'officier, la lutte s'engage, il lève la main sur son supérieur, reçoit un coup de sabre qui lui balafre la figure, atteint la porte de la chambre, l'ouvre, aperçoit Claire ! De Lauffen appelle, des soldats accourent, on emmène Helbig en prison ! C'est rapide, bref, brutal et poignant... Nous assistons, au troisième acte, à la séance du conseil de guerre réuni pour juger le pauvre Helbig. L'émotion augmente. C'est d'une mise en scène absolument admirable : solennité du

conseil, simplicité des débats, tout concourt à nous empoigner. Les juges ne s'expliquent pas la sauvage agression. Helbig se refuse à parler, Volkhardt devant toujours ignorer le déshonneur de sa fille. De Lauffen, pour cette raison, observe le même silence, assure qu'Helbig était pris de boisson, demande pour lui les circonstances atténuantes. On fait venir les témoins, Volkhardt d'abord, à cent lieues de supposer la terrible vérité; Quiess ensuite, sous-officier de service qui laisse poindre quelques soupçons. Une femme se tenait cachée dans la chambre du lieutenant, la querelle vient de là. Peut-être pourrait on interroger Mlle Volkhardt, mais Claire, d'elle-même, demande à être introduite. Sans fausse honte, simplement, franchement, elle raconte la querelle, avoue sa présence dans la chambre, son amour pour le lieutenant, sa liaison coupable. La scène est d'une incontestable grandeur. Le père a failli sauter à la gorge du lieutenant, être jugé à son tour. L'étonnement, la terreur, la rage se peignent sur son visage. Navrante est la douleur d'Helbig. Le quatrième acte termine rapidement le drame. L'auteur a fait du lieutenant de Lauffen un hautain gentilhomme — cela se passerait ainsi, paraît-il, en Allemagne — qui ne croit pas pouvoir épouser, sans commettre une indigne mésalliance, une jeune fille d'aussi modeste condition. Il aime Claire cependant et désirerait volontiers réparer le mal qu'il a fait, mais il reste indécis lorsque Volkhardt vient lui demander raison de sa conduite. Il refuse même de se battre avec son inférieur, si bien que le brave homme,

déshonoré, après avoir braqué sur lui son revolver sans trouver le courage de tirer — il est arrêté par une vieille habitude de discipline et de respect envers ses chefs — abat dans un mouvement de colère, sa fille Claire, venue là pour défendre son bien-aimé. Les caractères de chacun des personnages militaires de cette comédie sont observés et étudiés avec une sûre perspicacité. L'interprétatation, comme toujours au Vaudeville, est parfaite. M. Lérand a composé le maréchal-des-logis avec un art infini. Type accompli du sous-officier zélé et dévoué, il a su montrer sans faiblesse son adoration pour sa fille et détailler les sentiments si divers qui secouent et bouleversent le malheureux Volkhardt. M. Louis Gauthier fait de Helbig un brave garçon, touchant et sensible; il a ému toute la salle par la sincérité de sa douleur. M. Gaston Dubosc donne à un capitaine de cuirassiers sceptique, aimable et bon enfant, toute l'élégance et la désinvolture de l'officier mondain. M. Baron fils caricature d'amusante façon un ordonnance à l'esprit obtus et borné. M. Roger Vincent a fait de très heureux débuts en le lieutenant de Lauffen. Il aurait réussi à rendre presque sympathique ce personnage hautain, arrogant et inconscient. MM. Colombey, Joffre, Aussourd, Roger Monteaux sont irréprochables en tous points. Mlle Marthe Mellot, enfin, a déployé dans Claire Volkhardt, ses rares qualités de volonté, de franchise, de force et de passion. C'est un nouveau succès à ajouter à celui qu'elle remporta dernièrement dans *Oiseaux de passage*.

18 FÉVRIER. — Le *Bon numéro*, comédie en un acte de M. André Barde[1], complète l'affiche de la *Retraite*, et le succès de la petite pièce n'est pas moindre que celui de la grande. Ce *Bon numéro*, ça n'est pas précisément une comédie, au sens strict du mot, c'est un peu ce que les Allemands appellent une « *sotie* », les Espagnols une « *zarzuela* », c'est-à-dire un cadre où s'agitent des silhouettes pittoresques, amusantes, dans un continuel va-et-vient. Ici, le cadre, c'est une vente de charité, dans le jardin de l'hôtel de la baronne de Vaucresson, où les petites boutiques sont tenues par des femmes du monde, et aussi par des comédiennes. Et ce sont les petites rivalités de femmes qui sont le fond de l'aventure pimpante et frivole comme il convient. Sur ce canevas, brodé d'arabesques mondaines, se détache une légère action, l'histoire du jeune Lucien Moustier, le fils du riche entrepreneur qui, muni de deux millions de dot, se dit qu'en arithmétique matrimoniale, il doit trouver une femme qui lui en apporte quatre. Il est venu chez la baronne, pour voir la fiancée aux millions, qui est dame-vendeuse ; or, il se trompe de comptoir, il a regardé le numéro indiqué à l'en-

1. DISTRIBUTION. — Comte de Bessac du Goulet, M. *Gaston Dubosc*. — Lucien Moustier, M. *Louis Gauthier*. — Paul Robinot, M, *Baron fils*. — Le général Frochard, M. *Joffre*. — Tessier, M. *Dauvillier*. — Cahuzac, M. *Camille Bert*. — Gérôme, M. *Suarès*. — Le chef des tziganes, M. *Ferré*. — La baronne de Vaucresson, Mme *Daynes-Grassot*. — Clara Forty, Mlle *Marthe Régnier*. — Mme Rozière, Mme *Cécile Caron*. — Suzanne Deslandes, Mlle *Harlay*. — Germaine Robinot, Mlle *de Bray*. — Marthe de Chabannes, Mlle *Verlain*. — Zézette, Mlle *de Mornand*. — Mme Aubert, Mlle *Netza*. — Louise Mellard, Mlle *de Frézia*. — Gilberte Rousseau, Mlle *Francy*. — Berthe Limeux, Mlle *Leduc*. — Geneviève Montès, Mlle *de Verlaine*. — Jenny, Mlle *Becker*.

vers, le 9 retourné est devenu 6, et quand il s'en est épris à fond, le coup de foudre, il apprend que celle-ci n'a pas le sou, c'est une « sans dot », mais le sort en est jeté, il épousera l'exquise jeune fille, qui n'a pas de fortune, de préférence au monstre, qui a trois millions ! Encadrée d'un décor exquis de verdure printanière, jouée par une réunion de comédiens qu'on ne saurait trouver dans un autre théâtre, cette petite comédie fait grand effet : Dubosc, en viveur désabusé ; Louis Gauthier, en jeune homme à marier ; Joffre, en vieux général ; Mmes Daynes-Grassot, la baronne de Vaucresson ; Marthe Régnier, la divette de music-hall ; Cécile Caron, Harlay, de Bray, de Frézia, de Mornand forment un ensemble rare. Les jolies femmes, en toilettes élégantes, égaient cette fantaisie, qui donne sa note claire devant le tableau plus sombre du beau drame de M. Beyerlein.

19 AVRIL. — Première représentation de l'*Armature*, pièce en cinq actes, de M. Brieux, d'après le roman de M. Paul Hervieu[1]. — Qu'est-ce que l'*Armature* ?... Vous connaissez depuis longtemps, j'imagine, la signification de ce titre. Dans le célèbre roman d'où M. Brieux a tiré les cinq actes représentés au Vaudeville, M. Paul Hervieu affirme

1. DISTRIBUTION. — Jacques d'Exireuil, M. *Georges Grand*. — Baron Saffre, M. *Chelles*. — Marquis de Fé, M. *Lerand*. — Comte de Grommelain, M. *Gaston Dubosc*. — Olivier Bréhant, M. *Baron fils*. — Roger d'Iancey, M. *Roger Monteaux*. — M. Ploche, M. *Joffre*. — Marquis de Renève, M. *Roger Vincent*. — Meuil, M. *Dauvillier*. — La Broussaille, M. *Vandenne*. — Fricandeau, M. *Aussourd*. — Chalacey, M. *Bertrand*. — Le régisseur, M. *Vertin*. — Nargencey, M. *Ferré*. — Saint-Bel, M. *Baud*. — Giselle, Mlle *Berthe Cerny*. — Baronne Saffre, Mme *Cécile Caron*. — Catherine Saffre, Mlle *Drunzer*. — Princesse Nagear, Mlle *Paule Andral*. — Blanche de Grommelin, Mlle *Harlay*. — Aline, Mlle *Netza*.

que, dans la société élégante de Paris, telle qu'elle est actuellement organisée, tout est subordonné aux questions d'argent... Les préjugés, les convenances, les mœurs, l'édifice entier des hypocrisies qui constituent la vie sociale ne se tiennent en équilibre que grâce à un support intérieur, invisible aux regards distraits et superficiels, et qui est l'argent. Que le support de l'armature vienne à manquer : tout s'écroule. Et l'on aperçoit les vilenies, les bassesses que cachent les splendeurs de la façade... Le baron Saffre est un homme très puissant. Ils brasse des affaires colossales ; on ne connaît pas au juste le chiffre de sa fortune ; il mène un train de prince ; il donne en sa splendide demeure des fêtes auxquelles les gens les plus huppés sollicitent l'honneur d'être conviés... Ce diable de baron tient tout le monde, car tout le monde a besoin de lui. On le traite peut-être de filou quand il a le dos tourné, mais dès qu'il arrive on lui fait des révérences. Il a marié son fils Arthur (il ne paraît, d'ailleurs pas dans la pièce), à l'héritière sans dot d'une famille historique ; sa fille cadette, Marie-Blanche, à un certain comte de Grommelain, noble comme Bragance et gueux comme Job ; quant à l'aînée, Julienne, pauvre créature disgraciée — on ne la voit pas davantage au Vaudeville — il lui a permis d'épouser un roturier beau garçon qui lui a tourné la tête par sa barbe blonde. Julienne adore bêtement son mari qui ne l'a prise que pour ses écus. Ces frères, ces sœurs, ces belles-sœurs, ces beaux-frères se haïssent, et s'ils font bonne figure au baron Saffre, c'est

qu'ils croient avoir intérêt à le ménager. En réalité, ils ont le cœur sec comme du bois. Marie-Blanche est morphinomane et s'abandonne aux plus honteuses débauches sous l'œil indulgent de son époux... Olivier voudrait bien courir le guilledou ; mais il redoute le divorce, qui le guette et le replongerait au néant d'où il est sorti... Et lui?... le terrible baron?... n'a-t-il pas quelques galants caprices à satisfaire?... Nous touchons au point culminant du drame... Le baron s'est épris d'une jeune femme qui, en dépit des aventures où elle est précipitée, reste moralement pure et constamment sympathique. Giselle d'Exireuil ne se laisse pas gagner par la dépravation ambiante, elle n'est point vicieuse, elle est profondément attachée à son mari, Jacques, et c'est la sincérité même de cette tendresse qui va la perdre. Le ménage d'Exireuil se livre depuis longtemps à des dépenses qui excèdent sa fortune. Jacques, pour augmenter ses revenus, s'est engagé dans des spéculations malheureuses, y a englouti son patrimoine... Les créanciers deviennent pressants, les dettes se multiplient. Il arrive un moment où Jacques est, comme on dit, « à la côte ». A moins d'un miracle c'est la catastrophe inévitable. Déjà Jacques agite en son esprit des projets extrêmes. Il ira en Amérique, il se fera chercheur d'or, pionnier, il affrontera les fièvres... Sa pauvre petite femme tremble de tous ses membres en l'écoutant. Se séparer, vivre loin l'un de l'autre, et peut-être ne jamais se revoir... Quelle horreur !... Jacques reprend : « Et pourtant, si quelqu'un voulait m'aider !... J'ai dans les mains

une affaire superbe : il faudrait qu'un grand financier la patronât. Ah ! si le baron Saffre daignait s'y intéresser !... Mais le voudrait-il ? » — Et Giselle, à demi-morte de frayeur, n'ose rien répondre ; elle entrevoit dans l'avenir d'horribles complications... Depuis plusieurs semaines, Saffre tourne autour d'elle, lui adresse des hommages qu'elle n'a pas eu l'air de remarquer. Et c'est à cet homme que son mari !... Elle ouvre les lèvres pour tout dire... Mais elle voit Jacques si pâle, si inquiet, si abattu, qu'elle n'a pas le courage de parler. A-t-elle le droit de lui enlever son dernier espoir ?... « Ma foi, reprend Jacques, je vais trouver le baron... » Saffre, qui connaît la situation des d'Exireuil, a arrêté son plan. Il n'obligera le mari que si la femme le lui demande expressément et lui en est reconnaissante. Et tandis que Jacques frappe à la porte de ses bureaux, le voilà qui livre à Giselle un assaut suprême. La scène est développée avec tact, avec sûreté, avec un sens des nuances et une rare compréhension des dessous psychologiques. Le baron joue avec Giselle comme fait un oiseau de proie avec un oiselet ; il l'affole, il la fascine ; il feint d'abord d'ignorer les ennuis d'argent où Jacques se débat ; il force Giselle à lui en faire l'aveu ; il lui offre son amitié dévouée avec des regards ardents et des mots respectueux ; il lui trace un effroyable tableau des humiliations et des déchéances auxquelles est exposé l'homme du monde ruiné, la gêne, les expédients lamentables, quelquefois la honte des poursuites judiciaires... Et Giselle frémit... » Mieux vaut, poursuit-il, une

bonne place, et un intérêt dans des affaires prospères; j'ai justement besoin d'un secrétaire général... M. d'Exireuil serait apte à remplir ces délicates fonctions... » Giselle troublée, bouleversée, écœurée, chasse d'abord le baron... On sent que bientôt, hélas! elle succombera.. Elle ne se ressaisira qu'après sa chute — trop tard. Et tout en détestant son infamie, nous en avons pitié. Giselle est prise dans un engrenage où son corps passe tout entier dès qu'elle a eu l'imprudence d'y poser les doigts; elle déshonore son mari pour trop l'aimer, pour l'aimer trop lâchement, pour assurer son repos, pour ne pas le quitter.,. Singulier cas de conscience! Le baron lui inspire une horreur insurmontable, mais il la domine par la formidable force de volonté qui est en lui et qui s'impose aux faibles et brise leurs résistances... Les évènements se précipitent... La situation du baron est moins solide qu'elle ne le paraît. Le colosse s'est engagé dans des opérations gigantesques qui soulèvent contre lui une coalition de tous les marchés d'Europe. Il est vaincu; il est abandonné de ses propres enfants qui le trahissent pour sauver quelques débris de patrimoine et achèveront de ruiner son crédit. Sa raison ne résiste pas à ces déceptions diverses. Il devient fou, mûr pour la congestion. Et quand, après la superbe scène de l'aveu, Jacques ira pour tuer le baron Saffre, il ne trouvera plus qu'une loque, un cadavre râlant, qu'il ne pourra que jeter à terre en s'écriant: « Tu n'as pas encore souffert! » — Elle est terrible et superbe la scène de l'aveu, elle eût dû vraiment décider du succès de

la pièce, si, jusque-là, l'intérêt n'était pas si malheureusement éparpillé... Jacques d'Exireuil a voulu savoir si Giselle est la maîtresse du baron. Il l'interroge adroitement. Giselle se trouble d'abord, puis elle avoue, elle crie la vérité... C'est pour le sauver, pour le garder, pour qu'il ne parte pas aux pays meurtriers qu'elle a accepté le secours du baron. — « Je n'ai pas été sa maîtresse, mais sa victime! » sanglote Giselle. Elle dit les violences qu'elle a dû subir, son dégoût, sa honte... Jacques l'a brutalisée. Elle frissonne de fièvre. Elle a soif. Son mari s'émeut; il lui prépare de quoi boire et vient lui soutenir le verre entre ses dents, car elle grelotte d'angoisse et de froid. Il la recouvre de son manteau. Puis il gagne la porte. — « Où vas-tu? » interroge Giselle. — « Je vais tuer le baron Saffre, lui sauter à la gorge, lui arracher la langue, lui crever les yeux, lui écraser la tête sous mes talons!... » — « Ah! oui, Jacques, tue-le!... ». Mlle Cerny a trouvé là un cri admirable. Avec M. Grand, que réclame si justement le Théâtre-Français, elle a joué toute la scène, tout son rôle d'ailleurs avec un talent aussi absolument digne de la Comédie-Française. Le grand défaut de la pièce, c'est, nous devons le dire, la division de l'intérêt. En dehors du comte d'Exireuil, tous ces gens. minutieusement décrits dans le roman de M. Paul Hervieu, nous sont indifférents à la scène où leurs papotages nous agacent au suprême degré. Puis, l'interprétation, — où nous avons noté, dans de moindres rôles, les efforts de MM. Gaston Dubosc, Baron fils, les deux gendres du grand baron, de

M. Joffre, qui a nettement dessiné une silhouette d'usurier mondain, a péché par une erreur fâcheuse, erreur de distribution. M. Chelles, le remarquable Grégoriew d'*Oiseaux de passage*, était l'homme le moins fait qu'on pût trouver pour rendre le personnare du baron Saffre, qu'il a manqué du tout au tout.

5 MAI. — L'*Armature* n'ayant pas donné ce qu'on en espérait, la *Retraite* reparaissait sur l'affiche, et cette reprise inattendue offrait un particulier intérêt : le rôle de Claire Volkhardt, que Mlle Marthe Mellot avait marqué de l'autorité de son talent, était repris par Mlle Yvonne de Bray, une jeune et fine comédienne qui apporte à tout ce qu'elle joue, non seulement une rare application, mais encore une véritable intelligence. Elle était, cette fois, parfaite de sincérité et de charme.

20 MAI. — A dix ans de distance, M. Porel reprenait au Vaudeville ces fameuses *Demi-Vierges*[1] qu'avec le retentissant succès que l'on sait, il avait primitivement représentées au Gymnase au moment où, de concert avec M. Albert Carré, il dirigeait les destinées dr théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle. La cinglante et curieuse comédie de M. Marcel Prévost — dont l'exposition du premier acte nous

1. DISTRIBUTION. — Hector Le Teissier, M. *Gaston Dubosc*. — Maxime de Chantel, M. *Louis Gauthier*. — Paul Le Teissier, M. *Baron fils*. — Harden, M. *Joffre*. — Julien de Suberceaux, M. *Roger Vincent*. — Luc de Lestrange, M. *Dauvillier*. — Docteur Krauss, M. *Aussourd*. — Valbelle, M. *Bertrand*. — Joseph, M. *Vertin*. — Espiens, M. *Baud*. — Maud de Vouvre, Mlle *Berthe Cerny*. — Jacqueline, Mlle *Marthe Régnier*. — Mme de Vouvre, Mme *Cécile Caron*. — Mme Ucelli, Mlle *Paule Andral*. Etiennette Duroy, Mlle *Harlay*. — Jeanne de Chantel, Mlle *De Bray*. — Mme de Reversier, Mlle *Netza*. — Mme de Chantel, Mme *Henriette Andral*. — Betty, Mlle *De Mornand*. — Cécile Ambre, Mlle *De Frezia*. — Marthe de Reversier, Mlle *Colonna*. — Madeleine de Reversier, Mlle *De Verlaine*. — Dora Calvell, Mlle *Becker*. — Juliette, Mlle *Brizac*.

a semblé, cette fois, singulièrement longue en son éparpillement de scènes épisodiques — offrait, alors, une interprétation de tout premier ordre qui — faut-il l'avouer? — n'a pas aujourd'hui été entièrement retrouvée. Notons les consciencieux efforts de Mlle Berthe Cerny, abordant, non sans crânerie, le rôle de Maud, qu'établit si brillamment Mme Jane Hading; la grâce de Mlle Yvonne de Bray, succédant à la délicieuse ingénue qu'était Marie Leconte; l'aisance de M. Gaston Dubosc en Hector Le Tessier, où nous applaudissions M. Dumény; la saisissante émotion de M. Louis Gauthier sous les traits de Maxime de Chantel créé par M. H. Mayer; le succès de beauté de Mlle Marthe Régnier, la Jacqueline outrancière dont Mlle Léonie Yahne disait avec tant d'impayable drôlerie les amusantes répliques. Mais où est M. Lérand, qui dessina d'un trait si juste le type du puissant banquier Harden? En dépit d'un accent indéfinissable, M. Joffre y reste singulièrement quelconque... Où est surtout M. Grand, qui personnifiait avec tant d'élégance et d'autorité le beau Julien de Suberceaux? Tombé aux mains de M. Roger Vincent, d'aspect si chétif et si vulgaire, le rôle est devenu d'une invraisemblance criante et ne laisse pas de jeter sur l'affabulation de l'auteur un discrédit plutôt fâcheux...

14 JUIN. — Première représentation des *Rois américains*, pièce en quatre actes de MM. Séverin Malafayde et de Mme Camille Clermont[1]. — La

1. DISTRIBUTION. — Karnadger, M. *Lérand.* — Maximilien, M. *Capellani.* — Chicking, M. *Séverin Mars.* — Simpson-Addy, M. *Dauvillier.* — Farouk, M. *Rablet.* — Barkasson, M. *Vaslin.* — Charlie, M. *Pradaly.*

saison officielle a été clôse avec les *Demi-Vierges*. C'est pour une saison d'été de quinze jours à peine que Mme Camille Clermont — celle qui fut il y a... ans, la Fanfan Benoiton de Sardou — a loué à M. Porel la salle de la Chaussée-d'Antin, afin d'y faire représenter une comédie de mœurs, de mœurs américaines, où elle a pour collaborateur l'un des principaux interprètes de la pièce, M. Séverin Mars — ou Séverin Malafayde. Mme Clermont paraît avoir voué aux financiers américains une toute particulière haine; contre eux, elle avait déjà écrit un livre cinglant; contre eux encore, elle met à la scène une satire dramatique dont, par malheur, la nouveauté n'est pas le mérite le plus éclatant. Venant après les *Affaires sont les Affaires* et les *Ventres dorés*, ces *Rois américains* ont même fait l'effet d'une redite plutôt inutile. Dans un pays où nos milliardaires sont tous rois de quelque chose : du pétrole ou du cochon, du sucre ou du café, Karnadger est le plus intelligent et le plus puissant de toute la bande. Peu lui chaut, du reste, d'avoir établi son énorme fortune sur la ruine de familles entières, il est riche, immensément riche, et peu disposé à rendre gorge. C'est alors que se présente son fils, Maximilien, à qui un poète de ses amis a ouvert les yeux sur la moralité de son père. Maximilien s'est mis à la tête du parti socia-

— Baleymoon, M. *Baud*. — Spyder, M. *Daniel*. — Hans Smilling, M. *Ydrac*. — Radberg, M. *Darger*. — Ravarold, M. *Dousset*. — Le marquis de Courtray, M. *Doney*. — Béatrice, Mlle *Milo d'Arcylle*. — Mistress May, Mlle *Paule Marsa*. — Miss Betty Belby, Mme *Madeleine Guitty*. — Miss Polop, Mlle *Harnold*. — Miss Katson, Mlle *Defradas*. — Mistress Yunley, Mlle *Léo Link*.

liste : il exige que Karnadger rende un milliard sur les deux milliards qu'il a trop facilement acquis. On conçoit que le financier se fasse quelque peu tirer l'oreille... Il y consent pourtant et ce beau geste lui rend l'estime des honnêtes gens. Pardonné par son fils, il pardonne lui-même à sa fille, qui s'était enfuie avec le jeune homme pauvre dont il avait fait son secrétaire. La pièce abonde en idées généreuses, et aussi, avouons-le, en naïvetés grosses comme des maisons. N'insistons pas, et souhaitons-lui de grand cœur une fructueuse carrière... en Amérique. Il nous reste à féliciter M. Lérand, qui fut un Karnadger aussi puissant que le permettait le rôle, et M. Capellani qui montra, vraiment, une belle chaleur en Maximilien. Mlle Milo d'Arcylle était tout à fait charmante sous les traits de Béatrice, la jeune fille riche enlevée par le secrétaire pauvre. Notons la pittoresque silhouette du milliardaire ataxique dessinée par M. Rablet et les louables efforts vers l'originalité de M. Séverin Mars, dont la diction restait tout de même bien extraordinaire[1].

15 SEPTEMBRE. — Réouverture avec la première représentation de *La Belle Madame Héber*, comédie en quatre actes de M. Abel Hermant[2]. — C'est

---

1. — Plus extraordinaire encore... Le 21 juin, le Vaudeville donnait une représentation avec le concours de Mme Otero; le spectacle se composait des *Rois américains* et Mme Otero interprétait une pantomime, *Rêve d'opium*.

Le 25 juin, le théâtre fermait définitivement ses portes pour l'été.

2. DISTRIBUTION. — Theophile Marchal, M. *Lérand*. — Firmin-Héber, M. *Gaston Dubosc*. — Le baron Rabbe, M. *Joffre*. — Claude Orcemont, M. *Rouyer*. — Le comte de Crissé, M. *Roger Vincent*. — Joseph, M. *Vertin*. — Raymond Briollet, M. *Georges Baud*. — Max Neuvillette,

en vérité une tâche bien difficile que d'analyser ici cette pièce en quelques lignes seulement. Comment mettre un peu d'ordre, un peu de clarté dans une telle confusion d'idées, d'opinions, de sentiments différents? Comment étudier au passage une si infinie diversité de caractères, de personnages et de mœurs? Comment fixer aussi hâtivement toutes les douleurs, toutes les pensées — embrouillées — de Claude Orcemont, malgré le soin qu'il prend — trop souvent — à nous en expliquer, au fur et à mesure, la psychologie? Ce n'est pas que son roman nous paraisse d'une bien extraordinaire particularité — il rappelle de trop près, pour cela, celui de son aîné, Armand Duval — mais ce jeune homme, violent et faible, s'ingénie à paraître compliqué. Il nous oblige à une telle attention, il nécessite, pour le comprendre et le suivre, une telle tension d'esprit, que la pièce reste pour nous longue et fatigante. Il y a place, dans ces quatre actes, pour un roman tout entier, et M. Abel Hermant eut l'incontestable tort d'y vouloir entasser une œuvre aussi multiple, diffuse, colossale. C'est dommage, vraiment, car les belles scènes qui s'y trouvent, les situations théâtrales et fortes semblent, malgré la qualité du dialogue mordant et incisif, noyées dans un flot d'inutilités qui ralentissent l'intérêt et embarrassent l'action. C'est

M. *Draquin*. — Nicole Firmin-Héber, Mlle *Henriette Roggers*. — Fernande Riverol, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Mme Riverol-Saligny, Mme *Cécile Caron*. — Ninette Le Cosquer, Mlle *Harlay*. — Claire Briollet, Mlle *Yvonne de Bray*. — La baronne Rabbe, Mlle *de Mornand*. — Mlle de Corps-Nuds, Mlle *Netza*. — Denise Louverné, Mlle *Francy*. — Rosalie, Mlle *Jeanne Marie-Laurent*.

plus, en somme, de la littérature que du théâtre, et cette littérature apparaît à la scène beaucoup trop touffue, subtile et travaillée. Examinons tout d'abord le milieu dans lequel nous conduit l'auteur. C'est celui — bien qu'assez vague — de la classe riche, de la haute société -- oh ! il n'en est pas plus joli pour cela, et je souhaite que M. Abel Hermant ait apporté à sa peinture quelque exagération ! — où toute femme est dans l'obligation de prendre un amant, tout mari une maîtresse ; où la vie n'est que duperie, tromperie et mensonge ; la conversation que médisance et calomnie ; où toutes les actions ne sont enfin que monstrueuses vilenies. Ici un mari complaisant qui profite des liaisons de sa femme, là un amant taré qui triche dans les cercles. Ici une femme du monde qui vole à son amant les perles qui ornent son plastron. Là une sorte d'entremetteuse, Mme Riverol-Saligny, surnommée par ses amis l'Appareilleuse, pour le soin qu'elle apporte à faciliter leurs unions, à les faire naître, à les protéger ; pour sa sollicitude à caser avec intelligence, en des chambres mitoyennes ou suffisamment rapprochées, dans son château des environs de Paris, amants et maîtresses. Joli monde ! Mais venons à la pièce. Théophile Marchal, l'écrivain célèbre, l'hôte assidu de Mme Riverol, amusant et juste portrait de l'auteur dramatique choyé, complaisamment écouté, émet, parmi d'autres belles tirades, sa théorie sur l'amour. « L'amour, dit-il, le même depuis le commencement des siècles, est également le même dans toutes les classes de la société. Il se réduit à un

homme et une femme qui se cherchent, se trouvent et s'unissent. Harem et haras ! Là-dessus est fondé le monde. Aussi y aura-t-il toujours des amants de cœur et des filles, des mâles et des coquettes... L'être humain, pareil à celui d'autrefois, est toujours possédé des mêmes vices et des mêmes passions, déchaînés avec la même force. Regardez-vous, regardez autour de vous. Voyez Nicole Héber : la Belle Mme Héber, la Femme fatale, n'est-elle pas le plus bel exemple de coquette et de fille que l'on puisse rencontrer? Un homme ne s'est-il pas ruiné pour elle, un autre ne s'est-il pas tué, un troisième encore, le comte de Crissé, ne vient-il pas, pour elle encore, de tricher au jeu, provoquant au cercle un abominable scandale? N'est-il pas, lui, Crissé, la personnification absolue de l'ami de cœur, « l'apache » prêt à jouer du poing ou du couteau? Ne lui obéit-elle pas, elle, soumise, dominée, maîtrisée, malgré l'apparente lassitude qu'elle éprouve de cette liaison? » Et chacun d'ajouter sur le compte de Nicole sa petite infamie. Seul, Claude Orcemont, nouveau venu dans la société de l'Appareilleuse, prend énergiquement sa défense. Il sait qui elle est, quelle fut sa vie, mais se garde bien de la condamner. Il l'excuse, au contraire, et nie d'ailleurs l'existence de la Femme fatale. Subitement la conversation s'arrête : la belle Mme Héber fait une sensationnelle entrée. Tout de suite, alors qu'on présente à Nicole son brillant défenseur, une admiration, une sympathie, une attirance pousse Claude vers elle. Une curiosité aussi et un peu de jalousie pour tous les amis d'autrefois, pour tous

les racontars qu'on se chuchote a tour d'elle. Nicole se montre amusée, intéressée par les idées franches, hardies, toutes neuves pour elle, de ce loyal jeune homme. Elle acceptera la liaison de quelques jours, le caprice de quelques heures qu'il quémande si chaleureusement, déjà tout secoué par l'étrange beauté de cette femme. Juste à point débarrassé de Crissé, forcé de disparaître tout au moins pendant plusieurs mois pour faire taire le scandale, il partira, malgré ses terribles menaces ; car, avant de s'éloigner, il lui a rappelé qu'elle était sa chose, son bien, et qu'il entendait rester, dût-il pour cela jouer du couteau, de loin comme de près, son seul maître. Elle partira pour l'Angleterre où Claude va la rejoindre. Là, leur caprice se change bien vite en un véritable amour, violent, inéluctable. Si bien que lorsqu'un impérieux télégramme de Crissé rappelle Nicole à Paris, ce sera pour tous deux, après le plus parfait bonheur, le commencement de la souffrance. La jalousie fleurit au cœur de Claude, jalousie du passé — qu'il connaissait cependant — jalousie du présent, soigneusement avivée par les perfides insinuations des bons amis. Il soupçonne Nicole de subir encore, malgré son amour pour lui, le joug de Crissé. Il aura donc avec elle, ou lui, une décisive explication. Soutenu dans sa résolution par la charmante Fernande, fille de l'Appareilleuse — sa fiancée éventuelle s'il triomphe de ce dangereux amour — il oblige Nicole à choisir entre un départ avec lui, aux yeux de tous, et la séparation irrémédiable. Il aura l'énergie, devant l'hésitation de Nicole, de rompre défi-

nitivement et de s'enfuir, lâche et fort, malgré ses supplications, ses prières, ses cris, la laissant par terre étendue, douloureusement meurtrie, en proie à une effrayante crise de douleur et de larmes. Crissé survient, menaçant, et la relève, brutalement, mais subitement pris de pitié devant tant de chagrin, il emmène doucement, tout doucement, sa pauvre Nicole... La scène est superbement tragique. Quelques jours ont passé. Après bien des pleurs la douleur s'est calmée, Nicole s'est ressaisie, l'oubli a presque complètement effacé l'affreuse crise, et lorsque Claude revient — trop tard ! — inguérissable, ne pouvant plus se passer d'elle, elle lui avoue simplement qu'elle ne l'aime plus, que la vie pour elle a repris son cours normal, entre Crissé et Firmin Héber, son complaisant mari. Il ne reste plus pour Claude qu'une solution possible : celle de se jeter sous les roues d'un omnibus, devant les fenêtres de celle qu'il aime... Deux débutants assumaient la charge des rôles énormes de Nicole Héber et de Claude Orcemont : Mlle Henriette Roggers et M. Rouyer. Ils se sont montrés tous deux à la hauteur d'une telle entreprise. Il y a dans Mlle Roggers un vrai tempérament d'artiste, où ne manquent ni la force ni la grâce. Elle a joué tout au long en comédienne accomplie, et la scène où elle tombe abîmée de désespoir a été rendue avec une admirable réalité. Plus aride encore, et bien ennuyeux, le personnage de Claude, où M. Rouyer risquait fort de sombrer. Il a fait preuve, un peu mélodramatiquement peut-être, d'une passion sincère, d'une douleur profonde.

Autres débuts encore : celui de Mlle Gabrielle Dorziat, appréciée déjà au Gymnase et à la Renaissance, et dont nous aimions, dans Fernande Riverol, le jeu sobre, simple et intelligent ; celui de Mlle Jeanne Marie-Laurent — un nom qui oblige — qui fut d'émotion très dramatique dans la femme de chambre Rosalie ; enfin celui de M. Draquin, finement plaisant en Max Neuvillette. Voilà de jeunes recrues qui tiennent déjà la scène comme des vétérans ! Nous devions louer la spirituelle composition de M. Lérand en Théophile Marchal, le « maître » fameux, si fat et si prétentieux ; la distinction de M. Dubosc dans l'infâme personnage du mari complaisant, qui va jusqu'à se charger de transmettre à sa femme les cadeaux de l'amant ; la joviale bonhomie de M. Joffre (le baron Rabbe) ; l'énergie intense, la brutalité aristocratique de M. Roger Vincent (le comte de Crissé). Et nous devions adresser nos meilleurs compliments à Mme Cécile Caron qui employa tout son tact et toute son adresse à ne pas rendre odieuse la vilaine fonction de la trop aimable Appareilleuse.

27 OCTOBRE. — Première représentation de la *Marche nuptiale*, pièce en quatre actes de M. Henry Bataille[1]. — M. Henry Bataille met sa

1. DISTRIBUTION. — Roger Lechâtelier, M. *Gaston Dubosc*. — Claude Morillot, M. *Janvier*. — Eugène, M. *Baron fils*. — Vicomte de Soussy, M. *Roger Monteaux*. — Clozières, M. *Joffre*. — Général Duplessis-Latour, M. *C. Bert*. — Joseph, M. *Vertin*. — D'Andely, M. *Baud*. — Le chef d'orchestre, M. *Draquin*. — François, M. *Lalbarède*. — Un porteur de piano, M. *Ferrès*. — Grâce de Plessans, Mme *Berthe Bady*. — Suzanne Lechâtelier, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Mme de Plessans, Mme *Cécile Caron*. — Mme Clozières, Mlle *Paule Andral*. — Mlle d'Andely,

coquetterie à s'attaquer aux sujets difficiles, et l'on n'a pas à craindre avec lui la banalité. Son talent, vraiment personnel, sait adapter aux exigences du théâtre les problèmes de psychologie les plus ardus, ou plutôt de physiologie, car il se plaît à analyser chez la femme les formes de l'amour. Or, l'amour est un sentiment instinctif qui souvent proscrit les règles d'équilibre de la pure et saine raison. Il lui plaît d'étudier la passion inconsciente, fatale. Ses héroïnes, quelques folies qu'elles commettent, restent sympathiques, car elles sont la proie où Vénus s'attache, et il ne peut pas se faire qu'il en soit autrement. Il prend l'humanité à l'heure des crises obscures et cherche, par une patiente analyse, à répandre sur elle la lumière : il nous apprend aussi qui nous sommes, mais il ne nous cache point que nous demeurons impuissants à apporter en nous les modifications nécessaires à notre bonheur. Notre but, notre « finale » est la désillusion ou la mort. L'auteur d'amère philosophie, qu'une fois de plus nous avons applaudi, a donné un pendant à sa *Maman Colibri*. Sa Grâce de Plessans continue la série des pitoyables amoureuses. Nature tendre et volontaire, l'amour qui, sourd au fond d'elle, lui apparaît comme l'image du sacrifice. Et c'est d'abord à la religion qu'elle pense, dans les bras de laquelle elle compte se

---

Mlle *Harlay*. — Maguet, Mlle *Yvonne de Bray*. — Mlle Aimée, Mlle *Bertile Leblanc*. — Hortense de Plessans, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Mme de Verneuil, Mlle *Netza*. — Mme Grillat, Mme *Henriette Andral*. — Mariette de Plessans, Mlle *Macnyle*. — La baronne Valtat, Mlle *Murat*. — Julienne, Mlle *Haussmann*. — Miette, Mlle *Massari*. — Nelly Lechâtelier, *petite Henry*. — Eugénie, Mlle *Jane Abel*.

jeter en son besoin de mysticisme qui n'est qu'une forme déguisée, avouable de la passion... quand survient auprès de la jeune fille tourmentée d'idéal, le professeur de piano, être effacé, timide, pauvre, être bon, de bonté bébête et terre à terre, et par cette bonté même elle est conquise. Ses parents, de vieille noblesse, s'indignent à l'idée d'avoir un tel gendre et refusent leur consentement à ce mariage. Alors, Berthe, qui « pour la première fois de sa vie a une volonté nette », s'enfuit avec le pianiste qui, professeur d'harmonie, lui paraît avoir une âme harmonieuse. Elle devient sa maîtresse sans honte, sans faiblesse, avec fierté. Ne vous y trompez pas, ce n'est pas Claude Morillot qu'elle aime : c'est son propre dévouement, c'est le geste héroïque accompli en faveur d'un être disgracié sur lequel elle s'illusionne parce qu'il est sans fortune et presque sans défense. Mais on ne vit pas en courant le cachet. Grâce de Plessans va implorer l'aide de Suzanne Lechâtelier, une amie de couvent, mariée à un riche directeur d'usine. Roger Lechâtelier nomme M. Morillot comptable, mais en profite pour se présenter chez Grâce en l'absence du mari et lui faire l'aveu d'une flamme brutale. Mal lui en prend, car la jeune femme, en une scène de premier ordre, une scène d'une finesse exquise, lui fait comprendre à quel point il s'est trompé. — « Je vous remercie, Madame, de m'avoir donné une leçon, je n'emporterai de cette visite que le souvenir de la haute estime où je vous tiens. » Mais le coup est porté. Malgré les joies de la mansarde, la « Marche nuptiale »

à quatre mains exécutée avec Claude, la poésie d'une existence de grisette où se mêle toujours vaguement l'idée de l'idéal sacrifice, Grâce de Plessans gardera en elle l'image de l'élégant cavalier qui personnifie sa vie passée. Et quand Morillot rentre, écroulé, ayant volé pour elle deux cents francs dans la caisse de son patron, elle a beau plaindre celui pour qui elle s'est à jamais compromise, et lui dire : « Je reste ! » on sent qu'en ce nouvel acte de dévouement elle pense à l'autre. Elle y pense bien plus quelques semaines plus tard quand, invitée à passer quelques jours au château de Lechâtelier, elle s'aperçoit que Roger l'aime profondément et... silencieusement. C'est alors la lutte de la femme qui se sent prête à faiblir et se cramponne à son honnêteté. Elle résiste aux prières, aux supplications, aux larmes, mais avec quel courage ! Je pourrais dire quel héroïsme ! Elle sent en effet s'installer en elle non plus l'amour mystique, non plus l'amour du sacrifice, mais l'amour vrai, l'amour humain, l'Amour. Suzanne Lechâtelier s'est aperçue de quelque chose, soit par les imprudences de son mari, soit par les demi-mots de ses bonnes petites amies. Elle interroge Grâce, elle lui demande : — « Si tu découvrais que tu aimes Roger, que ferais-tu? — Regarde-moi bien en face », répond Grâce. Et les yeux dans les yeux, elle reprend : — « Je me punirais ! » C'est égal, elle est sans force ; elle est au bout de sa résistance. Roger passe. Ils sont seuls. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent éperdument. — « Nous n'en pou-

vions plus ! » murmure Roger. Et Grâce de Plessans, épouvantée de ce qu'elle vient de faire, d'une telle trahison « qu'elle ne prévoyait pas », s'enfuit du château, nu-tête, dans la nuit. La voilà revenue à Paris, chez elle. Elle a encore sur les lèvres l'empreinte de la caresse définitive. Son amant, le pauvre pianiste timide et ridicule, n'existe plus pour elle : il ne lui inspire plus qu'une immense pitié. Mais elle n'est pas la femme qui se donne à l'un, puis à l'autre. Elle aime Roger avec ferveur, si exclusivement que l'enfant de « l'autre » qu'elle porte dans son sein ne compte pour rien, et pourtant elle ne lui appartiendra p s. Elle a dit : — « Chacun porte la peine de son idéal. » Et plus tard : — « Les honnêtes femmes n'appartiennent qu'à un seul homme ; c'est le seul châtiment dont elles disposent contre elles-mêmes. » Aussi n'hésite-t-elle pas. Puisque le bonheur pour elle n'est plus possible, puisqu'elle ne peut aimer du seul amour qui puisse satisfaire une nature humaine, elle prie Claude Morillot de la griser d'une valse enivrante (musique, reste d'amour mystique !) passe dans une pièce à côté et se tue. Telle est cette œuvre curieuse, étrange, réelle. M. Bataille s'y place au premier rang des psychologues. Il doit associer à son triomphe Mme Berthe Bady qui excelle à faire vivre ces personnages compliqués. Malgré le timbre défectueux de sa voix, Mme Bady impose sa personnalité par une composition savante et délicate, des intonations tragiques, des gestes bien à elle. C'est une actrice de grande originalité.

Elle jouerait admirablement « Sainte Thérèse ». M. Dubosc a eu de bons moments, d'excellents passages, mais il a souvent parlé trop vite : il fut de chaleur... froide. M. Janvier fut un peu trop modeste, d'une timidité parfois exagérée; malgré tout son talent, je pense qu'on lui a mal indiqué son rôle. En revanche, Mlle Gabrielle Dorziat fut parfaite de grâce, de naturel. Les personnages secondaires étaient bien tenus en la personne de Mmes Cécile Caron, Paule Andral, Harlay, de Bray et de MM. Joffre, toujours solide, Baron fils, toujours consciencieux.

5 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Cousine Bette*, pièce en quatre actes et sept tableaux, tirée d'Honoré de Balzac par MM. Pierre Decourcelle et Granet [1]. — M. Porel nous a offert avec la *Cousine Bette* un spectacle de reconstitution rare. L'époque tout entière de Louis-Philippe nous fut évoquée avec ses gardes nationaux, ses marchandes à la toilette, ses brillants uniformes, ses habits à parements de velours, ses robes à volants, ses cachemires, ses coiffures à la

1. DISTRIBUTION. — Marneffe, M. *Lérand*. — Le prince de Wissembourg, M. *Gaston Dubosc*. — Le baron Hulot, M. *Duquesne*. — Le commissaire de police, M, *Baron fils*. — Le docteur Blanchon, M. *Roger Monteaux*. — Crevel, M. *Joffre*. — Victorin Hulot, M. *Rouyer*. — Wenceslas Steinbock, M. *Roger Vincent*. — Thirion, M. *Vandenne*. — Johann Fischer, M. *Aussourd*. — Le maréchal Hulot, M. *Camille Bert*. — Mistouflet, M. *Vertin*. — Le juge de paix, M. *Baud*. — Le sergent-fourrier, M. *Draquin*. — Stidmann, M. *Camille Gorde*. — Un domestique, M. *Lalbarède*. — Mme Marneffe, Mlle *Berthe Cerny* — Adeline Hulot, Mlle *Henriette Roggers*. — Lisbeth Fischer, Mme *Cécile Caron*. — Célestine, Mlle *Harlay*. — Hortense, Mlle *Yvonnne de Bray*. Mme Nourrisson, Mme *Ellen Andrée*. — Mme Judici, Mme *Henriette Andral*. — Reine, Mlle *J. Marie-Laurent*. — Maria, Mlle *Netza*. — Une femme de chambre, Mlle *Macnyll*. — Atala, Mlle *Fabienne*.

girafe... époque si rapprochée et déjà loin de nous ! Le célèbre roman du plus grand, du plus puissant de nos écrivains français est encore trop présent à la mémoire de nos lecteurs pour que je leur fasse l'injure de le leur conter par le menu. Comme le Gavroche de Victor Hugo, le Monsieur Alphonse d'Alexandre Dumas fils, on dit : un baron Hulot, une madame Marneffe. Le nom de Balzac pourra disparaître, ses créations ne seront pas oubliées. Rien de plus osé dans notre moderne théâtre libre que ce mari complaisant, s'entendant avec sa femme pour mettre la société en coupe réglée, causant ouvertement avec elle de la qualité et de la quantité de ses amants, tous deux onganisant un flagrant délit de chantage. Et ce baron Hulot, conseiller d'Etat, grand officier de la Légion d'honneur, qui vole pour des catins, recule, déshonoré, devant le suicide, tombe, misérable écrivain public, entre les mains d'une quasi-mineure ! Meilhac et Halévy possédaient à fond cette figure sinistre en créant dans la *Boule* le délicieux fantoche si humain de La Musardière. Seul, le personnage de la cousine Lisbeth, « parente pauvre », hypocrite, haineuse, associée pour la vengeance à la Marneffe, a perdu quelque peu du roman à la scène. Elle n'a plus sa grandeur inquiétante, peut-être parce que les exigences du théâtre ont forcé les auteurs à la restreindre, — ce qui en fait une silhouette vague, pas assez expliquée ; elle ne prend plus sa valeur que par quelques côtés mélodramatiques qui laissent ainsi à l'œuvre, pourtant si étonnamment jeune, un

caractère vieillot. Telle qu'elle est cependant, cette pièce reste curieuse, pittoresque et énergique. Plaira-t-elle au public ?[1] Certes, à condition qu'en dehors du couple d'amoureux Hortense et Wenceslas Steinbock, du maréchal Hulot, si noble et si pitoyable, et surtout d'Adeline Hulot, amante résignée et éternellement indulgente d'un mari incorrigible et odieux, à condition, dis-je, qu'un auditoire de théâtre n'exige point de caractères sympathiques. Avec son amertume désabusée, Balzac fit la première place aux canailles, — malgré la mort saisissante de Mme Marneffe, punie de ses crimes par « l'avarie » qui, sous un autre nom, existait déjà à cette époque. La troupe du Vaudeville s'est montrée digne de l'œuvre. Marneffe, c'est Lérand, dont l'entrée a été sensationnelle, et qui est effrayant de souplesse cauteleuse, de réalisme aigu. Mlle Berthe Cerny, jolie femme et fine comédienne, est une Mme Marneffe ensorcelante et vicieuse à souhait. Le baron Hulot, c'est Duquesne, superbe, irritant en son entêtement à la débauche, son inconsciente cruauté, sa lâcheté finale. M. Joffre a solidement dessiné le rôle difficile de Crevel, le parfumeur parvenu, et M. Gaston Dubosc fait grande figure en prince de Wissembourg, ministre de la guerre, en l'âme duquel flambe encore la flamme napoléonienne. Mlle Henriette Roggers a joué avec un art infini la

1. Les représentations de la *Cousine Bette* ne devaient guère dépasser le mois de décembre de l'année qui nous occupe. Dès le 8 janvier de la suivante, elle cèdera la place à une nouvelle reprise de la *Retraite*, bientôt suivie d'une pièce nouvelle.

scène délicate où elle s'offre tardivement à Crevel et a rendu avec une émotion touchante les angoisses de l'épouse trahie. Mme Cécile Caron a tiré parti du mieux qu'elle a pu de la figure sèche, envieuse, rancunière de Lisbeth, la cousine pauvre. Dans le personnage épisodique de Mme Nourrisson, la revendeuse à la toilette, on a fait une ovation à Mme Ellen Andrée, si drôlement moustachue. N'oublions pas Mlle Yvonne de Bray, charmante sous les traits de la blonde Hortense, et Mlle Fabienne, pleine de vie et d'entrain dans la jeune Atala, la dernière passion du vieil Hulot.

Avec la *Cousine Bette* se terminera l'année 1905, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Maman Colibri, comédie	4	»	15
**Petite Peste*, comédie	3	13 janv.	38
**Son Excellence Dominique*, comédie	1	13 janv.	40
**La Retraite*, comédie dramatique	4	15 févr.	92
**Le Bon Numéro*, comédie	1	18 févr.	71
**L'Armature*, pièce	5	19 avril	19
La Chambre Empire, comédie	1	»	41
Les Demi-Vierges, comédie	3	20 mai	23
**Les Rois américains*, pièce	4	14 juin	12
**Rêve d'Opium*, pantomime	1	21 juin	5
**La Belle madame Héber*, comédie	4	15 sept.	47
**La Marche nuptiale*, pièce	4	27 octob.	43
**La Cousine Bette*, pièce	4 a. 7 t.	5 déc.	32

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

Trois opérettes nouvelles : la *Petite Bohème*, de MM. Paul Ferrier et Henri Hirchmann; les *Dragons de l'Impératrice*, de MM. Georges Duval, Albert Vanloo et André Messager; l'*Age d'or*, de MM. Georges Feydeau, Maurice Desvallières et Louis Varney, termineront, avec une reprise de *Miss Hélyett*, la saison d'exclusive opérette témérairement tentée par M. Samuel. Puis, avec le *Bonheur, Mesdames*, de M. Francis de Croisset, la comédie reprendra possession du théâtre boulevardier où désormais nous verrons, comme auparavant, éclectiquement alterner les deux genres...

20 JANVIER. — Première représentation de la *Petite Bohème*, opérette en trois actes de M. Paul Ferrier, musique de M. Henri Hirchmann[2]. —

1. — Directeur : M. Fernand Samuel; Secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2. DISTRIBUTION. — Barbemuche, M. *Paul Fugère*. — Vicomte de La Bretèche, M. *Prince*. — Colline, M. *Claudius*. — Arsène, M. *Vauthier*. — Marcel, M. *Alberthal*. — Monetti, M. *André Simon*. — Baptiste, M. *Petit*. — Vicomte de La Fouchardière, M. *Bernard*. — Schaunard, M. *Casella*. — Rodolphe. M. *Carpentier*. — Jacques, M. *Bergerat*. — Tardivel, M. *Batréau*. — Le notaire, M. *Duclerc*. — Un masque, M. *Lambert*. — Mimi, Mlle *Eve Lavallière*. — Musette, Mlle *Jeanne Saulier*. — La comtesse, Mlle *Léonie Laporte*. — Phémie, Mlle *Marguerite Fournier*. — Francine, Mlle *Ginette*. — Sidonie, Mlle *Nita Rolla*. — Denise, Mlle *Anida Costa*. — Angèle, Mlle *Debrives*. — Jenny, Mlle *Rémo*. — Suzanne, Mlle *Naurey*. — Claire, Mlle *Eymard*. — Virginie, Mlle *Vanda*. — Irène, Mlle *Lina Gill*. — Léonie, Mlle *Pujol*.

C'est en 1851 que Théodore Barrière faisait représenter aux Variétés la comédie qu'il avait tirée des *Scènes de la vie de Bohème* d'Henry Murger, et que nous avons vu reprendre à l'Odéon, puis au Théâtre-Français. Et voilà que, plus d'un demi-siècle après, ces mêmes Variétés nous donnent une seconde mouture du même livre, d'où M. Paul Ferrier a extrait de bouffons épisodes, encore restés inédits, auxquels il a ajouté d'adroites variations de son cru. L'action, si menue qu'elle soit, a suffi pour inspirer un jeune musicien de véritable valeur, M. Henri Hirchmann qui, sans se laisser intimider par les récents succès des Puccini et des Léoncavallo, n'a pas craint de s'attaquer, lui aussi, à la *Bohème*. Sa partition, qu'a fort allègrement conduite le maître Lagoanère, est alerte et vivante, gaie sans vulgarité, avec une pointe de sentiment et une note personnelle bien accentuée. Elle est remplie de jolies choses. Nous citerons, entre autres, le duo, si gentiment scandé de baisers, de Rodolphe et de Mimi; le final du premier acte où le *Dignus est intrare,* en canon, est suivi d'un charmant motif : « Amour vole » et de l'entraînante marche triomphale de la Bohème; les couplets de Mimi : « J'ai dans la tête d'être lorette au quartier Bréda », que débite si comiquement l'exquise, la toujours exquise Lavallière; l'entrée drôlatique des Quatre Mousquetaires, et dans ce même genre parodique, l'air de Musette : « Je n'ouvrirai ma porte que la bague au doigt »; la fête, très brillante, où M. Paul Fugère est si désopilant sous le travestissement de la grande Cathe-

rine de Médicis, et où le rideau tombe sur un effréné cancan digne des maîtres de l'opérette ; enfin, la romance de Marcel regrettant Musette, délicieusement soupirée par l'aimable baryton Alberthal. On l'a bissée, comme, du reste, la plupart des numéros que nous venons de citer : c'est vous dire le chaud accueil fait à la pimpante musique de M. Hirchmann par le public ravi. Ajoutons que M. Prince a fait du vicomte de la Bretèche un niais absolument exhilarant ; que Mlle Saulier est la plus séduisante des grisettes de 1840 ; que Claudius, long comme un jour sans pain, réalise à merveille le type de Colline ; qu'avec un simple sourire et quatre mots à dire, M. Vauthier atteste le comédien de la vieille et bonne école ; que M. Carpentier, nouveau venu aux Variétés, est, sous les traits de Rodolphe, un joli garçon jouant avec aisance ; que les auteurs doivent savoir gré à Mlle Laporte d'avoir consenti, quoique aphone, à tenir son rôle ; que M. Bertin a brossé pour le premier acte un pittoresque panorama de Paris, et qu'enfin les costumes sont une piquante reconstitution de l'époque...

13 FÉVRIER.— Première représentation des *Dragons de l'Impératrice*, opéra-comique en trois actes de MM. Georges Duval et Albert Vanloo, musique de M. André Messager[1]. — C'est une

1. DISTRIBUTION. — Saint-Gildas, M. *Alberthal.* — Agénor, M. *Prince.* — Prince de Carinthie, M. *Claudius.* — Le colonel, M. *A. Simon.* — Plantinois, M. *Bergerat.* — Bois-Landry, M. *Maréchal.* — Bridou, M. *Rocher.* — Pontmeillan, M. *Duclerc.* — La Clayette, M. *Guérin.* — Survilliers, M. *Darcourt.* — Lucrèce, Mlle *Germaine Gallois.* — Cyprienne, Mlle *Mariette Sully.* — Rigolboche, Mlle *Marguerite Fournier.*

opérette coulée dans le bon vieux moule d'autrefois, dont la musique touffue fait un joli opéra-comique; gaie, fine, pleine de bonne humeur et d'entrain en son livret de MM. Georges Duval et Albert Vanloo, gens de théâtre consommés; habile, charmante, distinguée, d'orchestration soignée en sa musique de M. André Messager, ce maître bien français qui nous donna la *Basoche* et cette *Mme Chrysanthème* que n'a pas osé reprendre l'Opéra-Comique. Il y a, dans la nouvelle partition de M. Messager, des airs de charme et de grâce, des mélodies douces et enveloppantes, des chansons à boire martiales et entraînantes, des valses tourbillonnantes et berçantes, des chœurs enfin qui dénotent toute la science de ce savant compositeur. Voici, en quelques mots, le gentil scénario. Cela se passe vers 1866; le corps des Cent-Gardes est, depuis peu, en constante rivalité amoureuse avec celui des Dragons de l'Impératrice, un capitaine des Cent-Gardes, le séduisant Agénor, ayant eu la malencontreuse idée de prendre au capitaine des Dragons, le beau Saint-Gildas, une de ses conquêtes. L'heure de la vengeance a donc sonné et, successivement, le onze petites amies du capitaine Agénor ont été enlevées par le capitaine Saint-Gildas. Mais voilà, il y en a une douzième! Dans le parc de Saint-Cloud, une nuit de clair de lune, au milieu de l'allée de la Félicité, le capitaine

— Princesse de Carinthie, Mlle *Ginette*.— Mme Pacôme, Mlle *Lavernière*. — Marquise Desternich, Mlle *Nita Rolla*. — Duchesse d'Auriffet, Mlle *Dalba*. — Virginie, Mlle *Eymard*. — Caroline, Mlle *Marnis*.— Princesse Radiskoï, Mlle *Valfort*. — Lady Armington, Mlle *Valmory*. — Mme Risniann, Mlle *Valdiny*.

Agénor fit la rencontre d'une beauté peu farouche — quelque grande dame probablement — qui céda vite à ses transports amoureux. Hélas ! la belle, apeurée par l'arrivée d'un fâcheux, s'est enfuie sans se faire connaître, laissant tomber, par mégarde, un éventail dénonciateur. Il faut donc, à tout prix, retrouver l'inconnue pour que triomphe l'honneur des Dragons. Apprenez tout de suite que la volage grande dame en question n'est autre que la jolie Lucrèce, femme du colonel des dragons, que l'éventail perdu va permettre à une de ses amies, la mignonne Cyprienne, nouvellement mariée au capitaine Saint-Gildas, de se faire aimer de l'indifférent officier, car Cyprienne se fera passer pour la propriétaire de l'éventail et viendra, masquée, le réclamer en plein bal Mabille, au fat Agénor. Saint-Gildas l'apercevra, s'empressera de lui faire la cour et n'obtiendra le rendez-vous tant souhaité que s'il consent à lui laisser garder son incognito. Naturellement la jeune épousée réussit, en cette nuit d'ivresse, à conquérir l'amour de son mari, et c'est avec joie que Saint-Gildas découvrira, en la femme à l'éventail, sa charmante petite Cyprienne. L'histoire s'embrouillerait à nouveau sans le dévouement d'une femme de chambre qui s'avoue coupable aux lieu et place de Mme la Colonelle. L'action est habilement conduite durant ces trois actes. MM. Duval et Vanloo se sont fort adroitement tirés d'un quiproquo qui eût pu facilement tomber dans la banalité. Ils ont permis à M. Messager de déployer, sans restriction, tout son talent. Ils sont servis par

un parfait ensemble d'exécution. M. Prince donne libre cours à sa fantaisie et fait, du capitaine Agénor, une caricature impayable de fatuité, de suffisance et de drôlerie. M. Alberthal, son heureux rival en le capitaine Saint-Gildas, est un agréable baryton qui chante avec sûreté. M. Claudius est un fin diplomate, prince de Carinthie, amusant cuisinier à ses heures. M. Simon a la belle prestance qui convient à un colonel de dragons. Quant à Mlle Mariette Sully, c'est une Cyprienne faite de grâce, de charme et de finesse. Elle a su conquérir, par son jeu simple et adroit, et par sa jolie voix conduite avec art, d'unanimes applaudissements. Le succès de Mlle Germaine Gallois, en la superbe et séduisante Lucrèce, n'a pas été moindre. Enfin, Mlle Marguerite Fournier, sous le costume de Rigolboche, danse et chante avec la folle gaieté qu'exige le personnage. Les bis et les rappels nombreux ont prouvé, d'ailleurs, l'entière satisfaction du public, qui a goûté la musique et apprécié l'élégante reconstitution des costumes du temps : crinolines, coiffures basses, capelines de paille d'Italie, petites ombrelles et robes de bal découvrant si joliment les épaules...

14 MARS. — Première représentation à ce théâtre de *Miss Hélyett*, opérette en trois actes de Maxime Boucheron, musique d'Edmond Audran[1]. — C'est

1. DISTRIBUTION. — James Richter, M. *Brasseur*. — Smithson, M. *Fugère*. — Paul Landrin, M. *Alberthal*. — Puycardas, M. *Dambrine*. — Bacarel, M. *Carpentier*. — La señora Fernandez, Mme *Marie Magnier*. — Miss Hélyett, Mlle *Eve Lavallière*. — Manuela Fernandez, Mme *Tariol-Baugé*. — Premier guide, Mlle *Dangès*. — Deuxième guide, Mlle *Tylda Raphaelle*.

encore et toujours une excellente opérette, c'est-à-dire une très gentille comédie, car je n'ai jamais cru que l'une pût aller sans l'autre... Il est, je pense, inutile de vous rappeler ici le sujet d'une œuvrette qui, tout comme *Carmen*, a eu sa millième... Et je n'ai point à vous dire comment, sachant mettre de l'esprit, de l'ingéniosité, un grain d'observation et surtout une discrétion charmante dans le développement d'une action qui pouvait aisément tourner à la grivoiserie, Maxime Boucheron trouva le moyen de faire du Paul de Kock pour les familles. Et vous savez aussi comment Audran versa sur cette pièce légère de braves petites mélodies sans prétention, agréables à entendre, faciles à retenir; en somme, une partition fine et délicate, avec de jolis airs de ses bons jours. Passons à l'interprétation. C'est — dans le rôle de Miss Hélyett où s'illustra Biana Duhamel — Mlle Eve Lavallière, à croquer, vraiment, avec son élégante et verte maigreur, en son étroite robe bleue, sous son chapeau tunnel où éclatent ses dents et ses yeux de jeune coquine : un Kate Greenaway avec plus de piquant... C'est Mme Tariol, — Tariol-Baugé à ses jours — brûlant littéralement les planches en la belle Manuela espagnole des stations balnéaires. C'est Mme Marie Magnier — une Marie Magnier nouvelle manière — absolument épique dans le personnage de l'incandescente senora, brune comme le noir ébène, chantant aussi, même des morceaux dramatiques, et l'une des vives joies de la soirée. C'est M. Alberthal, un beau garçon avec une voix de baryton sympathique, un style

élégant, une diction séduisante. C'est M. Dambrine, ténor habile, acteur intelligent, plein d'entrain et de fantaisie, qui a énormément amusé dans le rôle du toréador pour vaches landaises. C'est M. Paul Fugère qui s'est montré comédien excellent dans le personnage très comiquement tracé du clergyman. C'est — nous l'avons tout exprès gardé pour la bonne bouche — Albert Brasseur, si drôle et si vrai pourtant, si sobre et d'autant plus bouffon dans James, le flegmatique amoureux de Chicago, d'une cocasserie sûrement irrésistible dans la scène — fameuse! — où le bon pasteur le fait passer pour « l'homme de la montagne »... C'est, enfin, M. de Lagoanère conduisant toujours au succès cette *Miss Hélyett*, qu'il monta jadis avec amour, et que, des centaines et des centaines de fois, il dirigea paternellement et magistralement...

Cependant, les représentations du « cycle de l'opérette » suivaient leur cours avec la *Vie Parisienne* et *l'Œil crevé*, avec le *Petit Duc* et la *Fille de Mme Angot*, avec *M. de la Palisse*, où Brasseur était tout bonnement admirable, et *Barbe-Bleue*, où se révélait Dambrine, le meilleur Barbe-Bleue que l'on eût entendu depuis José Dupuis...

1er MAI. — Première représentation de *l'Age d'or*, pièce féérique à grand spectacle en trois actes et douze tableaux de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières, musique de M. Louis Varney[1]. — Après deux mois de patientes études

---

DISTRIBUTION. — Follentin, M. *Brasseur* — Gabriel, Grégoire, le bourreau, un lieutenant, le serrurier et le jeune homme, M. *Prince*. — Louis XV, M. *Fugère*. — Henri de Navarre, prisonnier, marchand de

préparatoires et une longue semaine de relâches où les répétitions ne se terminaient jamais avant trois heures et demie du matin, le très actif directeur des Variétés nous offrait l'amusant et superbe ouvrage par lequel il entendait couronner sa laborieuse saison. C'est une véritable féérie ayant pour point de départ une idée de comédie, à la fois plaisante et philosophique. Plaisante en ce que la pièce constitue comme une sorte de voyage à travers les âges, qui transporte tour à tour les spectateurs dans les siècles passés et dans l'avenir, en l'an 2000; philosophique parce que la conclusion, l'inévitable conclusion, c'est que l'âge d'or, c'est nous qui le faisons autour de nous, à force de volonté, d'imperturbable confiance et de persistante belle humeur. Pendant douze tableaux, curieux, splendides, pittoresques, les héros de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières courent après l'Eden terrestre dans les temps les plus divers, jusqu'à ce que, revenus à Paris, parmi la douceur du retour et la paix du chez soi, ils finissent par dire : « Tout de même, c'est encore ici qu'on est le mieux ! » L'idée était ingénieuse et nouvelle : il

---

fleurs, M. *Claudius*. — Coconas, M. *Dambrine*. — Cartouche, M. *Vauthier*. — Ebrahim, le Temps, M. *Petit*. — Bienancourt, Maurevel, le postillon, le geôlier, Lebel, un vieux monsieur, M. *Simon*. — Charles IX, Mandrin, Franklin, M. *Carpentier*. — Un amateur, M. *Raiter*. — La Hurière, M. *Batréau*. — Un trottin, M. *Bergerat*. — Mme Follentin, Mme *Marie Magnier*. — La reine Margot, Mme *Tariol-Baugé*. — La collégienne, Mlle *Lavallière*. — La paysanne, Mlle *Jeanne Saulier*. — Catherine de Médicis, Mlle *Jane Evans*. — Marquis de Pompadour, Mlle *Marguerite Fournier*. — Marthe Follentin, Mlle *Ginette*. — Gillone, gardienne de la paix, Mlle *Croix-Meyer*. — Duchesse de Chateauroux, Mlle *Dorlac*. — Marquise de Boufflers, Mlle *Nita Rolla*. — Duchesse de Choiseul, Mlle *Eymard*.

appartenait à de véritables hommes de théâtre comme le sont les deux auteurs de l'*Age d'or* d'en tirer parti avec la grâce et l'esprit, l'adresse et la fantaisie, la richesse d'invention et la puissance de comique qui caractérisent leur talent. Modeste sous-chef de bureau au Ministère des Affaires étrangères, Follentin, qui a certes une bonne femme et une fille charmante, n'a pas lieu d'être satisfait de son sort. Un oncle qui vient de mourir lui a pourtant laissé trois cent mille francs, mais l'héritage — qu'il n'a d'ailleurs pas encore touché — semble lui être plus nuisible que profitable : il lui vaut les pressantes réclamantions des créanciers, les terribles menaces des anarchistes et, à la veille d'être nommé chef de bureau, il vient de se voir préférer la candidature de son collègue Bienancourt, dont la situation a paru plus intéressante au ministre que la sienne. Follentin se révolte contre la destinée, et quand il s'endort, à la lecture que lui fait sa fille d'un roman de Dumas, il regrette de n'être pas né à une autre époque, où les choses s'arrangeaient sans doute de meilleure façon. Le Temps exauce son désir, et le voilà dans un rêve — ce rêve est toute la pièce — sous l'habit de nos jours, transporté au seizième siècle. C'est la nuit même de la Saint-Barthelémy : Follentin n'a pas de chance, et après une heureuse rencontre avec le seigneur Coconas — auquel il parle de Dumas — le voilà forcé de fuir comme un vil protestant et de chercher un abri contre les arquebusades... Sans le savoir, il entre au Louvre et pénètre tout de gô dans la chambre de la reine

Margot où, échappant aux recherches de la redoutable Catherine de Médicis et du roi Charles IX, il est fâcheusement découvert par Henri de Navarre, qu'il tue en duel... « Et Ravaillac, alors ! » s'écrie-t-il au milieu d'un éclat de rire général. Follentin en a vite assez du seizième siècle et de ses affreux massacres, et puisque, dans un beau décor à transformations superbement brossé par le maître Amable, le Temps, assis sur les ruines de son palais, évoque les grandes époques de l'histoire qui, toutes, glorieuses, triomphantes ou grandioses, comparaissent devant lui, notre héros demande à vivre sous Louis XV. Voici donc, peints par Lemeunier, le parc de Versailles, ses fraîches charmilles, ses verts quinconces et ses gazons alignés ; voici la marquise de Pompadour et Jeanne Bécu, bientôt la Dubarry; voici un petit bonhomme en qui — l'idée est vraiment drôle — Follentin retrouve son propre arrière-grand-père... Mais en dépit des splendeurs de la cour du Bien-Aimé et des musiques de Rameau, notre brave homme ne peut s'empêcher de trouver que c'est vraiment une « sale époque » que celle où, sans autre forme de procès, sa fille est requise pour le Parc aux Cerfs... Il a fait fausse route en voulant retourner dans le passé. L'âge d'or est sans doute l'avenir, et le décor suivant nous le montre projeté en l'an 2000, où Paris est relié à la mer par le canal Malesherbes, où les fils électriques sont si nombreux que l'on n'aperçoit plus le ciel, où l'on est écrasé par des automobiles qui vont si vite qu'on ne les voit même pas, où le féminisme a pris de telles proportions

que toutes les corvées, publiques ou privées, sont désormais le lot des hommes, où sa femme s'ébat à ses yeux entre deux petits jeunes gens. Aussi, quand il s'éveille de son vilain rêve, et surtout quand il apprend que son collègue Bienancourt lui cède sa place de chef du bureau et que son futur gendre Gabriel lui a fait vendre douze cent mille francs sa « pendule de Barras », trouve-t-il que tout est pour le mieux aujourd'hui... La promenade est, comme vous le devinez, singulièrement mouvementée, et dans un cadre pittoresque, élégant et splendide, l'ironie, historique ou philosophique, est parfois mordante, toujours spirituelle et gaie. Et comment ne se fût-on pas esclaffé avec Albert Brasseur, d'un si haut comique, d'une si délicieuse finesse en ce long rôle de Follentin, qui ne quittait point la scène ! Il fallait le voir, impayable, sous son tromblon trop large qui lui emboîtait la tête jusqu'aux oreilles, dans sa redingote trop étroite qui faisait vrille et sous son inénarrable pardessus beige, se promener à travers les siècles : l'effet était irrésistible... Comment ne pas applaudir aussi Mme Tariol-Baugé, si belle chanteuse et si bonne comédienne en l'incandescente reine Margot qui, en voyant Follentin, recevait le coup de foudre au point de lui offrir le refuge de sa couche princière ; Mlle Jeanne Saulier, très jolie Dubarry à l'aurore de son règne ; Mlle Eve Lavallière qui mettait à son rôle de collégien de l'an 2000 toute la fantaisie que vous pouviez imaginer ! Comment ne pas rendre justice à M. Dambrine, qui « posait » en vrai ténor, une entrée

de Coconas digne de feu Dupuis ; à MM. Prince et Fugère, toujours amusants ; à Mme Marie Magnier, de verve si naturelle en Mme Follentin ; à MM. Simon et Carpentier, un Maurevel, entre autres travestissements, et un Charles IX, parfaitement réussis. L'*Age d'or* se complètait d'une luxueuse et artistique mise en scène où des nudités académiques imposaient l'admiration. Il comportait une très scénique partition de M. Varney, dont il fallait retenir les divers couplets de la reine Margot si bien chantés, avec une incomparable maîtrise, par Mme Tariol-Baugé, et les valses entraînantes conduites par M. Lagoanère.

26 MAI. — Représentation de retraite et au bénéfice de M. Vauthier[1]. La recette dépassait douze

1. — Au programme :

1° *La Sonnette d'alarme*, un acte du répertoire des Variétés ;

2° Première représentation d'*Une Grande Consultation*, comédie en un acte, de M. P. Thinet ;

3° Première représentation des *Poupées de M. Dupont*, à-propos en un acte, de M. Paul Gavault ;

4° Intermède par les artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique, de l'Opéra italien, des Variétés, de la Renaissance, du Palais-Royal, de l'Athénée et des grands concerts de Paris ;

5° *Brouillés depuis Wagram*, joué par M. Vauthier ;

6° *Les Deux Ecoles* (2e acte) : MM. Baron, Brasseur, Guy, Mmes Jeanne Granier, Marie Magnier, Cécile Lacombe.

Et voici les artistes qui prêtaient leur concours à cette magnifique représentation :

Mme Héglon, de l'Opéra ;

Mme Segond-Weber, MM. Mounet-Sully, Silvain, de la Comédie-Française ;

Mlles Mary Garden, Marié de L'Isle, MM. Lucien Fugère, Maréchal, de l'Opéra-Comique ;

Mlle Lina Cavalieri, M. Bassi, de l'Opéra italien ;

Mmes Jeanne Granier, Marie Magnier, Tariol-Baugé, Germaine Gallois, Jeanne Saulier, Yvonne Kerlord, Cécile Lacombe, Ginette, Dorlac, Edmée Favart, MM. Brasseur, Prince, Demey, etc., des Variétés ;

Mlle Mily-Meyer, M. Guy, de la Renaissance ;

mille francs : Mlle Jeanne Granier, qui avait, pour sa part, placé pour plus de six mille francs de loges et de fauteuils, était acclamée dans les *Deux Ecoles* avec ses camarades Baron, Brasseur, Guy et Mme Marie Magnier. Et M. Vauthier, le héros de la fête était, dans *Brouillés depuis Wagram*, l'objet d'une interminable ovation...

31 MAI. — Clôture annuelle par la dernière représentation de l'*Age d'or*.

13 OCTOBRE. — Réouverture : c'est par une fine et spirituelle comédie en quatre actes de M. Francis de Croisset, *Le Bonheur, Mesdames !*[1], infiniment adroite et supérieurement gaie, que, renonçant désormais à l'opérette, à laquelle, non sans quelque témérité, il s'était voué tout entier, M. Samuel inaugurait vaillamment sa saison. Le très grand succès remporté, l'hiver précédent, sur une toute petite scène, par la *Bonne Intention*, avait placé bien haut dans l'estime de la critique et du

---

MM. Cooper, Guyon et Crozan, du Palais-Royal ;

Mlle Marguerite Deval, MM. Fursy et Henry Defreyn, de la Boîte à Fursy ;

Mmes Anna Thibaud, Fina Montjoie, MM. Polin, Dranem, Mercadier, Vaunel, des grands concerts de Paris ;

MM. A. Maton, Emile Bourgeois, Mathé et Vasseur, pianistes accompagnateurs.

1. DISTRIBUTION. — Des Arromanches, M. *Baron*. — Georges Cartier, M. *Brasseur*. — René Marchand, M. *Prince*. — Jacques de Férieux, M. *A. Simon*. — Derbault, M. *Carpentier*. — Paulette Cartier, Mlle *Jeanne Granier*. — Mme Dikar, Mme *Marie Magnier*. — Marquise des Arromanches, Mlle *Eve Lavallière*. — Marthe de Férieux, Mlle *Lyse Berty*. — Thérèse, Mlle *Louise Dorlac*.

On commençait par *Pierrot à la plage*, comédie en un acte, en vers, de M. Jacques Ballieu :

Pierrot, M. *Carpentier*. — Le directeur, M. *Casella*. — Colombine, Mlle *A. Barelly*.

public élégant le jeune et sympathique écrivain de la *Passerelle* et du *Paon*, de l'*Homme à l'oreille coupée* et de *Chérubin*. Grâces soient aujourd'hui rendues à l'incomparable Jeanne Granier qui, des Capucines, eut l'art de nous amener au boulevard Montmartre, où il se trouve si naturellement à sa place, le plus parisien de nos auteurs dramatiques. Georges Cartier est un homme heureux, marié depuis tantôt quinze ans à une délicieuse femme, Paulette, qui s'ingénie à lui laisser croire qu'il est un sculpteur de génie — alors qu'il n'a, tout au plus, qu'un fort petit talent — et qui lui ménage un intérieur si charmant que jamais, au grand jamais, il n'a eu la plus petite idée de la moindre infidélité conjugale. Mari impeccable — le fait est rarissime — peut-être incapable de tromper sa femme. « Incapable », le mot finit par l'agacer pourtant quand, comme une injure, il lui est jeté à la face par son ironique et imprudente belle-mère... Et comme à sa portée — il n'a, pour ainsi dire, qu'à tendre la main — se trouve, au nombre des amies de Paulette, une petite femme, Fernande — mariée toute jeune au vieux marquis des Arromanches — dont l'esprit est ainsi fait qu'elle ne connaît pas de plus vive joie que de prendre justement « le bonheur des autres », il sera l'amant de la petite marquise, nerveusement affolée du désir de troubler son ménage. C'est alors que se révèle toute l'intelligence et que se déploie toute la malice de Paulette, aussi habile à reprendre son bien qu'elle fut si longtemps adroite pour le garder. Un hasard — dont l'invention est, d'ailleurs, très

amusante — lui a appris, sans qu'elle puisse émettre là-dessus le moindre doute, l'état des relations de son mari et de son amie Fernande. Elle devine qu'ils doivent se réunir dans la garçonnière du jeune René Marchand — un petit fat imbécile qui lui fait à elle-même stupidement la cour. Elle y vole, et quand y vient la marquise, elle sait lui faire croire qu'elle est la maîtresse du petit Marchand. Lui prendre son amant est aussitôt la hantise de Fernande. Et tout est si bien machiné par Paulette, que non seulement elle se débarrasse d'une rivale, mais que la petite marquise, justement désabusée en apprenant que son amie est restée la plus pure des femmes, se décide — cela est tout de même un peu invraisemblable — à revenir à son vieil époux, comme elle-même a facilement reconquis son cher mari. « Non, lui dit Georges, utilement pardonné, je ne t'ai pas trompée, je me suis trompé ». Tel est un des jolis mots de l'exquise pièce se terminant heureusement dans la plus saine morale : c'est dans le ménage que réside le bonheur, mesdames !... La légère anecdote, dont je n'ai d'ailleurs fait qu'esquisser le scénario, est contée le plus délicatement du monde dans un dialogue de grâce et d'esprit. Et comme Jeanne Granier — nous l'avons dit — nous a amené aux Variétés l'auteur idéal, la très jolie pièce de M. de Croisset y ramenait, en la personne de sa grande interprète, la parfaite comédienne dont le précieux talent, fait de belle simplicité, donne l'impression si exacte de la réalité et l'image même de la vie. Voyez agir et parler Paulette ; regardez-la quand

elle écoute et qu'elle comprend tout : n'est-ce point la nature même ? Après avoir salué comme il convenait l'heureuse rentrée de l'admirable Granier, nous applaudissions, non seulement des deux mains, mais de tout cœur au retour de la délicieuse Eve Lavavallière, que nous avons craint un instant de voir trop longtemps éloignée de la scène : honneur au professeur Pozzi, qui nous l'a rendue assez solide pour créer cette petite marquise, curieuse et presque odieuse, si perversement entichée du bonheur des autres. Le rôle était difficile à composer : une autre y eût peut-être échoué. Mlle Lavallière y a mis autant de tact que de finesse : c'est une artiste de tout premier ordre, et toujours si personnelle ! La comédie de M. de Croisset est, d'ailleurs, jouée en toute perfection. C'est Albert Brasseur, de bonhomie si radieuse et d'ingénuité si touchante dans le personnage du mari trop heureux. C'est l'excellent Baron, si joyeusement comique sous les traits du marquis Adhéaume des Arromanches. C'est le jeune Prince, excessivement drôle sous ceux du petit fat — si bien pris sur le vif — de René Marchand. C'est la splendide Marie Magnier, d'exhubérant entrain et de fantaisie charmante en belle-maman. C'est enfin Mlle Lyse Berty, qui a su donner adroitement la valeur qu'il fallait à un rôle épisodique, celui de la piquante nièce d'une vieille chanoinesse dont le décès subit fait l'amusante intrigue de cette jolie pièce.

25 NOVEMBRE. — On fêtait dans l'intimité la cinquantième représentation du *Bonheur*, *mes-*

dames ! dont la recette atteignait le chiffre exact de 8.259 francs[1].

15 DÉCEMBRE. — A l'hôtel des Sociétés savantes avait lieu le premier « Banquet d'honneur » offert par l'Association générale des étudiants : l'écrivain choisi était M. Francis de Croisset, l'heureux auteur du *Bonheur, mesdames !*

Voici l'année des Variétés — opérette et comédie — résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Vie parisienne, pièce	4	»	13
La Fille de Mme Angot, opérette	3	»	7
Le Petit Duc, opéra-comique	3	»	6
La Sonnette d'alarme, comédie	1	»	45
Monsieur de La Palisse, opérette	3	»	17
L'Œil crevé, opéra-bouffe	3	»	11
Le Choix d'une carrière, comédie	1	»	5
**La Petite Bohème*, opérette	3	20 janv.	16
**Duval père et fils*, comédie	1	21 janv.	105
**Les Dragons de l'Impératrice*, op.-com.	3	13 févr.	40
Miss Hélyett, opérette	3	14 mars	16
Barbe-Bleue, opérette	3 a. 4 t.	»	2
**L'Age d'Or*, pièce féérique	3 a. 12 t.	1er mai	33
**Le Bonheur, Mesdames*, comédie	4	13 octob.	91
**Pierrot à la plage*, comédie	1	13 octob.	91

1. — C'était, aux Variétés, un véritable défilé des rois. Après le roi de Grèce, était venu le roi d'Espagne. C'était, enfin, le tour du roi de Portugal, qui assistait à la représentation du *Bonheur, mesdames !* dans une des grandes avant-scènes officielles, ornées de fleurs et de tapisseries d'Aubusson, et assurait M. Samuel qu'il était heureux de consacrer à la jolie pièce de M. Francis de Croisset sa première soirée de liberté.

TÉHATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Cinq pièces nouvelles : le *Chopin* et la *Toison d'or* de MM. Kéroul et Barré; la *Marche forcée* de MM. Georges Berr et Marc Serval ; *Chambre à part* de M. Pierre Veber, et *Une Revue au Palais-Royal* de MM. Pierre Veber et Adrien Vély constitueront, avec des fortunes diverses, le bilan de ce théâtre en 1905.

On avait affiché, le 3 janvier, la cinquantième représentation d'*Une affaire scandaleuse* de MM. Paul Gavault et Maurice Ordonneau. Le 20 du même mois, on donnait le *Chopin* de MM. Kéroul et Barré[2]. Certains bruits coururent sur la pièce : M. Raimond avait, dit-on, refusé d'y tenir le principal rôle, sous le vain prétexte qu'elle était trop « leste ». Leste, elle l'est certes, non dans des termes qui ne bravent pas trop effrontément

1. — Directeur : M. Maurice Charlot ; administrateur général : M. Armand Lévy ; secrétaire général : M. André Charlot.

2. DISTRIBUTION. — Dartignac, M. *Galipaux.* — Roger Boulac, M. *Hurteaux.* — Robillard, M. *Guyon fils.* — Le prince Pétroloff, M. *Tréville.* — Collardot, M. *Hamilton.* — Anatole Durand, M. *Duplay.* — Baptiste, M. *Bellucci.* — Mme Marignan, Mme *Berthe Legrand.* — Josette, Mlle *Aimée Samuel.* — Suzanne, Mlle *Sarah Piernold.* — Diana, Mlle *Jane Faber.* — Estelle, Mlle *Berland.*

Mlle Aimée Samuel, indisposée, fut remplacée pendant quelques jours par Mlle Lucie Nobert, qui tint avec beaucoup d'adresse et de charme le rôle de Josette.

Le *Chopin* était précédé d'un acte amusant de M. Eugène Héros : *Don Juan moderne*.

l'honnêteté, mais dans l'action, qui n'est, à vrai dire, qu'une « coucherie » en trois actes. Peut-être un jour mettra-t-on le mot sur l'affiche... En tout cas, et sans aller jusqu'à cette franche appellation, bien faite pour attirer les foules goguenardes, le vaudeville de MM. Kéroul et Barré a fait rire abondamment, et les spectateurs nous ont paru plus fortement amusés que réellement offusqués. Bref, si M. Raimond n'avait point prévu le gros succès du *Chopin*, c'est que l'excellent comique du Palais-Royal avait, pour une fois, contrairement à son physique, manqué de nez... Cela commence bien du reste : le rideau est à peine levé que nous voyons — le spectacle n'a rien pour déplaire — Mlle Faber en troublant déshabillé, venant d'utiliser avec Dartignac (M. Galipaux n'eut pas, paraît-il, les mêmes scrupules que son camarade Raimond) deux bonnes heures dérobées à son mari. Quand celui-ci survient, l'oiseau a eu le temps de s'enfuir, mais il a des soupçons, de graves soupçons. « Prouvez-moi que vous avez une maîtresse, dit-il à Dartignac, et je renonce à toute vengeance. » Le second acte, l'inénarrable second acte, aura pour but de prouver « la chose » à ce terrible voyeur. Il se passe dans une maison qui... dans une maison que... dans une maison dont le type vous fut déjà donné dans le légendaire *Billet de logement* du même Henri Kéroul. Mme Marignan — que de fois Mme Berthe Legrand n'a-t-elle pas joué le rôle ! — est la tenancière dudit hôtel meublé, meublé et truqué de telle sorte que, lorsque toutes les chambres sont prises, il suffit d'appuyer sur un bouton

— voyez *Coralie et Cie* — pour que, de la cheminée du salon, sorte un lit de deux personnes. C'est le lit où Dartignac se montrera avec Josette, son ancienne maîtresse, le soir même où Josette doit octroyer à son mari, naïf notaire de province, la permission de détacher sa fleur d'oranger. C'est ce même lit qui fut promis par Mme Marignan aux ébats du substitut Collardot et d'une certaine Suzanne, bien résolue à tromper son mari. Et vous voyez le mélimélo, aggravé par ceci que, dans une chambre voisine, où il s'est enfermé avec Mme Boulac (c'est encore et toujours la belle Mlle Faber) le prince Pétroloff attend de la musique de Chopin, son illustre compatriote, l'excitant dont il a besoin... Mais inutile d'insister : je vous ai dit que tout cela était inénarrable, et cela doit vous suffire.

17 MARS. — Première représentation de la *Marche forcée* de MM. Georges Berr et Marc Serval[1]. — Majoret a trompé Champagnac, alors qu'il était l'amant d'une certaine Madeleine de Commercy. Champagnac a pardonné, mais à la condition que le jour où il réclamerait de lui un service quelconque, Majoret quitterait tout pour le lui rendre. Cela se passait il y a dix ans. Aujourd'hui Cham-

---

1. DISTRIBUTION. — Majoret, M. *Raimond*. — Le marquis Galaor, M. *Ch. Lamy*. — Champagnac, M. *Galipaux*. — Jonathan Pim, M. *Hurteaux*. — Le cocher, M. *A. Guyon*. — Des Pommettes, M. *Tréville*. — Gaétan, M. *Hamilton*. — Le docteur, M. *Bellucci*. — Psittakos, M. *Jullien*. — Trèflatout, M. *Orsy*. — Gouddakirsch, M. *Scipion*. — Le commissaire, *A. Pache*. — Joseph, M. *Gueudin*. — Mme Majoret, Mme *Berthe Legrand*. — Jeanne des Pommettes, Mlle *Aimée Samuel*. — Pauline, Mlle *Suzanne Demay*. — Poupoule, Mlle *Jane Faber*. — La princesse, Mlle *Mynnie*.

Le rôle de Majoret était la soixante-dix-huitième création, sur la scène de l'ancien théâtre de la Montansier, de l'excellent Raimond.

pagnac a besoin d'un motif sérieux pour rompre avec Madeleine de Commercy — je veux dire avec Poupoule — car il cherche à se faire aimer de Mme des Pommettes en lui montrant qu'il est libre de toute autre chaîne. Alors il vient relancer Majoret et lui fait promettre, le revolver au poing, de se faire pincer en flagrant délit avec Poupoule. Majoret a promis ; c'est « la marche forcée »... Champagnac emploie donc le prétexte classique : il feint de partir pour Clermont (Oise). Majoret se rend chez Poupoule, 21, rue Mozart, où il est, en effet, surpris, non pas par Champagnac, mais par sa propre femme... C'est tant pis pour M. des Pommettes, qui, un jour d'erreur — il y a de cela quinze belles années — fut l'amant de Mme Majoret, et celle-ci a juré de le reprendre, ou de tout dire à son mari, si jamais elle apprenait elle-même qu'elle était trompée. Pauvre des Pommettes ! Quinze ans se sont écoulés, je viens de vous le dire : Mme Majoret est devenue, à proprement parler, absolument... inhabitable. Nous en voyons bien d'autres 21, rue Mozart ; c'est le traditionnel second acte, chez la cocotte... Nous y voyons, par exemple, un Brésilien d'opérette — il y en a donc toujours ? — arrivant tout exprès pour « s'appuyer Poupoule », dont plusieurs de ses compatriotes venus avant lui à Paris lui ont dit tant et tant de bien. Galaor — c'est le nom du Brésilien — tient à rester toujours à la hauteur de la situation. Aussi ne voyage-t-il jamais sans un brûle-parfums, dont la bienfaisante odeur a les puissantes propriétés qu'avaient naguère, dans le répertoire, certaines « dragées

d'Hercule ». C'est au point que, pour l'avoir respirée ensemble, Mme des Pommettes et Majoret, qui, un instant auparavant, ne se connaissaient même pas, deviennent subitement et irrésistiblement amoureux l'un de l'autre : l'idée est vraiment drôle, et produit les plus divertissants effets. Mais un second acte, si réussi qu'il soit, ne saurait suffire au succès de toute une pièce, et je crains que, pour être rempli d'épisodes assez inutiles, le troisième ne paraisse un peu bien vide. Disons que Champagnac finit par rejoindre Majoret fuyant en automobile avec Mme des Pommettes, que des Pommettes parvient enfin à se débarrasser de Mme Majoret, sans que Majoret puisse comprendre qu'il s'est trouvé un homme assez fou pour enlever sa femme... Majoret, c'est Raimond ; Champagnac c'est Galipaux, et des Pommettes, Tréville : tous trois sont très amusants, et ce n'est certes pas la faute de M. Charles Lamy, s'il ne peut tirer meilleur parti d'un personnage aussi usé que l'est son Brésilien. Bien ingrate, voire même un peu pénible, est la tâche de Mme Berthe Legrand (qui ne cesse, pendant ces trois actes, de s'entendre dire qu'elle est vieille et laide), et plutôt quelconque, cette fois, celle de Mlle Aimée Samuel. Citons encore Mlle Suzanne Demay, assez gentille en un rôle de moderne femme de chambre, auquel Mlle Eveline Janney, au talent trop peu utilisé, eût certainement donné un particulier relief, puis Mlle Faber, d'une « gruerie » bien nature, et regrettons de voir M. Guyon s'employer en une « panne » de deux lignes, absolument indigne de ce bon comédien.

Le 6 avril, on avait repris la *Cagnotte*[1], dont quelques jours après, le 13 avril, on fêtait la millième représentation.

22 AVRIL. — Première représentation de *Chambre à part*, pièce en trois actes de M. Pierre Veber[2] et du *Gant*, pièce en un acte de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin[3]. — A la fleur de ses vingt ans, Nicolette a rapporté de Pau, où elle s'est élevée un peu librement, des idées très arrêtées sur le mariage. Elle veut tout de suite — autant tout de suite que plus tard, pense-t-elle — faire

1. La *Cagnotte* était jouée par MM. Lamy, Hurteaux, Guyon, Hamilton, Mme Berthe Legrand... Se souvient-on que le légendaire vaudeville de Labiche et Delacour fut représenté pour la première fois au théâtre de la rue Montpensier, le lundi 23 février 1864, avec une interprétation de tout premier ordre qui comprenait Geoffroy, Brasseur, Lhéritier, Luguet, Lassouche, Pellerin, Kalekaire et Mme Thierret? Ces artistes tenaient les pricipaux rôles et créaient les « traditions » d'amusante cocasserie qui nous amusent aujourd'hui autant qu'au premier jour. Tous les acteurs dont le nom est devenu célèbre dans les annales du Palais-Royal ont joué la *Cagnotte*. Pellerin, Numa, Sanson, Fizelier, Montbars, Duval ont repris avec succès les rôles marqués d'une inoubliable empreinte par leurs prédécesseurs. Calvin débutait en 1872 dans le rôle de Colladan créé par Brasseur; mais seul M. Lamy, qui tient le personnage aujourd'hui, a pu par son talent si fin et sa verve plaisamment bouffonne approcher de la perfection comique atteinte par ce bon comédien. Il est intéressant de retrouver dans les distributions successives de la *Cagnotte*, depuis quelques années, le nom des artistes qui font partie de la troupe actuelle. C'est ainsi que M. Galipaux joua le jeune clerc de notaire. En 1877, M. Raimond se vit attribuer le rôle du garçon de café, puis celui de Sylvain, créé par Lassouche. M. Hurteaux détient un record. Nul autant que lui n'a contribué au succès de la *Cagnotte* — puisqu'il a tenu, tour à tour, les personnages de Tricoche, de Benjamin, de Sylvain, avant d'apporter sa rondeur si joviale à celui de Cordenbois.

2. DISTRIBUTION. — André, M. *Raimond*. — Montrachet, M. *Hurteaux*. — La Chambotte, M. *Tréville*. — Des Vignolles, M. *Jullien*. — Germain, M. *Crozan*. — Mme Monbissac, Mme *Berthe Legrand*. — Nicolette, Mlle *Suzanne Demay*. — Marceline, Mlle *Nobert*. — Florize, Mlle *Faber*. — Alice, Mlle *Mynnie*.

3. DISTRIBUTION. — Boisjoli, M. *Tréville*. — Cotanson, M. *Duplay*. — Blanche, Mlle *Aimée Samuel*. — Mathilde, Mlle *Piernold*. — Catherine, Mlle *Berland*.

« chambre à part », et entend rester avec celui qui aura l'honneur d'être son mari sur le pied d'une simple et bonne camaraderie. Et déjà elle a jeté son dévolu sur son cousin, André Montrachet, qui ne s'est signalé, jusqu'ici, que comme un enragé fêtard, et à qui elle accorde d'autant plus volontiers sa main qu'il la lui demandait pour un ami, le timide La Chambotte. La tante Monbissac est ravie : voilà une union qui promet... Elle ne promet qu'un bon divorce, un divorce d'inclination. Car au bout de six mois, nos deux « camarades » vivent comme chien et chat, au milieu de disputes continuelles, à propos de tout et de rien, sans vouloir s'abaisser l'un et l'autre, à la moindre des concessions. C'est tout au plus si, pour être agréable à la tante Monbissac, toujours très contente d'avoir fait le mariage, et pour faciliter une affaire qu'elle est en train de conclure avec papa Montrachet, André et Nicolette consentent à une trève de deux heures au milieu de leur lutte intestine. Bien qu'ils se détestent, ils s'appelleront « mon chéri, » et « mon adoré » et s'embrasseront devant la tante quand, en réalité, ils ne songent qu'à se mordre. Un instant, pourtant — la bonne tante ayant malicieusement déclaré qu'elle se trouvait si bien chez eux qu'elle allait y rester trois semaines — un instant, dis-je, on a pu croire à un rapprochement entre nos deux époux réunis — pour la forme seulement — dans la même chambre. Mais alors qu'il allait se faire écouter de sa femme, à laquelle il n'avait jamais encore si gentiment parlé, André a été rappelé à l'ordre par un

signal donné : c'est Marceline, une aimable veuve, qui a résolu de faire de lui son troisième mari, tandis que sous la fenêtre de Nicolette soupire amoureusement l'opiniâtre La Chambotte. Décidément on divorcera... On divorcera, non pour cause d'incompatibilité d'humeur — le motif n'est pas admis — mais on se servira d'un moyen qui ne rate jamais : la constatation de l'entretien d'une maîtresse sous le toit conjugal. Il n'y a pour cela qu'à téléphoner à Mlle Florise de Mézidon qui s'amène avec son matériel. Un type que cette Florise qui, pour rester avec l'amant de son choix, gagne sa vie — les temps sont si durs ! — en se faisant des cachets comme concubine. Cette fois pourtant, en bonne fille qu'elle est, elle hésite à désunir ces jeunes mariés de six mois, adresse à Nicolette de sages conseils et s'arrange pour être surprise en flagrant délit, non point avec André, mais avec La Chambotte. Adieu le divorce : nos époux s'aiment et se le disent : plus de chambre à part ! Tel est dans un joli dialogue bourré de mots, dont quelques-uns sont tout neufs et quelques autres un peu plus connus, le maigre sujet (c'était le samedi saint) de l'aimable et fine comédie de M. Pierre Veber, fort bien jouée par M. Raimond et Mlle Suzanne Demay — dans André et dans Nicolette — par M. Tréville (La Chambotte), Mmes Berthe Legrand, Nobert et Faber. — Avec le *Gant*, un acte très ingénieusement agencé par MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin, très vivement présenté par MM. Tréville et Duplay, Mmes Andrée Samuel et Piernold, le Palais-Royal

nous avait donné là un spectacle moral qui eût obtenu un succès fou à l'ancien Gymnase, celui qu'on appelait le théâtre de Madame.

Le 15 mai, on reprenait l'*Affaire Mathieu* de M. Tristan Bernard[1] : un joli succès de gaieté et de bonne humeur qui, selon nous, se justifie surtout par la fantaisie et les trouvailles du dialogue. Ce n'est ni la comédie d'observation, ni la pièce rosse, ni la pièce grivoise ; c'est, sans d'autre prétention que celle d'exciter franchement notre hilarité, l'ingénieux vaudeville à quiproquo qui peut être vu par tout le monde et faire le bonheur des familles. Hennequin fourrait ses personnages dans les placards ; M. Tristan Bernard les met carrément dans une malle et de cette malle habitée par des êtres vivants, partent des fusées de bons rires. M. Raimond était, naguère, un impitoyable Folarmand. Nous mentirions en disant que M. Tréville nous l'a fait oublier... Mais nous noterons l'amusante composition de Blaise, l'ex-serrurier abruti et amoureux qu'a tentée avec bonheur M. Hamilton, succédant à M. Charles Lamy... Et puis, n'est-ce pas vraiment un poème de joie que la tête de

1. DISTRIBUTION. — Godelle, M. *Guyon*. — Folarmand, M. *Tréville*. — Blaise, M. *Hamilton*. — Mathieu, M. *Armand Marie*. — Borlier, M. *Orsy*. — Flappeau, M. *Jullien*. — Lormoy, M. *Grelé*. — Chalmu, M. *Scipion*. — Un domestique, M. *G. Durafour*. — Totor, M. *Gueudin*. — Eugène, M. *Crozan*. — Trapoux, M. *Fretel*. — Jeanne Godelle, Mlle *Nobert*. — Rosalie, Mlle *Berland*. — Félicie, Mlle *Mynnie*. — Augustine, Mlle *Lambray*. — Berthilde, Mlle *Germaine Ry*.

L'*Affaire Mathieu* était précédée du *Seul bandit du village*, vaudeville en un acte de M. Tristan Bernard, ainsi distribué : Arsène, M. *Guyon*. — Le baron, M. *Grandjean*. — Le gentleman-farmer, M. *Jullien*. — Un commissaire, M. *Grelé*. — La baronne, Mlle *Jeanne Chesnel*. — Julie, Mlle *Detrême*.

M. Guyon dans Arsène le « seul Bandit du village » qu'il avait déjà joué avec succès aux Capucines? C'est avec ce spectacle que la saison se clôturait le 31 mai. Le théâtre rouvrait ses portes le 2 septembre en reprenant, dans une salle entièrement remise à neuf, le *Chopin* dont nous avons parlé plus haut[1].

11 OCTOBRE. — Première représenetation de la *Toison d'or*, vaudeville en trois actes de MM. Kéroul et Barré[2]. — Les grands esprits se rencontrent, dit-on; les vaudevillistes aussi. C'est ainsi que MM. Kéroul et Barré ont repris une idée qu'avaient eue avant eux MM. Maurice Desvallières et Antony Mars, les auteurs de *Maître Nitouche*, puis MM. Eugène Larcher et Jacques Monnier, les auteurs du *Jumeau*. Seulement, il s'agit cette fois d'une femme... habitant une maison à double issue... Et vous vous doutez des quiproquos drô-

1. DISTRIBUTION. — Roger Boulac, M. *Hurteaux*. — Robillard, M. *Guyon fils*. — Le prince, M. *Tréville*. — Dartignac, M. *Jullien*. — Anatole Durand, M. *Diamand*. — Collardot, M. *Georges Say*. — Baptiste, M. *H. Baur*. — Mme Marignan, Mme *Berthe Legrand*. — Josette Mlle *Aimée Samuel*. — Suzanne, Mlle *Eveline Janney*. — Diana, Mlle *Jane Faber*. — Estelle, Mlle *Lambray*.

Le *Chopin* était précédé d'un vaudeville en un acte de M. Jacques Yvel, intitulé *Le Coiffeur de Madame*.

2. DISTRIBUTION. — Sigismond, M. *Raimond*. — Chabal, M. *Hurteaux*. — Ledamier, M. *Guyon fils*. — Des Ablettes, M. *Tréville*. — Roger Fréville, M. *Jullien*. — Dumoulin, M. *Diamant*. — Bricard, M. *Scipion*. — Plumasson, M. *Henri Baur*. — Mme Chabal, Mme *Berthe Legrand*. — Eva de Miromesnil, Clotilde Muzard, Mlle *Viviane Lavergne*. — Suzanne, Mlle *Suzanne Demay*. — Manette, Mlle *Eveline Janney*. — Lolotte, Mlle *Berland*. — Stella, Mlle *Madeleine Siamé*. — Julie, Mlle *Lambray*. — Lydie, Mlle *Garcia*. — Zoé Verdier, Mlle ~~*Lucette*~~. — ~~Louise Verdier~~, Mlle *Germaine Ry*. — Jane Verdier, Mlle *Cléo*.

La *Toison d'or* sera bientôt accompagnée d'un amusant vaudeville en un acte de M. Ernest Blum, intitulé *Un Drame dans un fiacre*.

latiques découlant d'une situation qui est celle des antiques Ménechmes en une seule et même personne. Nos modernes Plaute — Plaute était déjà imitateur de Ménandre — en ont fait une pièce amusante qui, grâce au talent de Raimond, dont l'action sur le public est toujours énorme, et à la bonne grâce de Mlle Viviane Lavergne, secondée avec entrain par MM. Hurteaux, Guyon, Tréville, Mlle Éveline Janney, etc., a fort amusé un auditoire déjà disposé à la gaîté par le cadre d'une pimpante salle, restaurée avec beaucoup de goût, sous le règne — les historiens du Palais-Royal seront tenus d'en faire mention — de l'aimable directeur Maurice Charlot.

1er DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Une Revue au Palais-Royal*, en dix tableaux, dont un prologue, de MM. Pierre Veber et Adrien Vély[1]. — Des spectateurs heureux, souriants, dans une salle pimpante; sur la scène, parmi les décors pittoresques et les costumes chatoyants, un papillo-

1. DISTRIBUTION. — Guy XIV, M. *Cooper*. — M. Machin, le caporal, M. *Hurteaux*. — Le facteur, le commissaire, M. Martinet, M. *Guyon fils*. — Camille Desmoulins, José, la milliardaire, l'abbé Daniel, M. *Tréville*. — L'inspecteur des P. T. T., Patouille, Cabrion, le soldat, M. *Hamilton*. — Le président, M. Pipelet, M. Jef, M. *Bellucci*. — Pépé, Demi-Soupir, premier Nib, M. *Jullien*. — Le directeur, l'avocat, M. Prudhomme, le rédacteur en chef, l'évêque, M. *Diamand*. — Le J. N. S. R., Mme Machin, Mlle *Aimée Samuel*. — La cantinière, la Rue Bréda, l'Opérette française, Mlle *Jeanne Petit*. — La dame, Pépa, la Puce, l'élève du Conservatoire, Mlle *Derminy*. — La Fête, Mlle *Jane Faber*. — L'Omnibus automobile, première Midinette, Jenny l'Ouvrière, Mlle *Eveline Janney*. — Mme Lagrive, duchesse de Chiales, Mlle *L. Nobert*. — L'Espagnole, premier mouchard, deuxième Nib, Mlle *Franville*. — Portugaise, Mme Pipelet, sixième Nib, Mlle *Debary*. — La Crème, Mlle *Berland*.

Une Revue au Palais-Royal était précédée d'un aimable vaudeville de M. Ernest Depré, intitulé : *Ce bon Titien*.

tage de beaux yeux, de bouches roses, de chairs blanches ; de délicieuses reconstitutions, des actualités à fleur... de peau, de la satire mordante, et des couplets, et des rondeaux, et de la danse, — et pas de scènes dans la salle, sauf celles qu'interprètes et auteurs y font naître par leur esprit : la *Revue du Palais-Royal* évoque toutes ces choses fort joliment. Enfin, nous avons applaudi une revue qui, bien que superbement montée, n'était pas écrite en vue de la seule mise en scène : une revue jouée par de vrais comédiens. Il faut avouer que le fait du jour prend un bien autre relief, présenté par des artistes renommés comme Mmes Aimée Samuel, Eveline Janney, Faber et MM. Tréville, Cooper, Guyon fils, Hurteaux, Jullien, Hamilton, etc. Depuis la *Briguedondaine*, de Ferrier, Depré et Clairville, représentée plus de cent fois, il y a quelque quinze ans, nous n'avions assisté en ce genre, au Palais-Royal, qu'à des tentatives éphémères. Edmond Gondinet lui-même s'y était autrefois brûlé les ailes. Aujourd'hui, les beaux jours sont revenus dans cette coquette petite salle où depuis tant d'années le rire est le propre de l'homme et où les spectateurs vont être charmés durant de longs soirs. Peut-on raconter une revue ? Elle n'emprunte son charme qu'à la forme de ses scènes. Tout au plus convient-il de s'attarder à l'ingéniosité du point de départ. Ici c'est un roi d'Illyrie, ou de quelque autre pays de rêve, l'élégant Guy XIV qui, de passage à Paris incognito, revient voir le théâtre de ses anciennes conquêtes. Mais, comme il goûte la joie de passer inaperçu, en bon

bourgeois, il est reconnu de la préposée au bureau de location (ô loge 22, que de frissons royaux tu collectionnais jadis !), puis du directeur, du régisseur, du marchand de programmes, du garde municipal lui-même. « Vive le roi ! », et le voilà forcé d'entendre la *Marseillaise*. Guy XIV, au moment de pénétrer dans la salle, apprend qu'on joue la *Cagnotte* qu'il a vue plus de cent-dix-sept fois. Epouvanté, il appelle à son aide la Fête, au bras de laquelle il va faire le tour de Paris. Successivement alors, il se trouve au jardin du Palais-Royal, transformé par une société américaine en succursale du nouveau monde, puis, dans le hall d'un hôtel fantaisiste, le Cosmopolis. Chez le couturier, nous admirons de jolis déshabillés de femmes ; sur les fortifs, nous partageons les regrets de la bande à Costeau, désolée que la Ville, détruisant les talus gazonnés, supprime ainsi leur chaise longue ; au tribunal, c'est l'identité constatée de la femme au masque et la plaidoirie en faveur de l'amour obligatoire dans le mariage, prôné par M. Paul Hervieu. Enfin, voici la rue Bréda avec ses anciennes grisettes, ses gardes nationaux, M. et Mme Pipelet, victimes de Cabrion, et Jenny l'Ouvrière, si gracieuse, si fine, avec une pointe d'ironie moderne, Jenny l'Ouvrière célébrant modestement ce qui lui vient d'un « vieux ». Après le bal entraînant de la Grande Chaumière, l'acte des théâtres nous a réservé quelques bien amusantes rosseries, parmi lesquelles les couplets du *Volcan malade* où, parlant de l'auteur de cette pièce tristement célèbre, on chante :

Est-il carré, rond, pointu ?
A-t-il plus d'talent qu'son père ?
On n'en a jamais rien su !

Et la scène du Belge dont le premier soin est d'aller voir Paris :

... La pièce de Croisset fils,
Aussi célèbr' que l'Manneken-pis.

A travers tout cela, passe le défilé des couturières du premier empire, les femmes de Gavarni, les fêtes espagnoles et portugaises, des jambes, des épaules, des femmes « pile » et d'autres « face », toutes louables et confortables, en des costumes signés Landolff, ou pas de costumes du tout. Interprétation excellente. Une spirituelle parodie du « Je ne sais rien ! » a valu à Mlle Aimée Samuel une ovation méritée. Deux nouvelles recrues, Mmes Derminy et Campton, toutes deux transfuges de music-halls, apportèrent l'agréable note de leurs talents différents. La première, pittoresque Puce de la bande à Costeau, imita à la perfection, en élève du Conservatoire, Lavallière et Polaire, et se tailla un succès légitime. Miss Campton, elle, enleva la salle par sa grâce, sa mutinerie, son entrain : elle incarna une miss Alice Roosevelt délicieuse et un marin endiablé, — de ceux qui reçurent les marins français à Portsmouth. Quelle gaîté, quel esprit dans les moindres répliques, dans les moindres gestes de Mlle Eveline Janney ! Il faut l'entendre dans son « omnibus automobile » dire de son ton de joyeuse gouaillerie : « J'ai pas peur... c'est l'amant de ma sœur ». Et en Jenny l'Ouvrière,

elle semble une gravure de Gavarni, si gracieuse et si bien chantante. Citons enfin Jane Faber, appétissante commère; L. Norbert à la ligne impeccable, aux larmes gaies en duchesse de Chiales, et Fernanville, grasse Espagnole, et Debary, Portugaise affriolante, et Siamé, et Lambray, et Garcia en Phryné nature. Côté des hommes : Cooper en Guy XIV, vieux marcheur, roi de la distinction et de l'élégance, interprète éternellement jeune de la vieille chanson ; Tréville, précieux acteur de composition qui, de l'abbé Daniel du *Duel* et de la statue de Camille Desmoulins, tira deux figures inoubliables et fit applaudir la maëstria de sa danse espagnole ; Guyon fils, facteur désopilant ; Hamilton, étonnant en pioupiou qui répète *Cyrano de Bergerac* sous les ordres de son sergent ; Hurteaux, qui débita avec tact la scène plutôt leste du tribunal ; Jullien, acteur solide et sûr ; Diamand, épique en évêque de la parodie du *Duel* ; Bellucci, Belge parfait et Pipelet sensible ; Henri Baur, inénarrable en juge gâteux ; Georges Scey, toujours pittoresque ; Grelé et Scipion, toujours consciencieux. J'ai gardé pour la bonne bouche, si j'ose dire, ou plutôt pour sa bonne voix, Mlle Jeanne Petit, dont nous avons eu plaisir à réentendre le timbre si juste. Ses airs de la *Belle Hélène,* de la *Cantinière* et du *Petit Duc* (l'opérette française) furent écoutés avec un grand agrément, et l'on bissa ses couplets de *Colinette* de la rue Bréda délicieusement murmurés avec Cooper... La *Revue du Palais-Royal* termine l'année 1905, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Une Affaire scandaleuse, vaudeville....	4	»	23
Une idée de Barineau, vaudeville.......	1	»	27
**Le Chopin*, vaudeville..................	3	20 janv.	106
**Don Juan moderne*, comédie............	1	25 janv.	118
**La Marche forcée*, vaudeville..........	3	17 mars	22
La Cagnotte, vaudeville.................	5	»	16
**Chambre à part*, pièce..................	3	22 avril	26
**Le Gant*, pièce.........................	1	22 avril	26
**Monsieur Baptiste*, vaudeville..........	1	23 avril	23
L'Affaire Mathieu, pièce................	3	15 mai	17
**Le Seul Bandit du Village*, vaudeville..	1	15 mai	17
**Le Coiffeur de Madame*, vaudeville.....	1	2 sept.	55
**La Toison d'or*, vaudeville.............	3	11 octob.	54
**Un drame dans un fiacre*, vaudeville...	1	24 octob.	43
**Une Revue au Palais-Royal*.	10 t. 1 pr.	1er déc.	38
**Ce bon Titien*, vaudeville..............	1	5 déc.	33

THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

L'année s'était ouverte avec les pièces du répertoire : la *Sorcière* et l'*Aiglon*, la *Dame aux camélias* et la *Tosca*...

7 FÉVRIER. — Première représentation d'*Angelo, tyran de Padoue*, drame en cinq actes de Victor Hugo, pavane et madrigal de M. Reynaldo Hahn[2]. — C'est à la Comédie-Française que Victor Hugo donna *Angelo*. Mlle Mars avait entendu chez elle une lecture du drame, et, entre les deux rôles de femme, elle choisit celui de la Tisbé. Mme Dorval fut engagée à la demande de l'auteur pour représenter l'autre personnage, celui de Catarina Bragadini, la femme du podestat. Ce choix par Mlle Mars de la courtisane, quand le rôle de l'honnête femme convenait beaucoup mieux à la distinction de sa personne et de son talent, n'avait d'autre raison que la crainte de laisser trop d'avantages à l'actrice populaire de la Porte-Saint-Martin,

1. — Directrice : Mme Sarah Bernhardt ; secrétaire général : M. Juë.

2. DISTRIBUTION. — Homodei, M. *de Max*. — Angelo, M. *Desjardins*. — Rodolpho, M. *Deneubourg*. — Anafesto, M. *Guidé*. — Gaboardo, M. *Cauroy*. — Orféo, M. *Cartereau*. — Ordelafo, M. *Bary*. — Le doyen, M. *Montvallier*. — L'archiprêtre, M. *Espinasse*. — Un page noir, M. *J. Angelo*. — Un huissier, M. *Habay*. — La Tisbé, Mme *Sarah Bernhardt*. — Catarina, Mlle *Blanche Dufrène*. — Reginella, Mlle *Seylor*. — Dafné, Mlle *Kerwich*.

en lui permettant de développer à l'aise la fougue et le naturel de ses qualités instinctives. On devine ce qui se dut passer aux répétitions entre ces deux rivales. Célimène fut écrasante d'impertinence, et la pauvre Marie Dorval supporta tout pour ne pas créer d'obstacles à la représentation de l'ouvrage. Mlle Mars dit un jour à l'un de ses camarades un mot terrible : « Quand on répète auprès de cette femme on a toujours envie de se gratter... » Ce fut une véritable campagne dramatique que l'obtention de la mise en vedette sur l'affiche du nom de Mme Dorval après celui de Mlle Mars, qui arguait de son droit pour y figurer seule. Victor Hugo alla jusqu'à menacer l'administration du retrait de la pièce si l'on persistait dans ce déni de justice. Après bien des bondissements de ce genre, le navire entra enfin dans le port : la représentation eut lieu le 28 avril 1835. Les deux actrices furent admirables, chacune dans son genre, chacune avec ses qualités et ses imperfections. Quand l'une faiblissait, l'autre relevait la scène avec une autorité et un effet incomparables. Beauvallet donna une empreinte merveilleuse au rôle du podestat de Padoue. Les ricaneurs désappointés ne trouvèrent pas où mordre, et le drame obtint un triomphe complet. La pensée du maître était d'opposer deux types de femme : la femme dans la société, la femme hors la société, toutes deux se défendant, l'une contre la tyrannie d'un mari sans amour et sans générosité, l'autre contre le mépris. Il voulut, dit-il, « enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes

se lave la souillure de l'autre : faire vaincre, dans ces deux âmes choisies, les ressentiments de la femme par la piété de la fille, l'amour d'un amant par l'amour d'une mère, la haine par le dévouement, la passion par le devoir. » L'émotion des spectateurs qui a toujours accompagné ce drame à ses diverses reprises — en province on le joue souvent — prouve que l'auteur d'*Angelo* avait admirablement réussi à incarner sa pensée dans les deux grands rôles de la pièce. La Tisbé et la femme d'Angelo Malipiéri n'émurent pas moins l'auditoire quand leurs douleurs furent traduites par Rachel et par sa sœur Rebecca. La pauvre Rebecca, morte très jeune, annonçait une actrice de premier ordre ; elle enleva à plusieurs reprises les enthousiasmes de la salle, même à côté de sa sœur, qui fut merveilleusement belle cependant. Des critiques moroses — il y en a toujours — essayèrent de prouver que Phèdre et Athalie dérogeaient en pactisant avec la muse moderne. On peut croire que si Victor Hugo avait voulu écrire un rôle pour Rachel, c'eût été un triomphe pour l'auteur et pour l'actrice. Ah ! comme notre incomparable Sarah Bernhardt a joué cette scène du second acte, lorsque la Tisbé, toute pâle, entre dans la chambre de la femme du podestat. — « Qu'est-ce que ceci ? » — Je vais vous le dire : « C'est la maîtresse du podestat qui tient dans ses mains la femme du podestat... C'est une comédienne, une fille de théâtre, une baladine qui tient dans ses mains uue femme mariée, une vertu ! » Catarina nie d'abord toute relation avec Rodolfo,

puis elle avoue qu'elle a peut-être commis quelque imprudence, mais voilà tout. La Tisbé ne veut rien entendre ; elle appelle à haute voix le mari qui dort dans la chambre voisine. Tout à coup la vue d'un crucifix pendu au mur révèle à la comédienne que ce gage de pardon fut jadis donné par sa mère à une femme qui l'a sauvée de la mort. Cette femme, c'est Catarina Bragadini, la femme du podestat qu'elle allait perdre et qu'elle veut sauver : le crucifix de sa mère !... Lorsque, éveillé par les cris de la Tisbé, survient le terrible tyran de Padoue, « tyran pas doux », comme disait la parodie de Duvert, la comédienne protège à son tour sa rivale. La dernière scène de ce drame, celle où Rodolfo tue la Tisbé, qu'il croit coupable du meurtre de la Catarina, est sans doute d'un bel effet scénique, et elle offre à une artiste de la valeur de Mme Sarah Bernhardt l'occasion de magnifiques élans ; mais cette scène n'a-t-elle pas le tort de rappeler le dénouement de *Roméo et Juliette*, déjà remis au théâtre par tant d'auteurs et sous tant de formes. Il y a dans *Angelo* trop de mystères, de clefs, de narcotiques, de chemins dans les murs, trop de ficelles et de formules, ce qui n'empêche pas l'effet d'être considérable, grâce au génie d'une « Sarah » qui fait tout passer, rajeunit les phrases les plus vieilles et rend sublime ce qui pourrait paraître, aujourd'hui, légèrement ridicule. Quel dommage, quel grand dommage que, même après les changements de distribution de la dernière heure, Mme Sarah Bernhardt ait été si médiocrement entourée !...

Et ce fut une mauvaise soirée que celle où nous vîmes à la fois M. Desjardins manquer de diction, M. Deneubourg manquer de panache et M[lle] Blanche Dufrène manquer de sincérité... Seul, M. de Max avait droit à tous nos éloges : il fut, avec le talent que vous lui connaissez, un impressionnant Homodei. On sait que la pièce, d'abord en cinq actes, avait été amputée de l'épisode prétendu dangereux de l'assassinat d'Homodei qui, au lieu de passer en action, ne devint plus qu'un récit. Victor Hugo avait fait cette concession aux scrupules de la Comédie-Française, qui se rappelait avec terreur les luttes du 22 novembre 1832, à propos du bouge de Maguelonne, à l'unique représentation du *Roi s'amuse*. L'acte, imprimé dans les dernières éditions de Victor Hugo, n'avait encore jamais été représenté. Il appartenait au théâtre de M[me] Sarah Bernhardt de nous donner *Angelo* en son entier, tel qu'il fut conçu par le poète. Tous les Hugolâtres s'en réjouirent...

26 FÉVRIER. — L'anniversaire de la naissance de Victor Hugo était dignement célébré au théâtre Sarah Bernhardt. Avant *Angelo*, et devant une salle comble, M. de Max disait de sa voix grave et prenante les vers superbes que M. Jean Richepin avait composés tout exprès pour la solennelle circonstance, et que le brillant poète eût pu dire lui-même — la fête eût alors été complète — si l'on n'avait pas craint le fâcheux contraste du laid et triste habit noir de nos jours au milieu des gais et somptueux costumes du seizième siècle et de la Renaissance italienne. M. de Max a d'ailleurs fait

résonner comme il le fallait l'ode magnifique aux images admirables et aux rimes impeccables, que M. Jean Richepin a ciselée en maître ouvrier qu'il est, pour l'honneur du dieu :

O père bon, ô père juste,
Permets-nous de fleurir ton buste,
Et souris, dans ta face auguste,
A la palme que va poser
Celle qui reste ta prêtresse
Et dont la main d'enchanteresse
Garde en immortelle caresse
Le diamant de ton baiser!

Et après avoir confondu dans les mêmes salves de chaudes ovations les noms d'Hugo, de Richepin et de Sarah Bernhardt, nous eûmes la joie de revoir l'idéale interprète de la Tisbé, adorablement jeune et infiniment élégante, spirituelle, moqueuse, d'ironie caressaute, exquisement fine et enjouée, de hautaines envolées et de saisissante émotion, dans une intensité de jeu grandissant d'acte en acte, jusqu'au dénouement de ce curieux et « amusant » drame d'*Angelo*, qui valait à notre grande artiste l'un des plus légitimes triomphes de sa glorieuse carrière...

8 AVRIL. — Première représentation de la reconstitution d'une représentation d'*Esther*, donnée par les élèves de Saint-Cyr en leur pensionnat en 1689, devant le roi Louis XIV. Prologue en vers de M. Jean Sardou[1]. — Mme Sarah Bernhardt a eu

1. — Distribution d'*Esther* : Le Roi Assuérus, Mme *Sarah Bernhardt*. — Aman, premier ministre, Mlle *Dufrène*. — Le juif Mardochée, Mlle *Jane Méa*. — Esther, la Reine, Mlle *Ventura*. — Zarès, Mlle *Kerwich*. —

l'idée peu banale de représenter sur la scène de son théâtre — spectacle de semaine sainte et de semaine de Pâques — *Esther*, la célèbre tragédie de Racine, telle qu'elle fut jouée par les demoiselles de Saint-Cyr devant Louis XIV et Mme de Maintenon. La mise en scène, réglée par le maître Victorien Sardou, nous montre le Roi assistant à la représentation avec sa Cour. Un ingénieux à-propos en vers de M. Jean Sardou nous a d'abord préparés au spectacle en nous faisant pénétrer dans l'intimité du Roi causant avant le lever du rideau avec Racine et Boileau et se disposant à recevoir ses invités. *Esther* fut représentée un an après la résolution que Mme de Maintenon avait prise de ne plus laisser jouer de pièces profanes à Saint-Cyr. Elle eut un si grand succès qu'on la joua tout l'hiver, et cette pièce qui devait être renfermée dans Saint-Cyr fut vue plusieurs fois du Roi et de sa Cour, toujours avec les mêmes applaudissements. Les demandes d'invitation affluaient et de façon telle que Mme de Maintenon dressait pour chaque fois une liste de ceux qui devaient entrer, et que le roi faisait en personne la police de la salle. Le roi arrivait, se mettait à la porte intérieure et « tenant sa canne haute pour servir de barrière » demeurait ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées; alors il

---

Elise, Mlle *Seylor*. — Hydaspe (officier) Mlle *Simonson*. — Asaph (officier, Mlle *Rosy*.

Distribution du prologue : Le Roi, M. *de Max*. — Despréaux, M. *Chameroy*. — Racine, M. *Gerval*. — Le Grand Dauphin, M. *Deneubourg*. — Monsieur, M. *Durec*. — Mme de Loubert, Mlle *Grandet*. — Mlle de Vei lhème, Mlle *Ventura*. — Madame, Mlle *Boulanger*.

faisait fermer la porte. Et le spectacle commençait... Toute cette mise en scène a été délicieusement reconstituée au théâtre Sarah Bernhardt. Et on s'en est fort amusé. Quant à la représentation même de la tragédie de Racine, où, comme de juste tous les rôles étaient tenus par des femmes, osons dire qu'elle fut singulièrement froide et affreusement monotone. Et si, dans son fauteuil sur la scène, Sa Majesté Louis XIV, personnifié par M. de Max, paraissait s'ennuyer ferme, bien des spectateurs dans la salle avaient grand'peine à réprimer discrètement leurs bâillements incivils. Oh! le protocole! Mme Sarah Bernhardt a, fort heureusement, dans son admirable répertoire, d'autres créations plus glorieuses que celle d'Assuérus, qu'elle se contenta de richement habiller et dont, mélancoliquement, elle dit les vers mélodieux... Mais peut-être Mlle Blanche Dufrène, étonnamment virile dans le rôle d'Aman, eut-elle tort de ne pas le posséder très bien au point de vue de la mémoire; peut-être encore Mlle Ventura abusa-t-elle, dans Esther.— après l'Etoile de *Scarron*, c'est une récidive! — de la permission d'être médiocre, comme aussi Mlle Seylor du droit d'une timide élève de Saint-Cyr de zézayer et de jouer en petite écolière insignifiante et maladroite. Tous nos éloges, en revanche, à M. Reynaldo Hahn, dont la partition attestait autant d'adresse moderne que de science archaïque, et dont les principaux soli furent chantés avec beaucoup de goût par Mme Auguez de Montalant.

Après *Esther*, après l'*Aiglon* où M. de Max

jouait pour la première fois le rôle de Metternich, Mme Sarah Bernhardt terminait le 25 avril sa saison d'hiver par une belle représentation de la *Dame aux camélias*... M. Edouard Sonzogno prenait alors possession du théâtre, pour y donner pendant un mois et demi, sous le patronage de la Société des grandes auditions musicales présidée par Mme la comtesse Greffulhe, une série d'œuvres italiennes contemporaines dont nous allons faire la nomenclature.

2 MAI. — Première représentation d'*Adriana Lecouvreur*, comédie-drame en quatre actes de Scribe et Legouvé, adaptée pour la scène lyrique par M. A. Colautti, musique de M. Francesco Cilea[1]. — Le programme de la saison italienne organisée par M. Edouard Sonzogno comporte l'interprétation de sept ouvrages de production récente et, comme retour unique vers le passé, celle du *Barbiere di Siviglia*. On a choisi, pour interprètes, quelques-uns des meilleurs chanteurs de l'Italie. L'orchestre et les chœurs viennent de Milan. Le maëstro Campanini, maître de chapelle des mieux renommés parmi ses compatriotes, dirige les représentations. Afin que tout soit marqué du caractère national, M. Sonzogno a fait brosser les décors dans son pays et, pareillement, fait confectionner les costumes. L'entreprise, con-

1. DISTRIBUTION. — Maurice, comte de Saxe, M. *E. Carbin*. — Prince de Bouillon, M. *E. Sottolano*. — Abbé de Chazeuil, M. *E. Pini-Corsi*. — Michonnet, M. *Sammarco*. — Quinault, M. *E. Wigley*. — Poisson, M. *A. Venturini*. — Adriana Lecouvreur, Mme *A. Stehle*. — Princesse de Bouillon, Mme *Fassini-Peyra*. — Mlle Jouvenot, Mme *Camporelli*. — Mlle Dangeville, Mme *Giussani*.

duite à grands frais, avec des soins minutieux, prend donc, en son genre, la valeur d'une expérience très loyale, très complète.

4 MAI. — Première représentation de *Siberia*, drame lyrique en trois actes, poème de M. L. Illica, musique de M. Umberto Giordano[1]. — Voilà une belle œuvre, humaine et forte, hautement significative et nettement décisive qui met hors de pair son compositeur et place la nouvelle école milanaise au rang le plus élevé. Le sujet, simple, frappant et poignant, peut se résumer en quelques lignes. Globy, un voleur et un souteneur, a débauché, puis vendu à qui voulait l'acheter une pauvre fille de Saint-Pétersbourg, nommée Stephana. Celle-ci, montée d'échelon en échelon, grâce à lui, jusqu'au suprême degré de la galanterie, n'aime, parmi tant d'amants, qu'un jeune sergent, Vassili. Le sous-officier ignore qui elle est. Quand il l'apprend, il vient chez elle, l'insulte au milieu d'une de ses fêtes, et là, se querellant avec un lieutenant, le tue d'un coup de sabre. Il est jugé, condamné et envoyé en Sibérie. A la frontière, lorsque passent et s'arrêtent un instant les prisonniers, Stephana se jette au cou de Vassili et obtient de partager son sort. Dans les mines où ils sont enfermés, ils retrouvent, forçat lui-même, Globy, qui se vante d'avoir possédé le premier la malheureuse femme.

1. DISTRIBUTION. — Vassili, M. *A. Bassi*. — Globy, M. *Titta Ruffo*. — Walitzin, M. *O. Luppi*. — Alexis, M. *L. Genzardi*. — Il cosacco, l'invalido, M. *Wigley*. — Il banchiere, lo starosta, M. *Rescheglian*. — Ivan, l'insprovnik, M. *Venturini*. — Il capitano, l'ispettore, M. *Fabbro*. — Stephana, Mme *A. Pinto*. — Nikona, Mme *Giussani*. — La fanciulla, Mme *L. Simeoli*.

Vengeresse, elle révèle l'infamie de son bourreau a tous les galériens indignés. Le misérable la guette et, au moment où, accompagnée de Vassili, elle va s'évader, il la désigne aux soldats de garde qui tirent sur elle. En mourant dans les bras de son compagnon de chaîne, elle bénit la Sibérie, sainte terre régénératrice de douleur et d'amour. Les situations claires et vigoureuses du livret de M. Illica, le sentiment de profonde pitié qui s'en dégage ont inspiré à M. Giordano une maîtresse partition où, sans rien renier des exubérances de sa race, il a su se montrer à la fois *vériste* et artiste. « Que de vérité, écrivait M. Alfred Bruneau, dans cette musique d'angoisses et de larmes, et que d'art — séparez du mot, je vous prie, l'idée de métier — dans sa conception et dans sa réalisation ! Elle est non point improvisée, jetée sur le papier, au petit bonheur des circonstances, comme tant d'autres que nous connaissons, mais pensée. réfléchie et vécue. Oui, l'auteur a souffert, pleuré, aimé avec ses personnages. Il l'a fait en poète, et voilà le secret de la beauté de *Siberia*. Au début le style m'avait semblé manquer de cohérence. La diversité des scènes formant l'exposition du drame en est probablement cause. Ces scènes, d'ailleurs, ne me plaisent pas toutes d'égale manière. Mais le tableau de la halte des prisonniers garde, du commencement à la fin, une superbe tenue. Dans le prélude, tragique et frissonnant ; dans les conversations des cosaques occupant le poste et des parents venus pour embrasser une dernière fois les condamnés ; dans le chant des bateliers du Volga.

que clament, en avançant, les forçats, et qui, entendu d'abord ainsi qu'un murmure lointain, peu à peu se précise, grandit et éclate formidable; dans le cri déchirant précédant la rencontre passionnée de Stephana et de Vassili; dans l'expressive symphonie suivant le départ et la disparition du convoi, hurle, sanglote et frémit, mieux encore que l'atroce infortune d'un peuple, l'universelle et éternelle torture humaine. Et le dénouement est aussi très impressionnant, en sa terrible sauvagerie opposée à la douceur adorable et fraternelle des carillons de Pâques. Je le répète, une telle œuvre, si différente, par ses tendances sévères et hautaines, de celles que les compositeurs milanais nous avaient offertes jusqu'à présent, suffit à l'honneur de la jeune musique italienne. Ses interprètes ont partagé l'immense et mérité succès qu'elle vient d'obtenir. Il faut louer sans réserves M. Bassi, un ténor dont la voix ample, souple, généreuse et magnifique donne au rôle de Vassili son réel caractère. Mme Pinto joue et chante celui de Stephana avec une admirable ardeur, un ferme talent. En Globy, M. Ruffo est satanique à souhait. Je cite encore Mmes Giussani, Simeoli, MM. Luppi, Genzardi, et je félicite les artistes de l'orchestre, que M. Campanini dirige en chef excellent, de la façon supérieure dont ils exécutent la partition de M. Giordano, si bien écrite, du reste, pour eux, si ingénieusement, si largement, si somptueusement instrumentée. »

9 MAI. — Première représentation d'*Amico Fritz*, comédie lyrique en trois actes de M. Suar-

don, d'après Erckmann-Chatrian, musique de M. Mascagni[1]. — Qui ne connaît l'œuvre d'Erckmann-Chatrian où Got, Frédéric Febvre et Suzanne Reichenberg ont laissé, à la Comédie-Française, de si vivants souvenirs? Sur un libretto italien, qui suit d'assez près la pièce originale, M. Mascagni écrivit, il y a quinze ans, une partition bruyante et vulgaire, aussi dépourvue de couleur locale, aussi peu savoureuse que possible. L'effet en fut médiocre au Théâtre Sarah Bernhardt... On a pourtant fait fête au « duo des cerises », dit avec charme par le créateur, à Rome, de Fritz Kobus, M. de Lucia — le Jean de Reszké de l'Italie — et par son aimable camarade, Mlle Berlendi, succédant à Mlle Emma Calvé, qui fut, à l'origine de l'ouvrage, une exquise Suzel. Puis, on acclama et redemanda le prélude du troisième acte, que conduisit avec autant de précision que de souplesse M. Rodolfo Ferrari, le réputé chef d'orchestre du Théâtre lyrique Sonzogno à Milan. Donnons une mention à M. Kaschmann, le très soigneux interprète du rabbin David, et glissons sur une œuvre banale qui, à Paris du moins, n'ajoutera rien à la gloire du compositeur de *Cavalleria Rusticana,*

13 MAI. — Première représentation de *Fedora*, drame de M. Victorien Sardou, réduit en trois actes pour la scène lyrique par M. A. Calautti,

---

1. DISTRIBUTION. — Fritz Kobus, M. *F. de Lucia.* — David, M. *G. Kaschmann.* — Hanezo, M. *L. Reschiglian.* — Frederico, M. *Paroli.* — Suzel, Mlle *L. Berlendi.* — Beppe, Mme *F. Fassini-Peyra.* — Caterina, Mme *Genesini.*

L'orchestre était dirigé par M. Rodolfo Ferrari.

musique de M. Umberto Giordano[1]. — La célèbre pièce de Victorien Sardou était-elle un sujet vraiment lyrique? Nous ne le croyons pas. Et bien que la musique en soit toujours habilement écrite par un homme qui a véritablement le sens du théâtre, nous n'avons malheureusement pas retrouvé, dans la *Fedora* de M. Umberto Giordano, la belle émotion que nous avait procurée le poignant second acte de *Siberia*, un pur chef-d'œuvre dont la révélation suffirait à elle seule à l'honneur de la saison italienne si heureusement organisée par M. Sonzogno. Mais quel triomphe pour les deux interprètes, aussi bien pour la Cavalieri, à la voix si pure, si souple et si charmante, surtout dans le registre élevé de son délicieux soprano, que pour M. Caruso, le ténor admirable, dont le chant, doux et puissant, est un si magnifique don de la généreuse nature!

22 MAI. — Première représentation de *Zaza*[1], comédie lyrique en quatre actes, tirée de la comédie de MM. Pierre Berton et Charles Simon, par M. Léoncavallo. — L'anecdote constitutive de cet opéra ne nous a point paru un excellent thème musical, la pièce, accommodée en opéra, perd évidemment de son esprit et de son émotion.

1. DISTRIBUTION. — Comte Loris Ipanov, M. *Caruso*. — De Sirieix, M. *Titta Ruffo*. — Désiré, M. *Bada*. — Baron Rouvel, M. *Paroli*. — Cirille, M. *Luppi*. — Borov, M. *Wigley*. — Grech, M. *Wulmann*. — Lorek, M. *Reschiglian*. — Princesse Fedora Romazov, Mlle *Lina Cavalieri*. — Comtesse Olga Sukarey, Mme *Barone*. — Dimitri, Mme *Giussani*.

2. DISTRIBUTION. — Emile Dufresne, M. *Garbin*. — Cascart, M. *Sammarco*. — Bussy, M. *Sottolana*. — Malardot, M. *Bada*. — Lartigon, M. *Fabbro*. — Duclou, M. *Wigley*. — Michelin, M. *Paroli*. — Zaza, Mlle *Berlendi*. — Anaïs, Mme *Salgado*. — Floriane, Mme *Simeoli*. — Nathalie, Mme *Giussani*. — Mme Dufresne, Mme *Barone*.

« M. Léoncavallo, disait M. Gauthier-Villars, qui a écrit cette partition de 402 pages, est un auteur fécond. J'incline à le classer parmi les improvisateurs plutôt que dans les rangs des raffinés chercheurs de combinaisons mélodiques. Ses harmonies, du genre spontané, ne portent pas la trace d'un labeur excessif. Quant à ses mélodies, ceux mêmes qui en critiquent la contexture les oublient malaisément ; si elles ne se tiennent pas, elles se retiennent. » Le succès a été vif : le compositeur a dû paraître plusieurs fois sur la scène avec ses interprètes...

30 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, de *Il Barbiere di Siviglia,* opéra-comique en trois actes, d'après la comédie de Beaumarchais, musique de Rossini[1]. — « Il restera de moi le deuxième acte de *Guillaume Tell,* peut-être le dernier acte d'*Othello* et tout le *Barbier* », a dit Rossini. Le *Barbier* est, en effet, resté au répertoire permanent de toutes les scènes lyriques du monde ; il suffit à immortaliser son auteur et honore toute l'école à laquelle il se rattache. D'où vient l'interprétation lente, monotone et grise — oh ! combien ! — donnée par la troupe du Théâtre Italien à cette comédie musicale toute de verve, de couleur et d'esprit ? C'est que M. Angelo Masini, qui eut l'honneur de créer à Paris *Aïda* et aussi la Messe de *Requiem* de Verdi, a désormais passé l'âge de jouer les

1. DISTRIBUTION. — Comte Almaviva, M. *Angelo Masini.* — Figaro, M. *Titta Ruffo.* — Don Bartolo, M. *Antonio Baldelli.* — Don Basilio, M. *Oreste Luppi.* — Fiorello, M. *Angelo Bada.* — Rosina, Mme *Regina Pacini.* — Berta, Mme *G. Giussani.*

L'orchestre était dirigé par M. Rodolfo Ferrari.

Almaviva; que M. Baldelli, Bartholo plein de bonne volonté, est un baryton qui a sans doute fort bien chanté, mais qui ne chante plus du tout; que Mme Pacini, très habile vocaliste au timbre extrêmement joli, manque de grâce et de vivacité... Seul M. Titta Ruffo a soutenu l'honneur de la représentation en faisant applaudir, sous la veste de Figaro, son véritable talent de comédien et sa belle voix admirablement généreuse...

3 JUIN. — Première représentation d'*André Chénier*, drame lyrique en quatre actes de M. Luigi Illica, musique de M. Umberto Giordano[1]. — Sur ce drame d'Illica (M. Paul Milliet l'a, d'ailleurs, adroitement traduit en bonne langne française) qui a le rare mérite d'être très scénique, rapide et fertile en incidents pathétiques, le futur compositeur de *Siberia,* M. Umberto Giordano, a écrit une partition très musicale, très sincère, remarquablement orchestrée et fort habilement traitée au point de vue dramatique. La clarté, la chaleur, la sève mélodique, la justesse de l'expression, la vigueur de l'accent, la variété et le mouvemeut : telles sont les qualités maîtresses de cette œuvre jeune et vivante. Chacun des tableaux apparaît net en ses contours mélodiques, avec son coloris instrumental, ses exactes

1. DISTRIBUTION. — Madeleine de Coigny, Mme *E. Tetrazzini.* — Comtesse de Coigny, Madelon, Mme *Fassini-Peyra.* — Bersi, la mûlatresse, Mme *P. Giussani.* — André Chénier, M. *A. Bassi,* — Charles Gérard, M. *Sammarco.* — Roucher, M. *O. Luppi.* — Mathieu, dit « Populus », sans-culotte, M. *Wigley.* — Un incroyable, M. *Pini-Corsi.* — Pierre Fléville, M. *Paroli.* — L'abbé, M. *Venturini.* — Schmidt (geôlier de Saint-Lazare), Dumas (président du tribunal révolutionnaire), M. *Fabbro.* — Fouquier-Tinville, accusateur public, M. *Wulmann.*

proportions, accusant, avec celui qui le suit ou le précède les oppositions les plus marquées : le premier, délicat et pimpant, finement et discrètement orchestré ; le second, mouvementé et pittoresque, traversé par les refrains populaires du « Ça ira » et de la « Carmagnole » ; celui du tribunal révolutionnaire, rapide et tragique, offrant un contraste frappant avec le tableau final, qui s'épanouit en larges phrases d'un lyrisme inspiré, et s'achève en une belle apothéose d'amour. M. Sonzogno avait monté *André Chénier* avec le souci artistique dont il a déjà donné maintes preuves en cette courte saison italienne, et l'interprétation n'eut aucun rapport avec celle du *Barbier* qu'on avait, non sans malice et sans justesse, appelé le « Crépuscule des vieux ». M[me] Tretrazzini chantait en artiste le rôle de Madeleine. M. Bassi fut un très chaleureux André Chénier. M. Sammarco prêtait au personnage de Gérard l'appoint de sa superbe voix de baryton. Les chœurs étaient pleins d'entrain et, sous la baguette de M. Campanini, l'orchestre se montra excellent.

13 JUIN. — Première représentation de *Chopin*, drame lyrique en quatre actes de M. Angelo Orvieto, musique composée sur les mélodies de Chopin par M. Giacomo Orefice [1].

15 JUIN. — Soirée de gala donnée au bénéfice de la Société italienne de bienfaisance de Paris [2].

1. DISTRIBUTION. — Frédéric Chopin, M. *A. Bassi*. — Elio, M. *Costa*. — I Frate, M. *Wulmann*. — Flora, M[me] *Stehle*. — Stella, M[me] *L. Simeoli*. L'orchestre était dirigé par M. Rodolfo Ferrari.

2. — Au programme :
3[e] acte de *Zaza*, de M. R. Léoncavallo : M[lle] *Berlendi*, M. *E. Garbin*.

10 OCTOBRE. — Pendant l'absence très prolongée de Mme Sarah Bernhardt, le théâtre était passé aux mains de M. André Calmettes, le distingué comédien souvent applaudi au Vaudeville et au Gymnase. M. Calmettes inaugurait sa direction par la première représentation du *Masque d'amour*, pièce en cinq actes et huit tableaux de Mme Daniel Lesueur [1]. — C'est sur le nom de Mme Daniel Lesueur que M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique, créa naguère le précédent qui ouvrait aux femmes de lettres les cadres de la Légion d'honneur : il la décora comme romancière et comme poète. En décernant plus tard à cette artiste de talent une de ses plus hautes récompenses, le prix Vitet, l'Académie française consacra une carrière féconde et brillante. Mme Daniel Lesueur a voulu ajouter un nouveau fleuron à sa couronne de lauriers et se faire applaudir aussi comme dramaturge. Nous sommes

---

4e acte d'*Adriana Lecouvreur*, de M. Francesco Cilea : Mme *Adelina Stehle*, MM. *E. Garbin* et *M Sammarco*.

Intermède. — Cavatine de Figaro, *Il Barbiere*, 1er acte : M. *Titta-Ruffo*. — Variations de Proch, leçon de chant de *Il Barbiere*, 3e acte : Mme *R. Pacini*.

3e acte d'*André Chénier*, de M. Umberto Giordano : Mmes *Tetrazzini*, *Fassini-Perya*, MM. *A. Bassi* et *M. Sammarco*.

4e acte de *Siberia*, de M. Umberto Giordano : Mmes *Clara Joanna*, *L. Simeoli* et M. *A. Bassi*.

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Valcor, M. *André Calmettes*. — José Escaldas, M. *Henry Krauss*. — Oscar Sornières, M. *Maurice Claudius*. — Le curé du Conquet, M. *Cornaglia*. — Mathias Gaël, M. *Chameroy*. — Le prince de Villingen, M. *Bouchez*. — Marc de Plesguen, M. *Grammont*. — Mathurine Gaël, Mme *Aimée Tessandier*. — Gaëtane de Ferneuse, Mlle *Anne Ratcliff*. — Micheline de Valcor, Mlle *Nelly Cormon*. — La môme Cervelas, Mlle *H. Moret*. — Rosalinde, Mlle *de Lagny*. — Françoise de Plesguen, Mlle *Bl. Body*. — Claire Varouse, Mlle *Lestat*.

trop galant pour avouer que dans cette nouvelle entreprise elle a formidablement échoué, mais nous sommes aussi trop sincère pour déclarer qu'elle y a complètement réussi... Une habile collaboration eût peut-être fait un bon mélodrame d'Ambigu de cette œuvre obscure et confuse, où les longs récits succèdent aux longs récits, et où chacun des tableaux, jusqu'au huitième et dernier, comporte une exposition de personnages. M. André Calmettes, s'improvisant momentanément directeur du théâtre Sarah Bernhardt, a eu le tort de « tiquer » sur le rôle du faux marquis de Valcor, qu'il croyait excellent, et sur une pièce qui lui semblait intéressante. N'insistons pas ici sur cette double erreur, et bornons-nous à sauver du naufrage le puissant talent tragique de Mme Tessandier, le pittoresque hardi de M. Krauss et la fantaisie divertissante de M. Claudius.

6 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de *Pour la Couronne*, drame en cinq actes de M. François Coppée [1]. — Un public ami des émotions saines, sympathique à l'œuvre de François Coppée qui, toute sa vie, cultiva la muse avec respect et suivant la mesure de ses forces, prit plaisir à entendre exprimer de hautes pensées. Cependant les vers tragiques parurent cette fois exercer sur la

---

1. DISTRIBUTION. — Michel Brancomir, M. *Philippe Garnier*. — Constantin Brancomir, M. *Albert Darmont*. — Banko, M. *André Calmettes*. — L'Evêque-Roi, M. *Grammont*. — Ourosh, M. *G. Colin*. — Lazare, M. *Luzan*. — Un prisonnier turc, M. *Favières*. — Un guetteur, M. *Richard*. — Un chevrier, M. *Stengel*. — Un officier, M. *Angelo*. — Bazilide, Mme *Aimee Tessandier*. — Militza, Mlle *Nelly Cormon*. — Anna, Mlle *Litty Bossa*. — Sophia, Mlle *Jane Morlet*. — Un page, Mlle *Bl. Body*.

foule une influence moindre. Est-ce la part plus grande de psychologie introduite depuis quelque temps dans la comédie moderne, plus prenante, plus vivante ? Est-ce en ce temple habituel de la « princesse du geste » l'absence de Celle qui galvanise ? Mais les spectateurs écoutèrent cette histoire de dévouement sublime sans le grain d'enthousiasme nécessaire pour la consécration des chefs-d'œuvre, et l'impression douce qu'on en ressentit pourrait presque se traiter d'affectueuse bienveillance. Et puis l'intérêt de *Pour la Couronne* s'augmentait en 1895, lors de sa triomphante carrière à l'Odéon, de ce qu'il fut joué précisément au lendemain de l'affaire Dreyfus et que de cette coïncidence, il tirait un soudain caractère d'actualité. Aujourd'hui nous avons entendu sans passion le récit de cette trahison militaire qui, par dévouement à la patrie, conduit un fils au parricide. Que les temps sont changés ! Malgré tout, la soirée fut noble. La grandeur du sujet, la pureté des vers procura une fort convenable émotion et donna à cette soirée un doux éclat. On se plut à reconnaître au passage le poète du *Passant* dans le délicieux couplet des roses, qui fut acclamé. L'action est trop connue pour être rappelée en détail. C'était un beau thème tragique que ce fils de roi prenant son père, trop servile esclave d'une épouse ambitieuse, en flagrant délit de trahison, et forcé de le tuer pour sauver son pays de l'invasion; puis accusé lui-même de ce crime qu'il a su empêcher, se taisant pour que la mémoire paternelle ne soit pas entachée. Le voici condamné, non point à mourir,

mais à vivre, et à vivre enchaîné au socle de la statue de gloire élevée au père infâme, exposé pour toujours anx insultes et aux crachats de la foule. Mais une jeune fille veille, la touchante Militza, une simple almée qu'il a recueillie pour sa part de butin et faite libre, et qui l'aime d'un amour à la fois chaste et ardent. Elle le poignarde, puis se tue dans ses bras; cette mort est une délivrance. Dénouement hautain, mais injuste, qui laisse le public sous le coup d'une impression pénible. Cette belle pièce avait été brillamment créée à l'Odéon par MM. Fenoux, Pierre Magnier, Albert Lambert et Rameau, Mmes Tessandier et Wanda de Boncza. Seule Mme Tessandier a conservé son rôle. Elle a retrouvé ses superbes accents de jalousie et de vengeance. Mlle Nelly Cormon fut le rayon lumineux de cet orage tragique. Elle a de la grâce et du charme, et le vers chante bien sur sa voix musicale. M. Philippe Garnier remplissait le rôle ingrat du traître; il y fut puissant et autoritaire. M. Calmettes joua l'espion Benko avec son habileté coutumière, et M. Grammont rappelait (ça n'est pas une critique) la diction large et vibrante de M. de Max. Quant à M. Darmont, le parricide patriote, il se montra tour à tour violent, tendre et chrétien en des attitudes harmonieuses, en des intonations d'une justesse prenante; il fut élégant et pitoyable, et très applaudi. — C'est sur cette reprise faite pour attirer au Théâtre Sarah Bernhardt les amants de la beauté que se terminait l'année 1905, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Sorcière, drame	5	»	4
L'Aiglon, drame en vers	6	»	22
La Dame aux camélias, pièce	5	»	21
La Tosca, drame	5	19 janv.	3
**Angélo, tyran de Padoue*, drame	5	7 février	68
**Esther*, tragédie	3	8 avril	10
Adriana Lecouvreur, comédie-drame	4	2 mai	3
Siberia, drame lyrique	3	4 mai	8
Amico Fritz, comédie lyrique	3	9 mai	2
Fedora, drame	3	13 mai	7
Zaza, comédie lyrique	4	22 mai	4
Il Barbiere di Siviglia, opéra-comique	3	30 mai	3
André Chénier, drame lyrique	4	3 juin	4
Chopin, drame lyrique	4	13 juin	2
**Le Masque d'amour*, pièce	5 a. 8 t.	10 oct.	31
Pour la Couronne, drame	5	6 nov.	65

THÉATRE DE LA RENAISSANCE[1]

Quatre pièces : la *Massière* et *Bertrade*, de M. Jules Lemaître ; *Monsieur Piégois*, de M. Alfred Capus, et l'*Espionne*, de M. Victorien Sardou, forment le bilan d'une année, moins heureuse que les précédentes, qui s'était ouverte avec les dernières représentations de l'*Escalade*, de M. Maurice Donnay.

11 JANVIER. — Première représentation de la *Massière*, comédie en quatre actes de M. Jules Lemaître[2], précédée de la *Bonne Hélène*, comédie en un acte et deux tableaux du même auteur[3]. Trève à la politique, à la fâcheuse et décevante

1. — Directeur : M. Lucien Guitry ; administrateur : M. Mussay.

2. DISTRIBUTION. — Marèze, M. *L. Guitry*. — Garnoteau, M. *Boisselot*. — Jacques Marèze, M. *Maury*. — Burette, M. *Blissett*. — Juliette Dupuy, Mlle *Marthe Brandès*. — Mme Marèze, Mme *Anna Judic*. — Mme Durand, Mme *Marie Samary*. — Suzanne, Mlle *Jane Heller*. — Marthe, Mlle *Marthe Ryter*. — Renée, Mlle *M. Lavigne*. — Solange, Mlle *Litty Bossa*. — Olga, Mlle *L. Marka*. — Lili, Mlle *Jeanne Henry*. — Andrée, Mlle *J. Fusier*. — Madeleine, Mlle *J. Marlys*. — Simone, Mlle *C. Barneville*. — 1re jeune fille, Mlle *M. Charny*. — 2e jeune fille, Mlle *B. Fusier*. — 3e jeune fille, Mlle *L. Guinoel*. — 4e jeune fille, Mlle *M. Dalny*.

Le rôle de Juliette Dupuy fut repris, non sans succès, par Mlle Jane Heller succédant à Mlle Brandès, malade.

3. DISTRIBUTION. — Priam, M. *Coquet*. — Hector, M. *Arquillière*. — Le grand prêtre, M. *Noizeux*. — Pâris, M. *Lorcey*. — Cléophile, Mlle *Jane Heller*. — Hélène, Mlle *Marthe Ryter*. — Vénus, Mlle *Nelly Cormon*. — La nourrice, Mlle *C. Barneville*.

politique ! M. Jules Lemaître n'avait rien donné depuis l'*Aînée*, c'est-à-dire depuis sept ans, et c'est pour la joie de tous qu'il rentrait au théâtre... Le monde des ateliers l'a tenté comme il hante depuis longtemps notre distingué confrère Adolphe Brisson, qui nous promet un heureux pendant à son joli roman de *Florise Bonheur*. Juliette Dupuy est la « massière » — vous savez ce que ce mot veut dire — de l'atelier de femmes que dirige Marèze, un peintre de probe talent à la veille d'entrer à l'Institut. Marèze a la barbe grise, et paraît un peu plus que son âge : cinquante-cinq ans. Il a pris sous sa protection cette honnête et vaillante petite Juliette, qui « sous dirige » intelligemment son atelier et travaille pour elle-même, afin de faire vivre sa famille. Qu'y a-t-il au juste dans l'affection si vive qu'il lui a vouée : de l'amitié, de l'amour peut-être, n'est-ce pas sa dernière chanson ? Il ne se rend pas compte lui-même du sentiment qui l'attache à la jeune fille, mais la vérité, c'est qu'il ne peut vivre sans elle, et qu'il se regarde comme très malheureux quand sa femme, sa brave femme, naturellement jalouse, interdit à la massière l'accès du domicile personnel de son vieux maître. Que sera-ce quand il apprendra que son fils s'est lui-même épris de Juliette, au point de vouloir l'épouser. De quel droit la lui prend-il ? De celui de son âge, hélas ! Il faudra bien qu'il se résigne à l'amère destinée et donne son consentement à cette union qu'il traitait tout d'abord d'infâme trahison : il ne pouvait y avoir rivalité entre ce père et ce fils qui s'adorent, et le mariage de Jacques Marèze et

de Juliette Dupuy était le dénouement attendu, peut être même un peu trop prévu de l'émouvante histoire que nous a contée avec tant de charme et de délicatesse l'exquis écrivain de la *Massière*. Il était impossible d'analyser avec plus de profondeur, avec une plus juste et une plus fine observation, le caractère si curieusement nuancé de Marèze, dont le cœur est en proie à la crise fatale de l'homme arrivé à l'heure douloureuse du renoncement à l'amour. Et de quelle main légère, en quelle langue à la fois spirituelle et naturelle est traitée cette nouvelle comédie de M. Jules Lemaître, dont les trois premiers actes sont un pur ravissement ! J'ai dit les « trois premiers » parce qu'il faut bien, même à propos d'un maître en cet art tel que le fut M. Jules Lemaître, faire modestement œuvre de critique en constatant que le quatrième nous a paru quelque peu long et « traînant », légèrement inexpérimenté aussi, mais l'auteur de la *Massière* ne connaît-il pas beaucoup mieux que nous le fort et le faible de sa touchante comédie ? L'interprétation était merveilleuse avec Guitry, si étonnamment naturel que ce n'était plus Guitry, c'était Marèze lui-même, avec les tics du bon peintre, que nous avions sous les yeux; Mlle Brandès qui avait su se renouveler pour personnifier avec une légèreté délicieuse, avec une mélancolie pleine d'émotion, la sympathique Juliette Dupuy; Mme Judic — encore une heureuse rentrée — excellente sous les traits de « l'embêtante » et bonne Mme Marèze; M. Maury, très jeune et très chaleureux dans Jacques Marèze; Mlle Heller, don-

nant une « physionomie » à l'une des élèves les plus délurées de l'atelier; et Boisselot, dans sa très juste silhouette du collègue hypocrite — la seule figure antipathique de cette galerie où tous les personnages étaient vraiment meilleurs que nature : M. Jules Lemaître, le mordant ironiste de naguère était devenu, qui l'eût cru? un délicieux optimiste. Meilhac et Halévy avaient jadis écrit cette débridée parodie de l'antiquité qui s'appelle la *Belle Hélène.* M. Jules Lemaître donna un pendant à la célèbre farce avec la *Bonne Hélène*; mais les spectateurs de la Renaissance s'y régalèrent-t-ils tout à fait autant qu'il y a quelques années au Vaudeville les abonnés de M. Porel? Notons pourtant parmi les nouveaux interprètes : Noizeux, extrêmement plaisant dans le grand prêtre, et Coquet, et la malicieuse Marthe Ryter et Mlle Nelly Cormon, la belle *dea ex machina* venant donner la « morale » de l'histoire.

23 FÉVRIER. — Cinquantième représentation de la *Massière.*

5 AVRIL. — Première représentation de *Monsieur Piégois,* comédie en trois actes de M. Alfred Capus[1]. — Ce n'est pas la première fois que M. Al-

---

1. DISTRIBUTION. — Monsieur Piégois, M. *Lucien Guitry.*— Lebrasier, M. *Guy.* — Herbelin, M. *Boisselot.* — Jantel, M. *Arquillière.* — Lestrot, M. *Noizeux.* — Baron Alberti, M. *Coquet.* — Cerneuil, M. *Berthier.* — Jean, M. *Blissett.* — Boisgenêt, M. *Valentin.* — Henriette Aubry, Mlle *Marthe Brandès.* — Emma, Mlle *J. Cheirel.* — Mme Jantel, Mlle *J. Darcourt.* — Carmen, Mlle *J. Heller.* — Mme Lestrot, Mlle *M. Ryter.* — Léa, Mlle *Renée Desprez.* — Suzanne, Mlle *J. Barleys.* — Marguerite, Mlle *Y. Harnold.* — Une dame, Mlle *M. Lavigne.*

Le 5 mai, *Monsieur Piégois* était précédé, sur l'affiche, de *Silvérie ou les Fonds hollandais,* comédie en un acte de MM. Tristan Bernard et Alphonse Allais.

fred Capus nous présente M. Piégois : au Gymnase, nous avions déjà vu, le chapeau renversé en arrière, M. Numès esquissant à ravir le type d'un tenancier de cercle, devenu millionnaire, et brasseur d'affaires plus ou moins véreuses... Le M. Piégois de la Renaissance est directeur du casino d'une station thermale pyrénéenne, Bagnères-d'Oron qu'il a, on peut le dire, créée de toutes pièces, achetant des terrains, construisant des villas, enrichissant le pays et faisant ainsi une grosse, une très grosse fortune. Au Casino de Bagnères-d'Oron, Piégois rencontre un ancien camarade de collège, Lebrasier, qu'il a quitté, il y a sept ans, sous-chef de bureau, et qu'il retrouve chef de bureau, toujours sans fortune. — « Ah ! dame, moi, dit mélancoliquement Lebrasier, je n'ai pas compris mon époque. Au lieu de lâcher mes études et de mener une existence de vagabond, j'ai suivi ma carrière régulièrement. Ma famille a voulu faire de moi un fonctionnaire. Et je mourrai avec une retraite de trois mille francs. Voilà où mènent aujourd'hui les professions régulières... Toi, tu l'as comprise, ton époque... Tu t'es dit que ce qu'il fallait avant tout, c'est de s'enrichir par tous les moyens possibles. Et tu t'es enrichi, je ne tiens pas à savoir comment... » — « Tu en parles à ton aise, lui répond Piégois. Tu te plains d'être chef de bureau et de gagner six mille francs par an... Mais à une certaine heure de ma vie... je me serais contenté de la moitié. Penses-tu que j'aie abandonné ma médecine pour la joie de me trouver seul sans sou ni maille, sur le pavé de Paris ? Si

mon père en mourant, après mes deux premières années d'école, m'avait laissé autre chose que le restant d'une mince fortune bourgeoise, je n'aurais pas mieux demandé que de devenir un grand médecin. Le malheur est que nos familles nous lancent parfois dans des professions où, pour gagner sa vie, il faut commencer par avoir trente mille francs de rente... Après avoir couru pendant dix ans de place en place et fondé dans l'intervalle deux ou trois journaux de sport, je me demandais ce que j'allais faire de l'espèce d'énergie et de volonté que je sentais en moi, quand est intervenu le hasard, qui n'est peut-être que la volonté des autres. Et un soir, au fond d'un tripot, j'ai rencontré un bonhomme dont le nom ne t'apprendrait rien et qui avait fait une fortune prodigieuse dans les affaires de casinos et de cercles. C'est lui qui me donna l'idée de fonder un casino ici, qui me procura les fonds et l'autorisation du gouvernement avec qui il était très bien... » — « Tout cela c'est très gentil, répond Lebrasier, mais j'aime encore mieux ma situation que la tienne, car malgré ton argent et ton luxe, tu n'es tout de même qu'un déclassé. » — « Les déclassés sont tellement nombreux qu'ils commencent à former une classe qui a, comme toutes les autres, ses riches et ses pauvres, ses vainqueurs et ses vaincus. Mettons que je sois le déclassé riche et arrivé... » — « Tu n'exerces pas une profession avouable. Tu exploites les imbéciles. » — « Si on n'exploitait pas un peu les imbéciles, il y en aurait trop. » — « Un homme de ton instruction pouvait aspirer à autre chose. Ça te re-

garde, chacun son goût. Moi, si je mène une existence médiocre, j'ai au moins la consolation de n'être sorti ni de mon rang, ni de mon milieu. Toi, tu es condamné à vivre avec des gens suspects et interlopes. Tu diras ce que tu voudras : il y a un monde maintenant où tu ne pénétreras plus... » C'est précisément dans ce monde — toute la pièce est là — que Piégois tentera de pénétrer. Il aime une jeune veuve exquise, Henriette Audry, la sœur du banquier Jantel. Pourra-t-il jamais l'épouser?... Qui sait? Le banquier Jantel est justement à la veille de la ruine. Il lui faudrait pour l'éviter plusieurs centaines de mille francs. Piégois est prêt à les fournir, non certes en les mettant dans les affaires stupides que lui propose le banquier, et qui comme on dit, ne valent pas un clou, mais en tenant carrément à sa disposition les sommes dont il a besoin pour rétablir son crédit. Cependant Henriette s'est sentie séduite par la belle intelligence de Piégois qui lui est extrêmement sympathique. Mais elle a saintement horreur de ceux qui, pour gagner de l'argent, ont commis des actes comme ceux qu'on a reprochés au directeur du casino de Bagnères-d'Oron, jadis traîné en police correctionnelle et deux fois acquitté ; or, deux acquittements ne valent-ils pas une condamnation?... Pour mieux éloigner Piégois, pour l'empêcher de songer à prendre une place dans sa vie, elle l'insulte, lui jette son passé à la face, car n'a dans sa famille que des hommes d'honneur... Piégois ne peut alors contenir sa colère. Il lui sied bien, vraiment, de faire la

dédaigneuse, elle qui ne sait pas ce que c'est que la lutte pour l'existence, elle à qui il a suffi de naître pour être riche!... Il lui convient bien de parlér de la sorte : si Piégois n'avait été ce qu'il fut, c'en serait fait de l'honneur de son frère!... Mais, puisqu'il en est ainsi, il renonce à la sauver, Jantel peut chercher un autre commanditaire... C'est alors que rentre Piégois, honteux de s'être laissé emporter et présentant ses excuses : « Ce n'est pas très chic, ce que j'ai fait là! » Il a promis de sauver Jantel : il n'a qu'une parole... Le second acte, en son entier, était de tout premier ordre, et ce sont des acclamations qui en avaient accueilli le baisser du rideau. Nous aimions moins le dernier acte, plus « flou », et qui eût demandé à être « serré ». Il fallait qu'Henriette connût le désintéressement de Piégois, qui va jusqu'à faire don à Bagnères-d'Oron de son casino; il fallait qu'elle vît clair dans son propre cœur; il fallait qu'Emma, qui avait été depuis les mauvais jours la maîtresse dévouée de Piégois, reconnût, elle aussi, qu'elle n'était pas faite pour devenir sa femme; il fallait enfin que Lebrasier, l'envieux Lebrasier, applanît toutes les difficultés en se chargeant du sort d'Emma. Prise en soi, chacune de ces scènes était agréable et jolie. Pourquoi l'ensemble en paraissait-il un peu long et traînant? L'œuvre a été jouée en toute perfection. Que dire encore de Guitry, sinon qu'il se surpasse vraiment à chacune de ses créations, qu'il est peut-être le plus grand acteur de l'heure actuelle? Quelle sereine maîtrise dans sa composition du rôle de Piégois! Quel naturel et

quelle puissance dans la simplicité ! Avec quel talent Mlle Brandès a su faire valoir les nuances les plus délicates du rôle de la sensible Henriette, dont s'effondrent, en dépit qu'elle en ait, les sévères principes ! Louons encore le jeu tout en dehors de Mlle Cheirel, très touchante Emma ; la justesse d'accents de Mlle Juliette Darcourt, la clairvoyante belle-sœur d'Henriette Audry ; la vérité comique à la Thiron de M. Guy, si amusant Lebrasier ; la dignité si plaisante de M. Boisselot, l'heureux maire de Bagnères-d'Oron ; l'angoisse du financier désemparé, fort bien rendue par M. Arquillière.

La saison s'était close à la fin du mois de mai, avec la pièce de M. Alfred Capus : *Monsieur Piégois*, reparaissait sur l'affiche le 3 octobre, pour la réouverture du théâtre.

4 NOVEMBRE. — Première représentation de *Bertrade*, comédie en quatre actes de M. Jules Lemaître[1]. — Comédie, selon l'affiche ; c'est drame qu'il fallait dire, car la pièce comportait mort d'homme, et suicide bien entendu, pour se conformer à l'usage du moment. On connaît la conscience de M. Jules Lemaître, et aussi qu'il ne se complaît point à l'analyse de sentiments quintessenciés. Il attache généralement l'effort de son étude psychologique sur le héros qu'il entoure de personnages simples, de

---

[1] DISTRIBUTION. — Le duc de Mauferrand, M. *L. Guitry*. — Me Aubert, M. *Guy*. — Le comte de Vaneuse, M. *Dieudonné*. — Chaillard, M. *Arquillière*. — De Taranne, M. *Maury*. — Hector de Ligny, M. *Coquet*. — Joseph, M. *Berthier*. — Bertrade de Mauferrand, Mlle *Brandès*. — La comtesse de Laurière, Mme *A. Judic*. — La baronne de Rommelsbach, Mlle *J. Darcourt*. — Huguette de Ligny, Mlle *M. Ryter*. — Célestine, Mlle *J. Fusier*. — Solange, Mlle *Barneville*.

braves gens aptes aux raisonnements honnêtes. Il choisit de préférence le drame intime, le choc des passions familiales, l'homme qui est né, je ne dirai pas bon, mais point méchant, et qui a sombré par l'amour de l'argent. La *Massière*, qui fut le plus grand succès de la précédente saison, nous montrait un père en lutte avec son fils pour la même femme, la même jeune fille, un père, équilibré jusque-là, que détraquait un souffle de rajeunissement. *Bertrade* nous initie à une tragédie similaire. Le duc de Mauferrand est ruiné, il vit sur son nom, sur ses ancêtres, hautain avec ses créanciers, intransigeant sur le point d'honneur. Mais il ne s'est pas aperçu que ses grands gestes fiers ne font que couvrir une surface fragile. — Peu à peu, déguisant sous des prétextes altiers son absence de scrupules, il a dégringolé dans l'estime du monde. — Pas encore dans la sienne propre, car il est inconscient de sa déchéance morale... Il accepte, sans trop s'en rendre compte, la possibilité de certaines compromissions. La fille de Mauferrand, Bertrade, orpheline depuis dix-sept ans, a été confiée aux soins de la comtesse de Laurière, sa tante, qui s'est chargée de son éducation. Bertrade est une nature droite et saine ; elle a vu très peu son père (quinze fois en dix-sept ans) ; elle le respecte plus qu'elle ne l'aime et sent très bien la distance qui les sépare, en leurs deux existences si distinctes de vieux viveur et de jeune recluse. M. de Taranne, jeune gentilhomme campagnard, sans fortune, a demandé la main de Bertrade, sans succès, car Mauferrand médite d'avoir pour gendre

un nommé Chaillard, entrepreneur véreux, entiché de noblesse, qui, pour prix d'une alliance si flatteuse, paiera les trois millions de dettes du duc et lui assurera, sa vie durant, 120.000 livres de rente. Bertrade s'étonne du refus de son père, insiste et finit par lui arracher sa confession. Pour sauver son père indigne, elle devra non pas être la jeune fille qui se marie par amour, mais la marchandise qu'on vend. Menacé de la saisie, et jugeant la volonté de Bertrade inébranlable, Mauferrand finit par envisager « pour se refaire » la possibilité d'un mariage avec une ancienne à lui, la baronne de Rommelsbach, veuve d'un baron autrichien dont elle a hérité de riches mines de cuivre. Cette baronne avait connu le duc, petite actrice à Bobino, vers la fin du second Empire; c'est une fine mouche très amorale et très tentante qui a su racheter toutes les créances de son ancien amant et croit ainsi le tenir et l'amener à une union doublement utile, pour lui et pour elle. Lui, en qui fermente encore un reste d'honneur, hésite, interroge, et se laisserait aller à cet acte qui le brûlerait définitivement, si Bertrade, qui a lu dans un journal la nouvelle de ce mariage déshonorant, ne venait le supplier de n'en rien faire. Elle évoque tous les exemples des aïeux lointains, les principes héréditaires que le père a oubliés, mais qui se sont transmis chez la fille et ont fait son âme haute et forte, et Mauferrand voit enfin clair en lui-même. Pour la première fois, il comprend qu'il a été un mauvais père, et que son mépris de l'argent... des autres n'a eu d'égal que son âpre désir

d'en ressaisir par des moyens inavouables : ou vendre sa fille à Chaillard, ou se vendre, lui, à l'ancienne cabotine, son ex-maîtresse devenue (et comment !) millionnaire. Et le duc resté seul, poursuivi de cette idée fausse que le suicide pour un homme « qui se respecte », est préférable à une lutte grave et pénible, trop lâche, d'autre part, pour se résigner à vivre sans luxe, esquisse un grand signe de croix et se fait sauter la cervelle. La pièce écrite d'un style sobre et net, avec des coins d'un esprit délicieux (certain tableau du second Empire était d'une bien ironique évocation) péchait par le sujet qui manquait d'originalité. Le personnage de Mauferrand était d'une analyse curieuse ; mais il avait le tort d'être antipathique, et les entités qui l'entouraient n'offraient pas la saveur de celles auxquelles, dans ses autres pièces, M. Jules Lemaître nous avait accoutumés. Sauf, pourtant, la silhouette vraiment savoureuse de la baronne de Rommelsbach qui fut pour Mme Juliette Darcourt un véritable triomphe : il n'était pas possible de composer un rôle et de l'interpréter avec plus de maëstria, de finesse et d'esprit. M. Guitry était d'une vérité saisissante en duc de Mauferrand : il en avait merveilleusement rendu la noble veulerie, l'inconscience je m'enfoutiste, l'absence toute naturelle de préjugés. — « Jadis le Roy aurait payé mes dettes ». Cette phrase explique tout le personnage, qui évidemment ne peut pas se croire débiteur d'une république. Et puis il disait des choses sur l'argent qu'on pense souvent, mais qu'on aimerait mieux ne pas entendre...

Peut-être parce que c'est trop humain. Mlle Brandès était une Bertrade chaste et hautaine; elle souffrait et nous partagions sa souffrance : sa douleur nous émut, car c'était de la vraie douleur; ses larmes étaient vraiment pleurées. Nous avons applaudi furieusement Mme Judic en de meilleurs rôles : ce n'était point sa faute si nous ne pouvions cette fois l'applaudir que sympathiquement. M. Arquillière fut un Chaillard parvenu à souhait, et M. Dieudonné prêtait à un vieux viveur dans la purée son élégance naturelle. M. Maury était un amoureux ardent. M. Coquet un nobliau adroitement ridicule. Il ne nous restait plus qu'à déplorer que M. Guy n'eût pas été mieux servi en un rôle de notaire qui ne dépassait pas les limites d'une « utilité », d'autant plus difficile à jouer qu'il ne rapportait guère : à cet excellent artiste, on devait une revanche.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Espionne,* comédie en quatre actes de M. Victorien Sardou[1]. — Nous ne connaissons pas d'exemple aussi frappant de la continuité dans le succès que l'existence si prodigieusement remplie de l'auteur de *Divorçons* et de la *Haine.* Et maintenant même, le maître Sardou répond victorieusement à ceux qui clamaient ses pièces vieillies,

1. DISTRIBUTION. — André de Maurillac, M. *L. Guitry.* — Favrolle, M. *Guy.* — Baron Van der Kraft, M. *Arquillière.* — Tekli, M. *Henry Rousselle.* — Toupin, M. *Coquet.* — Godefroy, M. *Delorme.* — Gustave, M. *Berthier.* — Le capitaine, M. *P. Laforest.* — Un domestique, M. *Valantin.* — Dora, Mlle *Marthe Brandès.* — La marquise de Rio-Zarès, Mme *Daynes-Grassot.* — Zicka, Mlle *Blanche Dufrène.* — La princesse Bariatine, Mlle *Juliette Darcourt.* — Mion, Mlle *Marthe Ryter.* — Eva, Mlle *Barneville.*

d'en
vend
l'anc
com
suiv
hon
lut
po

cieux, qu'avait rendu avec tant de bonheur, prit et de beauté cette pauvre Céline Montaland. dit et regretté, il ne reste plus qu'à constater igueur et l'intérêt de ces quatre actes qui ont en haleine un public heureux d'applaudir n du théâtre bien charpenté, du vrai théâtre. premier acte se passe à Nice, comme autrefois c'est le deuxième, chez la princesse Bariatine, i a disparu — à Nice, refuge d'épaves, siège de tte société cosmopolite où l'on risque de rencon- er autant de filous que d'honnêtes gens. La arquise de Rio-Zarès et sa fille Dora, à l'époque ù tout le monde quitte la côte d'azur parce qu'il 'est plus chic d'y rester, demeurent prisonnières l'hôtel, dans l'impossibilité où elles sont de payer leurs notes accumulées. C'est de cette position que veut profiter le baron Van der Kraft, spéculateur intrigant et voleur, qui entretient à Paris une ar- née d'espionnes de tous les pays, dans laquelle il nrôle, sans qu'elle s'en doute, la marquise de Rio-Zarès : mille francs par mois pour écrire une ettre de temps en temps... « Et puis vous nous aconterez les potins de Paris. » Ignorant tous ces ruits fâcheux, André de Maurillac prend la dé- nse de la jeune fille parce qu'il l'aime au point demander sa main. Il l'épouse, et le soir même s noces il s'aperçoit qu'on lui a volé dans son crétaire un papier politique de la plus haute portance — et que le voleur... c'est sa propre nme ! Ici se place utilement le personnage, pivot la pièce, de la princesse Zika, [illegible] les pension- res du baron Van der Kr[illegible] Zika [illegible]

menée par la jalousie, car, elle aussi, aimait André de Maurillac, et, le voyant lui échapper, jura de se venger. Elle se venge, en effet, avec une habileté de... prestidigitateur, subtilisant des clefs, enfermant le document volé dans des lettres particulières, « passez, muscade », et amenant ainsi la séparation définitive entre Maurillac et sa femme, soupçonnée, que dis-je, convaincue d'un espionnage odieux. Deux scènes sont traitées de main de maître : celle entre les deux époux, où Mlle Brandès a trouvé des accents d'une sincérité déchirante, M. Guitry, des cris, des attitudes tragiques dans leur simplicité. Et surtout la fameuse scène « des trois hommes », qui a retrouvé l'accueil triomphal qu'elle avait eu jadis avec MM. Pierre Berton, Dieudonné et Train. Aujourd'hui la discussion ou plutôt l'enquête a lieu entre MM. Guitry, Guy et Henry Rousselle, un nouveau venu (il fut autrefois à l'Odéon) dont on a apprécié la chaleur et le jeu sobre, et rien de plus émouvant que le problème qui se pose : un homme qui a accusé une femme devant son mari, sans savoir qu'elle était sa femme, a-t-il le droit de se taire, ou le devoir de chercher avec le mari même la vérité qui peut ou perdre cette femme si coupable, ou la sauver innocente ? Le dénouement est ingénieux, mais faible : il repose sur la découverte de la véritable espionne par l'indiscrétion d'un parfum. Le public a paru cependant y trouver un plaisir. Il m'a semblé d'ailleurs qu'on éprouva à l'audition d'une pièce de « métier » une sorte de soulagement, de repos. Un spectateur disait : « Cela repose des coupeurs de fil en

quatre ! » Il entendait par là les auteurs psychologues et les partisans de l'école symbolique. Victorien Sardou a vaincu par son habileté, je dirais presque par ses défauts mêmes. Ajoutons l'agrément d'une interprétation où, en dehors de M. Guitry qui est la perfection même, Mlle Brandès s'est placée incontestablement au premier rang. Il fallait l'entendre s'écrier avec une joie d'une émotion intense et si chaste : « Mon mari ! Vous mon mari à moi ! à moi ! Ah ! comment vous rendre en bonheur celui que vous me procurez aujourd'hui ! » Elle avait vraiment tiré de ce passage le « petit frisson ». M. Guy a eu des gestes délicieux de finesse, des attitudes éloquentes : c'est un artiste sûr. M. Arquillière, en baron Van der Kraft, était d'une silhouette plus inquiétante que ne le fut jadis Parade, et M. Coquet avait dessiné gaiement un rôle épisodique d'un député invalidé. Mme Daynes-Grassot excelle à fixer les rôles de composition : dans la marquise de Rio-Zarès, elle montrait une saveur comparable à celle de l'étonnante créatrice Mme Alexis. Mais nous n'aimions pas Mlle Dufrène dans le rôle de l'espionne Zika ; elle était froide, et son jeu banal ne donnait pas à cette curieuse figure le relief nécessaire. Se rappelle-t-on Mlle Bartet ?... Avec l'*Espionne*, se terminait l'année résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE [illegible]	[illegible]	NOMBRE [illegible]
[illegible]	4 [illegible]	[illegible]	7
[illegible]	4	[illegible] Jany.	32
[illegible]	[illegible]	[illegible]	32
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	29
[illegible]	4	4 [illegible]	25
[illegible]	4	[illegible] déc.	33

THÉATRE ANTOINE[1]

Le 3 février, après le noble effort du *Roi Lear*, où il semblait préluder magnifiquement à la direction de l'Odéon, M. Antoine nous offrait, plus modestement, un spectacle coupé, digne de l'ancien « Théâtre Madame », qui s'appelle aujourd'hui le Gymnase. Deux de nos plus galants confrères, M. Alfred Natanson, qui signe Alfred Athis les très avisées critiques dramatiques de l'*Humanité*, et M. Pierre Veber, le correspondant spirituellement « rosse » du *New-York Hérald*, occupent l'affiche du Théâtre-Antoine. Le premier a déjà donné sur cette même scène une gaie comédie, *Grasse Matinée*, toujours inscrite au répertoire. Le second est beaucoup trop connu comme romancier et comme auteur dramatique pour que nous ayons besoin d'énumérer ici ses succès de théâtre et de librairie. Parlons tout d'abord des *Manigances*, comédie en un acte de M. Alfred Athis [2]. Victor et Charlotte font le plus charmant et le plus uni des faux ménages. Pourquoi Victor, qui, tous les mercredis — c'est le seul jour qu'ils se quittent — va faire

1. — Directeur : M. André Antoine; Administrateur : M. Adrien Jacque.

2. DISTRIBUTION. — Victor, M. *Signoret*. — Marcel, M. *Bonarel*. — Charlotte, Mlle *Jeanne Lion*.

son poker chez de braves bourgeois de sa connaissance, y puise-t-il l'idée de se marier ? Il y a là une « demoiselle » riche dont il ferait volontiers sa femme. Mais pour cela, il faudrait rompre proprement avec Charlotte, non pas selon l'usage, en lui attribuant une somme d'argent — fi ! que c'est mesquin ! — mais en se faisant ingénieusement lâcher par elle : son ami Marcel n'est-il pas là tout prêt à recueillir sa succession ? Marcel l'aime depuis longtemps : il ne la prendrait pas à son ami, il la prendra d'un ami. Il se charge donc de prévenir Charlotte. Celle-ci, tout attristée, ne proteste pas, ne récrimine pas : elle semble se laisser faire. Mais à quoi servent toutes ces « manigances » ? Et comme avec un peu de tendresse sincère elle reconquiert vite l'être faible et irrésolu qu'est Victor, déjà confus et repentant ! Et c'est elle, alors, qui le consolera de la peine qu'il lui a causée... La scène est joliment filée .Sur un thème connu, l'acte de M. Athis est d'une bien piquante observation. Mais, en ses brèves dimensions, il a paru quand même un peu long. Ajoutons qu'il nous réservait cette surprise de nous montrer médiocre, sous le veston de Victor, M. Signoret, qui a tant de talent... Passons à l'*Amourette*, comédie en trois actes de M. Pierre Veber[1]. Un riche commerçant, M. Laverton, est père de deux filles, Jeannine et Marthe, qu'il mariera — c'est

1. DISTRIBUTION. — Maingant, M. *Antoine*. — Mazure, M. *Francès*. — Laverton, M. *Mosnier*. — Tapageur, M. *Degeorge*. — Emile, M. *Vargas*. — Claude, M. *Capellani*. — Jeannine Mlle *Andrée Méry*. — Marthe, Mlle *De Villers*. — Mlle Pensériaux, Mme *Ellen Andrée*. — Mme Laverton, Mme *Marie Délia*. — Mme Boizel, Mme *Miller*.

prévu — un jour ou l'autre. Deux jeunes gens, Emile et Claude, sont, tous les dimanches, invités à passer la journée à sa maison de campagne. Le premier, qui aime Jeannine, est bien trop timide pour se déclarer. Le second, infiniment plus hardi, se fait aimer d'elle... au point qu'elle consent à se laisser enlever en automobile — ô le fait-divers ! — quand le papa a trouvé Claude trop pauvre pour l'accepter comme gendre. Et voilà nos deux amoureux gagnant, à une vitesse de soixante à l'heure, la frontière bruxelloise. Ils échouent — la fâcheuse panne ! à quelques lieues de là, en Seine-et-Oise, dans une mauvaise auberge où Jeannine commence à trouver que l'aventure rêvée est bien mal organisée, qu'égoïste et maladroit, son amoureux idéal est bien peu digne de faire un mari. Bénie soit l'arrivée de son père qui, fort à propos, les rapatrie, mais qui décide d'accorder à Claude la main de celle qu'il a gravement compromise... Alors la situation se retourne : Emile ose parler et demander officiellement la main de Jeannine ; Claude sera le mari de sa sœur Marthe, qui l'aimait sans le dire. Et, légèrement abasourdi, tout d'abord, par cet invraisemblable chassé-croisé, le papa Laverton s'estimera sans doute heureux de les avoir casées toutes les deux. Sujet un peu menu, me direz-vous. Oui... certes, mais le dialogue est si gai, si léger, qu'il emporte le succès. Celui-ci avait été très vif au premier acte. Il fut un peu moindre au second, malgré la puissance comique du bon Francès, majestueusement bouffon dans son gendarme sans pitié pour les automobiles. Il

fut un peu moindre encore au dernier acte, malgré le naturel charmant, l'entrain joyeux et l'émotion délicate de Mlle Andrée Méry, sous les traits de la spirituelle Jeannine. M. Vargas lui donnait une réplique attendrie. M. Antoine fut le raisonneur applaudi de l'agréable vaudeville. — M. Bénière, à qui ses importantes fonctions d'entrepreneur du Métropolitain laissent apparemment quelques loisirs, nous avait déjà donné une mordante satire, intitulée les *Tabliers blancs*. Cette fois, à la façon de Courteline, de Mirbeau peut-être, dans une comédie en un acte intitulée[1], *Les Experts*, il part en guerre, vaillamment et drôlement, contre les experts ignorants, canailles, et de plus inconscients. M. Joubert a congédié, à trois heures de l'après-midi, son ouvrier Cérolles, à qui il a réglé son compte tout comme s'il avait travaillé jusqu'à six heures. Et voilà qu'à quatre heures, en flânant rue Tiquetonne, celui-ci a glissé sur une pelure d'orange et s'est cassé la jambe. Le patron est-il responsable de cet accident ! Est-ce un accident de travail ? C'est ce que veut soutenir Cérolles, qui réclame une indemnité de 10.000 francs. Les quatre experts discutent si sottement que, pour en finir, pour ne plus avoir rien de commun avec eux, Joubert lâche 2.500 fr. Que recevra Cérolles ? Un billet de cent francs, en tout et pour tout. Les 2.400 francs sont mangés par les frais et partagés par les quatre experts. Et l'on dit que la justice est gratuite. La justice, c'est

1. DISTRIBUTION. — Tipeton, M. *Degeorge*. — Pantelin, M. *Desfontaines*. — Anglure, M. *Bonarel*. — Cérolles, M. *Saverne*. — Joubert, M. *Léon Bernard*. — Sivart, M. *Defresnes*. — Marie, Mlle *Marley*.

possible. Mais il n'en est pas de même des jugements. On a beaucoup ri de la boutade et particulièrement applaudi la ronde bonhomie de M. Degeorge, le « loyal » président d'expertise.

22 FÉVRIER.— Première représentation des *Avariés*, pièce en trois actes de M. Brieux[1]. — L'interdiction des *Avariés* par la censure nous valut, il y a quelques années, une soirée des plus curieuses. C'était exactement le 11 novembre 1901. Dans la pimpante salle du Théâtre Antoine on voyait, entre autres personnalités invitées, le procureur général Bulot, voisin de loge de M. Arthur Meyer, et sur la scène, rangés en demi-cercle autour de la table de M. Brieux, lisant lui-même sa pièce, une brillante assemblée de jeunes internes, dont la jaquette de ville eût pu en la circonstance être remplacée par une blanche serpillière d'hôpital... Le succès fut immense. Cette fois, la pièce a été représentée après que M. Antoine, en habit noir, se fut avancé dès le lever du rideau, pour prévenir le public des intentions de l'auteur : « Cette pièce a pour sujet l'étude de la syphilis dans ses rapports avec le mariage. Elle ne contient aucun sujet de scandale, aucun mot obscène. Est-il donc nécessaire que les femmes soient sottes et ignorantes pour être ver-

1. DISTRIBUTION. — Le directeur du théâtre, M. *Antoine*. — Le docteur, M. *Mosnier*. — L'Avarié, M. *Léon Bernard*. — Le beau-père, M. *Desfontaines*. — Un père, M. *Degeorge*. — Un élève, M. *Verse*. — L'épouse, Mlle *Van Doren*. — La mère, Mlle *Grumbach*. — La nourrice, Mme *Miller*. — Une fille, Mlle *Jeanne Lion*. — Une domestique, Mlle *Barsange*. — Une ouvrière, Mlle *Marley*.

Ce même soir, avait lieu le remarquable début de Mlle Jeanne Lion dans le rôle de *Poil de Carotte*, la comédie en un acte de M. Jules Renard.

tueuses ? » On a acclamé ces quelques mots de préface et, par l'audition des trois actes des *Avariés*, on a acquis la preuve que l'auteur, imbu d'idées si généreuses et si morales, n'était rien moins qu'un pornographe. Quant à affirmer que sa pièce est une bonne pièce, et que, très convenablement jouée d'ailleurs comme elle l'a été, elle doive avoir un succès durable, ça, c'est une autre affaire. Le premier acte ne se compose que d'une seule, mais une longue scène entre le jeune homme, « l'avarié » — le mot est resté — qui vient consulter un spécialiste au sujet de son mariage prochain, et le médecin, qui l'engage fort à le retarder de trois ou quatre ans. « Il me faut ça pour vous guérir ! » a dit le médecin, faisant entrevoir au malade tous les malheurs qui résulteraient d'une union contractée avant ce délai : la femme, les enfants... « Vous ne commettrez pas ce crime ! » ajoute le bon docteur. Nul ne doute qu'il le commettra... Au second acte, il l'a commis. Marié, très heureux en ménage, il est supris — surpris ! — par un coup de foudre. Son bébé est atteint, et le spécialiste — le même qu'au premier acte — déclare qu'il faut lui retirer la nourrice, en danger elle aussi, et la nourrice, bientôt mise au courant, déclare qu'elle aime mieux perdre sa place que de continuer à allaiter un enfant pourri — comme son père... Alors la femme sait tout : c'est un cas de divorce. Ainsi du moins le croit son père, avant d'avoir vu le médecin — toujours le même spécialiste — qui refuse d'abord de lui délivrer le certificat attestant « l'avarie », puis, qui — le troisième acte n'est

qu'une conférence médicale à deux personnages — finit par lui prouver, avec quelques exemples à l'appui, et d'une façon vraiment par trop optimiste, que tout est bien comme ça, que sa fille et son gendre feront, par la suite, le meilleur et le plus sain des ménages... Vous attendiez-vous à cette étrange conclusion ?... Aujourd'hui, avant de contracter un mariage, on réunit les notaires des deux familles... Il serait au moins aussi utile de réunir leurs deux médecins... Tel est le « desideratum » de M. Brieux, dont le « sermon laïque », — ainsi l'appela, le soir de la lecture, M. Camille Pelletan, montant sur la scène entre le chansonnier Couyba et le socialiste Fournière — ne manque, certes, ni de bon sens, ni d'à-propos, — sans rien ajouter d'ailleurs à la gloire de l'auteur du *Bon Juge* et de *Blanchette*... En dépit de quelques écarts de mémoire, M. Mosnier a interprété avec beaucoup d'intelligence et de conviction le rôle du médecin. M. Léon Bernard a très justement rendu la triste veulerie de « l'Avarié ». Mme Miller a mis du naturel au rôle de la nourrice où elle nous a seulement semblé un peu marquée, un peu trop inélégante : ses patrons sont des gens riches, fort capables de payer les rubans de ses bonnets.

31 MARS. — Première représentation du *Meilleur parti*, pièce en trois actes, de M. Maurice Maindron[1]. — Après avoir collectionné avec un soin

1. DISTRIBUTION. — Comte de Keraudran-Kermaria (La Rapine) M. *Duquesne*. — Baron de Héribour, M. *Marquet*. — Comte de Chambouchard, M. *Signoret*. — Urbain Raynaud, M. *Mosnier*. — De Moncayaux, M. *Léon Bernard*. — Du Bartois, M. *Degeorge*. — Sergent Gossec, M. *Saverne*. — Yvain de Kerlor, M. *Lauff*. — Un soldat, M. *Malherbe*.

jaloux, pour lui-même et au compte de l'Etat, les insectes les plus rares, M. Maurice Maindron s'est voué à l'étude raisonnée des belles armures et des riches costumes d'autrefois — le seizième siècle est son époque favorite — et, passé maître en la science, le doux entomologiste d'antan s'est mis à écrire de violents romans historiques, pleins de rudesse et de carnage. C'est à la guerre civile — la seule guerre selon lui, qui soit logique, parce que les adversaires savent pourquoi ils se battent — c'est au temps singulièrement troublé de la Ligue que l'auteur de *Saint-Cendre* a emprunté les quatre tableaux, dont l'exacte et curieuse mise en scène devait tenter M. Antoine, toujours en quête de nouveau et de hardi. — « Ce n'est point ici, boulevard de Strasbourg, c'est là-bas, à l'Odéon, que je jouerai votre pièce! » avait prédit à M. Maindron l'ancien directeur du Théâtre Libre. Puis, comme — M. Ginisty ne se pressant pas de laisser la place — le *Meilleur parti* courait le risque d'attendre un peu trop longtemps encore, M. Antoine s'est décidé à nous montrer, au bruit des arquebusades et des galopades de chevaux si bien imitées dans la coulisse, l'amusant et pittoresque spectacle de la savoureuse reconstitution rêvée par l'auteur — auquel il n'a guère manqué que d'inventer une action dramatique... Pour oublier la

— Soldat italien, M. *Jeandrieu*. — 1er soldat espagnol, M. *Verse*. — 2e soldat espagnol, M. *Carlet*. — Soldat breton, M. *Blondeau*. — Madeleine de Juranson, Mlle *Rolly*. — Valentine de Keraudran, Mlle *Van Doren*. — Mme de Lavilleruault-Kerbullic, Mme *Ellen Andrée*. — Marguerite de Rieux, Mlle *Denège*. — Jeannette, Mlle *Barsange*. — Yvonne de Kerbullic, Mlle *Marley*. — Jacqueline, Mlle *Kalff*. — Douairière de Lavilleruault, Mlle *Dursenne*.

coquette qu'il aime, le baron Héribour s'est établi alchimiste. Madeleine de Juranson se donnera-t-elle au rêveur ?... Pas le moins du monde ! Alors, pour la séduire, il se fait homme de guerre, et entre dans la Ligue. Les Ligueurs se sont emparés de la ville. Ils barbottent les sacs d'or et prennent d'assaut les femmes. Un capitaine de bandes, La Rapine, est maître de la maison qu'habite Madeleine : la belle lui appartiendra donc tambour battant... Tant pis pour le baron de Héribour s'il arrive trop tard ! Celui-ci réussira pourtant à l'enlever par ruse au reître qui la bat, bien décidé désormais à lui faire violence. Pour plaire aux femmes, mieux vaut parfois violence que douceur... Et c'est là peut-être, avec certaines d'entre elles, le « meilleur parti ». M. Duquesne — dont c'était le début au Théâtre Antoine, — s'est montré un superbe et puissant soudard. M. Signoret a moins bien réussi dans un rôle qui, disons-le à sa décharge, ne lui convenait d'aucune sorte : il manque de panache. Si le lourd costume du seizième siècle sied peu à son genre de beauté, Mlle Jeanne Rolly rend assez plaisamment les angoisses de la coquette réduite à se laisser violer... à la cantonade ; d'ailleurs nous ne sommes pas chez M. Chairac. Mlle Van Doren, qui « marche » avec plus de complaisance, au gré de son vainqueur, est surtout charmante sous le travesti d'un jeune Breton dont elle se sert pour délivrer son amie Madeleine des griffes de son maître infiniment grossier. Mais le *Meilleur parti* n'a fait que passer : trois représentations, pas une de plus !...

13 AVRIL. — Reprise de *Tante Léontine*, comédie en trois actes de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin[1]. — Ce fut, jadis, l'un des meilleurs succès du Théâtre Libre. Deux jeunes auteurs y exposaient la question d'argent, de l'argent « impur », dont M. Capus devait, plus tard, faire naître *Monsieur Piégois*. Et il nous y montrait les scrupules d'une vertueuse famille de Tourcoing à recevoir 60,000 livres de rente acquis par « tante Léontine », en menant, à Paris, le métier pénible et décrié, mais quelquefois lucratif, de « cocotte »... Cette pièce semblait, autrefois, fort audacieuse. Elle paraît, ce soir, supérieurement jouée par Antoine et Signoret, par Mmes Rosa Bruck, Miller et Jeanne Lion, amusante et vivante au possible.

12 MAI. — Premières représentations de la *Race*, comédie en trois actes de M. Jean Thorel[2], et de *Monsieur Lambert, marchand de tableaux,* comédie en deux actes de M. Max Maurey[3]. — M. Jean Thorel, que nous tenions jusqu'à présent pour un habile adaptateur d'œuvres étrangères, s'est fait,

---

1. DISTRIBUTION. — Dumont, M. *Antoine*. — Paul Méry, M. *Signoret*.— Hardouin, M. *Mosnier*. — Léontine, Mme *Rosa Bruck*. — Mme Dumont, Mme *Miller*. — Eugénie, Mlle *Jeanne Lion*. — Maria, Mlle *Barsange*.

2. DISTRIBUTION. — Marquis Bernard de Thémiste, M. *Duquesne*. — Philippe Gauthier, M. *Capellani*. — Comte Gontran de Thémiste, M. *Mosnier*. — Maître Antonin, M. *Degeorge*. — Hély d'Ulbert, M. *Vargas*. — Charlotte de Thémiste, Mlle *Van Doren*. — Juliette de Thémiste, Mlle *de Villiers*. — Marguerite de La Rouvière, Mlle *Denège*. — Noëlle, Mlle *Marley*. — Marie, Mlle *Darsène*.

3. DISTRIBUTION. — Le Docteur, M. *Antoine*. — Lambert, M. *Signoret*.— Le prince, M. *Desfontaines*. — L'Idiot, M. *Léon Bernard*. — Robert, M. *Lauff*. — Mme de Saint-Alain, Mlle *Grumbach*. — Mme Lambert, Mlle *Jeanne Lion*.

cette fois, l'imitateur d'une pièce française, célèbre tout d'abord chez Antoine, jouée ensuite, mais avec moins de succès, au Théâtre-Français, au moment où il élut provisoirement domicile à l'Odéon. Notre excellent confrère a repris — d'intéressante et originale façon, du reste — l'idée des *Fossiles*, de M. François de Curel... Le marquis Bernard de Thémiste, qui professe le culte de la race, n'a vraiment pas de chance. Le « bon Dieu » ne lui a donné que des filles. Or, il sait, à n'en point douter, que l'aînée, Charlotte, n'est pas de lui, et à peine a-t-il marié la cadette qu'il apprend qu'elle ne sera jamais mère : un accouchement la tuerait... Que faire en cette fâcheuse occurrence? Accepter, en dépit qu'il en ait, le poupon de Charlotte ayant fauté — voyez-vous l'atavisme ! — avec un jeune aventurier, ex-élève de l'Ecole des Chartes, qu'il occupait chez lui à reconstituer son arbre généalogique. Le marquis avait formellement refusé son consentement au mariage de Charlotte avec ce plébéien de Philippe Gauthier : il s'estimera heureux de transmettre son héritage au fils de Gauthier, qui n'a, d'ailleurs, dans ses veines aucune goutte de son sang. Et sans dérager — oncques ne vit pareil type de constante mauvaise humeur — le brave homme pousse l'illogisme jusqu'à laisser espérer qu'à cause du bébé, il aimera peut-être un jour cette Charlotte qu'il détestait au point de lui défendre de l'appeler son père. Quelle drôle de famille ! Dur et cassant comme le voulait l'auteur, M. Duquesne a remarquablement composé le rôle du

marquis entiché de sa noblesse. Il l'a même compris « avec des bottes », car il ne s'est pas plus déchaussé qu'il n'a décoléré au cours de ces trois actes que n'illumine pas davantage le sourire de sa digne adversaire, curieusement et sèchement personnifiée par Mlle Van Doren. Et ce n'est pas la faute de M. Capellani si, de sa belle voix claire et mordante, il n'a pas rendu plus limpide le rôle de Philippe Gauthier, le passager amant de Mlle Charlotte de Thémiste. — La soirée se termine le plus plaisamment du monde par une heureuse fantaisie du jeune directeur du Grand-Guignol, M. Max Maurey, à qui nous devons déjà tant d'œuvrettes de bonne et franche gaieté : *Un début dans le monde* et *Rosalie* ; l'*Aventure*, la *Recommandation*, et dernièrement encore, l'irrésistible *Asile de nuit*. C'est une histoire vraie, tirée d'un fait-divers connu et déjà mis à la scène — entre autres *Un cas de folie*, donné aux Capucines — que celle que nous conte *Monsieur Lambert, marchand de tableaux*. Le sujet ne présentait sans doute rien de bien nouveau ; mais il y avait « la manière », et M. Max Maurey l'a traité avec tant de verve dans l'observation, tant de finesse dans le trait comique, que le second acte s'est joué au milieu des rires très sincères d'une salle énormément amusée. La scène se passe — encore que la mer ne soit pas très bleue — sur la Côte d'azur. Que faire à Monte-Carlo, à moins que l'on n'y joue ? A la persistante recherche des numéros pleins, M. Lambert s'est si parfaitement décavé qu'il ne lui reste plus d'autre ressource que de faire argent

du diadème de sa femme. Et comme il a trouvé acquéreur à dix-huit mille francs, il s'empresse de porter l'objet à l'adresse que lui a indiquée la comtesse de Saint-Alain : chez le Dr Garain, directeur d'une maison d'aliénés sur la route de Menton. Mais la prétendue comtesse a pris soin de s'y présenter avant lui et d'avertir le docteur que son frère, le vicomte de Saint-André, est atteint de la douce manie de se faire appeler Lambert et de réclamer le prix de bijoux qu'il s'imagine avoir vendus. Le Dr Garain attend son homme de pied ferme et voit en lui — ces aliénistes sont si malins ! — le fou que l'on vient de recommander à ses bons soins. Il l'interroge sommairement, et l'envoie d'autant plus vite « à la douche » que notre pauvre Lambert, croyant, lui aussi, avoir affaire à un fou, a jugé prudent d'abonder dans le sens de son interlocuteur. Le quiproquo — pas très neuf, sans doute, mais toujours très divertissant — ne s'explique qu'à la rentrée de Mme Lambert, venant réclamer son mari. Un infirmier — celui qu'on appelle l'Idiot — a tout compris, ce qui permet au docteur de reconnaître sa méprise, aux Lambert de flairer le vol dont ils ont été victimes. Pas trop à plaindre, du reste : le diadème était faux ; afin de se refaire une bourse de jeu, Mme Lambert en avait vendu les vraies pierres, et bien lui en avait pris, car elle avait, depuis lors, toujours gagné. La toile baisse sur les Lambert attablés avec le docteur autour d'une roulette de chambre — Rouge, impair et passe ! — histoire d'essayer une nouvelle martingale... M. Antoine

représente au naturel le docteur ignare et roublard. M. Signoret est aussi effaré que le veut le rôle de Lambert. Mlle Grumbach est une voleuse de grande allure. Mlle Jeanne Lion est gracieuse à souhait sous les traits de Mme Lambert. M. Paul Bernard, enfin, a bien le sourire de... l'Idiot qui devine tout.

Le théâtre avait fermé ses portes le 3 juin. Il les rouvrait le 14 septembre avec la *Race* et la *Parisienne*[1]. Puis, le 18 septembre, le *Roi Lear* reprenait pour quelques soirs possession de l'affiche. Et l'œuvre de MM. Pierre Loti et Emile Vedel[2] se déroulait avec son pittoresque, ses brutalités et ses naïvetés, aussi bien interprétée qu'auparavant, au milieu des beaux décors qui, la saison précédente, avaient soulevé dans Paris une enthousiaste admiration.

10 OCTOBRE. — Première représentation de *Vers l'amour*, comédie en cinq actes de M. Léon Gandillot[3]. — Un grand, un très grand succès,

1. DISTRIBUTION. — Lafont, M. *Antoine*. — Simpson, M. *Signoret*. — Dumesnil, M. *Mosnier*. — Clotilde, Mlle J. *Rolly*. — Adèle, Mlle *Barsange*.

2. DISTRIBUTION. — Lear, M. *Antoine*. — Un fou, M. *Signoret*. — Le duc d'Albany, M. *Phil. d'Amorès*. — Le comte de Kent, M. *Desfontaines*. — Le comte de Gloster, M. *Mosnier*. — Edmond, M. *Vargas*. — Edgar, M. *Capellani* — Le duc de Cornouailles, M. *Saverne*. — Régiane, Mlle *Van Doren*. — Cordélia, Mlle *Martineau*. — Goneril, Mlle *Jeanne Lion*.

3. DISTRIBUTION. — Blanche, Mlle *Jeanne Rolly*. — Jacques Martel, M. *Grand*. — De Grandpierre, M. *Duquesne*. — Sam Smithson, M. *Signoret*. — Un gardien du Bois, M. *Antoine*. — Le magistrat, M. *Desfontaines*. — Louis Gauthier, M. *Capellani*. — Ramus, M. *Mosnier*. — L'Immortel, M. *Degeorge*. — Largentière, M. *Vargas*. — Noël Bounet, M. *Léon Bernard*. — Yvonne, Mlle *Jeanne Lion*. — Léopoldine, Mme *Miller*. — Chopette, Mlle *Renée Maupin*. — Miss, Mlle *Barsange*. — Mlle Rose, Mlle *de Villers*. — Thérèse, Mlle *Denège*.

aussi mérité qu'il fut éclatant. C'est, en effet, purement et simplement, une chose exquise que cette fraîche et mélancolique histoire d'amour, si tendre et si douloureuse, si charmante et si poignante, si gaie et si touchante, si humaine et si sincère, si légère et pourtant si tragique — comme la vie même. Dans un petit restaurant de Montmartre, à l'enseigne de la *Poule verte*, et qui pourrait bien être l'ancien café blanc de la rue La Rochefoucauld, le peintre Jacques Martel, qui se vante un peu trop d'aimer « toutes les femmes », a fait la connaissance d'un joli mannequin, Blanche, dont il s'est follement épris... pour quelques mois. Bientôt, en effet, il songe à se marier, et la nouvelle en cause à Blanche tant de peine que Jacques, se demandant s'il fait bien de quitter une maîtresse qui lui est si sincèrement attachée, rend sa parole à son autoritaire fiancée. Trop tard, hélas!... Quand nos deux amants se retrouvent, c'est Blanche qui est mariée!... Par dépit, par raison peut-être, elle a épousé le protecteur qui lui offrait une position des plus sérieuses et même des plus luxueuses. Et si, mariée désormais, elle consent à revoir ce Jacques qu'elle aimait et qui maintenant l'aime d'autant plus qu'elle lui échappe davantage, ce revenez-y n'a qu'un temps. D'abord, elle espace ses visites; puis, elle les cesse tout à fait. Jacques

---

Vers l'amour était précédé de *Au coin d'un bois*, comédie en un acte et en vers de M. Hugues Delorme, d'après un conte de M. Ibels-Jeoffrin, ainsi distribué :

Lavolige, M. *Signoret;* Sylvaire, M. *Desfontaines;* Frère Paterne, M. *Degeorge;* Vivette, Mlle *de Villiers;* la petite Pomme d'Api, Mlle *Parisel.*

se désespère et souffre de cet abandon, au point de ne plus pouvoir sans elle supporter la vie. Quand il apprend qu'elle part pour toujours, il se tue... C'est le canevas, sans plus, de la comédie, étonnamment vécue, de M. Léon Gandillot. Nous étions de ceux qui voyions en lui un des écrivains dramatiques sur lesquels on devait le plus compter, et nous n'avions jamais douté d'une rentrée sensationnelle du sympathique auteur. C'est avec une vraie joie que nous saluâmes le triomphal succès de l'œuvre charmante qui s'appelait *Vers l'amour*. Interprétation absolument remarquable en la personne de M. Grand — il n'est pas un de nous qui n'ait souffert avec lui ! — de Mlle Rolly, élégante et souple, si tendrement amoureuse et si inconsciemment cruelle ; de M. Duquesne, parfait en le bout de rôle du mari qui ne veut pas « l'être » ; de M. Antoine qui, sans doute pour donner l'exemple, en ce théâtre où les moindres personnages sont excellemment tenus, s'est amusé à dessiner la modeste silhouette d'un gardien du Bois, philosophe à ses heures. Et puis, quelle merveilleuse mise en scène ! Le petit café de Montmartre où commence l'action ; le lac du bois de Boulogne, où se termine douloureusement l'historiette, resteront, chacun en leur genre, d'inoubliables modèles. Les cinq actes, si bien remplis, de M. Gandillot étaient accompagnés d'un acte, un peu vide, de M. Hugues Delorme : *Au coin d'un bois*. Aimable fantaisie dont M. Signoret a fait très joyeusement valoir les rimes riches et les vers spirituellement ironiques.

16 NOVEMBRE. — Inauguration des matinées du jeudi, avec les *Revenants*[1] et *Asile de nuit.*

23 NOVEMBRE. — Le spectacle de la seconde matinée du jeudi se composait des *Avariés* et de *Discipline.* — Le jeudi 30, on donnait l'*Enquête*[2] et la *Parisienne.*

7 DÉCEMBRE. — Quatrième matinée du jeudi : Le *Voiturier Henschel*[3] et *Grasse matinée*[4]. — L'*Honneur* de Sudermann[5] était donné le jeudi

1. DISTRIBUTION. — Oswald, M. *Antoine.* — Engstrand, M. *Signoret.* — Pasteur Manders, M. *Mosnier.* — Mme Alving, Mlle *Grumbach.* — Régine, Mlle *Jeanne Lion.*

2. DISTRIBUTION. — Le juge d'instruction, M. *Antoine.* — L'avocat, M. *Signoret.* — L'inculpé, M. *Mosnier.* — Le greffier, M. *Desfontaines.* — Le procureur, M. *Degeorge.*— Le médecin, M. *Bernard.*— La femme de l'inculpé, Mlle *Grumbach.*

3. DISTRIBUTION. — Le voiturier Henschel, M. *Antoine.* — Le maquignon Walther, M. *Vargas.*— Siebenhaat, M. *Signoret.*— Wermelskirch, M. *Léon Bernard.* — Georges, M. *Desfontaines.* — Fabig, M. *Calmel.*— Frantz, M. *Mosnier.* — Hauffe, M. *Saverne.*— Hildebrand, M. *Michelez.* — Grunert, M. *Marot.* — Mme Henschel, Mlle *Grumbach.* — Hanné, Mlle *Fleury.* — Mme Wermelskirch, Mme *H. Miller.* — Francisca, Mlle *Marley.* — Charlot, Mlle *Parisel.* — Bertha, *la petite Louisette.*

4. DISTRIBUTION. — Emile Couturot, M. *Desfontaines.* — Gustave Aubert, M. *Signoret.* — Juliette Couturot, Mlle *Jeanne Lion.* — Emerantine, Mlle *Barsange.*

5. DISTRIBUTION. — Le baron de Traast-Saarberg, M. *Antoine.* — Robert Heinecke, M. *Grand.* — Conrad, M. *Signoret.* — Lothaire Brandt, M. *Mosnier.* — Hugo Stengel, M. *Desfontaines.* — Umhlingk, M. *Degeorge.*— Le père Heinecke, M. *L. Bernard.*— Michalsky, M. *Saverne.* — Wilhelm, M. *Calmel.*— Ragharita, M. *Hatot.*— Jean, M. *Landouzy.* — Amélie, Mlle *Grumbach.* — Mme Heinecke, Mme *Miller.* — Lenore, Mlle *Van Doren.* — Augusta, Mlle *G. Fleury.* — Alma, Mlle *Martineau.* — Mme Hebenstreit, Mlle *Darsenne.*

suivant ; puis l'*Indiscret*[1] et *Au Téléphone*[2], (21 décembre), et enfin (28 décembre) *Oiseaux de passage*[3].

---

1. Distribution.— Marivon, M. *Antoine*.— Lucien Rivolet, M. *Grand*. — Valautin, M. *Mosnier*. — Farizet, M. *Desfontaines*. — Morgan, M. *Vargas*. — Un domestique. M. *Calmel*. — Thérèse, Mlle *Jeanne Rolly*. — Louise Ovize, Mlle *Jeanne Lion*. — Mme Baige, Mlle *Luce Colas*.— Françoise Marivon, Mlle *Barsange*. — Henriette, Mlle *Martineau*. — Mlle Laure, Mlle *Aubry*.

2. Distribution. — Marex, M. *Antoine*. — Rivoire, M. *Mosnier*. — Blaise, M. *Saverne*. — Justin, M. *Calmel*.— Marthe, Mlle *Van Doren*.— Nanette, Mme *Miller*.— Lucienne Rivoire, Mlle *Barsange*. — Un gamin, Mlle *Marley*. — Le petit Marex, *la petite Schmitt*.

3. Distribution. — Gregoriew, M. *Chelles*. — Guillaume, M. *Antoine*. — Julien, M. *Grand*.— Zakharine, M. *Signoret*.— Charles, M. *Degeorge*. — Joseph, M. *Calmel*.— Le facteur, M. *Marot*. — Tatiana, Mlle *Mellot*. — Véra, Mlle *Van Doren*.— Mme Lafargue, Mlle *Grumbach*. — Mme Dufour, Mlle *Miller*. — Georgette, Mlle *Barsange*. — Louise, Mlle *de Villiers*. — Julie, Mlle *Marley*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Roi Lear, traduction	28 scènes	»	32
Oiseaux de passage, pièce	4	»	2
La Mariotte, comédie	2	»	6
La Main de Singe, conte dramatique	2	»	7
Discipline, pièce	2	»	9
Asile de nuit, comédie	1	»	12
Maternité, pièce	3	»	3
Petite femme, comédie	1	»	32
La Puissance des Ténèbres, drame	5 a. 6 t.	»	3
Les Revenants, drame	3	»	8
Les Honnêtes femmes, comédie	1	»	31
*_L'Amourette_, comédie	3	3 février	20
*_Les Experts_, comédie	1	3 février	105
*_Les Manigances_, comédie	1	3 février	20
Grasse matinée, comédie	1	»	27
*_Les Avariés_, pièce	3	22 févr.	56
Poil de Carotte, comédie	1	»	7
Mariage d'Argent, pièce	1	»	23
*_Le Meilleur Parti_, pièce	3	31 mars	3
La Parisienne, comédie	3	»	10
Tante Léontine, comédie	3	13 avril	38
*_La Race_, comédie	3	12 mai	42
*_Monsieur Lambert, marchand de tableaux_ comédie	2	12 mai	39
*_Vers l'Amour_, comédie	5	10 octob.	96
*_Au coin d'un bois_, comédie en vers	1	10 octob.	96
Le Voiturier Henschel, pièce	5	»	1
L'Honneur, comédie	4	»	1
L'Indiscret, comédie	3	»	1
Au Téléphone, drame	2	»	1

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

Au *Napoléon* de Martin-Laya succédait, le 25 janvier, *Résurrection*, de M. Henry Bataille[1]. MM. Clèves et Clerget n'avaient certes pas prévu, au moment où ils décidaient cette reprise, la terrible actualité que viendraient lui donner les tragiques évènements de Saint-Pétersbourg. On sait comment, en portant à la scène l'admirable roman de Tolstoï, M. Henry Bataille a fait non seulement la pièce qui « a réussi », mais même une œuvre d'art qui méritait le suffrage des lettrés, une œuvre dramatique qui devait secouer d'émotion la masse des spectateurs. Le drame qu'a tiré du célèbre roman l'auteur, naguère applaudi, de *Maman Colibri*, est d'ailleurs digne du succès qu'il a obtenu. Est-ce à dire pour cela que nous avons

1. Distribution. — Nekludoff, M. *André Calmettes*. — Simonson, M. *Maxence*. — Le marchand, M. *Poggi*. — Oustinow, M. *Liabel*. — Krilitzoff, M. *Valney-Charlet*. — Le capitaine, M. *Denerty*. — Ignaty Nikiplorovitch, M. *Ferrier*. — Nikhine, M. *Lebrun*. — Kolosow, M. *Paul Laurent*. — Tikow, M. *Cambey*. — L'officier, M. *Delvil*. — Le professeur, M. *Charly*. — Le commis, M. *Demarsy*. — L'interne, M. *Dastiery*. — La Maslowa, Mme *Berlhe Bady*. — Fedosia, Mlle *Flore Mignot*. — Princesse Kortchaguine, Mlle *Jeanne Malvau*. — Missy, Mlle *Rebacca Félix*. — Tante Laura, Mlle *Dorlia*. — Tante Sonia, Mlle *Villac*. — Natacho, Mlle *Paule Nancray*. — Marie Pawlowa, Mlle *Depeintier*. — La grande Rousse, Mlle *Brenneville*. — L'infirmière, Mlle *Pradier*. — Une garde-malade, Mlle *Dantèze*. — Une servante, Mlle *Bérangère*. — La fille du diacre, Mlle *O'mont*. — La Beauté, Mlle *Rapp*. — Matrobla, Mlle *Aumont*.

retrouvé dans l'adaptation, si habile soit-elle, le génie de Tolstoï? Non certes, et de l'analyse du caractère de Nekludoff, un modèle de pénétration psychologique, il ne reste, en somme, que trop peu dans les six tableaux dont se compose le drame de M. Henry Bataille. Le premier, où nous assistons à la séduction de Katucha ne sort guère de l'ordinaire banalité. Le second, qui représente la salle du jury en pleine délibération, a la valeur d'une amusante caricature. Plus faible, à notre avis, est le troisième tableau où l'auteur nous introduit dans la famille de Nekludoff, rompant avec sa fiancée mondaine et disant son fait à la magistrature. Mais superbe en son réalisme saisissant, celui de l'intérieur de la prison de Moscou, où la Maslowa, abrutie par l'ivresse, crache sa haine à celui qui, pris de pitié, lui a demandé pardon... D'une navrante vérité, celui de l'infirmerie, où la fille perdue a tant de peine à se « relever ». Et très intéresante encore, quoique très « romance » le tableau qui conclut en histoire d'amour : ce sont les adieux à Nekludoff de la pauvre Katucha, heureusement « ressuscitée » et résolue à épouser un de ses compagnons de chaîne qui semble tomber de la lune, tant nous le connaissons peu... Mme Berthe Bady a gardé tout naturellement son inoubliable création de la Maslowa, où, faisant applaudir, sous les plus divers aspects, son très remarquable talent, elle trouva l'occasion de se classer définitivement étoile au firmament dramatique. Elle a joué le rôle avec la même intensité d'expression qu'autrefois, avec plus de sûreté

encore, si c'est possible. A l'origine, M. Dumény tenait avec beaucoup d'élégance et d'autorité le personnage du prince Dimitri Nekludoff. M. Calmettes a moins d'aisance et de distinction que son prédécesseur; il est moins grand seigneur et a montré moins d'émotion sincère. Mais il a fait preuve de vigueur et d'âpreté, et n'a, en somme, aucunement failli à sa tâche d'humanitaire. Autour de ces deux protagonistes s'empresse une troupe où chacun « donne » avec ardeur en son rôle modeste. C'est ainsi que, dans une trop courte apparition, la scène, malheureusement unique, de Missy, rendant sa parole et sa bague à Nekludoff, Mlle Rebecca Félix fait apprécier ses qualités de grâce et de simplicité; Mlle Jeanne Malvau sous les traits de la princesse Kortchaguine; Mlle Flora Mignot, jolie Fédosia; M. Maxence, impressionnant Simonson; M. Poggi, amusant en marchand juré : tous font montre de talent en leur tâche respective... *Napoléon,* où M. Maxence prend possession du rôle de Napoléon, le *Courrier de Lyon*, puis le *Bossu*, avec M. Dulac, dans Lagardère, M. Maxence, dans Gonzague, MM. Saidreau et Poggi, dans Passepoil et Cocardasse, ont succédé à *Résurrection.*

19 MAI. — Première représentation de *Pauvre Fille*, pièce en cinq tableaux de M. Gerhardt Hauptmann, adaptation de M. Jean Thorel[1], suivie de

2. DISTRIBUTION. — Le père Bern, M. *Léon Noël.* — Flamm, M. *Dulac.* — Auguste, M. *Maxence.* — Streckmann, M. *Valney-Charlet.* — Le vieux Fritz, M. *Denerty.* — Kahn, M. *Aumont.* — Le garde, M. *L. Raoul.* — Kleinert, M. *Cambey.* — Heinzel, M. *Dastiéry.*— Mme Flamm,

Lidoire, scène de la vie militaire, de M. Georges Courteline[2]. — A Gerhardt Hauptmann, l'auteur de cet émouvant drame des *Tisserands*, que nous révéla M. Antoine, le théâtre de la Porte-Saint-Martin empruntait — pour quelques soirs seulement — une pièce célèbre en Allemagne, *Rose Bern*, qu'avait très habilement adaptée, sous le nom de *Pauvre Fille*, M. Jean Thorel. C'est l'histoire, très simple, d'une jeune paysanne qui, travaillant vaillamment pour nourrir son père, s'est laissé séduire par le bourgmestre M. Flamm, chez qui elle était en service. Sa faute a été découverte par le mécanicien Streckmann ; celui-ci menace de tout dire si Rose ne consent pas à lui appartenir. Et voilà que pour acheter son silence, la pauvre fille se donne à ce Don Juan de village. Pourquoi Streckmann — c'est vraiment le traître du mélodrame — l'insulte-t-il devant tous un jour de moisson? Le vieux Bern le cite alors en justice, et apprend que les accusations portées contre sa fille n'étaient pas, hélas! une calomnie. Rose est déshonorée, elle va être mère. Et de honte, la malheureuse se tue. Elle avait pourtant rencontré des êtres pitoyables à sa misère : son fiancé Auguste, tout prêt à lui pardonner, et la femme du bourgmestre... Ah! la belle scène, véritablement poignante, que celle où, sans dire quel fut le séduc-

Mlle *Jeanne Malvau*. — Rose Bern, Mlle *Blanche Barat*. — Marthe, Mlle *Bérangère*. — La vieille Fritz, Mlle *Villac*. — Minna, Mlle *Rapp*. — La petite, Mlle *R. Valien*.

2. DISTRIBUTION. — La Biscotte, M. *Poggi*. — Lidoire, M. *Saidreau*. — Le maréchal des logis, M. *Paul Laurent*. — Maraboul, M. *Dastiéry*. — Le brigadier, M. *L. Raoul*. — Vergisson. M. *Demarcy*.

teur, elle avoue à Mme Flamm sa maternité! Mlle Jeanne Malvau, abordant un emploi dont elle n'a, certes, pas encore l'âge, a joué de façon absolument remarquable le rôle de Mme Flamm. Et sous les traits du père Bern, on a également fort applaudi, pour son naturel parfait, le solide comédien qu'est Léon Noël. Ces deux artistes de valeur ont été le charme de cette trop pâle copie de notre *Claudie* et de notre *Closerie des genêts*. Mlle Barat — toute fraîche émoulue du Conservatoire — nous a paru manquer de véritable émotion dans le rôle de Rose, tenu par elle dans une gamme constamment larmoyante et forcément monotone. La direction de la Porte-Saint-Martin avait donné au drame allemand une généreuse hospitalité — le décor de la moisson était superbe — et complété le spectacle par un éclat de rire bien français. *Lidoire*, ce petit chef-d'œuvre comique de Georges Courteline, joyeusement enlevé par MM. Saidreau et Poggi, produisait, comme de coutume, un effet énorme.

Après quelques représentations d'*Electra*[1], on reprenait successivement la *Grâce de Dieu*[2], le

1. — La pièce de M. Paul Milliet avait alors pour interprètes MM. Dulac, Valney-Charlet, Léon Noël, Liabel, Mmes F. Mignot, Jeanne Malvau, Dantèze.

2. — M. Léon Noël jouait « le père Loustalot »; le rôle de Marie était confié à Mlle Flore Mignot.

Un changement s'était produit le 26 juin dans la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin. M. Paul Larochelle remplaçait, comme associé, M. Clerget auprès de M. Paul Clèves. Détails curieux pour les amateurs de coïncidences : comme le fait aujourd'hui son fils, M. Larochelle père avait quitté la direction des théâtres populaires de la rive gauche pour la Porte-Saint-Martin, alors détruite par la Commune et qu'il fit reconstruire. Et M. Paul Clèves, qui avait succédé au père, devenait l'associé du fils.

Courrier de Lyon et le *Bossu*[1]. Puis, en plein été, le 19 août, la direction lançait une pièce nouvelle : les *Exploits de Montenl'air*, cinq actes et huit tableaux de MM. E. Herbel et Bouvet[2]. — M. et Mme Lamy ont fait fortune à Nouméa et vont rentrer en France donner la main de leur fille Hermance au brave lieutenant Bernard. Comme ils craignent d'être volés et soulagés des six cent mille francs qui composent leur fortune, Mme Lamy, en une heureuse opération, troque cet argent contre un choix de perles rares, qu'elle portera toujours dans son corsage. Ainsi, le fameux Montenl'air, le terrible forçat qui vient de s'évader, celui-là même qui jura d'avoir la *galette* et la *peau* de M. Lamy ne pourra aisément s'en emparer. Les Lamy ont donc loué, de retour en France, une gentille villa aux environs de Fontainebleau, où est caserné le régiment du lieutenant Bernard, devenu capitaine, et l'on doit, aussitôt après les grandes manœuvres, célébrer le mariage des fiancés. Tout irait, vous le voyez, pour le mieux, si le sombre Carriès, amoureux fou d'Hermance, ne l'avait sui-

1. — C'était, le 12 août, la centième de la reprise du *Bossu*. Le célèbre drame d'Anicet-Bourgeois et Paul Féval aura été, depuis sa création, représenté 2.197 fois sur nos quatre grandes scènes populaires.

2. Distribution. — Ma Rose, M. *Poggi*. — Lamy, M. *Bartel*. — Bernard, M. *Liabel*. — Jeannel, M. *Lorrain*. — Carriès, M. *Hautefeuille*.— Malestrot, M. *Denerty*. — Ribouis, M. *Mulhery*. — L'adjudant, M. *Paul Laurent*. — Le brigadier, M. *Albert*. — Mégot, M. *Calmel*. — L'agent, M. *Clerville*. — Le troquet, M. *Cambey*. — Fossoir, M. *Raoul*. — Duc de Cherval, M. *Catrieu*. — La Patate, M. *Dastiéry*. — Le gendarme. M. *Aumont*. — Le caporal, M. *Guibert*. — Gironde, Mlle *Ch. Durand*.— Hermance, Mlle *Depeinter*. — Mme Lamy, Mlle *Le Grand*. — Nika, Mlle *Bérangère*. — Mme Malestrot, Mlle *Villac*. — Pinsonnette, Mlle *Ada Delide*. — La Tole, Mlle *Rapp*. — Emilienne, Mlle *Paulette Lory*. — Chichette, Mlle *De Marbo*.

vie depuis Nouméa, bien résolu à posséder de gré ou de force, la jolie jeune fille, qui maintes fois repoussa avec mérpris ses déclarations et ses offres. Carriès, déguisé tantôt en mendiant, tantôt en colporteur, s'entend avec quelques apaches pour cambrioler la villa des Lamy et s'emparer de la jeune fille, qu'on lui amènera jusqu'à son automobile postée non loin de là. Heureusement Jeannel veille. Qu'est-ce donc que Jeannel ? Un bon garçon, ordonnance du capitaine Bernard, ancien forçat condamné par erreur judiciaire et dont l'innocence fut reconnue, grâce à l'intervention dudit Bernard, à qui il est aujourd'hui, bien naturellement, dévoué corps et âme. Jeannel, vêtu en ouvrier, surveille sans relâche Carriès, et, simulant l'ivrognerie, évente le cambriolage de la villa et met en fuite les bandits avant que ceux-ci aient pu trouver la fameuse cachette des six cent mille francs, Mme Lamy ayant revendu avec un joli petit bénéfice ses perles rares. Mais les péripéties du ménage Lamy ne sont pas, hélas ! terminées. Les voilà, en suivant les manœuvres, perdus dans les Vosges et réfugiés en une misérable chaumière, dont les propriétaires, sans le vouloir, leur font une peur affreuse ; puis M. Lamy est pris par les gendarmes pour le célèbre Montenl'air, — dont on parle toujours, et qu'on ne voit jamais, — arrêté et conduit enfin au capitaine Bernard, qui, lui, a échappé par miracle à la mort que lui destinait Carriès. Un réserviste du nom de Ma Rose, avait la mission, moyennant forte récompense, de lui loger au cour des manœuvres une balle dans la tête. Carriès,

dénoncé, est arrêté séance tenante; Montenl'air lui-même se fait pincer, et rien ne s'oppose désormais aux mariages de Bernard avec Hermance, et de Jeannel avec Nika, la gentille servante. Notons M. Poggi, gai et bon enfant dans Ma Rose; M. Bartel, plein de rondeur en Lamy. Et passons...

19 OCTOBRE. — Reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet[1].

9 NOVEMBRE. — M. Zeller importe au théâtre de la Porte-Saint-Martin une série de matinées classiques, qu'il a précédemment organisées dans la salle du Trocadéro. Elles commencent par *Athalie*, avec la musique de J.-B. Moreau et les chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de M. Ch. Bordes. Avant la tragédie de Racine, M. George Vanor donne une ardente conférence sur le traditionnalisme religieux au théâtre; il exalte l'éloquence sacrée allant de la chaire à la scène et de Bossuet à Racine; il célèbre la majesté prophétique des strophes d'*Esther* et d'*Athalie*, et il trouve de nobles accents pour moderniser en la transformant l'action des drames raciniens. Le public, enthousiasmé, applaudit longuement le distingué conférencier.

---

1. DISTRIBUTION. — D'Artagnan, M. *Marié de L'Isle*. — Athos, M. *Dulac*. — Porthos, M. *Zeller*. — Aramis, M. *Paul Laurent*. — Richelieu, M. *Perny*. — Buckingham, M. *Liabel*. — Bonacieux, M. *Léon Noël*. — Louis XIII, M. *Roger Carl*. — Tréville, M. *Valney-Charlet*. — Planchet, M. *Poggi*. — Rochefort, M. *Denerty*. — De Winter, M. *Lorrain*. — Felton, M. *Hautefeuille*. — Milady, Mlle *Brille*. — Mme Bonacieux, Mlle *Flore Mignot*. — Anne d'Autriche, Mlle *Demidoff*. — La supérieure, Mlle *Villac*. — Estefana, un page, Mlle *Paulette Lorcy*.

16 NOVEMBRE. — Au programme de la matinée classique du jeudi : *Œdipe à Colone*, tragédie en trois actes de Sophocle (adaptation de M. J. Gastambide, musique de scène et chœurs de M. Francis Thomé), avec M. Philippe Garnier, Mlle Jane Thomsen, MM. Ferry, G. Zeller, Henry Perrin, et première représentation de l'*Athénienne*, comédie antique en trois actes, de M. Albert Marquet (adaptation du *Miles gloriosus* de Plaute)[1]. Ecrite en une jolie langue, semée de traits, présentant avec une habileté consommée les situations comiques du vieil auteur latin et y ajoutant par d'amusantes transpositions de mots, l'œuvre de M. Albert Marquet a soulevé des fusées de rires.

23 NOVEMBRE. — On donne en matinée (matinées Zeller) le *Cid*, où Mlle Lucie Brille est une remarquable Chimène, et les *Plaideurs* qui excitent une gaieté folle. Très brillante conférence de M. George Vanor qui fait, à propos du *Cid*, un éloge enthousiaste de la chevalerie castillane, de l'honneur français.

7 DÉCEMBRE. — Les *Femmes savantes* et le *Malade imaginaire*, avec M. Barral, excellent de verve et de drôlerie dans le rôle d'Argan, composent le spectacle de la matinée, que précède une causerie de M. George Vanor. A propos de Trissotin et de Vadius, le conférencier réhabilitait Cotin et Ménage,

1. DISTRIBUTION. — Pyrgopolinice, M. *Henry Perrin*. — Palestrion, M. *Stacquet*. — Périplectomène, M. *Bahier*. — Scélèdre, M. *G. Flandre*. — Pleuside, M. A. *Lauff*. — Artotrogue, M. *Catriens*. — Lucrion, M. *Trévoux*. — Carion, M. *Lerou*. — Philocomasie, Mlle *Delmay*. — Acrotéleutie, Mlle *Mérindol*. — Milphidippe, Mlle *Louise Koch*. — Cléonice, Mlle *Meyran*.

et il libérait Philaminte et Armande de leur réputation de ridicule. La tâche était ardue; mais chaque paragraphe s'étayait d'un document, et à chaque instant un mot d'esprit triomphait de la résistance des spectateurs les plus prévenus. Dans les *Femmes savantes*, Mmes Dehon, Derigny, Flore Mignot, Demidoff, MM. Perny, Perrin et Berthelier étaient fort applaudis. M. Zeller jouait Chrysale : il y remportait un succès personnel.

14 DÉCEMBRE. — Au programme de la matinée classique : le *Dépit amoureux* et l'*Avare;* causerie de M. George Vanor.

21 DÉCEMBRE. — Précédée d'une conférence de M. Laurent Tailhade, *Andromaque* se donnait devant une salle ravie. Tous les excellents interprètes de l'œuvre de Racine, M. Segond dans Oreste, M. Teste dans Pyrrhus, Mme Louise Prévor dans Hermione étaient longuement applaudis. Mais le gros succès de la journée allait sans contredit à Mlle Lucie Brille, qui jouait le rôle d'Andromaque avec une originalité, une beauté d'attitudes et une maîtrise véritable qui la mettaient tout à fait hors de pair.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Napoléon, épopée	3 p. 6 a. 40 t.	»	30
Résurrection, drame	5 a. 1 pr.	25 janv.	72
Le Bossu, drame	5 a. 10 t.	31 mars	106
**Pauvre Fille*, pièce	5 tabl.	19 mai	6
Lidoire, pièce	1	19 mai	15
Electra, pièce	5	24 mai	9
La Grâce de Dieu, drame	5	1er juin	31
**Les Exploits de Montenl'air*, pièce	5 a. 8 t.	19 août	69
La Jeunesse des Mousquetaires, drame	5 a. 12 t.	9 nov.	87
Athalie, tragédie	5	»	1
Le Mariage forcé, comédie	1	»	1
Œdipe à Colone, tragédie	3	»	1
**L'Athénienne*, comédie antique	3	»	1
Le Cid, tragédie	5	»	1
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	1
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	1
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	1
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	1
L'Avare, comédie	5	»	1
Andromaque, tragédie	5	»	1
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	1
Phèdre, tragédie	5	»	1
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	1

THÉATRE DE LA GAITÉ

L'année avait commencé par une série de « matinées classiques ». Le 5 janvier, Coquelin nous offrait le très vif plaisir de l'applaudir dans *Tartuffe*[1] qu'il n'avait joué encore à Paris que lors de sa représentation de retraite au Théâtre-Français. Il nous présentait, en la personne de Mlle Gilda Darthy, une superbe Elmire, et sous les traits de Dorine, la soubrette forte en gueule (le rôle ne pouvait guère lui convenir) Mme Céline Chaumont, l'aimable Cyprienne de *Divorçons*. La représentation se terminait par les *Précieuses ridicules*[2], où Coquelin était le Mascarille incomparable que devait aller voir toute la génération nouvelle. C'était, disons-le, une admirable merveille.

13 JANVIER. — Première représentation, à ce théâtre de l'*Abbé Constantin*[3]. — Elle est amusante — quoique honnête — la comédie que tirèrent si

1. DISTRIBUTION. — Tartuffe, M. *Coquelin aîné*. — Orgon, M. *J. Coquelin*. — Valère, M. *Volny*. — Cléante, M. *Marquet*. — Damis, M. *Rozenberg*. — Loyal, M. *Chabert*. — L'exempt, M. *Monteux*. — Dorine, Mme *Céline Chaumont*. — Elmire, Mlle *Gilda Darthy*. — Marianne, Mlle *Mylo d'Arcyle*. — Mme Pernelle, Mme *Délia*.

2. DISTRIBUTION. — Mascarille, M. *Coquelin aîné*. — Gorgibus, M. *Rozenberg*. — Jodelet, M. *Chabert*. — La Grange, M. *Volny*. — Du Croisy, M. *Monteux*. — Un porteur, M. *Adam*. — 2e porteur, M. *Déan*. — 1er violon, M. *Ogereau*. — Cathos, Mlle *Moreno*. — Madelon, Mlle *Bouchetal*. — Marotte, Mlle *Voulzie*.

3. DISTRIBUTION. — L'abbé Constantin, M. *Coquelin aîne*. — Paul de Lavardens, M. *Rozenberg*. — Jean Reynaud, M. *Lamothe*. — Bernard,

habilement du joli récit de M. Ludovic Halévy, feu Crémieux et son jeune et avisé collaborateur d'alors, M. Pierre Decourçelle. Ah! ce bon abbé Constantin, si doux, si souriant, et ces ravissantes Américaines qui traversent la pièce avec leur honnêteté et leur beauté, ils vont encore (c'est de l'abbé et de son filleul que je parle) faire verser plus d'une larme et faire plus d'un caprice (je songe aux jolies Yankees). Et tout cela pourquoi? Parce que cela a le charme d'une vertu sans ennui. Faire une pièce d'un roman où il n'y avait pas de pièce, la tâche était ingrate, et nous avons dit jadis comme Hector Crémieux et M. Pierre Decourcelle s'acquittèrent le mieux du monde de la délicate besogne qu'ils avaient assumée. Le premier acte est une exposition supérieurement adroite, dont les détails sont de purs bijoux. Il faut voir le bon curé se rallier aux belles Américaines quand il les sait aussi catholiques que charitables. « Mais alors, dit-il, le bruit se répandant dans les communes voisines, on va venir s'établir pauvre à Sauvigny ». Charmant est le dîner dans le jardin, rempli de roses, du presbytère de campagne; délicieuse est la scène où, l'abbé s'étant endormi, les deux Américaines chantent... toujours un peu plus fort, pour l'éveiller sans lui laisser croire qu'on s'est

M. *Péricaud.* — De Larnac, M. *Mondos.* — Mme de Lavardens, Mme *Marie Magnier.* — Mme Scott, Mlle *Marcelle Lender.* — Bettina, Mlle *Blanche Toutain.* — Pauline, Mme *Angèle.*

Le rôle du jardinier Bernard était repris par un jeune comédien, M. Chabert, remplaçant au pied levé M. Péricaud, indisposé, et jouant avec beaucoup de pitioresque et de bonhomie.

Le 22 février, aura lieu la 50e représentation de la reprise de l'*Abbé Constantin.*

aperçu qu'il dormait... Grand succès, de même, pour le second acte, avec le duel des deux amis, Jean Reynaud et Paul de Lavardens — une invention, et même une trouvaille des dramaturges — avec l'équipée de Bettina, courant sous la pluie aux nouvelles de Jean qui, bien entendu, est sain et sauf. On entend la fanfare : le régiment passe ; il est passé ! Je vous recommande le grand parapluie retourné par l'orage : ce sont de ces précieux effets de mise en scène qui valent de longues tirades. C'est au troisième acte, chez le curé, qu'est, à vrai dire, la scène à grand effet : Bettina venant s'offrir, elle et ses millions, au pauvre, mais honnête lieutenant. Rien de moins imprévu, mais rien de charmant comme ce troisième acte, bourré de petites, de toutes petites choses, amusantes, vivantes et remplies de délicieux traits d'observation... Encore une fois, on a fort applaudi la pièce, quoique honnête, et peut-être, parce que honnête... Et l'on a fait fête à ses interprètes actuels. Coquelin, le Tartuffe d'hier, est exquis dans la douce figure de l'abbé Constantin : impossible d'y mettre plus de tact, plus de mesure, plus de bonhomie, plus de grandeur simple. Mme Marie Magnier, qui fut autrefois une si élégante Mme Scott, est une fort amusante Mme de Lavardens. Ce sont de séduisantes Américaines que Mmes Marcelle Lender et Blanche Toutain, et il n'est pas jusqu'à Mme Angèle — une sympathique rentrée au théâtre — qui n'ait obtenu un gros succès sous le bonnet à coiffe de la servante du curé. Les recettes de *l'Abbé Constantin* — l'idéale pièce de famille — devaient

permettre à la direction de la Gaîté d'attendre patiemment, non pas l'œuvre de M. Rostand qui ne viendra pas, mais le *Scarron* de M. Catulle Mendès, qu'allait nous jouer Coquelin.

19 JANVIER. — Matinée classique avec le *Malade imaginaire*[1] et le *Médecin malgré lui*[2].

30 MARS. — Première représentation de *Scarron*, comédie tragique en trois actes, en vers, de M. Catulle Mendès, musique de M. Reynaldo Habin[3]. — Il sied aux vrais artistes de « jouer la difficulté ». Faire du célèbre et affreux cul-de-jatte — traîné d'acte en acte dans un fauteuil à roulettes — le héros d'une pièce de théâtre, n'était-ce point là

---

1. DISTRIBUTION. — Diafoirus, M. *Coquelin aîné*. — Argan, M. *Jean Coquelin*. — Purgon, M. *Rozenberg*. — Béralde, M. *Monteux*. — Cléante, M. *Coiseau*. — M. Diafoirus, M. *Garay*. — Fleurant, M. *Chabert*. — Bonnefoi, M. *Adam*. — Toinette, Mme *Marguerite Ugalde*. — Angélique, Mme *Maggie Gauthier*. — Bélise, Mlle *Bouchetal*. — Louison, *La petite Henriette Dauwe*.

2. DISTRIBUTION. — Sganarelle, M. *Coquelin aîné*. — Géronte, M. *Rozenberg*. — Léandre, M. *Dauchy*. — Valère, M. *Garay*. — Lucas, M. *Chabert*. — M. Robert, M. *Adam*. — Martine, Mlle *Bouchetal*. — Lucinde, Mlle *Mylo d'Arcyle*. — Jacqueline, Mme *Renée Bussy*.

3. DISTRIBUTION. — Scarron, M. *Coquelin aîné*. — Destin, M. *Volny*. — Toussaint-Quinet, M. *Laroche*. — De Villarceaux, M. *Capellani*. — La Rancune, M. *Péricaud*. — La Mesnardière, M. *Gravier*. — Foucaral, M. *Rozenberg*. — Rotrou, M. *Schutz*. — Ménage, M. *Chabert*. — Armentières, M. *Grammont*. — Comte de Bélin, M. *Albert*. — Miton, M. *Dauchy*. — Mars, M. *Person* — L'abbé Celli, M. *Gandera*. — Ninon de Lenclos, Mlle *Gilda Darthy*. — Françoise d'Aubigné, Mlle *Sylvie*. — Etoile, Mlle *Ventura*. — Mme de La Bazinières, Mlle *Voulzie*. — Mme d'Aubigné, Mlle *Massie*. — Une bourgeoise, Mlle *Blanchet*. — La Tripotière, Mlle *G. Rose*. — Mlle Diodée, Mlle *Pickell*. — Mme de Ribaudon, Mlle *Dixel*. — Marquise de Lestissac, Mlle *Baylat*. — Comtesse de Fiesque, Mlle *Verdier*. — Vénus, Mlle *Guétry*. — Marion Delorme, Mlle *Bernard*. — Psyché, Mlle *d'Armor*. — Pallas, Mlle *Rosine*. — Hébé, Mlle *Ovise*. — Bellone, Mlle *Leno*. — Françoise d'Aubigné, *petite Angèle Henry*.

une conception si étonnamment hardie qu'elle frisait la témérité ? Par la prestigieuse magie de sa vaste et solide érudition d'écrivain et de sa souveraine maîtrise de poète, le probe auteur de *Scarron* a triomphé autant qu'il le pouvait de la tant périlleuse entreprise. Et le rideau s'est baissé sur des ovations qui s'adressaient à l'admirable virtuose qu'est M. Catulle Mendès, à l'incomparable comédien que s'est montré une fois de plus M. Coquelin aîné. En sa comédie tragique qui suit pas à pas l'histoire du poète burlesque, M. Catulle Mendès nous montre Scarron rencontrant pour la première fois au Mans Françoise d'Aubigné, alors toute petite fille, au moment où il vient de débiter une lyrique et sacrilège tirade à la gloire du singe, qui lui vaudra d'être précipité dans les boues glacées de la Sarthe. Nous le retrouvons le soir même de son étrange union avec Mlle d'Aubigné ; rien de plus pénible, mais rien de plus saisissant aussi que le tableau suivant ; l'affiche l'appelle ironiquement le « Coucher du marié » : triste marié qu'on verse de sa chaise roulante à son lit de douleur... « Oh ! Scarron, soyez juste, a dit en son franc parler Ninon de Lenclos : qui donc serait cocu si vous ne l'étiez pas ? » Scarron pourtant ne veut point « l'être » : il consent à ce que la jeune femme qu'il adore ne soit jamais pour lui qu'une sœur, mais il prétend qu'un autre ne lui vole pas son trésor... Il a compté sans Villarceaux, qui semble, vraiment, avoir tout ce qu'il faut pour conquérir le cœur de la « belle Indienne », et motiver le sixain de Gilles Boileau :

Vois sur quoi ton erreur se fonde,
Scarron, de croire que le monde
Te va voir pour ton entretien ;
Quoi, ne vois-tu pas, grosse bête,
Si tu grattais un peu ta tête,
Que tu le devinerais bien ?

Il faut voir Scarron, dans un accès de fureur jalouse retrouver assez de force pour briser les deux bras de sa chaise, s'échapper de son demi-cercueil et marcher l'épée à la main sur les amoureux réunis en la chambre jaune — nuance symbolique — de la complaisante Ninon. Puis comment ne pas frémir à l'acte de la mort si cruellement railleur, si profondément pathétique ! Et j'imagine quelle doit être la suprême joie d'un maître tel que Catulle Mendès de se voir compris et interprété comme il l'a été par Coquelin, absolument admirable — il n'y a pas d'autre mot — dans le rôle si complexe et si difficile de Scarron. Ah ! le mérité triomphe de notre grand comédien ! Après et avec Coquelin, nous voulons nommer Mlle Sylvie, qui, ne « mangeant » point les vers comme ses trop gourmandes camarades, Mmes Gilda Darthy et Ventura, a mis infiniment d'intelligence et de mordant dans le personnage de Françoise, ou Francine Scarron, songeuse, prudente, ambitieuse et dévote : une remarquable composition qui fait le plus grand honneur à la jeune artiste de l'Odéon, si heureusement prêtée au théâtre de la Gaîté. — De jolis décors — le frais jardin du troisième acte, où s'épanouit le printemps, est une merveilleuse toile de M. Bertin — encadrent dignement l'œuvre

de M. Catulle Mendès, l'un des plus nobles types d'hommes de lettres de ce temps.

Dès le 20 avril on reprenait l'*Abbé Constantin*, dont on fêtait bientôt à ce théâtre la 100e représentation. Et le 28 avril on nous rendait le *Maître de forges*[1], qui, dignement, terminait à la Gaîté la saison des comédies. Nous avons donc revu le célèbre ouvrage de M. Georges Ohnet qui obtint, il y a vingt-deux ans, un si énorme succès, et nous avons trouvé que c'était là une excellente pièce, et que l'on ne s'était pas trompé sur son compte. Le drame est touchant parce qu'il est vrai et que la situation est forte. Le premier acte du *Maître de forges* est tout simplement de premier ordre. Il fait attendre de très grandes choses, ce qui est précisément le métier d'un premier acte. Il pose, et avec une netteté, une clarté et un relief extraordinaires, une situation infiniment intéressante. Claire de Beaulieu aime son cousin, qu'extérieurement elle trouve charmant. Elle est aimée en silence par un homme sérieux qu'elle n'aime pas. Le cousin l'abandonne froidement pour faire un mariage riche. De dépit, d'orgueil froissé, elle épouse brusquement l'homme sérieux, sans oublier le séduisant cousin. Que va-t-il sortir de là ? De

1. DISTRIBUTION. — Moulinet, M. *Coquelin aîné*. — Philippe Derblay, M. *Desjardins*. — Bachelin, M. *Laroche*. — Duc de Bligny, M. *Volny*.— Baron de Préfont, M. *Rozenberg*. — Octave, M. *Dauchy*. — Le général, M. *Person*. — Gobert, M. *Chabert*. — Le docteur Servan, M. *Ogereau*.— Le préfet, M. *Grammont*. — De Pontac, M. *Dannequin*. — Jean, M. *Adam*. — Claire de Beaulieu, Mme *Jane Hading*. — Athénaïs, Mlle *Gilda Darthy*. — Marquise de Beaulieu, Mme *Pauline Patry*. — Baronne de Préfont, Mlle *Kerwich*. — Suzanne, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Brigitte, Mlle *Merle*.

grands malheurs, et puis, nous en avons l'espoir, un redressement de toutes choses qui sera produit par l'amour. Le soir des noces, la femme se refuse à son mari dans une scène qui n'était pas, certes, facile à faire et qui est admirablement faite. Le mari, très épris, mais très ferme et très digne, signifie à sa femme qu'il ne faut pas qu'elle s'avise de revenir et que jamais il ne sera son mari qu'aux yeux du monde, et la pièce, très savoureuse, sera la lutte de deux orgueils, et l'orgueil vaincu par l'amour. C'est très intéressant et très bien interprété, non pas par M. Desjardins qui, resté « en bois », n'a pas su mettre dans le rôle de Philippe Derblay toute l'humanité qu'il comporte, mais par Mme Jane Hading qui est toujours, avec la grâce altière et fine qui la caractérise, une Claire admirable et vraiment originale... Elle sent, elle comprend ; elle fait sentir et elle fait comprendre. Elle est vibrante, passionnée et nerveuse. Peut-être y prend-elle aujourd'hui un petit peu trop de « temps », mais elle a de si beaux éclats, de si beaux silences farouches ! C'est une grande et belle actrice que doit regretter, que devrait redemander le Théâtre-Français... Mme Hading y a sa place toute marquée et parmi tant de rôles, si bien dans ses cordes, elle n'aurait que l'embarras du choix. Un personnage vipérin et venimeux comme celui d'Athénaïs convient peu à l'aimable visage de Mlle Gilda Darthy. Dans le petit rôle de Moulinet, dont il a bien voulu se charger pour la circonstance, Coquelin aîné a mis littéralement la salle en joie. Et comme nous lui demandions pourquoi

il n'avait pas joué Philippe comme il le comprenait, avec l'infinie bonté qui est bien dans l'âme du personnage : — « Non, nous a-t-il répondu, je suis maintenant trop vieux pour le rôle ; mais je le jouerai tout de même un jour, car je compte bien reprendre Petruccio de la *Mégère apprivoisée*... » Voilà qui nous promet dans l'avenir une intéressante soirée.

3 JUIN. — Première représentation, à ce théâtre, de *Champignol malgré lui*. Un vaudeville plein de verve, d'invention et d'habileté, étonnamment gai et admirablement bâti, que conçurent dans la joie MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières. La pièce s'est jouée des centaines de fois... En un temps où nous sommes tous soldats, où tous doivent à la patrie leurs treize jours ou leurs deux ans, ces scènes de la vie militaire ne pouvaient manquer d'avoir le gros succès qu'elles ont obtenu. J'ajoute — et c'est là un merveilleux argument pour les apôtres de la vérité dramatique — que ces scènes sont d'autant plus amusantes qu'elles sont presque toujours observées d'après nature. Les lignards de *Champignol malgré lui* existent réellement, et beaucoup, parmi nous, ont vu ces types d'officiers, de sous-officiers, de simples réser-

1. DISTRIBUTION. — Champignol, M. *Germain*. — Saint-Florimond, M. *Galipaux*. — Camaret, M. *Noizeux*. — Chamel, M. *Jæger*. — Fourageot, M. *Chameroy*. — Singleton, M. *Vallières*. — Ledoux, M. *Rivers*. — Célestin, M. *Dauchy*. — Grosbon, M. *Calvin*. — Le prince de Valence, M. *Ch. Bertheaux*. — Belouette, M. *Dannequin*. — Lavalanche, M. *Berly*. — La Fauchette, M. *Laroque*. — Badin, M. *Cartereau*. — Brigadier de gendarmerie, M. *Ogereau*. — Gérôme, M. *Georges*. — Joseph, M. *Venant*. — Angèle, Mlle *Viviane Lavergne*. — Charlotte, Mlle *Marguerite Lavigne*. — Mauricette, Mlle *Senher*. — Adrienne, Mlle *Voulzie*.

vistes. Un instant nous avons craint qu'en son nouveau et plus vaste cadre, la joyeuse bouffonnerie de MM. Feydeau et Desvallières ne semblât quelque peu vieillie, quelque peu dépaysée. Mais, dès le premier acte, nous étions complètement rassuré : la pièce a paru aussi follement gaie qu'autrefois. C'est naturellement aux hommes qu'appartient le triomphe de l'interprétation. Le vrai Champignol est le toujours divertissant Germain, et le fou rire vous prend, pour ne vous plus lâcher, dès qu'apparaît, en simiesque pioupiou, celui qui représente « un de nos premiers peintres de l'époque », comme dit sa femme. « Champignol malgré lui », c'est dans le rôle de Guy, Galipaux, plein de fantaisie. Tarride avait dessiné en artiste original d'un trait piquant et spirituel, le rôle du conventionnel capitaine. M. Noizeux, qui a beaucoup de talent — nous l'avons souvent remarqué — ne s'est nullement montré indigne de lui succéder. Mlle Viviane Lavergne joue de façon agréable et adroite le rôle de Mme Champignol. Et Mlle Marguerite Lavigne — en vraie fille d'Alice Lavigne — rend avec beaucoup de drôlerie celui de la petite bonne qui arrive de son pays, mais qui ira loin, lorsqu'elle aura trouvé le banquier rêvé par sa tante. A en juger par le gros effet de cette reprise, qui s'est faite, le premier soir, devant une salle fort élégante, *Champignol malgré lui* n'aura nullement à se repentir d'avoir changé de garnison. Et si tous ceux qui l'ont vu aux Nouveautés viennent le revoir à la Gaîté, c'est un spectacle qui n'est pas près de quitter l'affiche ; en voilà pour

tout l'été. Heureux Feydeau, heureux Desvallières!... En réalité, le théâtre fermait ses portes le 17 juillet avec *Champignol malgré lui*. Il les rouvrait avec lui le 12 août. L'âme de la pièce, c'est toujours Germain, incomparable de brio et de fantaisie dans le rôle de Champignol. Regnard lui donne la réplique avec sa bonhomie habituelle et sa rondeur amusante; puis c'est Jæger, Noizeux, Vallières, Chameroy, etc., dont l'entrain mène heureusement la pièce. Du côté féminin, Mlle Florence Gromier est absolument charmante; Mlle Marguerite Lavigne, étourdissante d'ahurissement; Mlle Senher, pleine de charme, et Mlle Pickell, très piquante. Succès de fou rire comme précédemment.

12 SEPTEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, du *Roman d'un jeune homme pauvre*, pièce en cinq actes et sept tableaux d'Octave Feuillet[1]. — L'été étant fini, la direction du théâtre de la Gaîté a remisé le vaudeville et laissé là *Champignol*, pour revenir à la comédie romanesque qui lui avait déjà fort heureusement réussi avec les reprises de l'*Abbé Constantin* et du *Maître de Forges*. Après MM. Ludovic Halévy et Georges Ohnet, c'est le tour d'Octave Feuillet avec le *Roman d'un jeune homme pauvre*. Je ne vous dirai pas les amours de Maxime Odiot, marquis de

1. DISTRIBUTION. — Maxime Odiot, M. *Marquet*. — Laroque, M. *Péricaud*. — De Bévallan, M. *Coste*. — Laubépin. M. *Laroche*. — Alain, M. *Céalis*. — Docteur Desmarets, M. *Gravier*. — Gaston de Lussac, M. *Dauchy*. — Vauberger, M. *Ogereau*. — Champlein, M. *Danequin*. — Yvonnet, M. *Venant*. — Marguerite, Mlle *Suzanne Munte*. — Mme Laroque, Mme *Pauline Patry*. — Mlle Hélouin, Mlle *H. Demongey*. — Mme Aubry, Mme *Dehon*. — Christine, Mlle *H. Doll*. — Mme Vauberger Mme *Gravier-Magnier*.

Campcey, gentilhomme généreusement ruiné, le martyr de l'honneur, avec Marguerite Laroque, l'héritière des millions d'un vieux corsaire, et les péripéties dramatiques qu'engendrent entre ces deux âmes faites l'une pour l'autre la susceptibilité même de leur désintéressement et la pudeur également chatouilleuse de leur délicatesse. Le saut périlleux qu'exécute Maxime en se précipitant du sommet de la tour d'Elven est une des scènes les plus connues du roman et du drame contemporains. Revenir sur ces pages célèbres, ce serait par trop arriver de son village. Le *Roman d'un jeune homme pauvre* est un de ces drames qui plaisent toujours. Il flatte ce goût, qui est très vif chez un public français, d'échapper un soir à la maussade réalité et de s'élancer dans l'aimable pays des rêves. Le drame de Feuillet, à examiner la chose de près, n'est qu'une édition nouvelle des *Fausses Confidences* de Marivaux. — « Quel est ce jeune homme qui vient de passer? demande Araminthe à Lisette, il est vraiment bien fait, et salue de fort bonne grâce. » — « C'est un jeune homme né de parents honnêtes et qui n'avaient pas de biens ». — « Ah! la fortune est injuste! » Et voilà toute la pièce. Dorante devient l'intendant d'Araminthe, s'insinue peu à peu dans son cœur et finit par triompher de ses scrupules. Tout cela se passe dans un milieu fantaisiste, entre ciel et terre, et l'on a plaisir à suivre les progrès de cette passion qui ne trouve d'obstacle qu'en elle-même et que tout favorise au dehors; on est sûr du succès; on en jouit d'avance et l'on en est heureux encore après.

Et ces fictions délicieuses — le conte de fée de l'âge mûr — vous font passer doucement une heure ou deux en compagnie de personnes charmantes et d'événements toujours heureux, tandis qu'autour l'air est embaumé, le vent frais, le ciel doucement rosé, et que tout sourit dans la nature... Ce qui nous plaît encore dans ce *Roman d'un jeune homme pauvre*, c'est que la pièce est faite avec beaucoup de naïveté. L'absence de toute rouerie est agréable dans ce genre de drames. Les personnages entrent, vont et viennent sans qu'on sache pourquoi, ni qu'ils puissent dire comment. Ce manque d'habileté, qui est presque toujours un défaut très sensible au théâtre, se tourne ici en qualité. On se plaît à ces inexpériences qui n'ôtent rien à la délicatesse des sentiments et à la grâce un peu molle du style, souvent charmant. C'était Lafontaine et Jane Essler qui jouaient autrefois, au Vaudeville de la place de la Bourse où la pièce fut créée il y a quelque chose comme quarante ans, les rôles de Maxime Odiot et de Marguerite Laroque, et les anciens se rappellent avec quel feu, quel emportement de passion! Duquesne venant de Bruxelles à Paris débuta au Gymnase dans le « jeune homme pauvre »; il avait alors pour partenaire Mlle Jeanne Malvau. Ce furent, plus tard, à l'Odéon, la pauvre Wanda de Boncza et M. Pierre Magnier; puis Mme Segond-Weber et M. Marquet qui est justement aujourd'hui, à la Gaîté, titulaire du rôle de Maxime Odiot. Il y a de nouveau mérité les bravos du public, encore que son jeu nous paraisse emphatique et monotone et qu'il manque

d'élan. Mlle Suzanne Munte, légèrement marquée pour le rôle de Marguerite, est froide, sans émotion véritable, sans sincérité. M. Péricaud, excellent comme toujours (c'est lui qui joue cette vieille canaille de Laroque), a rendu de la plus remarquable façon sa scène d'hallucination et de délire à la vue du visage de Maxime éclairé par la lampe, on le croirait vraiment à « l'article de la mort » ; il donne l'illusion parfaite du vieillard de quatre-vingts ans. M. Coste, qui fut le Le Bargy de la rive gauche, montre dans Bévallan une élégante désinvolture teintée d'un peu de charge. M. Laroche est un très sympathique L'Aubépin et M. Céalis a très adroitement composé le petit rôle du fidèle Alain. Mme Patry a du charme et du naturel en Mme Laroque ; Mme Dehon est amusante en Mme Aubry. Jamais, sous les traits de la jolie Mlle Demongey, on ne pourrait soupçonner une âme aussi noire que celle de l'institutrice Héloin. N'oublions pas Mlle Doll dans le petit rôle de la paysanne qu'embrasse le jeune homme pauvre ; elle complète de mignonne façon l'interprétation de ce spectacle vénérable et lénifiant, tout à l'adresse des familles.

12 OCTOBRE. — Nouvelle reprise de *Cyrano de Bergerac*[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Cyrano, M. *Coquelin aîné*. — Ragueneau, M. *Jean Coquelin*. — De Guiche, M. *Desjardins*. — Christian, M. *Volny*. — Premier cadet, M. *Péricaud*. — Lebret, M. *Laroche*. — Lignières, M. *Coste*. — Carbon, M. *Gravier*. — Valvert, M. *Monteux*. — Premier marquis, M. *Chabert*. — Bellerose, M. *Céalis*. — Cuigny, M. *Dauchy*. — Le bourgeois, M. *Person*. — Jodelet, M. *Carteron*. — D'Artagnan, M. *Maxime Capoul*. — Brissailles, M. *Dannequin*. — Roxane, Mlle *Yahne*. — Lise, Mlle *Bl. Miroir*. — La duègue, Mlle *Bouchetal*. — Sœur Marthe, Mlle *Kerwich*. — Sœur Claire, Mlle *Voulzie*. — Premier page, Mlle *Doll*. — Une précieuse, Mlle *Beilat*. — Une bouquetière, Mlle *Dannequin*.

23 OCTOBRE. — Spectacle de gala au profit des Voyageurs du commerce et de l'industrie. On reprend le *Maître de Forges* [1], qui alternera avec *Cyrano.*

17 NOVEMBRE. — Première représentation de *Les Oberlé*, pièce en cinq actes de M. Edmond Haraucourt, tirée du roman de M. René Bazin [2]. Le livre de M. Bazin, l'académicien sensible et patriote, avait eu, en raison du cadre de l'actuelle Alsace allemande, un succès de curiosité un peu grave mêlée d'attendrissement. La censure avait cru devoir opposer son veto au spectacle des soldats du kaiser faisant, en éternels vainqueurs, peser sur leur conquête le talon de leurs lourdes bottes. Elle eut peur de permettre qu'on prononçât au feu de la rampe des phrases de regrets et de colère concentrée. Comme toutes les pièces préalablement interdites, celle-ci ne parut pas comporter la nécessité de mesures si sévéres. On écouta les *Oberlé* sans passion, et aussi, selon la formule du serment judiciaire, « sans haine et sans crainte ».

---

1. — Intermède entre les deuxième et troisième actes : Quatuor de *Rigoletto*, par MM. Noté, Dubois, Mlles Soyer et Demougeot, de l'Opéra ; Trio de *Jérusalem*, par MM. Nivette, Dubois et Mlle Agussol, de l'Opéra ; MM. Coquelin cadet, de la Comédie-Française et Jean Coquelin.

2. DISTRIBUTION. — L'oncle Ulrich, M. *Coquelin aîné.* — Philippe Oberlé, M. *Péricaud.* — Joseph Oberlé. M. *Desjardins.* — Von Farnow, M. *Volny.* — Jean Oberlé, M. *Monteux.* — M. Bastian, M. *Laroche.* — Le comte de Kassewitz, M. *Coste.* — Le conseiller B[illegible]ing, M. *Céalis.* — Un brigadier de douane, M. *Chabert.* — Le professeur Knopplle, M. *Adam.* — Un douanier, M. *Person.* — Le professeur von Finkon, M. *Lineval.* — 1er paysan, M. *Ogereau.* — 2e paysan, M. *Dannequin.* — Un jeune paysan, M. *Venant.* — Un vieillard, M. *Totah.* — Lucienne Oberlé, Mlle *Léonie Yahne.* — Monique Oberlé, Mlle *Bouchetal.* — Odile Bastian, Mlle *Miéris.* — Mme Knopple, Mlle *Kerwich.* — Mme Bransing, Mlle *Bej lat.* — Une vieille femme, Mlle *Merle.* — Mme Rosental, Mlle *Bussière.*

Les temps sont-ils changés. En tout cas, les préoccupations ne sont plus pareilles, et, même après les incidents derniers qui nous firent un instant courir le sang plus vite dans les veines, nous n'avons pas la même façon que jadis d'envisager l'au delà de la frontière. Quelques spectateurs apportèrent à leur approbation une certaine réserve, jugeant dangereuse cette tendance à de problématiques revendications ; d'autres regrettèrent que l'auteur n'apportât pas plus d'éclat à ces airs de fanfares et qu'on se cantonnât dans une poétique de timide revanche. Peut-être le tact de M. Haraucourt, indispensable en une question aussi brûlante, contribua-t-il à affaiblir l'enthousiasme d'un public habitué à voir traiter les sujets d'actualité à coups de poing. Mais il ne s'agit là, devant un auditoire blasé, que d'une appréciation restreinte. L'opinion générale rendait justice aux qualités de l'œuvre, d'une simplicité noble, féconde en effets de scène, d'une saisissante sobriété. Du choc des caractères se dégage un haut enseignement, et l'impression eût été plus vive encore si le style ne s'était pas fleuri de rhétorique prétentieuse qui enlève à l'ensemble sa saveur réelle. Les personnages, pénétrés un peu trop de l'importance de leur mission, parlent comme au prêche : ils pontifient. Les mêmes propos, en une conversation sincèrement vécue, eussent certainement enlevé la salle aux passages de force ou d'émotion qui ne furent écoutés qu'avec sympathie. Malgré ces réserves d'un ordre spécial, les *Oberlé*, magnifiquement montés, interprétés de façon magistrale (trop

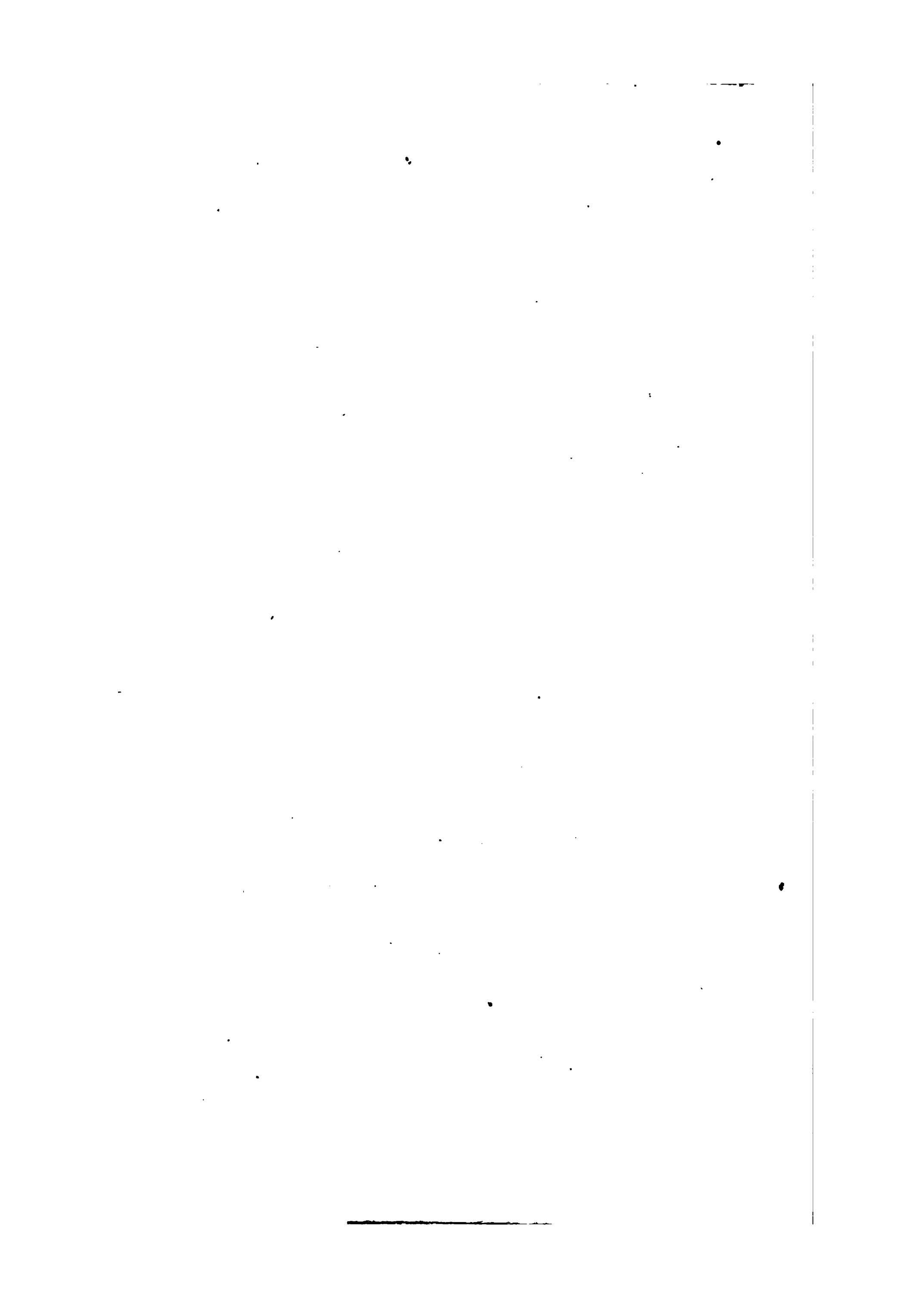
magistrale !) produiront sur l'esprit des spectateurs ordinaires de la Gaîté une impression profonde. Devant cette tragédie domestique, au-dessus de laquelle plane le spectre de la patrie mutilée, ils réfléchiront avec gravité. Ils ne se diront pas : « Trente-cinq ans se sont écoulés, l'aventure n'est plus mienne. » Mais ils penseront : « Qui sait si ces souvenirs, déjà vieux, ne menacent pas de céder la place à d'autres, plus cuisants encore ? » Et l'on songera à la possibilité d'un prochain réveil. En cela, les *Oberlé* sont une œuvre saine qu'il convient de juger avec respect. L'action n'est qu'un prétexte pour évoquer à chaque mot, à chaque geste, l'ombre de la France d'hier, saignante et désolée. C'est elle qui, en chaque réplique, poétique et vibrante, joue le rôle du chœur dans les drames de l'antiquité. Au-dessus de l'oncle Ulrich, de Philippe Oberlé, de Jean Oberlé et de Monsieur Bastian, la France toujours est la grande héroïne. Ce drame est avant toute chose une évocation. L'histoire est simple. La voici : trente années de soumission ont fait l'Alsace craintive ; sa force de résistance s'en est trouvée diminuée. Bien qu'en certaines âmes le souvenir de la défaite soit aussi vivace qu'au premier jour, d'autres, retenus par leurs affaires et le soin de leur famille, se sont peu à peu habitués, puis assimilés au vainqueur : tel Joseph Oberlé, directeur d'une importante usine, qui pousse à un tel point l'oubli des injures qu'il consent au mariage de sa fille Lucienne avec le lieutenant allemand Von Farnow, familier de la cour de Berlin. Son fils Jean,

qui revient de Munich, après quatre ans de hautes études, a échappé à l'influence allemande. Resté Français de cœur, il respire avec délices l'air de l'Alsace, qui est un peu celui de la France. Aussi reste-t-il atterré quand sa sœur lui apprend son alliance prochaine. La bataille morale s'engage, d'une part, entre Joseph Oberlé, sa fille Lucienne et l'officier Von Farnow, de l'autre, entre Jean, tout à la fougue de sa patriotique jeunesse, Monsieur Bastian, alsacien intransigeant, l'oncle Ulrich, que la France attire comme une maîtresse chérie, et Philippe Oberlé, le grand-père, hautaine figure d'octogénaire, dont la volonté n'a pas faibli, même sous les attaques de la paralysie, et qui recouvre la parole aux grandes occasions pour prononcer le mot définitif, en grand Français de France qui ne désarme pas. Jean Oberlé aime Odile Bastian, mais se heurte au refus obstiné de son père. Celui-ci rêve en effet de se présenter comme député aux futures élections, et si son fils épousait la fille d'un ennemi juré du vainqueur, c'en était fait pour lui du Reichstag. Cette décision augmente l'aversion de Jean pour le fiancé de sa sœur Lucienne, si bien que, pour échapper aussi bien à la tyrannie paternelle qu'à la puissance des lois du conquérant, la veille de son volontariat, il se décide à déserter. Enfermé par son père qui le conduira lui-même demain à la caserne, et au besoin réclamera contre lui l'aide des gendarmes. Jean est délivré par le grand-père qui, d'un geste large, désignant la frontière de France, lui dit : « Va ». Et nous voici au dernier acte, près d'un poste de douane, au

seuil de la frontière. Il fait nuit encore. On entend le bruit d'une poursuite. Un homme paraît fuyant : frappé d'un coup de fusil, il tombe dans un fossé. Cet homme, c'est l'oncle Ulrich qui s'est dévoué pour dépister les soldats allemands à la poursuite de Jean qui, maintenant, est en sûreté sur la terre de France : soldat français, il épousera la fille de l'intègre Bastian. Le rôle de l'oncle Ulrich, relativement peu étendu, a été rendu par Coquelin aîné avec une science des nuances tout à fait remarquable ; sans un geste emphatique, sans un éclat de voix, par les seules ressources de son cœur fécond en tendresse émotive, il a fait passer dans la salle le précieux petit frisson. De quel amour, du haut du tertre de Sainte-Odile, il tend les bras vers la patrie dont la brise presque vierge vient lui caresser le visage, et de quels accents pénétrants il lui adresse, au milieu du peuple à genoux, la prière de l'exilé ! A côté de lui, Péricaud, dans un rôle presque muet, a magistralement traduit l'inflexibilité du grand-père et son entêtement héroïque. Cette création lui sera comptée parmi les meilleures de sa longue carrière. Monteux fut élégant, très touchant aussi et d'une grande vaillance. Qu'il se garde seulement d'imiter son maître en des accents coquelinesques dont il peut, dont il doit se passer. Le lieutenant Von Farnow a trouvé en Volny un interprète de silhouette impressionnante, et Desjardins et Laroche furent, l'un un Oberlé père artistiquement antipathique, l'autre un irréductible suffisamment convaincu. A Mlle Léonie Yahne était échu le rôle de Lucienne, physionomie sèche de

jeune fille ambitieuse, qui confond l'ambition avec l'amour ; elle sut en rendre a souhait le côté froid, établissant ainsi un habile contraste avec la figure chaste d'Odile, à qui Mlle Miéris prêtait le charme de son angélique sourire et de ses grands yeux innocents. Citons enfin Mlle Bouchetal, qui se montra des plus touchantes dans le rôle de la mère, Monique Oberlé. Les décors sont délicieux : la forêt de sapins, la colline de Sainte-Odile et la frontière sont autant de tableaux de maître. Et quand le vent apporte le carillon des proches clochers de France, je défie le plus endurci de ne pas sentir une larme perler sous sa paupière. Avec les *Oberlé*, où, dès le 20 novembre, M. Jean Coquelin avait assumé la lourde tâche de reprendre le rôle de son père, gravement souffrant, où M. Maxime Capoul succédait à M. Monteux dans celui de Jean Oberlé, se terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBER de représent. pendant l'année
La Cigale et la Fourmi, opéra-comique	3 a. 10 t.	»	11
Le Bourgeois Gentilhomme, pièce......	5	»	2
Tartuffe, comédie en vers...............	5	»	1
Les Précieuses ridicules, comédie.......	1	»	1
L'Abbé Constantin, comédie.............	3	13 janv.	110
**La Danseuse au Couvent*, pièce.........	1	16 janv.	4
**L'Héritage d'Yvette*, pièce..............	1	19 janv.	92
Le Malade imaginaire, comédie........	3	»	2
Le Médecin malgré lui, comédie........	3	»	2
**Scarron*, comédie tragique en vers......	5	30 mars	22
Le Maître de Forges, pièce	5	28 avril	55
Champignol malgré lui, pièce	3	5 juin	82
**Une Correspondance*, pièce.............	1	»	47
Le Roman d'un jeune homme pauvre, pièce.	5 a. 7 t.	12 sept.	35
Cyrano de Bergerac, comédie héroïque..	5	»	23
Les Oberlé, pièce.......................	5	17 nov.	58



THÉATRE DU CHATELET[1]

Deux pièces nouvelles, toutes les deux de MM. Victor de Cottens et Victor Darlay, *Tom Pitt, le roi des Pickpockets*, et, dans les derniers jours du mois de décembre, les *400 Coups du Diable* constituèrent le bilan de l'année. Elle avait commencé avec l'éternel *Tour du monde*, dont les représentations s'étaient continuées jusqu'au 19 février.

2 MARS. — Première représentation de *Tom Pitt, le roi des Pickpockets*, pièce à grand spectacle en quatre actes et dix-huit tableaux, de MM. Victor de Cottens et Victor Darlay, musique nouvelle et arrangée par M. Marius Baggers[2]. — Promettre des merveilles, et tenir au-delà des pro-

1. — Directeur : M. Fontanes ; Secrétaire général : M. Georges Bégusseau.

2. DISTRIBUTION. — Tom Pitt, M. *Max Dearly*. — Cricri, M. *Pougaud*. — Lapoire, M. *Vilbert*. — Séraphin, M. *Paul Ardot*. — Boby, M. *Favey*. — Picratès, M. *Danvers*. — Lionel, M. *R. Maire*. — Polonius, M. *Holden*. — Le juge, M. *Houssaye*. — Le capitaine de gendarmerie, M. *J. Renez*. — Le manager, M. *Magnard*. — Pirouette, Mlle *Béraldy*. — Edna, Mlle *Myral*. — Arabella, Mme *Virginie Rolland*. — L'aubergiste, Mlle *Feugère*. — Pepita, Mlle *Lizy*.
Ballets réglés par Mme Stichel, dansés par Mme Lucie Maire, danseuse étoile, et par tout le corps de ballet.
Les Ping-Pong's, danseuses anglaises.
Les Harrisson, troupe américaine composée de 20 clowns.
Les Nino-Nino, petits danseurs excentriques.

messes : c'est ce que réalisait l'habile et prodigue directeur du Châtelet, M. Fontanes, tirant parti avec un rare bonheur des motifs de mise en scène originale et somptueuse que lui fournissait la pièce à grand spectacle — à très grand spectacle, croyez-le — de MM. Victor de Cottens et Victor Darlay, écrite sur le modèle nouveau — n'est-ce pas *Florodora* qui mit ici le genre à la mode? — où le texte est si curieusement entremêlé de danses que chaque mot de l'artiste principal est suivi d'un joli pas de gigue ou de cake-walk. Ajoutons qu'en donnant à l'immense salle du Châtelet la vie et la gaîté dont elle a besoin, ce mouvement perpétuel, plutôt étrange ailleurs, n'a nulle part mieux qu'en ce vaste cadre sa place et sa raison d'être. La chasse aux millions est, vous le savez, le thème habituel de ces pièces. En pouvait-il être autrement, cette fois, avec le *Roi des Pickpockets ?* Un certain M. Bluff, qui a eu le malheur de voir son fils enlevé par des saltimbanques, est parti pour l'Amérique, où il a réalisé, dans le commerce des plumes, une fortune colossale. Il la laissera tout entière, puisqu'il n'a pu retrouver son héritier direct à ses neveu et nièce, Lionel et Edna, condamnés à s'épouser. Il charge du soin d'exécuter ses volontés son correspondant de Marseille, le bien nommé Lapoire. Celui-ci, arrivant à Londres en gare de Charing-Cross, fort en peine, puisqu'il ne sait pas un mot d'anglais, trouve un monsieur fort aimable qui se charge de le renseigner : c'est Tom Pitt, qui vient d'être réélu par sa bande roi des pickpockets. Lapoire a commis l'imprudence de lui

faire lire la lettre qui contient les instructions de M. Bluff ; et vous pensez que Tom Pitt en fait son profit : il se donnera pour Lionel allant épouser au château de Cleidon la petite nièce aux cinq cents millions. Il arriverait effectivement à son but si son concurrent blackboulé à la royauté des pickpockets ne se mettait en tête de lui faire rater son plan, et ne le démasquait définitivement en présence de M. Bluff lui-même, retrouvant à la fois son fils et l'ouïe qu'il avait perdu depuis vingt ans. Mais que de péripéties avant d'en arriver à ce dénouement heureux et moral ! Par exemple, des substitutions de personnes comme celles de Pirouette, la jeune saltimbanque, prenant, au château des Roses-Mousses, la place de sa petite bienfaitrice Edna ; des travestissements de toute sorte comme celui de Tom Pitt en cuisinière de l'*Albatros*, dont la chaudière éclate et dont les passagers n'échappent au naufrage que pour passer dans le ventre d'une gigantesque baleine d'où ils ressortent plus gais que jamais.... Oh ! cette baleine, ce que pendant des mois et des mois elle fera la joie des jeunes spectateurs du Châtelet ! Quant aux clous, aussi respectables qu'innombrables, il n'y a que l'embarras du choix : c'est la fête populaire de Cleidon avec son délicieux manège de chevaux de bois montés par des couples de ballerines aux poses infiniment gracieuses. C'est, dans le splendide décor d'Amable, l'étonnant bal masqué de l'Opéra de Santo-Allégro, avec son éblouissant lustre de cristal, ses loges animées, dont les spectateurs travestis se muent subitement en une

armée de gendarmes, et ses danseuses dont les pimpants et scintillants costumes sont de nouveaux chefs-d'œuvre de Landolff. C'est enfin la Volière de M. Bluff, dont les oiseaux, d'espèces variées au plumage multicolore, se balançant mollement sur leurs perchoirs, ont des visages de femmes plus jolis les uns que les autres. Joignez à tout cela les Ping Pong's, ces mignonnes danseuses et chanteuses anglaises auxquelles un léger accent ajoute encore une pointe de piquant; joignez les exploits des clowns américains, les Harrisson, dont les gambades se profilent à travers la pièce; puis un quatuor d'artistes dont l'effet sur le public ne peut manquer d'être énorme. En roi des pickpockets, M. Max Dearly, nouveau Frégoli, donne libre cours à sa haute fantaisie. Il faut le voir en cuisinière de l'*Albatros*, en président de la République, il faut l'admirer en ses diverses transformations, toujours fin, toujours exhilarant. Et, sans que, devant ce nouveau météore, son étoile ait pâli, M. Pougaud reste l'idole du Châtelet. Il n'a qu'à ouvrir la bouche, à montrer le bout de son nez pour que la salle lui fasse fête. M. Vilbert, si souvent applaudi à Parisiana, a fait au théâtre un excellent début : sa verve joviale et sa ronde bonhomie lui ont conquis, sous les traits de Lapoire, de Marseille, tous les suffrages. C'est du Conservatoire et de la classe de M. Georges Berr que nous arrive M. Paul Ardot. Sa scène de l'idiot n'a été qu'un éclat de rire général. A côté de Mme Virginie Rolland, duègne toujours amusante, deux aimables débuts : Mlle Béraldy, qui brûle les

planches, et Mlle Myral, qui se sert gentiment d'une petite voix. Partition faite de pièces et de morceaux très verveusement conduite par M. Baggers.

25 MARS. — Matinée au bénéfice de la Société de secours mutuels des artistes et employés des théâtres et concerts de Paris[1].

Le théâtre avait fermé le 10 juin pour rouvrir le 10 août, avec *Tom Pitt, le roi des Pickpockets*, dont la dernière représentation se donnait le 25 août. Le lendemain 26, on reprenait le *Tour du monde en 80 jours*[2].

14 NOVEMBRE. — Matinée au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques[3].

---

1. — Au programme : *Gringoire*, avec MM. Silvain, Georges Berr, Joliet, Hamel et Mmes Müller et Lynnès, de la Comédie-Française; *Chonchette*, avec M. Max Dearly et Mlle Alice Bonheur; au piano, M. Claude Terrasse; intermèdes par : M. Coquelin aîné; Mme Noria, de l'Opéra; M. Louis Diémer; MM. Jean Périer et David Devriès, Mlle Angèle Pornot, de l'Opéra-Comique; Mmes Simon-Girard, Paulette Darty, Esther Lekain, MM. Dranem, Vilbert, Jean Battaille, Hyspa, Frey, Les Ping-Pong's, danseuses anglaises.

2. DISTRIBUTION. — Passepartout, M. *Pougaud*. — Archibald Corsican, M. *Portal*. — Philéas Fogg, M. *Maire*. — Fix, M. *Rivers*. — Le gouverneur de Suez, M. *F. Renez*. — Le chef des Pawnies, M. *Holden*. — Un magistrat anglais, M. *Favey*. — Cromarty, M. *Vinter*. — Sullivan, M. *Collet*. — Le tavernier, M. *Drangam*. — Ralph, M. *Faivre*. — Un parsi, M. *Gilles*. — Flanagan, M. *Lenoir*. — Aouda, Mlle *Salvadora*. — Margaret, Mlle *Crisafulli*. — Néméa, Mlle *Myral*. — Nakahira, Mlle *Lascaves*. — La Malaise, Mlle *Suzel*.

3. — Voici quel en était le programme : Ouverture du *Tannhœuser* (Wagner); *Rêverie* (Schumann); *Marche hongroise*, par l'orchestre Colonne; air de *Thaïs* (Massenet), par M. Dufranne; Mlle J. Leclerc, air; Spalding, mélodie pour violon; *Il neige* (Bemberg), et aubade du *Roi d'Ys* (Lalo), par M. Clément; *Prière*, *a*) *Follets*, *b*) sous la direction de M. Alph. Hasselmans, pour harpes, par ses élèves; prélude de l'*Enfant Roi* (Bruneau), dirigé par l'auteur; *a*) *A ma fiancée* (Schumann); *b*) *Noël* (Augusta Holmès), par Mme Ch. Wyns; air de *Patrie* (Paladilhe), par M. Delmas; morceaux à quatre mains par MM. Diémer

23 DÉCEMBRE. — Première représentation des *400 coups du Diable*, pièce en quatre actes et trente-six tableaux de MM. Victor de Cottens et Victor Darlay, musique de scène de M. Baggers[1]. — Depuis quinze jours, les affiches du Châtelet ressemblaient à un bulletin de victoire, avec cette différence qu'un bulletin de victoire enregistre un fait accompli et que les affiches du Châtelet annonçaient des merveilles futures. « Vous allez voir ce que vous allez voir !... Des prodiges de mise en scène ; des éblouissements de feux électriques ; des murailles d'eau naturelle ; des cyclones déchaînés entre deux apothéoses ; des revues, dont la splendeur dépassera celle de Bétheny ; et des ballets diaboliques ; et des kilomètres de panoramas... Réjouissez-vous, jeunes et vieux ! Voici la féerie annuelle dont nul, petit ou grand, ne peut se faire une idée ! Accourez ! le bureau de location et la caisse du théâtre sont ouverts à trente-six battants !... » Eh bien, nous devons à la vérité scrupuleuse de reconnaître que le boniment n'a rien promis qui ne fût vrai. La féerie annuelle a été donnée devant une salle comble, qui a trépigné d'enthousiasme, qui a acclamé les décors, les trucs,

---

et de Lausnay ; Mlle Margyl et M. Affre, *Samson et Dalila* (Saint-Saëns) ; *Conte d'avril* (Widor), exécuté sous sa direction ; Mme Adelina Patti chantait un air des *Noces de Figaro* et la valse d'*Il Bacio*.

1. DISTRIBUTION. — Marius, M. *Paugaud*. — Le bon génie, M. *Claudius*. — Kolbach, M. *Portal*. — Le père Zéphyr, M. *Favey*. — Le père Gibelotte, M. *Rivers*. — Alcofribas, M. *Vinter*. — Gotlieb, M. *Collet*. — Mme Robinet, M. *Faivre*. — Saint-Frusquin, M. *Drangam*. — Le roi des génies, M. *Gilles*. — Babinet, M. *Lenoir*. — Satan, Mme *Simon-Girard*. — Marguerite, Mlle *Ellen Baxone*. — Fine-Mouche, Mlle *Marie-Louise Roger*. — Le prince Fridolin, Mlle *Lucette de Landy*. — Gertrude, Mlle *Noray*. — Thérèse, Mlle *Sucel*. — Ernest, Mlle *Guérita*.

les cartonnages, les accessoires, les costumes, les perruques, les chaussures, les acrobaties, et même les artistes, et même les auteurs. Et ç'a été justice. Si je mêle un peu tout cela, les chaussures et les trucs, les cartonnages et les auteurs, c'est que tout cela a été cité à la fin de la représentation : on ne nous a épargné le nom d'aucun des fournisseurs du spectacle, et l'on a bien fait, car MM. Pinault, Hagedorn, Lorette, Crait, Loisel, Colombier, Landolff, Amable, Jambon et Bailly ont bel et bien collaboré avec le directeur, M. Fontanes, et avec les charpentiers du scénario, MM. Victor de Cottens et Victor Darlay. *Victor, Victores!* J'ajouterai même à la liste déjà longue les noms des Ping-Pong's, danseuses anglaises, et ceux des Harrisson, clowns émérites. La féerie qui a bercé nos premiers rêves et donné des ailes à nos idées naissantes, qui a, comme disait Saint-Victor, fait voler l'oiseau bleu sous le ciel de notre berceau — cette féerie-là existe encore, elle existera toujours. On la rajeunira avec un peu de cinématographie, on lui infusera un grain de téléphone et d'aviation aérienne, mais ce sera toujours le charme des vieilles fables qui en agrémentera la trame. Prodiges et prestiges. Il faudra toujours pour nous divertir que les arbres chantent, que l'eau parle, que les pierres précieuses fassent l'amour, que les fleurs proposent des énigmes ; il faudra que des oiseaux fantastiques emportent dans leur bec les talismans sauveurs et les turbans des derviches, et qu'un pauvre diable trouve des diamants dans les poissons éventrés ; il faudra qu'un évocateur quelconque, Satan ou Bon

Génie, justicier suprême ou Commandeur des Croyants, qu'un Haroun-al-Raschid enfin, nous conduise dans le palais d'émeraudes et de rubis où Chaîne-des-Cœurs rêve nonchalamment couchée sur un sopha d'ambre, devant une table « garnie de cédrats, de vins de Schiraz et de tartelettes au gingembre »... C'est la loi de nature. Les *400 coups du Diable* ne font pas exception à cette loi bienheureuse. Vous en pouvez juger par cette analyse assez exacte que le prévoyant directeur du Châtelet a remise à l'auditoire : « Le Roi des Génies, qui gouverne le monde du haut du Septième Ciel, vient d'apprendre que le Mal triomphe sur la Terre, et cela, par la faute du Bon Génie. Celui-ci, d'un caractère indolent et léger, a laissé le Prince Satan faire les quatre cents coups parmi les humains. Il faut que cela finisse, et que l'équilibre soit rétabli entre le Bien et le Mal. C'est pourquoi le Bon Génie est envoyé sur notre planète avec mission d'y réparer le mal qu'il a laissé commettre. Mais, pour ce voyage, le Bon Génie est désarmé : il n'a plus les talismans qui le rendaient inviolable ! Cependant, un hasard lui fait connaître qu'il y a en Suisse un sorcier nommé Alcofribas, possesseur d'un trèfle à quatre feuilles, talisman bien supérieur à tous les talismans connus. Le Bon Génie part donc pour la grotte d'Alcofribas, et, comme il est craintif, il prend un compagnon de voyage, le Marseillais Marius Bombardas. » Comment et pourquoi le Bon Génie ne doit ni manger, ni dormir en cours de route ; comment et pourquoi Marius ne doit, lui, embrasser aucune femme, pas

même sa fiancée, sous peine d'être changés tous les deux en statues de pierre, ce sont là les péripéties qui constituent les trente-six tableaux des *400 coups du Diable*. J'avoue que j'ai pris le plus grand plaisir à ces péripéties ; que j'ai ri aux mésaventures de Claudius et de Pougaud, tous deux si amusants ; de l'étonnante Mme Simon-Girard, et de l'adorable Baxone ; que j'ai écarquillé les yeux en voyant des « places se promener » ; des « chats » mettre sens dessus dessous l'auberge du Lapin sauté ; et les pharmacies se transformer en pâtisseries, et vice versâ ; que j'ai applaudi aux cortèges et aux ballets qui se succèdent sans se ressembler. Oh ! les bonnes, les aimables pièces qui incarnent le mensonge et la gourmandise, qui persuadent l'impossible, qui apprivoisent les chimères et les hippogriffes ! Oh ! les beaux dénouements qui musèlent les ogres et les monstres, et qui font triompher la candeur sur les créatures difformes du chaos des mythes ! Au fil du souvenir, j'ai mentionné quelques « clous » ; il m'en revient que je m'en voudrais de ne pas citer : les eaux diaboliques, si joliment éclairées ; les « Ambassades » où la France, l'Italie, la Russie, l'Angleterre, l'Espagne et les Pays-Bas se livrent à une série de jetés-battus réglés avec art ; le siège du Château des Carpathes, où les manœuvres militaires sont confiées aux dames du corps de ballet. Et au milieu de tout cela, les artistes en vedette que j'ai déjà nommés exercent leur fantaisie coutumière, secondés par des bataillons de jolies femmes. A signaler encore un début des plus

heureux, celui de Mlle Marie-Louise Roger, la fille de notre regretté confrère Victor Roger, une mignonne artiste qui a de l'assurance, une voix claire, une diction nette, et de l'espièglerie à revendre, en un mot, tout ce qu'exige son personnage de Fine-Mouche; et le vaillant chef d'orchestre Boggers qui a choisi les rythmes joyeux et les musiciens disciplinés. En voilà plus qu'il n'en faut pour assurer — pendant les premiers mois de l'année suivante — des recettes magnifiques à la nouvelle féerie du Châtelet.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Monsieur Polichinelle, pièce	4 a. 22 t.	»	2
Le Tour du Monde en 80 jours, pièce	5 a. 22 t.	3 janvier	130
**Tom Pitt, le roi des Pickpockets*, pièce	4 a. 18 t.	2 mars	149
**Les 400 coups du Diable*, pièce	4 a. 36 t.	23 déc.	11

THÉATRE DE L'AMBIGU[1]

Quatre pièces nouvelles : La *Belle Marseillaise* de M. Pierre Berton et la *Grande Famille* de M. Arquillière ; la *Conquête de l'air* de MM. Camille Audigier et Paul Géry, et le *Crime d'un fils* de M. Maurice Lefèvre constituent, avec les diverses reprises que nous allons mentionner à leur date, le répertoire de l'Ambigu pendant l'année 1905 ; elle avait commencé avec le *Crime d'Aix*, de M. Albert Pujol, représenté pour la dernière fois le 15 janvier.

16 JANVIER. — Première représentation de la *Conquête de l'air*, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Camille Audigier et Paul Géry[2]. — Henri Francard, travailleur infatigable et inventeur heureux, a trouvé, ou cru trouver, l'aviateur

1. — Directeur : M. Georges Grisier ; Secrétaire : M. Fernand Halphen.

2. DISTRIBUTION. — Henri Francard, M. *Séverin-Mars*. — Duc de Gesvres, M. *Dieudonné*. — Portal, M. *Caillard*. — Pierre Mauvrac, M. *Etiévant*. — Barucaud, M. *Villa*. — Wartel, M. *Liézer*. — Moser, M. *Moreau*. — Dupont, M. *Moret*. — Nervil, M. *Synès*. — Du Vallon, M. *Reusy*. — Maniouwski, M. *Gréhan*. — Des Charmettes, M. *Vaslin*. — Marquis de Lion, M. *Denizot*. — Général Tancrède, M. *Champdor*. — Santa Fé, M. *Linder*. — Crevaux, M. *Dalaine*. — Kornac, M. *Bénard*. — Le Boucher, M. *Jacquier*. — Louise Francard, Mme *Dubuisson*. — Duchesse de Gesvres, Mlle *Canti*. — Mme Moser, Mlle *Dauville*. — Baronne des Charmettes, Mlle *Dherblay*. — Miss Paston, Mlle *Lambert*. — Marquise d'Espeuille, Mlle *Yriane*. — Mme Hermann, Mlle *Divonne*.

parfait, l'instrument idéal qui évoluera dans l'espace avec la plus entière docilité. Les fonds seuls lui manquent pour construire l'appareil, tel qu'il l'a conçu et le voilà, génial mais pauvre inventeur, en quête de commanditaires. Ce sera pour Pierre Mauvrac, monsieur peu recommandable, — le traître! — l'occasion excellente de se rapprocher de celle qu'il poursuit de ses assiduités, de celle qu'il veut à tout prix, de Louise Francard, la femme de l'inventeur! Il commanditera donc Francard pour lui voler son bonheur. Mais Louise est une honnête et vertueuse personne qui adore son mari et repoussera les avances de Mauvrac avec une telle fierté, une telle énergie que celui-ci jurera de se venger. De connivence avec un riche et peu délicat financier, Mauser, il fait signer à Francard une traite de cinquante mille francs qui le mettra à sa merci, puis le dépouillera tranquillement de sa gloire et des bénéfices futurs à réaliser, en s'emparant des plans de l'aviateur et en s'instituant l'inventeur unique. Mais une expérience décisive remettra peut-être Francard en meilleure posture : il s'agit de faire en public une ascension aux environs de la Tour Eiffel, et de prouver ainsi l'excellence de l'instrument. Malheureusement au banquet qui précédait l'expérience, l'aide de Francard, l'ouvrier Barucaud, a bu plus que de coutume. Il fait par une fausse manœuvre s'effondrer l'aéroplane dans le vide, et Francard, se blesse mortellement. Il ne mourra pas cependant avant de se venger. Mauvrac revenu dans la maison du moribond pour voler ses dessins et tenter une dernière

démarche auprès de Louise, est surpris par le malade qui retrouve juste assez de forces pour lui loger une balle en pleine poitrine avant de tomber mort lui-même. L'interprétation — côté hommes — est digne d'éloges. M. Séverin-Mars a fait une création intéressante en l'inventeur Francard. Il s'est montré tour à tour naïf, violent et dramatique. M. Etiévant à qui revenait, naturellement, le rôle du traître, a été excellent d'hypocrisie en Pierre Mauvrac. M. Dieudonné n'a certes pas manqué d'élégance en duc des Gesvres, un vieux gentilhomme, viveur et bon enfant. M. Villa est resté le gai compère que nous connaissions, et M. Caillard a su conserver beaucoup de tact et de sobriété. Mme Dubuisson s'est contentée de montrer quelque charme dans le rôle de Louise Francard, et Mmes Canti et Derblay l'ont secondée de leur mieux. — Et quatre jours après, on reprenait les *Deux Orphelines*. M. Villa, le grand favori du public au boulevard Saint-Martin, égayait les situations attendrissantes du célèbre drame de D'Ennery et Cormon, et M. Etiévant, humble tour à tour, résigné et pathétique dans le rôle de Pierre, MM. Liézer, Denizot, Moreau soulevaient des bravos fort légitimes. Mme Canti dessinait une remarquable Frochard, pittoresquement ignoble et lâche; Mlle Dauville, dans le rôle de la comtesse de Linières, montrait de précieuses qualités d'émotion et de dignité. Les deux orphelines, Mlles Chapelas et Lambert, faisaient couler beaucoup de larmes; elles étaient touchantes et jolies à souhait, et toute la salle avait pour elles les yeux de Pierre.

14 FÉVRIER. — Reprise de *Paillasse*, drame en cinq actes d'Adolphe d'Ennery et Marc Fournier[1], où se faisait plusieurs fois acclamer M. Krauss, excellent dans Paillasse, le seul rôle, à vrai dire, de la pièce.

3 MARS. — Première représentation de la *Belle Marseillaise*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de M. Pierre Berton[2]. — C'est une comédie historique — genre Scribe et Sardou — de théâtre excellent, très bien faite, fort ingénieusement construite, avec quelques passages, de ci de là, charmants et délicats. Tout au plus pourrions-nous reprocher à M. Berton une fâcheuse lenteur, une longueur un peu excessive, même dans ses scènes les mieux filées. Mais la *Belle Marseillaise* méritait les chauds applaudissements qui l'accueillaient le premier soir, et l'on pouvait espérer qu'elle plairait au public de l'Ambigu habitué sans doute à des mélos plus corsés. L'action se passe sous le Consulat et voilà de nouveau au théâtre le personnage de Napoléon. Il est douteux que la psychologie du

1. DISTRIBUTION. — Paillasse, M. *Krauss*. — Le chevalier de Rollac, M. *Etiévant*. — Le vicomte Hercule, M. *Villa*. — Duc de Montbazon, M. *Liézer*. — Grelu, M. *Moret*. — Bailli de Gourgemont, M. *Brunet*. — Grain d'Amour, M. *Champdor*. — De Castel-Blangy, M. *Brenner*. — Vidame d'Arpignol, M. *Vaslin*. — Le médecin, M. *Grehan*. — Beaumesnil, M. *Linder*. — Commandeur de Puffières, M. *Bénard*. — Duperron, M. *Dubois*. — Jean Joson, M. *Daumouche*. — Madeleine, Mlle *Barbier*. — Mlle de Vermandois, Mme *Canti*. — Jacquinet, Mlle *H. Lamy*. — Catherine, Mlle *Dauville*. — Nini Flora, Mlle *Chapelas*. — Anastasie, Mlle *Divonne*. — Jeanne, *la petite Boivin*.

2. DISTRIBUTION. — Bonaparte, M. *Castillan*. — Marquis de Tallemont, M. *Dieudonné*. — Crisenoy, M. *André Brulé*. — Cambacérès, M. *Liézer*. — Régnier, M. *Moreau*. — Fouché, M. *Synès*. — Rapp, M. *Denizot*. — Jeanne de Briantes, Mlle *Maud Amy*. — Joséphine, Mlle *J. Béryl*. — Hortense, Mlle *Preyle*. — Pauline, Mlle *Vallier*.

grand homme soit ici d'une rigoureuse exactitude, mais qu'importe, puisqu'il a remporté cette fois encore une nouvelle victoire. Il s'agit de déjouer les complots ourdis par le marquis de Tallemont, royaliste endurci, contre le premier Consul. Le vieux marquis tient, sous le nom de Lacaussade, le restaurant fameux de la « Belle Marseillaise » ; il y prépare là, en toute sécurité, la terrible machine infernale. Tallemont a installé à la caisse du restaurant sa jeune femme, Jeanne de Briantes, qui, sans connaître au juste la nature de la conspiration, joue consciencieusement son rôle de « Belle Marseillaise ». Elle fut épousée toute enfant par le marquis qui respecta son innocence et ne fut jamais pour elle qu'un père. Nombreux sont les adorateurs de la Belle Marseillaise. Parmi les brillants officiers qui la courtisent, le colonel Crisenoy ne lui est pas indifférent. Même, avertie par le marquis qu'un danger le menace s'il accompagne à l'Opéra Bonaparte, elle prolonge gentiment son dîner, jusqu'à ce qu'éclate, — formidable explosion ! — la machine infernale. On secourt les blessés, on relève les morts, et l'on apporte au restaurant le cadavre de Lacaussade, ou plutôt de celui qu'on croit être Lacaussade. Il avait prêté ses vêtements à un ami ; c'est cet ami qu'on retrouve mort, et Tallemont, sain et sauf, apparaît à sa femme éplorée. Il lui fait jurer de ne jamais, en aucune circonstance, avouer qu'il est en vie, serment qu'elle s'efforcera de tenir coûte que coûte. Quatre ans après, au second acte, au Palais des Tuileries, Bonaparte veut marier Crisenoy. Celui-ci refuse.

Il aime la Belle Marseillaise et n'épousera qu'elle. Qu'est-ce donc au juste que la Belle Marseillaise? Bonaparte, par Fouché, l'apprendra bientôt. C'est la femme de Tallemont, l'auteur de l'attentat de la rue Saint-Nicaise, ce Tallemont qu'on croit mort et qui, de retour en France, conspire plus que jamais. Bonaparte veut savoir où il se cache, il fait venir sa veuve et l'obligera à épouser, séance tenante, le colonel Crisenoy, espérant ainsi la forcer à révéler l'existence de son premier mari. Jeanne, héroïquement, accepte le mariage, mais ne veut à aucun prix, dans la chambre nuptiale, se donner à Crisenoy. Harcelée de questions, elle lui dévoile enfin le secret qui l'étouffe. Crisenoy, tout dévoué à Bonaparte, ne peut accepter la complicité de l'assassin Tallemont. Il dira tout au premier Consul, mais lorsqu'apparaît celui-ci, il reste muet, lié par le serment qu'il a fait à sa femme. Bonaparte devine le drame intime, il fait mettre en prison Crisenoy, pour son silence obstiné. Jeanne, cependant, est restée à la cour, dame d'honneur de Joséphine. Bonaparte, séduit par sa grâce et sa jeunesse, s'est mis à l'aimer. Cet amour permettra à Jeanne de lui sauver la vie. Ayant surpris son ancien mari, déguisé en vieux militaire, homme de confiance de Régnier, ministre de la police, changeant la tabatière du premier Consul, contre une tabatière identique remplie d'un poison foudroyant, elle parvient dans une scène de coquetterie délicieuse, à faire le troc utile. Le premier Consul mis au courant, toujours par Fouché, de ce nouvel attentat, soupçonne un instant Jeanne d'en être la complice. Elle

se justifie aussitôt en prenant force prises et en éternuant de bon cœur. En raison de son dévouement, elle obtiendra le pardon de Crisenoy, qu'elle épouse pour tout de bon, débarrassée enfin de Tallemont, mort dans un duel. Bonaparte, le soir même, deviendra Napoléon et prendra le titre d'empereur des Français, ainsi que le réclame son peuple admirateur. Mlle Maud Amy, jolie à ravir, a été simplement exquise en la Belle Marseillaise. Elle manque peut-être un peu de force dans le drame, mais elle est souple et gracieuse dans la comédie. M. Castillan a composé avec une réelle intelligence le rôle écrasant de Bonaparte, réussissant toujours à lui conserver son ampleur et son autorité. M. Dieudonné a été parfait sous les traits du marquis de Tallemont, un bien enragé conspirateur. M. André Brulé a de l'élégance et de la jeunesse, il a montré de plus une émotion, une chaleur d'adoration bien convaincue pour son idole. Il fallait citer encore Mlle Béryl, qui disait juste, et constater que toute la troupe avait droit aux plus justes éloges. Une belle soirée d'art dont on pouvait féliciter M. Grisier. — La *Belle Marseillaise* atteindra, le 17 mai, sa centième représentation.

19 MAI. — Reprise des *Aventures de Thomas Plumepatte*, pièce à spectacle en cinq actes et douze tableaux, de M. Gaston Marot[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Thomas Plumepatte, M. *Villa*. — Foster, M. *Liézer*. — Georges Stappleton, M. *Reusy*. — James Powel, M. *Maurice Flandre*. — Jenny, Mme *Aciana*. — Anna, Mlle *Chapelas*. — Henriette Mlle *Marcelle Hervyl*. — Catherine, Mlle *Moury*.

15 JUIN. — Reprise de la *Fleuriste des Halles*, drame en six actes, de M. Henri Demesse [1].

11 JUILLET. — Reprise de la *Bande à Fifi*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman de Constant Guéroult par MM. Gardel-Hervé et Maurice Varret [2].

8 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Crime d'un fils*, drame en cinq actes de M. Maurice Lefèvre [3]. — Un ami très digne de foi nous a raconté que M. Maurice Lefèvre avait eu jadis pour *sa* pièce — il est bien entendu qu'il la signe seul aujourd'hui, ainsi que c'est d'ailleurs son droit

1. DISTRIBUTION. — Pierre Pascal, M. *Caillard*. — Xavier Mauduit, M. *Villa*. — Antoine Villette, M. *Liézer*. — Frédéric Pascal, M. *Volnys*. — Nicolas, M. *Champdor*. — Le docteur, M. *Picard*. — Me Barré, M. *Brenner*. — Joseph, M. *Linder*. — L'abbé, M. *Gréhan*. — Capitaine Voiron, M. *Bénard*. — Un agent, M. *Sylvain*. — Françoise Pascal, Mme *Dubuisson*. — Delphine Villette, Mlle *Chapelas*. — Hortense Mauduit, Mlle *Noris*. — Lucile de Marcillac, Mlle *Derblay*. — Noémie Mauduit, Mlle *Yriane*. — Fanchette, Mlle *Divonne*.— Marthe, Mlle *Maylianes*.

2. DISTRIBUTION. — Fifi Vollard, M. *Villa*. — Soufflard, M. *Caillard*. — Milord, M. *Grégoire*. — Micaud, M. *Liézer*. — Lesage, M. *Gréhan*.— Bisson, M. *Champdor*. — Georges, M. *Reusy*. — Le père Toussaint, M. *Dervet*. — Ildefonse, M. *Linder*. — Le marchand d'habits, M. *Jacquier*. — M. Dubois, M. *Garbagny*. — Moulin, M. *Bénard*. — Garçon de café, M. *Sylvain*. — Castro, M. *Bernard*. — Alliette, Mme *Delphine Renot*. — La Vollard, Mme *Victorin*. — Elisa, Mlle *Chapelas*.— Mme Renault, Mlle *Dauville*. — Geneviève, Mlle *Derblay*. — La marquise, Mlle *Maury*. — La mère Toussaint, Mlle *Villon*. — Aglaé, Mlle *Rainville*. — Ursule, Mlle *Yriane*. — Mlle Germaine, Mlle *Divonne*. — Mme Pitouard, Mlle *Georgette*.

3. DISTRIBUTION. — Docteur Masson, M. *Caillard*. — Marquis de Mandres, M. *Etiévant*. — Pistolet, M. *Villa*. — Paul Herbeaux, M. *Volnys*. — Champoreau, M. *Liézer*. — Jolicœur, M. *Blanchard*. — Lalouette, M. *Gréhan*. — Don Escobal, M. *Champdor*. — Barbillon, M. *Denizot*. — Tom Bluff, M. *Linder*. — Mme Herbeaux, Mlle *Grumbach*. — Hélène, Mlle *Chapelas*. — Ida de Sarcy, Mlle *Horel*. — Mominette, Mlle *H. Lamy*. — Honorine, Mme *Victorin*.— Colonelle de Villeneuve, Mlle *Daresha*. — Justine, Mlle *Derblay*. — Mlle de Plessis-L'Estang, Mlle *Yriane*. — Victoire, Mlle *Divonne*.

— des visées beaucoup plus hautes — *quo non ascendam* — il la destinait, paraît-il, au Gymnase... Voilà qui est étrange. L'Ambigu est le théâtre qui convenait par excellence à ce bon mélo, très correctement écrit selon la formule du genre; il y est à sa vraie place; il avait tout ce qu'il fallait pour y réussir. La scène se passe « de nos jours ». Herbeaux et le marquis, ex-colonel de Mandres, étaient deux frères d'armes. Herbeaux est mort en laissant une veuve dont le marquis devient l'ami le plus sûr, et un fils, Paul, qu'il aimera comme s'il était sien. C'est avec plaisir qu'il lui destine en mariage sa gentille filleule Hélène; c'est avec peine qu'il voit le jeune homme, perdu par de mauvaises fréquentations, s'éprendre follement d'une abominable fille et chercher dans d'infâmes tripots de Montmartre l'argent qu'elle lui demande. Mais le baccarat n'ayant pas « rendu », voilà qu'un soir — j'ai honte de vous le dire — le misérable Paul est surpris — tel un ignoble cambrioleur — crochetant un secrétaire et volant sa pauvre mère. Celle-ci devient folle... Tellement folle qu'elle s'est enfuie de chez elle et que nous la voyons errer en mendiante, affreusement pitoyable, sur les berges de la Marne, vainement recherchée depuis trois jours par ce bon M. de Mandres, aidé de son ordonnance, et enfin reconnue par... son propre fils qui, muni de l'argent volé, faisait justement la fête en ces parages... La scène est-elle invraisemblable? Non, certes, car elle a été, nous assure-t-on, tirée de la réalité d'un brutal fait-divers. Elle est, en tout cas, supérieurement émouvante, et devait tenter un

dramaturge habile. Sur les berges de la Marne, Paul n'a pas seulement retrouvé sa mère, il a, pour l'avoir voulu venger des insultes d'irrespectueux bandits, reçu un très mauvais coup. Il y eût même laissé sa peau s'il n'avait été sauvé à temps, juste à temps, par la fidèle ordonnance de M. de Mandres. Et le voilà bientôt revenu à la vie, et aussi à de meilleurs sentiments... Il ne s'agit plus que de rendre la raison à sa malheureuse mère. C'est l'affaire d'un avisé docteur qui a l'idée sublime de reconstituer à rebours la scène du vol en donnant à Paul Herbeaux le beau rôle et en distribuant à des aminches dont c'est l'habituel métier celui de cambrioleurs surpris en flagrant délit. Mme Herbeaux se persuade qu'elle a fait « un mauvais rêve » et tout finira bien, comme c'est la coutume à l'Ambigu-Comique. Obligatoire en ces sortes de pièces — rappelez-vous les légendaires Passepoil et Cocardasse du *Bossu* — le duo bouffe des honnêtes filous est toujours d'un effet irrésistible. Cette fois encore, il fut acclamé en la personne de Pistolet et de Lalouette, rendus de très plaisante façon par MM. Villa et Gréhan. Mlle Grumbach prêtait son solide talent au rôle de Mme Herbeaux. Et sous les traits de M. de Mandres, M. Etiévant s'était montré absolument « hors pair ». « Même au Théâtre-Français — avons-nous entendu dire dans les couloirs — le rôle n'eût pas été joué avec plus d'émotion et de vérité. » M. Etiévant pouvait, ce me semble, se contenter d'un pareil éloge.

6 OCTOBRE. — Reprise du *Régiment*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Jules Mary et

Georges Grisier[1]. — M. Grisier a sans doute pensé qu'on n'était jamais si bien servi que par soi-même... Et, puisqu'il s'agissait de remplacer le *Crime d'un fils*, il a décidé la reprise d'un mélodrame qu'avec la collaboration de M. Jules Mary, il donna, voici vingt ans, au théâtre de l'Ambigu, que dirigeait alors Emile Rochard. Le *Régiment* n'est pas un drame guerrier, c'est un drame militaire. Point d'alertes, d'assauts, ni d'attaques. Point de coup de fusil. Pas le moindre petit obus. Le *Régiment* a lieu en pleine paix, et n'est qu'un mélodrame ordinaire, se passant dans le monde des bonnes casernes gaillardes et réjouissantes. C'est l'histoire d'un enfant perdu, puis retrouvé, malgré les machinations ténébreuses d'un quidam qui a voulu se faire passer pour lui, et qui, quelque temps, y a réussi. Le quidam finit par être tué en duel par l'enfant perdu, et l'enfant retrouve sa mère, qui est femme de colonel. Mais, pour avoir tué le quidam, l'enfant perdu et retrouvé passe en conseil de guerre, ce qui prolonge un peu la chose. Vous pensez bien que, comme il a tué un chenapan, et qu'il est fils, non seulement de la colonelle, mais, ainsi que cela se révèle au dernier moment, du colonel tout autant, il échappe aux sévérités de la loi militaire. Cette histoire, avec tous les incidents qu'elle soulève, dépasse bien un peu les limites de la vraisemblance. Cependant, le *Régi-*

1. DISTRIBUTION. — Colonel de Cheverny, M. *Caillard*. — Pierre Gironde, M. *Etiévant*. — Belhomme, M. *Villa*. — Jacques, M. *J. Volnys*. — Patoche, M. *Liézer*. — Mme de Cheverny, Mme *Dubuisson*. — Catherine, Mme *Gense*. — Marjolaine, Mlle *Chapelas*. — Margot, Mlle *Derblay*.

ment fut un gros succès, surtout à cause des scènes de la vie militaire (la chambrée; la troupe en marche; le sommeil de la troupe à la belle étoile) qui y sont très adroitement enchâssées, et qui restent très vives, amusantes et touchantes. Les décors sont fort beaux. La reproduction du tableau de Detaille, le *Rêve*, est toujours d'un effet immanquable, même sur les blasés. La pièce que créèrent très brillamment Péricaud, Desjardins, Pouctal, Gravier, Pougaud, Mmes Marie Laure et Descorval, est aujourd'hui fort bien jouée par MM. Etiévant, Villa, Caillard, Mme Gense... Et M. Grisier pouvait quelque temps encore faire les honneurs de son affiche à MM. Jules Mary et Grisier.

31 OCTOBRE. — Nouvelle reprise des *Deux Orphelines*[1].

22 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Grande Famille*, pièce en six actes de M. Arquillière[2]. — Après le souvenir ému adressé à l'Alsace par la voix, ou plutôt par la plume de MM. René Bazin et Haraucourt, après les fanfares patriotiques que, un peu inconsidérément peut-être, la voix de

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Etiévant*. — Picard, M. *Villa*. — De Vauvrey, M. *J. Volnys*. — Le docteur, M. *Liézer*. — Jacques, M. *Denizot*. — De Linières, M. *Grey*. — Marest, M. *Synès*. — De Presles, M. *Linder*. — Lafleur, M. *Champdor*. — La Frochard, Mme *Victorin*. — Henriette, Mlle *Chapelas*. — La comtesse, Mlle *Doriane*. — Louise, Mlle *Paulette Gratia*. — Sœur Geneviève, Mlle *de Cerny*. — Marianne, Mlle *Vallier*. — Florette, Mlle *Derblay*. — Julie, Mlle *Divonne*.

2. DISTRIBUTION. — Bertrand, M. *Louis Gauthier*. — Brune, M. *Etiévant*. — Le capitaine, M. *Adrien Caillard*. — Caporal Gabert, M. *Villa*. — Le sergent-major, M. *Liézer*. — Le comique, M. *Moret*. — Rondet, M. *Linder*. — Gaillard, M. *Brenner*. — Louis, M. *Denizot*. — Louise, Mlle *Suzanne Munte*. — Lili, Mlle *Chapelas*. — Mariossa, Mlle *Doriane*. — Mère Baptiste, Mme *Victorin*. — Mme Grindot, Mlle *Delcy*.

Coquelin fit sonner à nos oreilles, voici qu'on nous introduit dans l'intimité de notre armée, à la caserne. Est-ce pour diminuer en nous l'idée d'une revanche possible ? Je le croirais volontiers. Et l'Alsace une fois encore jettera un regard moins confiant vers son ancienne patrie. Ce n'est point que la pièce de M. Arquillière ne soit pas pleine de talent et d'émotion, et de vigueur. Elle fera sur le public, sur tous les publics, un effet considérable; il convient de féliciter le directeur, M. Grisier, d'avoir modifié son habituelle formule. Seulement, cette pièce, remarquable étude de la vie militaire, nous fait toucher du doigt, en les avivant, des plaies qu'il vaudrait mieux guérir. Je ne parle pas des carottiers, qui sont amusants et sans conséquence, mais de la lutte violente éclatant entre deux soldats de grade différent, d'officier à sous-officier, et faisant planer sur le lieutenant qui, pour insulter le sergent, s'abrite de la discipline, comme une ombre de lâcheté. Cette scène à peine tolérable dans un théâtre de comédie pure, où d'ailleurs elle eût été présentée moins lourdement, devient odieuse à l'Ambigu, théâtre populaire où les intentions de l'auteur sont exagérées, déformées même par les spectateurs socialistes des hautes galeries, de sorte que ce peuple, ignorant d'une psychologie plus artistique que tendancieuse, s'en va convaincu qu'il a assisté à une pièce antimilitariste, et (je l'ai entendu à la sortie) qu'on leur a dit, leur fait à ces « cochons-là ! » Les « cochons », ce sont les officiers. Cela explique les protestations qui se sont élevées au cours de ce

cinquième acte long et pénible, protestations stridentes que n'eurent pas le courage d'étouffer les ordinaires applaudissements. Et certes, on n'approuve point également le personnage épisodique du sous-off encourageant son camarade à déserter et opposant aux observations de son supérieur des répliques de révolte et de mauvaise tête. Est-il bon, dans une œuvre forte et sensible, de montrer tout ce qui existe, surtout quand il ne peut en ressortir que des exemples malsains ? Oui, je sais, M. Arquillière, ex-pensionnaire du théâtre Antoine, élevé à l'école du maître, répondra : « Je n'ai pas voulu faire de l'antimilitarisme : j'ai simplement écrit ce que j'ai vu ». N'empêche que d'entendre pendant six actes des soldats s'écrier : « Sale métier !... Ah ! oui, sale métier ! » n'encourage guère à faire partie de la Grande Famille. Le sergent Bertrand dit : « La caserne, ce n'est pas la patrie » ; pourtant, sans la caserne, comment la patrie serait-elle défendue ? On ne peut pourtant pas la remplacer par le café. Vous m'objecterez : « Le capitaine est une silhouette de justice et de bonté — comme celui que dessina si magistralement Courteline dans les *Gaietés de l'Escadron* ». Mais il vient trop tard, et sa plaidoirie émue du sixième acte n'ôtera pas de l'idée des fameux spectateurs d'en haut que tous les officiers sont... ce que je répétais tout à l'heure. La fable est simple et pittoresque, comme il convient aux esprits nets, familiers du Théâtre libre. Le sergent Bertrand, réengagé, aime une fille de café-concert. Il l'a dans la peau. Et aussi il trouve à satisfaire par elle ce

besoin de tendresse qu'a développé en lui la vie grise, déprimante de province. Il a connu Louise au Beuglant, où soldats et officiers vont tuer leur temps. Mais le lieutenant Brune est également épris de la chanteuse, au point d'être aveuglé par la jalousie et de menacer ceux qui l'approchent ; car il prétend l'avoir à lui seul et la garder. Louise adore Bertrand ; elle repousse les avances de Brune, mais commet l'imprudence d'aller voir son amant cinq minutes, le temps d'un baiser, à onze heures du soir dans la cour de la caserne. Elle est surprise par le lieutenant qui soupçonne le caporal Gabert d'avoir Louise pour maîtresse. Mais Bertrand se découvre dans un mouvement d'impatience jalouse, et Brune, aveuglé par la rage, ne se contente pas de le menacer des pires répressions, il l'insulte d'abord, lui ; puis, devant son calme apparent, il va jusqu'à injurier la femme elle-même. Le sergent bondit, lève la main sur son supérieur. « Bertrand ! », s'écrie le caporal Gabert épouvanté. Le geste, par bonheur, n'a été qu'esquissé ; mais Brune, fort de son grade, continue à exciter celui qui ne peut pas lui répondre en des termes tels que, par toute la salle, des cris s'échappèrent : « Assez ! Assez ! » Quel est l'officier qui parlerait ainsi ? Celui-là n'existe pas qui, durant une demi-heure, odieusement et interminablement, même, aveuglé par la jalousie, cracherait au visage d'un inférieur de ces phrases irréparables. Un officier cela ? Non. Un malade ou un fou... Dès lors, Bertrand, veut déserter. Il se prépare à fuir avec sa maîtresse qui doit l'attendre près de la gare avec

des vêtements civils et de là passer la frontière. Mais voici le capitaine. Il a tout appris par Louise qui, au dernier moment, épouvantée d'un pareil acte, est venue le trouver, lui, le père de la Grande Famille. Elle lui a donné une lettre pour Bertrand, « son petit », son amant adoré, lettre où elle lui annonce qu'elle se sacrifie pour lui et part pour toujours. Bertrand, que les conseils et la haute morale du capitaine ont déjà ébranlé, tombe assis, secoué de sanglots. — « Ah ! mon capitaine, j'ai bien du chagrin ! » — « Pleurez ! » lui dit doucement le brave homme. Et dans ses propres yeux on devine des larmes. Ce drame « nouveau jeu », exempt de mélo, sans mort finale, ni punition du traître, a, je le répète, brillamment réussi. Il est joué à la perfection, avec une justesse de nuances et un mouvement remarquables. On prétend qu'Antoine, qui avait reçu la pièce, s'intéressa activement aux répétitions. En tout cas, on y reconnaît son mouvement préféré de dialogue et la minutie de sa mise en scène. Très curieux, le premier acte. L'établissement de la mère Baptiste, avec un public de soldats chahuteurs, ses chansons accompagnées au refrain sur les verres et les tables de marbre, ses « reconduites » d'artistes parmi les cris d'animaux, offre une saveur spéciale de Beuglant de province. Au troisième acte, le corps de garde a obtenu un gros succès de pittoresque et de vérité... sauf la sentinelle de garde qui reste la même de huit heures à minuit. Les factions ne sont-elles pas de deux heures seulement : pauvre sentinelle ! elle fait du rabiot... M. Louis Gauthier, que nous

avions sincèrement applaudi au Vaudeville dans la *Retraite*, a été un sergent Bertrand jeune, vibrant, amoureux; après nous avoir charmés, il nous a profondément émus par la sincérité de sa souffrance et de sa révolte. A côté de lui, le caporal Gabert a rencontré en Villa un interprète délicieux. On ne peut être plus fin que ce jeune artiste, dont les qualités de naturel exquis ont heureusement trouvé, en ce temple des conventions, un rôle de vraie humanité. M. Adrien Caillard, le beau capitaine, a joué avec une grande émotion, et aussi M. Liézer, un sergent-major sensé et sensible. Le poids de la pièce reposait sur M. Etiévant. Cet acteur, qui incarne depuis longtemps à l'Ambigu les traîtres de drame, abordait un personnage malaisé. Le lieutenant Brune pouvait, par son exagération même, devenir ridicule : il ne fut que dangereux, et il faut complimenter M. Etiévant d'avoir par sa netteté d'allure et la sobriété de ses moyens, empêché, dans la grande scène du cinquième acte, l'orage de s'accentuer : au cours de cette partie difficile, il fut un partenaire précieux. Constatons, enfin, le succès, ce n'est pas assez, le triomphe de Mlle Suzanne Munte, dont le rôle de Louise est certes la plus belle création. Elle a joué avec une maîtrise incomparable et pris du coup sa place parmi nos premières comédiennes. Elle fut en ce rôle de fille, grande amoureuse. Et nous n'avons que des éloges à adresser à Mmes Chapelas (Lili) et Dorianè (Mariossa), et aussi aux vingt-six autres artistes, tous excellents, mais dont je regrette de ne pouvoir citer les noms, ils sont trop... Le

théâtre allait enfin connaître des jours heureux, et nous retrouverons, l'an prochain, sur l'affiche de l'Ambigu la *Grande Famille*, dont la cinquantième représentation s'était donnée le 30 décembre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Crime d'Aix, pièce	5 a. 8 t.	»	19
**La Conquête de l'air*, pièce	4 a. 5 t.	16 janv.	4
Les Deux Orphelines, drame	5 a. 8 t.	24 janv.	53
Paillasse, drame	5	20 févr.	21
**La Belle Marseillaise*, pièce	4 a. 5 t.	3 mars	91
Les Aventures de Thomas Plumepatte, pièce	5 a. 12 t.	19 mai	29
La Fleuriste des Halles, drame	6	15 juin	29
La Bande à Fifi, drame	5 a. 8 t.	11 juillet	65
**Le Crime d'un Fils*, drame	5	8 sept.	32
Le Régiment, drame	5 a. 8 t.	6 octobre	29
**La Grande Famille*, pièce	6	22 nov.	46

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

Quatre pièces nouvelles : le *Gigolo* de M. Miguel Zamacoïs, l'*Ange du foyer* de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, *Dix minutes d'arrêt* de M. Georges Duval, *Florette et Patapon* de M. Maurice Hennequin constitueront le répertoire de l'année 1905, commencée avec la *Gueule du loup* de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud.

24 JANVIER. — Première représentation de *Le Gigolo*, pièce en trois actes de M. Miguel Zamacoïs[2]. — M. Serjeux a un fils, Jacques, étudiant en droit, qui s'amuse... trop et qu'il veut protéger contre le « collage », si dangereux : voyez la fâcheuse histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux... Or, il y a dix-huit mois que Jacques est le « gigolo » de Nini Bellair, et cela ne peut durer. Aussi mande-t-il de Bayeux toute la famille pour tenir conseil,

1. — Directeur : M. Henri Micheau ; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. DISTRIBUTION. — Hippolyte Serjeux, M. *Germain*. — Jacques Serjeux, M. *Torin*. — Antonin Tribleau, M. *Landrin*. — Le concierge, M. *Lauret*. — Edmond, M. *Gaillard*. — Honoré Serjeux, M. *Keppens*. — Un facteur, M. *Prosper*. — Nini Bellair, Mlle *Suzanne Carlix*. — Lucie Serjeux, Mlle *Maud Amy*. — Mme Bellair, Mme *Rosine Maurel*. — La tante Delphine, Mlle *Guitty*. — Louise Serjeux, Mme *Jenny Rose*. — Clémence Tribleau, Mme *Gense*. — Suzanne, Mlle *Jenny Morgan*. — Lilia, Mlle *Magda Simon*. — Jeanne, Mlle *Dartigue*. — Maria, Mlle *J. Buarini*.

lui annoncer cette grande nouvelle : « Jacques a une maîtresse », et aviser au moyen de tirer le garçon des jolies griffes de Nini. — « J'ai une idée! s'écrie tante Delphine : qu'on le lance sur une autre femme! » Et Mme Louise Serjeux, qui est jeune et jolie, semble posséder toutes les conditions requises pour opérer cette utile diversion. Puis on décide que Serjeux père et l'oncle Antonin Tribleau iront tous deux, mais l'un après l'autre, et sous un nom supposé, trouver la séduisante Nini, et se donneront comme protecteurs sérieux, exigeant d'elle qu'avant tout elle lâche son gigolo. Et vraiment ils arrivent au bon moment chez Nini... Ne vient-elle pas — les cartes, qui ne trompent jamais, l'avaient, hélas! bien prédit à son honorable mère — d'être froidement plaquée par son vieux, et n'a-t-elle pas justement fait dire à la concierge de laisser monter tout le monde... Nini réservera donc un aussi excellent accueil à Dupont, sentimental pratique, qu'à Duval, sentimental rêveur, lui débitant successivement leur boniment : « Je vous aime et je suis riche, excessivement riche. » Et nos deux vieux sont si cordialement reçus que les voilà bientôt très enflammés l'un et l'autre et réciproquement jaloux. Nini a d'ailleurs promis de renvoyer son gigolo : Jacques ne l'a-t-il pas prévenue que son père lui ayant coupé les vivres il lui était désormais impossible de la recevoir en sa garçonnière. C'est pourtant dans cette garçonnière, d'où il a su écarter Nini, que se passe le très piquant troisième acte de la comédie de M. Zamacoïs. Jacques y a donné rendez-vous à

sa jeune tante, Lucie Serjeux, cette jolie femme que le conseil de famille avait tout d'abord proposée comme diversion. La gentille provinciale y est venue, quoique timidement, et timidement aussi elle se laisse enlever son corsage et défaire ses bottines... C'est en ce déshabillé prometteur que, délégué par la famille, toujours liguée contre Nini, la surprend son mari... Pardonnera-t-il ?... Jésus a bien pardonné à la femme adultère : il est vrai que ce n'était pas la sienne... Et Jacques, renonçant désormais aux femmes du monde, même de Bayeux, continuera à être le gigolo qu'il était naguère : son père s'est montré assez sensiblement épris lui-même de la séduisante Nini pour avoir perdu le droit de lui faire de la morale. En ces lignes trop brèves, vous avez « la lettre » de l'amusante pièce applaudie aux Nouveautés ; vous n'en avez pas « l'esprit ». Et c'est dommage : M. Miguel Zamacoïs l'a bourrée de mots pétillants tels qu'on en pouvait attendre de l'auteur de *Bohèmos*, ce petit chef-d'œuvre railleur que nous révéla Mme Sarah Bernhardt, de l'écrivain si pimpant et si avisé, qui signe, au *Figaro*, du célèbre pseudonyme du « Monsieur de l'orchestre » les charmantes *Soirées parisiennes* que vous savez. Le « gigolo » c'est M. Torin, idole du public ; ses deux « repêcheurs » sont MM. Germain et Landrin, tous deux excellents. Mlle Suzanne Carlix est d'entrain délicieux et de naturel étonnant sous les traits de Nini Bellair. Mlle Maud Amy est beaucoup trop jolie pour être délaissée par son mari : c'est absolument invraisemblable... Mme Maurel a dessiné une belle-

mère telle que l'aurait croquée le talentueux Abel Faivre.

19 MARS. — Première représentation de l'*Ange du foyer*, pièce en trois actes de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers[1]. — C'est pour ces deux jeunes auteurs le joli pendant de leur très mérité succès des *Sentiers de la Vertu*. Excusez-moi de ne vous point dire par le menu l'intrigue de l'*Ange du foyer*. Mais, d'abord, y a-t-il une intrigue dans cette aimable comédie qui a été applaudie à tout rompre par l'auditoire le plus enthousiaste que puissent rêver deux ingénieux auteurs, sympathiques entre tous? Je ne l'affirmerai pas. L'intrigue, la forte intrigue, n'est ici nullement nécessaire. Les scènes se succèdent spirituelles, pétillantes, mousseuses, gaies, entraînantes et fines, et c'est charmant. L'ange du jeune foyer de Jacques et Marianne Chardin est un bon et gros garçon — pourquoi ne pas vous le dire tout de suite : le rôle est joué par Torin — qui, sur l'affiche, s'appelle le baron Sigismond des Oubliès. C'est lui, l'amant — il ne l'est pas encore, mais il le sera, c'est fatal, — qui veille sur le bonheur conjugal du ménage, détournant Jacques de toute liaison sérieuse et

1. DISTRIBUTION. — Jacques Chardin, M. *Noblet*. — Sigismond des Oublies, M. *Torin*. — Stettin, M. *Numa*. — Golard, M. *Landrin*. — Me Charlotte, M. *Mondos*. — Pousta, M. *Bélières*. — Pierre, M. *Lauret*. — Le concierge, M. *Gaillard*. — Des Friquettes, M. *Lorrain*. — La Hire, M. *Marche*. — Un commissionnaire, M. *Prosper*. — Marianne Chardin, Mlle *Marcelle Lender*. — Chouquette, Mlle *Suzanne Carlix*. — Mme Vareilles, Mme *Rosine Maurel*. — Jacqueline Mareuil, Mlle *Sandry*. — Mme Troussel, Mme *Jenny Rose*. — Augustine, Mlle *Gense*. — Mme de Salbris, Mlle *Magda Simon*. — Guillemette Troussel, Mlle *Lucienne Saunier*. — Mme Saint-Martin, Mlle *Delacourt*. — Le trottin, Mlle *Buarini*. — Thérése Troussel, Mlle *Dylna*. — Louise, Mlle *Lorane*.

s'arrangeant pour que Marianne qui ne voit guère son mari qu'aux heures des repas, ne s'ennuie pas trop d'être ainsi délaissée. C'est ainsi qu'il lui amène Mlle Chouquette Bouvreuil, qui doit chanter à sa prochaine soirée. Laissez-moi vous recommander comme une des choses les plus exquises de la pièce cette première scène entre la petite actrice au cœur ingénu et Mme Marianne Chardin, une élégante Parisienne, très lancée, voire même un peu folle... — « Je vous assure que ma vie à moi n'est pas drôle, dit Chouquette. — Pourtant, vous devez avoir des moments agréables ? — Mais non, madame, je n'ai jamais aimé. — Comment ? fait Marianne étonnée. — Evidemment, avec l'éducation que j'ai reçue... ma mère m'a toujours répété : « Quand l'amour est une carrière, il doit cesser d'être un sentiment. » Si bien que je ne sais pas ce qu'il faut faire pour plaire aux hommes... aux hommes qui me plaisent. Enfin, je suis cocotte, mais pas coquette. — Eh bien ! moi, je suis coquette, et pas cocotte ! » Et comme Mme Chardin lui a enseigné la manière de prendre les hommes, la petite Chouquette est au comble de l'admiration : « Il n'y a qu'une femme honnête pour en savoir si long ! » Elle profite, d'ailleurs, on ne peut mieux de la bonne leçon : c'est sur Jacques Chardin qu'elle opère... Jacques s'éprend vite de la petite chanteuse, et la voilà elle-même vraiment amoureuse, inscrivant son bonheur au dos de la photographie qu'elle apporte à Jacques en la garçonnière qu'a dû, contraint et forcé, lui prêter son ami Sigismond, et que Sigismond lui redemande à

l'improviste, car il a obtenu de Marianne le rendez-vous attendu depuis si longtemps. Il obtiendrait même davantage, si Marianne, qui, déjà, s'est laissé défaire son corsage, ne trouvait sur la table la photographie qui lui révèle l'infidélité de son mari. Le divorce est dans l'air. N'ayez crainte, et fiez-vous en à MM. Robert de Flers et Caillavet, il n'aboutira point... Jacques n'aime-t-il pas toujours sa femme? Chouquette le sait bien, et comme c'est, après tout, une brave petite personne, elle entreprend de réconcilier charitablement les deux époux. Elle est charmante, absolument charmante, cette nouvelle scène entre les deux femmes, la contre-partie de celle du premier acte. C'est le tour de la malicieuse petite cocotte d'éduquer la mondaine très frivole : — « C'est tout de même un peu votre faute si tout ce qui est arrivé est arrivé. Vous n'avez peut-être pas assez retenu votre mari auprès de vous. Vous ne lui avez peut-être pas fait la vie qu'il fallait lui faire, les plats et les coquètteries qu'il aurait aimés... Vous n'avez peut-être pas su vous occuper de lui... C'est drôle, toutes les dames mariées sont comme ça. Elles s'imaginent qu'il n'y a pas besoin de faire des frais pour garder un homme. Faut se donner du mal. Nous, on s'en donne. Voyez-vous, vous autres, les honnêtes femmes, vous n'êtes pas sérieuses. — Mais enfin j'aime... c'est-à-dire j'aimais beaucoup mon mari. — Oui, mais il y a la manière... Vous l'aimiez beaucoup, mais peut-être pas bien. Ainsi, lui avez-vous jamais fait des scènes injustes, à propos de rien?... L'avez-vous rendu jaloux? Avez-vous été

exigeante, capricieuse, intolérable? — Mais non. — Alors vous ne l'avez jamais rendu malheureux? — Jamais. — Et vous voulez qu'il vous aime... Oh! voyons, madame... » Avons-nous besoin d'ajouter que la leçon porte ses fruits? Marianne se réconciliera avec son mari, et sachant désormais les choses nécessaires pour rester une bonne petite femme honnête, elle ne permettra plus à « l'ange du foyer » de s'occuper de son bonheur. Ah! que Mlle Marcelle Lender, si élégante, a mis de grâce et d'adresse en son personnage de Marianne Chardin! Avec quel naturel et quelle verve spirituelle Mlle Suzanne Carlix a composé le joli rôle de Chouquette!... A M. Noblet, plein d'aisance et d'autorité, étaient dévolus les jolis « couplets » sur les « bonnes petites cocottes », sur la messe de la Madeleine, etc., que les auteurs ont heureusement plaqués dans leur amusante comédie; M. Noblet les a dits merveilleusement. M. Torin est, sans charge aucune, un Sigismond plein de rondeur et de bonhomie. M. Mondos a plaisamment rendu la caricature d'un avoué, très parisien, dont le nom volait sur les lèvres de bien des habitués des premières. Et M. Numa, l'excellent partenaire de Jeanne Granier dans la *Bonne Intention* de M. Francis de Croisset, traversera plus d'une fois le boulevard en auto pour venir de la salle des Capucines aux Nouveautés, jouer le bout de rôle de son « homme de cheval », l'un des amusants épisodes de la triomphante et morale comédie. La cinquantième représentation de l'*Ange du foyer*, se donnera en matinée, le 30 avril, avec une su-

perbe recette. La charmante pièce où la comédie fine et légère s'allie si bien à la farce la plus joyeuse, sera représentée jusqu'à la clôture annuelle le 31 juillet.

14 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre avec la première représentation de *Dix minutes d'arrêt*, pièce en trois actes de M. Georges Duval[1]. — C'est une œuvre aimable, qui ne brille pas positivement par une originalité excessive, mais où il y a de la gaieté vive et pimpante. Bref, ces trois actes, habilement « arrangés » s'écoulent agréablement sans longueur et sans effort. Frisant çà et là le vaudeville, la pièce se reprend juste à temps par une très jolie scène de comédie au second acte, où l'état d'âme de Suzanne Le Perrier, son excitation nerveuse émoustillée encore par le champagne, ses dix-huit mois de veuvage et l'exemple enfin d'un hôtel de province aux nombreux cabinets particuliers, où dix couples, vingt couples sortent en s'embrassant, finissent par avoir raison de sa vertu et la laissent sans forces dans les bras de La Croisette. C'est la scène capitale. L'anecdote peut d'ailleurs se conter en deux mots. Suzanne est la veuve charmante d'un vieux savant assommant et insuppor-

1. DISTRIBUTION. — Gaston, M. *G. Noblet.* — Le Huchois, M. *Germain.* — La Croisette, M. *Colombey.* — Lizardieux, M. *Bélières.* — Barillard. M. *Lauret* — Prosper, M. *P. Ardot.* — Joseph, M. *Gaillard.* — L'officier, M. *Lefèvre.* — Le substitut, M. *Brunot.* — Le contrôleur, M. *P-Berty.* — Maurice, M. *Marche.* — Charles, M. *Nybel.* — Suzanne, Mlle *Marcelle Lender.* — Clodilde, Mlle *Sandry.* — Zoé, Mlle *Piernold.* — La dame voilée, Mlle *Sandraz.* — Claire, Mlle *J. Buarini.* — La cocotte, Mlle *Saintis.* — Agathe, Mlle *Dalézia.* — La grisette, Mlle *Pauly.*

Dix minutes d'arrêt était accompagné d'un acte intituié, le *Coup du télégramme*, de M. Lucien Duval, le fils de M. Georges Duval; le père et le fils étaient ainsi en même temps sur la même affiche.

table qu'elle a enduré pendant sept longues années, le célèbre Le Perrier, qui n'a su ni pu lui donner aucune des joies qu'elle était en droit d'attendre du mariage. Son père, M. Le Huchois, de l'Académie, — qui ne serait pas fâché, entre nous, de s'occuper plus librement de la piquante et rusée Zoé, une jeune personne qui donne dans l'Institut, — songe à la remarier. Suzanne, en principe, n'y est point opposée, à la condition toutefois que le mari soit de son goût, jeune, gai, séduisant. Elle a fait, songez donc, une telle provision de tendresse, d'affection, d'illusions! Le Huchois a pour collègue et ami ce bon La Croisette, qui voudrait bien, lui, marier son neveu, le vicomte Gaston de La Croisette. Gaston se montre assez disposé à mettre fin une bonne fois à l'existence de noceur qu'il a menée jusque-là, si la femme qu'on veut lui donner est suffisamment aimable, jolie, élégante. Les deux jeunes gens sont donc faits pour s'entendre. Malheureusement Joseph, le vieux domestique resté fidèle à l'ancien maître, trace à Suzanne un portrait de Gaston extra-fantaisiste : savant austère et opiniâtre, toujours attelé à d'énormes travaux, et à Gaston il présente Suzanne comme une horrible mégère, veuve éplorée et inconsolable. Il n'en faut pas davantage pour les décider l'un et l'autre à repousser pareille union. Néanmoins, pour ménager père et oncle, ils acceptent l'entrevue à Saint-Claude, à la campagne, où ils doivent passer tous deux quelques jours, pour se mieux juger, dans la propriété de Le Huchois. Vous devinez le reste. Gaston monte dans le compartiment de Suzanne,

qui lui paraît délicieuse, il lui fait la cour; Suzanne trouve le monsieur charmant et se la laisse faire... Château-Randon, dix minutes d'arrêt !... On descend prendre un consommé. Patatras ! le déraillement d'un convoi de marchandises recule de plusieurs heures le départ du train pour Saint-Claude. Que vont-ils faire? Souper, parbleu! Gaston se montre plus aimable, plus prévenant; elle, plus fébrile, plus nerveuse. On échange des confidences. — « Je partais, navré, vers un mariage! — Moi aussi! C'est curieux! — Non, c'est stupide, révoltant! » Et Suzanne affolée, vaincue, cède aux instances plus pressantes de Gaston. Jugez de leur tête, à tous deux, lorsqu'au troisième acte ils se retrouvent à Saint-Claude. Il ne saurait plus être question entre eux de mariage. Suzanne ne peut devenir la femme de celui à qui elle s'est si facilement donnée. — Singulière garantie pour l'avenir! — Honnêtement, loyalement, elle avertit Gaston de ses intentions. Lui ne l'entend pas ainsi, il excuse la faute, — un moment d'oubli, de folie, dont il doit d'ailleurs partager les torts, ayant abusé grossièrement de la situation. Et puis, et puis... il l'aime et la convainct facilement. La pièce a sutout pour elle, à défaut de valeureuses qualités, l'incomparable mérite d'être admirablement interprétée par Mlle Marcelle Lender et par M. Noblet. Ils ont été parfaits l'un et l'autre dans deux rôles entièrement à leur convenance. M. Noblet est un La Croisette toujours élégant, léger et spirituel; Mlle Marcelle Lender, une délicieuse veuve — on ne peut être plus naturelle, plus

« femme », plus séduisante. MM. Germain et Colombey, Mmes Piernold et Sandry, s'agitent à leurs côtés, prodiguent leur entrain habituel et encadrent joyeusement ces deux distingués comédiens.

21 OCTOBRE. — Première représentation de *Florette et Patapon*, pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber[1]. — Pourquoi « pièce » et non pas « vaudeville »? C'est bien, en effet, le vaudeville, gai, fou, ahurissant, qui porte à la rate et supprime la réflexion en faisant éclater le rire. Ici, le quiproquo règne en maître, avec ses portes classiques, ses substitutions de personnes, ses déshabillages, ses déguisements, ses rôles moins logiques que trépidants. Et de ce méli-mélo presque inconcevable se dégage une grande joie pour tous ceux (et j'espère qu'ils sont légion) qui aiment à être violemment chatouillés. De ce vaudeville, enfant gâté de la réussite, je vais pourtant essayer de conter l'aventure. Florette et Patapon sont, non pas deux femmes, comme on pourrait le croire, mais deux associés dans une entreprise d'engrais chimiques. Florette est marié à la blonde Riquette, d'allure indépendante et légère, qui jongle innocemment avec tout ce qui peut compromettre une réputation. Elle plaisante librement avec les hommes, s'amuse à se faire suivre dans la rue, se

1. DISTRIBUTION. — Florette, M. *Germain*. — Barbet, M. *Torin*. — Patapon, M. *Colombey*. — Jambard, M. *Landrin*. — Auguste, M. *Lauret*. — Monbissac, M. *Paul Ardot*. — Pontoy, M. *Gaillard*. — Armand, M. *Barnier*. — Péchot, M. *Lefèvre*. — La Barbe, M. *Marche*. — Cornu, M. *Brunot*. — Anthime, M. *Prosper*. — Un chauffeur, M. *Nybel*. — Riquette, Mlle *Cassive*. — Blanche, Mlle *Piernold*. — Chéchette, Mlle *M. Lavigne*. — Mme Mézaubran, Mme *Jenny Rose*. — Claire, Mlle *J. Henry*. — Marie, Mlle *Jeanne Buarini*.

fait embrasser pour la blague par le secrétaire de son mari, Julien Barbet, dont elle chavire ainsi platoniquement le cœur. Patapon est l'époux de Blanche, femme austère, timide, horriblement honnête : aussi est-elle à tout bout de champ citée comme exemple par son mari, lequel, confiant en une telle vertu, passe son temps à faire prévoir à Florette, en termes ironiques, un avenir fécond en infortunes conjugales. Une dépêche commerciale force les deux associés à partir pour Londres. Patapon s'en va bien tranquille, persuadé que Blanche l'attendra en filant la laine. Mais Florette un peu inquiet, confie Riquette au fidèle Barbet. « — Tu surveilleras ma femme. — Non. — Pourquoi ? — Je l'aime. — Je le savais, mais tu es incapable de tromper un ami. » Aussitôt seule, Blanche, au comble de la joie, avoue à Riquette qu'elle a un amant. « — Toi, un amant ! — Et ce n'est pas le premier. C'est le douzième. Il m'attend à Cotte-sur-Mer. J'ai vingt-quatre heures de liberté. Je pars : viens avec moi. — Eh bien, j'accepte ! On va faire la bombe... Ça m'amuse. » Et toutes deux s'échappent au nez et à la barbe de l'infortuné Barbet, qui, effaré, court les rejoindre, précédé par le comte de Monbissac, un vieux marcheur qui, ayant rencontré Riquette dans la rue, s'est juré qu'elle serait à lui. Nous voici transportés dans le hall de l'hôtel de Cotte-sur-Mer. L'amant de Blanche vient de recevoir par télégramme la nouvelle de son arrivée : « Commande en gare deux heures : livraison à domicile. » Ce qui signifie qu'il doit attendre sa bien-aimée à l'hôtel même.

Or, deux voyageurs entrent : c'est Florette et Patapon. Au lieu de partir par Boulogne, Florette a voulu partir par Calais, et ils ont raté le bateau de cinq minutes. Patapon, qu'un remède contre le mal de mer a rendu malade sur terre, en profite pour demander une chambre, tandis que Florette qu'une jeune grue rencontrée par hasard, Mlle Chéchette, a fortement allumé, mijote un rendez-vous de passagères amours. Puis voici Blanche et Riquette. Réunion des deux amants : amour, délices et orgues, à la grande joie de Riquette que ce spectacle enchante... Alors survient Julien Barbet, fidèle à son rôle de geôlier. Il a frêté un train spécial (3.000 francs, toutes ses économies) pour rejoindre celle qu'il doit garder jalousement et la ramener à Paris. A partir de ce moment, il devient impossible de narrer toute la série de joyeux incidents qui jettent le reste de la pièce dans des complications inextricables : Barbet est pris pour Florette, Florette pour Barbet ; Patapon assiste derrière une cloison aux amours de Blanche et de son amant, sans savoir qu'il s'agit de sa femme ; Florette déguisé en femme, est pris par Barbet pour Riquette, et enlevé en automobile ; et finalement Barbet, dont tous les actes de dévouement n'ont réussi qu'à lui attirer des coups de pied au... bas du dos et à le faire prendre pour un satyre, est arrêté et conduit en prison. Le dernier acte se passe dans un décor double, mi-partie dans la chambre de Barbet, mi-partie sur le palier d'un escalier. Imaginez des gens qui ont perdu leur clef, qui se réfugient précipitamment dans des

logements qui ne leur appartiennent pas, puis faites que tout se découvre à la grande gloire de l'adultère, pour finir dans une apothéose d'ignorance maritale ou de pardon. Cette folie est admirablement jouée dans un mouvement que nous offrons en exemple à certaines scènes vouées au pur vaudeville : ainsi le spectateur n'a point le temps de la réflexion. Germain a trouvé en Florette un de ses bons rôles de fantaisie simiesque, et Colombey — Patapon — mérite d'être loué pour son entrain de bon aloi. Le public a fait fête à la rentrée de Mlle Cassive, plus jeune et plus exubérante que jamais ; c'est une artiste précieuse pour ce genre de pièces où sa gaieté est communicative. A côté de la jolie Riquette, la non moins jolie Piernold fut charmante en cette Blanche qui personnifie élégamment ce que nous appellerons « l'adultère honnête ». Mais le héros de la soirée fut Torin, le gros Torin, l'épique Torin. Avec sa face large de bébé réjoui, il rappelle étonamment José Dupuis : chacune de ses répliques met la salle en joie. Il fallait l'entendre dire avec son admirable accent de conviction naïve : « — Si j'avais su enlever sa femme, j'aurais aussi emporté la caisse ! » Ne vous y trompez pas : avec Raimond et Brasseur, Torin est un de nos trois premiers comiques. Lui seul suffit à porter *Florette et Patapon* sur ses bonnes grosses épaules. Les autres artistes, MM. Landrin, Paul Ardot, excellent en vieux marcheur, Lauret, Gaillard; Mmes Lavigne, Chéchette fantaisiste et digne fille de sa mère (elle en a l'amusante voix

---

de basse), Jenny Rose, duègne familiale, et J. Henry avaient contribué au succès de ce vaudeville, qui longtemps par delà l'année 1905 devait faire les beaux soirs du joli théâtre des Nouveautés.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Gueule du Loup, pièce	3	»	26
A cache-cache, pièce	1	»	26
**Le Gigolo*, pièce	3	24 janv.	61
**La Diva en tournée*, comédie	1	»	209
**L'Ange du foyer*, pièce	3	19 mars	149
**Dix minutes d'arrêt*, pièce	3	14 sept.	42
**Le Coup du télégramme*, vaudeville	1	15 sept.	76
**Florette et Patapon*, pièce	3	21 oct.	83
**Monsieur l'Adjoint*, pièce	1	26 nov.	47

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

L'année avait commencé fort heureusement avec la jolie *Chiffon* de MM. René Péter et Robert Danceny, dont les représentations se prolongeaient jusqu'au 22 février. La centième s'était donnée le 28 janvier[2].

24 FÉVRIER. — Première représentation de la *Petite Milliardaire*, comédie fantaisiste en trois actes de MM. Henri Dumay et Louis Forest[3]. — La voici enfin cette *Petite Milliardaire* dont on parlait depuis si longtemps, depuis trop longtemps peut-être... Et, sans nous arrêter aux tiraillements auxquels elle avait donné lieu entre le directeur et les auteurs, entre les deux auteurs eux-mêmes, entre la direction et sa principale interprète, Mlle Yahne, disons ici, ce qu'est la comédie et ce que fut la représentation. Les trois actes se

1. — Directeur : M. [illegible]. Secrétaire général : M. [illegible].

2. — M. Leva[illegible] le rôle du marquis [illegible] par un de ses [illegible].

3. Distribution. — [illegible] M. [illegible] — [illegible] Stanley-Ross, M. [illegible] — [illegible] Ladislas, M. [illegible] — [illegible] — Bolesias, M. [illegible] — [illegible] Mlle Coreil. — [illegible].

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

L'année avait commencé fort heureusement avec la jolie *Chiffon* de MM. René Péter et Robert Danceny, dont les représentations se prolongeaient jusqu'au 22 février. La centième s'était donnée le 28 janvier [2].

24 FÉVRIER. — Première représentation de la *Petite Milliardaire*, comédie fantaisiste en trois actes de MM. Henri Dumay et Louis Forest [3]. — La voici enfin cette *Petite Milliardaire* dont on parlait depuis si longtemps, depuis trop longtemps peut-être... Et, sans nous arrêter aux tiraillements auxquels elle avait donné lieu entre le directeur et les auteurs, entre les deux anteurs eux-mêmes, entre la direction et sa principale interprète, Mlle Yahne, disons ici, ce qu'est la comédie et ce que fut la représentation. Les trois actes se

1. — Directeur : M. Abel Deval; Administrateur : M. Eugène Damoye ; Secrétaire général : M. Paul Largy.

2. — M. Deval, indisposé, avait dû abandonner pendant quelques jours le rôle du marquis d'Esterel, où il était fort intelligemment remplacé par un de ses sympathiques pensionnaires, M. Laumonier.

3. DISTRIBUTION. — Kikewitch, M. *Lévesque*. — Grûneman, M. *Milo*.— Stanley-Ross, M. *Bullier*. — Barbazan, M. A. *Baudoin*. — Le prince Ladislas, M. *Leubas*. — Morain, M. *Laumonier*.— Le père, M. *Servais*. — Boleslas, M. *Marius Barlay*. — Betsy, Mlle *Diéterle*. — Juanita, Mlle *Cavell*. — Cléo, Mlle *Templey*. — Rozio, Mme *Caumont*.

passent aux environs de Chicago, où M. Ross, le puissant milliardaire, a fait construire un château où il n'y a pas une pièce, pas une fenêtre, pas un escalier, pas une pierre qui ne rappelle un fait historique : à coups de bank-notes, il en a fait venir d'Europe les matériaux pris à bonne source. Il est père d'une jeune miss, Betsy, aussi charmante qu'excentrique, et dont il tolère toutes les fantaisies les plus coûteuses, pourvu qu'elles soient originales. C'est ainsi que, faisant sur son yacht une promenade en mer, elle a rencontré un navire britannique qui filait à toute vitesse : il lui pousse immédiatement l'idée de le dépasser, et, faisant chauffer la machine au risque d'éclater, elle bat messieurs les Anglais et arrive bonne première ; mais elle n'a oublié qu'une toute petite chose en cette course folle, c'est de reprendre son père qui, depuis plusieurs jours, l'attend à Gibraltar. Nous la voyons ensuite, cette petite Betsy pleine d'inconséquence, ramener un Turc, superbe lutteur qui la suit partout, et avec lequel, en public, elle fait des haltères. Puis elle organise des courses en plein Chicago et, s'habillant en jockey, elle enfourche le pur-sang qui doit obtenir le prix. Marier Betsy est, comme on pense, le plus vif désir de M. Ross. Et comme l'Amérique se fait une gloire de redorer les blasons, il cherche un gendre noble, qui plaise à sa fille. Deux bons juifs, Kikevitch et Grüneman, qui l'ont déjà volé tant et plus sur ses tableaux et autres objets d'art, ont flairé une grosse commission, et présentent : celui-ci, un prince polonais authentique, Ladislas... ce que

vous voudrez : celui-là, le baron de Barbazan, marseillais aussi pur que possible. Entre ces deux prétendants, Betsy n'hésite pas : elle préfère... Morain, le secrétaire de son père, un jeune et élégant parisien qui l'adore sans le dire, de peur qu'on puisse supposer qu'il convoite ses cinquante millions de dot. Ceci ne fait plus l'affaire de nos deux aigrefins, qui voient s'en aller en fumée leurs belles espérances, et, pour faire manquer un mariage qui ne leur rapporte rien, ils lancent en pleine fête donnée par M. Ross, la fâcheuse Cléo, la maîtresse dont Morain se croyait à tout jamais débarrassé. Cette exhibition produit l'effet attendu : Betsy, furieuse, annonce qu'elle prend pour mari le prince Ladislas. Mais devant la balourdise de ce fiancé ridicule, affublé d'une famille plus grotesque que nature, son dépit ne tient pas : c'est Morain seul qu'elle aime, c'est lui qu'elle épouse... Sur cette donnée peu nouvelle en elle-même, les auteurs de la *Petite Milliardaire* ont brodé une fantaisie échevelée, dont la finesse n'est, certes, pas la principale qualité, et dont n'ont point paru très drôles des inventions qui consistent à faire danser par la troupe de l'Athénée un cake-walk déjà suranné, ou à faire écouter, non aux portes, mais grimpés en haut d'un portique de gymnastique, deux personnages — ce sont les deux juifs de l'histoire — qui ont intérêt à entendre discuter les clauses d'un contrat de mariage. Qu'est-ce que cette pièce carnavalesque ? M. Deval nous avait habitués à des comédies ordinairement plus délicates et plus spirituellement amusantes. Et puis — sont-ce donc là

les fruits de la campagne heureusement menée par notre ami Adolphe Brisson contre l'emploi des gros mots au théâtre? Jamais auteurs ne furent plus prodigues d'expressions grossières... Mlle Diéterle — qui pour cette fois ne chante pas — est une Betsy sémillante, et turbulente, pleine d'adresse et de gentillesse, de verve et d'entrain, qui a tout ce qu'il faut pour devenir l'enfant gâtée du public comme elle est celle de son honorable père M. Ross. A Mlle Cavell, mexicaine au tempérament excessif, est départie l'une des meilleures scènes de la pièce : celle où l'on voit Juanita, qui vient de jurer qu'elle renonçait définitivement à l'amour, s'enflammer subitement au contact du vibrant marseillais Barbazan, dans lequel M. Baudoin s'est révélé si digne fils de la Cannebière. Moins exact peut-être est M. Bullier, dont l'accent américain nous a paru quelque peu intermittent : ce qui ne l'empêche pas de tenir avec aisance son rôle de richissime Yankee. M. Laumonier (Morain) est un jeune amoureux sympathique, aimable et désinvolte. M. Leubas a su s'assimiler la lourdeur et la stupidité du prince Ladislas. Pour figurer l'un des deux juifs, M. Deval a emprunté à son associé, M. Richemond, le comique le plus aimé des Folies-Dramatiques, M. Milo, qui fut un parfait Grüneman. Pourquoi M. Lévesque a-t-il tenu à s'enlaidir outre mesure pour représenter Kikevitch ? Cette caricature nous a semblé aussi repoussante qu'inutile.

27 AVRIL. — Première représentation de *Nellie Moray*, comédie dramatique en quatre actes, de

M. Henri Dumay[1]. — Comme dans la *Petite Milliardaire*, dont il était justement l'un des auteurs, M. Henri Dumay nous emmène en Amérique. Il nous y présente le sénateur Withney qui, de gaieté de cœur, a jadis abandonné pour faire un bon mariage d'argent, une maîtresse qu'il avait rendue mère. De ce mariage il lui est né une fille — charmante puisqu'elle est personnifiée par Mlle Bignon — qui dans deux mois doit épouser le lieutenant Paul Batchelder. Mais, sur ces entrefaites, Batchelder s'éprend follement de Nellie Moray qui est, non seulement au théâtre « la plus grande chanteuse du siècle », — excusez du peu ! — mais aussi à la Bourse la plus intelligente femme d'affaires qui soit. C'est entre Paul et Nellie le plus grand amour... subitement troublé par l'annonce du mariage projeté et par la lettre d'appel à l'armée que le sénateur a fait adresser au lieutenant. Et comme Nellie Moray lui reproche de lui enlever ainsi cruellement son Paul, Withney riposte en disant qu'elle n'en est certes pas à un amant près... Nellie bondit sous l'injure, et va se jeter sur l'insulteur, quand quelqu'un s'écrie : — « Malheureuse : c'est votre père ! » — « Eh bien, c'est du propre ! » répond Nellie. Fin du second acte : il y en a quatre... Nellie Moray se venge

1. Distribution. — Général William Canfiel, M. *Bullier*. — Olivier van Duzer, M. *Lévesque*. — Duncan Withney, M. *Camis*. — Docteur Mortimer. M. *Leubas*. — Paul Batchelder, M. *Laumonier*. — Peter, M. *de Ségus*. — Frank Sterling, M. *Lefaur*. — B. van Durer. M. *Marius Barlay*. — Lester, M. *Ramy*. — Herr Weismann, M. *Fabert*. — L'ordonnance, M. *Barrelet*. — Pomeray, M. *Lebreton*. — Pierre, M. *Louis Sance*. — Nellie Moray, Mlle *Eugénie Nau*. — Clara Withney, Mlle *Bignon*. — Loulou, Mlle *Templey*.

par un coup de bourse qui pour Withney sera la ruine totale. C'est en vain qu'il vient solliciter un délai qui lui permettra de payer ses différences. Nellie ne veut rien entendre. Puis, quand elle apprend que Withney est allé se tuer, elle se hâte de prendre le train pour l'en empêcher. Elle arrive à temps et lui accorde, avec toutes les facilités désirables, le pardon de sa conduite passée. Le rideau baisse sur l'étreinte du père et de la fille, le mariage de Mlle Clara Withney avec un de ses cousins, et probablement aussi celui de Nellie Moray avec son bienaimé lieutenant. Ce n'est, ni par la nouveauté du sujet, ni par l'esprit du dialogue, ni par l'ingéniosité des détails que brille la pièce de M. Dumay — dissident de la Société des Auteurs — et nous nous demandions comment, au lieu de s'obstiner à la représentation d'une œuvre mal venue, dont l'insuccès ne pouvait profiter à personne, auteur et directeur n'avaient pas songé à trancher par une belle et bonne indemnité leur fâcheux différend. Ajoutons que la pièce était péniblement défendue par deux « débutants » qui étaient, pour ainsi dire deux « revenants » : M. Camis, d'une solennité un peu « vieux jeu » dans le rôle de Whitney; Mlle Eugénie Nau, qui, dans celui de Nellie, convenant si peu à sa nature, était restée comme elle restera toujours, l'idéale « Fille Elisa ». Nous notions l'effort de M. Fabert sous les traits d'un banquier physiquement aveugle, mais si clairvoyant qu'il menait à lui seul le marché de la Bourse de New-York, et nous attendions de la direction de l'Athénée, ordinairement

plus heureuse en ses choix, une nouvelle convocation qui ne pouvait être que très prochaine.

5 MAI. — Première représentation de *Cœur de moineau*, comédie en quatre actes de M. Louis Artus[1]. — M. Abel Deval avait la douce habitude de ne convier la critique qu'une fois par saison à des pièces qui duraient toute l'année. Allait-il maintenant se mettre sur le pied de la convoquer toutes les semaines?,.. Huit jours après *Nellie Moray* — *Nellie Mort-née*, comme dit l'autre — nous revenions à l'Athénée pour *Cœur de moineau*... Nous n'y reviendrons plus avant la fin de novembre. Elle est de finesse exquise, pleine de charme poétique et toute remplie d'esprit, cette comédie de M. Louis Artus, assurément très digne de plaire à notre ami Georges de Porto-Riche qui — si nous nous en souvenons bien — la recommanda jadis à M. Franck, directeur du Gymnase. Le héros de M. Artus est un Don Juan réduction Collas. Son Claude aime toutes les femmes, « moineau pétillant, sautillant, voletant, moineau changeant qui joue du bec et de la plume vers toutes

1. DISTRIBUTION. — Claude, M. *Brulé*. — Lemercier, M. *Bullier*. — Martignac, M. *A. Baudoin*. — John, M. *L. Sance*. — Pontivon, M. *L. Frémont*. — Louis, M. *Laforêt*. — Huguette, Mlle *Diéterle*. — Margot, Mlle *Duluc*. — Nadia, Mlle *Louise Bignon*. — Sophie Lemercier, Mlle *Alice Aël*. — Arlette, Mlle *Marguerite Templey*. — Mme de Pontivon, Mlle *Norris*. — Thérèze, Mlle *Marguerite Didier*. — Maud, Mlle *Prince*.

On commençait par *La Consultation*, comédie en un acte, de M. Léon Dieppois.

Mlle Duluc était, dans le courant du mois de juin, remplacée par une jeune comédienne Mlle Reynal, qui jouait avec beaucoup d'intelligence le rôle de Margot de *Cœur de moineau*.

Mlle Diéterle sera vers la fin d'octobre, suppléée, dans le rôle d'Huguette, par Mlle Clairville, déjà souvent applaudie aux Folies Dramatiques.

les moinelles qui passent, prompt à les poursuivre comme à les quitter... Ce n'est, d'ailleurs pas un méchant moineau, mais un moineau inconscient qui a la plume sensible... » Claude est l'amant d'une gentille actrice des Variétés qui l'adore, malgré son inconstance, et sait qu'il lui revient toujours. Et pourtant voilà que, pendant une soirée mondaine à laquelle Margot prête son concours, il a revu une jeune fille de province, Huguette, avec qui, l'été précédent, à Cabourg, il a quelque peu flirté. Huguette n'a dès lors jamais cessé de penser à lui, et c'est elle qui ramène à Paris ses parents, M. et Mme de Pontivon. Claude est très flatté de se savoir aimé, mais il tient à déclarer lui-même aux parents qu'il n'est pas libre, qu'il n'a aucunement l'intention de se marier, n'empêche que de plus en plus touché par les paroles de M. et de Mme de Pontivon qui lui découvrent les sentiments de leur fille, il leur demande — inconsciemment — la main de Mlle Huguette! Pauvre Margot! Elle ne songe même pas à lutter; elle tient à laisser à Claude un gentil souvenir de leur liaison, et bravement, elle se sacrifie. — « Sois-lui au moins fidèle! » se contente-t-elle de lui dire, et lui de répondre en sanglotant : « Jamais je ne pourrai! » Le mot n'est-il pas joli? Nous retrouvons le jeune ménage en pleine lune de miel sur la Côte d'Azur. Est-ce à dire pourtant que ne s'éveille point parfois le moineau que Claude a dans le cœur? Ah! que si!... Mais s'il s'est laissé aller à dire de trop douces paroles à Mme Lemercier, la femme de son ami; s'il a permis à la soubrette Arlette de glisser dans

sa poche la clef de sa chambre ; s'il a serré la main de Nadia, l'incandescente femme du bretteur Martignac, cela ne tire pas à conséquence : il n'aime que son Huguette, et la preuve en est qu'il la presse tendrement contre son cœur, tandis que sous le ciel étoilé, un chanteur napolitain dégoise d'entraînantes sérénades... Ah ! la belle nuit d'amour ! Ah ! le charmant baisser de rideau du second acte qui décida du très vif succès de la spirituelle comédie de M. Artus ! Claude aime sa femme, je vous dis... Pourquoi faut-il que très tenace, Nadia vienne le relancer jusque chez lui, pendant une absence d'Huguette ? Pourquoi faut-il aussi qu'il ait revu Margot ? Celle-là est dans sa chambre, qui l'attend ; celle-ci est dans ses bras, quand survient Huguette. Cette fois, c'en est trop : un bon divorce sera la juste punition du mari volage. Un divorce ? Allons donc ! Est-ce que Claude ne saura pas prouver à Huguette, non par des paroles, mais par un silence infiniment plus éloquent, qu'il n'a jamais cessé de l'aimer ? Huguette pardonne. Et les voilà remis ensemble, pour le moment du moins, car qui pourrait prévoir l'avenir avec un pareil « cœur de moineau » ? M. Louis Artus nous a donné là une savoureuse étude de caractère, traitée avec une infinie délicatesse, et je ne saurais trop insister sur la forme originale et personnelle de son dialogue. Sa très jolie comédie n'a rien perdu pour avoir quelque peu attendu. Elle a trouvé dans M. Brulé — ce Claude à l'âme de moineau qui s'éprend de toutes les femmes et dont toutes les femmes s'éprennent — un interprète

du plus rare talent. Pourquoi la Comédie-Française ne s'attache-t-elle pas immédiatement ce ravissant jeune premier : un délicieux Valentin d'*Il ne faut jurer de rien?* M. Brulé était, d'ailleurs, on ne peut mieux secondé par Mlle Duluc, très touchante Margot; par Mlle Diéterle, très adroite et très gentille Huguette; par Mlle Bignon, séduisante Nadia; par M. Bullier, de naturel parfait dans l'emploi de raisonneur.

12 MAI. — Matinée organisée en l'honneur de Gustave Flaubert pour le rachat du pavillon de Croisset[1].

17 ET 23 MAI. — Deux concerts dirigés par M. Reynaldo Hahn. Œuvres de Lulli[2] et de Rameau[3].

30 JUILLET. — Centième représentation de *Cœur de moineau.*

20 SEPTEMBRE. — M. Abel Deval fêtait fort heureusement la rentrée des créateurs de *Cœur de moineau*, la très jolie pièce de M. Louis Artus,

---

1. — Une causerie de M. Hugues Le Roux précédait des lectures faites par MM. Mounet-Sully, Silvain, Coquelin aîné, Grand, et par Mmes Louise Silvain, Rose Syma, Lucienne Dorsy. Un air de *Salammbô* était chanté par Mme Jeanne Raunay, et une poésie inédite de M. Fauchois était dite par Mlle Jeanne Delvair.

2. — *Thésée* (prologue des vieillards et des nymphes); *Athys* (scène du sommeil, air, scène de la métamorphose); *Isis* (scène des enfers, trio des frileux); *Cadmus* (scène guerrière, scène champêtre); *Proserpine* (chœur de l'écho); *Armide*, air de Renaud). Mmes Raunay, Mathieu d'Ancy, Brohly; MM. Périer, Daraux, Plamondon, Fragson et Bernard.

3. — *Castor et Pollux,* fragments du prologue et du deuxième acte. Les *Indes galantes*, trois pièces pour clavecin; *Hippolyte et Aricie,* grande scène de Thésée, fragments des fêtes d'Hébé (airs, chœurs, airs de ballet). Mlles Lindsay, de l'Opéra, et Jeanne Leclerc; MM. Louis Diémer, Delmas, de l'Opéra; Daraux, Plamondon.

dont la vogue avait bravement traversé tout l'été. Et c'était pour la critique une joie de réapplaudir au succès de Mlle Diéterle — Huguette si fine qu'elle le paraissait presque trop ; — de Mlle Duluc, charmante et touchante délaissée ; du jeune Brulé, l'exquis amoureux que la Comédie-Française se décidera peut-être à appeler à elle, quand, ayant déjà mûri, il ne sera plus l'idéal Fantasio que nous donnerait aujourd'hui une piquante reprise du *Chandelier* de Musset.

30 NOVEMBRE. — Première représentation de *Triplepatte*, comédie en cinq actes de MM. Tristan Bernard et André Godfernaux[1]. — Nous attendions avec curiosité la première « comédie » de M. Tristan Bernard, que ses qualités d'observation, de finesse et d'humour avaient depuis longtemps placé au premier rang des auteurs gais. Jusqu'alors il n'avait commis que des vaudevilles, tels que l'*Affaire Mathieu* et la *Famille du brosseur*, plus un petit chef-d'œuvre de joie, l'*Anglais tel qu'on le parle*. Mais cet extraordinaire fantaisiste, ce génial pince-sans-rire, se devait — nous devait — d'écrire une œuvre théâtrale dans la formule de son *Mari pacifique* ou de ses *Mé-*

---

1. DISTRIBUTION. — Vicomte de Houdan, M. *Lévesque*. — M. Herbelier, M. *Bullier*. — Boucherot, M. *Leubas*. — Le docteur, M. *Baudoin*. — Comte d'Avron, M. *Lefaur*. — Baude-Boby, M. *de Ségus*. — Le maire, M. *Ramy* — Carolus, M. *Bressol*.— Baronne Pépin, Mlle *Aug. Leriche*.— Yvonne, Mlle *Diéterle*. — Mme Herbelier, Mme *Caumont*. — Comtesse de Trévecœur, Mlle *Aël*. — Dolly, Mlle *Templey*. — Giberte, Mlle *Prince*. — Mme Gaudin, Mlle *Norris*.

A la fin du mois de décembre, *Triplepatte* était précédé du *Captif*, un délicieux petit acte de M. Tristan Bernard, primitivement joué aux Mathurins, et remplaçant sur l'affiche de l'Athénée le *Négociant de Besançon*, du même auteur.

moires d'un jeune homme rangé. La tentative a été faite : elle a brillamment réussi. J'en constate ici le succés, malgré quelques longueurs qui ont, particulièrement au quatrième acte, arrêté le public dans son élan joyeux. Mais ces défauts pourront être rapidement corrigés, et cette comédie « sérieusement bouffonne », rendue plus alerte, sera longtemps applaudie de tous ceux qui apprécient le talent, et surtout le talent personnel. Si nous considérons cette pièce au point de vue « métier », elle nous apparaîtra, sinon toute nue, du moins habillée d'étoffes rares et légères. Il y a un sujet tout petit, tout petit, et il semble que dans le courant de ces cinq actes, l'auteur se soit refusé de parti pris à y introduire la plus minuscule complication. Cela ne vit que par le détail, l'épisode, l'imprévu, — et parmi cette orgie d'imaginations d'à-côté, il est des fantaisies vraiment folles, irrésistibles : entre autres une inénarrable partie de poker au cours d'une soirée, pendant que du salon voisin on entend les... rugissements d'une chanteuse mondaine. Il y a bien là une très jolie satire de la vie parisienne, égratignure sans méchanceté, à fleur de peau qui donne la marque juste de Tristan Bernard : il consent à faire rire, — il serait désolé de faire de la peine à quelqu'un. Ah ! mon Dieu, l'histoire est des plus simples : le vicomte de Houdan est un oisif de bonne famille qui a mangé sa fortune avec les femmes, au jeu aussi, en faisant courir : il a même eu un cheval qui l'a rendu célèbre, un canasson qui arrivait régulièrement bon dernier, *à la cravache !* Ce che-

val s'appelait Triplepatte : ce nom devint un surnom et passa de la bête au propriétaire. Triplepatte est un indécis, un faible. Prendre une décision lui est plus que pénible : de sorte que, comme il suit l'avis de tous, obéit au dernier qui parle, il appartient à tout le monde. C'est une forme d'irrésolu. Or, la baronne Pépin veut le marier, enragée marieuse ; l'usurier Boucherot veut le marier, créancier désireux de rentrer dans ses fonds ; Mme Herbelier, aimable parvenue, veut le marier, mère prévoyante et désireuse d'avoir un gendre qui descend des croisés. Malheureusement Triplepatte a une maîtresse, la jolie Dolly, dont il ne peut se résigner à se détacher ; de plus, il s'est engagé envers l'américaine famille des Trèvecœur à épouser leur fille... qui n'a que six ans. Il a encore douze ans à attendre ! Et voilà notre vicomte tiraillé entre ses désirs et ses craintes, d'une part retenu par ses attaches ou ses serments, de l'autre encouragé par l'enragée marieuse ou l'usurier qui, pour être remboursé un jour, vise la dot des Herbelier. Se mariera-t-il ? Ne se mariera-t-il pas ? C'est le « baiserai-je, papa ? » de Molière. Cette irrésolution se dessine à l'acte de la présentation au bal, se précise dans la garçonnière du vicomte, où il est relancé par sa fiancée de six ans dont la mère, pour empêcher un mariage scandaleux, fait enlever les habits du marié par son valet de chambre, — atteint son paroxysme à l'acte de la mairie où, après avoir fait « poireauter » le maire, ses témoins, ses invités, Triplepatte, que ramènent l'usurier et la baronne, arrive en pyjama et

en pantoufles, mais... ne se décide pas à prononcer le « oui » sacramentel. Grand scandale qui se termine à l'acte suivant, plus banal, où, en une scène prévue, le fiancé récalcitrant s'aperçoit que la jeune Yvonne Herbelier fera une femme exquise. Le personnage très important de Triplepatte a été confié, un peu inconsidérément, à M. Lévesque, qui fut un excellent « curateur au ventre » dans l'*Enfant du miracle*, mais qui n'a point paru avoir ni le physique, ni les moyens de supporter un rôle aussi écrasant. Il y a néanmoins fait preuve de quelques qualités qui eussent été mieux en valeur dans des compositions plus pittoresques et de second plan. Que Noblet eût été charmant en Triplepatte ! M. Bullier a dessiné une bien amusante silhouette de maître de maison qui, mourant de sommeil, essaie de persuader à ses invités d'aller se coucher. Et j'aime beaucoup le dialogue incisif de M. Lefaur, au jeu spirituel. MM. Baudoin, en médecin mondain, Leubas, en usurier inquiet, sont de belle tenue. Nous avons admiré de nouveau l'aisance et la perfection de physionomie, de gestes, de la très intelligente Augustine Leriche, qui se prodigue en impayables effarements ; Mlle Diéterle est très jeune fille, mignonne et timide à souhait : c'est vraiment une ravissante comédienne. Et Mme Caumont, plaisante, bien qu'un peu grimacière, a contribué au plaisir de la soirée. Le reste de la troupe, composée pour la plupart d'inconnus, constitue un ensemble des meilleurs obtenu par des efforts bien compris et un travail assidu... Le succès de *Triple-*

patte passera par-dessus l'année, résumée dans le tableau suivant, pour faire les beaux jours de l'an 1906...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Chiffon, comédie	3	»	62
Un Négociant de Besançon, comédie	1	»	147
**La Petite Milliardaire*, comédie fantais.	3	24 févr.	73
**Nelle Moray*, comédie dramatique	4	27 avril	5
**La Consultation*, comédie	1	27 avril	79
**Cœur de Moineau*, comédie	4	5 mai	232
**Séduction*, comédie	1	5 juillet	172
**Triplepatte*, comedie	5	30 nov.	38
**Le Captif*, comédie	1	26 déc.	8

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

L'année avait commencé avec le gros succès de *Madame l'Ordonnance* de M. Jules Chancel, dont, le 13 mars, on fêtait la centième représentation. Le 17 mai, on donnait les *Millions de Zizi*[1], folie-opérette en trois actes et quatre tableaux, sans nom d'auteur, — qui était encore plus une folie qu'une opérette. *Les Millions de Zizi* appartenaient à la vieille famille de ces pièces où des gens, partis à la recherche d'un trésor, vous entraînent à travers les régions les plus bizarres et dans les aventures les plus extravagantes. Il y avait de tout là dedans, et il vous suffira de savoir que l'un des principaux tableaux de cette folie était joué par des singes ou des clowns. C'était la pièce d'été dans toute sa beauté ou dans toute son horreur. L'interprétation était très homogène, en ce sens qu'il ne s'y trouvait pas d'étoile. Citons M. Mario Deblair, qui était drôle, et M[lle] E. Gauthier, qui était gentille.

---

1. — Directeur : M. Richemond; administrateur-secrétaire général M. Roger Debrenne.

2. DISTRIBUTION. — M[me] Polochon, M. *Mario Deblair*. — Paincuit, M. *Prévost*. — Docteur Blog, M. *De Ségus*. — Crockitt, M. *Roulant*. — Bertin, M. *Albouy*. — Cassebuche, M. *Rousseau*. — Lardier, M. *Six*. — Un visiteur, M. *Raoul*. — Zizi, M[lle] *E. Gauthier*. — Miss Mary, M[lle] *Delmay*. — Pip singe, Tom, Sam, John, Garçons livreurs, Policemen, Gardes, Singes, Maçons, *Les Omers*.

Dès le 31 mai, *Madame l'Ordonnance* avait déjà reparu sur l'affiche, en attendant la reprise. à la date du 10 juin, d'*Une nuit de noces*, interprétée par les artistes qui, l'année précédente, avaient créé les principaux rôles de la joyeuse folie de MM. Henri Kéroul et Albert Barré [1]. C'est avec *Une nuit de noces* que le théâtre fermait au commencement de juillet ; c'est encore avec *Une nuit de noces* qu'il rouvrait le 1er septembre.

22 SEPTEMBRE. — Reprise du *Billet de logement*, vaudeville en trois actes de MM. Antony Mars et Henri Kéroul [2], dont le 6 novembre, on donnera la 600e et dernière représentation.

9 NOVEMBRE. — Première représentation de *Volcan d'amour*, vaudeville en trois actes [3]. — Le

1. — MM. *Milo, Bouchard, Modot*, Mmes *Marcelle Yrven, Caumont.*

2. DISTRIBUTION. — Labourdette, M. *Matrat.* — Moulard, M. *Milo.* — Champeau, M. *Bouchard.* — Commandant de Mongiron, M. *Derval.* — Dingois, M. *Modot.* — Lieutenant Fréville, M. *Albouy.* — Maloisel. M. *Prévost.* — Lardinois, M. *Bernard.* — Fillerin, M. *G. Housseau.* — Mme Héloïse, Mlle *Aug. Leriche.* — Paulette, Mlle *Mylo d'Arcyle.* — Mme Dingois, Mlle *Marcelle Yrven.* — Pauline, Mlle *Clairville.* — Veuve Martin, Mlle *Delagrange.* — Mme Savoureau, Mlle *Divonne.* — Rosalie, Mlle *Delmay.* — Mme Godet, Mlle *Lefrançois.*

3. DISTRIBUTION. — Mathurin, M. *Matrat.* — Mulot, M. *Milo.* — Pierre, M. *Rouvière.* — Coutelas, M. *Prévost.* — Poche, M. *Bouchard.* — Lepantois, M. *Modot.* — Frumence, M. *Gravier.* — Hector, M. *Albouy.* — Cervoise, M. *Dorval.* — Eloi Copin, M. *Alary.* — Barnum, M. *Léonce.* — Samboul, M. *Rousseau.* — La Sophie, Mlle *Guitty.* — Simone, Mlle *Marcelle Yrven.* — Joliette, Mlle *Clairville.* — Aouda, Mlle *Demay.* — Blanche, Mlle *Raynal.* — Catherine, Mlle *Delagrange.* — Céleste, Mlle *Divonne.* — Clarisse, Mlle *Lefrançois.* — Mme Triquet, Mlle *Delorme.*

M. Richemond avait, quelques jours avant la représentation, adressé à la presse ce communiqué un peu inattendu : « La pièce qui succédera au *Billet de logement* est un vaudeville en trois actes, intitulé *Volcan d'amour*, dont l'auteur est... *Le Matin.* » Que signifiait cette plaisanterie?... Voici : le directeur des Folies-Dramatiques n'ayant pu renou-

bruit exagéré qui avait été mené autour de la pièce nous faisait présager une soirée féconde en agréables surprises. Il y eut bien surprise, mais elle ne fut pas agréable... Madeleine Guitty se promène à travers ces trois actes en disant : « Je suis une erreur judiciaire ». Mettons que ceci est une erreur théâtrale, et n'en parlons plus. Ou plutôt, si, parlons-en, puisque notre devoir est de le faire. Mais

veler son traité avec la Société des auteurs, rétive au trust des théâtres, avait été mis en interdit par celle-ci, — les membres de la Société des auteurs ne pouvant désormais faire représenter leurs œuvres sur cette scène. Le *Matin* rouvrait la question en se substituant aux auteurs mis en interdit. L'auteur du *Volcan* n'était pas le *Matin*; mais le *Matin,* en se substituant à M. Michel Carré, l'auteur véritable, d'accord avec lui, avait l'intention d'ouvrir un nouveau procès concernant cette question des trusts. Il publiait d'abord une lettre de M. Richemond racontant l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de jouer la pièce de M. Michel Carré, membre de la Société des auteurs ; puis il ajoutait : « Puisque M. Michel Carré est rayé du nombre des auteurs pouvant se faire jouer et que sa pièce n'existe plus par ordre du trust des auteurs, nous prenons son titre, nous autorisons M. Richemond et le théâtre des Folies-Dramatiques à représenter la pièce du *Matin* intitulée *Volcan d'amour*. Cette pièce sera l'œuvre de la section théâtrale que crée aujourd'hui le *Matin* et qui continuera dans l'avenir à donner des pièces aux théâtres en lutte avec le trust. La section théâtrale du *Matin*, sera, comme toute sa collaboration, anonyme. Inutile de dire que le *Matin* ne percevra aucun droit d'auteur pour lui ; ce sera simplement un nouveau service qu'il cherche modestement à rendre à la cause de la liberté du théâtre. »
Volcan d'amour fut, d'ailleurs, la première et dernière pièce signée par le *Matin,* dont l'initiative n'eut aucune espèce de suite... Ajoutons, qu'à propos de la représentation de *Volcan d'Amour*, au théâtre des Folies-dramatiques, et des regrets exprimés par M. Michel Carré, l'auteur de cette pièce, la commission de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, écartant la pénalité de l'exclusion, décida de soumettre son cas à un arbitrage. M. Michel Carré désigna M. Paul Bilhaud pour son arbitre, et la commission M. Paul Gavault. Tous désignèrent ensuite M. Marcel Prévost pour tiers arbitre. Tous trois tombèrent d'accord pour que l'auteur delinquant versât à la caisse de la Société le total de ses droits d'auteur de *Volcan d'Amour* calculés sur le pied de douze pour cent, qui avaient été déposés, par les soins de M. Richemond, à la Caisse des dépôts et consignations, en attendant la solution du conflit, et en outre qu'il payât, à titre d'amende, la somme de 6.000 francs, maximum de la pénalité prévue par l'article 27 des statuts. Ainsi se réglait cette affaire qui avait fait grand tapage.

étonnons-nous d'une inexpérience qui ne peut s'expliquer que par une collaboration anonyme et irresponsable. Il nous semblait que les scènes avaient été mélangées dans un chapeau et tirées au hasard par la main de l'innocence. L'action se déroule aux environs de Caen, exclusivement entre paysans normands, dont nous dûmes subir le patois de neuf heures à minuit. Histoire lamentable que celle de ce paysan, volcan d'amour, qui cherche en vain à érupter, et qui, pour faciliter ses fredaines ne trouve rien de mieux que de prier son ami intime de le faire cocu. Et puis ? Mon Dieu, c'est à peu près tout... Ajoutez un amoureux naïf qu'on surnomme M. Puceau, un épicier amant d'une femme à barbe, une almée, une danse du ventre, un âne, un cochon vivant qui crie, et vous avez une idée de la sauce qui n'a pas pu nous faire avaler le poisson. Décidément, comme dit M. René Bures, du *Matin*, le métier d'auteur dramatique est « un abominable métier », surtout quand la somme de tant d'efforts aboutit à un si piètre résultat. La vaillante troupe des Folies a donné avec autant d'ardeur que si elle combattait pour une bonne cause. Sans la conscience admirable de MM. Matrat, Milo, toujours pittoresque, Bouchard, Rouvière, Prévost, Gravier, Modot, et de Mmes Madeleine Guitty, épique femme à barbe ; Yrven, admirable Rubens, Clairville et Delmay, l'éruption de ce *Volcan d'amour*, qui confinait au grandiose d'un mont Pelé, n'aurait peut-être pas été jusqu'au bout.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Une Veine de...* vaudeville en trois actes de MM. H.

Kéroul et A. Barré[1]. Après l'aventure tristement célèbre de *Volcan d'amour*, le trust prenait sa revanche. La nouvelle folie des auteurs de la *Nuit de noces* et du *Chopin* réussissait au delà même de ce qu'en avaient espéré les amis de MM. Deval et Richemond. Il ne nous appartient pas de discuter à quel point, après ce franc succès, l'expulsion de MM. Kéroul et Barré hors de la Société des auteurs dramatiques demeurait opportune. Notre devoir se borne à constater que le public éprouvait le plus grand plaisir au spectacle de cette bouffonnerie. L'aventure avait pourtant des coins de comédie légère qui en rehaussaient la saveur. Le point de départ avant tout était charmant. Bacholet, architecte, et son ami, Fernand, chef de bureau au ministère, sont mariés à deux femmes exquises, Alice et Raymonde. Ces deux épouses modèles adorent leurs maris, lesquels luttent vainement contre une guigne noire. Rien ne leur réussit ! Durant une villégiature à Cabourg, ils apprennent l'un que la place de conseiller d'Etat qu'il guettait va lui échapper au profit d'une simple nullité, l'autre qu'il manque sur une vente de terrain un bénéfice de quarante mille francs. En vérité, c'est le comble de la déveine. Sur ce, Alice

1. DISTRIBUTION. — Cavaillon, M. *Matrat.* — Bacholet, M. *Milo.* — Gaston, M. *Deschamps.* — Fernand, M. *Rouvière.* — Nadir, M. *Prévost.* — Van Brick, M. *Modot.* — Léon, M. *Gravier.* — Laverdière, M. *Derval.* — Paul, M. *Albouy.* — Badinet, M. *Rousseau.* — Antonin, M. *Fretel.* — François, M. *Judicis.* — Le muet, M. *Michaux.* — Le vicomte, *le petit Philippe.* — Raymonde, Mlle *Louise Bignon.* — Lelia, Mlle *Yrven.* — Mme Auguste, Mlle *Guitty.* — Alice, Mlle *Raynal.* — Léontine, Mlle *Delmay.* — Mme Capoulade, Mlle *Divonne.* — Gudule, Mlle *Cavaletti.* — Mme Pommier, Mlle *Delagrange.* — Julienne. Mlle *Jackminn.* — La nourrice, Mll *Leroy.*

apprend que celui qui sera conseiller d'Etat à la place de son cher mari est trompé par sa femme à bouche que veux-tu. Le proverbe « avoir une veine de... cocu » n'est donc pas un vain dicton. Si elle essayait — par amour! — de tromper Bacholet, pendant qu'Alice de son côté trompera Fernand? — Oh! non! A quoi penses-tu là? Je suis une honnête femme! — Possible, mais aimons-nous nos maris, oui ou non? — Oui. — Eh bien, voilà assez longtemps qu'ils se donnent du mal en travaillant pour nous offrir le luxe et le confort. A nous de leur prouver maintenant notre reconnaissance. — En les trompant! — Puisque ça leur sera utile! Et puis nous ne ferons cela qu'avec le premier venu. — Quelle horreur! — Il faut que le hasard préside à cette aventure, sans quoi le proverbe n'aurait pas raison. Toi, tu tromperas Fernand avec le premier passant qui demandera du feu à ton mari, — moi, avec le premier passant qui laissera tomber sa canne. » Or, celui qui demande à Fernand d'allumer son cigare est un athlète de cirque, nommé Cavaillon, qui soulève, d'une seule main, comme on ferait d'une plume de paon, des poids de cent cinquante kilos. Celui qui laisse tomber sa canne s'appelle Nadir : c'est un Turc, secrétaire particulier de Mouffetar-pacha. Et voilà nos deux imprudentes fort empêchées : bien qu'elles espérassent mieux de leur première rencontre, *par amour* pour leur mari elles iront jusqu'au bout. Le second acte nous transporte à Caen, où sous divers prétextes, tous les personnages se rendent incognito, dans une chambre, ou plutôt dans

deux chambres d'hôtel séparées par un vestibule que dessert au fond un escalier montant et descendant. C'est exactement la même plantation que le décor du deuxième acte de l'*Hôtel du Libre-Echange*. Seulement, au lieu de deux lits, cette fois nous en avions trois. En vertu de ce principe qu'un vaudeville avec un lit va deux cents fois, l'auteur né malin qui en met deux ira quatre cents représentations. Avec ses trois lits, *Une veine de...* ne quittera donc pas vraisemblablement l'affiche avant dix-huit mois. N'attendez pas par exemple que je vous conte par le menu ce qui se passe dans ce second acte qui excita le rire d'une foule en délire, car j'estime que ces spectateurs joyeux ne raisonnèrent point leur joie. Qu'il suffise de savoir que Raymonde, malgré sa bonne volonté, ne peut se résigner aux baisers de l'athlète, dont l'exagération des muscles l'effraie, et qu'Alice s'aperçoit que Nadir n'est qu'un vulgaire gardien du sérail. Dans cet hôtel les maris font la noce sans voir leur femme, les femmes s'efforcent à la faire sans connaître la présence de leur mari... Et elles la font en effet, la noce tant désirée, pas avec le lutteur et le Turc, mais avec deux jeunes gens que le hasard mit sur leurs pas et sous leur main : les séduisants Laverdière et Gaston. Oh ! pendant le jeu de bouffonneries qui se passe au centre de la scène, les jolis et gracieux tableaux, dans les chambres à droite et à gauche, d'épaules décolletées, de bras nus, de chevelures dénouées ! Le vaudeville vit de carambolages : celui-ci, un peu leste, nous en offre de toutes catégories. Et le troisième acte se déroule

dans les flots d'une gaieté incohérente qui n'a rien de désagréable. Bien entendu, les deux jeunes amoureux sont tous deux en situation d'obtenir, l'un la place de conseiller d'Etat, l'autre la vente des fameux terrains, et cela comble de joie les maris trompés, concluant d'un air triomphal : — « Décidément, pour avoir de la veine, on n'a pas besoin d'être cocu! » Là troupe des Folies-Dramatiques avait vaillamment contribué au succès en un excellent ensemble. Ce genre de folie doit être joué en fous, dans un mouvement qui supprime la réflexion. Nul n'avait le loisir de réfléchir, et l'on applaudissait Matrat, épique Cavaillon, Milo (Bacholet) habile à varier la composition de ses rôles, Modot, Rouvière, Prévost. Une mention spéciale pour les deux jeunes amoureux, Derval (Laverdière) très en progrès, et un quasi-débutant, Deschamps (rôle de Gaston) très adroit, gentil comédien, élève, paraît-il, de M. Le Bargy, élève « personnel », ce qui est rare. Mmes Louise Bignon et Raynal étaient charmantes en épouses coupables. Nous avions admiré en costume de bain les... cuisses de Mlle Yrven, et regretté que l'excellente Guitty n'ait qu'à dessiner un personnage épisodique.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Madame l'Ordonnance, vaudeville......	3	»	157
Monsieur Musard, comédie.............	1	»	150
**Les Millions de Zizi*, folie-opérette.....	3 a. 4 t.	17 mai	14
**L'Ame sœur*, vaudeville.................	1	19 mai	29
Une Nuit de noces, vaudeville..........	3	10 juin	50
Expresse-Union, vaudeville.............	1	18 juin	43
Le Billet de logement, vaudeville	3	22 sept.	55
**L'Hôtel Godet*, vaudeville..............	1	22 sept.	55
**Volcan d'amour*, vaudeville............	3	9 nov.	45
**Un Fiacre S. V. P.*, vaudeville.........	1	10 nov.	45
**Une Veine de...*, vaudeville........	3	21 déc.	4
**Un Constat*, vaudeville..................	1	26 déc.	4

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

De puissants appels avaient été adressés aux poètes, et de grandes réunions avaient eu pour but — le cas était, hélas ! urgent — de soutenir, de sauver au moyen de bienfaisantes souscriptions le « théâtre des poètes » : c'est des Bouffes-Parisiens qu'il s'agissait... A quoi avaient abouti ces nombreux pourparlers, ces solennelles assemblées où furent prononcés tant de discours inutiles ? A la représentation — je n'ose dire d'un vaudeville, — mais d'une comédie en bonne et saine prose, dont le succès eût dû tirer définitivement d'affaire le sympathique Armand Bour, peut-être imprudemment embarqué sur la galère de M. Catulle Mendès. Qu'est-ce que les *Merlereau* de M. Georges Berr[1], donnés le 19 janvier? Une pièce gaie,

1. Distribution. — Ernest Merlereau, M. *Huguenet.* — Pascal Merlereau, M. *André Brulé.* — Gourgançon, M. *Barral.* — M. de Graissac, M. *Collin.* — Un clerc de notaire, M. *Villé fils.* — Morvillette, M. *Bénédict.* — Benjamin, M. *Rivers.* — Gréalou, M. *Six.* — Blequencourt, M. *Pradaly.* — M. Brousse, M. *Edmond.* — Prairolles, M. *Schaeffer.* — Mme Merlereau, Mme *Dux.* — Jeannine de Brécy, Mlle *Demarsy.* — Flipote, Mlle *Léonie Dallet.* — Simone, Mlle *Bertile Leblanc.* — Louise, Mlle *Maud Harvet.* — Ninon, Mlle *Darling.* — Tante Elisabeth, Mlle *Arnous-Rivière.* — Zoé, Mlle *Giosz.*

Les *Merlereau* étaient précédés d'*Anne la Simple*, farce en un acte, en vers, de M. Maurice Allou, ainsi distribuée :

Thibault, M. *Bénédict.* — Jehan Blondel, M. *Schaeffer.* — Théophile, M. *Villé fils.* — Bernard, M. *Keyssler.* — Frère Rose, M. *Bertrand.* — Anne, Mlle *Bertile Leblanc.*

sentimentale par endroits, voire même attendrissante, qui n'est pas dénuée d'analogie avec la triomphante *Madame Flirt* (M. Georges Berr avait alors pour collaborateur son ami Paul Gavault), qui faillit s'éterniser sur l'affiche de l'Athénée. M. Merlereau, le riche propriétaire d'un château historique aux environs de Nantes, vit heureux entre sa femme et son fils Pascal, bientôt en âge d'être marié. Le bonheur de Merlereau serait tout à fait complet, si Pascal, qui ne songe qu'à l'étude, voulait bien consentir à être un peu moins sérieux. Pour le moment, la grande préoccupation de Pascal est d'apprendre aux enfants du pays l'histoire de France et la géographie au moyen de leçons chantées, et rien n'est plus drôle que de les entendre réciter leurs chefs-lieux de départements sur un timbre du Caveau et de voir une de ces petites filles attaquer le règne de Louis XV en dansant le plus comiquement du monde une pavane du temps. Vraiment cela ne peut durer ainsi, et Merlureau décide que Pascal ira faire la fête à Paris, où le pilotera dans les plus joyeux endroits le vieil ami Gourgançon, viveur endurci. On va jusqu'à emmener la bonne, Flipote, qui, elle, ne demande qu'à marcher. Pascal se laisse faire : sa douce fiancée Simone de Graissac n'a-t-elle point trouvé elle-même qu'il était un peu grave !... Tout le monde veut qu'il fasse la noce : il la fera dans les grands prix. N'apprenons-nous pas, en effet, qu'en deux mois de temps les factures envoyées à papa Merlereau se montent à la somme respectable de 37.650 francs 75 centimes... Il va bien le petit

Pascal, et Merlereau, jugeant que le moment est peut-être venu de mettre le holà, accourt à Paris, où il en apprend de belles : son fils est resté le jeune homme chaste et studieux qu'il était naguère, et sa vie se passe entre les bibliothèques et les cours de la Sorbonne. C'est Gourgançon, le fêtard, qui tirait à vue sur la caisse de Merlereau : la preuve en est dans les bijoux dont il a gratifié Flipote, devenue comtesse des Glycines. Merlereau n'ose d'ailleurs pas les lui reprendre : Flipote est si capiteuse ! Et le voilà pris lui-même dans l'engrenage, fortement aguiché par la toute charmante Jeannine de Brécy, sottement dédaignée par son fils. Il ne songe guère à retourner à Nantes : ne vient-il pas d'offrir à Jeannine un hôtel de deux cent mille francs, et il a tout à fait oublié sa femme, quand celle-ci, inquiète de son fils, inquiète de son mari, s'amène à Paris, flanquée de M. de Graissac et de sa fille Simone. Pascal prend alors pour lui les frasques de son père ; Graissac les trouve si fortes qu'il rompt avec son futur gendre ; Mme Merlereau ne s'y trompe pas : elle a l'air de croire, mais elle sait à quoi s'en tenir. Elle pardonne à son fils ; en réalité, elle le remercie : ne s'est-il pas chargé, au nom de Merlereau, de rompre avec Jeannine, à qui, comme compensation, on laissera le petit hôtel. Elle est bien jolie vraiment, la scène entre le père et le fils où Merlereau s'exprime ainsi : « Il faut que jeunesse se passe... On n'échappe pas à la loi du plaisir. Elle est implacable. Voilà pourquoi Graissac a tort de traiter d'esprit léger un père qui veut que son fils

s'amuse... Je ne me suis pas amusé, moi, Pascal. A vingt ans, j'avais tes idées... Prends garde, à cinquante, d'être pris par les miennes... Amuse-toi... Sinon, un jour, dans très longtemps, tu rencontreras une Jeannine... Elle te fera mettre un costume de polichinelle, et tu feras la noce, cette noce tyrannique à laquelle nous ne pouvons nous soustraire... Tout comme moi, tu te feras pincer, tu te réveilleras entre une Simone vieillie et un grand fils bien sage, et tu ne sauras plus du tout quelle contenance prendre. Tu seras mortifié d'avoir trompé la femme que tu aimes, et déçu d'avoir quitté trop tôt celle que tu désires. Tu te seras diverti trois semaines en faisant de la peine à tout le monde, alors que tu pouvais t'amuser dix ans sans faire de mal à personne. Tu ne connaîtras du printemps et de l'été que l'arrière-saison, et le rappel de ta jeunesse ne te laissera au cœur que le désespoir de ne l'avoir pas vécue. Amuse-toi, mon garçon ! » Non seulement Pascal ne s'amuse pas avant son mariage, mais nous craignons qu'il n'amuse guère sa femme et qu'alors... Mais cela le regarde, n'est-ce pas ? Et puis, si Merlereau s'échappe parfois de Nantes pour venir à Paris, sonner à la porte de l'hôtel offert à Jeannine, nul doute qu'il n'y soit gentiment reçu... Sur une idée paradoxale, M. Georges Berr avait écrit une comédie fine et délicate qui plaisait au public. En l'apportant au directeur des Bouffes, M. Huguenet lui faisait un cadeau dont il espérait bien être le premier à profiter. Le rôle de Merlereau avait tenté l'excellent artiste en quête d'un pendant à sa déli-

cieuse création du *Secret de Polichinelle ;* il s'y montrait exquis de naturel et de bonhomie charmante. Il fallait tout le talent de M. André Brulé — il en a beaucoup — pour que le rôle du jeune Pascal ne fût pas trop ridicule. Il le faisait accepter tout entier, et jouait le troisième acte en vrai comédien. Mme Dux avait, dans le personnage de Mme Merlereau, des trouvailles d'émotion contenue et de douce mélancolie : cela était tout à fait bien. M. Barral était drôle en Gourgançon ; Mlle Demarsy était une élégante et captivante Jeannine de Précy ; Mlle Léonie Dallet, amusante pince-sans-rire, une Flipote de fantaisie originale...

10 FÉVRIER. — Première représentation à ce théâtre de *Cadet Roussel*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jacques Richepin[1], primitivement donnée par M. Armand Bour au théâtre Victor Hugo (Trianon), reprise ensuite à la Porte-Saint-Martin par la direction Clèves et Clerget.

21 MARS. — Première représentation du *Talisman* (d'après Fulda), pièce en quatre actes, en vers, de M. Louis Marsolleau[2]. — Vous connaissez — qui ne connaît ? — ce joli conte d'Andersen,

---

1. DISTRIBUTION. — Cadet Roussel, M. *Armand Bour.* — Roussel aîné, M. *Bénédict.* — Aude, M. *Villé fils.* — Le père Roussel, M. *Six.* — Mathias, M. *Charles Edmond.* — 1er commis, M. *Erné.* — 2e commis, M. *Keyssler.* — Delvaporine, Mlle *Suzanne Devoyod.* — La Maillard, Mlle *Gina Barbieri.* — Moriette, Mlle *Bertile Leblanc.* — La mère Roussel, Mlle *Gaillard.*

2. DISTRIBUTION. — Le roi Astolph, M. *de Max.* — Orfiz, M. *Henry Krauss.* — Habakuk, M. *Armand Bour.* — Diomède, M. *Mitrecey.* — Maddalena, Mlle *Gina Barbieri.* — Rita, Mlle *Bertile Leblanc.* — 1re femme du peuple, Mlle *Foresta.* — 2e femme du peuple, Mlle *Gaillard.*

Le *Talisman* était précédé de *Le Dernier rêve du duc d'Enghien,* pièce en un acte et en vers de M. A. de Gardilanne, ainsi distribuée :

intitulé le *Manteau de l'Archiduc?* Un auteur allemand, Fulda, en a fait une pièce, et d'après lui, M. Louis Marsolleau a écrit en vers souples et sonores les quatre actes applaudis aux Bouffes sous le titre du *Talisman*. En voici brièvement le sujet. — Il y avait une fois, dans l'île de Chypre, un roi nommé Astolph, qui méritait vraiment d'être puni de son fâcheux orgueil de vilain tyran. Dans ce but il vient, censément de la Chaldée, un nommé Orfiz qui, se disant tailleur, offre de confectionner pour son souverain maître un habit superbe que, seuls, ne pourront voir les méchants ou les sots. Or, cet Orfiz montre aux courtisans un mannequin d'ébène sur lequel il n'y a rien, ce qui s'appelle rien. Et tous, de peur de passer pour des sots ou des méchants, assurent qu'ils voient le splendide vêtement qui, en réalité, n'existe point. Le roi fait de même, déclarant qu'il paraîtra en public habillé du riche costume. Il s'avance, en effet, vêtu d'une simple chemise, et la foule de pousser des cris enthousiastes, admirant la beauté du costume tant vanté, les uns le trouvant du plus beau rouge, les autres d'un délicieux bleu d'azur... jusqu'au moment où une jeune fille s'écrie naïvement qu'elle ne voit rien, qu'il n'y a rien... Le doute ébranle le peuple qui désormais va discuter... Le roi fait arrêter la misérable, coupable d'avoir donné l'éveil, et fait charger le peuple qui ne veut

Henri, duc d'Enghien, M. *Colin*. — L'Aiglon, M. *Pradaly*. — Marquis de Thumery, M. *Six*. — Baron de Grunstein, M. *Edmond*. — Schmidt, M. *Kessler*. — Le colonel Charlot, M. *Schœffer*. — Le serviteur, M. *Leroux*. — Charlotte, princesse de Rohan, Mlle *Bertile Leblanc*. — Princesse de Carignan, Mlle *Darling*.

plus voir ce qui n'est pas. En rentrant seul en son palais, le roi Astolph se heurte à des cadavres... Les mécontents ont un chef : c'est le favori même du roi, et sans le dévouement d'une femme envers laquelle il se montra pourtant bien cruel, Astolph serait lâchement assassiné ! Alors il écoute celle qui l'a sauvé et rend la liberté à la jeune fille que, pour sa franchise, il avait condamnée à mort. Désormais, il sera plus qu'un roi, il sera un homme. Y avait-il en ce conte, bon à insérer dans les *Lectures pour tous*, le sujet d'une pièce capable d'attirer les foules en un théâtre qui avait tant besoin d'un véritable succès? Nous n'osions l'affirmer... Toujours est-il que M. de Max se montra puissant et terrible dans le rôle du roi, que M. Henry Krauss fit une figure originale de celle d'Orfiz, que Mlle Bertile Leblanc eut de la grâce en la jeune fille trop franche, et Mlle Gina Barbieri de la force en la femme dévouée; qu'enfin, non content de créer avec beaucoup de pittoresque un rôle de vannier brusquement élevé à la dignité de duc par la volonté royale, M. Bour avait remarquablement mis en scène la poétique fantaisie de M. Marsolleau.

Après avoir donné avec le concours d'artistes de choix *quarante-cinq* matinées de poésie et de musique, M. Armand Bour essayait des répétitions publiques d'œuvres inédites. C'était, le 17 avril, *Phyllis*, tragédie en cinq actes de M. Paul Souchon, musique de scène de M. Emile Vuillermoz[1].

1. Distribution. — Démophon, M. *Hervé*.— Thoas, M. *Henry Perrin*. — Cléonte, M. *Colin*.— Phyllis, Mlle *Jane Farnès*.— Chariclée, Mlle *Foresta*. — Une suivante, Mlle *Gallot*.

Puis, le 21 avril, le public du vendredi saint assistait à la représentation avec décors et costumes de *Jésus-Christ*, sélection de poésies de Victor Hugo, interprétées par Mlle Berthe Bady, MM. Henry Kraus, Armand Bour, Rameil et Hervé — précédés d'une éloquente conférence de M. Robert de Montesquiou. Notons, avant d'enregistrer ici la fin de la direction Armand Bour [1], la série de représentations que vint donner, dans la salle des Bouffes-Parisiens, Mme Yvette Guilbert. La célèbre chanteuse « fin de siècle » adoptant le style Pompadour et coiffant la perruque poudrée à la maréchale, pour nous dire, exquise marquise de Lancret, accompagnée au clavecin, des chansons du dix-huitième siècle, voilà qui aurait dû piquer au plus haut point la curiosité parisienne... Depuis plusieurs années déjà, l'intelligente artiste s'était faite collectionneuse d'antiquailles inédites ; il était juste qu'elle nous invitât à goûter les fruits savoureux de ses patientes et laborieuses recherches ; c'était un bien curieux répertoire, délicieusement unique, qu'elle s'était ainsi constitué. Vous ne sauriez croire avec quelle merveilleuse souplesse l'incomparable diseuse avait opéré la très hardie métamorphose de son vigoureux talent ; avec quelle grâce spirituelle elle détaillait ces ravissants couplets d'autrefois ; avec quelle pureté de goût elle avait adroitement encadré sa jolie tentative, et s'était choisi comme

1. — Des mains de M. Armand Bour le théâtre devait passer en celles de MM. Monza et Darcourt. Puis, on annonçait qu'une Société anonyme, qui s'était constituée pendant une période de quinze annees, devait prendre possession du théâtre le 1er juillet suivant.

collaborateurs d'aussi précieux virtuoses que Mlle Marguerite Delcourt, reine du clavecin, que M. Nanny, un contrebassiste comme il n'en existe guère, que les trois Casadesus jouant avec une rare perfection du quinton, de la viole d'amour et de la viole de gambe : tout un ensemble d'instruments anciens, à qui la diva, fine comme l'ambre, avait su réserver une part de son glorieux succès.

29 NOVEMBRE. — Première représentation des *Filles Jackson et Cie*, fantaisie bouffe en trois actes de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Jules Clérice[1]. — Fermé depuis longtemps aux flonflons de l'opérette, le joli théâtre de la rue Monsigny rouvrait par un gentil succès. Devant un livret clair, bon enfant, aux situations comiques, parfois légèrement sentimentales, devant une jolie partition, tour à tour spirituelle et vibrante, le public a paru heureux de s'affranchir des préoccupations ultra-psychologiques qui, à l'heure des distractions théâtrales, l'attendent au détour d'une scène comme au coin d'un bois. Il semble bon d'encourager la renaissance de l'opérette que chacun désirait, mais que, sous l'influence de quelques critiques sectaires, nul n'osait souhaiter tout haut. Obligée de se réfugier au café-concert, l'opérette laissait au seuil des music-halls sa finesse et sa bonne tenue nécessaires. Pour l'honneur de notre goût

1. DISTRIBUTION. — Janicot, M. *Paul Fugère*. — Jonathan Jackson, M. *Dekernel*. — Frédéric, M. *Devaux*. — Jackson, M. *Raiter*. — Le commandant, M. *Bartel*. — Félicien, M. *Defrenne*. — Mlle Angèle Lamiral, Mlle *Jane Pernyn*. — Arabelle Jackson, Mlle *De Craponne*. — Mme Lamiral, Mlle *Léonie Laporte*. — Florence Jackson, Mlle *De Kiercour*. — Mlle Chamorin, Mme *Virginie Rolland*. — Justine, Mlle *Loury*.

national, applaudissons donc à sa rentrée dans les théâtres de genre. Certes, l'aventure des filles Jackson s'échappant de pension pour aller retrouver leurs pères en Amérique, puis se faisant passer auprès d'eux pour deux servantes afin d'éviter, amoureuses toutes deux de deux jeunes officiers, d'épouser deux horribles princes chinois, — cette histoire aimable, féconde en quiproquos classiques, mais de bon aloi, n'éveillera pas en nous des pensées profondes. Qu'importe, si nous nous sommes franchement divertis aux facéties de l'excellent Paul Fugère qui, sous sa robe de pensionnaire, « la plus grosse des grandes », a mis en joie toute la salle! Pourquoi ce matelot arrive-t-il à passer pour la « cousine » de son lieutenant, et devient-il, en même temps qu'une actrice de café-concert en quête d'engagement, une des filles Jackson et Cie? Qu'il vous suffise de savoir que c'est pour protéger la fuite des deux Jackson véritables et contribuer finalement à leur bonheur. Pour ce faire, M. Maurice Ordonneau nous transporte de la pension des Mésanges sur le pont d'un navire, puis à Saïgon, où nous assistons aux « splendeurs » d'un ballet en miniature; après quoi les filles retrouvent leurs pères, les pères leurs enfants, et tout finit par deux mariages... que dis-je? trois mariages, ou quatre, je ne sais plus au juste. L'auteur est bon : il veut que tout le monde soit content, même le public qui ne se fit pas faute d'applaudir librettiste, musicien et interprètes. Sur ce livret aimable et suffisamment fantaisiste, M. Clérice a brodé une de ses plus pimpantes par-

titions. On connaissait l'habileté de ce jeune compositeur dans *Par ordre de l'Empereur*, dans les *Petites Vestales*. Aujourd'hui, dans les *Filles Jackson*, il s'affirme spirituel dans le détail et puissant dans l'orchestration. Citons particulièrement le quatuor de la danse, qui est un petit bijou, les couplets de Mme Pernyn au capitaine, qui furent bissés d'acclamation, le finale du *deux* bissé également et qu'on réentendra dans toutes les revues de fin d'année, et la scène musicale des quatre Jackson, terminée par la jolie et délicate prière des deux jeunes filles. Si, comme je l'espère, l'opérette renaît, M. Justin Clérice est, parmi les compositeurs modernes, destiné à l'une des premières places. J'ai déjà dit le bien que je pensais de Paul Fugère, qui fut la joie de la soirée. On n'est pas plus naturellement comique, et la leçon de danse du premier acte, avec Mmes Pernyn et Virginie Rolland, fut d'un effet irrésistible, MM. Derkernel, digne reflet de feu Berthelier, Bartel, tout en ronde jovialité, Raiter et Devaux, ténor agréable, donnèrent l'illusion d'une troupe homogène. Ainsi que Mmes Pernyn, malicieuse et bien chantante, de Craponne, transfuge de l'Opéra-Comique, à la voix fraîche et sûre, et de Kiercour, sympathique ingénue, Mme Virginie Rolland dessina, en maîtresse de danse, une silhouette rococo tout à fait artistique et jolie, et Mlle Léonie Laporte fit, pour être drôle, des efforts que nous nous plaisons à constater...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Rabelais, comédie en vers	3	»	20
L'Inévitable, comédie	1	»	10
Un Honnête Homme, comédie	1	»	8
**Les Pires aveugles*, comédie	1	9 janv.	7
**Les Merlereau*, comédie	3	19 janv.	21
**Anne la Simple,* comédie en vers	1	19 janv.	60
Cadet Roussel, comédie en vers	4	10 févr.	36
**Le Talisman*, pièce en vers	4	21 mars	8
**Le Dernier rêve du duc d'Enghien*, comédie en vers	1	21 mars	8
**Les Filles Jackson et Cie*, fant.-bouffe	3	29 nov.	39
**L'Etude Falempin*, comédie	1	11 déc.	25

THÉATRE CLUNY[1]

Au succès du *True du Brésilien*, de MM. Nancey et Armont, que lui avait galamment légué la précédente année, le Théâtre Cluny faisait succéder, le 20 janvier, une reprise toujours heureuse de *Trois femmes pour un mari*, la célèbre farce de M. Grenet-Dancourt[2].

23 FÉVRIER. — Première représentation de la *Femme au masque*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Daniel Riche et Léo Marchès[3]. — Vous dirai-je — oh ! non, je ne vous le dirai pas — comment certaine épreuve de la « Femme au Masque »,

1. — Directeurs : MM. Poncet frères.

2. DISTRIBUTION. — André, M. *J. Poncet*. — Carindol, M. *Dorgat*. — Raoul, M. *E. Durafour*. — Dardembois, M. *Lureau*. — Boxoon, M. *Arnould*. — Dubochard, M. *Wagmann*. — Baptiste, M. *Marius*. — L'adjoint, M. *Lecomte*. — Mme Bassinet, Mme *Franck-Mel*. — Pigeotte, Mme *Andral*. — Juliette, Mlle *Renée Leduc*. — Miss Victoria, Mlle *Brunel*. — Mme Carindol, Mlle *Loisier*. — Euphémie, Mlle *Amori*. — Françoise, Mlle *Sarlier*.

On commençait par *On prend des pensionnaires*, vaudeville en un acte de M. Albert Perrinet.

3. DISTRIBUTION. — Roland, M. *J. Poncet*. — Le commandeur, M. *Dorgat*. — Jacques, M. *Dupont*. — Némorin, M. *Arnould*. — Fonville, M. *Lureau*. — Amour, M. *Wagmann*. — Gaëtan, M. *Marius*. — Maurice, M. *Gaverny*. — Raymonde, Mlle *Favelli*. — Amélie, Mlle *Bertry*. — Lucienne, Mlle *Brunel*. — Mme Langlois, Mme *Franck-Mel*. — Mme de Castelnajac, Mlle *Sebert*. — Yvonne, Mlle *Amori*. — Catherine, Mlle *Vernou*.

On commençait par la *Comtesse Séraphin*, comédie en un acte, de M. Georges Naval.

aguichante nudité à la Gervex qui passe tout d'abord des mains d'une femme mariée dans celles de... la maîtresse de son amant, fait l'objet d'une invraisemblable poursuite, aboutissant à une nouvelle pose chez le photographe qui consiste à nous dévoiler les jolies épaules de M[lles] Favelli et Brunel. Ajouterai-je que M. J. Poncet avait créé là un type « dans le genre » de nos meilleurs comiques, que sous les traits du commandeur de Boulopapalescu, M. Dorgat montrait comme toujours beaucoup de naturel, que M[lle] Bertry avait de l'entrain, et que tous s'efforçaient de rendre amusante une folie si compliquée qu'elle en devenait parfois un peu obscure.. On riait sans doute, mais savait-on bien au juste pourquoi on riait?...

14 AVRIL. — Glissons sur un piètre vaudeville de M. Marc Sonal, *La Chambre des baisers* [1], qui bientôt cédait la place à une nouvelle reprise de *Trois femmes pour un mari*, mais notons la représentation de *Poussier de motte* [2], fait-divers en deux tableaux. Cette œuvrette de M. Jean Canora — un début au théâtre ce nous semble — a du pittoresque et du mouvement. « Poussier de motte »

1. DISTRIBUTION. — Trinquette, M. *Champagne*. — Papillard. M. *Dupont*. — Plantinet, M. *Mercier*. — Bournache, M. *Lureau*. — Lebeau-Dusoin, M. *Wagmann*. — Octave, M. *Arnould*. — Mathieu, M. *Marius*. — Un clerc, M. *Vissière*. — Francine, M[me] *Andral*. — Natalie, M[me] *Franck-Mel*. — Suzanne d'Arcachon, M[lle] *Brunel*. — Irma, M[lle] *Sebert*. — Adrienne, M[lle] *Amori*.

2. DISTRIBUTION. — Le commissaire, M. *Dorgat*. — Janicet, M. *Dupont*. Rata, M. *Arnould*. — Loupias, M. *Wagmann*. — Bibi La Purée, M. *Berthier*. — Un agent, M. *Vissière*. — Rosalie Pichon, M[lle] *Bertry*. — Jacques Pichon, M[lle] *Barré*.

On commençait par *Ce bon Cyprien*, vaudeville en un acte, de M. Marc Sonal.

est un petit charbonnier qui a commis la faute de dérober à son patron une pièce de vingt francs qu'il est allé jouer aux courses. La chose s'arrangerait, car sa famille a remboursé. Mais un reporter a eu vent de l'affaire — oh ! ces journalistes ! — et l'a contée à ses lecteurs. Notre gamin, déshonoré, se tue de honte et de désespoir... Retenez le nom de M. Jean Canora, et aussi celui de Mlle Cécile Barré — c'est, je crois bien, la petite-fille du célèbre Bouffé — qui a joué avec beaucoup d'émotion le rôle travesti de Poussier de motte.

13 MAI. — Première représentation de la *Bande Pick-Pock*, eccentric american vaudeville en quatre actes de M. Daniel Jourda[1]. — Naguère on nous avait annoncé la transformation de Cluny en music-hall. La nouvelle était vraie. Mais l'affaire ayant manqué, le vaudeville reprit bientôt possession du théâtre. Et voilà qu'aujourd'hui, hantés, sans doute par l'idée qu'ils avaient dû abandonner, MM. Poncet nous donnent — avant l'Amérique, avant la province et l'étranger, auxquels elle serait, dit-on, ultérieurement destinée, — une pièce à tiroirs qui n'a, en réalité, d'autre prétention que de servir à encadrer un certain nombre de numéros de café-concert. Le scénario a été tracé, non sans adresse, par M. Daniel Jourda — l'auteur de certaine *Josette*, dont nous avons dit, autrefois, tout

1. DISTRIBUTION. — Holsonn, M. *Holsonn*. — Trust et Pick-Pock, M. *Mercier*. — Leblasé, M. *Champagne*. — Harris, M. *Lureau*. — Louis, M. *Paruit*. — Un gendarme. M. *Alkok*. — Nab, M. *Pilks*. — Mme Darvines, Mme *Andral*. — Criquette, Mlle *Berthe Gay*. — Mme Brigeois, Mme *Franck-Mel*. — Jane, Mlle *Cécile Barré*. — Margot, Mlle *Sebert*. — Lisette, Mlle *Amori*. — Toinon, Mlle *Reine*.

le mérite — mais ce n'est pas à l'intrigue que le spectateur s'intéresse en ces œuvres hybrides, c'est aux clowns et à leurs clowneries. Nous ne vous raconterons donc pas comment deux agents d'assurances, Trust et Harris, voulant à tout prix prévenir le suicide d'un neurasthénique (Leblasé est son nom) dont la mort leur coûterait très cher, se sont mis en tête de le distraire à l'aide des attractions les plus intenses et les plus variées; comment Harris est tout d'abord enfermé dans son propre coffre-fort, qu'on a préalablement pris soin de débarrasser de ses valeurs, et comment le célèbre Pick-Pock prend audacieusement la place de Trust, et mène dare-dare la bande des agiles cambrioleurs; comment on s'aperçoit que Leblasé n'était réellement malade que d'amour pour une piquante Mme Darvines, et comment tout finit par un mariage, dans une amnistie générale... Inutile d'insister sur la pièce... L'essentiel est, nous l'avons dit, que les clowns soient plaisants. Holsonn, le héros de Cluny, ne manque, certes, ni de drôlerie, ni de fantaisie. Il faut le voir effectuer son entrée en dirigeable, à cheval sur son petit Santos-Dumont n° 1, qu'il mène à sa guise, comme vous le faites de votre bicyclette. Il faut encore le voir, avec la facilité que vous mettriez à avaler un simple éclair, engloutir toute une boutique de gâteaux auxquels il joint, pour s'amuser, quelques bougies allumées. Il faut assister, une fois de plus, à la poursuite presque classique « sur les toits », où la bande Pick-Pock traîne à ses trousses une escouade de gendarmes, natu-

rellement maladroits. Leblasé s'est déclaré satisfait du spectable dérivatif que lui offraient les « excentriques » de Cluny. Pourquoi le public se serait-il montré plus difficile? Bornons-nous à constater la joie qu'il n'a guère cessé de manifester au cours de cette soirée plutôt étrange, et à mentionner parmi les efforts tentés pour nous divertir, sans jamais fatiguer nos méninges, ceux d'une nouvelle venue au boulevard Saint-Germain, Mlle Berthe Gay — qui a de la gaieté comme l'indique son nom — et aussi la bonne volonté de Mme Franck-Mel, une duègne solide fourvoyée en des situations de plaisanterie un peu grosse et tout au plus bonne pour l'exportation.

14 JUILLET. — Sans souci de la chaleur, le théâtre, qui avait fermé ses portes afin d'exécuter quelques travaux de peinture et d'embellissements, les rouvrait bravement, donnant au public de la fête nationale la première représentation d'un vaudeville militaire de M. Herbel, le *Pacha du bataillon* [1]. L'idée première n'en est pas très neuve et nous connaissons l'histoire de cet amoureux

1. DISTRIBUTION. — Le vicomte Adhémar, M. *Champagne*. — L'adjudant, M. *Mercier*. — Le capitaine Lebastard, M. *Keppens*. — Pattu, M. *Martus*. — Boulingar, M. *Wagmann*. — Le général, M. *Dargeville*. — Le sergent de garde, M. *Berthier*. — Filoche, M. *Vissière*. — Le caporal de garde, M. *Brissaud*. — Le sergent-major, M. *Paruit*. — Rifolin, M. *Antony*. — Le cocher, M. *Derieux*. — Le colonel, M. *Rodez*. Lehaussois, M. *Salomon*. — Virginie, Mme *Andral*. — Mme Raboulin, Mme *Franck-Mel*. — Colette, Mlle *Cécile Barré*. — Victorine, Mlle *Marcelle Du Bled*.

On commençait par *Chez le Critique*, comédie en un acte de M. Paul Janot, ainsi distribuée :

Anselme Patin, M. *Dangeville*. — Dominique, M. *Marius*. — Suzette Fleuron, Mlle *Marcelle Du Bled*.

qui, surpris aux pieds de la femme d'un officier, n'a d'autre ressource que de passer pour le nouvel ordonnance. Mais il convient de reconnaître que l'auteur avait su rajeunir agréablement ce sujet déjà ancien par une série d'épisodes tous fort gais et qui n'ennuyaient pas un instant. Pour une pièce d'été, c'était l'essentiel. Cette amusante folie était enlevée par une troupe pleine d'entrain : MM. Champagne, Mercier, Keppens, Marius, Wagmann, Mmes Andral, Franck-Mel et Cécile Barré — celle-ci particulièrement charmante.

2 SEPTEMBRE. — Reprise du *Truc du Brésilien*, dont on fêtait, quelques jours après, la 150e représentation.

22 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Francs-Maçons !* vaudeville en trois actes de MM. Claude Roland et G. Leprince[1]. — Un gai vaudeville, dont la farce, un peu lourde, a néanmoins beaucoup amusé. Il provoquera longtemps, ainsi rondement mené, la douce hilarité d'un public bienveillant. On y retrouve, cela va sans dire, tous les trucs habituels à ce genre de pièces. Voyez plutôt... Leverdier a imaginé l'ingénieux moyen de

1. DISTRIBUTION. — André Chevilly, M. *J. Poncet*. — Leverdier, M. *Dorgat*. — Saint-Archange, M. *Mercier*. — Paul Dubreuil, M. *Champagne*. — Brunois, M. *Jacquier*. — Léon Vilcourt, M. *Marius*. — Un agent, M. *Vissière*. — Mme Leverdier, Mme *Franck-Mel*. — Marthe, Mlle *Villeroy*. — Claire, Mlle *C. Barré*. — Mme Brunois, Mlle *Bertry*. — Colombe, Mlle *Sorel*. — Angèle, Mlle *M. du Bled*. — Simone, Mlle *Lecomte*. — Lili, Mlle *Sébert*.

On commençait par *Hermance a de la vertu !* comédie en deux actes de MM. Claude Roland et André de Lorde.

MM. Claude Roland et G. Leprince avaient tiré *Francs-Maçons* d'un grand succès allemand, *Logen Bruder*, de MM. Karl Laufs et Karl Kratz, deux auteurs fort connus de l'autre côté du Rhin.

tromper la surveillance de sa femme et de faire en toute tranquillité ses petites fredaines. Il se dit franc-maçon, et même Vénérable de la Loge de Bourges, et, depuis vingt-trois ans que cela dure, il jouit paisiblement, au nez de sa femme et de ses quatre filles, de toute sa liberté. Sa douce quiétude est seulement troublée par le cruel souvenir d'une ancienne amie qui, désolée de son abandon, se serait suicidée... Leverdier vient à Paris, accompagné de toute sa famille, retrouver André, le mari de Marthe, sa fille aînée, absente depuis trois semaines. Il s'agira, alors, pour André, de cacher à sa femme et aux beaux-parents la noce effrénée qu'il n'a pas manqué de faire durant ces courtes vacances. Les cinquante mille francs, complément de la dot de Marthe, ne lui reviendront qu'à ce prix. Alors il inventera tout simplement qu'il s'est fait recevoir, lui aussi, dans la franc-maçonnerie et qu'il consacrait toutes ses nuits aux dures épreuves de son entrée en loge. Et voilà le Vénérable de Bourges et le frère .·. André s'étudiant aux mêmes gestes, singeant les mêmes signes conventionnels pour ne pas se trahir mutuellement ; voilà cet enragé de Brunois, provincial abruti, qui veut à toute force faire partie, lui aussi, de la fameuse association, se soumettant avec un farouche entêtement aux épreuves les plus saugrenues qu'imagine, à bout d'arguments, le Vénérable Leverdier ; voilà le cabot Saint-Archange, inspecteur des loges de Parisiana, où se passaient le plus souvent les petites orgies d'André, pris, grâce à son titre pompeux, pour un véritable franc-

maçon ; voilà les deux demi-mondaines, Simone et Lili, toutes deux fidèles habituées des loges — toujours de Parisiana — prises pour des francs-maçonnes par la famille ébouriffée. Suivrons-nous donc les aventures abracadabrantes de Paul Dubreuil qui, pour sauver son ami, se déguise en couturière, fille de la suicidée Héloïse — à noter ici un suggestif déshabillé de la jolie Marthe se faisant essayer un corsage par ladite couturière... Nous vous éviterons les cris de ce crétin de Brunois braillant à tue-tête : « C'est ma fille, ma bonne fille ! » Nous vous passerons sous silence l'arrivée d'un gardien de la paix, porteur d'un procès-verbal contre André pour tapage nocturne et nous ne ferons qu'effleurer la leçon du cabot Saint-Archange qui réussit habilement à se faire servir à déjeuner et offrir maints cigares... Apprenez tout bonnement que Léon Vilcourt, un vrai franc-maçon celui-là, sauve la situation, et que tout se termine, vous le pensez bien, par un nombre illimité de très heureux mariages et aussi par la découverte de Mme Brunois, en la vivante Héloïse, la suicidée d'antan. Toute la troupe de Cluny, sans exception, a joué avec une vaillante conviction et un parfait entrain cette farce excessive. Citons particulièrement M. Dorgat, de joyeuse bonhomie en Leverdier ; M. Champagne, amusant sous le jupon de la couturière ; M. Mercier, cabotin assez vécu sous les traits de Saint-Archange, et M. Jacquier, de masque impayable dans le stupide Brunois. Mmes Franck-Mel, Villeroy, Bertry et Sorel prenaient leur bonne part, elles aussi, du succès gé-

néral : un succès qui se prolongera par delà 1905 pour continuer, toujours très vivace, pendant l'année suivante.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représetn. pendant l'année
Le Truc du Brésilien, vaudeville	4	»	44
Joseph, comédie	1	»	23
Trois Femmes pour un Mari	3	20 janv.	61
**On prend des prisonniers*, vaudeville	1	»	34
**La Femme au masque*, comédie-bouffe	3	23 févr.	58
**La Comtesse Séraphin*	1	23 févr.	49
**Le Jour des Violettes*, vaudeville	1	6 avril	33
**La Chambre des baisers*, vaudeville	1	14 avril	7
**Poussier de Motte*, fait-divers	2 tabl.	14 avril	34
**Ce bon Cyprien*, vaudeville	1	14 avril	6
**La Bande Pick Pock*, exent. amér. vaud.	4	13 mai	24
**Le Pacha du Bataillon*, vaudeville milit.	»	14 juillet	58
**Chez le Critique*, comédie	1	14 juillet	79
**Francs-Maçons!* vaudeville	3	22 sept.	118
**Hermance a de la vertu*, comédie	2	22 sept.	118

THÉATRE DÉJAZET[1]

Quelques lignes suffisent à l'heureuse histoire du Théâtre Déjazet en 1905 : on y aura joué durant toute l'année la triomphante pochade militaire de MM. André Sylvane et Mouézy-Eon, *Tire au Flanc !* dont la 400e représentation se donnait le 10 octobre et dont on fêtait, un mois après, à la date du 10 novembre, le joyeux anniversaire. Le jeudi 21 décembre, M. Georges Rolle avait affiché sa 133e matinée de famille : vous en trouverez le répertoire indiqué au tableau suivant :

1. — Directeur : M. Georges Rolle.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tire au flanc! comédie..................	3	»	425
Célérité-Discrétion, pièce...............	1	»	167
Il?... ou Elle?..., comédie.............	1	23 mai	258
Le Gamin de Paris, comédie............	1	12 janv.	7
La Dame au petit chien, comédie........	1	12 janv.	2
Une Aventure de la Clairon, vaudeville.	1	12 janv.	1
Premier prix de piano, comédie.......	1	19 janv.	5
Indiana et Charlemagne, vaudeville....	1	26 janv.	4
Château Yquem, vaudeville.............	1	16 fév.	4
La Fille de l'Avare, comédie...........	2	2 mars	4
Avant la noce, opérette.................	1	2 mars	1
Les Jurons de Cadillac, comédie........	1	16 mars	5
La Famille de l'Horloger, comédie.....	1	16 mars	5
Le Mariage extravagant, opérette......	1	13 avril	5
La Classe, vaudeville..................	1	27 avril	3
Horace et Liline, vaudeville............	1	27 avril	3
La peur d'être Grand'mère, comédie....	1	4 mai	5
L'Anglais ou le Fou raisonnable, coméd.	1	18 mai	7
Philippe, comédie......................	1	8 juin	1
La Main leste, comédie.................	1	26 octob.	4
Pauvre Jacques, comédie...............	1	26 octob.	4
Lischen et Fristchen, opérette...........	1	2 nov.	3
Le Dîner de Madelon, vaudeville.......	1	23 nov.	3
Le Chapeau d'un Horloger, comédie....	1	23 nov.	3
Estelle, comédie........................	1	23 nov.	3
Les Brebis de Panurge, comédie........	1	23 nov.	4
Le Gentilhomme pauvre, comédie.......	2	21 déc.	2
Le Moulin joli, vaudeville..............	1	21 déc.	2

GRAND GUIGNOL[1]

27 JANVIER. — *L'Affaire Pascuit*, tableau judiciaire de MM. George Courteline et Pierre Veber, tiré des « Tribunaux comiques », de Jules Moineau[2] ; *La Mémoire des dates*, de MM. Félix Galipaux et Edmond Guiraud[3] ; *Le Point d'honneur*, de M. Bonis Charancle[4] ; *La Maisonnette*, de MM. William Busnach et Ferdinand Bloch[5] ; *Un début dans le Monde*, de MM. Max Maurey et Paul Mathiex[6].

8 MARS. — *Arlette*, de MM. Marcel Manchez[7]; *Une Erreur judiciaire*, de MM. Charles Esquier et

---

1. — Directeur : M. Max Maurey.

2. DISTRIBUTION. — Le président, M. *Gouget*. — Bézuche, M. *Dufrenne*, — Canuche, M. *Bussy*. — Pascuit, M. *Baur*. — Le substitut, M. *Launay*. — L'huissier, M. *Ratineau*. — L'avocat, M. *Flandre*. — Désirée, Mme *Méryem*. — Hortense, Mlle *R. Daubiguy*.

3. DISTRIBUTION. — Le docteur, M. *Dufrenne*. — M. Latouche, M. *Bussy*. — Jean, M. *Ratineau*. — Antoinette, Mme *Lydie Doria*.

4. DISTRIBUTION. — Chambaran, M. *Gouget*. — Bonnard, M. *Dufrenne*. — Coutancey, M. *R. Bussy*. — Lapige, M. *Flandre*. — Thoré, M. *Launay*. — Muller, M. *Baur*. — La veuve Marraud, Mlle *Bailly*. — Gabrielle, Mlle *Méryem*. — Suzette, Mlle *Barry*.

5. DISTRIBUTION. — Jean Brichet, M. *Ratineau*. — Alfred, M. *Launay*. — Caroline Brichet, Mlle *Clarens*.

6. — Joué par Mmes *Emilienne Darty*, *Clarens*, *Bailly*, *Lydie Doria* et M. *Dufrenne*.

7. DISTRIBUTION. — Jacques de Réville, M. *O. Dufrenne*. — Le Petit Bouchard, M. *Bussy*. — De Cambes, M. *Launay*. — Arlette, Mlle *Daubigny*. — Fanny, Mlle *D. Fleury*.

Pharnel[1]; *Gardiens de phare*, de MM. Paul Autier et Paul Cloquemin[2]; *Cyprienne*, de M. Jean Drault[3]; *Trop tard*, en vers, de M. Xavier Roux[4].

22 AVRIL. — *Pâquerette*, de MM. Eugène Héros et Léon Abric[5]; *Cher Maître*, de M. Elie de Bassan[6]; *La Terreur de Sébasto*[7].

17 MAI. — *L'Obsession*, pièce en deux actes, de MM. André de Lorde et Alfred Binet[8]; *Papa*, de MM. Abel Tarride et Henri Piazza[9]; *L'Occasion*, de M. Robert Dieudonné[10].

---

1. DISTRIBUTION. — Adolphe Langlois, M. *O. Dufrenne*. — Le commissaire, M. *Ratineau*. — Un agent, M. *Bussy*. — Mme Langlois, Mlle *Marcelle Bailly*. — Elise, Mlle *Daubigny*. — Mme Lalande, Mlle *Lauriane*.

2. DISTRIBUTION. — Yvon, M. *Gouget*. — Brehan, M. *Bressol*; puis M. *Brizard*.

3. DISTRIBUTION. — Chamerlan, M. *O. Dufrenne*. — Badoulot, M. *Baur*. — Robertin, M. *Bussy*. — Cyprienne, Mme *Gilberte Deretz*.

4. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Chevillot*. — Suzette, Mlle *Renée Clarens*.

5. DISTRIBUTION. — Le Monsieur, M. *Dufrenne*. — L'agent, M. *Bussy*. — Ugène, M. *Launay*. — Edouard, M. *Baur*. — Pâquerette, Mlle *Genty*. — Mme Robillard, Mlle *Marcelle Bailly*. — La teinturière, Mlle *Reine Daubigny*. — La modiste, Mlle *Barry*.

6. DISTRIBUTION. — Paul Jouvin, M. *Oscar Dufrenne*. — Le Costau, M. *Baur*. — Le père Lucas, M. *Ratineau*. — La Panthère, M. *Brizard*. — Le Poilu, M. *Chevillot*. — Le garçon, M. *Launay*. — Titine, Mlle *Pierval*. — Suzanne, Mlle *Daubigny*. — Alice, Mlle *Fleury*.

7. — Jouée par MM. *Oscar Dufrenne, Baur, Ratineau, Brizard, Chevillot, Launay* et Mmes *Pierval, Reine Daubigny* et *Denize Fleury*.

8. DISTRIBUTION.. — Jean, M. *Gouget*. — Docteur Ménard, *R. Bussy*. — Leroy, M. *Royel*. — Bernard, M. *Brizard*. — Mme Desmarets, Mlle *Marcelle Bailly*. — Marthe, Mlle *G. Devyl*. — Françoise, Mlle *Barry*. — Le Petit Pierre, *Raymond Crétot*. — La petite Madeleine, Mlle *Madeleine Crétot*.

9. DISTRIBUTION. — Germaine, Mlle M. *Barry*. — Jeanne Mlle *Pierval*. — Florence, Mlle *Daubigny*.

10. DISTRIBUTION. — Roger Benoist, M. *Brizard*. — Léon, M. *Launay*. Marianne, Mlle *Daubigny*. — Clémence, Mlle *Pierval*.

17 JUIN. — *La Mascarade interrompue*, de la baronne Hélène de Zuylen de Nievelt[1]; *L'École des jeunes filles*, de M. Jean Lorrain[2].

26 SEPTEMBRE. — *Adèle est grosse*, de M. H. Beaujot[3].

23 OCTOBRE. — *Le Chirurgien de service*, de MM. Johannès Gravier et A. Libert[4]; *Ce cochon de Morin*, de MM. G. Montoya et G. d'Aguzan, d'après une nouvelle de Guy de Maupassant[5]; *La Folie blanche*, de M. R. Lenormand[6]; *Un peu de musique*, de M. Crosnier, tirée d'une nouvelle d'Eugène Fourrier[7]; *Mongenod*, de M. Marcel Herbidon[8].

---

1. DISTRIBUTION. — Le prince Prospéro, M. *Gouget*. — Le comte Leonardo, M. *Brizard*. — Premier seigneur, M. *Bussy*. — Deuxième seigneur, M. *Ratineau*. — Troisième seigneur, M. *Launay*. — La marquise Violante, Mlle *Clarel*. — La duchesse Fortunata, Mlle *Pierval*. — La comtesse Gemma, Mlle *Wuilfford*. — Premier courtisan, Mlle *Devyl*. — Deuxième courtisan, Mlle *Jeanne Chesnel*. — Une dame de la Cour, Mlle *Barry*.

2. DISTRIBUTION. — M. Baudran, M. *Ratineau*. — Gougniat, M. *Baur*, — Honorine, Mlle *Bailly*. — Mme Bolumet, Mlle *Mériem*. — Ophélie, Mlle *Pierval*.

3. DISTRIBUTION. — M. Dupont, M. *Tune*. — Paul, M. *Jobert*. — Mme Dupont, Mme *Marcelle Bailly*. — Adèle, Mlle *Mériem*.

4. DISTRIBUTION. — Premier interne, M. *Tunc*. — Deuxième interne, M. *Brizard*. — Troisième interne, M. *Jobert*. — Quatrième interne, M. *Werney*. — Le chirurgien de service, M. *R. Bussy*. — Le directeur, M. *Chevillot*.

5. DISTRIBUTION. — Labarbe, M. *R. Bussy*. — Morin, M. *Ratineau*. — Tonnelet, M. *Chevillot*. — Rivet, M. *Jobert*. — Mme Morin, Mlle *Marcelle Bailly*. — Henriette, Mlle *Pierval*.

6. DISTRIBUTION. — Le guide, M. *Brizard*. — Valsorey, M. *Tunc*. — Palézieux, M. *Ratineau*. — Marc, M. *Jobert*. — Mme Palézieux, Mlle *Marcelle Bailly*. — Eveline Valsorey, Mlle *Pierval*. — Elfrida Darvson, Mlle *Alfé*. — Alberta, Mlle *Elise Perret*. — Kate Darvson, Mlle *Favières*.

7. — Jouée par MM. *R. Bussy, Tunc, Brizard, Werney, Jobert*.

8. Jouée par M. *Werney*; Mmes *Marcelle Bailly, Bérangère, Elise Perret*.

THÉATRE DES MATHURINS[1]

10 JANVIER. — *La Femme de César*, de MM. Hugues Delorme et G. Gaillard, musique de M. Rodolphe Berger[2]; *L'Eperon*, de MM. Louis Schneider et André Delcamp[3]; *La Revue des Mathurins*, de M. Lucien Boyer[4].

2 MARS. — *Le Bon Exemple*, de M. Maxime Formont[5]; *La Dot de Virginie*, de MM. Yves Mérande et René Guy[6]; *Monsieur Complote*, de M. André Barde[7]; *Le Marchand d'Amour*, pièce

1. — Directeurs : M. Jules Berny ; puis, M. Achille Quellier.

2. DISTRIBUTION. — Triceps, M. *Tauffenberger*. — Jules César, M. *Fernand Frey*. — Tircis, M. *Victor Boucher*. — Vaganus, M. *Henry Houry*. — Pompeia, Mlle *Suzanne de Behr*. — Hortensia, Mlle *Jane Reina*.

3. DISTRIBUTION. — Gatigny, M. *Victor Boucher*. — Delormel, M. *Henry Houry*. — Mme Delormel, Mlle *Alice Nory*. — Justine, Mlle *Léo Link*.

4. — Jouée par Mmes *Thérèse Cernay, Jane Rosny, Léo Link* et par MM. *Fernand Frey, Victor Boucher, Houry et Sevestre*.

5. DISTRIBUTION. — Stany, M. *Boucher*. — Marcelle, Mlle *Alice Nory*. Julie, Mlle *Marcelle Deschamps*.

6. DISTRIBUTION. — Rabourdin, M. *Tauffenberger*. — Maître Plique, M. *Boucher*. — Un Clerc, M. *Sevestre*. — Mme Rabourdin, Mlle *Lola Noyr*.

7. DISTRIBUTION. — Fermières, M. *Sevestre*. — Royer de Labrousse, M. *Boucher*. — Marguerite, Mlle *Cassive*. — Valentine d'Ormesson, Mlle *Marcelle Deschamps*.

en deux actes de Mme Camille Clermont et M. Séverin Malafayde[1] ; *La Mauresca*, de M. Bonnamy[2].

10 AVRIL. — *L'Honneur des Bigache*, de MM. Baillot et Adam[3] ; *L'Oncle Bertin*, de M. F. Bloch[4] ; *Le Messager*, de MM. de Buysieulx et Roger Max[5] ; *Un Homme à femmes*, de MM. Max Maurey et Xavier Roux[6] ; *La Vie de château*, revue de M. Miguel Zamacoïs[7].

29 MAI. — *Le Retour du bal*, de M. Claude Réal ; *Oui, Benoist !*, de M. Rito de Marghy[8] ; *Le Chasseur du Tigre Blanc*, de M. Tristan Bernard[9] ;

---

1. DISTRIBUTION. — Fernand de Romana, M. *Etiévant*. — Rénal, M. *Séverin Mars*. — Ballard, M. *Tauffenberger*. — Bourru, M. *Andreyor*, — Philippe, M. *Lorin*. — Marie, Mlle *Cassive*. — Elise, Mlle *Lola Noyr*. — Fanette, Mlle *Clady*.

2. DISTRIBUTION. — L'actrice, Mlle *La Toledo*. — Le Cambrioleur, M. *Volbert*.

3. DISTRIBUTION. — Mme Lauriston, Mlle *Debrec*. — Zoé Bigache, Mlle *Deschamps*. — Lauriston, M. *Sevestre*. — Bigache, M. *Lorin*. — Jean, M. *Deville*.

4. DISTRIBUTION. — Caroline, Mlle *Lola Noyr*. — Léa, Mlle *Deschamps*. Valentin, M. *Albert Mayer*. — Cribeaudois, M. *Victor Boucher*.

5. DISTRIBUTION. — Andrette d'Ombreuse, Mlle *Glady*. — Fanny. Mlle *Valmy*. — Anthème Badoche, M. *Numès*. — Lesturgeon, M. *Sevestre*. — Vicomte de Ruelle (lieutenant), M. *Deville*.

6. DISTRIBUTION. — Paulette, Mlle *Dallet*. — Mariette, Mme *Valmy*. — Aristide, M. *Numès*.

7. DISTRIBUTION. — Perlette, Mlle *Lyse Berty*. — Le Duc de Soissons, le Colonel, M. *Reschal*. — Eugénius, Clovis, M. *Victor Boucher*.

8. DISTRIBUTION. — Benoist, M. *Séverin Mars*. — Joseph, M. *Boucher* — Mathias, M. *Sevestre*. — Bernadette, Mlle *Paule Marsa*. — Martsa, Mlle *Lola Noyr*.

9. DISTRIBUTION. — Marcus, M. *Boucher*. — Loguillon, M. *Sevestre*. — Gondebaut, M. *Lorin*. — Langlevent, M. *Deville*. — Jeanne, Mlle *Volny*. — Olga, Mlle *Glady*.

La Rupture, de M. Nozière[1]; *Le Pyjama*, de M. Jules Rateau[2].

9 OCTOBRE. — *Devant les banquettes*, prologue en vers de M. Hugues Delorme[3]; *Fête de famille*, de M. J. Portal[4]; *La Sonate du clair de lune*, de Ludovig Wollff, traduite de l'allemand par M. Fischer[5]; *La Consigne*, de MM. Oscar Méténier et Georges Docquois[6]; *J'ai manqué de respect à la comtesse*, de MM. Louis Marsolleau et P. Menvaz.

5. NOVEMBRE. — *Le Bois Aimé*, de M. Genty[7]; *Le Démon*, de M. Edmond Fleg[8]; *Collabos*, de M. Xavier Roux, musique de M. Léo Pouget[9]; *Bébé-Roi*, de M. Paul Cloquemin[10].

---

1. DISTRIBUTION. — André Jarcel, M. *Lucien Brulé*. — Guillaume Wolmer, M. *Séverin Mars*. — Louise Duché, Mlle *Polaire*. — Jeanne, Mlle *Valmy*.

2. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Boucher*. — Pierre, M. *Lucien Brulé*. Lily, Mlle *Lola Noyr*.

3. DISTRIBUTION. — L'ouvreuse, Mlle *Suzanne Galley*. — Le critique, M. *Renoux*.

4. DISTRIBUTION. — Le baron, M. *Dorlès*. — Emile, M. *Deville*. — Liane, Mlle *Jane Féray*. — Mme Lévêque, Mme *Any Béro*.

5. DISTRIBUTION. — Hermann, M. *V. Boucher*. — Isidore, M. *Renoux*. — Mme Grumbach, Mlle *A. Béro*. — Sarah, Mlle *S. Galley*. — Rébecca, Mlle *B. Lebrec*. — Marie, Mlle *Le Gaultret*.

6. DISTRIBUTION. — Séverine Pieuret, Mlle *J. Féray*. — Jeanne Ledoux, M. *Renoux*. — Louis Marvette, M. *Dorlès*. — Le père Pierret, M. *Deville*.

7. DISTRIBUTION. — Fernand Chailly, M. *Darlès*. — Jean, M. *Monca*. — Madeleine, Mlle *Suzanne Gallet*. — Marthe, Mlle *de Gaullat*.

8. DISTRIBUTION. — Henri, M. *Renoux*. — Claire, Mlle *Jane Féray*.

9. DISTRIBUTION. — Le diplomate, M. *Milo de Meyer*. — Fourgonet, M. *Victor Boucher*. — Nina d'Œillet, Mlle *Marguerite Brésil*.

10. DISTRIBUTION. — Monsieur, M. *Monca*. — Madame, Mlle *Jane Féray*. — Octavie, Mlle *Berthe Lebric*.

6 DÉCEMBRE. — *Nono*, comédie en trois actes de M. Sacha Guitry[1]; *La Fiancée du Scaphandrier*, de M. Franc-Nohain, musique de M. Claude Terrasse[2]; *Tic à Tic*, de MM. de Féraudy et J. Rouché[3].

21 DÉCEMBRE. — *La Mort de Tintagiles*, drame en cinq tableaux de M. Maurice Maeterlinck[4].

---

1. DISTRIBUTION. — Robert Chapelle, M. *André Dubosc*. — Jacques Valois, M. *Victor Boucher*. — Jules, M. *Renoux*. — Nono, Mlle *Blanche Toutain*. — Mme Weiss, Mme *Delphine Renot*. — Maria, Mlle *Suzanne Galley*.

2. DISTRIBUTION. — Julot, M. *Simon-Max*. — Le cantonnier Bezard, M. *Milo de Meyer*. — Alexis, M. *Deville*. — Elisa, Mlle *Claudie de Sivry*. — La baronne, Mlle *Any Bero*.

3. DISTRIBUTION. — Joseph Jumelle, M. *Victor Boucher*. — Sidonie Chasavent, Mlle *Suzanne Galley*.

4. DISTRIBUTION. — Ygraine, Mme *Georgette Leblanc*. — Bellangère, Mlle *Russell*. — 1re servante de la Reine, Mlle *Inès Devriès*. — 2e servante, Mlle *N. Varésa*. — 3e servante, Mlle *Marie Deslandes*. — Aglovale, M. *Stéph. Austin*. — Tintagiles, *petit Russell*.

THÉATRE DES CAPUCINES[1]

24 JANVIER. — *La Bonne Intention*, comédie en deux actes de M. Francis de Croisset[2]; *Le Numéro 33*, de MM. Adrien Vély et Léon Miral[3]; *Tout vient à point...* de MM. Monet et Delay[4]; *Un cas de folie !* de M. Raymond Pascal[5].

14 AVRIL. — *Kwtz*, drame passionnel en un acte de M. Sacha Guitry[6].

15 MAI. — *Paris tout nu*, opérette en trois tableaux de M. Michel Carré[7]; *Mensonges*, de

---

1. Directeur : M. Michel Mortier.

2. DISTRIBUTION. — Jacques Therland, M. *Paul Numa*. — Alphonse, M. *Thoulouze*. — Maud Gerfeuil, Mlle *Jeanne Granier*. — Mlle Thurean-Merville, Mlle *Alice Nory*, puis Mlle *Jeanne Bernou*. — La gouvernante, Mlle *Sonia*, puis Mlle *Violet Fulton*. — Julie, Mlle *Andree Forine*,

3. DISTRIBUTION. — Le commissionnaire, M. *L. Bélières*. — Jean Levernoy, M. *Lucien Prad*. — François, M. *Paul Darcy*. — Diane de Poitiers, Mlle *Viviane Lavergne*. — Eve de Luxembourg, Mlle *Harvay*. — Amélie, Mlle *Jameson*.

4. DISTRIBUTION. — Georges, M. *Garbagny*. — Adolphe, M. *L. Bélières*. — Un maître d'hôtel, M. *Paul Darcy*. — Lucienne, Mlle *Wilford*.

5. DISTRIBUTION. — Docteur Zapatoff, M. *Maurice Valtein*. — M. Moche, M. *L. Bélières*. — Joseph, M. *Thoulouze*. — Mme X, Mlle *Jameson*.

6. DISTRIBUTION. — Maximilien Crickboom, M. *Félix Galipaux*. — Hans Van de Pioch, M. *P. Darcy*. — Hildebrande Van de Pioch, Mlle *Charlotte Lysès*. — La bonne, Mlle *Péri*.

7. DISTRIBUTION. — Vicomte d'Elysée-Palace, Armando, le fils, M. *André Dubosc*. — Frumence, le concierge, le secrétaire, le mari, M. *Le Gallo*. — Père Moineau, professeur de beauté, l'huissier, M. *Henry Houry*. — Joseph, M. *Thoulouze*. — Un monsieur, M. *G. Flandre*. —

MM. de Buysieulx et Roger Max[1]; *L'Honnête amant*, de M. Elie de Bassan[2].

20 SEPTEMBRE. — *Les Honoraires*, de M. Alfred Douane[3]; *L'Ardent artilleur*, de M. Tristan Bernard[4]; *La Camomille*, de MM. Soulié et Darantière[5].

5 OCTOBRE. — *L'Entente cordiale*, fantaisie d'actualité de M. P. L. Flers[6].

20 OCTOBRE. — *Didi*, de M. Maurice de Féraudy[7]; *Avant-hier matin*, opérette en trois tableaux, de M. Tristan Bernard, musique de M. Charles Cuvillier[8]; *Une mesure pour rien*, de M. André Barde[9].

Félicie, dite « la Corneille », la Duse, Lavallière, l'épouse moderne, Mlle *Louise Balthy*. — Parisette, la manucure, Mme de Tulle, la bonne. Mlle *Arlette Dorgère*. — Mlle Flaffa, une dame, Mlle *A. Forine*.

1. DISTRIBUTION. — Robert d'Antevielle, M. *Le Gallo*. — Baron Saint-Loup, M. *André Dubosc*. — Nine, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Fanchette. Mlle *Ellen Therval*.

2. DISTRIBUTION. — L'honnête amant, M. *Henry Houry*. — Monsieur. M. *G. Flandre*. — Joseph, M. *Thoulouze*. — Elle, Mlle *Jameson*. — Marine, Mlle *Forine*.

3. — Joués par MM. *Armand Berthez*, Charles Morin; *Georges Flandre*, de Chancenay; *Henry Houry*, Sulpice; Mlle *Renée Félyne*, Hélène.

4. — Joué par M. *Armand Berthez*, Gamaré; Mmes *Jeanne Crozet*. veuve Fontaine; *Jameson*, Sophie.

5. DISTRIBUTION. — MM. *G. Flandre*, Saint-Hilaire; *Henry Houry*, Thiroin; Mmes *Georgina May*, Emma; *Andrée Forine*, Julie.

6. DISTRIBUTION. — M. Lorchidée, *Miss Crampton*. — Mme Lefrance, Mlle *Marville*.

7. DISTRIBUTION. — André, M. *Pierre Magnier*. — Angèle, Mlle *Louise Balthy*. — Colette, Mlle *Lantelme*.

8. DISTRIBUTION. — Adam, M. *Le Gallo*. — Le vieux jardinier, M. *Armand Berthez*. — Eve, Mlle *Alice Bonheur*.

9. DISTRIBUTION. — Laubespin, M. *Le Gallo*. — Bonnières, M. *Georges Flandre*. — Madeleine, Mlle *Madeleine Carlier*. — Jacqueline, Mlle *Lantelme*.

17 NOVEMBRE. — *La Sauvegarde*, de M. Charles des Fontaines[1]; *Beaucoup de cris pour rien!* fantaisie chantée, de M. Hugues Delorme[2].

9 DÉCEMBRE. — *Fin de vertu*, de MM. Tarride et Vernayre[3].

---

1. DISTRIBUTION. — Guy des Tourelles, M. *Huguenet*. — De Grigny, M. *Rozenberg*. — Un domestique, M. *Georges Flandre*. — Mme de Vallorbe, Mlle *Marcelle Lender*. — Julie, Mlle *Georgina May*.

2. DISTRIBUTION. — La divette, Mlle *Bourguette Montbron*. — L'auteur, M. *L. Lacroix*.

3. — DISTRIBUTION. — André Noyelle, M. *Rozenberg*. — Philippe de Terne, M. *Armand Berthez*. — Gaston d'Armoy, M. *Georges Flandre*. — Maurice Bleuze, M. *Louis Blanche*.. — Lucienne d'Armoy, Mlle *Marcelle Bordo*.

THÉATRE MOLIÈRE[1]

18 JANVIER. — Premières représentations de l'*Instinct*, pièce en trois actes de M. Henry Kistemaeckers[2] et de la *Soutane*, pièce en trois actes de M. Arthur Bernède[3]. — Un romancier, beaucoup moins belge qu'on a bien voulu le dire, M. Henry Kistemaeckers, dont les deux seules pièces, *Marthe* et la *Blessure*, n'avaient pas encore suffisamment affirmé les qualités dramatiques, nous donnait aux ex-Bouffes-du-Nord, devenu le fort élégant Théâtre Molière, une pièce en trois actes, l'*Instinct*, à laquelle il manquait fort peu de chose pour être tout à fait intéressante. Ce peu de chose est ce que le « cher oncle », notre regretté maître Francisque Sarcey, appelait tout bonnement « l'art des préparations ». Ah! si les trois actes de M. Kistemaeckers n'eussent été si

1. — Directeurs : MM. Clot et Dublay.

2. DISTRIBUTION. — Jean Bernou, M. *Candé*. — André Bernou, M. *Castelli*. — Lantriquet, M. *G. Frère*. — Pierre, M. *Lecomte*. — Cécile Bernou, Mme *Cora Laparcerie*. — Thérèse Laugier, Mlle *Hélène Gondy*. — Berthe, Mlle *Renée Launay*.

3. DISTRIBUTION. — L'abbé Jacques Mirande, M. *Monteux*. — Mgr de Canardin, M. *P. Cresté*. — Le comte Brossard, M. *P. Régnier*. — Le père Mirande, M. *Howey*. — Le baron de Rouvray, M. *Manneville*. — Henri de Prangis, M. *Gerbault*. — Docteur Mercier, M. *Mathieu*. — Le sacristain, M. *Lecomte*. — La mère Mirande, Mlle *Hélène Gondy*. — — La baronne de Rouvray, Mlle *Claude Ritter*. — Marguerite de Rouvray, Mlle *Fanny Aubell*. — Le petit Jean, Mlle *Vendeling*. — La comtesse Brossard, Mlle *Kranil*. — Mlle Elise de Monjoie, Mlle *Romane*.

sommaires, vraiment, qu'ils semblaient un simple scénario, nous aurions eu plus alors et mieux qu'une situation dramatique, nous nous serions trouvés en face d'une « œuvre ». M. Adolphe Candé, dont on avait salué avec un vif plaisir le retour à Paris — nous l'avons trouvé déjà au chapitre de l'Odéon — avait joué son rôle avec une force, une autorité et une vigueur sans pareilles : Mme Cora Laparcerie eût pu, ce nous semble, donner au sien un peu plus de relief. M. Frère avait su dessiner avec une certaine vérité la figure d'un employé d'agence de renseignements. — Dans *Nos deux consciences*, de M. Paul Bourde, l'abbé Piou, que jouait Coquelin, avait failli se laisser guillotiner plutôt que de livrer le secret de la confession. C'est du même « secret de la confession » que traite M. Arthur Bernède, et voici le sujet de la *Soutane*. Le jeune curé d'un village breton, l'abbé Mirande, a reçu d'une de ses paroissiennes, la baronne de Rouvray, l'aveu *in extremis* que sa fille, qui porte le nom de Marguerite de Rouvray, est en réalité la fille de M. de Prangis. Celui-ci est mort, mais, marié lui-même, il a laissé un fils qui demande la main de Mlle de Rouvray, dont il est aimé. Le curé, qui sait tout, laissera-t-il donc le frère épouser la sœur? La conscience troublée au delà de toute expression, il demande conseil à son évêque. Celui-ci répond sans hésitation : « Vous devez vous taire. Les règlements de l'Eglise sont formels : un prêtre ne doit jamais, quoi qu'il advienne, violer le secret de la confession... » Le curé ne se tient pas pour battu. Il

arrache à son évêque l'autorisation d'aller à Rome consulter le pape lui-même. Mais il n'est pas reçu par Sa Sainteté, secrètement prévenue d'avance. Et quand il revient au village, son premier soin est de tout dire au jeune homme, qui s'expatriera sans revoir celle dont il voulait faire sa femme. L'abbé a libéré sa conscience, mais il a mérité les foudres de l'Eglise, qui frapperait le révolté, si les paysans, sourdement travaillés contre leur curé aux idées trop généreuses, ne se chargeaient de lapider le malheureux, comme autrefois fut lapidé le Christ. « Ils ont tué le bon Dieu ! » s'écrie un petit idiot, moins cruel que la foule. M. Arthur Bernède avait pris soin de nous prévenir qu'il n'avait pas voulu écrire un pamphlet, et je constate bien volontiers les très sérieuses qualités dramatiques de son œuvre sainement pensée et logiquement déduite. Tel est l'intérêt de la *Soutane* que, malgré l'heure avancée de la soirée et l'éloignement du théâtre légèrement excentrique en dépit des nouveaux moyens de communication, nous sommes presque tous restés rivés à notre fauteuil et très inquiets de savoir comment « cela finirait... » Avec sa belle voix et son évidente intelligence, M. Henri Monteux a, de façon très vivante, incarné l'abbé Mirande : pardonnons-lui des écarts de mémoire qui n'ont souvent fait qu'une bouillie de l'honnête prose de l'auteur. Et sachons rendre justice aux efforts vers le naturel qu'ont tentés, sous les traits du père et de la mère Mirande, M. Howey et Mlle Hélène Gondy — bien jeune pour l'emploi.

20 AVRIL. — On donnait, en matinée du jeudi saint, la *Pêcheresse*, drame sacré en trois actes, de M. R. de Gaël, musique de scène de M. Farigoul. M. Léon Segond jouait le rôle du Christ; Mlle Claude Ritter, celui de Marie-Magdeleine.

4 MAI. — Aux très fructueuses soirées de l'*Instinct* et de la *Soutane*, dont, jusqu'aux derniers jours d'avril, la vogue ne s'était pour ainsi dire, jamais démentie, succédait en fin de saison un spectacle coupé, comprenant : l'*Échéance*, pièce en trois actes de M. Pierre de Sancy[1]; *Monsieur s'amuse*, pièce en un acte de MM. de Bruysieulx et Roger Max[2]; *On réclame!* comédie en un acte de MM. Auguste Germain et R. Trébor[3] et *Nos faiblesses*, pièce en deux actes de MM. Maurice Duplessy et Joseph André[4].

26 MAI. — Première représentation de la *Légende du Ménétrier*, donnée par les Cadets de France, pièce en quatre actes et en vers de M. Jacques Roullet, musique de scène de M. H. Eymieu[5].

---

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Verlan, M. *Henry Perrin*. — Jean Verlan, M. *Jean Coste*. — Germain, M. *Howey*. — Une Sœur de charité, Mlle *Romane*. — Thérèse Chartrain, Mlle *Lola Noyr*. — Yvonne, Mlle *Dorny*. — Jeanne, Mlle *Magda*. — Comtesse de Verlan, Mlle *Kranil*.

2. DISTRIBUTION. — Le baron, M. *Garay*. — Le comte de Kerguer, M. *E. Ferny*. — Emile, M. *Page*. — Mme de Burnham, Mlle *Lola Noyr*. — Une petite femme, Mlle *Dorny*. — Luce, Mlle *Magda*. — Une femme de chambre, Mlle *Romane*.

3. DISTRIBUTION. — M. Ducaty, M. *Howey*. — Le directeur, M. *E. Forny*. — Un garçon de bureau, M. *Page*.

4. DISTRIBUTION. — Georges Brissot, M. *Henry Perrin*. — André Sergines, M. *Jean Coste*. — Le docteur, M. *Garay*. — Un domestique, M. *Page*. — Suzanne Brissot, Mlle *Camille Preyle*. — La garde-malade, Mlle *Magda*.

5. DISTRIBUTION. — Ludwig, M. *Albert Mayer*. — Frédéric, M. *Camille Borde*. — Ibrahim, M. *Denoix*. — Un homme du peuple, M. *Howey*. —

4 OCTOBRE. — Première représentation de la *Concurrente*, pièce en trois actes de M. Jean Roy[1]. — Sous le pseudonyme assez transparent de Jean Roy, l'auteur de la *Concurrente*, disons-le tout de suite, est la veuve du regretté Albert Le Roy, naguère député de l'Ardèche, qui professa à la Sorbonne un cours libre sur la littérature sentimentale et exerça avec honneur, dans une feuille parisienne, les fonctions de critique dramatique. Qu'eût dit notre distingué confrère d'une pièce dont le héros, qui est homme de lettres, est le type le plus complet du « parfait mufle »? Romancier, dramaturge et journaliste en vogue, Maxime Cormière ménage si peu ses forces physiques qu'insensiblement son cerveau se vide, au point qu'on peut, hélas! prévoir le moment où, en dépit des traités qu'il a signés de tous côtés avec les éditeurs et directeurs, il ne pourra plus ni trouver une idée, ni écrire une ligne. Et plus tôt qu'on ne le pensait arrive l'instant fatal : Maxime devient subitement

---

L'archiprêtre, M. *Berteaux*. — Le vicaire, M. *Fallens*. — Un héraut, M. *Préval*. — Kadijah, Mlle *Olga Demidoff*. — Une Sœur tourière, Mlle *Laure Mouret*. — Aïcha, Mlle *Mommand*. — Eliazise, Mlle *Vernières*.

On commençait par *Fidèle au poste*, un acte de MM. Moriss et Marcus Bernard, joué par MM. Howey, Préval et Jalabert.

1. DISTRIBUTION. — Georges Delver, M. *Alb. Lambert*. — Maxime Cormière, M. *Pouctal*. — Férias, M. *Mévisto*. — Paul Reinau, M. *Castelli*.— Magiès, M. *Angély*. — Montanet, M. *Paul Daubry*. — Ispravich, M. *Fleury-Fontès*. — Pierre Krémor, M. *Duchemin*. — Henri, M. *Hérault*.— Eva Cormière, Mlle *Suzanne Devoyod*.— Rose Numa, Mlle *Alice Béry*. — Michelle, Mlle *de Deken*. — Marga Ispravich, Mlle *Dargenton*. — Flore, Mlle *Claudie de Sivry*. — Mme Chadeuil, Mlle *Montout*. — Marie, Mlle *Jung*. — Marthe, Mlle *Romane*.

L'Audition était jouée par MM. *Fleury-Fontès*, *Jalabert*, *Gérault*, Mlle *de Sivry*.

fou!... Fou guérissable, assure le professeur Delver qui le prend en la maison de santé où il traite des neurasthéniques, pendant qu'au bon public on cachera soigneusement sa véritable maladie. On la dissimule si habilement que, pendant les mois qu'il passe chez le docteur Delver, sa très remarquable et toute dévouée femme — se révélant femme de lettres — pourra signer du nom de Cormière le roman, la pièce de théâtre et l'article de journal qu'on attendait impatiemment de l'illustre écrivain. Mais quand, entrant en pleine convalescence, il réintègrera le domicile conjugal, croyez-vous qu'il se montrera heureux d'avoir été si adroitement remplacé? Pas le moins du monde: il s'avouera purement jaloux de la « concurrente » qui l'imitait trop bien, et nous le verrons pousser la noire ingratitude envers celle qui avait eu l'art de sauver sa fortune et sa gloire jusqu'à lui faire gratuitement l'injure d'aller manger en Russie, en compagnie d'une capiteuse comédienne, la forte somme que lui avait si noblement gagnée sa vaillante femme. Avais-je pas raison de vous dire tout à l'heure que ce Maxime Cormière était un mufle — je répète le mot — d'espèce assez rare? Cette histoire — vécue, dit-on — ne remplissait pas à elle seule une pièce bizarre et un peu touffue, dont les meilleures intentions ne furent pas toujours très bien comprises par les auditeurs du premier soir. Il y avait un peu de tout dans cette comédie mal bâtie : une certaine audace, du verbiage, beaucoup de verbiage, et même de l'esprit par-ci, par-là. Elle ne fut pas du tout mal interprétée par une troupe

recrutée de bric et de broc. C'était M. Albert Lambert (le docteur Delver), qui, vraiment, ne méritait pas de quitter l'Odéon où il avait rendu tant de si loyaux services. C'était M. Pouctal (Maxime Cormière) que nous avions applaudi autrefois dans les héros plus ou moins honnêtes des mélodrames de l'Ambigu. C'était M. Mévisto, se tirant avec aisance d'une tâche indigne de sa valeur. C'était Mlle Suzanne Devoyod, l'une des meilleures « Parisiennes » de Becque, qui, de façon très touchante, remplissait le rôle de la noble « concurrente ». C'était enfin Mlle Alice Béry qui, pleine de vrai talent, rendait à miracle avec une voix superbe et une diction toute classique les scènes passablement hardies où Rose Numa, la gentille actrice disant à Cormière le béguin qu'elle avait pour lui, et son vif désir d'être enlevée. Comment résister à un si joyeux entrain? La soirée — toute au féminisme — avait gaiement commencé par une petite pièce qui affichait assurément beaucoup moins de prétention que la grande. L'*Audition* est signée de Mlle Marie Laparcerie, sœur de Cora... C'est l'histoire, banale à force d'être vraie, de la jenne artiste, complaisamment recommandée par le directeur des Beaux-Arts, qui débite une scène de *Phèdre* — le garçon d'accessoires lui donne grotesquement la réplique — et qu'on engage « à l'œil » pour sa première année. Il est vrai qu'elle sera autorisée à payer ses toilettes, et que, si elle est gentille avec son directeur — vous savez ce que parler veut dire — elle a l'espoir de voir doubler ses appointements. Notons le bon accueil fait à l'acte franchement

amusant de Mlle Marie Laparcerie, et les applaudissements justement mérités par sa verveuse interprète, Mlle Claudie de Sivry.

31 OCTOBRE. — Première représentation de *Fred*, comédie en trois actes de MM. Auguste Germain et R. Trébor[1]. — *Fred* est une fort gentille comédie parisienne et du meilleur ton. On y côtoie des honnêtes gens et de braves gens. L'action est agréable et d'une simplicité souriante, et juste assez pimentée pour ne pas tomber dans le proverbe. Les personnages ne cassent pas les vitres, mais sont suffisamment gais ponr rompre la glace et bénéficier de la vive sympathie des spectateurs. C'est du joli Scribe, du Scribe modernisé qui repose des rosseries auxquelles les théâtres du boulevard nous ont récemment accoutumés. Frédérique ou plutôt Fred, célèbre doctoresse en médecine, est la maîtresse de Georges Legrand, un fils à papa très doux, très faible, déplorablement indécis. C'est un gentil garçon, pas méchant pour un sou, mais qui n'ose rien faire, ni résister ouvertement à son père, lequel veut lui faire épouser Aline Ribourg, jeune fille timide, un peu bécasse et « trop bien élevée », ni rompre nettement avec

1. DISTRIBUTION. — Saint-Ernest, M. *André Dubosc*. — Monsieur Legrand, M. *Pouctal*. — Georges Legrand, M. *Henry Lamothe*. — M. Lombard, M. *Angély*. — Un ouvrier, M. *Jalabert*. — Alexandre, M. *Gérault*. — Une institutrice, Mlle *Jung*. — Frédérique, Mlle *Marguerite Caron*. — Aline Ribourg, Mlle *Mireille Corbé*. — Mme Lombard, Mlle *de Deken*. — Miss Marguerite, Mlle *Romane*. — Catherine, Mlle *Vernières*. — Mme de Courmartin, Mlle *Millière*. — Mme de Lynneuil, Mlle *Valdès*.

On commençait par *les Parias*, pièce en un acte, de MM. Robert Vancouvert et Ch. Duflo, jouée par MM. *Angély*, *Gerbault*, *Fleury-Fontès*, *Charpin* et Mlle *Claude Ritter*.

Fred. Il se résout pourtant à faire la noce, affiche une liaison de music-hall, se ruine au jeu, et revient implorer le pardon de sa maîtresse : celle-ci le lui accorde à « bouche que veux-tu » trop heureuse de reconquérir son amant chéri, son enfant gâté, son « joujou ». Entre temps, Alice Ribourg, bouleversée de l'indifférence, on peut dire du lâchage de son fiancé, est venue consulter la fameuse doctoresse sur son état d'âme, — état plutôt nerveux qui l'amène a se confesser, à demander « qu'on la guérisse du mal d'amour ». Fred, en bonne personne, inconsciente d'ailleurs de sa bonne action, conseille à sa jeune cliente, au lieu de bromure, moins de timidité, au lieu de douches, plus de coquetterie. La leçon porte ses fruits. Georges qui vient de nouveau de se disputer avec Fred, rencontre au bon moment son ex-fiancée absolument transformée. C'est presque maintenant une miss américaine indépendante, hardie, parlant un tantinet argot. Jeune fille modern-style, elle séduit définitivement notre indécis qui l'épouse un peu pour elle, beaucoup pour faire plaisir à sa famille. Rassurez-vous : Fred ne languira pas dans un cruel abandon. Elle deviendra la femme d'un spirituel garçon appelé Saint-Ernest, qui fut consul vingt-quatre heures et consacra le reste de son temps à faire la cour à la jolie doctoresse. M. André Dubosc créa ce personnage d'une touche fine, amusante et légère : il fut une des gaîtés de cette pièce aimable. M. Pouctal fut un père bon enfant, et M. Henry Lamothe un agréable jeune premier, presque trop jeune, presque trop joli. On ne peut

que complimenter Mlle Marguerite Caron d'une création qui fait honneur à son talent consciencieux : nous applaudîmes en elle une Fred tour à tour émue et tendre, sérieuse parfois, charmante toujours. Mlle Mireille Corbé, intelligente et jolie, nous a paru exagérer quelque peu la bécasserie et la hardiesse d'Aline Ricourt, ce qui nuit à la vraisemblance du personnage : le public s'en amusait pourtant. Les autres interprètes, Mmes de Deken, Romane, Millière, MM. Angély, Gérault et Jalabert, complétaient un bon ensemble.

15 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Une Nuit*, pièce en un acte de MM. André de Fouquières et Charles Casella[1].

---

1. — DISTRIBUTION. — Jean, M. *Mayer*. — Raymond, M. *Boyer*. — Le cambrioleur, M. *Fleury-Fontès*. — Un agent, M. *Charpin*. — Germaine, Mlle *Claude Ritter*. — La concierge, Mlle *Jung*.

2. — Des matinées « classiques et modernes » furent données avec succès, le jeudi, au Théâtre Molière. M. Galipaux s'y montra d'extraordinaire fantaisie dans les *Précieuses ridicules;* M. Duard y joua brillamment le *Médecin malgré lui*; Mme Descorval déploya, en divers rôles de son emploi, l'exubérante verve qu'on lui connaît; Mlle Alice Béry retrouva, dans Dorine de *Tartufe*, le beau succès qu'elle avait naguère obtenu à l'Odéon ; Mlle Claude Ritter se fit chaleureusement applaudir, en compagnie de MM. Garay et Henry Perrin, dans *Horace* et dans *Andromaque,* puis avec M. Léon Segond, dans *Britannicus*; Mlle Lucie Brille fut, dans *Phèdre*, la très digne interprète de Racine. Enfin, le 16 novembre, à l'une de ces matinées populaires, on donna *Severo Torelli* de M. François Coppée.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Sainte-Roulette, pièce	4	»	8
L'Allumeur, pièce	1	»	8
**L'Instinct*, pièce	3	18 janv.	101
**La Soutane*, pièce	3	18 janv.	101
**La Pêcheresse*, drame sacré	3	20 avril	2
**Nos Faiblesses*, pièce	2	4 mai	18
**L'Echéance*, pièce	3	4 mai	18
**On réclame*, comédie	1	4 mai	19
**Monsieur s'amuse*, pièce	1	4 mai	18
**La Légende du Ménétrier*, pièce en vers	4	26 mai	9
**Fidèle au poste*, pièce	1	26 mai	9
**La Concurrente*, pièce	3	4 octob.	31
**L'Audition*, comédie	1	4 octob.	31
**Fred*, comédie	3	31 octob.	74
**Les Parias*, pièce	1	31 octob.	51
* *Une Nuit*, pièce	1	15 déc.	22

LES TRENTE ANS DE THÉATRE

Sous la toujours entraînante et fort intelligente direction de leur président-fondateur, Adrien Bernheim, les Trente ans de Théâtre ont continué avec le plus vif succès leur œuvre bienfaisante et populaire. En 1905, ils donnaient dans les faubourgs trois représentations de *Tartuffe*, trois représentations de l'*Avare*, trois représentations du *Barbier de Séville*, et quatre représentations du *Malade imaginaire*. Ils jouaient une fois l'*Etourdi*, les *Femmes savantes*, le *Misanthrope*, les *Précieuses ridicules* et le *Médecin malgré lui*, une fois aussi *Phèdre*, *Andromaque*, les *Plaideurs* et le *Jeu de l'amour et du hasard*. Ajoutons à ces œuvres du répertoire classique la curieuse résurrection de la *Corde sensible*, le vieux vaudeville de Clairville et Lambert Thiboust; la reprise de *Fil en aiguille*, la piquante comédie de M. Léon Gandillot; une brillante « Soirée Massenet »; une délicieuse « Heure de Mozart »; les gais « Refrains d'Offenbach », que précédaient des fragments du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, de Rossini et de Mozart, joués et chantés par les meilleurs artistes de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique, et l'amusante représenta-

tion du *Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche. Joignons encore les matinées (hors série) du Trocadéro, où, avec les *Fourberies de Scapin* et les « Chansons d'Alfred de Musset », se donnèrent *Samson et Dalila* de M. Saint-Saëns, la *Damnation de Faust* de Berlioz, et le *Manfred* de Schumann, conduits par M. Camille Chevillard.

Mais laissons la parole à M. Henry Maret, rapporteur des Beaux-Arts :

Il y a quelques jours, écrivait-il, la sous-commission consultative des théâtres, cherchant par quels moyens on pourrait multiplier à Paris les représentations populaires, émettait le vœu suivant :

« Considérant que l'œuvre des Trente ans de Théâtre répond exactement au but poursuivi, se déclare favorable à toutes les mesures qui pourraient en assurer le développement. »

On ne pouvait consacrer, en termes plus décisifs, le succès de ces belles représentations de faubourgs organisées par les Trente ans de Théâtre et qui, avant la fin de l'année, atteindront leur centième. Et n'est-ce pas le cas de répéter avec un des initiateurs de cette œuvre, Gustave Larroumet (27 octobre 1902, le *Temps*) :

« Il y a là quelque chose de très considérable et la portée de cette épreuve va beaucoup plus loin que le but immédiatement visé. Il ne s'agit plus seulement d'une soirée fructueuse pour une œuvre de bienfaisance. Il est démontré, il est acquis que les œuvres les plus hautes sont à la portée du peuple et que le peuple ne demande qu'à s'y intéresser passionnément. Il a prouvé qu'il était capable de prendre sa part, sa large part dans ce patrimoine dramatique où notre génie national a mis le meilleur de lui-même et dont, jusqu'à présent, il était

privé, lui, peuple, je dirai presque frustré, puisque nous sommes une démocratie. Voilà, si l'on veut, la véritable formule du théâtre populaire : le grand répertoire allant chercher le peuple chez lui. La société riche irait le voir rue Richelieu, comme par le passé ; mais, de temps en temps, le plus souvent possible, il irait, lui, dans les faubourgs se mettre en contact avec l'âme du peuple. »

De son côté, Catulle Mendès, si passionné pour toutes ces questions de vulgarisation d'art, s'exprime ainsi :

« Vous savez le juste triomphe de tant d'admirables artistes dans cette éclatante matinée de gala qui a fêté la première cinquantaine des Trente ans de Théâtre. Pas d'œuvre plus discrètement, plus utilement charitable que celle-ci. Mais ce n'est pas seulement à cause de la bonté qu'elle se recommande à l'universelle sympathie ; c'est aussi, c'est surtout à cause de la beauté. M. Adrien Bernheim ne borne pas son ambition à secourir des souffrances, à relever des fatigués, à guérir des malades ; par ses belles représentations, où figurent des ouvrages presque toujours irréprochables, il met les chefs-d'œuvre à la portée des moins riches, il offre le génie au peuple. C'est la vraie façon de hausser les esprits de la foule et de les épurer. La moralisation par le spectacle du beau n'est pas du tout une chimère. Et M. Adrien Bernheim a l'honneur de montrer combien est réalisable le vrai théâtre populaire que le premier j'ai proposé, selon un plan simple et point dispendieux auquel n'a été faite aucune objection sérieuse, ce théâtre qui est le rêve de tous les poètes et qui devrait être le souci des législateurs. »

Il serait injuste de ne pas associer dans cet hommage les directeurs et les artistes de la Comédie-Française et de l'Opéra qui ont compris le but des Trente ans de Théâtre : « Faire le bien à l'aide du beau » et ont porté aux petits Parisiens chez eux, dans leurs théâtres, sans

augmentation du prix des places, sans leur donner la peine de se déranger, les chefs-d'œuvre de la tragédie, de la comédie et de la musique. Ils ont compris que ces Trente ans de Théâtre réalisaient un triple but : 1° secours directs immédiats aux malheureux; 2° une forme pratique du théâtre populaire; 3° un supplément de traitement appréciable pour tout le personnel contribuant au succès de ces soirées des faubourgs.

Et c'est ainsi que, poursuivant leur tâche, « la moralisation du peuple par le spectacle du beau », les Trente ans de Théâtre ont, depuis le 1er janvier 1905, continué le cycle de leurs soirées faubouriennes et desservi tour à tour, suivant la règle qu'ils se sont imposée, la plupart des arrondissements suburbains. C'est ainsi que, se préoccupant de varier toujours leurs spectacles et de ne jamais offrir les mêmes œuvres aux mêmes publics, ils donnaient successivement en janvier, au théâtre Moncey, l'*Avare*, joué par la Comédie-Française ; un acte de *Faust* et un acte de *Samson et Dalila*, par l'Opéra ; qu'à l'Alhambra, on jouait les *Plaideurs*, un acte des *Huguenots* et des intermèdes de danse, et en avril, *Andromaque* et un acte de *Samson et Dalila;* au théâtre Ménilmontant, l'*Avare*, des fragments de l'*Iphigénie* de Gluck ; une seconde fois, le *Malade imaginaire* et un acte de la *Favorite ;* une troisième fois, les *Précieuses ridicules*, la *Nuit d'octobre*.

Chaque fois, un conférencier s'était chargé de présenter, dans une causerie familière, le but des Trente ans et aussi de préparer le public à la représentation qui allait lui être donnée. Ce furent Félix Decori, Louis Barthou, Gramont, Klotz, Georges Bureau, Jeanne Brémontier, des écrivains, des avocats et même des hommes politiques.

Le conseil municipal, séduit par ces spectacles-ceinture, a encouragé les Trente ans de Théâtre. Il les a indemnisés des frais de location de salle. Le conseil a

voté aux Trente ans une subvention de 10.500 francs, il l'a portée cette année à 12.000 francs, exprimant le désir que, comme les années précédentes, le recueil des causeries sténographiées soit publié et distribué dans les écoles, car les écoles, il ne faut pas l'oublier, reçoivent pour chacune de ces soirées populaires un certain nombre de places gratuites distribuées par l'intermédiaire du directeur de l'enseignement à la préfecture.

A ces soirées classiques populaires des faubourgs sont venues s'ajouter quelques matinées que les Trente ans organisent au Trocadéro quatre ou cinq fois par an. On se souvient du retentissant triomphe d'*Œdipe roi* joué par la Comédie-Française, Mounet-Sully en tête, de *Samson et Dalila* chanté par l'Opéra, de *Bérénice* avec Mlle Bartet, de la *Damnation de Faust* avec l'orchestre de Chevillard. Ces matinées, bien que le tarif ne soit plus celui des soirées faubouriennes (la place maxima y est portée à 5 francs), ont eu une répercussion énorme par la seule raison que toujours — comme à Belleville, à Ménilmontant ou à Batignolles — ce sont les chefs-d'œuvre qui font l'affiche.

Que si l'on nous demande pourquoi l'Etat n'a pas subventionné une œuvre qui a trouvé la formule du théâtre populaire, nous dirons que, en obtenant le concours régulier, permanent de la Comédie-Française, de l'Opéra, du concert Chevillard à ces représentations, l'Etat a apporté la plus pratique des subventions.

A propos de la centième représentation des Trente ans de Théâtre, M. Victorien Sardou rappelait, dans un piquant article, comment était née cette belle et bonne œuvre, comment elle avait grandi, comment elle triomphait, et pourquoi elle tenait actuellement le premier rang parmi nos sociétés théâtrales.

Il y a quatre ans, écrivait-t-il, je recevais la visite d'Adrien Bernheim. Nous venions d'organiser, à l'Opéra, la représentation de retraite d'une des plus admirables artistes de ce temps. Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'on nous prévint que la recette, qui s'annonçait comme superbe, était guettée par les huissiers !

Nous avions travaillé en pure perte. Bernheim, qui représentait, à notre comité, le ministre des Beaux-Arts, cherchait le moyen pratique de mettre à l'avenir les bénéficiaires à l'abri de semblables réclamations.

Mais comment ?

Il ne voulait, à aucun prix, entendre parler de dons ni de quêtes à domicile, en quoi il avait bien raison ; il rêvait de constituer une société qui pût venir en aide à tous les déshérités du théâtre, à quelque titre professionnel qu'ils lui appartinssent, par des secours aussi urgents que pouvaient l'être leurs besoins.

Nous nous mîmes à étudier la question. — Et, après l'avoir examinée sous toutes ses faces, nous nous arrêtâmes à la solution suivante :

Demander aux artistes malheureux un certificat de trente années de théâtre, leur donnant droit à des secours immédiats.

Bernheim communiqua sa belle ardeur à quelques camarades : les Trente ans de Théâtre étaient créés. M. Waldeck-Rousseau, alors président du Conseil, donna des instructions pour que la Société obtînt toutes les autorisations nécessaires. Et, grâce à lui, elle fut constituée en quelques jours.

Tout citoyen français peut fonder une œuvre de bienfaisance : l'important, c'est qu'elle soit pratique et viable.

Il s'agissait de créer les ressources nécessaires à l'alimentation de cette caisse de secours, dont le fonctionnement n'admettait aucun retard. Il nous parut que, du

moment que les pauvres seuls avaient droit de frapper à la porte des Trente ans de Théâtre, c'était aux petits Parisiens, autrement dit au public de nos petites places, que devait s'adresser l'œuvre naissante. Des spectacles, où toutes les formes de l'art dramatique, depuis la causerie familière jusqu'à la danse et la chanson, avaient leur place, furent immédiatement organisés. Tous les artistes de nos théâtres, grands et petits, répondirent à l'appel : on alla à La Villette, on alla à Belleville, à Grenelle, à Ménilmontant, dans tous les faubourgs de notre vieux Paris, et ces représentations furent triomphales.

Mais il fallait aussi les régulariser. Gustave Larroumet, tout acquis à notre cause, encourageait chaque dimanche, dans son feuilleton, le fondateur, les artistes et ses lecteurs. Un beau soir, un soir dont la date doit être inscrite en lettres d'or dans les annales des Trente ans de Théâtre, on joua *Andromaque* à Ba-ta-clan, avec tous les artistes de la Comédie-Française, Mounet-Sully en tête : on eut la preuve éclatante que là était la vraie formule du théâtre populaire : le théâtre allant chercher le peuple chez lui, à sa porte, dans ses quartiers, sans augmentation du prix des places. Après *Andromaque*, ce fut le tour du *Misanthrope*, et de tous les chefs-d'œuvre classiques. Les artistes étaient heureux d'émouvoir un public inconnu qui leur faisait fête, et mon ami, M. Jules Claretie, avec sa bienveillance coutumière, incitait ses artistes à participer à cette œuvre de solidarité et de vulgarisation artistique. MM. Gailhard et Albert Carré suivirent l'exemple. A côté des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière, des actes du répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique furent donnés, en costumes, dans ces mêmes théâtres de faubourgs; les représentations se multiplièrent, toutes plus brillantes les unes que les autres, et

rien ne pouvait arrêter la marche ascendante des Trente ans de Théâtre.

On s'imaginait alors que l'œuvre de Bernheim pourait porter tort aux sociétés de secours similaires... Quelle erreur! Loin de leur nuire, elle venait en aide à notre Société des Auteurs dramatiques, à l'Association des Artistes, à l'Association des Artistes musiciens, et les malheureux avaient deux portes où frapper au lieu d'une.

Les Trente ans de Théâtre atteindront, dans quelques jours, leur centième représentation, et entreront dans leur cinquième année d'existence. Les Pouvoirs publics, par l'organe de leurs ministres, de leurs sous-secrétaires d'Etat, de leurs rapporteurs du budget des Beaux-Arts, en ont célébré les bienfaits qui sont d'ordre différent. Distribuer, comme l'an dernier, 78.000 francs de secours, c'est déjà bien... Ce qui est mieux, c'est d'avoir donné une forme pratique et définitive au Théâtre populaire: car je le dis avec Larroumet, avec Poincaré, avec Roujon, un théâtre populaire, rivé à la même place — attendant son public, au lieu de l'aller chercher chez lui — est condamné d'avance! Il ne doit être ni ici, ni là, il doit être dans tous les quartiers, et se contenter de la représentation des œuvres classiques. Mais les Trente ans de Théâtre ont fait mieux : tous les petits personnels des théâtres qui participent à ces spectacles de faubourgs y trouvent leur compte, et chacun touche, pour ces représentations, des indemnités qui, à la fin du mois, parfont leur traitement régulier. Et cela est encore de la très bonne besogne!

Voici maintenant, pour terminer ce chapitre, le joli discours que prononçait M. Jules Claretie, le 30 décembre 1905, au banquet des Trente ans de Théâtre — présidé par M. Bienvenu-Martin, alors

ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts — où l'on célébrait, en même temps que la cinquième année d'existence de la Société, les vingt ans d'administration de M. Claretie :

Monsieur le ministre,
Monsieur le président du conseil municipal,

Je remercie l'éminent représentant de la Ville de Paris des paroles charmantes qu'il vient de prononcer : c'est au ministre, dont la bonne grâce a égalé la haute bienveillance, lorsqu'avec M. le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts il voulut bien rendre à la première comédienne de la Maison de Molière la justice et donner la gloire d'être la première comédienne française décorée de la Légion d'honneur, qu'il appartient, avec une autorité et une éloquence que je n'ai pas, de dire combien un théâtre d'Etat a été heureux de participer de son mieux — en faisant de ce devoir un plaisir — à ces représentations des Trente ans de Théâtre dont la Ville de Paris a bien voulu, avec raison, faire une œuvre municipale.

Nous sommes le théâtre du peuple français ! Nous devions être tout naturellement — et nous étions déjà — les comédiens du peuple parisien.

J'ai pu, comme a bien voulu le reconnaître en ses aimables paroles M. le président du conseil municipal, coopérer à l'œuvre dont nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire. Mais ce n'est pas à moi, c'est à mes collaborateurs de tous les jours, aux artistes de cette Comédie-Française si enviée, si attaquée parfois et par ceux qui y vont entrer et quelquefois par ceux qui y sont entrés, qu'il faut reporter ces remerciements.

J'ai plaisir, puisqu'aussi bien nous parlons aujourd'hui d'une œuvre de solidarité artistique, j'ai grand plaisir à constater combien ces comédiens, harassés par

tant de travaux, mettent tant d'empressement et de vaillance à concourir à toute manifestation de propagande artistique ou fraternelle. Ils sont toujours prêts, jamais las, multipliant leurs efforts, appelés partout, demandés partout. On leur reproche parfois leurs tournées personnelles ! On oublie alors leurs tournées de dévouement et de charité ! Je ne crois pas qu'au bout d'une année un millionnaire ait autant donné qu'un artiste. Encore le millionnaire ne donne-t-il que son superflu. Le comédien, le chanteur, le peintre, le statuaire, qui apporte son concours à une œuvre de charité, donne à la fois de son talent, de son cœur et de sa vie.

Si je faisais le total de toutes les représentations où la Comédie-Française apporte son concours, vous en seriez étonnés et j'en serais fier. Et si je parle de la Comédie, c'est que j'ai l'honneur de la diriger ; mais tous les théâtres, tous les artistes, depuis l'Opéra, le Grand-Opéra comme on dit encore et justement, depuis l'Opéra-Comique jusqu'au café-concert, sont là pour se dévouer en se faisant applaudir.

Du reste, il ne s'agit pas seulement ici de charité, il s'agit aussi de beauté.

Quand mon ami M. Bernheim me parla pour la première fois de cette œuvre des Trente ans de Théâtre, il n'était question que de fonder une caisse de secours pour les pauvres gens de théâtre qui, après avoir donné trente ans de leur existence à la scène, se réveillaient un triste matin avec des rides au visage et le cœur gros d'angoisse avec la bourse vide. Il s'agissait de donner quelque morceau de mouche ou de vermisseau à la cigale dont le destin avait cassé les ailes. Tous les combattants de la vie n'arrivent pas à la victoire. Nous avons vu, autre part qu'à la scène, d'injustes défaites et des misères imméritées. M. Bernheim entendait se faire le consolateur des cigales. La ruche et les abeilles de Molière lui

apportèrent leur miel. Mais comme il se trouve que le bien est le frère ou le cousin du beau, voilà que ces voyages de bonté à travers Paris, ces représentations de bienfaisance devinrent tout naturellement des manifestations d'art. On ne mobilise pas vainement Racine et Corneille. Le public, qui les applaudissait chez eux, les acclama chez lui. Et le fameux théâtre populaire, dont on parle tant, se trouva en partie fondé par voie de roulement et grâce à la bonne volonté générale des artistes secondant l'activité cordiale d'Adrien Bernheim.

Il avait d'ailleurs trouvé dans ses vice-présidents et son comité des collaborateurs dévoués, et je tiens à en remercier un entre tous : c'est celui qui m'a évité souvent bien des ennuis en obviant, quand il le fallait, aux embarras que peut causer la nécessité de jouer à la fois sur la scène de la rue de Richelieu et sur la scène de Belleville ou de plus loin — c'est le sociétaire fidèle de la Maison de Molière, l'artiste qui compte, comédien, artiste ou collaborateur administratif du logis, non pas trente ans, mais quarante-deux ans de théâtre — c'est le loyal serviteur dont le nom nous vient à tous aux lèvres, mon ami M. Prudhon.

Grâce à lui, j'ai pu, sans avoir l'inquiétude d'un changement d'affiche, donner à l'œuvre des Trente ans de Théâtre le concours promis à son fondateur. Et il y aura une heure, j'espère, où les services rendus à l'œuvre d'aujourd'hui compteront pour M. Prudhon comme ceux qu'il a, depuis sa sortie du Conservatoire, rendus à la Comédie-Française.

Messieurs, en félicitant Bernheim de son œuvre, je vais peut-être bien le surprendre en lui disant qu'il a eu cependant un prédécesseur — et que ce prédécesseur, qui est assez connu, est l'homme qui signa ce décret de Moscou dont une partie régit encore la Société des Comédiens français. J'ai dans mes papiers — et je regrette de

ne pas l'avoir retrouvé tout à l'heure — un document où, sur la proposition de M. de Rémusat, Napoléon, votre prédécesseur, mon cher ami, accorde au directeur du théâtre de Metz, en 1810, une pension de 1.800 livres pour remercier le directeur modèle de notre chère cité messine d'avoir, pendant trente ans, dirigé le théâtre de la ville lorraine. Et la pièce officielle, le décret signé par Napoléon, porte en propres termes ces mots : « Pour le féliciter et le récompenser de ses « Trente ans de Théâtre » !

Monsieur le ministre, Monsieur le président du conseil municipal, Messieurs, M. Bernheim ne demande pour son dévouement d'autre récompense que les sympathies qui l'entourent, les justes et cordiaux hommages que vous rendez à son incessante activité, à son ardeur de bonté, à son cœur.

Mais c'est à nous de lui dire qu'il a eu une idée généreuse, une de ces pensées qui viennent du cœur. Les remerciements de ceux qu'il a consolés, les applaudissements de ceux qu'il a déridés lui suffisent. Ils ne nous suffisent pas. Je remercie le fondateur de cette œuvre populaire d'avoir, avec nous, avec nos comédiens, avec nos chanteurs, avec nos machinistes mêmes — ces ouvriers anonymes du succès dont j'aperçois le chef parmi nous — répandu à travers la foule un peu plus d'art, de drame, d'émotion, de poésie !

Et, au nom de mes vingt ans de théâtre — qui pourraient presque compter double — je bois aux Trente ans de Théâtre et à la prospérité de cette œuvre très française, puisqu'elle est très parisienne, et qui est parfois, certains soirs, le prolongement de notre cher Théâtre-Français !

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Le *Saül* de Haendel, les *Béatitudes* de César Franck, le *XIIIe Psaume* de Liszt, un *Chant funèbre* d'Ernest Chausson, le « Noël » de *Piccolino* d'Ernest Guiraud, furent avec le *Stabat mater* de M. Emile Paladilhe, *Penthésilée* de M. Alfred Bruneau, l'*Après-Midi d'un faune* de M. Claude Debusssy, Madrigal et Pavane avec chœurs de M. Gabriel Fauré, l'ouverture de *Frithioff* de M. Théodore Dubois, un fragment de *Jeanne d'Arc*, de M. Charles Lenepveu, une fantaisie en *ré* majeur de M. Guy Ropartz, deux préludes pour *Axel* de M. Alexandre Georges, les pages nouvellement introduites, en 1905, au répertoire des concerts du Conservatoire, que dirigeait avec son habituel talent M. Georges Marty, et dont Mmes Litvinne, Kustscherra, MM. Alfred Cortot, Holmann, H. Marteau, Jules Boucherit et Emile Cazeneuve étaient, au cours de la même année, les principaux solistes.

CONCERTS COLONNE

C'était, le 15 janvier au Châtelet, la rentrée de M. Edouard Colonne, de retour d'Amérique, de retour aussi d'Angleterre et d'Ecosse. Et le public saluait l'heureux évènement par une chaude manifestation de sympathie. C'était toute une série d'ovations pour le magnifique programme, composé de la *Symphonie fantastique* de Berlioz et du *Manfred* de Schumann qui, déjà trois fois donné au début de la saison, avait laissé aux auditeurs un goût décidé de le réentendre. L'œuvre de Berlioz, toujours puissante et curieuse, même lorsqu'elle semble plus étrange que belle, a fait briller l'orchestre par une harmonie constamment réalisée dans la multiplicité de ses timbres. Les cors anglais ont délicieusement donné dans la « Scène aux champs » de la *Fantastique*, comme dans le « Ranz des vaches » de *Manfred*. Les cordes en sourdine à l'aigu ont dû bisser une fois de plus la célèbre « Apparition de la fée des Alpes ». Et les deux frères, Mounet-Sully et Paul Mounet, beaux tous deux de beauté différente et très attaqués par les lorgnettes féminines, ont fait sonner, d'accord avec l'orchestre, leur deux voix magnifiquement musicales. Tout ce qu'il y a de romantique échevelé dans le dialogue de Manfred avec Arimane et Astarté fut, pour Mounet-Sully, l'occasion de nous étonner par l'étendue de ses ressources vocales, par tout un assortiment de plaintes et de cris à la fois bizarres et fort émouvants. Ce fut, en somme,

tion de la *Mer*, poème symphonique de M. Georges Soudry, élève de Massenet et de Widor. Voici quels sont les divers épisodes du tableau musical qu'avait voulu traduire le jeune compositeur : C'est d'abord le chant profond et troublant de la mer. — Puis la splendeur et la magie du Soleil couchant. — Le Soleil, après avoir incendié le Ciel et la Mer, disparaît mystérieusement. — La Nuit vient, sereine et calme. La lune se lève dans un ciel pur. Les Etoiles scintillent et la Mer continue son chant profond, troublant, éternel... Un bon morceau de musique descriptive où domine le bruit... Or le bruit n'est pas toujours la puissance, et l'orchestre de M. Soudry nous a semblé d'une sonorité un peu massive. Ses idées sont encore confuses et sa personnalité ne se dégage pas suffisamment. Mais qui aurait deviné le Wagner de *Tristan* et de *Parsifal* dans la scène de la Folie des *Fées*, le premier opéra qu'il composa à l'âge de vingt ans ? M. Louis Arens, de l'Opéra royal de Covent-Garden, l'a rendue avec une voix si expressive qu'en dépit de la langue allemande dans laquelle il chantait, l'auditoire suivait facilement toutes les péripéties de ce drame et comprenait qu'il avait devant lui un véritable artiste. Une très belle exécution de la *Symphonie héroïque* et le brillant succès de M. Firmin Touche dans le *Rondo capricioso* de Saint-Saëns caractérisaient cette séance. M. Colonne a décidément la main heureuse pour le choix de ses premiers violons. Après les Rémy, les Jacques Thibaud, les Oliveira, voici M. Touche, au mécanisme impeccable, au son charmeur, au style pur, aussi distingué dans son jeu que dans sa personne, qui va devenir la coqueluche des habituées du Châtelet.

La *Vie du Poète*, de Gustave Charpentier, n'avait pas été exécutée depuis plus de cinq années. M. Edouard Colonne, qui seul de tous les chefs d'orchestre avait déjà fait figurer cet ouvrage une demi-douzaine de fois au

programme de ses concerts, nous en redonnait, le 12 février, une audition splendide à tous égards, tant par la qualité de l'interprétation vocale où se distinguèrent Mlle Suzanne Richebourg, Mme Boyer de Lafory, MM. Emile Cazeneuve et Jan Reder, que par l'excellence de l'orchestre et des chœurs où M. Colonne répandit une vie intense. « Me suis-je trompé ? » disait notre regretté confrère Charles Joly. Il m'a semblé que la singularité de la conception poétique et certaines excentricités voulues n'avaient plus aucune prise sur le public, tandis, au contraire, que les auditeurs me parurent avoir gardé leur enthousiasme des premières auditions pour les parties de cette symphonie-drame où la musique règne en souveraine. Sous la phraséologie boursouflée d'un commentaire inspiré par un romantisme exacerbé, on s'est peu à peu habitué à voir quatre tableaux d'une musicalité admirable, renfermant je ne sais quelle force, quelle puissance d'émotion à laquelle on ne saurait rester insensible. Qu'importe qu'ici et là, dans cette œuvre pourtant si personnelle, nous rencontrions certaines réminiscences wagnériennes, comme ce thème apparenté à celui de l'entrée de Sieglinde au deuxième acte de la *Valkyrie*, telle autre partie d'une phrase des *Maîtres Chanteurs*, tel procédé d'instrumentation issu de *Siegfried ;* ce sont là des rencontres fortuites qui ont dû être un étonnement pour l'auteur lui-même, et qui disparaissent dans le mouvement et la vie dont déborde la *Vie du Poète*. Au demeurant, cette œuvre reste, par ses seules qualités musicales, une des plus originales et des plus puissantes de l'école française. » Un chaleureux accueil fut fait au Prologue symphonique de *Circé*, musique de scène que M. Raoul Brunel avait écrite pour le drame de M. Charles Richet. Ce prologue est un véritable tableau descriptif, et M. Raoul Brunel nous y a révélé une remarquable intuition des facultés expressives des timbres

en faisant passer ses motifs d'un instrument à un autre, toujours avec bonheur, et en les enveloppant d'un contrepoint à la fois savant et distingué. Moins bien accueilli fut le Concerto en *ré* mineur, de Brahms, et à la vérité, nous ne savons pas d'œuvre plus ennuyeuse pour l'auditeur, plus ingrate pour le pianiste, car bien que la partie de piano y soit d'une difficulté extraordinaire, le virtuose peut à peine y trouver le moyen d'y faire briller ses qualités, écrasées qu'elles sont par un orchestre tapageur. Le talent de M. Mark Hambourg n'est pas en cause. Mais quelle idée d'avoir choisi une œuvre qui est loin de compter parmi les meilleures de Brahms ! Après une si cruelle épreuve, on avait hâte d'entendre la *Vie du Poète*, de la fêter et de l'applaudir, et d'applaudir aussi le chef éminent qui en dirigea magnifiquement l'exécution.

L'exquis *Clair de lune* de M. Gabriel Fauré faisait, le dimanche suivant au concert du Châtelet une apparition des plus heureuses. On eût voulu réentendre cette mélodie délicate et gracieuse, orchestrée avec la discrétion habituelle à l'auteur de *Prométhée*. M. Colonne n'y consentait pas et c'était grand dommage, car un charme profond se dégage de ces quelques pages trop brèves, mises alors en valeur par la jolie voix de Mlle Leclerc. Un fragment du *Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns, également chanté par Mlle Leclerc, succédait à *Clair de lune ;* il fut bissé. M. Durot, un tout jeune violoniste, fit une excellente impression dans la partie d'accompagnement. Le nom de M. Durot est à retenir ; nous le retrouverons certainement en belle place avant longtemps.

On peut dire de M. Colonne qu'il a Berlioz « dans le sang » : sous sa baguette magique nous avons eu, le 26 février, comme la « révélation » de l'ouverture du *Carnaval romain*, enlevée avec une telle ardeur qu'elle a été bissée d'enthousiasme. Bissée, une ouverture : voilà

qui n'est point banal !... Berlioz a-t-il fait du tort au morceau suivant ? Pourquoi la majorité du public s'est-elle montrée si rétive envers le très intéressant et très varié concerto pour piano de M. Widor, interprété avec talent par M. Philipp, et dont la partie d'orchestre nous a paru d'une incontestable valeur ? A Mlle Jeanne Leclerc, chanteuse à la voix souple et pure, on a redemandé l'exquis *Clair de lune* de M. Gabriel Fauré, un chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse, qu'elle a cette fois redit aux applaudissements de toute la salle, comme aussi la tendre romance « Le bonheur est chose légère », tirée du *Timbre d'argent*, l'un des premiers ouvrages de M. Camille Saint-Saëns. M. Firmin Touche obtenait, dans l'accompagnement, le même succès que, huit jours auparavant, son jeune camarade M. Durot. N'avais-je pas raison de vous dire que M. Colonne a, pour choisir ses premiers violons, la main particulièrement heureuse ? L'émouvante et pittoresque *Vie du Poète* de M. Gustave Charpentier, qui avait fait les frais des deux précédents programmes, était, cette fois, remplacée par la *Rédemption* de César Franck, aujourd'hui devenue œuvre classique, et dont l'exécution a été de toute beauté. Il s'en fallut de peu que l'entr'acte symphonique fût bissé. Disons que M. Colonne était, si possible, au-dessus de lui-même, et donnons une mention toute particulière à Mme Auguez de Montalant qui chantait de façon absolument parfaite — en grande artiste, oui — le rôle de l'Archange.

On nous offrait, au Châtelet, le 12 mars, la première édition d'une *Elégie symphonique* de M. Armand Marsick, neveu du célèbre violoniste et élève de M. Charles Lenepveu. Sans plan bien arrêté, sans personnalité marquée, sans style bien défini, le morceau n'est pourtant pas dénué de toute valeur, et nous a semblé, instrumentalement parlant, pavé des meilleures intentions du

monde. Succès d'estime... Grand succès, au contraire, pour l'ouverture du *Carnaval romain* encore une fois bissée (cela devient une tradition), et pour *Rédemption*, dont fut admirable l'interprétation orchestrale et chorale.

Nous avions ensuite, au Châtelet, deux auditions successives du *Requiem* de Berlioz... Il est bien certain qu'une messe des morts est plus à sa place dans une église que dans un théâtre ou dans une salle de concert ; mais ne vaut-il pas mieux entendre le *Requiem* de Berlioz au concert ou au théâtre que de ne pas l'entendre du tout? Ce *Requiem* est vraiment une œuvre considérable et superbe, dont l'impression est toujours très profonde sur la plus grande partie du public. Lorsque les fanfares du *Tuba mirum* aboutissent au formidable *tutti* sur lequel éclatent les trémolos de six timbales et de deux grosses caisses, après le foudroyant appel des trompettes du Jugement dernier, l'effet ne laisse pas d'être saisissant. C'est au début de la sonnerie des cuivres qu'Habeneck, — on connaît l'anecdote, — prit cette fameuse prise de tabac qui faillit amener une effroyable cacophonie entre les quatre orchestres placés aux quatre points cardinaux de l'église des Invalides. Mais Berlioz veillait; il s'élança vers le pupitre du chef d'orchestre en distraction, indiqua avec son bras le mouvement aux instrumentistes, et conduisit le morceau jusqu'à la fin. Grâce à sa présence d'esprit, le danger fut conjuré. « Quand, aux derniers mots du chœur, Habeneck vit le *Tuba mirum* sauvé, raconte Berlioz dans ses *Mémoires* : — Quelle sueur froide j'ai eue, me dit-il ; sans vous nous étions perdus ! — Oui, je le sais bien, répondis-je en le regardant fixement... Je n'ajoutai pas un mot... L'a-t-il fait exprès ?... Serait-il possible que cet homme, d'accord avec M. XX. qui me détestait, et les amis de Chérubini, ait osé méditer et tenter de commettre une aussi

basse scélératesse ?... Je n'y veux pas songer.... Mais je n'en doute pas. Dieu me pardonne si je lui fais injure. » Jamais plus grave accusation n'a été portée contre un chef d'orchestre. Laissons-en à Berlioz toute la responsabilité. L'histoire de ce *Requiem* n'est, d'ailleurs, qu'une longue suite d'incidents qu'il faut lire, racontés par la plume irritée du maître. Cherubini y joue, à côté d'Habeneck, un rôle qui n'est pas non plus bien flatteur pour lui. La nouvelle de la prochaine exécution du *Requiem* lui donne la fièvre. C'était une atteinte portée à ce qu'il regardait comme un droit lui appartenant : celui de faire exécuter une de ces messes funèbres à l'occasion d'une cérémonie grandiose et officielle. Allait-on l'en déposséder en faveur d'un jeune homme « à peine au début de sa carrière, et qui passait pour avoir introduit l'hérésie dans l'école » ? La haute influence de M. Bertin et l'amitié que le directeur du *Journal des Débats* et son fils Armand témoignaient à Berlioz préservèrent celui-ci d'une intrigue dont il eût bien pu être victime : on apaisa la fièvre de Cherubini en lui promettant la croix de commandeur de la légion d'honneur. Berlioz composa sa messe des morts avec une grande rapidité. « Ma tête, nous dit-il, semblait prête à crever sous l'effort de ma pensée bouillonnante. Le plan d'un morceau n'était pas esquissé que celui d'un autre se présentait ; dans l'impossibilité d'écrire vite, j'avais adopté des signes sténographiques qui, pour le *Lacrymosa* surtout, me furent d'un grand secours. Les compositeurs connaissent le supplice et le désespoir causés par la perte de certaines idées qu'on n'a pas eu le temps d'écrire et qui vous échappent ainsi à tout jamais. » C'est bien là le drame de la mort que Berlioz a voulu peindre, et il n'y a ménagé, ni les effets puissants, ni les brusques oppositions, ni les étranges accouplements de timbres qui donnent un caractère si personnel à ses compositions symphoniques.

Des beautés de premier ordre, une puissance d'exécution et une élévation d'idées, qu'aucun maître ne surpassa jamais, font du *Requiem* de Berlioz une œuvre magistrale, dont le caractère grandiose, s'il ne commande pas toujours le recueillement, s'impose du moins à l'admiration de tous. Avons-nous besoin de dire qu'avec l'ardente et belle conviction qui l'anime à l'égard de Berlioz, M. Colonne donnait une nouvelle preuve de son incontestable et coutumière habileté dans la façon dont il dirigeait une œuvre aussi complexe et d'une exécution aussi difficile. Devons-nous ajouter que les chanteurs et les instrumentistes placés sous ses ordres secondaient vaillamment leur éminent chef dans sa belle tâche? Constatons aussi le chaleureux accueil réservé, avant le *Requiem*, au violoncelliste Baretti, interprète excellent du concerto en *ré* d'Edouard Lalo, et à Mme Lola Rally, de l'Opéra de Berlin, qui d'une voix de soprano fort agréable, sinon très puissante, chantait un *Ave Maria* de M. Max Bruch, bien singulièrement dramatique et tumultueux.

A la date du 26 mars, le public du Châtelet applaudissait particulièrement une nouveauté de M. Emile Trépard — le fin compositeur de *Martin et Martine* — intitulée le *Cantique de Bethphagé*, sorte de poème chanté, écrit sur des vers de Victor Hugo et que sait faire valoir la voix très prenante de Mlle Mary Garden, de l'Opéra-Comique.

Après deux auditions successives, absolument triomphales (la 145e et la 146e), de la *Damnation de Faust*, M. Colonne nous offrait le vendredi-saint 21 avril, (c'était son dernier concert du Châtelet), un festival Wagner qui n'avait peut-être rien de très « spirituel », mais qui présentait une bien intéressante sélection des œuvres du maître de Bayreuth, admirablement interprétées. Puis, il nous faisait entendre le jeune Mischa Elmann, qui

n'est point un enfant prodige, mais d'ores et déjà, — en dépit de toutes les réclames à tant la ligne qui lui ont plus nui qu'elles ne l'ont servi — un très remarquable violoniste.

Le 15 octobre, M. Edouard Colonne inaugurait avec un entrain et une jeunesse admirables, la trente-troisième année d'un apostolat qu'a toujours conduit la foi la plus ardente. Pour son concert de réouverture, il avait conçu un programme exclusivement composé de fragments d'œuvres wagnériennes — fragments fort judicieusement choisis dans le but de représenter les différentes manières du maître. Deux artistes d'une valeur tout exceptionnelle prenaient part à ce concert : Mme Félia Litvinne et M. Antin Van Rooy. L'un et l'autre sont accoutumés de chanter l'œuvre de Wagner. Mme Litvinne est une Yseult et une Brünnhilde universellement admirée, et M. Van Rooy est un des plus fameux interprètes de Bayreuth. Il n'y a plus rien à dire de la voix de Mme Litvinne ; cette voix est d'une pureté, d'une splendeur sans égale. Quant à M. Van Rooy, il chantait la romance de l'Etoile avec une tendresse et une poésie, qui formaient un contraste saisissant avec l'interprétation poignante de douleur contenue qu'il donnait des adieux de Wotan. Mme Litvinne traduisait « la Mort d'Yseult » avec une conviction et un lyrisme intenses et n'était pas moins émouvante dans Brünnhilde que dans Yseult.

Le 22 octobre, programme important, exécution superbe, salle enthousiaste. La séance commençait par l'ouverture, devenue classique, du *Roi d'Ys* de Lalo, où le célèbre *duo* des deux femmes prête son thème principal au *solo* de violoncelle. On a écouté avec déférence la symphonie en *ré* majeur de Johannès Brahms. Le commentaire officiel distribué au public nous rappelle qu'Hans de Bulow comparait Brahms à Beethoven. Il semble bien que l'auditoire n'eût pas pensé de lui-même

à cette comparaison. Le morceau de résistance était une sélection des *Troyens à Carthage*. Berlioz est tellement aimé au Châtelet que tout a porté, même ce qui peut, dans cette musique, paraître moins durable. A plus forte raison, l'admirable septuor a-t-il transporté la salle ; et, après le duo de Didon et d'Enée échangeant leurs délicieuses répliques de couleur antique et d'inspiration virgilienne, des applaudissements qui refusaient de finir ont fait fête à l'éminent chef d'orchestre et à ses excellents interprètes. La voix de Mme Litvinne est toujours sans pareille, parce qu'elle réalise la puissance dans la fraîcheur et la pureté, parce qu'elle reste, même en sa plus grande force, une voix de jeune fille. La cantatrice avait voulu nous donner au concert l'illusion de la scène : en sa qualité de Tyrienne qui aime un Grec, elle s'était coiffée à la grecque, et le ton de sa robe imitait celui qu'à propos d'*Andromaque*, on a appelé le *gris Bartet* ; ses mains, sauf pendant de courtes minutes, se sont tenues libres de toute brochure ou partition, et quelques beaux gestes et mouvements de théâtre nous ont aidé à croire que Didon même était sous nos yeux. La très belle voix de M. Saléza ne se ressent plus, Dieu merci ! de la longue maladie qui l'a menacée jadis ; et quant aux notes un peu féminimes, mais si tendres et si souples de M. Plamondon, elles ont valu double salve de bravos au joli « chant d'Iopas ».

Avec la sélection complète des *Troyens*, déjà donnée le dimanche précédent, le concert du 29 octobre se complétait par le « Chant d'amour » de la *Valkyrie*, ciselé, par M. Burgstaller, avec un art supérieur, dans le mouvement juste, sans langueur exagérée, avec légèreté et souplesse, on le bissa unanimement : c'était exquis. Dans le *Chant de la Forge*, le même artiste fit applaudir sa voix superbe. Le long, très long duo de *Siegfried*, dont la fin, heureusement, est toute étincelante de la

plus brillante, de la plus enthousiaste musique qui soit, á été chanté sans défaillances, avec une ardeur et une fougue merveilleuses, par les deux grands artistes, M. Burgstaller et Mme Litvinne. On leur fit une ovation triomphale, à laquelle fut justement associé M. Colonne.

Le programme du 5 novembre était extrêmement copieux : il comprenait deux symphonies presque l'une sur l'autre. Il s'ouvrait par la chevaleresque ouverture de *Sigurd* de Reyer que M. Colonne conduit avec une ardeur toute juvénile. Le prélude de l'*Enfant roi* de M. Alfred Bruneau, arrangé pour concert, c'est-à-dire développé vers la fin et se terminant dans le ton initial, est très chaleureusement accueilli par le public. Puis le Cycle Beethoven s'ouvre par une bonne exécution de la symphonie en *ut* majeur. Un spectateur du « paradis » réclame un peu plus d'ensemble et de mesure... Sur cette interruption, M. Colonne fait lever ses musiciens qui saluent avec un ensemble parfait. Ces messieurs et ces dames avaient des sourires au coin des lèvres qui semblaient prendre en pitié le malheureux protestataire... Superbe interprétation de la symphonie en *ré*. Le larghetto en *la* a été joué admirablement.

Le 12 novembre, la séance s'ouvrait par une brillante exécution, très vigoureusement applaudie, du *Carnaval romain* de Berlioz. Puis le *Rouet d'Omphale* de M. Saint-Saëns était joué avec une délicieuse finesse par les cordes, rendant le final si pianissimo que ce n'était plus qu'un susurrement d'ailes... Le public réserve un favorable accueil à la première audition d'une œuvre de M. Périlhou, qui n'a pourtant rien de transcendant. Le flûtiste Blanquart interprète fort bien cette petite fantaisie qu'accompagnent la harpe et l'orchestre, mais il ne fait pas oublier son prédécesseur, M. Barrère, en train de courir l'Amérique. Le Cycle Beethoven nous

vaut une impeccable exécution du quatrième concerto pour piano par M. Diémer, acclamé par la salle entière. Aucune protestation ne se fait entendre, mais l'enlèvement du piano déchaîne quelques ironiques bravos parmi les auditeurs des places supérieures (sixième étage). Une excellente étude de notre érudit confrère Henri de Curzon, publiée par le *Guide musical*, donnait dernièrement à M. Colonne l'idée de comprendre dans le Cycle de Beethoven les lieder du maître. Le programme de ce jour comportait six lieder orchestrés par M. Rabaud. Joli travail, bien inutile à notre avis. Si Beethoven eût voulu les orchestrer, il eût, ce nous semble, été capable de le faire lui-même. Quoi qu'il en soit, ces chants religieux sont d'une grande beauté et M. Jan Reder les interpréta d'une belle voix de baryton avec un style parfait. Le numéro 4 « Dieu dans la nature » était même bissé d'intention par l'auditoire... Admirable exécution de la *Symphonie héroïque*.

Entre M. Colonne et son public, il y a décidément querelle d'amoureux. « Vous arrivez un quart d'heure en retard ! » fut-il crié d'en haut, le dimanche 23 novembre, sur un ton de tendre rudesse. Et justement le retard avait une cause fâcheuse : « M. Burgstaller ne peut chanter : il est malade ». Quelques « oh !... oh !... » de désappointement. — « Mais nous avons télégraphié à Mme Litvinne, qui revient de Bruxelles tout exprès pour nous tirer d'embarras. » Et, comme à l'ordinaire, l'incident se trouva liquidé par un applaudissement général. J'ai à vous annoncer la nouvelle que Mme Litvinne... a maigri ! L'événement importe à l'art contemporain. Il convient que Brunnehilde soit aussi bonne à voir qu'à entendre, et c'est à quoi s'applique et va réussir brillamment la belle cantatrice. Sa merveilleuse voix, mélange unique de force et de fraîcheur, a puissamment conduit et soutenu la scène finale du *Crépuscule des*

dieux. La marche funèbre de *Siegfried*, que l'orchestre a dû jouer deux fois, et cette fin d'acte qui la continue et la dépasse, sont, vous le savez, des morceaux sublimes qui découragent, littéralement, la louange : la mienne ne tentera pas de s'égaler à tant de beauté. La seconde moitié du concert appartenait, comme les dimanches précédents, au Cycle Beethoven. L'air de *Léonore* (*Fidelio*), bien chanté par Mme Kutscherra, s'encadrait entre l'ouverture en *mi* majeur (médiocre, il faut être franc) et l'ouverture de *Léonore* n° 3, qui est classique dans nos concerts. Le morceau de résistance était la *Pastorale*, la délicieuse, la divine, la toute puissante *Pastorale*, dont l'action sur le public restera éternellement la même. La séance débutait par le savant et noble prélude de *Fervaal*. Mme Litvinne chanta, de plus, avec une grande ampleur de style, l'air célèbre de Gluck : *Divinités du Styx*. Une seule première audition : *Dans la Cathédrale*, pièce d'orchestre, avec chœurs, d'un jeune compositeur dont le mérite s'affirme, M. Max d'Ollonne. Seulement Wagner et Beethoven sont des voisins terribles. On faisait, comme toujours, maintes ovations aux artistes, à l'orchestre et à son chef.

L'incident hebdomadaire du Concert Colonne s'est produit au début, après le prélude de *Parsifal*. Entre nous, la seule opération normale qu'un public ait à faire après une telle musique, c'est d'essuyer ses larmes et de se retirer silencieusement. Mais comme l'affiche ne voulait pas qu'on s'en allât, les galeries se sont soulagées en criant *bis*, et le *bis* a eu vite gagné les loges et l'orchestre. Histoire d'amener le patron à faire son petit speech : « Nous sommes très touchés de votre charmante insistance ; mais nous avons encore à vous jouer... deux symphonies de Beethoven ! » Applaudissements, long coup de sifflet, protestations unanimes, apaisement

consécutif et reprise tranquille de la séance. Mme Auguez de Montalant ayant retrouvé dans la *Procession* de César Franck son vif succès de l'autre dimanche, ce fut le tour d'une première audition : « Deuxième poème lyrique sur le Livre de Job », par M. Henri Rabaud. Pièce d'orchestre importante, où la musique se fait volontairement dépendante, et même serve, mais très savamment et puissamment expressive du texte (une très belle traduction d'Ernest Renan, qui, d'ailleurs, ne s'attendant pas à être chantée, n'a pas pris soin d'éviter les mots hostiles à toute musique). M. Dufranne, l'admirable Golaud de *Pélléas et Mélisande*, a clamé et déclamé les imprécations de Job avec sa grande voix généreuse que l'orchestre déchaîné n'arrive pas à couvrir. Et nous revenons au Cycle Beethoven. D'abord, la *Septième*, la symphonie en *la*, peut-être la plus belle, celle qui inspirait à Weber (quelle misère !) ce jugement historique : « Désormais Beethoven est mûr pour une maison d'aliénés ». Entre les quatre morceaux d'inspiration souveraine notre admiration n'oserait guère choisir ; mais le cœur de tous est immédiatement conquis par l'*andante*. Quatre mesures ! Il n'en faut pas plus ; et les plus distraits donnaient tous les signes d'une attention passionnée. Vous savez que les faiseurs d'opérettes ne dédaignent pas d'emprunter leurs idées aux œuvres classiques, de déguiser sous des paroles drôlatiques telles mélodies célèbres que l'auditoire ne peut plus reconnaître. Restituons à Beethoven, au finale de la Symphonie en *la*, le thème de la phrase connue : « J'aime les militaires. » C'est pillé note pour note. Le concerto en *ut* mineur a fait briller l'adresse et la netteté du pianiste Lucien Wurmser, qui, d'ailleurs, ne perd pas... le Nord, si j'en crois le prospectus intercalé dans le programme, pour nous rappeler qu'il donne des leçons et, n'est-ce pas ?... qu'il les fait payer.

Adélaïde!... Passons, voulez-vous? Non sans applaudir une fois de plus le chant impeccable de Mme Auguez de Montalant. Et voici que la *Huitième* symphonie en *fa*, si justement fameuse par son délicieux *andante scherzando*, par son prestigieux *finale*, nous amène au seuil de la grande et terrible *Neuvième*, qui ne peut pas ne pas faire l'objet d'un concert solennel. L'exécution, toujours sûre et brillante, a été dix fois acclamée.

Le concert du 17 décembre était la dernière des sept séances qui furent si glorieusement consacrées à Beethoven. On y redonnait, avec le même succès que huit jours auparavant, la Neuvième Symphonie, précédée du fameux concerto de violon — le seul que Beethoven ait jamais écrit — où Sarasate, en proie à un invincible « trac », ne se montrait point — une fois n'est pas coutume — l'égal de lui-même... Dans la première partie de la séance, un simple air de Bach pour les cordes était exécuté, sous la fine direction de M. Colonne, avec une si délicieuse perfection que le public le redemandait d'acclamation et ne faisait plus aucun cas des jolis fragments de *Contes d'avril* de M. Widor qui venaient ensuite : tant il est vrai que le vieux maître « tue » toujours tout ce qui l'entoure.

Ce fut une longue suite de *bis*, le dimanche 24 décembre, au Châtelet, où se donnait le dernier concert de l'année. C'est ainsi qu'on redemanda le joli trio de l'oratorio de *Noël*, de M. Saint-Saëns, délicieusement interprété par Mlle Jeanne Leclerc, MM. Plamondon et Daraux ; qu'on voulut entendre deux fois l'*aria* de la suite de Bach pour intruments à cordes, désormais entré au répertoire et que le ténor Plamondon dut redire devant un auditoire charmé le Repos de la Sainte Famille de l'*Enfance du Christ*. Puis le *Requiem* de Gabriel Fauré, œuvre très noble, fut chanté noblement par Mlle Jeanne Leclerc, le baryton

Paul Daraux et les chœurs. Le morceau symphonique de *Rédemption*, l'un des grands triomphes de l'orchestre Colonne, avait ouvert la séance que terminait majestueusement le bel *Alleluia* du *Messie* d'Hændel. Succès d'estime — d'estime seulement pour le « Chant des Bergers à la Crèche ». extrait de l'oratorio *Christus* de Liszt.

CONCERTS LAMOUREUX

Le 1er janvier, M. Chevillard nous conviait à entendre, au Nouveau-Théâtre, un programme exclusivement consacré à Beethoven. On ne pouvait placer sous une invocation plus haute l'année qui commençait. Le programme comportait, d'abord, l'Ouverture en *ut* majeur (op. 124) que Beethoven composa, en 1822, à l'occasion de l'inauguration du théâtre Joseph, de Vienne. Œuvre de circonstance, cette ouverture n'offre guère, par rapport à la généralité des œuvres de Beethoven, que l'intérêt d'un renseignement. Elle était suivie de la *Symphonie héroïque*, dont l'exécution fut de tous points admirable. Après quoi M. Sechiari, avec la romance en *sol* majeur pour violon, puis M. Frolich, avec les mélodies religieuses, d'un si grave et si beau caractère, se faisaient longuement applaudir l'un et l'autre. Enfin, une brillante exécution de la célèbre « Sérénade » pour trois instruments à corde, et l'ouverture de *Léonore*, — la troisième des quatre ouvertures que Beethoven composa pour *Fidelio* — terminait ce programme d'un intérêt mélangé, mais fort acceptable pour un jour de fête.

Après une lumineuse exécution de la *Pastorale*, M. Chevillard nous donnait, le 8 janvier, la première audition d'une étude symphonique de M. Florent Schmitt. Il faut avouer que nos jeunes musiciens vont chercher bien loin matière à leur inspiration. Le conte de Poë, traduit par Mallarmé, qui a fourni la donnée musicale de cette œuvre, est loin d'être clair. La réalisation musicale, à plus

forte raison, ne l'est point du tout. En dépit d'une exécution très soignée, malgré les efforts d'un excellent chef d'orchestre pour mettre en valeur les thèmes et leurs transformations, on reste surpris de cette incohérence. Si l'on arrive parfois à percevoir quelque notion du détail de cette instrumentation très nourrie et souvent curieuse, l'impression d'ensemble fait complètement défaut. Le poème de M. Richard Strauss, *Mort et Transfiguration*, exécuté pour la première fois au concert Lamoureux, obtenait un légitime succès. L'œuvre est, comme toutes celles du capellmeister allemand, assez touffue et complexe, mais le plan en est clair, et l'ensemble, du début douloureusement accablé à l'hymne triomphal de la fin, est d'une fort belle tenue. Entre temps, M. Harold Bauer interprète le concerto en *la* mineur de Schumann. Son jeu est net, sa sonorité franche, un peu sèche parfois, et sa virtuosité excellente. Toutefois, l'interprétation, souvent mièvre, manque de de largeur, d'accent et de personnalité. Pour terminer, les musiciens de M. Chevillard faisaient merveille dans l'exécution de l'ouverture d'*Obéron*.

L'Association des Concerts Lamoureux a à cœur de se mettre en règle avec la circulaire de M. Marcel, directeur des Beaux-Arts, enjoignant à nos sociétés symphoniques subventionnées de jouer un nombre d'œuvres nouvelles assez suffisant pour représenter une durée de trois heures de musique. Le 15 janvier, c'était un tableau symphonique de M. Edmond Malherbe, *l'Amour sacre et l'Amour profane*, qui avait les honneurs de la première audition. Inspirée du célèbre tableau du Titien, si nous en croyons le programme, cette composition, touffue à l'excès, dénote de la part de son auteur un talent indéniable ; l'harmonie et l'orchestration n'ont plus de secrets pour lui. Un peu plus de clarté et quelques beaux thèmes bien expressifs auraient sûrement conquis le

public qui réserva ses faveurs à *Schéhérazade*, de Rimsky-Korsakow, œuvre où la mélodie abonde, un peu banale il est vrai, mais toujours relevée aussi par d'intarissables trouvailles d'instrumentation. Cependant, tout bien pesé, cette *Schéhérazade*, avec ses flots de résonnances teintées de toutes les couleurs et ses irradiations vibrantes jaillissant de l'orchestre, semble le produit d'un art sans profondeur, tout de surface, et l'emploi parfois abusif des instruments de percussion en souligne encore l'extériorité. L'exécution en fut naturellement tout à fait remarquable. Enregistrons, pour terminer, le grand succès remporté par le violoncelliste Pablo Casals; il faut vraiment jouer comme joue ce grand artiste, c'est-à-dire avec la plus belle qualité de son qui soit, la plus parfaite technique et le goût le plus pur, pour faire presque aimer l'ennuyeux Concerto de Schumann.

M. Pietro Mascagni conduisant l'orchestre des Concerts Lamoureux, voilà qui n'était point banal. On sait que l'auteur de *Cavalleria Rusticana* s'était, d'ailleurs, longuement exercé au métier de *cappelmeister*, et l'Amérique a déjà bruyamment retenti du bruit de ses exploits. Son début à Paris, où il remplaçait, le 22 janvier, M. Camille Chevillard, n'était pas complètement heureux. En voici le succint, mais exact procès-verbal. M. Mascagni a, d'abord, dirigé avec goût l'ouverture de *Coriolan* et la *Symphonie pathétique* de Tschaïkowski. Mais, après nous avoir fait entendre d'insignifiants morceaux comme l'ouverture de la *Fiancée vendue*, et certain *Nocturne* de Catalani, il s'est montré médiocre — disons le mot — dans le *Rouet d'Omphale*, qu'il a conduit mollement, et presque sans rythme, ce qui est un comble. Pour l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, il s'est laissé mener par l'orchestre, qui allait tout seul, et il avait littéralement chaud à suivre avec les bras les mouvements, plus brillants et plus nerveux dix fois, de

notre Chevillard national... En somme, nos grands chefs d'orchestre peuvent dormir tranquilles : M. Mascagni reste — cela ne doit-il pas suffire à sa gloire ? — le triomphant auteur de *Cavalleria Rusticana*...

Le 29 janvier, M. Mascagni, qui cette fois encore dirigeait l'orchestre, faisait entendre, en première audition, deux pièces intéressantes, essentiellement musicales et d'excellente tenue : l' « Adagio » et le « Scherzo » de la Suite en *si* mineur de M. Roffrodo Caetani. La phrase principale de l'Adagio — qui fait un peu songer à une voix dans la nuit, sous les étoiles, — ample, expressive, se déroule et se prolonge de façon toute naturelle et dans une belle et chaude sonorité. Quant au Scherzo, très symphoniquement traité, il est construit, écrit et orchestré avec un soin, un art et une dextérité qui s'élèvent singulièrement au-dessus du « laisser aller » qu'affecte parfois la nouvelle école italienne. Ces deux compositions de M. Caetani étaient très favorablement accueillies. Les principales œuvres inscrites au programme — et que M. Mascagni dirigeait par cœur — étaient la Symphonie en *ré* mineur de Brahms, l'ouverture de *Léonore* (n° 3) et celle de *Tannhauser ;* et c'est particulièrement dans l'interprétation de cette page illustre, dont chaque note, pour ainsi dire, nous est familière, que M. Mascagni montrait ses plus chaleureuses qualités de chef d'orchestre. Il en enlevait, notamment, la dernière partie avec une sûreté et un brio qui lui valaient, ainsi qu'à l'orchestre, une longue ovation. Très applaudis, également, le Prélude du *Déluge* de Saint-Saëns, et l'excellente interprétation du beau solo de violon par M. Sechiari.

Au programme du 5 février reparaissait le 3e Symphonie, déjà fameuse, de M. Albéric Magnard. Est-ce la faute de l'auteur ? Est-ce — comme le disent les amis du jeune compositeur — la faute de M. Chevillard ?... Tou-

jours est-il que l'effet fut médiocre, infiniment moins grand que le jour de la première audition... C'est de la musique correcte, un devoir bien fait, une « dilution » de César Franck et de Vincent d'Indy, une œuvre de mathématique musicale excellente, d'orthographe irréprochable, mais de couleur grise et monotone, dont l'orchestration est presque exclusivement maintenue dans les cordes. Les danses sont d'un joli caractère sans véritable entrain, et la Pastorale est si triste qu'on peut croire qu'elle symbolise la mort du berger et l'abandon de la bergère. Le final est plus brillant, plus puissant aussi, mais le tout bien inférieur à la grande Symphonie de M. d'Indy. Venant après cette fresque délicate et pâle, la *Thamar* de Balakirew, toute débordante de rythme, de sensualité chantante et berceuse, de timbres variés et sonores, produisait la plus vive impression. Bonne exécution de la quatrième symphonie de Schumann et de l'éternellement joyeuse *Espana* de Chabrier.

La Symphonie avec chœurs exerce toujours un attrait irrésistible sur le public ; on le vit bien le 12 février, où elle avait attiré grande affluence. « Des quatre parties de Beethoven, écrivait notre regretté confrère Charles Joly, la seconde (le Scherzo) fut de beaucoup la mieux exécutée, sans doute parce qu'elle ne demande que de la verve et de la virtuosité ; — l'orchestre Lamoureux y fut la perfection même. Mais le premier morceau manqua de majesté et même de force là où la force était nécessaire ; les deux thèmes de l'Adagio furent tout d'abord exposés comme ils doivent l'être, le premier avec un gravité toute religieuse, le second avec une douceur expressive ; cependant ils perdirent peu à pen cette religiosité rêveuse et cette tendresse mélancolique, d'abord par une sorte de sécheresse imprimée au rythme, ensuite par l'importance trop prépondérante donnée aux ornements contrapontiques qui, parfois, allaient jusqu'à couvrir la mélodie ;

enfin la quatrième partie se ressentit beaucoup de l'insuffisance de plusieurs unités du quatuor vocal, de sorte que ce chant sublime, parti du fond du cœur pour répandre la joie divine parmi les larmes de la terre, nous apparut comme dépouillé de la part d'éternité que lui assura le génie. Nous ne dirons qu'un mot des Variations sur un Thème original, de M. Edward Elgar, jouées pour la première fois : elles sont l'œuvre d'un musicien à coup sûr fort remarquable, excellant à développer un thème, à le transformer et à le revêtir des mille et une grâces de la polyphonie moderne. J'ai cru sentir dans sa façon d'écrire pour l'orchestre l'influence directe des *Maîtres Chanteurs* ; mais je suis sûr que la dernière variation, un peu longue et parfois même un peu vulgaire, a gâté l'heureuse impression qu'avaient produite les précédentes. »

Deux œuvres de Beethoven, au lieu d'une, le 19 février. Avant la symphonie avec chœurs, où l'on ne ménageait les applaudissements ni à l'orchestre de M. Chevillard, ni aux chanteurs : Mme Charlotte Lormont, Mlle Melno, MM. Gibert et Frolich, M. Emil Sauer jouait le 5e concerto en *mi* bémol de Beethoven avec une simplicité, une netteté et une virtuosité vraiment remarquables, soulignant ses nuances tour à tour avec une vigueur et un charme tout à fait dignes d'éloges. On lui faisait une ovation de tout point méritée. Le *Tasse* fut donné avec grand succès dans une saison précédente au théâtre de Monte-Carlo. Néanmoins, la presse musicale en constatant la réussite de l'œuvre avait formulé quelques indications dont l'auteur M. Eugène d'Harcourt a tenu compte en remaniant certaines parties de sa partition. C'est l'ouverture de cette composition, rendue plus parfaite, que M. Chevillard nous faisait entendre. Les motifs y abondent, chantants et clairs, agencés de façon tout à fait ingénieuse. L'or-

chestration nous démontrerait, si l'on ne le savait déjà, que le compositeur a pratiqué dès longtemps tous les grands maîtres et qu'il a su s'inspirer de leurs qualités les plus précieuses pour s'en faire une note absolument personnelle. L'œuvre, fort bien interprétée par l'orchestre, était accueillie de la façon la plus chaleureuse.

Le 26 février, on applaudissait la voix brillante et pure et l'interprétation simple, intelligente et musicale de Mme Faliero-Dalcroze dans trois *lieder* de M. Gustave Malher, dont le second, tableau matinal d'une impression fraîche et parfumée, avait particulièrement plu. La réputation de M. Gustave Malher, comme chef d'orchestre, est mieux établie ici que celle de compositeur très intéressant qu'il mérite pourtant. Ses remarquables symphonies font leur chemin en Allemagne. M. Colonne et M. Chevillard prendraient une heureuse initiative en leur ouvrant le chemin de Paris. Mme Faliero-Dalcroze a délicieusement chanté aussi un air de Rossi, qu'on jurerait avoir été écrit par Mozart et que Rossi, né en 1620, écrivit, cependant, un siècle avant la naissance de Mozart. Et elle se fit encore très chaleureusement applaudir pour son interprétation légère, spirituelle, d'un air du *Défi de Phébus et Pan*, de J.-S. Bach. *Antar*, de Rimsky-Korsakow et le prestigieux poème symphonique de Listz, *Mazeppa,* admirablement exécutés, formaient la partie la plus importante d'un beau programme que terminait un fragment de la musique de scène de l'*Absent*, « Fête populaire », de M. Fernand Le Borne, déjà fréquemment entendu à l'Odéon.

Le 5 mars, très belle séance, au programme varié, qui commençait par la Symphonie en *fa* de Beethoven. jouée avec beaucoup de charme. Mlle Marguerite Picard chantait ensuite d'une voix de mezzo solide et juste l'air de *Fidelio* et une mélodie de M. Pierre Hermant (frère d'Abel) intitulée *Sagesse*. Ce titre lui convenait à tous

égards : la musique en était sage, équilibrée, fort estimable en somme, en dépit d'une imitation de Wagner trop marquée dans la partie d'orchestre. Après une très parfaite exécution de l'ouverture du *Tannhauser*, de l'*Après-midi d'un faune*, de M. Debussy et du prélude de *Parsifal*, le concert se terminait par *Trois valses romantiques* de Chabrier, élégamment orchestrées par M. Félix Mottl : œuvres heurtées, hachées, inégales, mais pleines d'intérêt; le contraire du banal et du plat, un vrai régal pour les amateurs. Mme Teresa Carreno — ne l'oublions pas — avait enlevé avec une énergie terrible, « herculéenne », la *Fantaisie hongroise* de Liszt. Trois rappels justifiés par une virtuosité impeccable; mais peu de sentiment et de nuances...

Le dimanche suivant, le concert était consacré à la *Damnation de Faust*, dont on ne compte plus les auditions. Si l'orchestre a dû redire la Marche hongroise, bissée d'acclamation, et M. Fournets, la célèbre sérénade, redemandée avec non moins d'enthousiasme, la part du succès a été également très considérable pour Mme Jeanne Raunay, qui interprétait pour la première fois le rôle de Marguerite, pour M. Laffitte, pour M. Sigwalt et pour les chœurs formés de jeunes, fraîches et solides voix.

Au programme du 26 mars, reparaissait *Mort et Transfiguration* que beaucoup de bons esprits considèrent comme le meilleur poème symphonique de Richard Strauss. « Si nous devons rechercher les raisons de cette préférence, écrivait Charles Joly, nous les trouverons dans ce fait que de toutes les œuvres du jeune maître allemand, *Mort et Transfiguration* est celle qui présente la forme musicale la plus parfaite et le développement le plus logique. En effet, dans les compositions où Richard Strauss s'inspira de Leneau, de Nietzche, de Cervantès, etc., les variations des mouvements et les

combinaisons de motifs sont commandées par la fantaisie d'un programme dont tous les détails échappent forcément à l'auditeur qui ne peut en percevoir que le sens général, et il en résulte que ces compositions ressemblent à ce que l'on pourrait nommer de prodigieuses et géniales improvisations. Mais le petit poème qui sert d'argument à *Mort et Transfiguration* a été écrit par Richard Strauss lui-même ; et à l'audition il apparaît clairement que ce poème a été conçu en musique, car il y a une union si intime entre la pensée conductrice et la forme méthodique, une pénétration si complète de la musique dans le poème et du poème dans la musique qu'on ne peut imaginer un seul instant que les moyens d'expression, les rythmes, les mélodies, les développements thématiques et la couleur instrumentale puissent être autres que ceux adoptés par le compositeur. C'est là le signe caractéristique d'une œuvre de génie. Je me fais un devoir de proclamer que sous la direction de M. Chevillard, l'exécution de *Mort et Transfiguration* fut très remarquable, et peut-être plus belle encore fut celle du Prélude du troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, page que je place au-dessus de tout ce qu'a écrit Richard Wagner, et dont M. Chevillard exprima toute la profondeur, toute la gravité et toute la mélancolie. Mais j'ai beaucoup moins aimé le premier morceau de la *Symphonie italienne*, de Mendelssohn, joué dans un mouvement d'une rapidité excessive; il semblait que l'orchestre prît part à un concours de virtuosité, et lui eût-on rendu trente mesures d'avance, il serait sûrement arrivé bon premier sur tous les orchestres du monde. Cette œuvre élégante, de bonnes manières, toute fleurie, si distinguée d'écriture, si belle de construction, semblait avoir perdu son caractère charmant, parfois aussi sa délicatesse. Mentionnons encore le succès remporté par Mlle Mary Garnier dans deux airs très

difficiles de Haendel et de Mozart. Nous entendions, ce même jour, une ouverture de M. Alary pour le drame de M. Sardou, *la Haine*, et nous devons louer la sincérité de cette œuvre correctement et consciencieusement écrite. Plus personnels sont les deux morceaux de la Suite symphonique de M. Léon Moreau ; mais à l'Allegro — dont le plan me parut un peu confus et où pourtant nous avons relevé plus d'un coin charmant — je préfère de beaucoup le Scherzando, sorte d'air de ballet aux rythmes et aux mélodies exotiques, faisant songer par sa couleur, ses curieuses harmonies et la variété de ses timbres, aux meilleures choses orientales de Rimsky-Korsakoff. Cette page est peut-être la plus remarquable que M. Léon Moreau — qui en compte nombre d'autres fort belles — nous ait donnée jusqu'à ce jour. »

Pour son dernier concert de la saison, M. Chevillard avait eu l'heureuse pensée d'adopter le 2 avril une œuvre de M. Théodore Dubois, qu'on joue un peu partout et qui est généralement bien accueillie : *Adonis*, poème symphonique en trois parties. La première audition en avait été donnée au Châtelet, le 24 novembre 1901, et le public, ce jour-là très nerveux sans raison, s'était montré irascible comme une jolie femme, comme une laide aussi. Cette colère injustifiée n'a pas nui à la fortune d'*Adonis*, elle l'a avancée au contraire : quelques sifflets lancés au moment opportun font rebondir une œuvre comme un coup de cravache fouette l'ardeur d'un pur-sang. « Au Nouveau-Théâtre, écrivait M. Julien Torchet, ne s'est produit aucun incident, et l'on a applaudi avec cette sympathie mêlée de respect que mérite à tant d'égards le directeur du Conservatoire. *Adonis* est une élégie douce, mélancolique sans trop de tristesse, une sorte de demi-deuil. La douleur d'Aphrodite, traduite par un motif confié à la clarinette, n'est pas poignante : la déesse savait bien que son amant n'était pas mort à

jamais et que bientôt il renaîtrait en une vivante anémone. La Déploration des Nymphes, chantée par deux flûtes qu'accompagnent les cordes en sourdine, est aimable avec des sonorités tendres et discrètes. La Métamorphose d'Adonis n'est pas moins aimable ; elle signale le renouveau de la vie, et la musique qui le décrit, avec son joli bruissement instrumental, fait penser à la douceur d'une fraîche matinée de printemps. Mme Mysz-Gmeiner a chanté — en allemand — d'une voix jeune et charmante, les *Rêves*, de Wagner, une mélodie à peine esquissée dont le maître a dû se servir dans *Tristan et Isolde*, et dit, plutôt que chanté, les *Trois Tziganes*, de Liszt. Il s'agit, d'après la traduction, de pauvres héros, loqueteux mais libres, qui se consolent de leur misère, l'un en jouant du violon, l'autre en fumant sa pipe, le troisième en dormant. La musique ne manque pas de pittoresque ; j'ai entendu, au début, d'insignifiants traits de violon fort bien faits par M. Séchiari, un motif très commun vers le milieu, et à la fin, j'ai cessé d'écouter. C'est tout ce que j'ai à dire des *Trois Tziganes*. Un air de *Don Carlos*, de Verdi, eût valu d'être chuté, s'il eût été interprété par une autre cantatrice que Mme Mysz-Gmeiner, dont le talent est si apprécié par le public. Comme elle le chantait en italien, j'ai cru comprendre qu'une femme maudit sa beauté et qu'à cause de cela elle va s'ensevelir dans un couvent. *Don Carlos,* suivant l'opinion des musicographes, inaugurait la deuxième « manière » de Verdi ; je n'y contredis nullement, mais ce dont je suis sûr, c'est que ce n'était pas la bonne. »

Le 15 octobre, M. Chevillard fêtait un anniversaire cher aux musiciens : celui de la fondation, il y a vingt-cinq ans, des Concerts-Lamoureux. On sait tout ce que la musique doit à Charles Lamoureux, et en particulier le gigantesque effort qu'il fit pour répandre l'œuvre wagnérienne. Les ovations qui saluaient ce jour-là

M. Camille Chevillard s'adressaient non seulement à celui qui perpétue les nobles traditions de l'artiste disparu, mais à celui qui les a créées. Une pieuse et touchante intention avait fait inscrire au programme la Symphonie en *la*, de Beethoven, et l'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz, qui figuraient le 21 octobre 1881 au premier concert Lamoureux. « L'une et l'autre, écrivait au *Figaro* M. Robert Brussel, ont été exécutées avec ce souci du détail, cette perfection de la forme, qui font de cet orchestre un des plus parfaits qui soient, et l'un des plus aptes à rendre saisissants et clairs les dessins instrumentaux les moins limpides. La quatrième *Béatitude*, chantée par M. Cazeneuve, figurait également au programme. C'est une de celles où Franck a mis le meilleur et le plus profond de sa foi ; c'est peut-être celle où chantent avec le plus de noblesse et de grandeur ces idées mélodiques riches de sève musisicale dont la forme n'appartient qu'à lui seul. Ce pur chef-d'œuvre, où la splendeur sonore s'allie à la plus touchante expression, a été traduit avec toute la chaleur désirable par M. Chevillard. Quant à la première Symphonie de M. Vincent d'Indy, malgré qu'elle soit déjà parmi les anciennes productions de l'auteur de *Fervaal*, elle a merveilleusement résisté à l'assaut du temps et reste une des plus belles œuvres de la musique moderne française. Elle est imprégnée d'une poésie toute particulière ; ses combinaisons rythmiques et instrumentales et la beauté de son écriture en font un des ouvrages les plus savoureux d'un maître, qui semble devoir occuper une place très importante dans l'histoire de l'évolution de la musique. L'orchestre en a rendu avec infiniment de grâce, quoique avec un peu de lenteur, les deux premiers morceaux et a mis au service du finale toute la véhémence requise. M. Edouard Risler a exécuté en grand artiste la partie de piano, qui ne joue dans

l'œuvre qu'un rôle de poésie instrumentale. Il est un de ceux qui font le plus grand honneur à leur art, et le public l'a salué de chaleureux applaudissements. Le concert comportait également la première audition de la *Mer* (trois esquisses symphoniques) de M. Claude Debussy. Elle procède du même esprit qui nous a valu les poétiques *Nocturnes*. L'expression en est plus sensuelle que réellement descriptive et le pittoresque en est fait non d'une idée mélodique caractéristique, mais de touches successives, dont tout l'effet est harmonique ou instrumental. Le premier morceau, « De l'aube à midi sur la mer », est d'une couleur volontairement grise et imprégnée d'une atmosphère de mélancolie ; le second morceau, « Jeu de vagues », est du plus chatoyant effet, avec ses combinaisons rythmiques ingénieuses, et ses accouplements instrumentaux si personnels ; le troisième morceau, « Dialogue du vent et de la mer », est d'un superbe éclat sonore et d'une véhémence par endroits pleine de grandeur. Cette œuvre si complexe et de réalisation si difficile a trouvé en M. Chevillard un interprète de choix qui en a traduit la poésie toute particulière avec une souplesse et une pénétration artistique dont l'ont récompensé d'unanimes applaudissements ».

L'*Eté pastoral*, de M. Pierre Kunc, dont le 29 octobre M. Chevillard donnait la première audition n'est pas un ouvrage de vastes proportions ; il ne se réclame ni d'abstractions métaphysiques ni de prétentions à une nébuleuse originalité ; mais, mieux que cela, il est d'une musicalité charmante. Le premier morceau, *Au matin*, décrit d'un style agréablement pittoresque les grâces fleuries de l'aurore ; le second, *Danse aux lanternes*, est d'un rythme franc et net, et le tout est d'une écriture très soignée et d'une instrumentation colorée et vivante. L'orchestre interprétait ces morceaux avec verve et le public les accueillait avec infiniment de sympathie.

Deux ouvrages inédits figuraient au programme du 5 novembre : *la Chevauchée de la Chimère*, de M. Gaston Carraud, un de nos critiques musicaux les plus distingués, et *le Cygne de Tuonela*, de J. Sibelius. L'œuvre de M. Carraud, conçue sur une donnée poétique qui se prêtait admirablement à la musique, est fort intéressante. Bâtie sur un rythme impérieux qui, d'abord imprécis, s'affirme ensuite dans toute sa force, elle vaut surtout par un orchestre merveilleusement sonore ; les timbres de l'orchestre sont groupés avec une habileté et une science consommées, et par instants l'œuvre acquiert par la seule vertu de son instrumentation une intensité poétique des plus rares. Le public faisait d'ailleurs à l'œuvre de M. Carraud un accueil très sympathique. Si la couleur et la véhémence ne sont pas les moindres qualités de la *Chevauchée de la Chimère*, c'est par des qualités d'un tout autre ordre que se recommande le *Cygne de Tuonela*. M. Sibelius y dépeint le fleuve noir de l'Enfer finnois, sur lequel un cygne majestueux et triste s'avance en chantant. Là, toute la poésie repose sur un chant expressif confié au hautbois, tandis qu'à peine sensible murmure le quatuor. La teinte volontairement grise, la lenteur éplorée de l'idée mélodique donnent à l'œuvre un caractère tout particulier, et qui n'est pas, malgré sa longueur, sans posséder un charme très réel. Le programme de ce même jour comprenait, en outre, l'admirable *Symphonie inachevée*, de Schubert, dont M. Chevillard a remarquablement traduit la poésie mélancolique, l'ouverture du *Tannhauser*, le Concerto en *ré* mineur de Hændel, dont les beautés n'effacent pas toujours la longueur, le *Capricio espagnol*, de Rimsky-Korsakow, riche de fantaisie et de pittoresque instrumental, enfin la verveuse *Bourrée fantasque*, orchestrée par M. Félix Mottl, comme Chabrier eût pu le faire, ce qui n'est pas le moindre des compliments.

Le 12 novembre, au Nouveau-Théâtre, — disons les choses comme elles sont — l'ouverture de *Manfred* et la Symphonie en *ré* de César Franck étaient rendues avec correction, avec style, mais sans chaleur et sans poésie. Rien ne vibrait, ni l'orchestre, ni le public. M. Colonne joue le Franck avec un élan, un romantisme qui auraient étonné sans doute ce sage et honorable contrepointiste, mais l'effet est produit, l'auditoire s'emballe et ne réfléchit qu'après; s'il réfléchit... Par contre, le ravissant *Capricio espagnol*, de Rimsky-Korsakow, retrouvait chez M. Chevillard, son succès du dimanche précédent. C'est un délice pour l'oreille que cette transcription si riche et si colorée des motifs courants du fandango et du boléro, et dans cette œuvre exquise, les plus grandes excentricités — il y en a — ne cessent jamais d'être de la musique. Glissons sur le *Soleil couchant*, de M. Lefèvre-Derodé, qui, nous le craignons, ne se lèvera pas de si tôt... Ce compositeur nous a fait penser à certains hommes politiques d'où l'on croit toujours qu'il va sortir quelque chose, et d'où il ne sort jamais rien, rien !

Le dimanche suivant, nous entendions chez M. Chevillard, une cantate de Rameau, *Diane et Actéon*, dont le charme et l'exquise musicalité faisaient grande impression sur le public. Mme Mellot-Joubert l'avait d'ailleurs interprétée avec une voix très joliment timbrée et une remarquable compréhension du style de Rameau. Mme Mellot avait également chanté le *Nocturne* de César Franck. Malgré tout son talent et la poétique instrumentation qu'en a faite M. Guy-Ropartz, un des plus remarquables disciples du maître, le *Nocturne* ne compte pas parmi les plus impressionnantes œuvres de Franck. La *Sauge fleurie*, de M. Vincent d'Indy est une composition déjà ancienne de l'auteur de *Fervaal*; c'est une de ses plus heureuses inspirations. *Sauge fleurie* n'a

rien perdu de son charme et de sa fraîcheur ; les idées en sont ravissantes et l'orchestre d'une saveur unique. M. Chevillard en traduisait merveilleusement l'exquise poésie. La *Kermesse* de M. Jacques Dalcroze est franche de rythmes, agréable d'inspiration et pittoresque d'orchestre. Les idées de source populaire s'y mêlent dans un heureux entrelacement rythmique et harmonique. Elle perd sûrement à être ainsi exécutée seule, privée des autres « Tableaux Romands » dont elle n'est que le complément. Elle eût surtout gagné à n'être point jouée après le verveux *Apprenti sorcier*, de M. Paul Dukas, dont le pittoresque instrumental est trop éblouissant pour qu'une œuvre du genre de la *Kermesse* n'ait point eu à souffrir d'un tel voisinage. La *Troisième Symphonie*, de Schumann et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* complétaient le programme de ce jour et obtenaient leur habituel succès.

Signalons, à la date du 26 novembre, la première audition de trois mélodies avec accompagnement d'orchestre, de M. Jean Gay. Le cas de M. Gay, chef de musique d'un régiment de ligne, nous semble assez rare et intéressant. Il ne veut point s'immobiliser, ni se spécialiser en des fonctions cependant très absorbantes et très particulières, et il tâche de s'élever au-dessus de la plupart de ses collègues en consacrant à la composition sérieuse les quelques moments de loisir qui lui restent. Nous ne saurions que l'encourager et le féliciter sincèrement. Ses lieder : *Fleurs de saison*, *Jardin et Chanson de guerre* (le second, très finement instrumenté), sont distingués et séduisants. On les accueillait sympathiquement ainsi que leur interprète, Mlle Emma Grégoire qui, plus tard, disait fort bien l'air de *Paride ed Elena*, de Gluck. Au programme figuraient également la symphonie en *sol* mineur, de Mozart, si jeune et si forte, si étonnante et si émouvante par ses continuelles trou-

vailles de génie; *Russia*, le pittoresque et vigoureux poème da M. Balakireff; la souveraine et splendide ouverture de *Léonore*; le subtil et exquis *Après-midi d'un Faune*, de M. Claude Debussy, et le prélude de *Messidor* de M. Alfred Bruneau.

Le poème symphonique de M. Fr. Casadesus, dont M. Chevillard nous donnait le 3 décembre la première audition, est assez déconcertant. Comme il porte un titre: *Quasimodo*, et qu'il est accompagné d'une légende, on est en droit de rechercher quelles ont été les intentions de l'auteur. Son héros est physiquement laid, mais Victor Hugo l'a ennobli d'une pure beauté morale. C'est le propre de la musique d'exprimer ce genre de beauté. Or c'est précisément la plastique défectueuse de Quasimono que M. Casadesus semble avoir dépeinte. Seule une phrase un peu conventionnelle d'allure exalte la splendeur spirituelle du gnome. Ce n'est pas de Quasimodo qu'il est question, mais de Clopin; ce n'est pas du cœur aimant de Quasimodo que s'échappent ces rumeurs grondantes, c'est de la cour des Miracles; ce n'est pas l'amour d'Esmeralda que chante la musique, mais l'horrible torrent qui entraîne les filles et les filous à l'assaut de la cathédrale. Violente, sans équilibre, volontiers curieuse des effets de timbres inaccoutumés, l'œuvre de M. Casadesus vaut par la fougue qui l'anime. Ce n'est point par la valeur des idées qu'elle se recommande, ni par son instrumentation, alourdie souvent par d'inutiles recherches de sonorités; c'est par son outrance et son excès, par sa jeunesse et son exubérance. Il ne faut y rechercher ni l'harmonieuse proportion des formes, ni le judicieux équilibre des sonorités. Ce sont là des qualités qui s'acquièrent. M. Chevillard nous faisait entendre, au même concert, la *Reformation-Symphony*, une des œuvres de Mendelssohn sur lesquelles le temps a le plus cruellement laissé sa trace, les adorables *Eolides* de

César Franck, le prélude de *Tristan* et les *Préludes* de Liszt. Dans le concerto en *ut* dièse mineur de Rimsky-Korsakow, M. Ricardo Viñes, un des plus remarquables pianistes de l'heure présente, remportait un très vif succès. Nul comme lui n'interprète cette sorte de musique, pittoresque et à la fois expressive, où les traits eux-mêmes ont une valeur musicale, où le piano et l'orchestre s'enchevêtrent en élégantes arabesques, et où la saveur de l'instrumentation ne fait que rendre plus sensible la grâce extrême de l'idée mélodique.

Les deux mélodies de M. Sylvio Lazzari, entendues le 10 décembre, affirment un symphoniste qne nous connaissions depuis longtemps et que, récemment, le succès d'*Armor* à Lyon, avait mis à son rang véritable. Elles furent pour Mme Marie Mayrand l'occasion d'un succès justifié par la fraîcheur et l'étendue de sa voix. Le second poème, où l'influence de M. Claude Debussy est notable, sans compromettre pourtant l'originalité de l'auteur, a plu infiniment.

Le 17 décembre, M. Chevillard cédait son commandement à M. Safonoff, chef d'orchestre de la Société impériale et directeur du Conservatoire de Moscou. Nous ne connaissions encore que de réputation ce capellmeister. On l'a chaleureusement accueilli et justement apprécié. Chose assez singulière, il conduit sans baguette, des deux bras, des deux poings, et ressemble ainsi parfois à un professeur de boxe. Mais il n'en possède pas moins une réelle autorité, il sait très bien ce qu'il veut et témoigne d'un talent robuste et précis. Pour représenter les compositeurs slaves, si nombreux, si valeureux, si originaux, M. Safonoff avait choisi M. Alexandre Glazounoff et Tschaïkowsky. « Le premier, écrivait M. Alfred Brumaud, mérite-t-il donc un tel honneur? Les magnifiques espérances qu'il faisait concevoir au début de sa carrière ne se sont pas réalisées. Une production inces-

sante, effrénée, a malheureusement appauvri trop tôt son jeune et ambitieux génie. Je doute qu'il puisse reconquérir le terrain perdu. Sa sixième symphonie, déjà jouée au Châtelet, d'ailleurs, il y a quelques années, et que nous venons de réentendre, est extrêmement faible. Elle manque d'unité, de personnalité, de souffle et d'éclat. Et l'autre, Tschaïkowski !... Faut-il redire que le fétichisme dont son nom est l'objet en Russie nous étonne prodigieusement ? L'ouverture de *Roméo et Juliette*, malgré l'ardeur et la conviction de M. Safonoff, continue à nous paraître banale, prétentieuse, mélodramatique, inutile, et nous persistons à penser qu'un art tellement dépourvu de caractère et de noblesse aura la vie courte. Je regrette — et ce sera ma seule critique sévère — que M. Rimsky-Korsakoff, le maître digne de nos admirations ferventes ; que MM. Balakireff et Borodine n'aient pas eu, dans cette séance, la place qui leur était due. » Entre temps, on avait eu plaisir à écouter la charmante *Sérénade* pour instruments à cordes de Mozart, où M. Safonoff cherchait et trouvait d'incessants « effets », et l'on avait applaudi, en dépit de la terrible lenteur des mouvements, le concerto pour violon de Beethoven, que Mlle Luboschitz interprètait non sans grâce.

Puis, le 24 décembre, l'année se terminait au concert Lamoureux par un « Festival Wagner », qui nous permettait d'applaudir une fois de plus M. Ernest Van Dyck. Le grand artiste, si profondément inspiré du génie du maître, provoquait l'enthousiasme unanime, en interprétant le récit de Loge, le Chant d'amour, de la *Valkyrie*, et les Chants de la forge, de *Siegfried*.

CONSERVATOIRE
DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Gallois, élève de M. Lenepveu. Deuxième grand prix : M. Rousseau, élève de M. Lenepveu. Premier second grand prix : M. Gaubert, élève de M. Lenepveu. Deuxième second grand prix : M. Dumas, élève de M. Lenepveu.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premiers prix : MM. Dumas et Bazelaire, élèves de M. Lenepveu. Seconds prix : MM. Gailhard, élève de M. Lenepveu ; Nibelle et Mlle Grumbach, élèves de M. Fauré ; Premier accessit : MM. Cools et Pollet, élèves de M. Fauré ; Borchard, élève de M. Lenepveu. Seconds accessits : MM. Flamant et Bertrand, élèves de M. M. Lenepveu.

HARMONIE. — *Classe des élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Chevallier et Kriéger, élèves de M. Lavignac ; Wolff, élève de M. Xavier Leroux. Seconds prix : M. Bourdon, élève de M. Lavignac. Premier accessit : M. Defay, élève de M. Taudou ; Seconds accessits : MM. Roussel, élève de M. Xavier Leroux ; Lévy, élève de M. Taudou.

Classe des élèves femmes. — Pas de premier prix : Second prix ; Mlle Ganeval, élève de M. Chapuis. Premier accessit : Mlle Dauly, élève de M. Georges Marty. Seconds accessits : Mlles Milliaud, Morhange et Bussières, élèves de M. Marty.

CHANT. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Carbelly, élève de M. Martini. Seconds prix : MM. Lucazeau, élève de M. Masson ; Petit, élève de M. Dubulle. Premiers accessits : MM. Corpait, élève de M. Warot ; Francell, élève de Mme Rose Caron. Seconds accessits : MM. Domnier, élève de M. Manoury ; Sarraillé, élève de M. Dubulle.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Chenal, élève de M. Martini ; Mancini, élève de M. Masson ; Miral, élève de M. Warot. Seconds prix : Mlles Lamare, élève de M. Warot ; Lapeyrette, élève de M. Masson. Premiers accessits : Mlle Comes, élève de M. Masson ; Delimoges, élève de M. Dubulle. Seconds accessits : Mlles Allard, élèves de M. Edmond Duvernoy ; Tasso, élève de M. Lassalle.

OPÉRA. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Petit, élève de M. Lhérie ; Corpait, élève de M. Melchissédec. Second prix M. Carbelly, élève de M. Melchissédec. Premiers accessits : MM. Meurisse et Lucazeau, élèves de M. Melchissédec. Seconds accessits : MM. Pérol, Dupouy, Ziégler, élèves de M. Lhérie.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Chenal et Mancini, élèves de M. Melchissédec. Seconds prix : Mlles Lapeyrette et Lamare, élèves de M. Lhérie. Premier accessit : Mlle Bailac, élève de M. Lhérie. Deuxième accessit : Mlle Delarozière, élève de M. Melchissédec.

OPÉRA-COMIQUE. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Lucazeau, élève de M. Isnardon. Pas de second prix. Premiers accessits : MM. Domnier, élève de M. Bertin ; Francell, élève de M. Isnardon. Deuxième accessit : M. Sarraillé, élève de M. Bertin.

Elèves femmes. — Mlles Tasso, Lassalle, Mathieu-Lutz, élèves de M. Bertin ; Miral, élève de M. Isnardon. Premier accessit : Mme Emerie, élève de

M. Bertin. Deuxième accessit : Mlle Comes, élève de M. Isnardon.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix : Second prix : M. Bacqué, élève de M. Le Bargy. Premier accessit : MM. Grétillat, élève de M. Lenoir; Denis, élève de M. Le Bargy.

Femmes. — Premier prix : Mlle Ventura, élève de M. Silvain. Second prix : Mlle Barjac, élève de M. Silvain ; Mlle Bogros, élève de M. Lenoir. Premiers accessits : Mlles Ludger, élève de M. Berr ; Myriel, élève de M. Paul Mounet.

Comédie. — *Hommes.* — Premier prix : M. Brou, élève de M. de Féraudy. Pas de second prix. Premier accessit, M. Lluis, élève de M. Leloir. Deuxième accesaccessit : M. Juvenet, élève de M. Leloir.

Femmes. — Premier prix : Mlle Bergé, élève de de Féraudy. Seconds prix : Mlles Corlys, élève de de M. Leloir ; Ventura, élève de M. Silvain. Premier accessit : Mlles Lukas et Lutzi, élèves de M. Berr ; Barjac, élève de M. Silvain ; Magda, élève de M. Paul Mounet. Deuxième accessit : Mlles Provost, élève de M. Lenoir ; Ludger et Lécuyer, élèves de M. Berr.

Piano. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. de Francmesnil et Dupré, élèves de M. Diémer ; Dumesnil, élève de M. Philipp. Second prix : M. Dorival, élève de M. Philipp. Premier accessit : M. Gayraux, élève de M. Philipp. ; Lattes et Verd, élèves de M. Diémer.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Caffaret, Arnaud et Lamy, élèves de M. Alphonse Duvernoy ; Veluard et Kastler, élèves de M. Marmontel. Seconds prix : Mlles Vizentini et Debrie, élèves de M. Marmontel ; Morillon et Aussenac, élèves de M. Alphonse Duvernoy. Premiers accessits : Mlles Weil, élève de M. Alphonse Duvernoy ; Lefebvre, et Portéhaut, élèves de M. Mar-

montel; Willemin, élève de M. Delaborde. Deuxièmes accessits : Mlles Clapisson, élèves de M. Alphonse Duvernoy; Jacquard, Fagel, Thévenet, élèves de M. Delaborde.

Orgue. — Professeur : M. Guilmant. Premier prix : M. Boulnois. Second prix : M. Bonnet. Premier accessit : M. Fauchet. Deuxième accessit : M. Barié.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : M. Grand-Jany; Mlles Mauger, Inghelbrecht et Mollica. Second prix : Mlle Laskine. Premier accessit : Mlle Janet.

Harpe chromatique. — Professeur : Mme Tassu-Spencer. Premier prix : Mlle Lenars. Seconds prix : Mlles Joffroy et Blot. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : Mlles Goudeket et Chalot.

Violon. — Premiers prix : MM. Saury et Bastide, élèves de M. Lefort; Cantrelle, élève de M. Rémy; Bittar, élève de M. Berthelier. Seconds prix : Mlle Billard, élève de M. Lefort; M. Matignon et Mlle Morhange, élèves de M. Nadaud; M. Nauwinck, élève de M. Rémy. Premiers accessits : Mlle Sauvaistre et M. Etchecopar, élèves de M. Lefort; Mlle Augiéras, élève de M. Rémy; Deuxièmes accessits : Mlle Wolff et M. Soudant, élèves de M. Lefort; MM. Devaux et Sufise, élèves de M. Nadaud; MM. Carles et Michelon, élèves de M. Berthelier.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premier prix : M. Macon. Seconds prix : M. Lefranc et Coudart. Premiers accessits : MM. Ricardou et Jurgersen. Deuxième accessit : MM. Monfeuillard et Vizentini.

Violoncelle. — Premiers prix : MM. Doucet et Jamin, élèves de M. Loeb. Second prix : M. Cruque, élève de M. Loeb. Premiers accessits : MM. Verguet, élève de M. Loeb; Olivier et Delgrange, élèves de M. Cros Saint-Ange. Deuxièmes accessits : MM. Lachurié et Benedetti, élèves de M. Cros Saint-Ange.

Contrebasse. — Professeur : M. Charpentier. Premier prix : M. Subtil. Seconds prix : MM. Zibell et Boussagol. Premier accessit : M. Hardy.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premiers prix : MM. Joffroy et Laurent. Pas de second prix. Premiers accessits, MM. Hérissé et Bergeon. Deuxièmes accessits : MM. Camus et Cléton.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Pontier. Seconds prix : MM. Serville et Rouzeré. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : MM. Tournier, Longatte et Riva.

Clarinette. — Professeur : M. Mimart. Premiers prix : MM. Capelle, Moulin et Dubois. Second prix : M. Loterie. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Lortion.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Pré et Rogeau. Premier accessit : M. Raimbourg.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premiers prix : MM. Coquelet et Hernoult. Second prix : MM. Tournier et Lepitre. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Thibault.

Cornet-a pistons. — Professeur : M. Mellet. Pas de premier prix. Second prix : M. Mager. Premiers accessits : MM. Foveau et Nadal. Deuxième accessit : M. Body.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premier prix : M. Bernard. Second prix : M. Blanquefort. Premiers accessits : MM. Laurent et Séguélas. Deuxième accessit : M. Gigot.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Rochut. Seconds prix MM. Hennebelle, Vermynck et Mendels. Premier accessit : M. Dumoulin. Deuxième accessit : M. Pioger.



NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Jules Baric, Ambroise Janvier, Charles Joly, Albert Le Roy, Louise Michel, Jules Verne.

Compositeurs et Artistes musiciens

Jules Danbé, Albert Grodvolle, Emile Jonas, Jacques Laffitte, Charles Turban.

Artistes dramatiques et lyriques

Léon Achard, Charles Balanqué, Berthelot, Boisselot, Boudouresque, Léonie Dallet, Henri Deschamps, Eva Dufrane, Mme Galli-Marié, Alexandre Guyon, Irving, Anna de La Grange, Caroline Lefebvre, Maria Legault, Minvielle, Marie Monchanin, Prad, Mme Prelly, Price père, Emile Raymond, Caroline Rosati, Soulacroix, Soumis-Duchampt, Tamagno.

Divers

Ernest Bertrand (ex-directeur du Vaudeville), Bianchini (dessinateur de théâtre), Camille Fillion (administrateur de la Scala et de l'Eldorado), Edouard Marchand (directeur de music-halls), Jean Pontaillé (des Trente Ans de théâtre), Saint-Aignan (régisseur du Palais-Royal).

LA PRESSE THÉATRALE EN 1905[1]

Agence Havas. — M. Georges Visinet.

Action. — Mme Jane Misme, critique dramatique.

Annales politiques et littéraires. — M. Adolphe Brisson (Jean Thouvenin), critique dramatique ; M. Albert Dayrolles, critique musical.

L'Art et la Mode. — M. Edmond Stoullig.

Aurore. — M. Charles Demestre (Charles Martel), critique dramatique ; M. Paul Lévy, Courrier des théâtres.

Autorité. — M. Eugène Gugenheim.

Critique. — M. Albert Soubies.

Echo de Paris. — M. François de Nion, critique dramatique; M. Henry Gauthier-Villars (L'Ouvreuse), critique musical ; M. Auguste Germain (Le Capitaine Fracasse), Soirée théâtrale et Courrier des théâtres; M. R. Trébor, avant-premières.

Eclair. — M. Paul Souday ; concerts, M. Edmond Diet.

---

1. — Les critiques dont le nom n'est suivi d'aucune mention, sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

En 1905, l'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale avait pour président : M. Camille Le Senne, et pour vice-présidents : MM. Adolphe Brisson et Albert Soubies. MM. Maxime Auguste-Vitu, Théodore Henry et Edmond Stoullig continuaient à remplir les fonctions de secrétaire, de trésorier et d'archiviste. MM. Armand d'Artois, Alfred Bruneau, Anatole Claveau, Ernest Grenet-Dancourt, Maurice Lefèvre, Charles Martel, François de Nion, Georges Pfeiffer, Maurice Quentin-Bauchart et Georges Visinet étaient membres du Comité.

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique ; M. Arthur Pougin, critique musical ; M. Julien Torchet, critique des concerts.

Figaro. — M. Emmanuel Arène, critique dramatique ; M. Gabriel Fauré, critique musical ; M. Robert Brussel, critique des concerts ; M. Miguel Zamacoïs (Un Monsieur de l'orchestre) Soirée parisienne ; M. Serge Basset, Courrier des théâtres ; M. Alfred Delilia, Courrier des concerts.

France du Sud-Ouest. — M. Fernand Bourgeat.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Georges Capelle (G. Pelca), critique des concerts ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. Georges Malet, critique dramatique ; M. H. de Curzon, critique musical.

Gil Blas. — M. Fernand Weil (Nozière) ; M. Louis Schneider, critique des concerts ; M. Raoul Aubry, Soirée parisienne ; M. Pierre Mortier, Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Henri de Curzon.

Humanité. — M. Alfred Natanson (Athys), critique dramatique.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius) ; M. Ichac, Courrier des théâtres.

Journal. — M. Catulle Mendès ; M. André Gresse, Critique des concerts ; MM. Mobisson et Paul Largy, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Emile Faguet, critique dramatique ; M. Adolphe Jullien, critique musical ; M. Edouard Sarradin, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Justice. — M. MAXIME AUGUSTE-VITU.

Lanterne. — M. EUGÈNE HÉROS, critique dramatique; M. BEAUCHAMPS, critique musical.

Liberté.— M. ROBERT DE FLERS, critique dramatique ; M. GASTON CARRAUD, critique musical ; M. TH. AVONDE, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. JEAN DRAULT.

Magasin pittoresque. — M. QUENTIN-BAUCHART, critique dramatique ; M. E. FOUQUET, critique musical.

Matin. — M. FERNAND WEILL (Guy Launay), critique dramatique ; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical; M. J.-L. CROZE, Courrier des théâtres.

Ménestrel.— MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et ARTHUR POUGIN, critiques musicaux ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Mercure de France. — M. FERDINAND HÉROLD, critique dramatique ; M. P. DE BRÉVILLE, critique musical.

Messager de Paris. — M. PHILIPPE HERVÉ.

Monde Artiste. — M. PAUL MILLIET, critique musical ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde musical. — MM. MANGEOT et DANDELOT.

Moniteur diplomatique. — M. JACQUES BALLIEU.

National. — M. EDMOND STOULLIG.

New York Hérald. — M. PIERRE VEBER.

Paix. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Patrie. — MM. H. DE GORSSE et PAUL LORDON, critiques dramatiques ; M. ALBERT RENAUD, critique musical ; M. MAX VITERBO, Courrier des théâtres.

Petit Caporal. — M. ALBERT DAYROLLES.

Petit Journal. — M. Léon Kerst ; M. Georges Boyer (La Rampe), Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. Chassaigne de Néronde.

Petit Parisien. — M. Adolphe Aderer (Montcornet).

Petite République. — M. Camille de Sainte-Croix ; M. Théodore Massiac, Courrier des théâtres.

Politique coloniale. — M. René Benoist.

Presse. — Mme Catulle Mendès, critique dramatique ; M. Gustave Bret, critique musical ; M. Léon Nunès, Soirée parisienne.

Progrès artistique. — M. Albert Noel.

Quinzaine. — M. E. de Saint-Auban, critique dramatique ; M. Arthur Coquard, critique musical.

Radical. — M. Maujan.

Rappel. — M. Fernand Lefèvre, critique dramatique ; M. Albert Montel, critique musical ; M. Jules Lecocq, Courrier des théâtres.

République française. — M. Albert Blavinhac ; M. Gustave Samazeuilh, Critique des concerts.

Revue britannique. — M. Ferdinand Beissier.

Revue des Deux Mondes. — M. René Doumic, critique dramatique ; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. Ferry, critique dramatique ; M. Paul Dukas, critique musical.

Revue illustrée. — M. Louis Schneider.

Revue universelle. — M. Paul Souday, critique dramatique ; M. G. Servières, critique musical.

Ruy Blas. — M. Richard O' Monroy ; M. Léon Numès, Courrier des Théâtres.

Siècle. — M. Camille Le Senne.

Soir. — M. Jacques Raymond, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. E. de Saint-Auban.

Temps. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Pierre Lalo, critique musical ; M. Adolphe Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Vie illustrée. — M. Léon Xanrof.

Voltaire. — M. Armand d'Artois, critique dramatique ; M. Georges Pfeiffer, critique musical ; M. René Benoist, Soirée théâtrale.

TABLE DES MATIÈRES

GRANDE IMPRIMERIE DE TROYES, 126, RUE THIERS

[illegible]DE IMPRIMERIE DE TROYES, 126, RUE THIERS

